

Précieuses pépites



Voici, chronologiquement, donc en désordre, les meilleures phrases, images et textes qui émergent doucement de l'invraisemblable amoncellement des documents et des livres que je reçois et que je lis depuis 2004.

C'est comme un tissu de pensées humaines remarquables, utiles ou drôles, filtrées à travers mon prisme personnel, qui est la **recherche de l'émancipation générale par résistance aux abus de pouvoir** :

La prise de décision consensuelle est typique des sociétés au sein desquelles on ne voit aucun moyen de contraindre une minorité à accepter une décision majoritaire, soit parce qu'il n'existe pas d'État disposant du monopole de la coercition, soit parce qu'il ne manifeste aucun intérêt ni aucune propension à intervenir dans les prises de décisions locales.

S'il n'y a aucun moyen de forcer ceux qui considèrent une décision majoritaire comme désastreuse à s'y plier, alors la dernière chose à faire, c'est d'organiser un vote.

Ce serait organiser une sorte de compétition publique à l'issue de laquelle certains seraient considérés comme des perdants. Voter serait le meilleur moyen de provoquer ces formes d'humiliation, de ressentiment et de haine qui conduisent au bout du compte à la destruction des communautés.

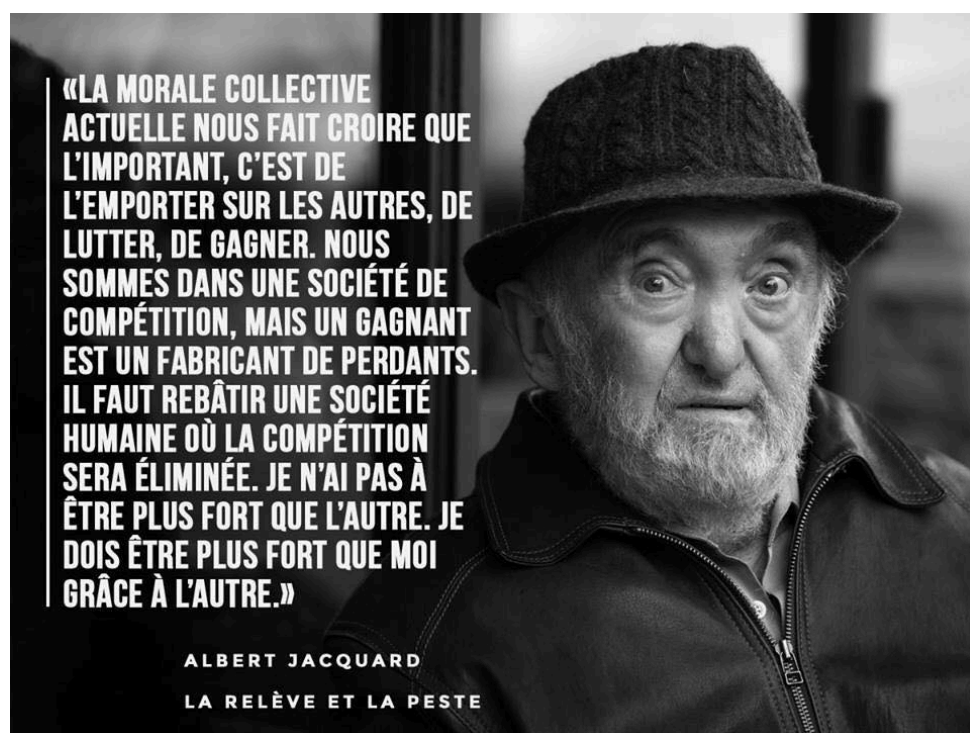
David Graeber.

Il n'y a pas de vent favorable pour celui qui ne sait pas où il va. *Sénèque.*

Le 16 décembre 1791 aux Jacobins, Brissot faisait l'apologie de la guerre : il fallait détruire Coblenze !

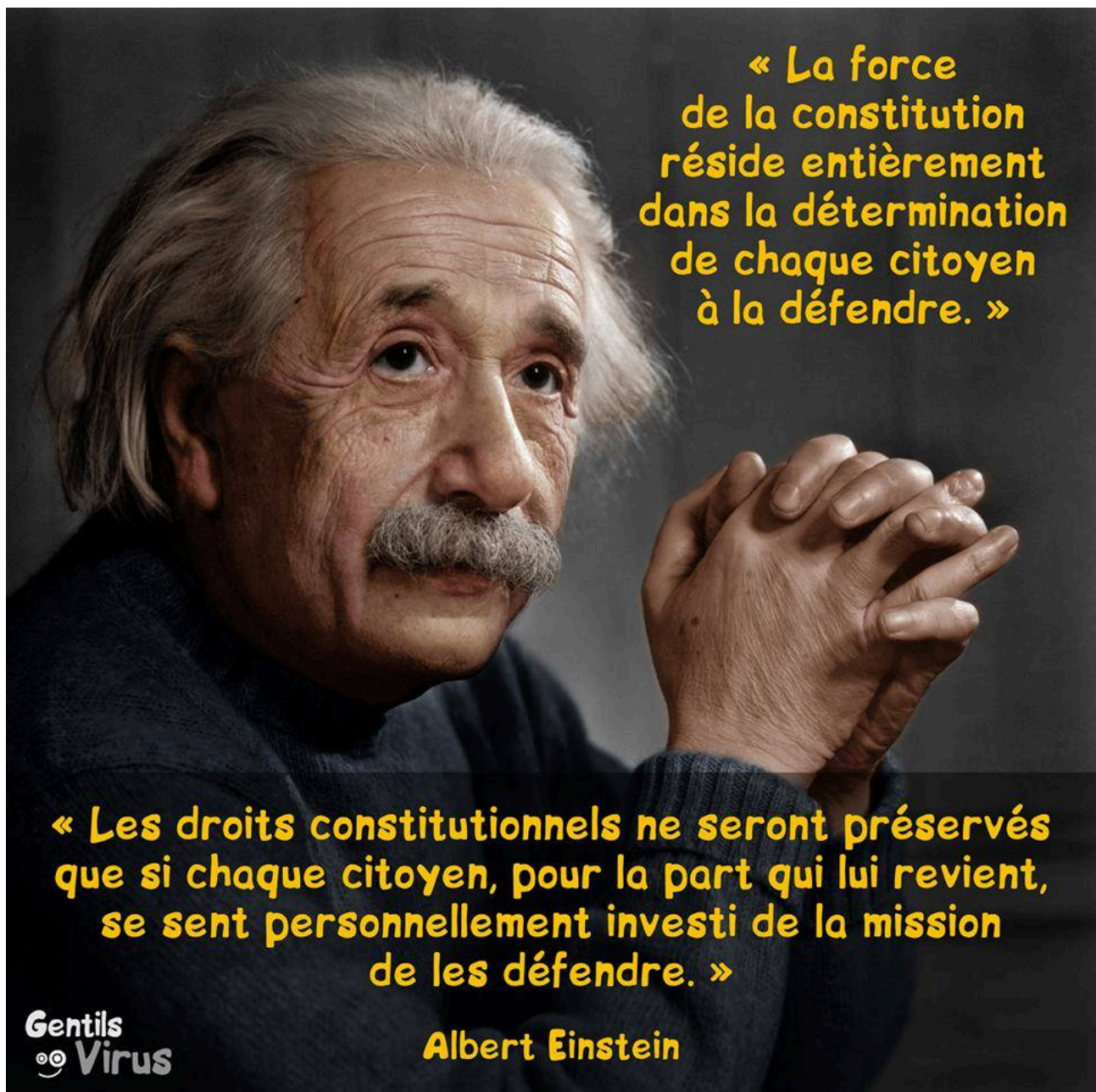
Robespierre lui répondit deux jours plus tard à la seule tribune qui lui était désormais ouverte. À tous ceux qui avaient dépeint la gloire des expéditions militaires, il en montre toute l'horreur : souffrances, gaspillage de fonds publics, militarisation de la société :
« Tout cela pourquoi ? Pour exporter la Révolution française ? Nullement, personne n'aime les missionnaires armés. Pour la liberté ? Pas du tout. La guerre fait le lit du despotisme. ».

Benjamin Landais, Aymeric Monville et Pierre Yaghlekdjian, « L'idéologie européenne » (2008) p 200.



La morale collective actuelle nous fait croire que l'important, c'est de l'emporter sur les autres, de lutter, de gagner. Nous sommes dans une société de compétition, **mais un gagnant est un fabricant de perdants.** Il faut rebâtir une société humaine où la compétition sera éliminée. Je n'ai pas à être plus fort que l'autre. Je dois être plus fort que moi grâce à l'autre.

Albert Jacquard (La relève et la peste).



« La force
de la constitution
réside entièrement
dans la détermination
de chaque citoyen
à la défendre. »

« Les droits constitutionnels ne seront préservés
que si chaque citoyen, pour la part qui lui revient,
se sent personnellement investi de la mission
de les défendre. »

Gentils
Virus

Albert Einstein

La force de la Constitution réside entièrement dans la détermination de chaque citoyen à la défendre.

Les droits constitutionnels ne seront préservés que si chaque citoyen, pour la part qui lui revient, se sent personnellement investi de la mission de les défendre.

Citation attribuée à Albert Einstein (mais je ne retrouve pas la source)

... Qu'une association d'hommes d'affaires, une foule des émigrés de tous les pays... jetés éperdument dans la lutte pour le dollar, se sentent tout à coup transportées du désir de lancer des torpilles aux flancs des cuirassés et de faire éclater des mines sur les colonnes ennemies, c'est une preuve que la lutte désordonnée pour la production et l'exploitation des richesses entretient l'usage et le goût de la force brutale, la violence industrielle engendre la violence militaire et que les rivalités marchandes allument entre les peuples des haines qui ne peuvent s'éteindre que dans le sang.

La fureur coloniale n'est qu'une des mille formes de cette concurrence tant vantée par nos économistes...

L'ère est ouverte des grandes guerres pour la souveraineté industrielle...

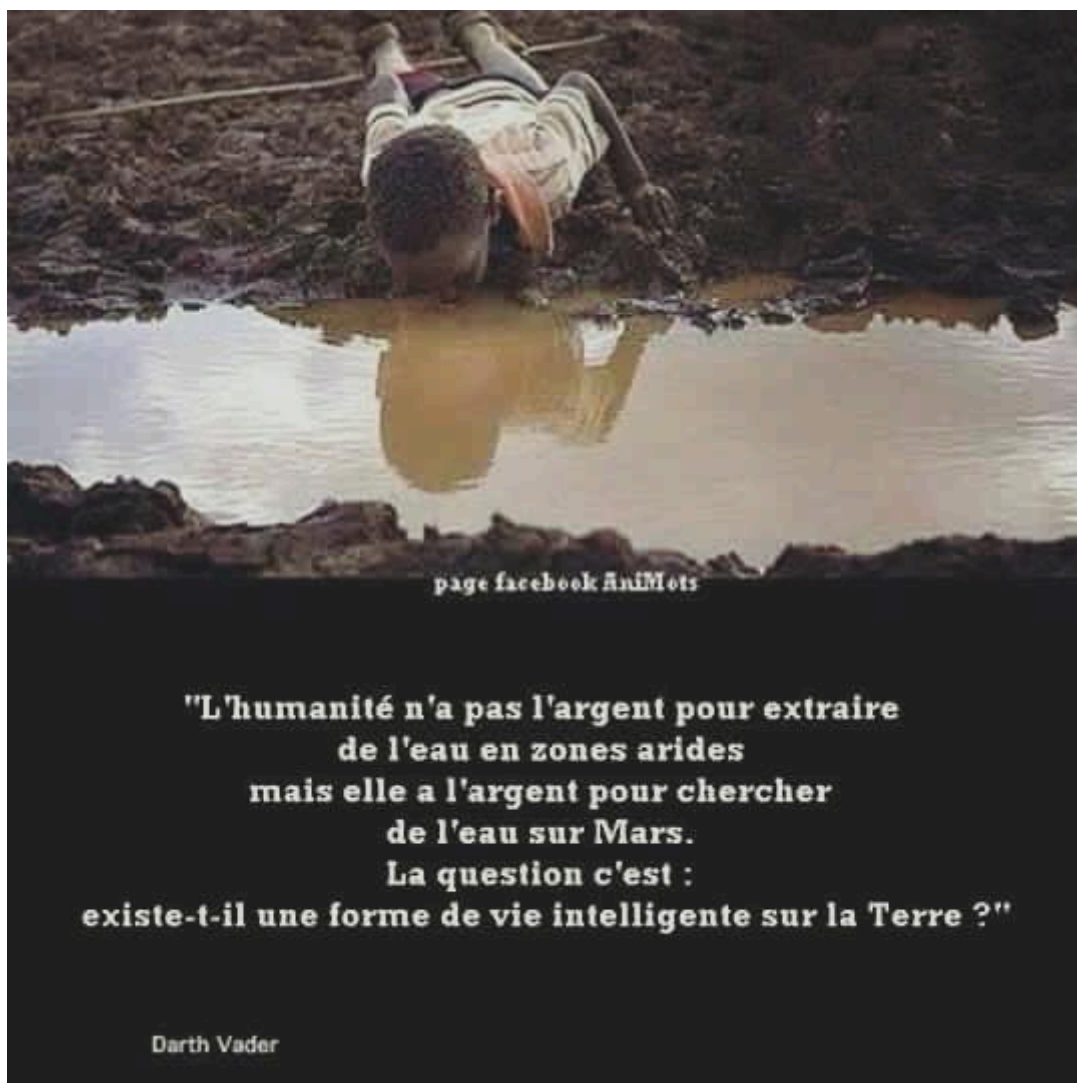
Anatole France, « Sur la pierre blanche » (1903), cité dans « L'idéologie européenne » de Landais, Monville et Yaghlekdjian (2008).



L'humanité n'a pas l'argent pour extraire de l'eau de zones arides,
mais elle a de l'argent pour chercher de l'eau sur Mars.

La question est :

"Existe-t-il une forme de vie intelligente sur la terre ?"



La tolérance n'est pas une concession que je fais à l'autre, elle est la reconnaissance du principe qu'une partie de la vérité m'échappe.

Paul Ricoeur

Le journaliste est celui « qui imprime ce que les autres n'aimeraient pas voir imprimé ; tout le reste n'est que relations publiques »
Orwell.

"Ce système représentatif, par une sorte d'escamotage métaphysique, est proclamé de nos jours comme une empreinte exacte des volontés individuelles, comme une si juste image de soi-même qu'un petit nombre d'élus peuvent raisonnablement et légitimement disposer des personnes et des biens de toute une nation; qu'ils le peuvent indéfiniment et de la même manière que cette nation aurait droit de le faire si tous les particuliers dont elle se trouve composée étaient consultés un à un. Quel abus du mot représentatif! [...] Rien ne prouve plus, ce me semble, combien la nation française est encore à son enfance politique, que sa respectueuse adhérence à une servitude sans exemple."

Necker, « De la Révolution française ».

La fleur de lotus vient au milieu de la boue.

Proverbe japonais.

« La plus grande menace pour le journalisme d'investigation, ce sont les autres journalistes d'investigation »

« Je m'excuse d'avance pour ce que je vais dire. En tant que spécialiste de la technologie, j'imagine que vous vous attendez tous à ce que je vous parle de technologie mais en fait je vais vous parler d'autre chose. J'ai envie de vous parler de la plus grande menace pour le journalisme d'investigation, et ce sont les autres journalistes d'investigation. »

« Et comme il est important de donner des noms, je tiens donc à remercier le sponsor Der Spiegel, "qui n'a pas peur de la vérité" [la devise de l'hebdomadaire allemand]. Je pense qu'il est important de dire, Michael Sontheimer, que quand tu me traites de *cyberactiviste*, ça me brise le cœur parce qu'on a bossé ensemble, mais pire que ça, ça me brise le cœur parce que tu me fais encourir le danger d'être mise en prison pour le reste de ma foutue vie. » [Ce qualificatif de « *cyberactiviste* » aurait pu mettre en grave danger les donneurs d'alerte, puisqu'il les excluait du milieu journalistique et de la protection juridique qui en découle].

Tout ce qui nous effrayait du socialisme — perdre nos maisons, nos épargnes, et être forcés de travailler pour un salaire minable sans avoir de pouvoir politique — s'est réalisé grâce au capitalisme.

Bernie Sanders, candidat démocrate à la présidentielle US, 2016.

On a trouvé le chaînon manquant entre le singe et l'homme : c'est nous.

La plupart des gens préféreraient mourir que
de réfléchir. C'est ce qu'ils font, d'ailleurs.

Bertrand Russel.



Celui dont le pied glisse montre le chemin à beaucoup.

Proverbe turc.

« Pour étouffer par avance toute révolte, il ne faut pas s'y prendre de manière violente. Les méthodes du genre de celles d'Hitler sont dépassées. Il suffit de créer un conditionnement collectif si puissant que l'idée même de révolte ne viendra même plus à l'esprit des hommes. L'idéal serait de formater les individus dès la naissance en limitant leurs aptitudes biologiques innées.

Ensuite, on poursuivrait le conditionnement en réduisant de manière drastique l'éducation, pour la ramener à une forme d'insertion professionnelle. Un individu inculte n'a qu'un horizon de pensée limité et plus sa pensée est bornée à des préoccupations médiocres, moins il peut se révolter. Il faut faire en sorte que l'accès au savoir devienne de plus en plus difficile et élitiste. Que le fossé se creuse entre le peuple et la science, que l'information destinée au grand public soit anesthésiée de tout contenu à caractère subversif. Surtout pas de philosophie. Là encore, il faut user de persuasion et non de violence directe : on diffusera massivement, via la télévision, des divertissements flattant toujours l'émotionnel ou l'instinctif. On occupera les esprits avec ce qui est futile et ludique. Il est bon, dans un bavardage et une musique incessante, d'empêcher l'esprit de penser.

On mettra la sexualité au premier rang des intérêts humains. Comme tranquillisant social, il n'y a rien de mieux. En général, on fera en sorte de bannir le sérieux de l'existence, de tourner en dérision tout ce qui a une valeur élevée, d'entretenir une constante apologie de la légèreté ; de sorte que l'euphorie de la publicité devienne le standard du bonheur humain et le modèle de la liberté.

Le conditionnement produira ainsi de lui-même une telle intégration, que la seule peur – qu'il faudra entretenir – sera celle d'être exclus du système et donc de ne plus pouvoir accéder aux conditions nécessaires au bonheur. L'homme de masse, ainsi produit, doit être traité comme ce qu'il est : un veau, et il doit être surveillé comme doit l'être un troupeau. Tout ce qui permet d'endormir sa lucidité est bon socialement, ce qui menacerait de l'éveiller doit être ridiculisé, étouffé, combattu.

Toute doctrine mettant en cause le système doit d'abord être désignée comme subversive et terroriste et ceux qui la soutienne devront ensuite être traités comme tels. On observe cependant, qu'il est très facile de corrompre un individu subversif : il suffit de lui proposer de l'argent et du pouvoir. »

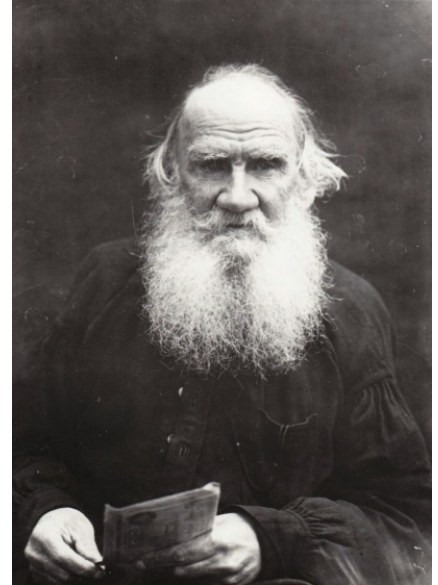
Serge Carfantan, Leçon n°63, « Sagesse et révolte ».

Choisir un homme, fût-il le meilleur, au lieu de choisir une politique, c'est abdiquer.

Pierre Mendès-France (1907-1982)

Léon Tolstoï

- "Si quelqu'un aspire à une vie vertueuse, son premier acte doit être de s'abstenir de faire du mal aux animaux".
- "De tuer les animaux à tuer les hommes il n'y a qu'un pas, tout comme de faire souffrir les animaux à faire souffrir les hommes."
- "L'homme peut vivre et rester en bonne santé sans avoir besoin de tuer des animaux pour s'alimenter. Par conséquent, se nourrir de viande rend co-responsable de l'assassinat d'animaux perpétré juste pour satisfaire notre palais. Agir de cette façon est immoral. C'est un fait tellement simple et il n'est sans doute pas possible de ne pas être d'accord."
- "Si l'homme cherche sérieusement et honnêtement la voie de la morale, la première chose qu'il doit abandonner est la consommation de viande."
- "Le végétarisme vaut comme critère de base avec lequel nous pouvons reconnaître si l'homme aspire sérieusement à une perfection morale. La nourriture carnée est un résidu primitif ; le passage à une alimentation végétarienne est la première manifestation de l'instruction."



Non jamais la Cour et ses serviteurs ne vous trahiront dans le sens grossier et vulgaire, c'est-à-dire assez maladroitement pour que vous puissiez vous en apercevoir assez tôt pour que vous soyez encore à temps de réparer les maux qu'ils vous auront faits. Mais ils vous tromperont, ils vous endormiront, ils vous épuiseront : ils vous amèneront par degrés au dernier moment de votre agonie politique ; ils vous trahiront avec art, avec modération, avec patriotisme ; ils vous trahiront lentement, constitutionnellement, comme ils ont fait jusqu'ici.

Robespierre, janvier 1792.

**Le futur, ce n'est pas ce qui va nous arriver,
le futur, c'est ce que nous allons faire.**



L'ennemi est un choix, pas une donnée.

Pierre Conesa, La fabrication de l'ennemi, ou comment tuer avec sa conscience pour soi (2014)

Ne soyez jamais certains de rien.

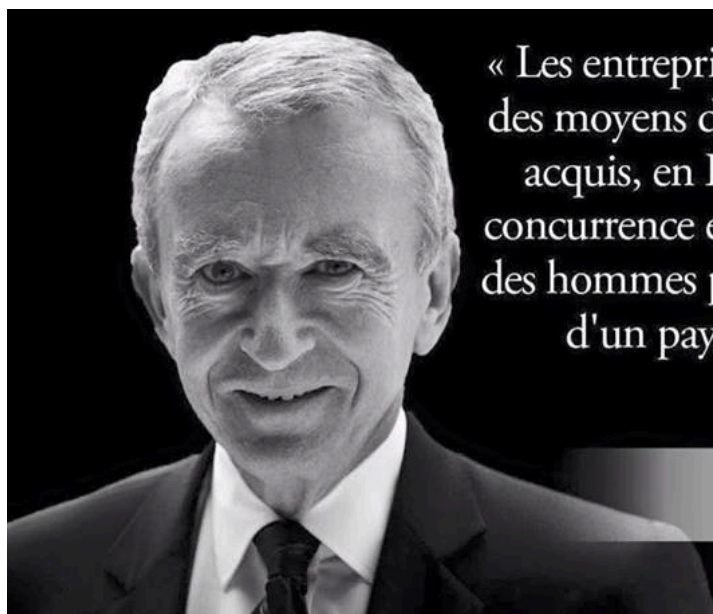
Bertrand Russell

La vie est courte. Transgressez les règles, pardonnez rapidement, embrassez lentement, aimez véritablement, riez sans contrôle et ne regrettez jamais quelque chose qui vous a fait sourire.

Mark Twain.

Convaincre des gens de faire quelque chose, mais les convaincre par l'exposé de la situation, par la prise de conscience du réel, nullement par des règlements. Il ne s'agit pas d'obliger les personnes à agir, mais de les informer de certaines réalités et de les amener à constater qu'il est de leur intérêt, qu'il est de leur nature, d'agir dans certaines directions et selon telles méthodes.

Fourastié et Courthéoux (1963).



« Les entreprises, surtout internationales, ont des moyens de plus en plus vastes et elles ont acquis, en Europe, la capacité de jouer la concurrence entre les Etats. (...) L'impact réel des hommes politiques sur la vie économique d'un pays est de plus en plus limité. Heureusement. »

Bernard Arnault
Première fortune de France
Dans son livre *La passion créative*

ART 50
ARTICLE-50.eu

« Les entreprises, surtout internationales, ont des moyens de plus en plus vastes et elles ont acquis, en Europe, la capacité de jouer la concurrence entre les États. [...] L'impact réel des hommes politiques sur la vie économique d'un pays est de plus en plus limité. Heureusement. »

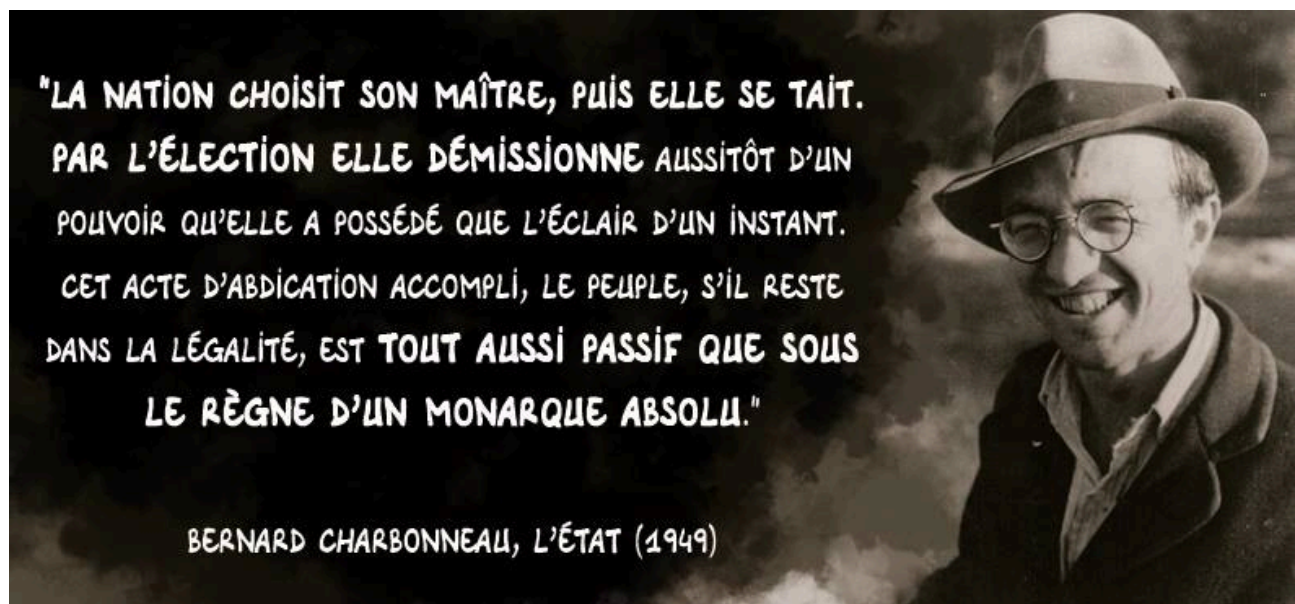
Bernard Arnault, baron voleur, première fortune de France.

Dans les États qui juxtaposent à la puissance législative des Chambres la possibilité de demandes populaires de référendums, c'est le peuple qui monte au rang suprême par l'acquisition du pouvoir de prononcer le rejet ou l'adoption définitive des décisions parlementaires.

Du coup le Parlement se trouve ramené au rang de simple autorité: il ne représente plus la volonté générale que pour chercher et proposer l'expression qu'il convient de donner à celle-ci ; il ne remplit ainsi qu'office de fonctionnaire.

Le véritable souverain c'est alors le peuple.

Carré de Malberg, dans un article de 1931 « Référendum Initiative populaire », cité Dans « La démocratie locale et le référendum » de Marion Paoletti, chez l'Harmattan page 89.



La nation choisit son maître, puis elle se tait. Par l'élection elle démissionne aussitôt d'un pouvoir qu'elle n'a possédé que l'éclair d'un instant. Cet acte d'abdication accompli, le peuple, s'il reste dans la légalité, est tout aussi passif que sous le règne d'un monarque absolu.

Bernard Charbonneau, « L'État » (1949).

« Dans le cas de la création monétaire l'avantage serait toujours pour ceux qui émettraient la monnaie de crédit ; et comme le gouvernement représente la nation, la nation aurait épargné l'impôt, si elle, et non la banque, avait fait elle-même l'émission de cette monnaie... Le public aurait un intérêt direct à ce que ce fût l'État, et non une compagnie de marchands ou de banquiers, qui fit cette émission ».

David Ricardo, Principes d'économie politique (1817).

« Je prétends que, dans la conjoncture actuelle, à condition d'entourer l'opération de garde-fous, l'émission de monnaie ex nihilo par la Banque de France, sans qu'existe aucune créance en contrepartie, est indispensable pour sortir notre économie de son anémie. (...) »

Il s'agirait de fournir aux ménages un pouvoir d'achat supplémentaire, qui n'alourdisse en rien les coûts de production. (...) »

Cette monnaie ne pourrait être remise au Trésor, ce que les accords européens interdisent. (...) »

C'est donc directement aux habitants du territoire français que la monnaie créée devra aller. (...) »

Le mot capitation désignant un impôt uniforme prélevé par tête d'habitant, l'allocation versée serait une capitation inversée. (...) 1000 ou 2000 frs. seraient versés à toute personne résidente, quel que soient son âge et ses revenus. La Banque (centrale) réserverait le droit de renouveler ou non l'opération si la conjoncture le demande. »

Jean-Marcel Jeanneney, Fondateur de l'OFCE, « Écoute la France qui gronde » (1995).

Il est incroyable de voir comme le peuple, dès qu'il est assujetti, tombe soudain dans un si profond oubli de sa liberté qu'il lui est impossible de se réveiller pour la reconquérir : il sert si bien, et si volontiers, qu'on dirait à le voir qu'il n'a pas seulement perdu sa liberté mais bien gagné sa servitude.

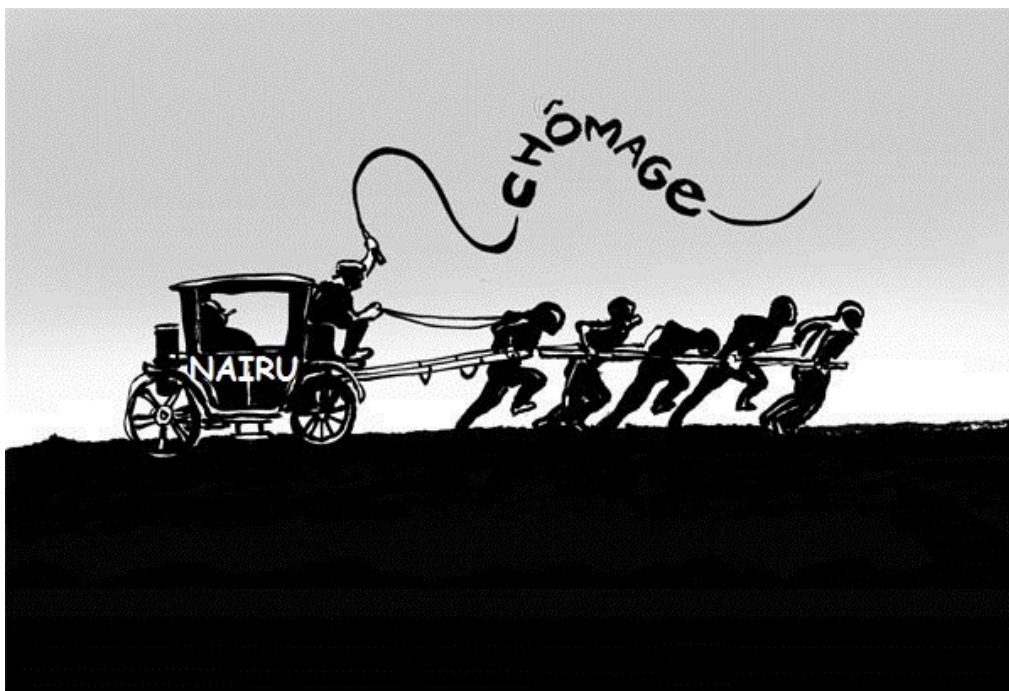
Étienne de La Boétie, Discours de la servitude volontaire, 1574.

**On n'est pas moins fautif
en ne faisant pas ce qu'on doit faire
qu'en faisant ce qu'on ne doit pas faire.**

Marc Aurèle

**Ils sont un millier à couper les branches du mal,
mais un seul s'attaque aux racines.**

Henry David Thoreau



Si un pouvoir quelconque pouvait faire quelque chose, c'eût été la Commune composée d'hommes d'intelligence, de courage, d'une incroyable honnêteté, qui tous de la veille ou de long temps, avaient donné d'incontestables preuves de dévouement et d'énergie.



Le pouvoir, incontestablement les annihila, ne leur laissant plus d'implacable volonté que pour le sacrifice, ils surent mourir héroïquement. C'est que le pouvoir est maudit, et c'est pour cela que je suis anarchiste.

Louise Michel, La Commune : Histoire et souvenirs.

On s'est souvent demandé pourquoi, parmi tous les membres du gouvernement, dont pas un ne se montrait à la hauteur des circonstances, Paris eut surtout horreur de Jules Ferry, c'est surtout à cause de son épouvantable duplicité.

Louise Michel, La Commune : Histoire et souvenirs.

Le drapeau noir crêpé de sang de ceux qui veulent vivre en travaillant, ou mourir en combattant, effraie ceux qui veulent vivre du travail des autres.

Extrait des Mémoires de Louise Michel (1830-1905).

L'oiseau ne bâtit guère dans les mêmes conditions son nid une première fois brisé ; l'animal chassé, s'il échappe au piège ou aux chiens, n'est pas dupe une seconde fois. Les hommes seuls subissent éternellement les mêmes douleurs, n'ayant jamais voulu changer les conditions qui les produisent.

Louise Michel, Prise de possession(1890).

**Si vous avez un problème
et que vous comptez sur
la classe politique pour
le résoudre à votre place,
vous avez **deux** problèmes.**



Le-Messager.org

COMPRENEZ LE, DIFFUSEZ LE, REPRENEZ LE POUVOIR

Les gouvernements protègent et récompensent les hommes à proportion de la part qu'ils prennent à l'organisation du mensonge.

Léon Tolstoï.

Je suis citoyen des États-Unis et j'ai une part de responsabilité dans ce que fait mon pays. J'aimerais le voir agir selon des critères moraux respectables. Cela n'a pas grande valeur morale de critiquer les crimes de quelqu'un d'autre – même s'il est nécessaire de le faire, et de dire la vérité. Je n'ai aucune influence sur la politique du Soudan, mais j'en ai, jusqu'à un certain point, sur la politique des États-Unis.

Noam Chomsky, The Guardian, 20 janvier 2001.

Tout mouvement de libération de l'homme ne saurait plus passer maintenant que par une déscolarisation.

Ivan Illich

DEPUIS LA FIN DES ANNÉES 60, LA FRANCE N'A PLUS LE POUVOIR DE CRÉER SA MONNAIE, CE QUI L'OBLIGE À L'EMPRUNTER AUX «MARCHÉS FINANCIERS».



Un peuple qui élit des corrompus [...] des voleurs et des traîtres n'est pas victime, il est complice.

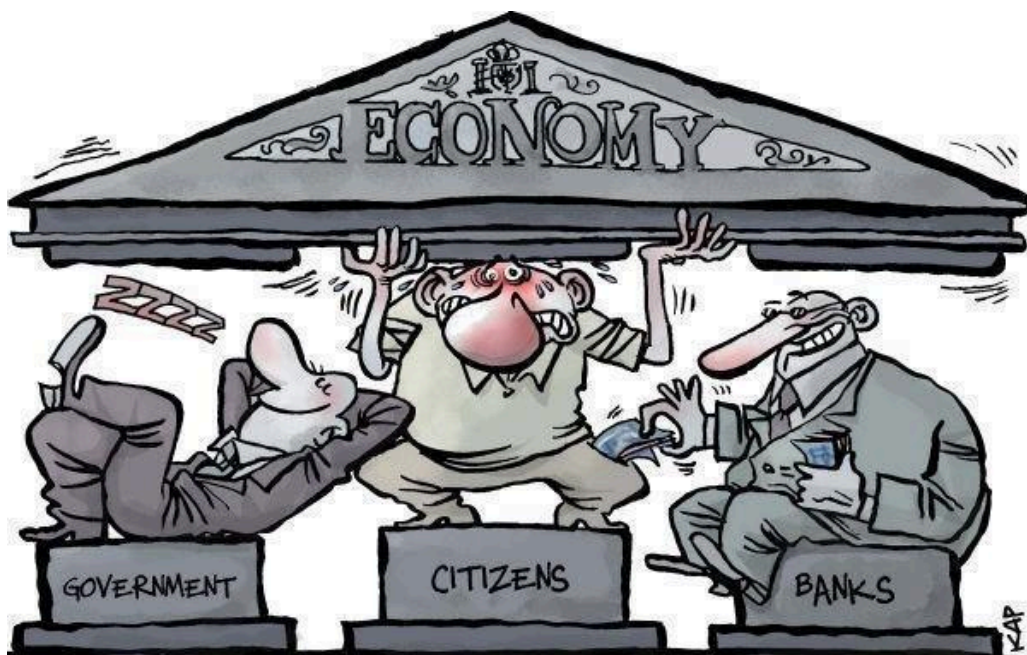
George Orwell.

HERE, YOU CAN HAVE MY GUN, BUT YOU HAVE TO *PROMISE* ME THAT IF YOU EVER BECOME A FASCIST DICTATOR, YOU'LL GIVE IT *RIGHT BACK* SO I CAN RESIST YOU, OKAY?

OF COURSE!



PEOPLE  POLITICS



À présent domine en France une forme abâtardie de la pensée de Nietzsche (il en aurait d'ailleurs été le premier horrifié) qui invite continuellement le lecteur à remplacer la question « Que dit-il ? » par « Qui parle ? » (Certains *sites web* se sont même spécialisés – sous le masque de « l'antifascisme » – dans cet exercice purement *policier*).

À tel point qu'on peut se demander combien de critiques professionnels seraient encore capables, de nos jours, de juger la valeur philosophique ou littéraire *d'un texte anonyme* – autrement dit d'un texte dont il leur serait impossible, par définition, de prétendre connaître à l'avance les *sombres arrière-pensées*. »

Jean-Claude Michéa, La gauche et le peuple, 2014.

Si vous voulez que la vérité se révèle à vous,
ne soyez jamais pour ou contre.

La lutte entre “pour” et “contre” est la pire
maladie de l'esprit

Maître Sengcan (maître bouddhiste, VI^e s. av. J.C.)

La désobéissance civile n'est pas notre problème.

Notre problème c'est l'obéissance civile.

Notre problème, ce sont les gens qui obéissent aux diktats imposés par les dirigeants de leurs gouvernements et qui ont donc soutenu des guerres. Des millions de personnes ont été tuées à cause de cette obéissance.

Notre problème, c'est l'obéissance des gens quand la pauvreté, la famine, la stupidité, la guerre et la cruauté ravagent le monde.

Notre problème, c'est que les gens soient obéissants alors que les prisons sont pleines de petits voleurs et que les plus grands bandits sont à la tête du pays.

C'est ça notre problème.

Howard Zinn.

La pire séduction du mal,
c'est la provocation au combat.

Kafka.

Il existe deux ensembles de principes. Les principes de pouvoir et de privilège et les principes de vérité et de justice.

Si vous courez après le pouvoir et les privilèges, ce sera toujours au détriment de la vérité et de la justice.

Noam Chomsky.

Qu'est-ce que le fascisme ?

(George Orwell, À ma guise, 24 mars 1944)

De toutes les questions de notre époque qui demeurent sans réponse, la plus importante est peut-être : « Qu'est-ce que le fascisme ? »

Un institut de sondage américain a récemment posé cette question à une centaine de personnes et obtenu des réponses allant de « C'est la démocratie parfaite » à « C'est le mal absolu. » Chez nous, si on demande à un individu ordinaire qui réfléchit un peu de définir le fascisme, il répondra généralement en désignant les régimes allemand et italien. Mais cela reste très insatisfaisant, car même les principaux États fascistes diffèrent grandement les uns des autres dans leur organisation comme dans leur idéologie.

Il est difficile, par exemple, de faire entrer dans le même cadre l'Allemagne et le Japon, et c'est plus difficile encore avec certains petits États qu'on peut qualifier de fascistes. On admet généralement, par exemple, que le fascisme est, par nature, belliqueux, qu'il se développe dans une atmosphère d'hystérie guerrière et ne peut régler ses problèmes économiques que par les préparatifs de guerre ou des conquêtes. Pourtant, ce n'est manifestement pas le cas du Portugal, ni des diverses dictatures sud-américaines. Il y a aussi l'antisémitisme, qui est censé être une des marques distinctives du fascisme ; mais certains mouvements fascistes ne sont pas antisémites. Les controverses savantes, dont les revues américaines se font l'écho depuis des années, n'ont même pas permis de déterminer si le fascisme est ou non une forme du capitalisme. Pourtant, quand nous appliquons le terme « fascisme » à l'Allemagne, au Japon ou à l'Italie de Mussolini, nous savons à peu près ce que nous entendons par là. C'est en politique intérieure que ce mot a perdu toute trace de signification. Une lecture attentive de la presse montre qu'il n'y pratiquement pas une seule catégorie d'individus (en tout cas, pas un seul parti politique ou groupement constitué) qui n'ait été qualifiée de fasciste durant ces dix dernières années.

Je ne parle pas ici de l'usage oral du mot « fasciste ». Je parle de ce que j'ai lu dans des textes. J'ai vu les expressions « sympathisant fasciste », « de tendance fasciste » ou « fasciste » (tout court) appliquées avec le plus grand sérieux aux catégories d'individus suivantes.

Les conservateurs. Tous les conservateurs, partisans ou non de la politique d'apaisement (1), sont tenus pour subjectivement pro-fascistes. La domination britannique en Inde et dans les colonies est censée ne pas

se distinguer du nazisme. Les organisations qu'on pourrait dire de type patriotique et traditionaliste sont étiquetées comme « crypto-fascistes » ou « fascisantes ». Parmi elles, les boy-scouts, la police métropolitaine, le MI5 et la Légion britannique (2), La phrase-clé est : « Les public schools sont les pépinières du fascisme. »

Les socialistes. Les avocats du capitalisme à l'ancienne (sir Ernest Benn, par exemple) affirment que socialisme et fascisme sont une seule et même chose. Certains journalistes catholiques soutiennent que les socialistes ont été les principaux collaborateurs dans les pays occupés par les nazis. La même accusation a été lancée, mais d'un point de vue différent, par le parti communiste dans ses phases d'ultra-gauche. Entre 1930 et 1935, le Daily Worker qualifiait généralement le parti travailliste de « travaillo-fasciste ». Cette accusation a été reprise par d'autres extrémistes de gauche, comme les anarchistes par exemple. Certains nationalistes indiens considèrent les syndicats britanniques comme des organisations fascistes.

Les communistes. Une école de pensée très importante (représentée entre autres par Rauschning, Peter Drucker, James Burnham et F.A. Voigt (3)) rejette toute distinction entre les régimes nazi et soviétique ; elle soutient que fascistes et communistes ont sensiblement les mêmes objectifs, voire que ce sont, dans une certaine mesure, les mêmes individus. Les éditoriaux du Times (d'avant-guerre) qualifiaient l'URSS de « pays fasciste ». D'un point de vue différent encore, c'est un jugement auquel anarchistes et trotskistes font écho.

Les trotskistes. Les communistes accusent les trotskistes proprement dits (c'est-à-dire les membres de l'organisation de Trotski) d'être une organisation cryptofasciste à la solde des nazis. Cette idée était très largement répandue à gauche pendant la période du Front populaire. Dans leurs phases d'ultra-droite, les communistes ont tendance à porter la même accusation contre tous les mouvements situés sur leur gauche : le Common Wealth ou le parti travailliste indépendant (ILP), par exemple.

Les catholiques. En dehors de ses propres rangs, l'Église catholique est presque universellement considérée comme pro-fasciste, aussi bien objectivement que subjectivement.

Les opposants à la guerre. Les pacifistes et tous les opposants à la guerre sont fréquemment accusés non seulement de faire le jeu des forces de l'Axe mais même d'avoir des sympathies fascistes.

Les partisans de la guerre. Les opposants à la guerre fondent habituellement leur argumentation sur l'idée que l'impérialisme britannique est pire que le nazisme, et ils tendent à appliquer le terme « fasciste » à

quiconque souhaite une victoire militaire. Les partisans de la Convention du peuple (4) en sont presque venus à prétendre que vouloir résister à une invasion nazie était un symptôme de sympathies fascistes. Dès sa création, la Home Guard fut dénoncée comme une organisation fasciste. En outre, toute la gauche a tendance à mettre militarisme et fascisme dans le même sac. Les simples soldats dotés d'une conscience politique traitent presque systématiquement leurs supérieurs de « fascisants » ou de « fascistes-nés ». Les manœuvres, astiquer ses chaussures, saluer les officiers sont des activités considérées comme menant tout droit au fascisme. Avant la guerre, s'engager dans les territoriaux (5) était tenu pour un signe de penchants fascistes. La conscription et l'armée de métier sont toutes deux dénoncées comme des phénomènes fascistes.

Les nationalistes. Le nationalisme est universellement considéré comme fasciste par nature, mais cela ne s'applique qu'aux mouvements nationalistes qu'on réprouve. Les nationalismes arabe, polonais, finlandais, le parti indien du Congrès, la Ligue musulmane, le sionisme et l'IRA sont tous qualifiés de fascistes, mais jamais par les mêmes personnes.

Comme on le voit, le mot « fascisme » ainsi utilisé est presque totalement dénué de sens. Dans la conversation, bien entendu, on l'emploie de façon encore plus extravagante que par écrit. Je l'ai entendu appliqué aux fermiers, aux commerçants, au Social Crédit (6), aux châtiments corporels, à la chasse au renard, aux courses de taureaux, au Comité de 1922, au Comité de 1941 (7), à Kipling, à Gandhi, à Tchong Kaï-chek, à l'homosexualité, aux émissions de Priestley, aux auberges de jeunesse, à l'astrologie, aux femmes, aux chiens et que sais-je encore.

Pourtant, ensevelie sous toute cette confusion, gît bien une certaine signification. Premièrement, il est clair qu'il y a de très grandes différences, pour la plupart faciles à repérer bien que difficiles à formuler, entre les régimes dits fascistes et les régimes dits démocratiques. Deuxièmement, si « fasciste » signifie « qui a des sympathies pour Hitler », certaines des accusations dont je viens de dresser la liste sont manifestement beaucoup plus justifiées que d'autres. Troisièmement, même ceux qui lancent le mot « fasciste » à tous les vents lui attachent au minimum une signification émotionnelle. Par « fascisme », ils entendent grosso modo quelque chose de cruel, sans scrupules, arrogant, obscurantiste, antilibéral et anti-classe ouvrière. À l'exception du petit noyau des sympathisants fascistes, la quasi-totalité des Anglais accepteraient « brutal » pour synonyme de « fasciste ». C'est approximativement la meilleure définition qu'on puisse donner de ce mot dont on a tant abusé.

Mais le fascisme est aussi un système politique et économique. Pourquoi, dès lors, ne réussissons-nous pas à en avoir une définition précise et

acceptée par tous ? Hélas, nous n'y parviendrons pas, du moins pour le moment. Il serait trop long d'expliquer pourquoi, mais, sur le fond, c'est parce qu'il est impossible de définir le fascisme de façon satisfaisante sans admettre certaines choses que ni les fascistes eux-mêmes, ni les conservateurs ni les socialistes quelle que soit leur couleur ne sont prêts à admettre. Tout ce qu'on peut faire pour l'instant, c'est user du mot avec une certaine circonspection et non, comme on le fait généralement, le ravalier au rang d'injure.

George Orwell, À ma guise, 24 mars 1944 (Agone 2008, p. 116).

Notes :

(1) Menée notamment par le Premier ministre Neville Chamberlain entre 1933 et 1939, la politique d'apaisement (appeasement) à l'égard de Hitler consistait en réalité à céder devant ses exigences. Elle est symbolisée par les accords de Munich en septembre 1938.

(2) Plus communément désignée par le lieu de son quartier général. Scotland Yard, la police métropolitaine est la force territoriale de police responsable du Grand Londres. Le MI5 (Military Intelligence 5) est le service de renseignement britannique, responsable de la sécurité intérieure du Royaume-Uni et du contre-espionnage. La Légion britannique est l'organisme d'aide sociale des forces armées britanniques.

(3) Journaliste, polémiste puis théoricien du management, Peter Drucker est l'auteur de *The End of the Economic Man : The Origins of Totalitarianism* (1939), livre qui, même s'il se trompe dans les détails, présente l'intérêt d'avoir prédit l'alliance entre l'Allemagne et la Russie.

Journaliste, F.A. Voigt fut l'un des rares représentants de la presse libérale ou de gauche à s'opposer à la politique d'apaisement. Son livre sur la crise des années 1930, *Unto Caesar* (1938) anticipait l'antitotalitarisme des années 1950, qui insistait sur les similitudes entre fascisme et communisme.

(4) Sur la Convention du peuple, lire supra. AMG 3, note I. p. 45.

(5) Force de réserve de l'armée de terre britannique, composée de volontaires.

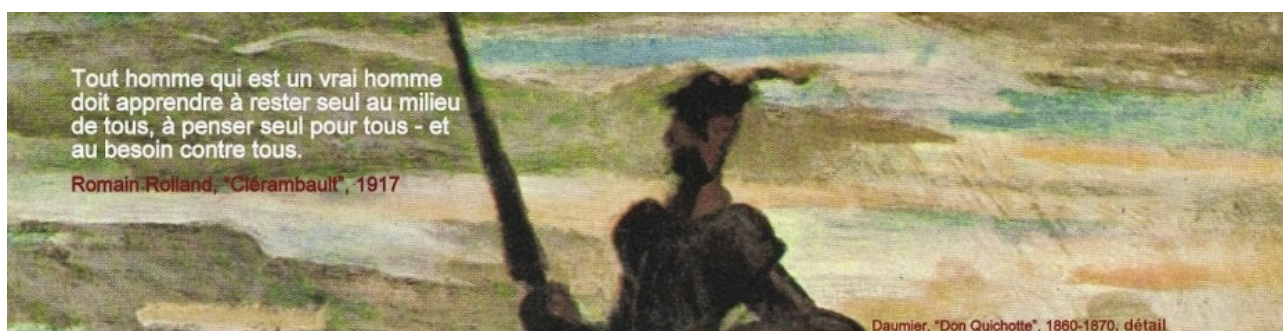
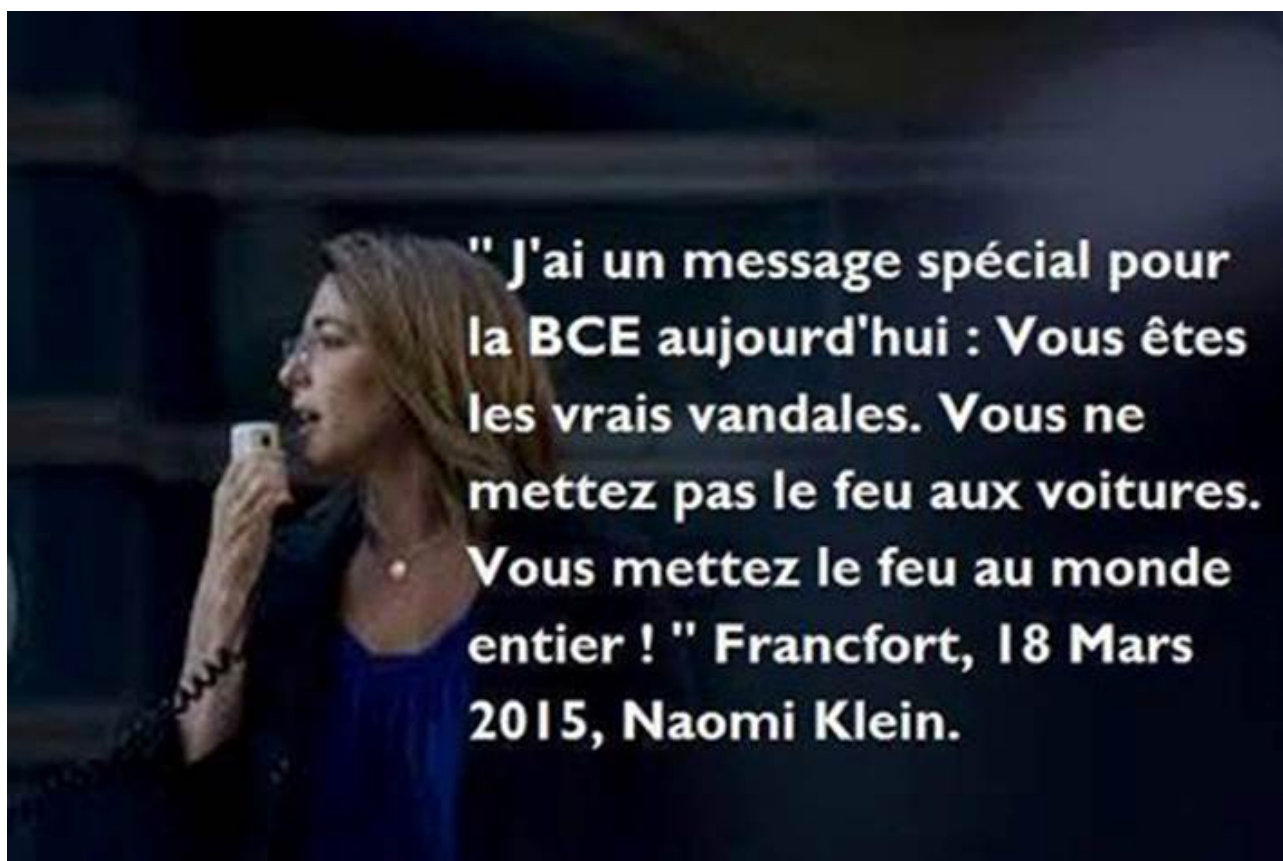
(6) Mouvement créé dans les années 1920 par le major Douglas, le Social Credit reposait sur l'idée que la question sociale peut être résolue par une réorganisation du système financier et monétaire.

(7) Le Comité de 1922 regroupe tous les parlementaires tories. Groupe d'hommes politiques et d'intellectuels présidé par J.B. Priestley, le Comité de 1941 avait pour objectif une réorganisation efficace et rationnelle de l'économie pour soutenir l'effort de guerre, mais aussi dans la perspective de l'après-guerre. La plupart de ses membres entrèrent en 1942 dans le parti du Common Wealth.



Il n'y a en effet aucune opinion, aussi absurde soit-elle, que les hommes n'aient pas rapidement adoptée dès qu'on a réussi à les persuader qu'elle était généralement acceptée.
Arthur Schopenhauer L'art d'avoir toujours raison

**Si vous n'êtes pas vigilants,
les médias arriveront à
vous faire détester les gens opprimés
et aimer ceux qui les oppriment.**



LA RUSSIE VEUT LA GUERRE !

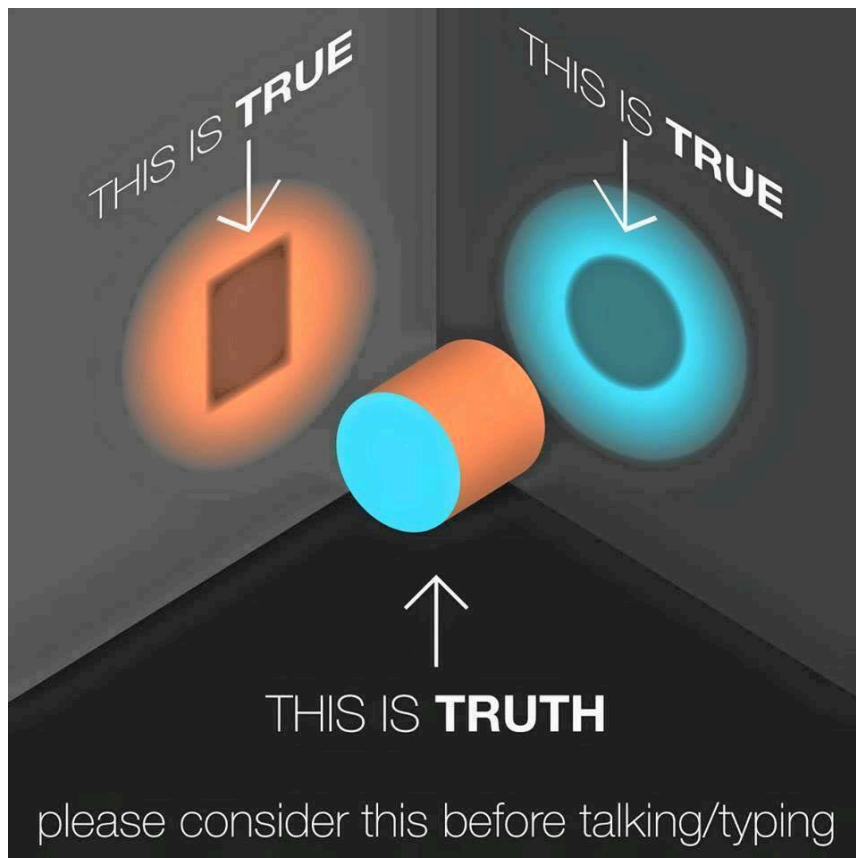


Voyez comme ils ont placé leur pays tout près des bases américaines !



Quand je suis arrivé au pouvoir, les multinationales recevaient 82% des revenus de nos matières premières et nous 18%. Aujourd'hui c'est l'inverse ! J'ai fait ce qu'il y avait à faire pour mon peuple. J'attends maintenant qu'on m'assassine, comme ils ont fait avec Chavez.

- Evo Morales, Président de la Bolivie -







Les changements de valeur de la monnaie, c'est-à-dire des prix, n'importent à la société que pour autant que leur incidence est inégale...

Le sous-emploi, la vie incertaine du travailleur, la non-réalisation des prévisions, la perte brutale de la valeur des épargnes, les revenus non gagnés et excessifs de certains, des spéculateurs et des profiteurs, tous ces phénomènes résultent, dans une large mesure, de l'instabilité du pouvoir d'achat de la monnaie.

Nulle part les idées conservatrices ne se considèrent comme mieux en place que dans le domaine monétaire ; cependant nulle part le besoin de l'innovation n'est plus pressant...

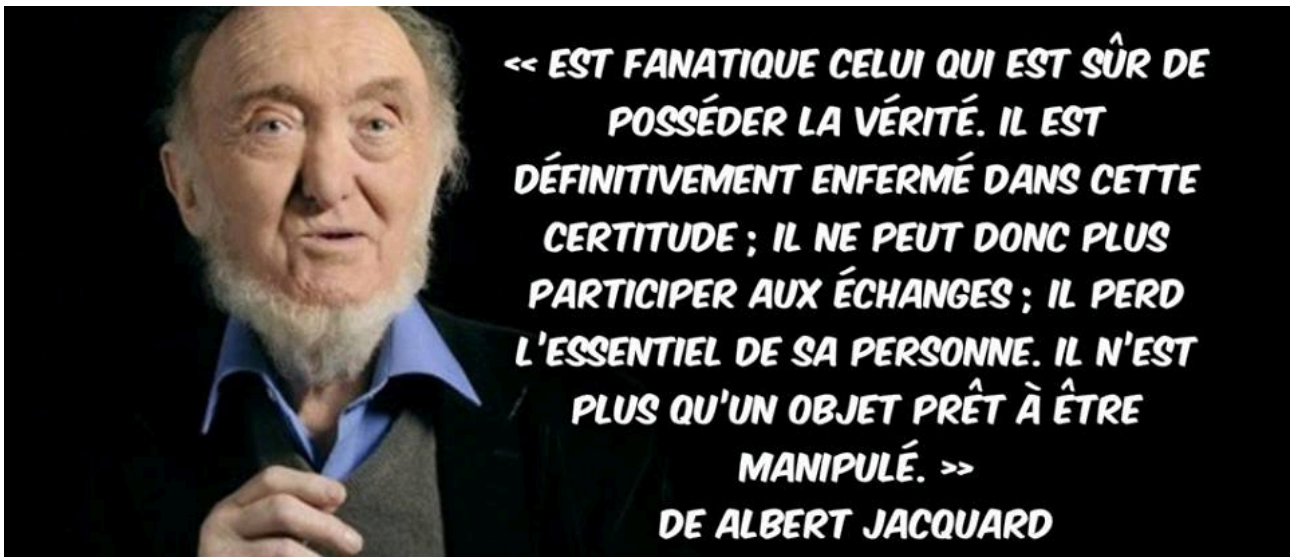
Si de nouvelles idées... sont saines et correctes, je ne doute pas que tôt ou tard elles prévaudront.

John Maynard Keynes, A Tract on Monetary Reform, 1923, cite par Maurice Allais, en exergue de son livre « Pour l'indexation, condition majeure d'efficacité, d'équité et d'honnêteté » (1990).

**Aux yeux d'un commerçant,
un consommateur averti
en vaut la moitié d'un.**
Albert Brie.



**« Le problème de la greffe de couilles,
c'est le manque de donneurs. »**
Jacques Chirac



Devenant familier, un dogme devient automatiquement juste.

Pour la plupart des gens, rien de ce qui est contraire à tout système d'idées dont ils ont été nourris depuis leur enfance ne saurait être raisonnable. Les idées nouvelles sont raisonnables si on peut les faire entrer dans un cadre déjà familier, déraisonnables si l'on ne peut les y adapter.

Nos préjugés intellectuels déterminent les courants suivant lesquels coulera notre raison.

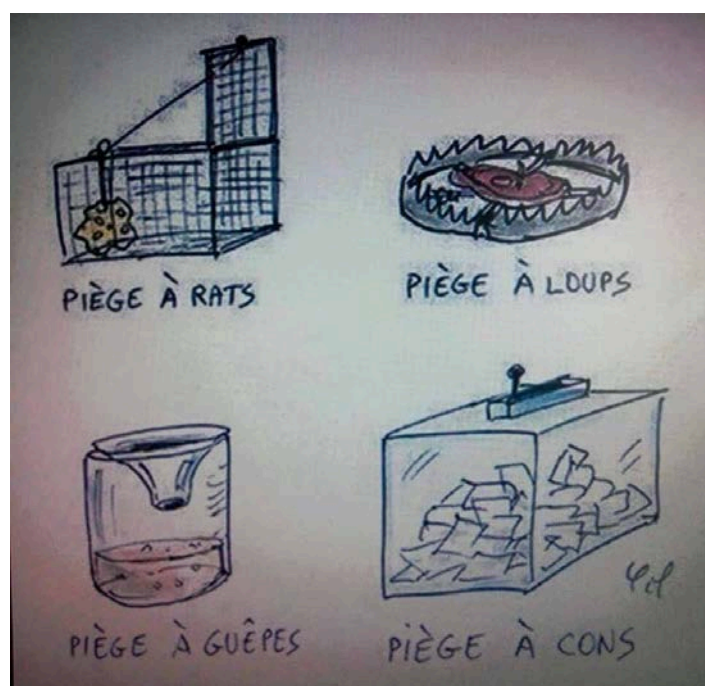
*Aldous Huxley Le plus sot animal, 1945,
cité par Maurice Allais, dans « La crise mondiale d'aujourd'hui. Pour de profondes réformes des institutions financières et monétaires » (1999), p. 91.*

Souvent... le truc qui vous retient... est uniquement dans votre tête.



Le patronat n'a pas besoin, lui, pour exercer une action violente, de gestes désordonnés et de paroles tumultueuses ! Quelques hommes se rassemblent, à huis clos, dans la sécurité, dans l'intimité d'un conseil d'administration, et à quelques-uns, sans violence, sans gestes désordonnés, sans éclats de voix, comme des diplomates causant autour du tapis vert, ils décident que le salaire raisonnable sera refusé aux ouvriers ; ils décident que les ouvriers qui continuent la lutte seront exclus, seront chassés, seront désignés par des marques imperceptibles, mais connues des autres patrons, à l'universelle vindicte patronale. [...] Ainsi, tandis que l'acte de violence de l'ouvrier apparaît toujours, est toujours défini, toujours aisément frappé, la responsabilité profonde et meurtrière des grands patrons, des grands capitalistes, elle se dérobe, elle s'évanouit dans une sorte d'obscurité.

Jean Jaurès, discours devant la Chambre des députés, séance du 19 juin 1906.



[techno] Le progrès fait rage



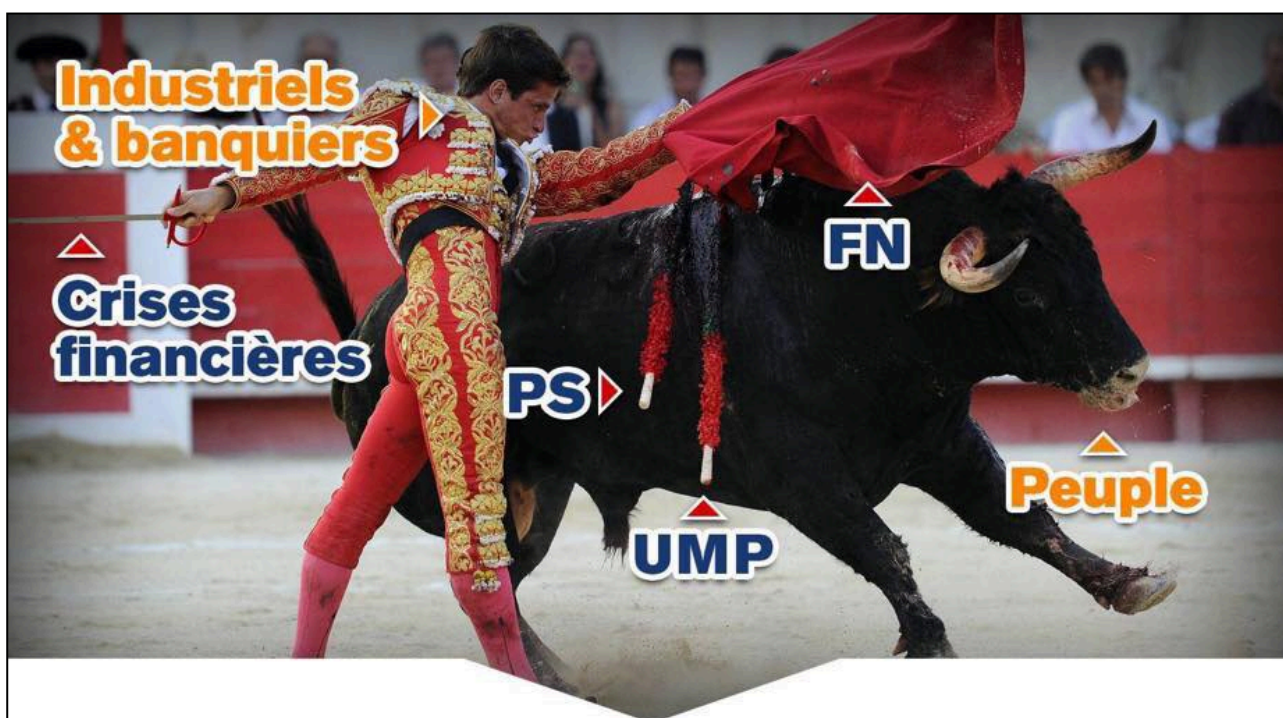
Plus un peuple est éclairé, plus ses suffrages sont difficiles à surprendre. [...]

Même sous la Constitution la plus libre, un peuple ignorant est esclave.

Condorcet.

Ne soyez jamais certain de rien.

Bertrand Russell



STOP à la tradition barbare de L'ÉLECTION DES REPRÉSENTANTS

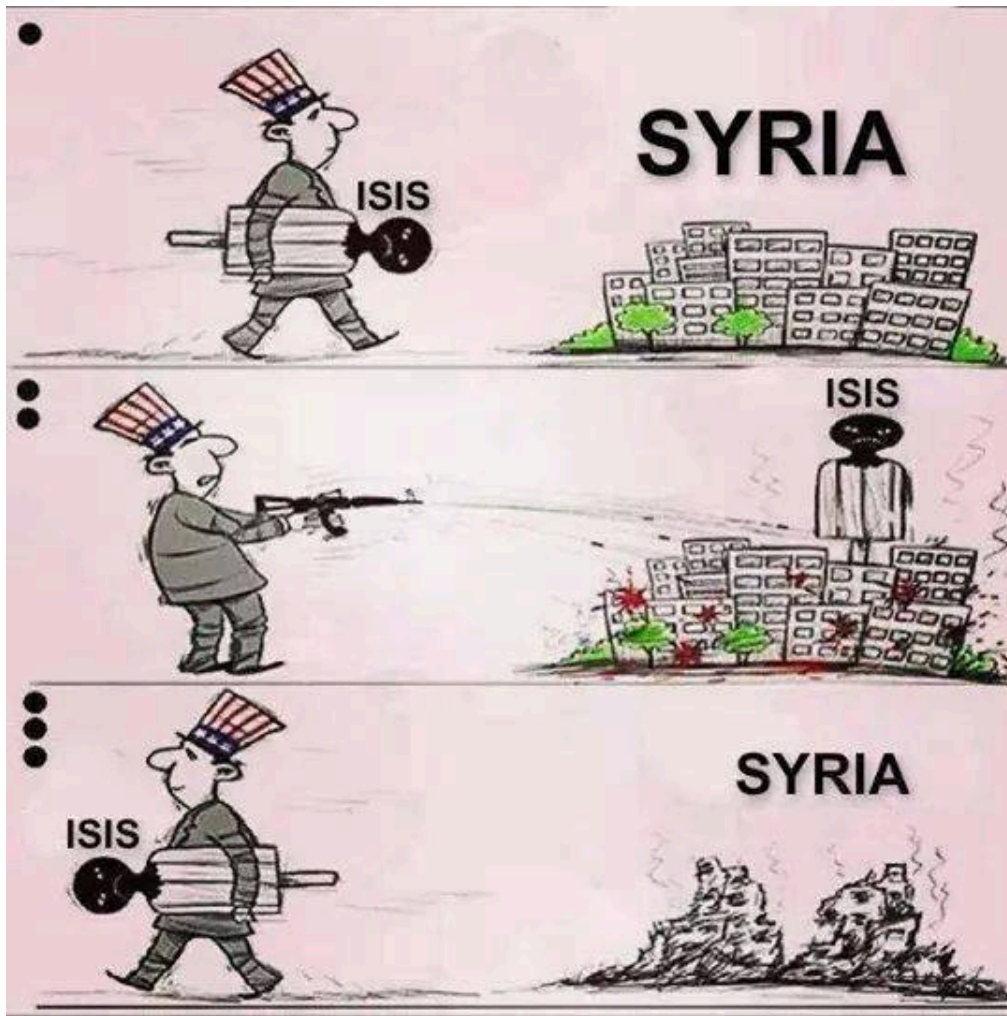
En **oligarchie** l'élection permet aux puissances financières d'acheter le pouvoir politique par le lobbying, le financement des medias, des partis et de leurs candidats.

En **démocratie** le peuple ne vote pas des maîtres qui décident tout à sa place sans le consulter. Il se concerte en **assemblées de citoyens tirés au sort** pour prendre les décisions politiques, il n'est donc pas soumis à une caste de « représentants ».

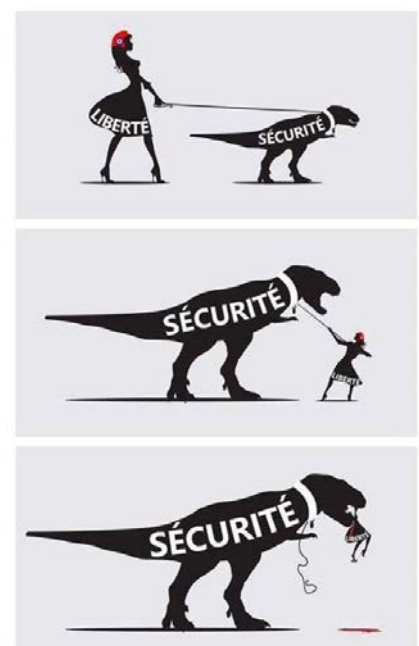
Le Message
COMPRENEZ LE, DIFFUSEZ LE, REPRENEZ LE POUVOIR

1 Mouvement pour une
1ère Démocratie

**Les Gentils
Virus**
pour la démocratie



Nous devons apprendre à vivre ensemble comme des frères,
sinon nous allons mourir tous ensemble comme des idiots.
Martin Luther-King.





***Je vais vous dire un secret, dans la vie,
il ne faut jamais lutter contre les
hommes; il faut lutter contre le
système.***

Nelson Mandela

Alain Peyrefitte – Le traité de Rome n’a rien prévu pour qu’un de ses membres le quitte.

Général de Gaulle – C’est de la rigolade ! Vous avez déjà vu un grand pays s’engager à rester couillonné, sous prétexte qu’un traité n’a rien prévu pour le cas où il serait couillonné ? Non. Quand on est couillonné, on dit : « Je suis couillonné. Eh bien, voilà, je fous le camp ! » Ce sont des histoires de juristes et de diplomates, tout ça.





L'ambition souvent fait accepter les fonctions les plus basses ; c'est ainsi que l'on grimpe dans la même posture que l'on rampe.

Jonathan Swift

Comme ils ont en poche les clefs des prisons
Et qu'ils font métier de mentir
Ils s'appellent les réalistes.
Marcel Martinet



**Tout homme qui fait quelque chose
a contre lui ceux qui voudraient faire la même chose,
ceux qui font précisément le contraire et surtout la
grande armée des gens d'autant plus sévères qu'ils
ne font rien du tout.**

Bien sûr que les peuples ne souhaitent pas la guerre, ni les russes, ni les anglais ni les américains ni les allemands puisque c'est notre sujet ici.

On est d'accord. Mais il est toujours possible d'entraîner les gens vers les souhaits de leurs dirigeants. C'est facile. Tout ce que vous avez à faire est de leur dire qu'ils sont attaqués, de dénoncer les pacifistes pour leur manque de patriotisme et d'exposer le pays au danger.

Cela fonctionne de la même manière dans tous les pays.

*Hermann Goering,
pendant le procès de Nüremberg*



(Les Ligues pacifistes) étaient gouvernementales ; elles agissaient en se mettant à la place du gouvernement ; elles cherchaient des principes pour un gouvernement pacifique. Leurs discours étaient des discours du trône ; autres, mais non pas très différents des discours ordinaires ; toujours d'un ministre ou d'un diplomate ; ces naïfs tenaient les empires dans leurs mains en parlant, et tous les fils de l'Histoire.

Je vous invite, mon lecteur, à un genre d'action bien plus direct ; restez individu ; agissez seul, selon vos véritables idées, dans votre cercle réel d'action, qui est fort petit ; ne vous dites point : « Si j'étais roi ». Restez les pieds au sol ; parlez de votre place, non à la tribune ; ne parlez jamais au peuple ; parlez à votre ami, à votre concierge, à votre épicier, à votre voisin dans la foule. [...] Pour ce combat contre la guerre, auquel je te convie, il faut être seul.

Mets-toi bien dans la tête ceci ; si tu publies une brochure, il vaut mieux que tu la fasses imprimer à tes frais et que tu n'aies que trois lecteurs, que si tu trouves dix souscripteurs pour la signer avec toi. En bref tu n'as pas à dire ce que tu ferais, si tu étais gouvernement, mais à te méfier de tout gouvernement.

ALAIN, De quelques-unes des causes réelles de la guerre entre nations civilisées, p 35, Institut Alain, 1988.

L'Histoire montre que le meilleur moyen de justifier des relations fondées sur la violence, de les faire passer pour morales, est de les recadrer en termes de dette — cela crée aussitôt l'illusion que c'est la victime qui commet un méfait.

Les mafieux le comprennent.

Les conquérants aussi.

Depuis des millénaires, les violents disent à leurs victimes qu'elles leur doivent quelque chose, puisqu'ils ne les ont pas tuées.

David Graeber, « Dette : 5000 ans d'Histoire ».



je suis ici pour t'apporter la
DEMOCRATIE



et lorsque nous
aurons fini de
bombarder et tuer
ton peuple, nous
prendrons le
pétrole, et nous
mettrons en place
un gouvernement
fantoche contrôlé
par les banques,
comme en
Amérique

ainsi tu seras finalement libre, comme moi

Je crois que la compétition et l'avidité ne sont pas le résultat d'un tempérament humain immuable.

Je suis arrivé à la conclusion que l'avidité et la peur de manquer ont été en réalité continuellement créées et amplifiées comme un résultat direct de notre système monétaire.

La conséquence directe est que nous devons nous battre les uns contre les autres pour survivre.

- Bernard Lietaer

(économiste, auteur et professeur. Il est le plus connu pour son travail dans la conception du système économique Européen)

Extrait du livre "The Zeitgeist Movement Defined" - Partie 2, essai 4

**Il n'y a point de plus grand obstacle
à se commander soi-même
que d'avoir autorité sur les autres.**

Bossuet

Le reproche de distraction, par exemple des professeurs vis-à-vis des élèves qui seraient trop dissipés, ne cache pas un défaut de concentration, mais un manque de concentration vis-à-vis de ce à quoi ces enseignants voudraient que les élèves en question soient attentifs. Ce qu'on appelle distraction est souvent une attention rebelle, indisciplinée. Accuser l'autre d'être distrait, c'est une façon d'imposer son pouvoir dès lors que celui-ci est menacé, et donc au final tenter d'imposer une redistribution de l'attention en sa faveur.

Yves Citton

Il est difficile de concevoir comment des hommes qui ont entièrement renoncé à l'habitude de se diriger eux même pourraient réussir à bien choisir ceux qui doivent les conduire ; et l'on ne fera point croire qu'un gouvernement libéral, énergique et sage puisse jamais sortir des suffrages d'un peuple de serviteurs.

Tocqueville

La télévision a une sorte de monopole de fait sur la formation des cerveaux d'une partie très importante de la population. Or, en mettant l'accent sur les faits divers, en remplissant ce temps rare avec du vide, du rien ou du presque rien, on écarte les informations pertinentes que devrait posséder le citoyen pour exercer ses droits démocratiques.

Pierre Bourdieu

Tout a été dit mais,
comme personne n'écoute,
il faut toujours répéter.
Gide.

[...] "la routinisation idéologique des groupes d'extrême gauche enfermés dans leur dogme et qui ne savent rien faire d'autre que redérouler interminablement les bandes magnétophoniques enregistrées une fois pour toutes qui leur tiennent lieu d'entrailles".

Castoriadis in La Brèche, repris dans Quelle démocratie ?

La liberté n'est pas menacée seulement par les régimes totalitaires ou autoritaires. Elle l'est aussi, de manière plus cachée mais non moins forte, par l'atrophie du conflit et de la critique, l'expansion de l'amnésie et de l'irrélevance, l'incapacité croissante de mettre en question le présent et les institutions existantes.

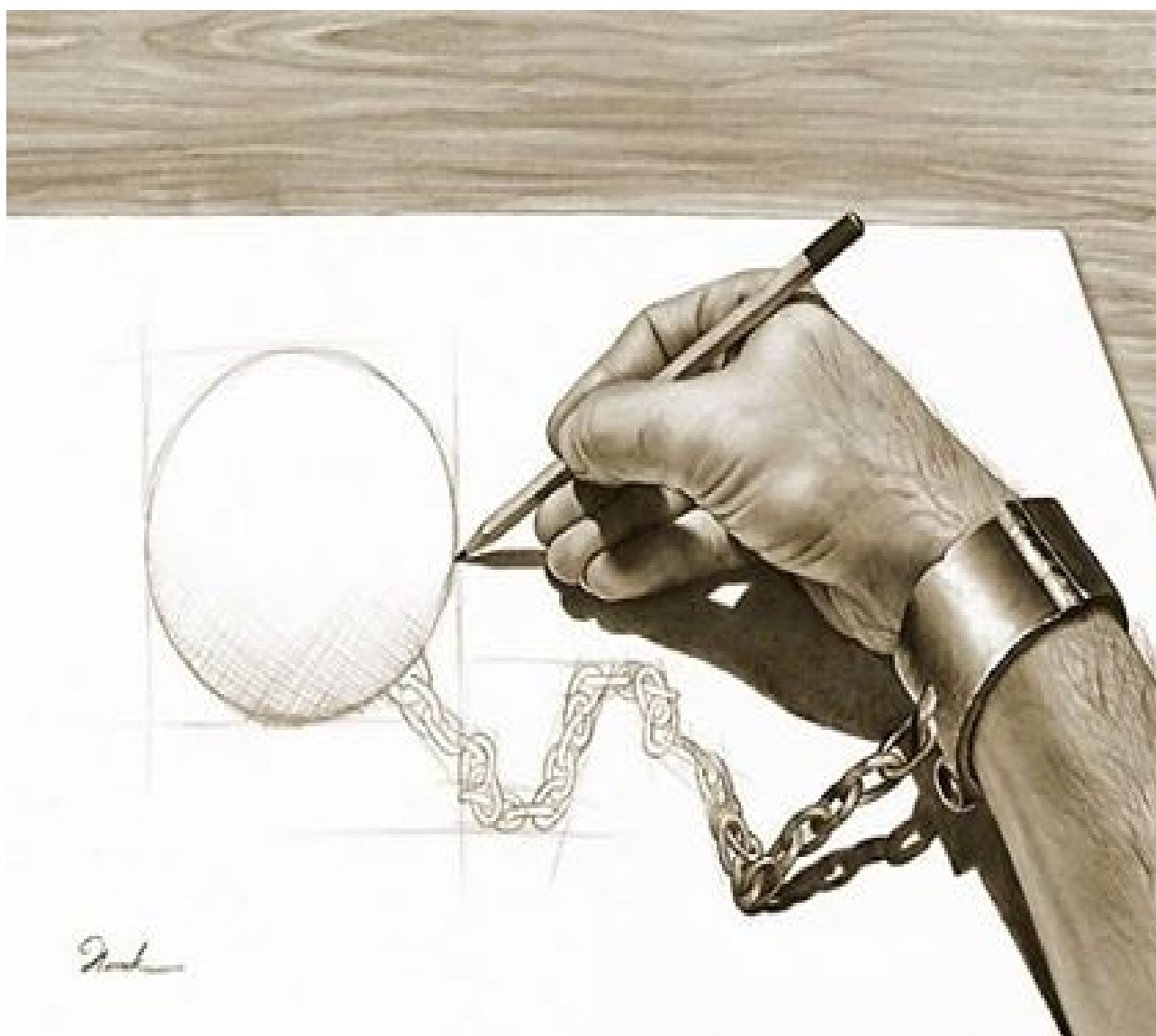
Cornélius Castoriadis, "La "fin de la philosophie" ?", in Les Carrefours du labyrinthe.

En plus d'être la négation du droit, *l'antiterrorisme* est un formidable moyen de contrôler la population, c'est un outil de gouvernement.

Éric Hazan.

Si j'avais à écrire ici un livre de morale, il aurait cent pages et quatre-vingt-dix-neuf seraient blanches. Sur la dernière j'écrirais : Je ne connais qu'un seul devoir, et c'est celui d'aimer. Et pour le reste, je dis non. Je dis non, de toutes mes forces.

Albert Camus.





JACQUES R. PAUWELS

Traduit du néerlandais par Frank Degrez

1914-1918

LA GRANDE

GUERRE

DES CLASSES

editions **★** aden

“Pour moi, l’échec du Front de gauche, du NPA et des anarchistes, de la CGT, de Solidaires, de la FSU et de la CNT, un échec qui dure depuis plus de trente ans et qui concerne aussi Attac ou les économistes atterrés, vient de ce que ces organisations n’assument pas les institutions de 1945 dans ce qu’elles ont de révolutionnaire, à savoir le début d’une autre pratique de la valeur économique (et donc du travail) que sa pratique capitaliste :

- salaire à vie contre emploi et marché du travail,
- propriété d’usage contre propriété lucrative,
- cotisation-salaire contre le couple impôt-prévoyance,
- financement de l’investissement sans crédit contre le chantage des prêteurs,
- mesure de la valeur par la qualification du producteur contre sa mesure par le temps de travail.

Tout cela commence à se mettre en place entre les années 30 et les années 60, et ce qui est alors en jeu, ce n’est pas un autre partage de « la valeur » supposée invariante (la valeur d’échange capitaliste), c’est une autre production de valeur économique débarrassée de sa pratique capitaliste, c’est-à-dire des employeurs et des actionnaires ou prêteurs.

Tant que nous continuerons à nous battre pour « prendre l’argent dans les poches du patronat » ou pour le « plein emploi » ou pour la « solidarité » avec les « victimes », autrement dit pour un capitalisme plus juste, nous serons battus.”

Bernard Friot.

"Si la foule gouvernée peut se croire l'égale du petit nombre qui gouverne, alors il n'y a plus de gouvernement.

Le pouvoir doit être hors de portée de la compréhension de la foule des gouvernés. L'autorité doit être constamment gardée au-dessus du jugement critique à travers les instruments psychologiques de la religion, du patriotisme, de la tradition et du préjugé...

Il ne faut pas cultiver la raison du peuple mais ses sentiments, il faut donc les diriger et former son cœur non son esprit."

Joseph de Maistre (1753 - 1821) "Étude sur la souveraineté" (Œuvres complètes, Lyon, 1891-1892), cité Fabrice Arfi dans "Le sens des affaires" page 71.



Comme le temps manque pour penser et garder le calme dans la pensée, on n'étudie plus les opinions divergentes : on se contente de les haïr.

Avec la monstrueuse accélération de la vie, l'esprit et l'œil sont accoutumés à une vision et à un jugement incomplets et faux, et chacun ressemble aux voyageurs qui font connaissance avec le pays et la population sans quitter le chemin de fer.

Nietzsche,

"Humain trop humain. Un livre pour les esprits libres" (1878-1879)

Doutez de tout ce qu'une personne de pouvoir peut vous dire.

En public, les institutions se présentent systématiquement sous leur meilleur jour.

Comptables de leurs actes et de leur réputation, les personnes qui les gèrent ont toujours tendance à mentir un peu, à arrondir les angles, à cacher les problèmes, voire à nier leur existence.

Ce qu'elles disent peut être vrai, mais l'organisation sociale leur donne toutes les raisons de mentir.

Un participant de la société correctement socialisé peut les croire ; un sociologue correctement socialisé doit en revanche soupçonner le pire, et le traquer.

Howard S. Becker, Les ficelles du métier, 1998.

L'homme vraiment libre est celui qui sait refuser
une invitation à dîner sans donner de prétexte.

Jules Renard

**Ouvre l'œil et regarde, tu verras
ton visage dans tous les visages.
Tends l'oreille et écoute,
tu entendras ta propre voix
dans toutes les voix.**

Khalil Gibran (1883-1931).

Une cité ou les sujets, paralysés par la crainte, ne prennent pas les armes, doit être dite plutôt sans guerre qu'en paix. La paix en effet n'est pas l'absence de guerre : c'est une vertu qui naît de la force d'âme [...].

Du reste une cité dont la paix dépend de l'inertie de sujets, conduits comme du bétail pour n'apprendre rien que l'esclavage, mérite le nom de "solitude" mieux encore que celui de "cité".

Spinoza

La plupart des gens préfèrent croire que leurs dirigeants sont justes et équitables même en face de preuves du contraire, puisque lorsqu'un citoyen reconnaît que le gouvernement sous lequel il vit ment et est corrompu, il doit décider de ce qu'il compte faire.

Poser des actions face à un gouvernement corrompu représente des risques d'atteintes à sa vie ou à celle d'êtres chers. D'un autre côté, choisir de ne rien faire implique de trahir toute idéologie personnelle de "défense de ses principes".

La majorité des gens n'ont pas le courage de faire face à ce dilemme.

Par conséquent, la plupart de la propagande n'est pas conçue pour tromper l'esprit critique, mais simplement pour donner aux lâches d'esprit une excuse pour ne pas penser du tout.

Michael Rivero.

« Le pire des analphabètes, c'est l'analphabète politique. Il n'écoute pas, ne parle pas, ne participe pas aux événements politiques. Il ne sait pas que le coût de la vie, le prix de haricots et du poisson, le prix de la farine, le loyer, le prix des souliers et des médicaments dépendent des décisions politiques. L'analphabète politique est si bête qu'il s'enorgueillit et gonfle la poitrine pour dire qu'il déteste la politique. Il ne sait pas, l'imbécile, que c'est son ignorance politique qui produit la prostituée, l'enfant de la rue, le voleur, le pire de tous les bandits et surtout le politicien malhonnête, menteur et corrompu, qui lèche les pieds des entreprises nationales et multinationales. »

Bertolt Brecht, poète et dramaturge allemand (1898/1956).

Novembre 1938. Daladier (le Macron de l'époque) radical, pourtant un des tenants du front populaire décide, **au nom des bruits de guerre**, de **casser tous les conquies** de mai 1936 par une série de décrets loi appelés *décrets-misère* par la classe ouvrière, et notamment la suppression de la semaine de quarante heures (qui avait fait passer, sous la pression populaire, la semaine de 65 heures à 40 h !). Voilà ses mots :

« Il faut supprimer cette loi de paresse et de trahison nationale. Comment notre pays pourrait-il continuer à vivre avec une classe ouvrière qui jouit de deux dimanches [avec la semaine de 40 h, les ouvriers ne travaillaient plus le samedi] et un patronat qui s'étrangle à essayer de faire vivre la France ! »

Comme l'histoire bégaie !
Michel Etievent.

**Le travailleur libre, qui se rend sur le marché libre
pour y vendre sa peau, doit s'attendre à être tanné.**

Karl Marx

**Aussi étroit que soit le chemin,
bien qu'on m'accuse et qu'on me blâme,
Je suis le maître de mon destin,
je suis le capitaine de mon âme.**

*William Ernest Henley,
repris par Nelson Mandela.*

Si tu veux être heureux, être un homme libre, laisse les autres te mépriser.

Sénèque.

Là où l'on brûle des livres,
on finit par brûler des hommes.

Heinrich Heine

Personne ne libère autrui,
personne ne se libère seul,
les hommes se libèrent ensemble"

Paulo Freire, Pédagogie des opprimés.

La liberté de tout dire n'a d'ennemis que ceux
qui veulent se réserver la liberté de tout faire.
Quand il est permis de tout dire, la vérité parle
d'elle-même et son triomphe est assuré.

Jean-Paul Marat "Les Chaînes de l'esclavage"

Le gouvernement a un bras long et un bras court :
le long sert à prendre, et il arrive partout ;
le bras court sert à donner,
mais il arrive seulement à
ceux qui sont tout près.

Assurément, on ne doit pas regarder comme heureuse et prospère une société dont les membres les plus nombreux sont réduits à la pauvreté et à la misère. La seule équité, d'ailleurs, exige que ceux qui nourrissent, habillent et logent tout le corps de la nation, aient, dans le produit de leur propre travail, une part suffisante pour être eux-mêmes passablement nourris, vêtus et logés. [...]

Tout pour nous et rien pour les autres, voilà la vile maxime qui paraît avoir été, dans tous les âges, celle des maîtres de l'espèce humaine.

Adam SMITH (1776), Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations, livre 3, chapitre 4.

Il est des moments dans la vie où l'on se sent seul et blessé... Je pense pourtant que ces moments d'abandon et de désarroi, lorsque tout semble s'effondrer, sont en réalité des ponts vers l'avenir. Nous luttons et tentons de ressaisir la sécurité de notre passé, mais presque à notre insu, nous nous retrouvons à l'autre bout avec un esprit nouveau, une conscience nouvelle, une force nouvelle. C'est un peu comme si la souffrance et la lutte étaient indispensables pour nous aider à atteindre de nouveaux sommets.

Sue Mitchell

Je suis né simple soldat. Les curés, qui m'enseignèrent ce qu'ils savaient et que je sus promptement aussi bien qu'eux, ne s'y trompèrent jamais ; et ils considéraient mes étonnantes versions à peu près comme nous faisons pour les nids d'oiseaux ou l'hydrographie du castor ; cela étonne en d'humbles bêtes.

Un bon nombre de mes camarades étaient nés officiers, et je le reconnus tout de suite, car ils me traitaient sans façon et lançaient ma casquette dans les arbres. À quoi je trouvais un remède, qui était de lancer un bon coup de poing de temps en temps. Plus tard, je me protégeai plus élégamment par un genre de raillerie redoutable.

Ce que j'écris ici n'est donc point pour me plaindre de mon sort, mais plutôt pour rendre compte de mes opinions à ceux qui s'en étonnent et même s'en attristent; cela vient de ce qu'ils sont nés officiers. Non point sots ; il n'y a point tant de sots ; mais plutôt persuadés qu'il y a des hommes qui sont nés pour commander, et qu'ils sont de ceux-là. Et c'est ce que je reconnais de fort loin à un certain air de suffisance et de sécurité, comme s'ils étaient précédés d'une police invisible qui éloigne la canaille.

J'en vois de tous métiers, les uns officiers dans le sens propre, d'autres, épiciers, d'autres, curés, d'autres, professeurs, journalistes, portiers, ou suisses d'église. Ils ont ceci de commun qu'ils sont assurés qu'un blâme de leur part ou seulement un avertissement me feront abandonner aussitôt mes opinions de simple soldat ; espérance toujours trompée.

Alain, Propos sur les pouvoirs, avant propos.



Peter Brabeck, PDG de Nestlé

« L'eau est bien sûr la ressource de base la plus importante que nous avons dans le Monde aujourd'hui. On peut se poser la question de savoir si nous devrions privatiser l'approvisionnement normal de l'eau pour la population.

Il y a deux opinions différentes à ce sujet. La première opinion, qui est je pense extrême, est représentée par les ONG, qui stipulent que l'eau est un droit public. Cela veut dire qu'en tant qu'être humain vous devriez avoir accès à l'eau. C'est une solution extrême. Et l'autre opinion dit que l'eau est un aliment comme n'importe quel autre. Et comme n'importe quel produit alimentaire, elle devrait pouvoir être sur le marché. Personnellement je pense que c'est mieux de donner à toute denrée alimentaire une valeur marchande... »

Peter Brabeck, PDG de Nestlé.

Il faut limer et froter sa cervelle à celle d'autrui.

Montaigne.

« Allons-nous oublier [...] que l'on tire meilleur parti d'une ignorance associée à une sage pondération que d'une habileté jointe à un caractère capricieux, et qu'en général les cités sont mieux gouvernées par les gens ordinaires que par les hommes d'esprit plus subtil ? Ces derniers veulent toujours paraître plus intelligents que les lois [...]. Les gens ordinaires au contraire [...] ne prétendent pas avoir plus de discernement que les lois. Moins habiles à critiquer l'argumentation d'un orateur éloquent, ils se laissent guider, quand ils jugent des affaires, par le sens commun et non par l'esprit de compétition. C'est ainsi que leur politique a généralement des effets heureux. »

Thucydide (citant Cléon), « La Guerre du Péloponnèse », II, 37,

Plus que tout autre domaine de la pensée économique, la monnaie est celui où la complexité est utilisée pour cacher la réalité plutôt que pour l'expliquer.

John Kenneth Galbraith, « Money : when it came, here it went » (1975)

Que tous les grands de la terre et tous les nobles
fussent étranglés et pendus avec les boyaux des prêtres.

Jean Meslier, abbé (1664-1729), Testament (posthume).

<http://www.jeanmeslier.fr/>

En Angleterre, il n'y eut pas de Terreur, principalement parce qu'il n'y eut pas d'intervention étrangère contre la Révolution.

Christopher Hill, « La révolution anglaise : 1640 » (1940), p. 15.

Attention ! Pas de guerre civile ! La guerre civile perdrait la liberté. Deux heures de conversation à coups de canon, et c'est vingt ans d'euphorie pour les banques et vingt ans de misère et de silence pour les faubourgs.

Jules Vallès, cité par Henri Guillemin, « La Commune, n°4 » minute 5:30.

Attention aux provocateurs, garde à vous, Républicains, garde à vous : on veut vous mettre dedans, on veut vous jeter à nouveau dans le pétrin !

Père Duchêne, journal cité par Henri Guillemin, « La Commune, n°4 » minute 5:30.

Une organisation sociale et économique juste se fonde sur le respect mutuel, l'égalité et la dignité avec laquelle chacun est traité.

Ken Loach, « Défier le récit des puissants » (2013), p. 16.

Seule une crise, réelle ou supposée, peut produire de réels changements.

Milton Friedman.

On doit concevoir par là que ce qui généralise la volonté est moins le nombre des voix que l'intérêt commun qui les unit ; car, dans cette institution, chacun se soumet nécessairement aux conditions qu'il impose aux autres ; accord admirable de l'intérêt et de la justice, qui donne aux délibérations communes un caractère d'équité qu'on voit s'évanouir dans la discussion de toute affaire particulière, faute d'un intérêt commun qui unisse et identifie la règle du juge avec celle de la partie.

Jean-Jacques Rousseau, « Du contrat social ou Principes du droit politique » (1762).

Quand l'escroc montre la lune avec la main, le gogo regarde la lune pendant que l'autre main lui fait les poches.

La division du travail conduit les individus à décider en négligeant les dimensions en dehors de leur compétence ; ou à ne pas intervenir sur lesquels ils ne se sentent pas autorisés à intervenir. La division du travail conduit soit à trop sortir de son territoire, soit à trop y rester (silence dans les instances de coordination). La division du travail est donc intrinsèquement porteuse d'absurdités.

Christian Morel, « Les décisions absurdes » (2002), p 333.

La perte de sens renverse totalement la façon de considérer une erreur. La définition classique de l'erreur est de viser un but et de le manquer [...]. Mais si le but est inconnu, absent, invérifiable ou aléatoire, comment définir une erreur ? [...] Le problème alors n'est plus l'erreur mais la perte de sens. L'absurde, alors, n'est plus d'aller contre un objectif de façon radicale et persistante, mais de ne pas avoir d'objectif.

Christian Morel, « Les décisions absurdes » (2002), p 334.

Le groupe fournit une émulation réciproque, un consentement tacite, un sentiment d'être ailleurs qui facilite le passage à l'acte.

Christian Morel, « Les décisions absurdes » (2002), p 347.

Les qualités nécessaires pour accéder au pouvoir n'ont rien à voir avec les qualités nécessaires pour exercer le pouvoir.
Léon Blum.

Liberté d'expression et respect mutuel de rigueur dans l'Inde du 3^e siècle avant JC - L'édit d'Erragudi :

La croissance des éléments du Dharma (comportement correct) est possible de bien des façons. C'est la réserve à l'égard de la parole qui en est la racine, afin de ne pas encenser sa propre secte et de ne pas dénigrer les autres sectes dans des circonstances inopportunes ; et même dans des circonstances appropriées, cette parole doit garder sa modération. Au contraire, les autres sectes devraient être dûment honorées de toute façon et en toutes occasions [...] il ne fait que blesser les siens en agissant de la sorte (à relire pour compléter)

Amartya Sen, « La démocratie des autres », page 29.

Nous avons à achever la création.
Simone Weil.

Les malheureux sont muets.

Les collectifs ne pensent pas.

L'amour du passé n'a rien de réactionnaire.

La liberté de la presse, c'est la liberté pour la presse de ne pas être un métier.
Marx.

Au Japon, au début du 7^e siècle, le prince bouddhiste Shokoto [...] fut aussi l'initiateur d'une constitution relativement libérale ou KEMPO, appelée la « constitution des 17 articles », en 604 après JC. Tout à fait dans l'esprit de la Grande Charte (Magna Carta) signée six siècles plus tard en Angleterre, elle insistait sur le fait que les décisions relatives à des sujets d'importance ne devaient pas être prises par un seul. Elles devaient être discutées par plusieurs personnes.

Cette constitution donnait aussi le conseil suivant : « ne soyons pas portés à l'esprit de ressentiment lorsque les opinions d'autrui diffèrent des nôtres. Car tout homme a un cœur, et tout cœur a ses propres inclinations. Ce qui est juste pour les uns est faux pour les autres, et inversement. »

Amartya Sen, « La démocratie des autres », page 32.

Le gouvernement représentatif devient bientôt le plus corrompu des gouvernements si le peuple cesse d'inspecter ses représentants.

Le problème des Français, c'est qu'ils donnent trop à la confiance, et c'est ainsi qu'on perd la liberté.

Il est vrai que cette confiance est infiniment commode : elle dispense du soin de veiller, de penser et de juger.

Madame Rolland (1789), citée par Rosanvallon (2006, n°3, min. 2:37).

Le peuple n'est qu'un vain nom s'il ne signifie pas l'opinion publique.

Fréron, « L'orateur du peuple » (1789), cité par Rosanvallon (2006, n°3, min. 5:55).

Le peuple, s'il n'est pas opinion, n'a plus de nom, c'est un être purement métaphysique, ce n'est même pas un corps sans âme, c'est un cadavre.

Ce qui est bien connu en général est, pour cette raison qu'il est bien connu, non connu. Dans le processus de la connaissance, le moyen le plus commun de se tromper, soi et les autres, est de présupposer quelque chose comme connu et de l'accepter comme tel.

G. F. Hegel, « Phénoménologie de l'esprit ».

Avec leur ribambelle de dieux, les païens n'étaient pas si bêtes : ils avaient tout de même réussi à donner au pauvre monde l'illusion d'une grossière entente avec l'invisible.

Bernanos, « Journal d'un curé de campagne » (1936).

Bientôt, les nations éclairées feront le procès à ceux qui ont régné sur elles ; les rois fuiront dans les déserts, parmi les animaux féroces leurs semblables, et la nature reprendra ses droits.

Saint-Just sur la Constitution de la France, à la Convention, 24 avril 1793.

Dans un monde où personne n'est contraint de travailler plus de 4 heures par jour, tous ceux qu'anime la curiosité scientifique pourront y donner libre cours, tous les peintres pourront peindre sans pour autant vivre dans la misère au lieu de vivre de leur talent, les jeunes auteurs ne seront pas obligés de se faire de la réclame en écrivant des livres alimentaires à sensation en vue d'acquérir l'indépendance financière que nécessitent les œuvres monumentales dont ils auront perdu le goût et la capacité de créer quand ils seront enfin libres de s'y consacrer ; surtout, le bonheur et la joie de vivre prendront la place de la fatigue nerveuse, de la lassitude et de la dyspepsie, il y aura assez de travail à accomplir pour rendre le loisir délicieux mais pas assez pour conduire à l'épuisement.

Comme les gens ne se seront pas trop fatigués dans leur temps libre, ils ne réclameront pas pour seuls amusements ceux qui sont passifs et insipides.

Bertrand Russel, « Éloge de l'oisiveté »

La loi politique est subordonnée par les ploutocrates à la loi économique. Ils trouvent excellente la loi politique ainsi faite et ne souffre qu'on n'y apporte aucune modification et ils appellent ça "conserver" ».

Pierre Leroux, « De la ploutocratie, ou du gouvernement des riches » (1848).

La liberté ne peut s'exercer que par des hommes à l'abri du besoin.

Saint-Just.

Nous devons empêcher ce cerveau de fonctionner pendant vingt ans.

Michele Isgro, procureur fasciste lors de la condamnation de Gramsci, le 4 juin 1928.

Plutôt le despotisme que le règne de la canaille.

Comte d'Entraigues, citant Pétion, avant que les Girondins ne jettent la France dans la guerre, cité par Henri Guillemin, « Les deux révolutions », p. 112.

Plutôt Hitler que le Front populaire !

Mot d'ordre de tous les grands possédants (et décideurs publics) avant la deuxième guerre mondiale.

L'union européenne, c'est une assurance-vie contre le socialisme.

Alain Madelin, idéologue prétendument « libéral ».

Si les bourgeois ont pris les armes en 89, c'est avant tout par effroi des pauvres. La bourgeoisie s'est servie des pauvres dont elle avait besoin pour intimider la Cour et pour établir sa propre oligarchie. Et les nouveaux maîtres, la Législative, sont des faiseurs d'affaires pour qui la liberté c'est le privilège de s'enrichir sans obstacle.

Jean-Paul Marat, « L'ami du peuple », 20 nov. 1791, cité par Henri Guillemin dans « Les deux révolutions. », p. 110.

Quiconque renonce même à une erreur qu'il prend pour la vérité, pour des raisons de cupidité, est un être méprisable.

Robespierre, 1792, cité par Henri Guillemin dans « Les deux révolutions », p. 80.

Donnez-moi de l'argent, je vais le répartir et cet argent me servira à provoquer dans le public parisien des motions incendiaires qui terrifieront les constituants et les rapprocheront de sa Majesté.

Mirabeau, note au roi de février 1791 (note 43).

Il nous faut prêcher la tolérance aux princes assez naïfs pour nous écouter et, une fois que nous seront libres, nous nous arrangerons pour être les plus forts et pour écraser ceux qui ne pensent pas comme nous.

Abbé Galiani, cité par Henri Guillemin comme « encore une de ces curés incroyants » dans « Les deux révolutions », p. 76.

Il n'y a que la milice bourgeoise qui peut nous sauver.

Bancal des Issarts, 14 juillet 1789, cité par Henri Guillemin dans « Les deux révolutions », p. 56.

C'est à nous bourgeois de nous occuper de l'affaire, il ne faut pas que le quatrième état s'en occupe.

Mirabeau, 26 juin 1789, cité par Henri Guillemin dans « Les deux révolutions », p. 55.

Les propriétés ne sont plus en sûreté. Seule la grande bourgeoisie peut remédier au malheur qui nous menace.
Le Chapelier, 12 juillet 1798, cité par Henri Guillemin dans « Les deux révolutions », p. 56.

Tout faisait croire aux gens de la classe ouvrière [elle écrit bien ça !] que le joug de la disparité des fortunes allait cesser de peser sur eux. Ils se levèrent dans cet espoir insensé.
Madame de Staël, cité par Henri Guillemin dans « Les deux révolutions », p. 50.

Il y a un argent propre, un argent noble, c'est celui de la paie, du salaire, et il y a un argent sale, un argent déshonorant, c'est celui des gens du monde.
Péguy, « L'argent », cité par Henri Guillemin.

**En me disant croyez tout,
vous m'empêchez de rien croire.**
*Rousseau, cité par Henri Guillemin
dans « L'affaire Jésus ».*

Pour lui, Lamartine se présentait comme « un vivant » et non pas comme « un de ces grands hommes d'autrefois dont on salue vaguement la mémoire mais qui ne nous concerne plus ». Un Monsieur, au contraire, qui a toujours des choses à nous dire. Il y a comme ça des morts plus vivants que bien des vivants.

Maurice Maringue parlant d'Henri Guillemin à propos de Lamartine, dans « Henri Guillemin le passionné » (1994), p. 52.

[Lamartine] n'était pas un « poète égaré » dans les affaires publiques, un élégiaque perdu dans ses rêvasseries et ses utopies. En composant « Les Girondins », il avait compris que, sous couvert de belles déclarations, on voulait perpétuer la misère du plus grand nombre au profit des privilégiés.

Henri Guillemin, cité par Maurice Maringue dans « Henri Guillemin le passionné » (1994), p. 53.

À l'histoire sèche, froide, impassible, je préfère l'histoire passionnée. Je ne suis pas loin de penser qu'elle est plus vraie.

Georges Duby, « L'histoire continue », cité par Maurice Maringue dans « Henri Guillemin le passionné » (1994), p. 11.

Que faire contre les ruses des scélérats ? Se rassembler.

Jacques Roux, « Manifeste des Enragés », 25 juin 1793.

Nous allons vous presser jusqu'à ce que vous soyez vides,
puis nous vous emplirons de nous-mêmes.

George Orwell, « 1984 ».

Nul n'a mieux défini la pensée politique et sociale de Voltaire que Robespierre, à la Convention, dans son rapport du 18 floréal : « Cette espèce de philosophie pratique qui, réduisant l'égoïsme en système, regarde la société comme une guerre de ruse, le succès comme la règle du juste et de l'injuste, le monde comme le patrimoine des fripons adroits. »

Henri Guillemin, « Éclaircissements » (1961),
chapitre « François-Marie Arouet, dit Zozo, dit Voltaire »

Ah, au moment où j'en suis venu de la vie vous savez, je crois comprendre maintenant ce que c'est que les obsédés sexuels.

C'est les gens qui n'ont pas connu une tentation plus grande.

Je vois par exemple un homme comme Lamartine, que j'ai bien étudié, un homme comme Jaurès que j'ai bien étudié, il n'y a pas de femmes dans leur vie.

Parce que quand un type est PASSIONNÉ PAR UNE IDÉE au point où l'était Robespierre, c'est ça qui compte le plus.

Robespierre c'était quelqu'un qui croyait à ce qu'il disait, et même c'est une phrase bien amusante de Mirabeau contre lui que j'avais réservée pour tout à l'heure pour vous la citer maintenant :

Mirabeau avait osé dire avec un incroyable cynisme : "Monsieur De Robespierre est disqualifié pour la politique car il croit tout ce qu'il dit" disait Mirabeau [rires].

Eh bien c'est vrai. C'était un homme qui avait une grande idée, l'idée que PERSONNE NE S'OCCUPE DES ÉCRASÉS, DES HUMILIÉS, DES DÉSHÉRITÉS, eh bien moi, Robespierre, je voudrais le faire.

Henri Guillemin, Conférence sur Robespierre, 12 février 1970.
http://etienne.chouard.free.fr/Europe/Guillemin_raconte_Robespierre_et_la_Revolution_francaise.pdf

**Il y a ce qu'on dit et il y a ce qu'on fait.
Il ya un vocabulaire à attraper, et il est
facile avec quelques mots – liberté et
indépendance nationale – de se faire
écouter des imbéciles.**

Bonaparte, automne 1795, cité par Henri Guillemin (conférence n°3/15 sur Napoléon, « Un militaire abusif », min. 19:15).

**La France, je couche avec elle, elle fait
ce que je lui demande, et elle paie.**

Napoléon à Roederer, cité par Henri Guillemin (conférence n°10/15 sur Napoléon, min. 27:40).

**"Tendancieux" est le terme usuel pour désigner la tendance
qui n'est pas la bonne.**

Henri Guillemin, postface de « Nationalistes et nationaux » (1974).

**Les légendes ont la vie dure, surtout les légendes protectrices,
tout exprès construites pour dissimuler des vérités inopportunes.**

Henri Guillemin, préface aux « Rêveries d'un promeneur solitaire » de Rousseau.

Bonaparte, quand on le voit de près, c'est un petit bourgeois usant de grosses ficelles, cyniquement, et servi par une chance admirable.

De même, voyez-vous, de même que son aigle était un vautour, lui-même, personnellement, me fait moins penser à un lion qu'à une espèce de petit chacal affublé d'une crinière.

Henri Guillemin, conférence n°11/15 sur Napoléon, min. 27:30.

Bonaparte a le goût des malhonnêtes gens, il aime à s'entourer de canailles, et il le dit — c'est pour ça, d'ailleurs, qu'il va chérir Talleyrand —, il y a une phrase de lui extrêmement claire là-dessus : "il y a longtemps que j'ai constaté que les gens honnêtes ne sont bons à rien".

Henri Guillemin, conférence n°11/15 sur Napoléon, min. 21.

Je n'aime personne.

Bonaparte à Bourrienne, cité par Henri Guillemin, conférence n°11/15 sur Napoléon, min. 18:30.

Les femmes, je les compte pour rien. Je suis l'homme du calcul sec.

Bonaparte à Roederer, cité par Henri Guillemin, conférence n°11/15 sur Napoléon, min. 18:30.

"Les hommes ont deux ressorts : la crainte et l'intérêt. Il faut leur faire peur et leur montrer un avantage."

Donc, Bonaparte avait deux moyens d'agir : éblouir et corrompre.

Henri Guillemin, conférence n°11/15 sur Napoléon.

Notre société s'est constituée par un groupe de gens qui enlèvent aux travailleurs, par des actes précis de banditisme et de vol, le fruit de leur labeur.

Tolstoï, cité par Henri Guillemin, conférence n°10/15 sur Tolstoï, min. 25:45.

Les meilleurs narrateurs, même les honnêtes, même ceux qui se croient libres, restent machinalement en discipline, remaillent la tradition à la tradition, subissent l'habitude prise, reçoivent les mots d'ordre, achèvent, tout en se croyant des historiens, d'user les livrées des historiographes.

L'histoire vraie manquera de complaisance.

Victor Hugo, cité par Henri Guillemin en tête de son livre « 1848, la première résurrection de la République » (1948).

Exploiteur, cet "ordre", comme tu l'appelles, dont tu es le bénéficiaire, cet ordre provisoire, tu sais toi-même qu'il est condamné, qu'il va s'écrouler et que c'est inévitable.

Tolstoï, cité par Henri Guillemin, conférence n°10 sur Tolstoï, min. 26:37.

Les Nordistes n'ont réclamé l'abolition de l'esclavage que parce qu'ils avaient maintenant mis au point chez eux une autre formule d'esclavage bien plus solide, bien plus générale et bien plus oppressive, celle du prolétariat, alors que les Sudistes n'avaient pas encore été avisés de cette mutation d'un rendement cent fois supérieur.

Tolstoï, cité par Henri Guillemin, conférence n°10 sur Tolstoï, min. 26:15.

Quand un pauvre homme a la vertu dans la peau, il est perdu pour les grandeurs.

Péguy, cité par Henri Guillemin dans sa préface au Discours de 1750 de Rousseau.

Veillons à ne pas attaquer l'opinion des capitalistes : nous sommes dans la main d'hommes qui n'ont pas toujours d'intérêts conformes à ceux de l'État.

Cabanis, le 19 novembre 1799, quelques jours après le coup d'État du 18 Brumaire, cité expressément dans Le Moniteur et cité par Henri Guillemin (conférence n°6/15 sur Napoléon, « Un caïd respectueux », min. 18:45).

L'activité des tribunaux a pour objet la défense des intérêts d'une classe. Les tribunaux sont d'abord un appareil destiné à maintenir l'ordre établi au profit des possédants.

Tolstoï, cité par Henri Guillemin, conférence n°10 sur Tolstoï, « Résurrection », min. 14:22.

« L'oppression anonyme »

nom donné par Beslay à

la « République conservatrice » de Thiers,

dans « La vérité sur la Commune », et cité par Henri Guillemin dans son livre « L'avènement de Monsieur Thiers, et réflexions sur la Commune », page 308.

Féroces et lâches, les Français joignent aux vices des Germains ceux des Gaulois ; c'est le peuple le plus hideux qui ait jamais existé.

Officier français Bonaparte, en congé permanent, cité par Henri Guillemin (conférence n°1/15 sur Napoléon, min. 17:30).

Les Républicains, les opposants, sont des gens à pisser dessus : on ne bouge pas chez moi, parce qu'on ne peut pas bouger.

Bonaparte, sténographié par Marquiset (publié en 1913) et cité par Henri Guillemin (conférence n°10/15 sur Napoléon, min. 23).

Pour gouverner, il faut être militaire : on ne gouverne qu'avec des bottes et des éperons [...] Il ne s'agit pas d'être aimé, il s'agit d'être craint.

Bonaparte à Lascaze, cité par Henri Guillemin (conférence n°10/15 sur Napoléon, min. 23:15).

18 mai 1802 : la même semaine, Napoléon rétablit l'esclavage et la traite, et il rétablit le remplacement militaire (possibilité pour les riches d'éviter la mobilisation en achetant un pauvre pour aller mourir à sa place), supprimé par les Jacobins du Directoire.

La chair à canon amoureuse du canonier.

Victor Hugo, parlant des grognards de la Grande armée.

Il est temps désormais que les ignorants cessent d'avoir toute velléité de gouverner.

Cambacérès, cité par Henri Guillemin (conférence n°5/15 sur Napoléon, min. 3).

Il faut parler paix et agir guerre.

Bonaparte, cité par Henri Guillemin.

Les tripoteurs flairaient une affaire énorme.

Albert Vandal, « L'avènement de Bonaparte », cité par Henri Guillemin (conférence n°7/15 sur Napoléon, min. 2:11), à propos du groupe financier franco-suisse qui a poussé Bonaparte au pouvoir et obtenu de lui en retour la création de la Banque dite « de France ».

Quel est le principe fondamental du gouvernement démocratique ou populaire, c'est-à-dire, le ressort essentiel qui le soutient et qui le fait mouvoir ? C'est la vertu ; je parle de la vertu publique qui opéra tant de prodiges dans la Grèce et dans Rome, et qui doit en produire de bien plus étonnant dans la France républicaine ; de cette vertu qui n'est autre chose que l'amour de la patrie et de ses lois. Mais comme l'essence de la République ou de la démocratie est l'égalité, il s'ensuit que l'amour de la patrie embrasse nécessairement l'amour de l'égalité. Il est vrai encore que ce sentiment sublime suppose la préférence de l'intérêt public à tous les intérêts particuliers ; d'où il résulte que l'amour de la patrie suppose encore ou produit toutes les vertus : car sont-elles autre chose que la force de l'âme qui rend capable de ces sacrifices ? et comment l'esclave de l'avarice et de l'ambition, par exemple, pourrait-il immoler son idole à la patrie ? Non-seulement la vertu est l'âme de la démocratie ; mais elle ne peut exister que dans ce gouvernement.

Robespierre, « Rapport sur les principes de morale politique qui doivent guider la convention nationale dans l'administration intérieure de la République », fait au nom du Comité de salut public, prononcé à la Convention le 5 février 1794.

Les familles heureuses se ressemblent toutes ; les familles malheureuses sont malheureuses chacune à leur façon.

Tolstoï, « Anna Karénine ».

Un troisième rapport qu'on ne compte jamais, et qu'on devrait toujours compter le premier, est celui des utilités que chacun retire de la confédération sociale, qui protège fortement les immenses possessions du riche, et laisse à peine un misérable jouir de la chaumière qu'il a construite de ses mains.

Tous les avantages de la société ne sont-ils pas pour les puissants et les riches? tous les emplois lucratifs ne sont-ils pas remplis par eux seuls? toutes les grâces, toutes les exemptions ne leur sont-elles pas réservées? et l'autorité publique n'est-elle pas en leur faveur? Qu'un homme de considération vole ses créanciers ou fasse d'autres friponneries, n'est-il pas toujours sûr de l'impunité? Les coups de bâton qu'il distribue, les violences qu'il commet, les meurtres mêmes et les assassinats dont il se rend coupable, ne sont-ce pas des affaires qu'on assoupit, et dont au bout de six mois il n'est plus question?

Que ce même homme soit volé, toute la police est aussitôt en mouvement, et malheur aux innocents qu'il soupçonne. Passe-t-il dans un lieu dangereux? voilà les escortes en campagne: l'essieu de sa chaise vient-il à rompre? tout vole à son secours: fait-on du bruit à sa porte? il dit un mot, et tout se tait: la foule l'incommode-t-elle? il fait un signe, et tout se range: un charretier se trouve-t-il sur son passage? ses gens sont prêts à l'assommer; et cinquante honnêtes piétons allant à leurs affaires seraient plutôt écrasés, qu'un faquin oisif retardé dans son équipage. Tous ces égards ne lui coûtent pas un sou; ils sont le droit de l'homme riche, et non le prix de la richesse.

Que le tableau du pauvre est différent! plus l'humanité lui doit, plus la société lui refuse: toutes les portes lui sont fermées, même quand il a le droit de les faire ouvrir; et si quelquefois il obtient justice, c'est avec plus de peine qu'un autre n'obtiendrait grâce: s'il y a des corvées à faire, une milice à tirer, c'est à lui qu'on donne la préférence; il porte

toujours, outre sa charge, celle dont son voisin plus riche a le crédit de se faire exempter : au moindre accident qui lui arrive, chacun s'éloigne de lui : si sa pauvre charrette renverse, loin d'être aidé par personne, je le tiens heureux s'il évite en passant les avanies des gens lestes d'un jeune duc : en un mot, toute assistance gratuite le fuit au besoin, précisément parce qu'il n'a pas de quoi la payer; mais je le tiens pour un homme perdu s'il a le malheur d'avoir l'âme honnête, une fille aimable, et un puissant voisin.

Jean-Jacques Rousseau, Discours sur l'économie politique (article de l'Encyclopédie, 1755).

Ce ne serait pas la peine d'avoir des gens [des domestiques, quoi], s'ils ne nous servaient à chasser le pauvre quand il demande sin dû.

Jean-Jacques Rousseau, au comte de Lastic.

[Jean-Jacques Rousseau] est l'homme qui, de par ses origines, est peuple, et peuple au sens le plus fâcheux du mot !

Ferdinand Brunetière, critique de la Revue des Deux Mondes, cité par Henri Guillemin (min. 11).

Ces gens du monde, si doux, si modérés, qui trouvent toujours que tout va bien parce qu'ils ont intérêt à ce que rien n'aille mieux, qui sont toujours contents de tout le monde parce qu'ils ne se soucient de personne et qui, autour d'une bonne table, soutiennent qu'il n'est pas vrai que le peuple ait faim.

Jean-Jacques Rousseau cité par Henri Guillemin (conf. 1/2, min. 10).

Aucun homme n'a, sur son semblable, une autorité naturelle.
Jean-Jacques Rousseau cité par Henri Guillemin.

Tout cet ordre social prétendu qui couvre en fait les plus cruels désordres. Comment voulez-vous qu'on admire une société où le profit est en raison inverse du travail ?!
Jean-Jacques Rousseau cité par Henri Guillemin.

Tout privilège au profit des particuliers qui les obtiennent est à la charge de la nation qui les donne.
Jean-Jacques Rousseau cité par Henri Guillemin.

Aux financiers qui, pour dissimuler leurs opérations, prétendent que leur art est très complexe et qu'il faut faire de longues études pour y entendre, Jean-Jacques Rousseau explique l'intérêt très particulier de ce langage obscur : « afin que, ne l'entendant point [ce langage], on n'ose pas le contredire : ils nous parlent de ressorts que l'on ne nous dit si profonds que de peur que peut-être nous tentions de les découvrir dans leur simplicité ».
Henri Guillemin.

Tant que les moutons n'auront pas d'historiens, l'histoire sera racontée par les loups.

Madame Edgar Quinet note dans son journal du 12 novembre 1870 :
« si Paris s'aperçoit qu'on l'a jouée, le revirement sera terrible ».
Eh bien c'est ça, l'origine de la Commune !
Henri Guillemin.

Le riche tient la loi dans sa bourse.
*Jean-Jacques Rousseau cité par Henri
Guillemin (conf. 1/2).*

**Le luxe fait vivre peut-être cent pauvres dans nos villes,
mais il en fait périr cent mille dans nos campagnes.**
Jean-Jacques Rousseau cité par Henri Guillemin.

Faites comprendre aux rédacteurs du Journal des débats et du Publiciste que le temps n'est pas éloigné où, m'apercevant qu'ils ne me sont pas utiles, je les supprimerai, eux et tous les autres : il n'y a plus de place en France que pour un seul parti, le mien. Je ne souffrirai jamais que mes journaux disent autre chose que ce qui sert mes intérêts.

Bonaparte à Foucher, 18 avril 1805, cité par Henri Guillemin.

**S'arranger toujours pour attaquer l'ennemi
avec des forces doubles des siennes.**

Napoléon, avouant au Maréchal Soult ses secrets de tricheur pour devenir un « grand gagnant de batailles », le 5 octobre 1806, cité par Henri Guillemin (conf. n°11/15, min. 2:20). La France était « un grand nid de soldats » disait Chateaubriand.

Une chose imprimée sans mon ordre, par le seul fait qu'elle est imprimée, constitue un appel à l'opinion, et par conséquent, une indiscipline.

Napoléon, cité par Henri Guillemin (conf. n°10/15, min. 24).

**Ils le couvrirent du sang
qu'ils versaient pour le perdre.**

Lamartine, parlant des Girondins pendant la Grande terreur faisant couler des fleuves de sang pour en accuser Robespierre et lui aliéner l'opinion publique, cité par Henri Guillemin.

Tant que le militaire ne tue pas, c'est un enfant :
n'ayant pas l'habitude de penser, dès qu'on lui
parle, il est contraint, pour essayer de
comprendre, à des efforts accablants.

Céline, « Voyage au bout de la nuit ».

Le vrai rideau de fer, c'est entre les riches et les miteux.
Les questions d'idées sont vétilles entre personnes
égales. L'opulent nazi et l'administration de Suez, ils
parcourent les mêmes golfs, ils ouvrent la chasse
ensemble, ils soupent à Saint-Maurice. Mais nous, là,
hâvres, penailleux, trimards, mégotièrément,
revendicuteurs, allez, à la niche !

Céline.

C'est le troupeau encyclopédiste qui a mis en branle les magistrats.

Madame de Verdelin, écrivant à Jean-Jacques Rousseau pour lui expliquer sa prise de corps le 9 juin 1762, cité par Henri Guillemin minute 24:52.

Saisissante, la remarque d'André Delattre (p. 34) : « L'imposteur que voyait Voltaire en tout fondateur de religion, il n'avait pas à aller loin pour en trouver le modèle. » Exact. Littéralement exact.

Voltaire, sur le trépied, enseigne aux démunis le Dieu « rémunérateur et vengeur », alors qu'il pouffe, entre intimes, sur ce croquemitaine. Voltaire prêcheur déiste n'est pas le « cagot » qu'imaginaient les holbachiens ; un fourbe, tout bonnement ; c'est Tartufe.

Henri Guillemin, « Éclaircissements » (1961), chapitre « François-Marie Arouet, dit Zozo, dit Voltaire », p 51.

Un peuple sans religion sera
bientôt un peuple de brigands.
Voltaire.

Selon la calme analyse d'un observateur étranger, « les grandes entreprises continuèrent, à quelques exceptions près, à s'identifier à un gouvernement qui leur avait confié la direction de l'économie » ; le patronat « savait que la paix sociale ne serait pas menacée tant que le régime demeurerait [avec l'appui de l'occupant] un régime policier, et tant que les ouvriers sauraient que la sanction de toute insubordination était la déportation en Allemagne ».

Henri Guillemin citant H. W. Herman (« La politique du patronat français de 36 à 45 ») dans « Nationalistes et nationaux » (1974), p 472.

« En Catalogne, l'épuration des trotskystes et des anarchosyndicalistes a commencé : elle sera menée avec la même énergie qu'en URSS. »

La Pravda, 17 décembre 1936, citée par Henri Guillemin expliquant la guerre d'Espagne (min. 47).

La religion est l'art d'enivrer les hommes pour détourner leur esprit des maux qui les accablent et de ceux qui les gouvernent.

D'Holbach, « Le système de la nature », cité par Henri Guillemin expliquant Voltaire (min. 37)

Ferdinand Brunetière, qu'on me faisait révéler quand j'étais étudiant comme un prince de la critique, oppose Voltaire et Rousseau en disant : « Au fond, je préfère de beaucoup Voltaire parce que Rousseau a mis en cause l'ordre social, tandis que Voltaire a respecté la propriété. »

Henri Guillemin expliquant Voltaire (min. 3:40).

Ce sont de ces puissants qui ne seraient plus heureux si les faibles n'étaient pas misérables.

Jean-Jacques Rousseau, cité par Henri Guillemin expliquant Voltaire (min. 9:30).

C'est la philosophie d'un gueux qui voudrait que les riches fussent dépouillés par les pauvres.

Voltaire, à propos du « Discours sur l'origine des inégalités parmi les hommes » de Jean-Jacques Rousseau, et cité par Henri Guillemin expliquant Rousseau (1/2, min. 24:25).

Il est nécessaire qu'il y ait des gueux ignorants pour nourrir les gens de bien.
Voltaire, cité par Henri Guillemin (min. 36:30).

Celui qui assiste muet au mal assiste le mal.

*Victor Hugo,
cité par Henri Guillemin dans « Passion de l'histoire » (min. 20).*

L'insubordination des généraux est la pire dans une République ; dans un État libre, c'est le pouvoir militaire qui doit être le plus astreint.

Saint-Just, cité par Henri Guillemin dans « Napoléon, légende et vérité », p 24.

Ce n'est qu'un péché véniel de calomnier et d'imputer de faux crimes pour ruiner de créance ceux qui parlent de nous [nous, les jésuites].

Texte jésuite retrouvé par Pascal et cité par Henri Guillemin (« Pascal ½ », min. 6).

Le socialisme a fait en France sa première explosion en 1848 et il a épouvanté le pays. L'Empire a été institué principalement pour le vaincre.

Monsieur de Meaux, à l'Assemblée, le 16 juin 1871, cité par Henri Guillemin dans « Cette curieuse guerre de 1870 » (1956), p 9.

Et qu'est-ce que la patrie, si ce n'est le pays où l'on est citoyen et membre du souverain ? [...] Il n'est que la démocratie où l'État est véritablement la patrie de tous les individus qui le composent, et peut compter autant de défenseurs intéressés à sa cause qu'il renferme de citoyens. Voilà la source de la supériorité des peuples libres sur tous les autres.

Robespierre, « Rapport sur les principes de morale politique qui doivent guider la Convention nationale dans l'administration intérieure de la République », fait au nom du Comité de salut public, prononcé à la Convention le 5 février 1794.

Sur un champ couvert d'une moisson fertile, ils vont triant avec soin quelques mauvaises plantes pour accuser celui qui l'a semé d'être un empoisonneur.

Jean-Jacques Rousseau, « Lettres écrites de la montagne » (pour se défendre contre les calomnies des encyclopédistes et autres crapules voltairiennes).

Le riche tient la loi dans sa bourse. Ils font leurs innovations peu à peu, lentement, sans que personne en voie la conséquence ; et quand enfin on s'en aperçoit et qu'on veut y porter remède, ils crient qu'on veut innover.
Jean-Jacques Rousseau.

Machiavel : ne pas l'avoir lu mais le regarder comme un scélérat.
Gustave Flaubert.

Est juste ce qui est approprié au bien commun.

Claude Rochet, d'après Thomas d'Aquin.

Aussi, le plus grand malheur qui puisse arriver à un État libre, où le prince est puissant et entreprenant, c'est qu'il n'y ait ni discussions publiques, ni effervescence, ni partis. Tout est perdu, quand le peuple devient de sang-froid, et que sans s'inquiéter de la conservation de ses droits, il ne prend plus de part aux affaires : au lieu qu'on voit la liberté sortir sans cesse des feux de la sédition.

Jean-Paul Marat, « Les chaînes de l'esclavage » (1774).

**Mais que l'insurrection soit décidée,
elle ne sert de rien, si elle n'est générale.**
Jean-Paul Marat, « Les chaînes de l'esclavage » (1774).

Robespierre ressent très vite que les déclarations de droits sont vaines si l'égalité des droits est niée dans la réalité par l'extrême inégalité des conditions sociales.

Dès 1789, il se distingue à l'Assemblée en refusant tout traitement sécuritaire des émeutes de la faim et appelle les députés à « remonter à la source du mal, à découvrir pourquoi le peuple meurt de faim plutôt que de l'égorger quand il s'attroupe ».

En février 1790, il défend « la propriété du peuple » contre le droit des seigneurs lors du débat sur l'affectation des biens communaux.

Il développe ensuite en 1792 une virulente critique de la liberté du commerce et il affirme le droit à l'existence comme le premier droit de l'homme.

Pour lui, « tout ce qui est nécessaire pour la conserver est une propriété commune à la société entière ».

Et « toute spéculation mercantile qui se fait aux dépens de la vie de son semblable n'est point un trafic, c'est un brigandage & un fratricide ».

Alexis Corbières et Laurent Mafféïs, « Robespierre, reviens ! » (2012).

**Écoutez la voix de la justice et de la raison ; elle vous crie que
les jugements humains ne sont jamais assez certains pour que
la société puisse donner la mort à un homme condamné par
d'autres hommes sujets à l'erreur.**
Robespierre, 30 mai 1791.

Gardez-vous bien de confondre l'efficacité des peines avec l'excès de la sévérité : l'un est absolument opposé à l'autre.
Robespierre.

Une fois nommée, une femme politique va faire construire un puits plutôt qu'une route.
Expériences africaines.

Le pire des totalitarismes sera possible lorsqu'on réduira à Hitler (on fascisera) l'idée de nation.

Léo Strauss (juif allemand réfugié aux USA, et qui parlait de « réduction ad hitlerum » dans les controverses politiques.

**Suggestion d'interjection pour stigmatiser les eurocrates :
« Bande de fédérasstes ! »**

Le peuple qui se soumet aux lois doit en être l'auteur. Il n'appartient qu'à ceux qui s'associent de fixer les règles de la société.

Jean-Jacques Rousseau, « Du contrat social ou Principes du droit politique » (1762)

Pour le père du Passage, quand une torpille tombe dans la rue et fait sauter jusqu'à l'appui de sa fenêtre le cadavre éventré d'un gosse, le révérend père du Passage commence par observer le ciel, non pour invoquer le Seigneur, mais pour tâcher de reconnaître si l'avion est bien-pensant, et dans ce cas, il cache précipitamment les petits boyaux dans sa cheminée afin de ne pas compromettre la croisade des gens de bien.

Bernanos, cité par Guillemin (min. 48:04)

MIR, en russe, signifie à la fois MONDE et PAIX. Pour eux, c'est le même concept.

Myriam.

Ce qu'il faut sauvegarder avant tout, ce qui est le bien inestimable conquis par l'homme à travers tous les préjugés, toutes les souffrances et tous les combats, c'est cette idée qu'il n'y a pas de vérité sacrée, c'est-à-dire interdite à la pleine investigation de l'homme ; c'est ce qu'il y a de plus grand dans le monde, c'est la liberté souveraine de l'esprit ; c'est qu'aucune puissance ou intérieure ou extérieure, aucun pouvoir, aucun dogme ne doit limiter le perpétuel effort et la perpétuelle recherche de la race humaine [...] ; c'est que toute vérité qui ne vient pas de nous est un mensonge.

Christopher Hill, « 1640 : la révolution anglaise » (1940).

L'autorité ne doit jamais proscrire une religion, même quand elle la croit dangereuse. [...] Le seul moyen d'affaiblir une opinion, c'est d'établir le libre examen. Or, qui dit libre examen dit éloignement de toute espèce d'autorité, absence de toute convention collective : l'examen est essentiellement individuel.

Benjamin Constant, « Cours de politique constitutionnelle » (1861).

Le grand aveu des rentiers :

« Le déficit, c'est notre trésor national. »

Mirabeau, cité par Henri Guillemin dans « Les deux révolutions », p. 33.

Si tout est relatif, le cannibalisme est une affaire de goût.

Importance de la virgule : « On va manger, les enfants ? »

« Ce soir on a les Dupont à manger. »

Je crois parce que c'est absurde.

Tertulien.

Il ne faut plus de gens vivant du travail des autres.

André Léo, dans le journal « La Sociale », pendant la Commune de 1871.

La bonne colère, c'est le sentiment qui accompagne le désir de justice.

Aristote.

Le temps libéré est une richesse existentielle.
André Gortz.

Se défaire de ce qu'on n'est pas.
La Fontaine ?

La clôture tire vers le haut.
Elle stimule l'intelligence la plus terre-à-terre.
Régis Debré, « Éloge des frontières »

Robespierristes, antirobespierristes,
dites-nous qui est Robespierre.
Marc Bloch.

On peut facilement réveiller quelqu'un qui dort,
mais il est impossible de réveiller quelqu'un qui
fait semblant de dormir.

Mata Amritanandamayi, dite Amma.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Mata_Amritanandamayi

Ce sont de piètres découvreurs, ceux qui ne croient
pas à la terre ferme parce qu'ils ne voient que la mer.
Bacon, « De la dignité et du progrès des sciences », II, VII, 5.

Depuis la Révolution américaine, et plus encore depuis la française, le gouvernement d'Angleterre [car j'aime mieux l'appeler ainsi que de dire le gouvernement anglais] s'est volontairement employé à prêcher cette **doctrine des précédents**, empruntant ceux-ci à des époques et à des circonstances antérieures aux deux événements en question.

Ces précédents reposent, en règle générale, sur des principes et des opinions qui sont le contraire de ce qu'ils devraient être ; et plus ils remontent loin dans le temps, et plus ils sont suspects. Mais du fait qu'on associe ces exemples au culte superstitieux des choses antiques, à la façon des moines montrant des reliques prétendument saintes, la plupart des hommes tombent dans le piège.

Les gouvernements se comportent aujourd'hui comme s'ils avaient peur de faire naître chez l'homme la moindre réflexion. Ils le conduisent en douceur dans **le sépulcre des précédents**, afin d'engourdir ses facultés et de détourner son attention du spectacle des révolutions. Ils sentent qu'il accède aux lumières plus vite qu'ils ne le souhaiteraient, et cette politique des précédents est le baromètre de leurs craintes. Ce **papisme politique**, tout comme le papisme ecclésiastique d'autrefois, a fait son temps et va bientôt quitter la scène. La relique en lambeaux et le précédent suranné, le moine et le monarque tomberont ensemble en poussière.

Gouverner à coups de précédents, sans se soucier du principe qui présida à leur naissance, est l'un des systèmes les plus vils qu'on puisse instituer. Dans de nombreux cas, les précédents devraient alarmer et non servir d'exemple, être fuis plutôt qu'imités. Au lieu de quoi, on les prend en bloc et on leur donne séance tenante le nom de constitution et de loi.

Ou bien la doctrine des précédents est une politique conçue pour maintenir l'homme dans un état d'ignorance, ou bien c'est la preuve palpable que les gouvernements déclinent en sagesse à mesure qu'ils vieillissent et ne peuvent plus se mouvoir que sur les échasses et les béquilles desdits précédents. Comment se fait-il que ceux-là qui aimeraient passer pour plus sages que leurs prédécesseurs ne semblent être, dans le même temps, que les fantômes d'une sagesse disparue ?

*Thomas Paine, « Les droits de l'homme » (1791-1792),
chapitre 4 « Des constitutions ».*

Les économistes en tant que groupe correspondent à l'ancienne définition d'une nation : un groupe de personnes unies dans une méprise courante sur leur propre passé et une aversion commune pour leurs voisins (en l'occurrence, les domaines voisins, tels la sociologie et les sciences politiques).

Érik S. Reinert, « Comment les pays riches sont devenus riches, et pourquoi les pays pauvres restent pauvres » (2012), p 136.

J'appris ainsi par ma propre expérience que la source du vrai bonheur est en nous, et qu'il ne dépend pas des hommes de rendre vraiment misérable celui qui sait vouloir être heureux.

Jean-Jacques Rousseau, « Les rêveries du promeneur solitaire », seconde promenade (1788, livre inachevé à sa mort).

Les chiens nous regardent avec admiration, les chats nous regardent avec mépris, seuls les cochons nous regardent comme des égaux.

Churchill (salaud en chef).

Vichy, la « Révolution nationale » et Pétain, c'est le triomphe d'une minorité impopulaire qui, depuis vingt ans, cherchait en vain électoralement sa chance, et qui l'a trouvée dans le désastre de la nation.

Bernanos, cité par Henri Guillemin dans « le but est atteint » (min. 28:00).

Il faut faire gouverner les vaincus par les vaincus eux-mêmes, afin qu'ils s'enfoncent ainsi dans l'esclavage et que la servitude leur devienne naturelle.

Adolf Hitler, « Mein Kampf », cité par Henri Guillemin dans « L'An 40 » (min. 13:10).

Des mesures draconiennes prises par une bourgeoisie effrayée, voilà qui pourrait être une bonne définition du fascisme, et dans ce sens, le régime de Vichy était bien un régime fasciste.

Paxton, « La France de Vichy », cité par Henri Guillemin dans « L'An 40 » (min. 24:30).

Aucun abandon de souveraineté ne peut être définitivement légalisé, même par référendum, parce que le droit des peuples à leur libre disposition est un principe tellement fondamental qu'un peuple ne peut pas plus y renoncer qu'un individu ne peut valablement se vendre en esclavage.

M. et R. Weil, « Demo-cratie, pouvoir au peuple » (1996).

Si vous cherchez la source du fleuve Yoskino,
vous la trouverez dans les gouttes d'eau sur la mousse.

Proverbe japonais.

Projet veut dire produit.

Le mot projet prépare à la marchandisation de tout ce qui existe.

Le mot le plus utilisé dans tous les manuels de management (qui est la science de l'oppression) n'est plus le mot hiérarchie (qui en a totalement disparu) mais le mot projet.

Les seuls à qui on ne demande pas de projet, ce sont les riches.

D'après Franck Lepage.

Grandeur d'âme :

C'est à la lueur des flammes de leurs châteaux incendiés qu'ils ont la grandeur d'âme de renoncer au privilège de tenir dans les fers les hommes qui ont rencontré leur liberté les armes à la main. [...] Ces sacrifices sont pour la plupart illusoires.

Jean-Paul Marat, « L'Ami du Peuple », 21 septembre 1789.

**Les hommes n'hésitent pas à renoncer
à la vertu pour la richesse.**

Adam Smith.

Qui veut être riche ne sera pas bon ;
qui veut être bon ne sera pas riche.

Mong-Tseu.

**La richesse est pareille à l'eau de mer :
plus on en boit, plus on a soif.**

Arthur Schopenhauer.

Dès que la société est divisée en hommes qui ordonnent
et en hommes qui exécutent, toute la vie sociale
est commandée par la lutte pour le pouvoir.

Simone Weil, « Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale » (1934).

**Tout pouvoir est méchant dès qu'on le laisse
faire ; tout pouvoir est sage dès qu'il se sent jugé.**

*Émile Chartier dit « Alain », « Propos », 25 janvier
1930.*

Tout pouvoir est une conspiration permanente.
Honoré de Balzac, sur Catherine de Médicis (1843).

Les bulletins de vote, destinés à être emportés par le vent avec les promesses des candidats, ne valent pas mieux que des sagaies contre des canons.

Pensez-vous, citoyens, que les gouvernants vous les laisseraient si vous pouviez vous en servir pour faire une révolution ?

Louise Michel, « Prise de possession » (1890).

Peut-on parler de suffrage universel sans rire ? Tous sont obligés de reconnaître que c'est une mauvaise arme [...]

Votre vote, c'est la prière aux dieux sourds de toutes les mythologies, quelque chose comme le mugissement d'un boeuf flairant l'abattoir.

Louise Michel, « Prise de possession » (1890).

Comme l'anthropologie est passée, passera le capital.
Louise Michel, « Prise de possession » (1890).

La volonté du peuple ! Avec cela qu'on s'en soucie, de la volonté du peuple ! Si elle gêne, on ne la suit pas, voilà tout : on prétend qu'elle est contre la loi. S'il n'en existe aucune, on la fabrique.

Louise Michel, « Prise de possession » (1890).

Est-ce que la raison d'État ne rend pas [le gouvernement] impuissant à tout autre chose qu'à sa propre conservation, pour laquelle il sacrifie des millions d'hommes et tout ce qui en firent vivre des millions d'autres ? On a des troupeaux, c'est pour les tondre et les égorger, il n'en va pas autrement du bétail humain.

La constitution que nos aïeux il y a cent ans ébauchèrent avec le même bois que leurs échafauds, que les réactions d'après ont rétrécie, faisait alors trembler les despotes comme un rugissement de lion. Ils se sont vite aperçus que les lois servaient de cage au lion et ils le laissent rugir tant qu'il lui plaît, les barres de fer sont solides, la porte est bien verrouillée.

Louise Michel, « Prise de possession » (1890).

En feignant de donner des leçons aux rois, il en a donné de grandes aux peuples. Le Prince de Machiavel est le livre des Républicains.

Jean-Jacques Rousseau, « Du contrat social ou Principes du droit politique » (1762), III, 6.

L'idée des **représentants** est moderne : elle nous vient du gouvernement féodal, de cet inique et absurde gouvernement dans lequel l'espèce humaine est dégradée, et où le nom d'homme est en **déshonneur**. Dans les anciennes républiques, et même dans les monarchies, jamais le peuple n'eut de représentants.

Jean-Jacques Rousseau, « Du contrat social ou Principes du droit politique » (1762), III, 15.

Représenter signifie faire accepter comme étant la volonté de la masse ce qui n'est que volonté individuelle.

Il est possible de représenter, dans certains cas isolés, lorsqu'il s'agit par exemple de questions ayant des contours nets et simples et lorsque, par surcroît, la délégation est de brève durée.

Mais une représentation permanente équivaldra toujours à une hégémonie des représentants sur les représentés.

Robert Michels, « Les partis politiques. Essai sur les tendances oligarchiques des démocraties » (1911), p 21.

Quand j'ai voté, mon égalité tombe dans la boîte avec mon bulletin ; ils disparaissent ensemble.

Louis Veillot.

Un gouvernement ne trouve pas sa force en lui-même, mais dans l'attachement du pays et dans l'intérêt que le peuple trouve à le soutenir. Quand ces deux motifs n'existent plus, le gouvernement n'est plus qu'un enfant au pouvoir ; et il a beau, comme l'ancien gouvernement de la France, harceler les individus pendant longtemps, il ne fait que précipiter sa propre chute.

Thomas Paine, « Les droits de l'homme » (1791-1792).

Il n'est pas d'autre contrat que celui passé entre ses différentes composantes par l'ensemble du peuple en vue d'engendrer et de constituer un gouvernement. Supposer qu'un gouvernement quelconque puisse être partie prenante dans un contrat passé avec le peuple, c'est supposer que le gouvernement existait avant d'en avoir le droit.

Le gouvernement n'est pas un fonds de commerce que n'importe quel homme ou groupe d'hommes aurait le droit d'ouvrir et de gérer à son profit. Ce n'est qu'un dépôt, confié au nom de ceux qui le délèguent — et qui à tout moment peuvent le reprendre.

Thomas Paine, « Les droits de l'homme » (1791-1792).

Il est contraire aux principes du gouvernement représentatif qu'un corps s'octroie à lui-même des pouvoirs.

Thomas Paine, « Les droits de l'homme » (1791-1792).

Les gens aisés et riches penseront peut-être que je présente un portrait exagéré de la situation, mais s'ils pouvaient descendre dans les régions froides du besoin, dans le cercle polaire de la pauvreté, ils constateraient que leur opinion change avec le climat.

Thomas Paine, « Les droits de l'homme » (1791-1792).

La plupart des peuples, ainsi que des hommes, ne sont dociles que dans leur jeunesse ; ils deviennent incorrigibles en vieillissant.

Quand une fois les coutumes sont établies et les préjugés enracinés, c'est une entreprise dangereuse et vaine de vouloir les réformer ; le peuple ne peut pas même souffrir qu'on touche à ses maux pour les détruire, semblable à ces malades stupides et sans courage qui frémissent à l'aspect du médecin.

Jean-Jacques Rousseau, « Du contrat social ou Principes du droit politique » (1762), chapitre VIII « Du peuple », p 76.

La première des lois est de respecter les lois.
Jean-Jacques Rousseau, Discours sur l'économie politique (article de l'Encyclopédie, 1755).

Ces considérations sont importantes, et servent à résoudre toutes les contradictions du système social. Il y a deux sortes de dépendances : celle des choses, qui est de la nature ; celle des hommes, qui est de la société. La dépendance des choses, n'ayant aucune moralité, ne nuit point à la liberté, et n'engendre point de vices ; la dépendance des hommes étant désordonnée [dans mes Principes du Droit politique, il est démontré que nulle volonté particulière ne peut être ordonnée dans le système social] les engendre tous, et c'est par elle que le maître et l'esclave se dépravent mutuellement. S'il y a quelque moyen de remédier à ce mal dans la société, c'est de substituer la loi à l'homme, et d'armer les volontés générales d'une force réelle, supérieure à l'action de toute volonté particulière.

Jean-Jacques Rousseau, « Émile ou de l'Éducation » (1762).

**JE SUIS
CONSTITUANT**

#paix #vraiedémocratie #amour

Il paraît d'abord que les hommes dans cet état [de nature] n'ayant entre eux aucune sorte de relation morale, ni de devoirs connus, ne pouvaient être **ni bons ni méchants**, et n'avaient ni vices ni vertus, à moins que, prenant ces mots dans un sens physique, on n'appelle vices dans l'individu les qualités qui peuvent nuire à sa propre conservation, et vertus celles qui peuvent y contribuer ; auquel cas, il faudrait appeler le plus vertueux celui qui résisterait le moins aux simples impulsions de la nature. Mais sans nous écarter du sens ordinaire, il est à propos de suspendre le jugement que nous pourrions porter sur une telle situation, et de nous défier de nos préjugés, jusqu'à ce que, la balance à la main, on ait examiné s'il y a plus de vertus que de vices parmi les hommes civilisés [...]

Quand il serait vrai que la commisération ne serait qu'un sentiment qui nous met à la place de celui qui souffre, sentiment obscur et vif dans l'homme sauvage, développé, mais faible dans l'homme civil, qu'importerait cette idée à la vérité de ce que je dis, sinon de lui donner plus de force ? En effet, la commisération sera d'autant plus énergique que l'animal spectateur s'identifiera intimement avec l'animal souffrant. Or il est évident que cette identification a dû être infiniment plus étroite dans l'état de nature que dans l'état de raisonnement. **C'est la raison qui engendre l'amour-propre, et c'est la réflexion qui le fortifie ; c'est elle qui replie l'homme sur lui-même ; c'est elle qui le sépare de tout ce qui le gêne et l'afflige : c'est la philosophie qui l'isole ; c'est par elle qu'il dit en secret, à l'aspect d'un homme souffrant : péris si tu veux, je suis en sûreté.** Il n'y a plus que les dangers de la société entière qui troublent le sommeil tranquille du philosophe, et qui l'arrachent de son lit. On peut impunément égorger son semblable sous sa fenêtre ; il n'a qu'à mettre ses mains sur ses oreilles et s'argumenter un peu pour empêcher la nature qui se révolte en lui de l'identifier avec celui qu'on assassine.

L'homme sauvage n'a point cet admirable talent ; et faute de sagesse et de raison, on le voit toujours se livrer étourdiment au premier sentiment de l'humanité. Dans les émeutes, dans les querelles des rues, la populace s'assemble, l'homme prudent s'éloigne : c'est la canaille, ce sont les femmes des halles, qui séparent les combattants, et qui empêchent les honnêtes gens de s'entr'égorger.

Jean-Jacques Rousseau, « Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes » (1754).

Mais quand la nature affecterait dans la distribution de ses dons autant de préférences qu'on le prétend, quel avantage les plus favorisés en tireraient-ils, au préjudice des autres, dans un état de choses qui n'admettrait presque aucune sorte de relation entre eux ? Là où il n'y a point d'amour, de quoi servira la beauté ? Que sert l'esprit à des gens qui ne parlent point, et la ruse à ceux qui n'ont point d'affaires ? J'entends toujours répéter que les plus forts opprimeront les faibles ; mais qu'on m'explique ce qu'on veut dire par ce mot d'oppression.

Les uns domineront avec violence, les autres gémiront asservis à tous leurs caprices : voilà précisément ce que j'observe parmi nous, mais je ne vois pas comment cela pourrait se dire des hommes sauvages, à qui l'on aurait même bien de la peine à faire entendre ce que c'est que servitude et domination. Un homme pourra bien s'emparer des fruits qu'un autre a cueillis, du gibier qu'il a tué, de l'ancre qui lui servait l'asile ; mais comment viendra-t-il jamais à bout de s'en faire obéir, et quelles pourront être les chaînes de la dépendance parmi des hommes qui ne possèdent rien ? Si l'on me chasse d'un arbre, j'en suis quitte pour aller à un autre ; si l'on me tourmente dans un lieu, qui m'empêchera de passer ailleurs ? Se trouve-t-il un homme d'une force assez supérieure à la mienne, et, de plus, assez dépravé, assez paresseux, et assez féroce pour me contraindre à pourvoir à sa subsistance pendant qu'il demeure oisif ? Il faut qu'il se résolve à ne pas me perdre de vue un seul instant, à me tenir lié avec un très grand soin durant son sommeil, de peur que je ne m'échappe ou que je ne le tue : c'est-à-dire qu'il est obligé de s'exposer volontairement à une peine beaucoup plus grande que celle qu'il veut éviter, et que celle qu'il me donne à moi-même. Après tout cela, sa vigilance se relâche-t-elle un moment ? Un bruit imprévu lui fait-il détourner la tête ? Je fais vingt pas dans la forêt, mes fers sont brisés, et il ne me revoit de sa vie.

Sans prolonger inutilement ces détails, chacun doit voir que, les liens de la servitude n'étant formés que de la dépendance mutuelle des hommes et des besoins réciproques qui les unissent, il est impossible d'asservir un homme sans l'avoir mis auparavant dans le cas de ne pouvoir se passer d'un autre ; situation qui n'existant pas dans l'état de nature, y laisse chacun libre du joug et rend vaine la loi du plus fort.

Après avoir prouvé que l'inégalité est à peine sensible dans l'état de nature, et que son influence y est presque nulle, il me reste à montrer son origine, et ses progrès dans les développements successifs de l'esprit humain.

Jean-Jacques, « Rousseau, Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes » (1754).

Premièrement, un État très petit, où le peuple soit facile à rassembler, et où chaque citoyen puisse aisément connaître tous les autres; secondement, une grande simplicité de mœurs qui prévienne la multitude d'affaires et de discussions épineuses ; ensuite beaucoup d'égalité dans les rangs et dans les fortunes, sans quoi l'égalité ne saurait subsister longtemps dans les droits et l'autorité ; enfin peu ou point de luxe, car ou le luxe est l'effet des richesses, ou il les rend nécessaires ; il corrompt à la fois le riche et le pauvre, l'un par la possession, l'autre par la convoitise ; il vend la patrie à la mollesse, à la vanité ; il ôte à l'État tous ses citoyens pour les asservir les uns aux autres, et tous à l'opinion.

Jean-Jacques Rousseau, « Du contrat social ou Principes du droit politique » (1762), livre III, chapitre 4 « De la démocratie ».

**L'homme qui se compare
est éternellement malheureux.**

Jean-Jacques Rousseau.

Tous ces vices ne tiennent pas tant à l'homme qu'à l'homme mal gouverné.

Jean-Jacques Rousseau.

Commentaire d'Alain Finkielkraut : la question morale peut donc devenir une question politique.

Sitôt que les hommes eurent commencé à s'apprécier mutuellement et que l'idée de la considération fut formée dans leur esprit, chacun prétendit y avoir droit, et il ne fut plus possible d'en manquer impunément pour personne. De là sortirent les premiers devoirs de la civilité, même parmi les sauvages, et de là tout tort volontaire devint un outrage, parce qu'avec le mal qui résultait de l'injure, l'offensé y voyait le mépris de sa personne souvent plus insupportable que le mal même.

C'est ainsi que chacun punissant le mépris qu'on lui avait témoigné d'une manière proportionnée au cas qu'il faisait de lui-même, les vengeances devinrent terribles, et les hommes sanguinaires et cruels.

Jean-Jacques, « Rousseau, Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes » (1754).

Quel parti dois-je prendre dans cette question ? Celui, messieurs, qui convient à un honnête homme qui ne sait rien, et qui ne s'en estime pas moins.

Jean-Jacques Rousseau, « Discours sur les sciences et les arts » (1750), première partie.

Je ne sais quel jargon scientifique, encore plus méprisable que l'ignorance, avait usurpé le nom du savoir, et opposait à son retour un obstacle presque invincible.

[...] le principal avantage du commerce des Muses, celui de rendre les hommes plus sociables en leur inspirant le désir de se plaire les uns aux autres par des ouvrages dignes de leur approbation mutuelle.

L'esprit a ses besoins, ainsi que le corps. Ceux-ci sont les fondements de la société, les autres en sont l'agrément. Tandis que le gouvernement et les lois pourvoient à la sûreté et au bien-être des hommes assemblés, les sciences, les lettres et les arts, moins despotiques et plus puissants peut-être, étendent des guirlandes de fleurs sur les chaînes de fer dont ils sont chargés, étouffent en eux le sentiment de cette liberté originelle pour laquelle ils semblaient être nés, leur font aimer leur esclavage et en forment ce qu'on appelle des peuples policés. Le besoin éleva les trônes ; les sciences et les arts les ont affermis. Puissances de la terre, aimez les talents, et protégez ceux qui les cultivent. Peuples policés, cultivez-les : heureux esclaves, vous leur devez ce goût délicat et fin dont vous vous piquez ; cette douceur de caractère et cette urbanité de mœurs qui rendent parmi vous le commerce si liant et si facile ; en un mot, les apparences de toutes les vertus sans en avoir aucune.

[...] Tous les besoins que le peuple se donne sont autant de chaînes dont il se charge.

[...] Aujourd'hui que des recherches plus subtiles et un goût plus fin ont réduit l'art de plaire en principes, **il règne dans nos mœurs une vile et trompeuse uniformité, et tous les esprits semblent avoir été jetés dans un même moule : sans cesse la politesse exige, la bienséance ordonne : sans cesse on suit des usages, jamais son propre génie.** On n'ose plus paraître ce qu'on est ; et dans cette contrainte perpétuelle, les hommes qui forment ce troupeau qu'on appelle société, placés dans les mêmes circonstances, feront tous les mêmes choses si des motifs plus puissants ne les en détournent. On ne saura donc jamais bien à qui l'on a affaire : il faudra donc, pour connaître son ami, attendre les grandes occasions, c'est-à-dire attendre qu'il n'en soit plus temps, puisque c'est pour ces occasions mêmes qu'il eût été essentiel de le connaître.

Quel cortège de vices n'accompagnera point cette incertitude ? Plus d'amitiés sincères ; plus d'estime réelle ; plus de confiance fondée. Les soupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la réserve, la haine, la trahison se cacheront sans cesse sous ce voile uniforme et perfide de politesse, sous cette urbanité si vantée que nous devons aux lumières de notre siècle.

Jean-Jacques Rousseau, « Discours sur les sciences et les arts » (1750), première partie.

Après avoir soutenu, selon ma lumière naturelle, le parti de la vérité, quel que soit mon succès, il est un prix qui ne peut me manquer : je le trouverai dans le fond de mon cœur.

C'est un grand et beau spectacle de voir l'homme sortir en quelque manière du néant par ses propres efforts ; dissiper, par les lumières de sa raison les ténèbres dans lesquelles la nature l'avait enveloppé ; s'élever au-dessus de lui-même [...] et, ce qui est encore plus grand et plus difficile, rentrer en soi pour y étudier l'homme et connaître sa nature, ses devoirs et sa fin.

Jean-Jacques Rousseau, « Discours sur les sciences et les arts » (1750), première partie.

Il ne faut pas non plus une si grande nation, que les chefs éparés pour la gouverner puissent trancher du souverain chacun dans son département, et commencer par se rendre indépendants pour devenir enfin les maîtres.

Jean-Jacques Rousseau, « Du contrat social ou Principes du droit politique » (1762), livre III chapitre 5 « De l'aristocratie ».

Il est donc incontestable, et c'est la maxime fondamentale de tout le droit politique, que les peuples se sont donné des chefs pour défendre leur liberté et non pour les asservir.

Jean-Jacques Rousseau, « Discours sur l'origine des inégalités parmi les hommes » (1754).

Le plus fort n'est jamais assez fort pour être toujours le maître, s'il ne transforme sa force en droit, et l'obéissance en devoir. De là le droit du plus fort ; droit pris ironiquement en apparence, et réellement établi en principe. Mais ne nous expliquera-t-on jamais ce mot ? La force est une puissance physique ; je ne vois point quelle moralité peut résulter de ses effets. Céder à la force est un acte de nécessité, non de volonté ; c'est tout au plus un acte de prudence. En quel sens pourra-ce être un devoir ?

Supposons un moment ce prétendu droit. Je dis qu'il n'en résulte qu'un galimatias inexplicable ; car, sitôt que c'est la force qui fait le droit, l'effet change avec la cause : toute force qui surmonte la première succède à son droit. Sitôt qu'on peut désobéir impunément, on le peut légitimement ; et, puisque le plus fort a toujours raison, il ne s'agit que de faire en sorte qu'on soit le plus fort. Or, qu'est-ce qu'un droit qui périt quand la force cesse ? S'il faut obéir par force, on n'a pas besoin d'obéir par devoir ; et si l'on n'est plus forcé d'obéir, on n'y est plus obligé. On voit donc que ce mot de droit n'ajoute rien à la force ; il ne signifie ici rien du tout.

Obéissez aux puissances. Si cela veut dire : Cédez à la force, le précepte est bon, mais superflu ; je réponds qu'il ne sera jamais violé. Toute puissance vient de Dieu, je l'avoue ; mais toute maladie en vient aussi : est-ce à dire qu'il soit défendu d'appeler le médecin ? Qu'un brigand me surprenne au coin d'un bois, non seulement il faut par force donner sa bourse ; mais, quand je pourrais la soustraire, suis-je en conscience obligé de la donner ? Car, enfin, le pistolet qu'il tient est une puissance.

Convenons donc que force ne fait pas droit, et qu'on n'est obligé d'obéir qu'aux puissances légitimes. Ainsi ma question primitive revient toujours.

Jean-Jacques Rousseau, « Du contrat social ou Principes du droit politique » (1762), livre I chapitre 3 « Du droit du plus fort ».

Je conçois dans l'espèce humaine deux sortes d'inégalité ; l'une que j'appelle naturelle ou physique, parce qu'elle est établie par la nature, et qui consiste dans la différence des âges, de la santé, des forces du corps, et des qualités de l'esprit, ou de l'âme, l'autre qu'on peut appeler inégalité morale, ou politique, parce qu'elle dépend d'une sorte de **convention**, et qu'elle est établie, ou du moins autorisée par le consentement des hommes. Celle-ci consiste dans les différents **privilèges**, dont quelques-uns jouissent, au préjudice des autres, comme d'être plus riches, plus honorés, plus puissants qu'eux, ou même de s'en faire obéir.

On ne peut pas demander quelle est la source de l'inégalité naturelle, parce que la réponse se trouverait énoncée dans la simple définition du mot. On peut encore moins chercher s'il n'y aurait point quelque liaison essentielle entre les deux inégalités ; car ce serait demander, en d'autres termes, si ceux qui commandent valent nécessairement mieux que ceux qui obéissent, et si la force du corps ou de l'esprit, la sagesse ou la vertu, se trouvent toujours dans les mêmes individus, en proportion de la puissance, ou de la richesse : question bonne peut-être à agiter entre des esclaves entendus de leurs maîtres, mais qui ne convient pas à des hommes raisonnables et libres, qui cherchent la vérité.

Jean-Jacques, « Rousseau, Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes » (1754).

C'est bien mal connaître les hommes que de croire qu'après s'être une fois laissés séduire par le **luxe**, ils y puissent jamais renoncer ; ils renonceraient cent fois plutôt au nécessaire et aimeraient encore mieux mourir de faim que de honte.

Jean-Jacques Rousseau, Discours sur l'économie politique (article de l'Encyclopédie, 1755).

Les citoyens ne se laissent opprimer qu'autant qu'entraînés par une aveugle ambition et regardant plus au-dessous qu'au-dessus d'eux, la domination leur devient plus chère que l'indépendance, et qu'**ils consentent à porter des fers pour en pouvoir donner à leur tour.** Il est très difficile de réduire à l'obéissance celui qui ne cherche point à commander et le politique le plus adroit ne viendrait pas à bout d'assujettir des **hommes qui ne voudraient qu'être libres** ; mais l'inégalité s'étend sans peine parmi des âmes ambitieuses et lâches, toujours prêtes à courir les risques de la fortune et à dominer ou servir presque indifféremment selon qu'elle leur devient favorable ou contraire.

Jean-Jacques Rousseau, « Discours sur l'origine des inégalités parmi les hommes » (1754), seconde partie.

Le plus grand mal & la plus grande honte de l'état social est que le crime y fasse des liens plus indissolubles que n'en fait la vertu.

Les méchants se lient entre eux plus fortement que les bons & leurs liaisons sont bien plus durables, parce qu'ils ne peuvent les rompre impunément, que de la durée de ces liaisons dépend le secret de leurs trames, l'impunité de leurs crimes, & qu'ils ont le plus grand intérêt à se ménager toujours réciproquement.

Au lieu que les bons, unis seulement par des affections libres qui peuvent changer sans conséquence, rompent & se séparent sans crainte & sans risque dès qu'ils cessent de se convenir.

Jean-Jacques Rousseau, « Rousseau juge de Jean-Jacques » (1772).

Je voudrais que vous puissiez aussi réfléchir un peu sur vous-même. Vous vous fiez à votre bonté naturelle ; mais savez-vous à quel point l'exemple et l'erreur peuvent la corrompre ?

Jean-Jacques Rousseau à Diderot, cité par Jean-Paul Jouary dans son excellent « Rousseau citoyen du futur », p 104.

Au fond, comme tous les engagements de la société sont réciproques par leur nature, il n'est pas possible de se mettre au-dessus de la loi sans renoncer à ses avantages, et personne ne doit rien à quiconque prétend ne rien devoir à personne.

Par la même raison nulle exemption de la loi ne sera jamais accordée à quelque titre que ce puisse être dans un gouvernement bien policé.

Les citoyens mêmes qui ont bien mérité de la patrie doivent être récompensés par des honneurs et jamais par des privilèges : car la république est à la veille de sa ruine, sitôt que quelqu'un peut penser qu'il est beau de ne pas obéir aux lois.

Jean-Jacques Rousseau, Discours sur l'économie politique (article de l'Encyclopédie, 1755).

Quelque heureux que puissent être les changements survenus dans l'État, ils sont tous pour le riche : le ciel fut toujours d'airain pour le pauvre, et le sera toujours...

Qu'aurons-nous gagné à détruire l'aristocratie des nobles, si elle est remplacée par l'aristocratie des riches ?

Jean-Paul Marat (1790), cité par Jean Massin, p 28.

En 1791, Marat écrit à Camille Desmoulins : « **Après la vérité et la justice, la liberté fut toujours ma déesse favorite** ». Cet ordre reviendra toujours invariable sous sa plume ; il fonde son originalité parmi les révolutionnaires de son temps.

Pour lui, **si la liberté mérite qu'on lui sacrifie sa vie, elle ne vaut que dans son rapport à la vérité qu'exige l'homme de science et à la justice dont le prophète a faim et soif.**

De ce point de vue, confirmant la leçon de Rousseau, la société anglaise a achevé d'ouvrir les yeux de Marat sur le libéralisme illusoire de telles âmes.

Jean Massin, « Marat » (1960), p 28.

Quoi ! C'est là Marat ? Cette chose jaune, verte d'habit, ces yeux gris jaunes si saillants !... C'est au genre batracien qu'elle appartiendrait à coup sûr, plutôt qu'à l'espèce humaine. De quel marais nous arrive cette choquante créature ?

Michelet, cité par Jean Massin dans « Marat » (1960), p11.

Dès qu'une fois un peuple a confié à quelques-uns de ses membres le dangereux dépôt de l'autorité publique et qu'il leur a remis le soin de faire observer les lois, toujours enchaîné par elles, il voit tôt ou tard sa liberté, ses biens, sa vie à la merci des chefs qu'il s'est choisis pour le défendre.

Jean-Paul Marat, « Les chaînes de l'esclavage » (1774).

Marat n'appartient pas spécialement à la Révolution française ; Marat est un type antérieur, profond et terrible. Marat, c'est le vieux spectre immense. Si vous voulez savoir son vrai nom, criez dans l'abîme de mot : Marat ; l'écho, du fond de l'infini, vous répondra : Misère ! [...]

On guillotine Charlotte Corday et l'on dit : Marat est mort. Non, Marat n'est pas mort. Mettez-le au Panthéon ou jetez-le à l'égout, qu'importe, il renaît le lendemain. Il renaît dans l'homme qui n'a pas de travail, dans la femme qui n'a pas de pain, dans la fille qui se prostitue, dans l'enfant qui n'apprend pas à lire ; il renaît dans les greniers de Rouen, il renaît dans les caves de Lille ; il renaît dans le grenier sans feu, dans le grabat sans couverture, dans le chômage, dans le prolétariat, dans le lupanar, dans le bagne, dans vos codes qui sont sans pitié, dans vos écoles sans horizon, et il se reforme de tout ce qui est ignorance, et il se recompose de tout dce qui est la nuit.

Ah ! que la société humaine y prenne garde, on ne tuera Marat qu'en tuant la misère ; [...] tant qu'il y aura des misérables, il y aura sur l'horizon un nuage qui peut devenir un fantôme, et un fantôme qui peut devenir Marat.

*Victor Hugo,
cité par Jean Massin dans « Marat » (1960), p 11 &12.*

Pour rester libre, il faut être sans cesse en garde contre ceux qui gouvernent : rien de plus aisé que de perdre celui qui est sans défiance ; et la trop grande sécurité des peuples est toujours l'avant-coureur de leur servitude.

Mais comme une attention continuelle sur les affaires publiques est au-dessus de la portée de la multitude, trop occupée d'ailleurs de ses propres affaires, il importe qu'il y ait dans l'État des hommes qui tiennent sans cesse leurs yeux ouverts sur le cabinet, qui suivent les menées du gouvernement, qui dévoilent ses projets ambitieux, qui sonnent l'alarme aux approches de la tempête, qui réveillent la nation de sa léthargie, qui lui découvrent l'abîme qu'on creuse sous ses pas, et qui s'empressent de noter celui sur qui doit tomber l'indignation publique. Aussi, le plus grand malheur qui puisse arriver à un État libre, où le prince est puissant et entreprenant, c'est qu'il n'y ait ni discussions publiques, ni effervescence, ni partis.

Tout est perdu, quand le peuple devient de sang-froid, et que sans s'inquiéter de la conservation de ses droits, il ne prend plus de part aux affaires : au lieu qu'on voit la liberté sortir sans cesse des feux de la sédition.

Jean-Paul Marat, « Les chaînes de l'esclavage » (1774).

Le pouvoir doit être bien distingué des fonctions ; la nation délègue en effet les diverses fonctions publiques ; mais le pouvoir ne peut être aliéné ni délégué.

Si l'on pouvait déléguer ces pouvoirs en détail, il s'en suivrait que la souveraineté pourrait être déléguée.

Robespierre, « notes manuscrites en marge du projet de constitution de 1791 ».

On ne change jamais les choses en combattant la réalité existante. Pour changer quelque chose, construisez un nouveau modèle qui rende inutile l'ancien.

Buckminster Fuller.

L'être doué de raison peut faire de tout obstacle une matière de son travail et en tirer parti.

Marc Aurèle, « Pensées », VIII, 35.

Les lâches ! ils se mêlent avec les défenseurs de la patrie ; ils imitent notre langage ; ils flattent notre amour pour la liberté ; ils ont l'air quelquefois de le surpasser : ils se parent de tous les signes extérieurs de la Révolution, ils en imaginent même de nouveaux ; ils ne siègent pas dans les Sociétés populaires, ils les président, ils les dirigent.

Une fois munis de ces brevets de patriotisme qui les associent à notre cause, ils s'efforcent de la rendre ridicule à force d'exagération et d'extravagances ; ils la chargent de toute leur infamie ; ils entraînent le zèle ardent et irréfléchi dans leurs perfides systèmes.

Les Français applaudissent quelquefois à des motions arrêtées dans les cabinets de Londres ou de Vienne : quelque temps après, on découvre tous les maux qu'elles ont entraînés, et le sang de cent mille Français coule pour expier l'erreur d'un moment.

Malheur à quiconque oserait parler alors le langage de la raison ! Ils le proscrivent comme un lâche modéré ou comme un ennemi de la liberté.

À quels dangers la République ne sera-t-elle pas exposée, si le législateur n'est pas assez éclairé pour les démasquer !

Robespierre, Discours non prononcé et inachevé sur les factions, fin ventôse (mi-mars 1794).

Passer la vérité en contrebande, à travers tous les obstacles que ses ennemis lui opposent ; multiplier, répandre par tous les moyens possibles les instructions qui peuvent la faire triompher ; balancer par le zèle et par l'activité du civisme, l'influence des trésors et des machinations prodiguées pour propager l'imposture, voilà, à mon avis, la plus utile occupation et le devoir le plus sacré du patriotisme épuré.

Des armes contre les tyrans, des livres contre les intrigants ; la force pour repousser les brigands étrangers, la lumière pour reconnaître les filous domestiques, voilà le secret de triompher à la fois de tous vos ennemis.

Robespierre, « Discours sur l'influence de la calomnie sur la révolution », prononcé aux Jacobins, le 28 octobre 1792, publié le 30 octobre 1792 dans ses Lettres à ses Commettants, n° 3.

Deux cents familles sont maîtresses de l'économie française et, en fait, de la politique française. Ce sont des forces qu'un État démocratique ne devrait pas tolérer, que Richelieu n'eût pas tolérées dans le royaume de France.

L'influence des deux cents familles pèse sur le système fiscal, sur les transports, sur le crédit. Les deux cents familles placent au pouvoir leurs délégués. Elles interviennent sur l'opinion publique, car elles contrôlent la presse.

Édouard Daladier, président du Conseil, lors du Congrès radical de Nantes en 1934.

Apprenez donc que, hors ce qui concerne la discipline militaire, c'est-à-dire, le maniement et la tenue des armes, les exercices et les évolutions, la marche contre les ennemis des lois et de l'État, les soldats de la patrie ne doivent aucune obéissance à leurs chefs ; que loin de leur être soumis, ils en sont les arbitres ; que leur devoir de citoyen les oblige d'examiner les ordres qu'ils en reçoivent, d'en peser les conséquences, d'en prévenir les suites. Ainsi lorsque ces ordres sont suspects, ils doivent rester dans l'inaction ; lorsque ces ordres blessent les droits de l'homme, ils doivent y opposer un refus formel ; lorsque ces ordres mettent en danger la liberté publique, ils doivent en punir les auteurs ; lorsque ces ordres attentent à la patrie, ils doivent tourner leurs armes contre leurs officiers. Tout serment contraire à ces devoirs sacrés, est un sacrilège qui doit rendre odieux celui qui l'exige, et méprisable celui qui le prête.

Marat, « L'Ami du Peuple », 8 juillet 1790.

Le droit qu'ont les citoyens de s'assembler où il leur plaît, et quand il leur plaît, pour s'occuper de la chose publique, est inhérent à tout peuple libre.

Sans ce droit sacré, l'état est dissous, et le souverain est anéanti ; car, dès que les citoyens ne peuvent plus se montrer en corps, il ne reste dans l'État que des individus isolés ; la nation n'existe plus.

On voit avec quelle adresse les pères conscrits ont anéanti la souveraineté du peuple, tout en ayant l'air d'assurer la liberté individuelle. En Angleterre, toute assemblée paisible est licite : la loi ne défend que les attroupements séditieux. Voilà la liberté.

Marat 16-17 août 1792.

C'est un blasphème politique d'oser avancer que la nation, de qui émanent tous les pouvoirs, ne peut les exercer que par délégation ; ce qui la mettrait elle-même dans la dépendance, ou plutôt sous le joug de ses propres mandataires.

Jean-Paul Marat, 1791.

Veiller est le premier devoir de tout bon citoyen.

Jean-Paul Marat, 13 avril 1792.

Le premier devoir des instituteurs est d'enseigner aux enfants de la classe pauvre le respect des hiérarchies sociales, la frugalité et le travail sans récrimination.

Jules Ferry.

**On ne corrige pas celui qu'on pend,
on corrige les autres par lui.**

Tout compte fait, on ne parle jamais de soi sans préjudice :
les condamnations que l'on porte contre soi sont toujours
accrues, et les louanges ne sont pas crues.

Il y a peut-être certaines personnes qui sont de ma nature à moi, qui m'instruis mieux par opposition aux modèles que par leur imitation, et en les évitant qu'en les suivant. [...] L'horreur de la cruauté me pousse plus profondément, par contrecoup, à la clémence qu'aucun modèle ne saurait m'y attirer. [...] Tous les jours, le sot comportement d'un autre me donne un avertissement et un conseil.

Ce qui me pique désagréablement touche et éveille mieux que ce qui plaît. Notre temps n'est apte à nous améliorer qu'à reculons, par opposition que par accord, par différence plus que par similitude. Étant peu instruit par les bons exemples, je me sers des mauvais, dont la leçon est pour moi habituelle.

Montaigne, « Essais », livre 3, chapitre 8 « Sur l'art de la conversation ».

L'exercice le plus fructueux et le plus naturel de notre esprit, c'est, à mon avis, la conversation. J'en trouve l'usage plus doux que celui d'aucune autre action de notre vie, et c'est la raison pour laquelle, si j'étais à cette heure forcé de choisir, je consentirais plutôt, je crois, à perdre la vue que l'ouïe ou la parole.

La conversation apprend et exerce en même temps. Si je discute avec un esprit vigoureux et un rude joueur, il me presse les flancs, il m'éperonne à droite à gauche, ses idées stimulent les miennes. La rivalité, la recherche d'une certaine gloire, la lutte me poussent et m'élèvent au-dessus de moi-même, tandis que l'accord est une chose tout à fait ennuyeuse dans la conversation.

Montaigne, « Essais », livre 3, chapitre 8 « Sur l'art de la conversation ».

La sottise est une mauvaise manière d'être ; mais ne pas pouvoir le supporter et s'en irriter, s'en tourmenter, comme cela m'arrive, c'est une autre sorte de maladie qui ne le cède guère à la sottise pour la gêne qu'elle apporte ; et c'est ce qu'à présent je veux blâmer chez moi.

J'entre en conversation et en discussion avec une grande liberté et beaucoup de facilité parce que l'opinion ne trouve pas en moi de terrain très approprié pour y pénétrer et y pousser de profondes racines. Il n'y a pas d'affirmations qui m'étonnent et me troublent, pas de croyance qui me blesse, quelque opposition qu'elle ait avec la mienne. Il n'y a pas d'idée, si frivole et si extravagante soit-elle, qui ne me semble pas bien conforme à la production de l'esprit humain. Nous autres, qui privons notre jugement du droit de prononcer des arrêts, nous regardons sans passion les opinions différentes des nôtres, et si nous n'y prêtons pas le jugement nous y prêtons aisément l'oreille.

Montaigne, « Essais », livre 3, chapitre 8 « Sur l'art de la conversation », p 1118.

Les contradictions des jugements, donc, ne me blessent ni ne m'émeuvent : elles m'éveillent seulement et me mettent en action.

Nous n'aimons pas la rectification de nos opinions ; il faudrait au contraire s'y prêter et s'y offrir, notamment quand elle vient sous forme de conversation, non de leçon magistrale.

À chaque opposition, on ne regarde pas si elle est juste, mais, à tort ou à raison, comment on s'en débarrassera. Au lieu de lui tendre les bras, nous lui tendons les griffes. Je supporterais d'être rudoyé par mes amis : « Tu es un sot, tu rêves. » J'aime qu'entre hommes de bonne compagnie on s'exprime à cœur ouvert, que les mots aillent où va la pensée.

Il faut fortifier notre ouïe et la durcir contre cette mollesse du son conventionnel des paroles. J'aime une société et une familiarité fortes et viriles et une amitié qui trouve son plaisir dans la rudesse et la vigueur de son commerce, comme l'amour le fait dans les morsures et les égratignures sanglantes.

La conversation n'est pas assez vigoureuse et noble si elle n'est pas querelleuse, si elle est civilisée et étudiée, si elle craint le choc et si elle a des allures contraintes.

Montaigne, « Essais », livre 3, chapitre 8 « Sur l'art de la conversation », p 1118.

Quand on me contredit, on éveille mon attention, mais non ma colère : je m'avance vers celui qui me contredit, qui m'instruit. La cause de la vérité devrait être la cause commune de l'un et de l'autre. [...]

Je fais fête à la vérité et je la chéris en quelque main que je la trouve et je me livre à elle et lui tends mes armes vaincues d'aussi loin que je la vois approcher. Et, pourvu qu'on n'y procède pas avec l'air trop impérieux d'un maître d'école, je prête l'épaule aux reproches que l'on fait sur mes écrits ; je les ai même souvent modifiés plus pour une raison de civilité que pour une raison d'amélioration, car j'aime à favoriser et à encourager la liberté de ceux qui me font des critiques par ma facilité à céder, même à mes dépens. Toutefois il est assurément difficile d'attirer à cela les hommes de mon temps : ils n'ont pas le courage de critiquer les autres parce qu'ils n'ont pas le courage de supporter de l'être, et ils parlent toujours avec dissimulation en présence les uns des autres. Je prends un si grand plaisir à être jugé et connu qu'il m'est pour ainsi dire indifférent que ce soit de l'une ou de l'autre des deux façons. Ma pensée se contredit elle-même si souvent, et se condamne, qu'il revient au même pour moi qu'un autre le fasse, vu principalement que je ne donne à sa critique que l'importance que je veux.

Montaigne, « Essais », livre 3, chapitre 8 « Sur l'art de la conversation », p 1119.

Nous n'apprenons à discuter que pour contredire, et, chacun contredisant et étant contredit, il en résulte que tout le profit de la discussion, c'est de ruiner et anéantir la vérité.

Montaigne, « Essais », livre 3, chapitre 8 « Sur l'art de la conversation », p 1121.

Ayons toujours à la bouche ce mot de Platon : « Si je trouve que quelque chose n'est ni bon ni honnête, n'est-ce pas parce que je ne suis moi-même ni bon ni honnête ? Ne suis-je pas moi-même en faute ? Mon reproche ne peut-il pas se retourner contre moi ? »

Sage et divin refrain qui fustige la plus universelle et la plus courante erreur des hommes. Non seulement les reproches que nous nous faisons les uns aux autres, mais nos raisons aussi et nos arguments dans les matières à discussion peuvent ordinairement se retourner contre nous, et nous nous enfermons avec nos armes. De cela l'antiquité m'a laissé bon nombre d'exemples importants. Cela fut ingénieusement bien dit, et très à propos, par celui qui trouva [ce mot] :

*Stercus cuique suum bene olet*¹.
[Chacun aime l'odeur de son fumier.]

Nos yeux ne voient rien derrière nous. Cent fois par jour nous nous moquons de nous sur la personne de notre voisin et nous maudissons chez d'autres les défauts qui existent plus manifestement en nous, et nous nous en étonnons avec une extraordinaire impudence sans nous apercevoir [que nous les avons]. [...]

Je ne demande pas que personne ne critique s'il n'est pas lui-même sans tache, car alors personne ne critiquerait — ni même s'il n'est pas sans tache dans un même genre de faute. Mais je demande que notre jugement, blâmant une autre personne, dont il est alors question, ne nous épargne pas d'un jugement intérieur sur nous-mêmes. C'est un devoir de charité pour celui qui ne peut arracher un défaut qui est en lui que de chercher à l'arracher néanmoins en autrui, où il peut avoir des racines moins malignes et moins revêches. Et il ne me semble pas que ce soit une réponse qui convienne que de dire à celui qui m'avertit de mon défaut que ce défaut est aussi en lui. Alors que faire au lieu de cela ? Toujours l'avertissement est vrai et utile.

Montaigne, « Essais », livre 3, chapitre 8 « Sur l'art de la conversation », p 1125.

**La dernière raison des rois, le boulet.
La dernière raison des peuples, le pavé.**
Victor Hugo, Journal (août 1830).

Ce sont toujours les prêtres qui fixent les frontières. On les juge, nos prêtres laïcs. [...] Quand ce n'est pas évident, il faut du transcendant. [...] le suprême arbitrage fait passer l'arbitraire. Silence dans les rangs.

Régis Debray, « Éloge des frontières » (2010), p 27.

La frontière est un lieu de passage, d'échanges. La bonne frontière est poreuse, dans les deux sens. Tout organisme vivant a une frontière. La peau est la première de toutes... Elle assure la condition sine qua non du vivant : la séparation régulée entre un dehors et un dedans.

Régis Debray, « Éloge des frontières » (2010).

Dans la démocratie, les citoyens font eux-mêmes les lois, et nomment directement les officiers publics.

Dans notre plan [le gouvernement représentatif], les citoyens font, plus ou moins immédiatement, le choix de leurs députés à l'Assemblée législative ; la législation esse donc d'être démocratique et devient représentative.

Sieyès, « Quelques idées de constitution applicables à la ville de Paris », juillet 1789, p 3, cité par Pierre Rosanvallon dans son chapitre « Histoire du mot démocratie » (1993).

Le concours immédiat est celui qui caractérise la véritable démocratie. Le concours médiat désigne le gouvernement représentatif. La différence entre ces deux systèmes politiques est énorme.

Sieyès, Dire sur la question du veto royal, 7 septembre 1789, p 14.

Il y a deux manières d'exercer le concours des citoyens à la fabrication des lois. Soit les citoyens exercent ce droit directement, soit ils le confient à des représentants, bien plus capables qu'eux de connaître l'intérêt général.

Sieyès, Dire sur la question du veto royal, 7 septembre 1789, p 14.

CANAILLARCHIE

(1796)

Par le temps qui court, chacun a la prétention d'être démocrate sans même en exempter ceux qui, par intérêt ou par préjugé, sont les ennemis les plus implacables de toute démocratie. Le banquier qui s'est enrichi dans les sales tripotages de la bourse, et l'orateur subventionné qui monte à la tribune prétendument nationale pour y défendre les plus révoltants monopoles se disent démocrates ; le journal qui chaque jour se fait l'écho des déclamations aristocratiques et qui se tourne avec le plus de fureur contre la liberté et l'égalité se dit démocrate.

Albert Laponneraye, Lettre aux Prolétaires (1833), cité par Pierre Rosanvallon dans son article de 1993 sur les origines du mot démocratie.

Lorsque dans une république le peuple en corps a la souveraine puissance, c'est une démocratie.

Montesquieu, « De l'esprit des lois » (1748), livre II chapitre 2.

Démocratie : forme de gouvernement où les charges se donnent au sort.

Pierre Richelet, Dictionnaire (1680).

Démocratie : sorte de gouvernement où le peuple a toute l'autorité. La démocratie n'a été florissante que dans les républiques de Rome et d'Athènes.

Furetière, Dictionnaire universel (1890).

L'unique chemin conduisant à la paix est la justice.

Pablo Bolivar.

Le mot démocratie est un épouvantail dont les fripons se servent pour tromper les ignorants.

JP Brissot (Girondin), « Plan de conduite pour les députés du peuple aux États généraux de 1789 » (1789).

Le souverain peut commettre le dépôt du gouvernement à tout le peuple ou à la plus grande partie du peuple, en sorte qu'il y ait plus de citoyens magistrats que de citoyens simples particuliers. On donne le nom de *démocratie* à cette forme de gouvernement.

Jean-Jacques Rousseau, « Émile ou de l'Éducation » (1762)

[Dans une démocratie,] les sujets et les souverains ne sont que les mêmes hommes considérés sous différents rapports.

Jean-Jacques Rousseau, « Lettre à d'Alembert sur les spectacles ».

Pour les deux auteurs [Montesquieu et Rousseau], le concept de démocratie, appréhendé à partir de l'idée de souveraineté, implique que le peuple soit lui-même législateur et magistrat, qu'il exerce donc à la fois le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif.

[Note : Dans le « monisme » de Rousseau, la distinction du législateur et du magistrat est purement fonctionnelle. Ils n'incarnent pas tant deux pouvoirs concurrents que deux modalités spécifiques du rapport à la chose publique (dans *Du contrat social*, livre III, chapitre 4, Rousseau note que le fait de légiférer implique une attention à l'intérêt général, alors que le pouvoir exécutif a pour nature de s'appliquer aux objets particuliers).]

Pierre Rosanvallon, « Histoire du mot démocratie », in « Situations de la démocratie » (1993), p 12.

C'est une loi fondamentale de la démocratie que le peuple fasse les lois.

*Montesquieu, « De l'esprit des lois »
(1748), livre II chapitre 2.*

**Le début de la sagesse commence
par appeler les choses par leur nom.**
Proverbe chinois.

**Qui veut faire quelque chose trouve un moyen ;
qui ne veut rien faire trouve une excuse.**

Proverbe arabe.

Lire en butinant : LA référence :

Les abeilles pillotent deçà delà les fleurs mais elles en font après le miel, qui est tout leur ; mais ce n'est plus thym ou marjolaine : ainsi les fragments empruntés à autrui, il les transformera et les confondra pour en faire un ouvrage tout sien : à savoir son jugement, son travail et son étude se vise point qu'à le former.

Montaigne, « Essais » livre 1 chapitre 26.

[...] dans une démocratie, tous les habitants qui sont fils de citoyens, tous ceux qui sont nés sur le sol national, ont rendu service à l'État, ou doivent, pour toute autre raison, bénéficier du droit de citoyenneté, tous – je le répète – peuvent se fonder sur la loi pour réclamer le droit de vote à l'Assemblée suprême ou pour poser leur candidature aux plus hautes charges.

Spinoza, « Traité de l'autorité politique » (1677).

La manière la plus prompte de faire ouvrir les yeux à un peuple est de mettre individuellement chacun à même de juger par lui-même et en détail de l'objet qu'il n'avait jusqu'à présent apprécié qu'en gros.

Machiavel, « Discorsi » I, 47.

Je ne connais pas d'autre dépositaire sûr du pouvoir suprême dans une société que le peuple lui-même, et si nous ne le pensons pas suffisamment compétent pour exercer son contrôle librement, le remède ne consiste pas à le lui retirer, mais à l'instruire.

Thomas Jefferson, « Lettre à William Jarvis » (1820).

Les capitaux circulent, la peur s'installe.

Michel Pinçon-Charlot, « La violence des riches ?
Chronique d'une immense casse sociale » (2013), p 29.

La bourgeoisie, travaillant pour elle seule, exploitant pour elle seule, massacrant pour elle seule, il lui est nécessaire de faire croire qu'elle travaille, qu'elle exploite, qu'elle massacre pour le bien final d l'humanité. Elle doit faire croire qu'elle est juste. Et elle-même doit le croire. Monsieur Michelin doit faire croire qu'il fabrique des pneus pour donner du travail à ses ouvriers qui mourraient sans lui.

Paul Nizan, « Les chiens de garde » (1932).

Notre liberté se bâtit sur ce qu'autrui ignore de notre existence.
Soljenitsyne.

La beauté est indissociable du regard de celui qui voit.

*Heinz Pagels (1939-1988), physicien, « L'Univers
Quantique » p.334.*

Le désordre au niveau individuel entraîne un
déterminisme collectif.

*Heinz Pagels (1939-1988), physicien, « L'Univers
Quantique » p.114.*

Une multitude libre est en effet conduite par l'espoir mieux que par la contrainte ; une multitude soumise par la crainte plus que par l'espoir. L'une s'applique à cultiver la vie, l'autre seulement à éviter la mort.

Spinoza, « Traité politique » V, 6, cité par Frédéric Lordon dans « La société des affects » (2013) p 155.

Les stratégies qui misent tout sur les gens formidables ont peu de chances de succès.

Frédéric Lordon, « La société des affects » (2013).

Le pouvoir politique, c'est la confiscation par les dirigeants de la puissance collective de leurs sujets.

Alexandre Matheron, « Individu et communauté chez Spinoza ».

Outil de négrier, le pauvre est celui qui te tend le miroir de ce qui te pend au nez si tu refuses de travailler et d'obéir.

Lorsqu'on peut prouver une chose par des faits, tout ce qu'on peut en dire est superflu.

Ésope, « Le vantard », fable 51.

Un vrai dominant se reconnaît à ce
qu'il n'a pas besoin de se justifier.

Bourdieu.

On oublie l'importante maxime de Sismondi : le prolétaire romain vivait au frais de la société, alors que la société moderne vit aux frais du prolétariat (Sismondi, « Études sur l'économie politique », 1837).
Karl Marx, « Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte » (1852), Avant-propos (1869).

La tradition de toutes les générations disparues pèse
comme un cauchemar sur le cerveau des vivants.
Karl Marx, « Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte » (1852).

Nous assistons à un conflit frontal entre les grandes transnationales et l'État. Ces derniers se trouvent parasités dans leurs décisions essentielles, politiques, militaires, économiques, par des organisations mondiales qui ne dépendent d'aucun État et ne répondent de leurs actes devant aucun parlement, ni devant aucune institution garante de l'intérêt collectif. En un mot, c'est toute la structure politique du monde qui est en train d'être sapée.
Salvatore Allende, « Discours devant l'Assemblée générale de Nations unies », le 4 décembre 1972.

Si nous sommes jugés selon nos mérites,
nous recevrons le fouet.
Shakespeare.

Un libre esprit ne peut manquer d'essayer ses dents sur toutes robes et tous mollets, surtout de docteurs !

Les vieux dignitaires qui vont leur petit train et vivent dans leur gloire comme un rentier sur son capital, n'aiment pas être mordus aux chausses.

Émile Chartier, dit Alain, cité par Henri Massis.

Nous avons trop longtemps été amusés et induits en erreur par les noms. Il est bien évident que l'usage impropre de mots ou la talentueuse mauvaise utilisation de noms ou d'épithètes ont eu une grande et dangereuse influence sur la politique de ce pays.

Tout abus de langage auquel on peut penser n'a-t-il pas été pratiqué depuis longtemps pour donner au peuple de fausses idées concernant à la fois le gouvernement et ses administrateurs ? [...]

J'espère qu'une main ingénieuse fournira au public un petit dictionnaire de ces mots qui, tout comme plusieurs leaders politiques de ce pays, ont changé de sens depuis l'année 1776.

Anonyme, journal « National Gazette », 12 décembre 1792 aux USA, cité par Dupuis-Déri, « Démocratie, histoire politique d'un mot » (2013), p 27.

Peu d'hommes ont des idées saines des choses, la plupart ne s'attachent même qu'aux mots. [...] Abusé par les mots, les hommes n'ont pas horreur des choses les plus infâmes, décorées de beaux noms ; et ils ont horreur des choses les plus louables, décriées par des noms odieux. Aussi l'artifice ordinaire des cabinets est-il d'égarer les peuples en pervertissant le sens des mots ; et souvent des hommes de lettres avilis ont l'infamie de se charger de ce coupable emploi.

En fait de politique, quelques vains sons mènent le stupide vulgaire, j'allais dire le monde entier. Jamais aux choses leurs vrais noms. Les princes, leurs ministres, leurs agents, leurs flatteurs, leurs valets, appellent art de régner celui d'épuiser les peuples, de faire de sottes entreprises, d'afficher un faste scandaleux, et de répandre partout la terreur ; politique, l'art honteux de tromper les hommes ; gouvernement, la domination lâche et tyrannique ; prérogatives de la couronne, les droits usurpés sur la souveraineté des peuples ; puissance royale, le pouvoir absolu ; magnificence, d'odieuses prodigalités ; soumission, la servitude ; loyauté, la prostitution aux ordres arbitraires ; rébellion, la fidélité aux lois ; révolte, la résistance à l'oppression ; discours séditieux, la réclamation des droits de l'homme ; faction, le corps des citoyens réunis pour défendre leurs droits ; crimes de lèse-majesté, les mesures prises pour s'opposer à la tyrannie ; charges de l'état, les dilapidations de la cour et du cabinet ; contributions publiques, les exactions ; guerre et conquête, le brigandage à la tête d'une armée, art de négocier, l'hypocrisie, l'astuce, le manque de foi, la perfidie et les trahisons ; coups d'État, les outrages, les meurtres et les empoisonnements ; officiers du prince, ses satellites ; observateurs, ses espions ; fidèles sujets, les suppôts du despotisme ; mesure de sûreté, les recherches inquisitoriales ; punition des séditieux, le massacre des ennemis de la liberté. Voilà comment ils parviennent à détruire l'horreur qu'inspire l'image nue des forfaits et de la tyrannie.

Jean-Paul Marat, « Les chaînes de l'esclavage » (1774), « 53 – Dénaturer les noms des chose ».

**Le gouvernement représentatif est une tyrannie des
parleurs [...] Les parleurs gouvernent le monde ; ils
nous étourdissent, ils nous assomment, ils nous pillent,
ils nous sucent le sang et ils se moquent de nous.**

*Pierre-Joseph Proudhon, « Qu'est-ce que la propriété ?
ou recherche sur le principe du droit et du
gouvernement » (1840).*

**Prenez garde que les contribuables, écartant tout
ce qui divise, ne s'unissent un jour et constituent
une masse invincible.**

Raymond Poincaré.

**Werner Sombart avait raison de dire que, d'un but à l'autre, le
marxisme ne contient pas un grain d'éthique.**

Lénine, « Le contenu économique du populisme » (1885).

Le voleur croit que tout le monde vole.

Proverbe chinois.

Seule la vérité est révolutionnaire.

Antonio Gramsci.

**Les Sans-culottes et les Enragés ne parlent
de rien moins que de dépouiller les riches.**

*Rapport de police 1793, Dutard, cité par
Markov 1970, p 234.*

Qui ne veut pas parler du capitalisme ne dira mot du fascisme.

Max Horkheimer (1939).

Citation dédiée aux bien-pensants (mais intolérants) d'aujourd'hui qui invoquent toujours le sang versé pour justifier le suffrage universel et faire honte à ceux qui osent exercer leur esprit critique à ce sujet :

Le premier devoir que nous impose la période présente est d'avoir assez de courage intellectuel pour nous demander si le terme de révolution est autre chose qu'un mot, s'il a un contenu précis, s'il n'est pas simplement un des nombreux mensonges qu'a suscité le régime capitaliste dans son essor et que la crise actuelle nous rend le service de dissiper.

Cette question semble impie, à cause de tous les êtres nobles et purs qui ont tout sacrifié, y compris leur vie, à ce mot. Mais seuls des prêtres peuvent prétendre mesurer la valeur d'une idée à la quantité de sang qu'elle a fait répandre.

Simone Weil (1909-1943), Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale (1934).

Ce qui caractérise la bourgeoisie bien plus que la propriété privée, c'est l'énorme remue-ménage qu'elle impose à la société. C'est la mise au travail de tout le monde.

Jacques Ellul.

Il n'y a pas de morale autonome et la vertu des agents s'établit au voisinage de leurs intérêts à la vertu.

Frédéric Lordon, « Capitalisme, désir et servitude ; Marx et Spinoza » p 63.

L'avenir appartient à la boutique.

[...]

Les peuples ne se gouvernent bien que quand ils ont faim.

Guizot.

Voilà ce qui va se passer : les difficultés monétaires et financières qui seront considérables vont amener les successeurs à céder aux Américains. Certes, on leur mettra des « tapis rouges sous les pieds », mais ils passeront par les volontés des anglo-saxons et, les difficultés financières servant d'excuses, toute l'indépendance française va disparaître...

Charles de Gaulle, 24 avril 1969, cité par Michel Debré dans « Entretiens avec le général de Gaulle. 1961-1969 », p 186.

Nous sommes des machines à survie — des robots programmés à l'aveugle pour préserver les molécules égoïstes connues sous le nom de gènes.

Richard Dawkins, « Le gène égoïste », préface à l'édition de 1976.

Calomniez audacieusement, il en restera toujours quelque chose.

Francis Bacon (1597).

Loi de physique sociale : l'oxygène moral se raréfie plus on s'élève dans la société.

Jean-Claude Michéa.

Jean-Pierre Vernant, citant Theognis, indique très clairement le germe : « **Ceux qui aujourd'hui ont le plus convoitent le double.** La richesse, ta chrémata, devient chez l'homme folie, aphrosunè. »

Et Vernant, décrivant l'état des mœurs de cette Grèce du VI^e siècle en crise d'ajouter pour sa part : « **Qui possède veut plus encore. La richesse finit par n'avoir plus d'autre objet qu'elle-même (...), elle devient sa propre fin, elle se pose comme besoin universel, insatiable, illimité, que rien ne pourra jamais assouvir.** À la racine de la richesse, on découvre donc une nature viciée, une volonté déviée et mauvaise, une pleonexia : désir d'avoir plus que les autres, plus que sa part, toute la part. Koros [dédain orgueilleux], hubris [délire des grandeurs et ambition illimitée], pleonexia sont les formes de déraison que revêt, à l'âge de Fer, la morgue aristocratique, cet esprit d'Eris [émulation ou discorde, suivant les cas] qui, au lieu d'une noble émulation, ne peut plus enfanter qu'injustice, oppression, dusnomia [perturbation de l'ordre social]. »

[Frédéric Lordon, « Le résistant chantage des compétents » \(2009\).](#)

Tel a assez d'esprit pour exceller dans une certaine matière et en faire des leçons, qui en manque pour voir qu'il doit se taire sur quelque autre dont il n'a qu'une faible connaissance ; il sort hardiment des limites de son génie [naturel], mais il s'égare, et fait que l'homme illustre parle comme un sot.

La Bruyère, « Caractères », XII, 63 (IV).

Il y a dans les meilleurs conseils de quoi déplaire ; ils viennent d'ailleurs que de notre esprit, c'est assez pour être rejetés d'abord par présomption et par humeur ; et suivis seulement par nécessité ou par réflexion.

La Bruyère, « Caractères », XII, 76 (V).

Faire des juges les arbitres ultimes de toute question constitutionnelle est une très dangereuse doctrine qui nous soumet au despotisme d'une oligarchie.

Thomas Jefferson, cité par Frédéric Rouvillois, dans la revue Causeur de juin 2013, p 48.

Le prochain, ce n'est pas le nègre ou le chinois, tous ces colonisés dévorés et exterminés. Aimer des hommes que l'on ne connaît pas, c'est facile, ça n'engage à rien ou à presque rien, ça ne coûte rien et on s'admire de les aimer, dans l'abstrait. C'est bien le prochain, oui, mais le prochain éloigné ! Tandis que les êtres qui nous entourent, que l'on voit chaque jour, que l'on voit du matin au soir, qui nous gênent, qui nous irritent, qui nous font du mal, c'est ceux-là le vrai prochain, le prochain le plus proche, et c'est ceux-là qu'il faut aimer d'abord, c'est avec ceux-là qu'il faut appliquer le commandement « pardonne », non pas une fois, ni 7 fois, ni 77 fois, mais 77 fois 77 fois, c'est-à-dire toujours.

Tolstoï, cité par Henri Guillemin (conférence n°11, min. 17:38).

En clair, n'importe quel juge judiciaire ou administratif peut désormais écarter, dans un litige qui lui est soumis, l'application d'une loi française qu'il juge contraire au droit international ou au droit européen, c'est-à-dire en réalité à la jurisprudence de juges européens parfaitement inconnus des Français, qui n'ont de comptes à rendre à personne et dont on ne s'inquiète peut-être pas assez de la traçabilité.

Autant dire qu'à l'absolutisme démocratique de Rousseau selon lequel la loi est « toujours droite et ne peut errer » s'est substitué une méfiance généralisée à l'égard du législateur qui conduit à l'enserrer dans un filet de normes posées par des juges non élus et politiquement irresponsables. Les normes de référence dont se servent les juges pour censurer la loi (ou la valider, selon leur bon plaisir du jour) sont extrêmement vagues et floues (liberté, égalité, dignité, nécessité, ordre public, etc.) et leur confèrent un pouvoir d'appréciation absolument discrétionnaire.

La Cour européenne des droits de l'homme « invente » le droit qui lui plaît à longueur d'arrêts.

Sauf de très rares cas où la Constitution est précise, il en va de même du Conseil constitutionnel qui extrait les principes qu'il veut (ou ignore ceux dont il ne veut pas) du Préambule de la Constitution.

Anne-Marie Le Pourhiet, « Juges partout, démocratie nulle part », dans la revue Causeur de juin 2013, p 46.

La seule raison légitime que puisse avoir une communauté civilisée d'user de la force contre un de ses membres, contre sa propre volonté, est d'empêcher que du mal ne soit fait à autrui. Le contraindre pour son propre bien, physique ou moral, ne fournit pas une justification suffisante.

On ne peut pas l'obliger ni à agir ni à s'abstenir d'agir, sous prétexte que cela serait meilleur pour lui ou le rendrait plus heureux ; parce que dans l'opinion des autres il serait sage ou même juste d'agir ainsi. Ce sont là de bonnes raisons pour lui faire des remontrances ou le raisonner, ou le persuader, ou le supplier, mais ni pour le contraindre ni pour le punir au cas où il agirait autrement.

La contrainte n'est justifiée que si l'on estime que la conduite dont on désire le détourner risque de nuire à quelqu'un d'autre. Le seul aspect de la conduite d'un individu qui soit du ressort de la société est celui qui concerne autrui. Quant à l'aspect qui le concerne simplement lui-même son indépendance est, en droit, absolue. L'individu est souverain sur lui-même, son propre corps et son propre esprit.

John Stuart Mill, De la liberté (1859).

Dans le domaine politique, où le secret et la tromperie délibérée ont toujours joué un rôle significatif, l'autosuggestion représente le plus grand danger : le dupeur qui se dupe lui-même perd tout contact non seulement avec son public, mais avec le monde réel, qui ne saurait manquer de le rattraper, car son esprit peut s'en abstraire mais pas son corps.

Hannah Arendt, « Du mensonge à la violence » (1989), p 39.

« Les grandes conquêtes impériales qui furent les nôtres à l'autre bout de la terre parce que nous possédions la mitrailleuse Maxim et, qu'n face, ils n'avaient que des sagaies, nous reviendront en mémoire à la vue de ces nouveaux exploits, où le sang ne coulera plis, **ou du moins plus de notre côté**, car nous aurons les groupes téléchiriques [machines commandées à distance], alors qu'eux, les pauvres, n'auront que du napalm et du gaz moutarde à leur opposer. »

Anonyme, 14 mai 1964, cité par Grégoire Chamayou dans « Théorie du drone », p 39.

Les ressorts différentiels de l'indignation morale ont leurs mystères. Tandis que la chasse virtuelle aux animaux suscitait un scandale à peu près universel, la chasse à l'homme télécommandée pouvait, à la même époque, prendre tranquillement son essor, dans des formes similaires, sans que personne, parmi ces mêmes acteurs, n'y trouvât rien à redire.

Grégoire Chamayou, « Théorie du drone », p 49.

Une guerre qui requiert de notre part une chasse à l'homme internationale.

George W. Bush, 14 février 2003, cité par Grégoire Chamayou dans « Théorie du drone », p 49.

En 2001, Donald Rumsfeld s'était convaincu que « les techniques utilisées par les Israéliens contre les Palestiniens pouvaient tout simplement être déployées à grande échelle ». Il pensait surtout aux programmes d'« assassinats ciblés » dont l'État d'Israël venait de reconnaître officiellement l'existence. Les territoires occupés étant devenus, comme l'explique Eyal Weizman, « le plus grand laboratoire du monde pour les thanatotactiques aéroportées », il n'était pas étonnant que celles-ci soient exportées.

Mais il restait un problème : « comment organiser le département de la Défense pour les chasses à l'homme ? À l'évidence, confiait Rumsfeld en 2002, nous ne sommes pas bien organisés pour cela à l'heure actuelle. » L'appareil militaire états-unien n'était pas prêt, au début des années 2000, à assurer efficacement à l'échelle mondiale des missions habituellement dévolues à la police dans l'espace domestique : l'identification, la traque, la localisation et la capture — mais plutôt dans les faits, l'élimination physique — d'individus suspects.

Grégoire Chamayou, « Théorie du drone », p 50.

Quoi qu'il en soit, il fallut s'attacher à définir et imposer une nouvelle doctrine stratégique. Des chercheurs travaillèrent à énoncer les « principes théoriques de la chasse à l'homme » destinés à servir de cadre à ces opérations. George A. Crawford les résuma dans un rapport publié en 2009 [...] Ce texte, qui se proposait de « faire de la chasse à l'homme un des fondements de la stratégie étatsunienne », en appelait notamment à créer une « agence nationale de la chasse à l'homme », instrument indispensable pour « bâtir une force de chasse à l'homme du futur ».

Grégoire Chamayou, « Théorie du drone », p 51.

David Rohde, journaliste au New York Times kidnappé en 2008 et détenu au Waziristan pendant sept mois, fut l'un des premiers occidentaux à décrire les effets que cette surveillance létale persistante produit sur les populations qui la subissent. Évoquant un « enfer sur terre », il ajoute : « les drones étaient terrifiants. Depuis le sol, il est impossible de déterminer qui ou quoi ils sont en train de traquer pendant qu'ils décrivent des cercles au-dessus de votre tête. Le bourdonnement lointain du moteur sonne comme le rappel constant d'une mort imminente. [...] Tout le monde a peur tout le temps.

Grégoire Chamayou, « Théorie du drone », p 67.

« C'est le plus étrange des rituels bureaucratiques : toutes les semaines, plus d'une centaine de membres du tentaculaire appareil de sécurité nationale se réunissent par téléconférence sécurisée pour dissenter des biographies de terroristes présumés et désigner au président ceux qui doivent être les prochains à mourir. » Cette réunion hebdomadaire a été surnommée, à Washington, le « mardi de la terreur ». Une fois établie, la liste des nominés part à la Maison blanche, où le président approuve personnellement, de façon orale, chaque nom. La « kill list » ayant ainsi été validée, les drones se chargent du reste.

Les critères pertinents, pour l'établissement de ces listes de condamnés à mort sans procès, demeurent inconnus. L'administration se refuse à toute précision en la matière.

Grégoire Chamayou, « Théorie du drone », p 69.

Avec le concept de « guerre globale contre la terreur », la violence armée a perdu ses bornes traditionnelles : indéfinie dans le temps, elle l'est aussi dans l'espace. Le monde entier, dit-on, est un champ de bataille. Mais il serait plus exact de dire un terrain de chasse. Car si le rayon de la violence armée se globalise, c'est au nom des impératifs de la traque.

Grégoire Chamayou, « Théorie du drone », p 79.

Comme le rappellent les théoriciens de la chasse à l'homme, « les frontières souveraines comptent parmi les meilleurs alliés » qu'un fugitif puisse avoir.

La Common Law anglaise autorisait autrefois, dans les campagnes, à « mener la chasse aux bêtes de proie nuisibles, tels les renards et les putois, jusque sur la propriété d'autrui ; parce que détruire de telles créatures était réputé d'intérêt public ». C'est ce genre de droit que voudraient aujourd'hui s'arroger les États-Unis, pour des proies humaines, à l'échelle du monde. Il faut, résumait Paul Wolfowitz, « leur dénier tout sanctuaire ».

Ce qui se dessine, c'est un pouvoir invasif se fondant moins sur une notion de droit de conquête que de droit de poursuite. Un droit d'intrusion et d'empiètement universel qui autoriserait à courir sus à la proie partout où elle se réfugie [...]

En devenant stratosphérique, le pouvoir impérial modifie son rapport à l'espace. Il s'agit moins d'occuper un territoire que de le contrôler par le haut en s'assurant la maîtrise des airs. Eyal Weizman explique en ces termes tout un pan de la stratégie israélienne contemporaine, qu'il décrit comme une « politique de la verticalité ». Dans ce modèle, « technologie plutôt qu'occupation », il s'agit de « maintenir la domination sur des zones évacuées par d'autres moyens que le contrôle territorial ». À cette verticalisation du pouvoir correspond une forme d'autorité hors-sol, où tout, chaque individu, chaque maison, chaque rue, « même le plus petit événement sur le terrain peut être surveillé, soumis à des mesures de police ou détruit depuis le ciel.

Grégoire Chamayou, « Théorie du drone », p 80.

Lorsqu'elle est établie, le but immédiat d'une « kill box » [zone dessinée sur une carte géographique] est d'autoriser les forces aériennes à conduire des opérations contre des cibles de surface sans autre coordination avec le commandement. » [...] chaque cube devient alors une « zone autonome d'opération » pour les unités combattantes qui en ont la charge. En clair, dans un cube donné, feu à volonté. Une « kill box » est une zone de tuerie temporaire.

Grégoire Chamayou, « Théorie du drone », p 83.

Il s'agit en fait de nano-drones, des robots insectes autonomes capables de marauder en essaim et de « naviguer dans des espaces de plus en plus confinés ». Grâce à des engins de ce type, la violence armée pourrait s'exercer dans de tout petits espaces, dans des micro-cubes de mort. Plutôt que de détruire tout un immeuble pour éliminer un individu, miniaturiser l'arme, passer dans les embrasures et confiner l'impact de l'explosion télécommandée à une seule pièce, voire à un seul corps. Votre chambre ou votre bureau deviennent une zone de guerre. [...]

En redéfinissant la notion de zone de conflit armé comme un lieu mobile rattaché à la personne de l'ennemi, on en arrive à revendiquer, sous couvert de droit des conflits armés, l'équivalent d'un droit à l'exécution extrajudiciaire étendu au monde entier, même en zone de paix, contre tout suspect, hors procédure, y compris contre ses propres citoyens.

Grégoire Chamayou, « Théorie du drone », p 85-87.

La guerre de guérilla a toujours posé problème à des grandes puissances régulièrement empêtrées dans des conflits asymétriques. [...] Le drone apparaît comme la réponse tardive à ce problème historique : il retourne contre la guérilla, mais sous une forme radicalement absolutisée, son vieux principe : priver l'ennemi d'ennemi. Un partisan confronté à une armée de drones ne dispose plus d'aucune cible à attaquer.

Grégoire Chamayou, « Théorie du drone », p 93.

Si vous faites quelque chose pendant suffisamment longtemps, le monde finira par l'accepter. [...] Le droit international progresse par des violations. Nous avons inventé la thèse de l'assassinat ciblé et il nous a fallu l'imposer.

Daniel Reisner, ancien directeur du département juridique de l'armée israélienne, cité par Grégoire Chamayou dans « Théorie du drone », p 231.

Ne croyez rien en politique tant que ça n'a pas été officiellement nié.
Bismarck.

On se trompe bien, mon ami, quand on ne compte en ce monde que des dupes et des fripons. Une classe beaucoup plus nombreuse est celle des poltrons.
Manon Roland, 21 juillet 1791.

En dépit des progrès inouïs accomplis entre 1750 et aujourd'hui dans le domaine des techniques, des savoirs scientifiques, des comforts de vie matérielle, des niveaux d'éducation et des libertés civiles, il est en effet une dimension dont l'évolution semble masquée par une remarquable inertie : celle des représentations imaginaires que nos sociétés se donnent d'elles-mêmes. Cornelius Castoriadis a souligné il y a déjà 30 ans le rôle constitutif que joue l'imaginaire dans l'institution des sociétés, ainsi que le besoin que rencontre le projet d'autonomie (issu pour nous de la Grèce antique puis des Lumières radicales) de se doter d'un imaginaire de l'autonomie capable de faire contrepoids à l'imaginaire hétéronome hérité des religions.

Yves Citton, « L'envers de la liberté. L'invention d'un imaginaire spinoziste dans la France des Lumières », p 26.

Du même fond d'orgueil dont l'on s'élève fièrement au-dessus de ses inférieurs, l'on rampe vilement devant ceux qui sont au-dessus de soi ; c'est le propre du vice, qui n'est fondé ni sur le mérite personnel ni sur la vertu ; mais sur la richesse, les postes, le crédit, et sur les vaines sciences, de nous porter également à mépriser ceux qui ont moins que nous de cette espèce de biens, et à estimer trop ceux qui en ont une mesure qui excède la nôtre.

La Bruyère, « Caractères » VI, 57, p 280.

[À rapprocher de Rousseau, qui signale qu'on accepte d'être esclave en souhaitant devenir un maître, et d'Adam Smith, qui déplore les mœurs des pauvres qui admirent les riches.]

Reste qu'on ne peut tenir pour indifférent historiquement le vécu athénien de la démocratie maritime et impérialiste. Cette sorte d'explosion qu'Hérodote a exprimée dans une page fameuse (V, 66) :

« Athènes était donc en pleine prospérité. Ce n'est pas dans un cas isolé, c'est d'une façon générale que se manifeste l'excellence du droit égalitaire à la parole (iségorié) : gouvernés par des tyrans, les Athéniens n'étaient supérieurs à la guerre à aucun des peuples qui habitaient autour d'eux ; affranchis des tyrans, ils passèrent de beaucoup au premier rang. Cela prouve que, dans la servitude, ils se conduisaient volontairement en lâches, pensant qu'ils travaillaient pour un maître, au lieu qu'une fois libéré, chacun trouvait son propre intérêt à accomplir sa tâche avec zèle. »

Le peuple athénien, minoritaire certes, et de beaucoup, dans sa propre société, plus minoritaire encore dans l'ensemble maritime qu'il dominait au-delà de ses frontières, était un vrai peuple, qui prenait de vraies décisions, lesquelles étaient aussi graves, pour lui-même ou pour les autres, que la décision d'aller ou de ne pas aller dans la Lune, aujourd'hui, décisions qui sont prises par des minorités beaucoup plus mesquines encore.

Les luttes de classe qui le traversaient étaient de vraies luttes. Quand les Athéniens, « par tribus et

par dèmes », prêtaient le serment suivant :

« Je ferai périr, par parole, par action, par vote, et de ma main, si je le puis, quiconque renversera la démocratie athénienne, ou, le régime une fois renversé, exercera par la suite une magistrature, quiconque se lèvera pour s'emparer de la tyrannie ou aidera le tyran à s'établir. Et si c'est un autre qui le tue, je l'estimerai pur devant les dieux et les puissances divines, comme ayant tué un ennemi public ; je ferai vendre tous ses biens, et j'en donnerai la moitié au meurtrier sans le frustrer de rien. Et si un citoyen périt en tirant un de ces traîtres, ou en essayant de le tuer, je lui témoignerai ma reconnaissance, ainsi qu'à ses enfants, comme on l'a fait à Harmodios et à Aristogiton et à leur postérité. Et tous les serments qui ont été prêtés à Athènes, à l'armée ou ailleurs, pour la ruine du peuple des Athéniens, je les annule et j'en romps les liens » ;

il ne s'agissait pas de paroles en l'air. Une stèle de l'acropole, datée de 409, honore ceux qui ont tué, de leurs mains, l'oligarque Phrynichos¹⁰⁵. Un des meurtriers, un étranger, est fait citoyen.

Pierre Vidal-Naquet, Préface au livre épatant de Moses I. Finley, « Démocratie antique et démocratie moderne » (1972), p 42.

Incroyable plaidoyer ploutocrate pour l'apathie politique :

Lorsque Seymour Martin Lipset écrit : « Les mouvements extrémistes... touchent particulièrement les mécontents, les déracinés, ceux qui ont connu l'échec ou qui se trouvent privés de contacts sociaux, sans sécurité économique, les gens peu instruits, peu évolués et dans tous les milieux sociaux ceux qui sont portés à l'autoritarisme », l'accent mis sur les gens sans éducation, peu évolués, éveille l'écho des objections sans cesse élevées par Platon contre le rôle des cordonniers et des boutiquiers dans la prise de décisions politiques.

Ou bien lorsque Aristote (Politique, VI, 1319a, 19-38) affirmait que la meilleure démocratie existerait dans un État comportant un vaste arrière-pays rural et une population relativement nombreuse de cultivateurs et de bergers « qui, par suite de leur dispersion dans la campagne, ne se rencontrent pas très souvent et n'éprouvent pas non plus le besoin de ce genre de réunion » (trad. Aubonnet), on sent là quelque affinité avec un spécialiste contemporain de sciences politiques,

W. H. Morris Jones, qui a écrit dans un article au titre révélateur, « Défense de l'apathie » : « Bien des idées liées au thème général du devoir électoral appartiennent, à proprement parler, au camp totalitaire et sont déplacées dans le vocabulaire de la démocratie libérale » ; l'apathie politique est un « signe de compréhension et de tolérance de la diversité humaine » et a « un effet bénéfique sur l'ambiance de la vie politique », parce qu'elle est « un contrepoids plus ou moins efficace aux fanatiques qui constituent le véritable danger qui menace la démocratie libérale ».

[...]

Platon et Lipset voudraient tous deux abandonner la politique à des experts, le premier à des philosophes rigoureusement formés, qui, après avoir appréhendé la Vérité, seraient ensuite guidés par elle de façon absolue ; le second à des hommes politiques professionnels (ou à des hommes politiques agissant en accord avec une bureaucratie) qui seraient guidés par leur compétence dans l'art du possible, et périodiquement contrôlés au moyen d'élections, procédé démocratique qui donne au peuple le choix entre des groupes d'experts en concurrence et, dans cette mesure, une part de contrôle.

Bien que tous deux soient d'accord pour juger désastreuse l'initiative populaire dans les décisions politiques, et idéologie naïve l'idée d'«un gouvernement du peuple, par le peuple, et pour le peuple », la divergence que reflète la distinction entre deux types différents d'experts exprime deux conceptions totalement différentes du but en politique, des conceptions différentes des buts que l'État doit servir.

Platon était radicalement hostile au gouvernement populaire ; Lipset, lui, l'admet à condition qu'il entre dans ce mélange plus de « gouvernement » (en tant que distinct de la tyrannie ou de l'anarchie) que de « populaire », en particulier à condition qu'il n'y ait pas de participation populaire au sens classique.

Ainsi l'« apathie » est-elle transformée en un bien politique, une vertu, qui, de façon mystérieuse, se vainc elle-même (en même temps que l'ignorance politique sous-jacente) lorsque, de loin en loin, le peuple est invité à choisir entre des groupes d'experts en concurrence.

Moses I. Finley, « Démocratie antique et démocratie moderne » (1972), p 48.

« Démocratie » est, on le sait, un mot grec. La seconde moitié du mot signifie « pouvoir » ou gouvernement, ainsi l'autocratie est le gouvernement d'un seul homme ; l'aristocratie, le gouvernement par les aristoi, les meilleurs, l'élite ; la démocratie, le gouvernement par le démos, le peuple.

Démos était un mot protéiforme aux multiples significations, entre autres « le peuple en son ensemble » (ou pour être plus précis, le corps des citoyens) et le « petit peuple » (les classes inférieures) et les débats théoriques de l'Antiquité ont maintes fois joué de cette ambiguïté fondamentale. Comme souvent c'est Aristote qui en donna la plus pénétrante formulation sociologique (Politique, III, 1279b34-1280a4) :

« le raisonnement rend donc évident, semble-t-il, que la souveraineté d'une minorité ou d'une majorité n'est qu'un accident, propre soit aux oligarchies soit aux démocraties, dû au fait que partout les riches sont en minorité et les pauvres en majorité. Aussi... la différence réelle qui sépare entre elles démocratie et oligarchie, c'est la pauvreté et la richesse ; et nécessairement, un régime où les dirigeants, qu'ils soient minoritaires ou majoritaires, exercent le pouvoir grâce à leur richesse est une oligarchie, et celui où les pauvres gouvernent, une démocratie » (trad. Aubonnet).

Le propos d'Aristote n'était pas purement descriptif. Derrière sa classification, se trouve une distinction normative, entre un gouvernement dans l'intérêt général, signe du meilleur type de gouvernement, et un gouvernement dans l'intérêt et au bénéfice d'une partie de la population, marque d'un type de gouvernement inférieur en valeur. Le danger inhérent à la démocratie, pour Aristote, c'était que le gouvernement par les pauvres dégénérât en gouvernement dans l'intérêt des pauvres

Moses I. Finley, « Démocratie antique et démocratie moderne » (1972), p 58.

Par l'instruction primaire pour tous, nous avons commencé à enseigner l'art de manipuler les idées à ceux qui dans la société antique étaient des esclaves... Les gens à demi instruits sont dans une situation très ouverte à toutes les influences – et le monde aujourd'hui se compose essentiellement de gens à demi instruits. Ils sont capables de saisir certaines idées, mais ils n'ont pas acquis l'habitude de les mettre à l'épreuve et de suspendre leur jugement dans l'intervalle.

H. J. Mackinder, Démocratie Ideals and Reality (1919), p. 243, cité par Moses I. Finley, dans « Démocratie antique et démocratie moderne » (1972), p 62.

« Un État composé de gens trop nombreux », a écrit Aristote dans un passage célèbre (Politique, 1326b3-7), « ne sera pas un véritable État, pour la simple raison qu'il peut difficilement avoir une véritable constitution. Qui peut être général d'une masse si grande ?

Moses I. Finley, « Démocratie antique et démocratie moderne » (1972), p 63.

La démocratie athénienne était directe, et non représentative, et cela en un double sens ; chaque citoyen était libre d'assister à l'assemblée souveraine et il n'y avait ni bureaucratie ni fonctionnaires, excepté quelques commis, des esclaves dont l'État lui-même était propriétaire, qui conservaient les comptes rendus indispensables, les copies de traités et de lois, les listes de contribuables défaillants et tous documents analogues.

Le gouvernement était ainsi, au sens le plus strict, un gouvernement « par le peuple ». L'assemblée qui décidait en dernier ressort de la guerre et de la paix, des traités, des finances, de la législation, des travaux publics, en bref, de toute la gamme des activités gouvernementales, était un rassemblement de masse en plein air, constitué des milliers de citoyens au-dessus de vingt ans qui choisissaient d'y assister à telle date. Elle se réunissait fréquemment au cours de l'année, quarante fois au minimum, et elle aboutissait normalement à une décision sur les points à l'ordre du jour, en une seule journée de débats, auxquels, en principe, tout homme présent avait droit de participer en prenant la parole.

Le mot iségoria, le droit pour tous de parler à l'assemblée, était quelquefois employé par les écrivains grecs comme un synonyme de « démocratie ». Et la décision était prise par un vote à la majorité simple des présents.

Les tâches de gouvernement, sous leur aspect administratif, étaient réparties en un grand nombre de charges annuelles et un Conseil de cinq cents membres, tous choisis par tirage au sort, et pour une durée d'exercice limitée à une ou deux années, à

l'exception de l'état-major de dix généraux et de petites commissions ad hoc, comme les ambassades qu'on envoyait à un autre État. Au milieu du Ve siècle, les citoyens occupant une charge, les membres du Conseil et les jurés, recevaient une petite indemnité journalière, moins élevée que la paye normale d'une journée pour un maçon ou un charpentier qualifié. Au début du IVe siècle, l'assistance à l'assemblée fut rétribuée sur les mêmes bases, mais on n'est pas sûr dans ce cas que le paiement ait été fait de façon régulière ou complète.

La sélection par tirage au sort et la rétribution accordée pour la tenue d'une charge étaient les chevilles ouvrières du système.

« Les élections, dit Aristote (Politique, IV, 1300b4-5), sont aristocratiques et non démocratiques : elles introduisent un élément de choix délibéré, de sélection des meilleurs citoyens, les aristoi, au lieu du gouvernement par le peuple tout entier. »

Ainsi donc, une proportion considérable de citoyens mâles à Athènes avait une expérience directe du gouvernement dépassant de beaucoup ce que nous connaissons, et même dépassant presque tout ce que nous pouvons imaginer. Fait strictement vrai, à sa naissance, un jeune garçon athénien avait réellement une chance de devenir président de l'Assemblée, un poste rotatif occupé pendant une seule journée et pourvu, là encore, par tirage au sort. Il pouvait être inspecteur des marchés pendant un an, membre du Conseil pour une année ou deux (mais pas à la suite), juré plusieurs fois de suite, membre votant de l'Assemblée aussi souvent qu'il le voulait.

Outre cette expérience directe, à laquelle on peut ajouter l'administration de quelque cent communes ou

dèmes, entre lesquels était divisée Athènes, il y avait aussi de manière générale une familiarité avec les affaires publiques que même les citoyens portés à l'apathie ne pouvaient éluder en une telle société, restreinte, en face à face.

Aussi la question du niveau d'instruction et de connaissances du citoyen moyen, si importante dans nos débats habituels sur la démocratie, avait-elle à Athènes une dimension différente. À strictement parler, la plupart des Athéniens ne dépassaient guère le niveau d'« une demi-instruction » et Platon ne fut pas le seul parmi les censeurs de l'Antiquité à insister sur ce point.

Moses I. Finley, « Démocratie antique et démocratie moderne » (1972), p 64.

L'enthousiasme de la majorité était tel que ceux qui désapprouvaient l'entreprise, craignant de passer pour de mauvais patriotes s'ils votaient contre elle, évitaient de se manifester ».

Il serait aisé de dénigrer le comportement irrationnel d'une foule, dans un rassemblement de masse en plein air, manipulée par des orateurs démagogiques, le patriotisme chauvin, etc.

Moses I. Finley, « Démocratie antique et démocratie moderne » (1972), p 68.

[OK, mais le risque est exactement le même dans une foule de députés élus. ÉC.]

Avec le système de gouvernement que j'ai brièvement décrit, Athènes réussit pendant près de deux cents ans à être l'État le plus prospère, le plus puissant, le plus stable, le plus paisible intérieurement, et de loin le plus riche de tout le monde grec au point de vue culturel.

Moses I. Finley, « Démocratie antique et démocratie moderne » (1972), p 69.

Périclès, dans un discours célébrant les soldats tombés à la guerre, prononça, dit-on, ces paroles : « Quand un homme sans fortune peut rendre quelque service à l'État, l'obscurité de sa condition ne constitue pas pour lui un obstacle » (Thucydide, 2.37.1). Une large participation publique aux affaires de l'État incluant « ceux qui ont connu l'échec ou qui se trouvent privés de contacts sociaux, sans sécurité économique, peu instruits » ne conduisait pas à des « mouvements extrémistes ».

Il est évident que peu de gens exerçaient réellement leur droit de parole à l'Assemblée ; celle-ci ne tolérait pas les sots, elle reconnaissait par son comportement l'existence d'une compétence politique tout aussi bien que technique et, à toutes les époques, elle garda le regard fixé sur les quelques hommes capables de tracer les lignes politiques entre lesquelles elle devait choisir.

Cependant, cette pratique différait fondamentalement de la formulation que Schumpeter a donnée de la position élitiste : « La méthode démocratique est le système institutionnel aboutissant à des décisions politiques, dans lequel des individus acquièrent le pouvoir de décider, à l'issue d'une lutte concurrentielle portant sur les votes du peuple. » Schumpeter entendait l'expression « pouvoir de décider » en un sens tout à fait littéral : « Ce sont les dirigeants des partis politiques qui décident, et non le peuple. »

Mais pas à Athènes. Même Périclès n'eut pas un tel pouvoir. Tout le temps où son influence fut à son apogée, il pouvait espérer une approbation continue de sa politique, exprimée par le vote du peuple à l'Assemblée, mais ses propositions étaient soumises à l'Assemblée, semaine après semaine, les idées opposées demeuraient sous les yeux des membres de l'Assemblée et celle-ci pouvait toujours — et elle le fit à l'occasion — l'abandonner, lui et sa politique. La décision appartenait aux membres de l'Assemblée, elle n'appartenait ni à Périclès ni à un autre dirigeant. S'ils reconnaissaient la nécessité d'une direction, ils n'abandonnaient pas pour autant leur pouvoir de décision. Et Périclès le savait bien.

Ce n'est pas par pure politesse tactique qu'il utilisa les mots suivants, tels qu'on nous les rapporte, en 431 av. J.-C, lorsqu'il proposa le rejet d'un ultimatum Spartiate, et par conséquent le vote de la guerre : « Je vois qu'en cette occasion je dois vous donner exactement le même avis que je vous ai donné dans le passé ; et je demande à ceux d'entre vous qui sont persuadés, de donner leur appui à ces résolutions que nous sommes en train de prendre tous ensemble » (Thucydide, 1.140.1).

Pour parler en termes plus conformes à l'usage en matière constitutionnelle, le peuple possédait non seulement l'éligibilité nécessaire pour occuper les charges et le droit d'élire des magistrats, mais aussi le droit de décider en tous les domaines de la politique de l'État et le droit de juger, constitué en tribunal, de toutes les causes importantes, civiles et criminelles, publiques et privées. La concentration de l'autorité dans l'Assemblée, la fragmentation et le caractère rotatif des postes administratifs, le choix par tirage au sort, l'absence de bureaucratie rétribuée, les jurys populaires, tout cela contribuait à empêcher la création d'un appareil de parti et, par voie de conséquence, d'une élite politique

institutionnalisée. La direction des affaires était directe et personnelle, et il n'y avait pas place pour de médiocres fantoches, manipulés derrière la scène par les dirigeants «réels». Les hommes tels que Périclès constituaient, c'est certain, une élite politique, mais cette élite ne se perpétuait pas d'elle-même ; l'on en faisait partie en raison de prestations importantes, fournies principalement à l'Assemblée, l'accès en était ouvert, et pour continuer à en faire partie, il fallait continuer à fournir des prestations publiques.

Quelques-uns des dispositifs institutionnels que les Athéniens inventèrent avec tant d'imagination perdent leur étrangeté apparente à la lumière de cette réalité politique. L'ostracisme est le plus connu : un homme dont l'influence était jugée dangereusement excessive pouvait être exilé pour dix ans, sans perdre toutefois, et ceci est important, ses biens ou son statut de citoyen. Les racines historiques de l'ostracisme reposent sur la tyrannie et la crainte qu'inspirait son éventuel retour, mais la survivance de cette pratique est due à l'insécurité quasi intolérable des dirigeants politiques que la logique du système amenait à tenter de se protéger en éloignant physiquement de la scène politique les principaux représentants de la politique opposée.

En l'absence d'élections périodiques départageant les partis, y avait-il une autre solution ? Et il est révélateur qu'à la fin du Ve siècle av. J.-C, lorsque l'ostracisme dégénéra en institution non fonctionnelle, ce dispositif tomba doucement en désuétude.

Un autre dispositif, encore plus curieux, est le dispositif connu sous le nom de graphé para-nomon, par lequel un homme pouvait être accusé et jugé pour avoir fait une « proposition illégale » à l'Assemblée. Il est impossible de faire entrer cette procédure dans une de nos catégories

constitutionnelles. La souveraineté de l'Assemblée était sans limites : durant un bref laps de temps, à la fin de la guerre du Péloponnèse, l'Assemblée fut même amenée par des manœuvres à voter l'abolition de la démocratie. Cependant quiconque exerçait son droit fondamental d'iségoria courait le risque d'une condamnation sévère, pour une proposition qu'il avait eu le droit de faire, même si cette proposition avait été adoptée par l'Assemblée.

Nous ne pouvons donner à l'introduction de la graphé paranomon une date plus précise que le cours du Ve siècle av. J.-C, aussi ne connaissons-nous pas les événements qui furent à l'origine de ce dispositif. Sa fonction est cependant assez claire, une fonction double, modérer l'iségoria par la discipline, et donner au peuple, au démos, la possibilité de reconsidérer une décision prise par lui-même. Une graphé paranomon aboutissant à une condamnation avait pour effet d'annuler un vote positif de l'Assemblée, grâce au verdict, non pas d'une élite restreinte telle que la Cour suprême des États-Unis, mais du démos, par l'intermédiaire d'un jury populaire nombreux, choisi par tirage au sort.

Notre système protège la liberté des représentants grâce aux privilèges parlementaires, or ces mêmes privilèges, de façon paradoxale, protègent aussi l'irresponsabilité des représentants. Le paradoxe athénien se situait dans une voie tout à fait opposée, il protégeait à la fois la liberté de l'Assemblée en son ensemble, et celle de ses membres pris individuellement en leur refusant l'immunité.

Moses I. Finley, « Démocratie antique et démocratie moderne » (1972), p 70.

Les Grecs eux-mêmes n'ont pas développé une théorie de la démocratie. Il existait des notions, des maximes, des généralités, mais tout cela ne constituait pas en définitive une théorie systématique. Les philosophes attaquaient la démocratie ; les démocrates engagés répondaient en les ignorant, en continuant de s'occuper des affaires du gouvernement et de la politique de façon démocratique, sans écrire de traités sur ce sujet.

Il y eut une exception, peut-être unique, Protagoras, le sophiste de la fin du Ve siècle av. J.-C. Ses idées nous sont connues par les attaques que Platon dirige contre lui dans un de ses premiers dialogues, le Protagoras, dans lequel Socrate utilise moqueries, parodies, voire tricheries, à un degré tout à fait rare dans le corpus platonicien. Platon choisit-il ce ton, on se le demande, précisément parce que Protagoras non seulement professait les doctrines morales caractéristiques des sophistes, mais aussi développait une théorie politique démocratique ? L'essentiel de cette théorie, pour autant que nous puissions en juger d'après Platon, c'est que tous les hommes possèdent la *politiké techné*, l'art du jugement politique sans lequel il ne peut y avoir de société civilisée. Tous les hommes, tous les hommes libres tout au moins, sont à cet égard des pairs, bien qu'ils n'aient pas tous nécessairement la même habileté en *politiké techné* (une conception qui fait songer à la Déclaration d'Indépendance) ; la conclusion s'impose donc : les Athéniens ont eu raison d'étendre l'iségoria à chaque citoyen.

La *politiké techné* à elle seule ne suffit pas à définir la condition humaine. À la différence du monde animal qui vit sur le mode de la compétition et de l'agression, les hommes par nature coopèrent, ils possèdent les qualités de *philia* (un mot que l'on traduit de façon consacrée,

mais affadie, par « amitié ») et de *diké*, justice. Cependant, pour Protagoras, l'amitié et la justice n'auraient pas suffi à constituer la communauté politique authentique, l'État, sans l'adjonction du sens politique.

De façon significative, Aristote, qui n'était pas démocrate, mettait lui aussi l'accent sur l'amitié et sur la justice comme constituant les deux éléments de la *koinônia*, la communauté. Il est difficile de traduire *koinônia* par un seul mot : le terme a toute une série de signification, y compris par exemple l'association de travail, mais il nous faut ici penser au mot « communauté » dans son sens fort, comme dans la communauté chrétienne primitive, où les liens n'étaient pas seulement ceux de la proximité et d'un style de vie commun, mais aussi la conscience d'avoir un destin commun, une foi commune. Pour Aristote, l'homme était par nature, non seulement un être destiné à vivre dans une cité- État, mais aussi un être de famille et un être de communauté.

À mon avis, ce sens de la communauté, renforcé par la religion d'État, les mythes et les traditions, fut le ressort essentiel des succès de la démocratie athénienne sur le plan des faits (ce qui explique de ma part cette digression relativement longue). Ni l'Assemblée souveraine et le droit d'y participer sans restrictions, ni les jurys populaires, ni le choix des magistrats par tirage au sort, ni l'ostracisme, n'auraient pu éviter soit le chaos d'une part, soit la tyrannie de l'autre, s'il n'y avait eu assez de contrôle de soi dans le corps des citoyens pour maintenir dans de justes limites le comportement de tous.

Le contrôle de soi est tout à fait différent de l'apathie, mot qui signifie littéralement "manque de sentiment", "insensibilité", toutes caractéristiques inadmissibles dans une communauté authentique.

[...]

Périclès, [dans l'Oraison funèbre, notait que] la pauvreté ne constituait pas un obstacle, en ces termes : « Ceux qui participent au gouvernement de la cité peuvent s'occuper aussi de leurs affaires privées et ceux que leurs occupations professionnelles absorbent peuvent se tenir fort bien au courant des affaires publiques. Nous sommes en effet les seuls à penser qu'un homme ne se mêlant pas de politique mérite de passer, non pour un citoyen paisible, mais pour un citoyen inutile » (Thucydide 2.40.2, trad. Roussel).

Moses I. Finley, « Démocratie antique et démocratie moderne » (1972), p 75.

À cette époque, la principale force de combat dans les armées grecques était le corps des hoplites, une milice de citoyens constituée par des fantassins en armure qui combattaient en formation stricte. On attendait des hoplites qu'ils s'équipent à leurs propres frais et ils ne recevaient aucune solde sinon une modeste indemnité journalière durant leur service actif. Aussi étaient-ils recrutés parmi les éléments les plus riches de la population.

En revanche la marine était un corps de rameurs plus professionnel, qu'on employait davantage à temps plein (avec une poignée d'officiers). Tant que dura son empire, Athènes maintint en activité une flotte d'au moins cent trières dont les matelots étaient payés huit mois de l'année environ, sans compter deux cents trières en cale sèche, disponibles pour entrer en service lorsqu'il le fallait. Les rameurs étaient recrutés dans la moitié la plus pauvre de la population, aussi y avait-il une répartition nette et significative, d'un côté les riches et l'armée, de l'autre les pauvres et la flotte.

Moses I. Finley, « Démocratie antique et démocratie moderne » (1972), p 95.

Il est remarquable qu'Athènes, pendant près de deux siècles, ait été exempte [...] du signe avant-coureur des guerres civiles, la demande d'abolition des dettes et de redistribution des terres.

L'explication, je crois, est la suivante : durant la longue période d'élaboration du système pleinement démocratique, il y eut d'amples distributions de fonds publics, dans la marine, à travers les indemnités allouées aux jurés, aux titulaires des charges publiques, aux membres du Conseil et aussi un programme relativement étendu de concessions de terres dans les territoires sujets. Pour beaucoup cela peut avoir représenté un revenu d'appoint seulement, insuffisant, mais cet effet complémentaire était l'effet exigé pour libérer Athènes de cette maladie chronique du monde grec, la guerre civile.

Moses I. Finley, « Démocratie antique, démocratie moderne » (1973), p 98.

[Ce qui incite à penser qu'un revenu de base ou un salaire à vie ou un dividende universel contribuerait grandement, aujourd'hui, à pacifier la société. ÉC]

Depuis le milieu du VI^e siècle av. J.-C. environ, les démocraties commencèrent à apparaître, dans une communauté grecque puis dans une autre ; c'étaient des systèmes de compromis donnant aux pauvres certaines possibilités de participation, en particulier le droit de choisir les magistrats, tout en conservant aux riches le poids le plus important dans la prise des décisions. Athènes en fait déplaça cet équilibre ; or le seul élément différent qui fût unique à Athènes, ce fut l'Empire, un empire pour lequel la flotte était indispensable, ce qui signifiait que les classes inférieures fournissaient les hommes nécessaires à cette flotte. Voilà pourquoi je considère que l'Empire fut une condition nécessaire pour le type athénien de démocratie.

Moses I. Finley, « Démocratie antique, démocratie moderne » (1973), p 100.

La structure des groupes d'intérêts dans la société grecque, dans la société politique grecque (le corps des citoyens), était une structure relativement simple. Il n'y avait ni divisions ethniques ni divisions religieuses parmi eux ; il n'y avait pas de partis politiques avec des intérêts institutionnalisés. Mais il y avait des divergences d'intérêts possibles entre secteurs de la population, entre le secteur rural et le secteur urbain, et il y avait surtout les divisions entre riches et pauvres.

Pour cette dernière division, l'expression « classe sociale » ou « classe économique » induit en erreur. C'était une société où il y avait une majorité de propriétaires terriens, depuis les paysans possesseurs d'un à deux hectares seulement, n'assurant que leur propre subsistance, jusqu'aux propriétaires de grands domaines qui en tiraient des revenus en espèces substantiels ; une société où la majeure partie du commerce et de l'industrie était menée sur des bases familiales, et ici encore à un niveau de subsistance (seul un petit nombre d'établissements industriels ou d'entreprises commerciales plus importants employaient une main-d'œuvre servile) ; une société où des concepts modernes comme ceux de capital, de politique d'investissement, de crédit sont inapplicables. Je conserve donc le vocabulaire qu'utilisèrent tous les commentateurs grecs eux-mêmes, pour parler simplement de riches et de pauvres.

Moses I. Finley, « Démocratie antique, démocratie moderne » (1973), p 107.

Loin d'être une condition saine et nécessaire de la démocratie, l'**apathie** est une réponse par le repliement sur soi à l'inégalité d'accès des différents groupes d'intérêts auprès de ceux qui prennent les décisions.

Moses I. Finley, « Démocratie antique, démocratie moderne » (1973), p 120.

Il y a une logique défectueuse dans une doctrine qui refuse à de larges secteurs de la population une participation effective au processus de la prise de décisions, en se fondant sur le fait que leurs revendications ont toutes chances d'être "extrémistes", pour souligner ensuite le manque de modération comme preuve de ce qu'ils ont été exclus à juste titre. « La grave erreur des théories sur les taudis urbains », a-t-il été justement rétorqué, « a été de transformer les conditions sociologiques en traits psychologiques, et d'attribuer aux victimes les caractéristiques déformées de leurs bourreaux. En fait l'acceptation sans aucune mise en question de l'irrationalité des taudis a contribué inexorablement à ce que se réalisent d'elles-mêmes les pires prédictions. »

On doit admettre que tout groupe d'intérêts peut abandonner les méthodes démocratiques parce qu'il croit impossible pour lui d'atteindre ses objectifs démocratiquement. Ce fut le cas pour les oligarques athéniens dont j'ai parlé il y a un instant, et leur conviction était bien fondée : étant donné les procédures gouvernementales à Athènes, ils n'avaient pas la possibilité de l'emporter sur l'Assemblée, sinon par la terreur, par l'assassinat et par la fraude.

Moses I. Finley, « Démocratie antique, démocratie moderne » (1973), p 123.

Il faut aussi tenir compte du système des tribunaux à Athènes : il n'était pas conçu comme une branche gouvernementale indépendante, mais comme le peuple en action, avec un pouvoir différent de son pouvoir législatif et par conséquent à travers des organes différents, mais comparables. Nous appelons cette institution de façon consacrée, mais très inexacte, des "jurys".

Les activités des tribunaux étaient essentiellement non professionnelles, c'est-à-dire que, malgré l'existence de règles de procédure tout comme d'un droit positif, le président du tribunal était l'un des magistrats annuels désignés par tirage au sort ; les parties

devaient se présenter elles-mêmes, toujours oralement — même les pièces produites comme preuves étaient lues à haute voix — cependant les parties pouvaient obtenir le secours d'experts en plaidoiries pour préparer leur procès ; le jury concluait par un verdict, d'ordinaire après avoir siégé une journée ; ce verdict était obtenu par un vote à la majorité, au scrutin secret, qui se déroulait en public, sans aucune discussion préalable. La procédure était essentiellement la même pour les causes publiques et les causes privées.

Ainsi, il n'y avait pas d'appareil d'État pour citer en justice un homme accusé de blasphème ; cette tâche revenait à tout citoyen qui choisissait d'en assumer la responsabilité et qui poursuivait alors le coupable, exactement comme s'il intentait un procès privé concernant un contrat.

Dans certains types de grands procès publics, l'Assemblée elle-même se constituait en cour de justice, mais normalement on réunissait des jurys importants, choisis par tirage au sort sur une liste permanente de six mille volontaires (le nombre des jurés pour le procès de Socrate fut de 501). Nous ne pouvons sans doute pas dire que les jurys représentaient un échantillonnage parfait du corps des citoyens — il se peut qu'il y ait eu là une plus grande quantité de citoyens, de gens âgés, ou de gens pauvres, pour lesquels la petite indemnité quotidienne était la bienvenue, bien que très inférieure à la paie journalière d'un travailleur — cependant on comprend aisément que les Athéniens jugeaient ces importants jurys, tirés au sort parmi six mille personnes, sur une population civique qui comptait au total quarante ou quarante-cinq mille hommes, comme suffisamment représentatifs pour être considérés comme le démos lui-même en action.

C'est là que réside la logique de la *graphé para-nomon*, dans cette notion selon laquelle, par cette procédure, c'était le démos qui jetait un second regard sur une proposition, et non une branche gouvernementale, la branche judiciaire, qui révisait les actes d'une autre branche, la branche législative.

Sur ce point aussi, il y a une différence profonde avec notre conception d'un tribunal : le rôle des jurys comme démos en miniature impliquait une conscience politique, et, corrélativement, une marge d'action impensable à nos yeux, pour le verdict à rendre.

Lorsque Socrate passa en jugement en 399 av. J.-C, non seulement il aurait été impossible de trouver 501 citoyens qui ne soient pas fort bien

renseignés (ou du moins ne puissent l'être) sur Socrate et sur ses activités, et qui n'aient pas d'opinion sur son compte, en un sens ou en un autre, mais même il n'aurait pu venir à l'esprit de personne qu'une ignorance débonnaire et une tolérance équitable puissent être souhaitables. La responsabilité civique et une probité loyale dans l'appréciation de la loi et des preuves, voilà ce que l'on attendait, et tout citoyen d'Athènes était censé posséder ces qualités lorsqu'il siégeait à un tribunal, comme lorsqu'il siégeait à l'Assemblée ou au Conseil.

Moses I. Finley, « Démocratie antique, démocratie moderne » (1973), p 132.

De quel droit voudraient-ils troubler la liberté du culte au nom de la liberté, et attaquer le fanatisme par un fanatisme nouveau ? [...] On a dénoncé les prêtres pour avoir dit la messe ! Ils la diront plus longtemps si on les empêche de la dire. Celui qui veut les empêcher est plus fanatique que celui qui dit la messe.

Robespierre, 21 nov. 1793 (1^{er} frimaire an 2).

Si toute organisation vivante, et singulièrement toute organisation à multiples niveaux d'existence et d'individualité, comporte en son sein l'inéliminable présence de l'aléa, du désordre, de la concurrence, de l'antagonisme, il en résulte qu'aucun rationalisateur ne saurait éliminer cette présence sans éliminer du même coup la vie.

Edgar Morin, « La vie de la vie », 1980.

Ce n'est pas l'utopie qui est dangereuse, car elle est indispensable à l'évolution. C'est le dogmatisme, que certains utilisent pour maintenir leur pouvoir, leurs prérogatives et leur dominance.

Henri Laborit.

C'est peut-être une perfection de l'art militaire, de ne faire presque rien avec les plus grandes armées, les forces étant toujours balancées. Il n'en résulte que la misère des peuples. Il y a seulement de part et d'autre cinq ou six cents personnes qui font des fortunes immenses à fournir le nécessaire et le superflu aux meurtriers enrégimentés.

Voltaire (qui parlait en expert, lui qui était un richissime fournisseur aux armées), « Lettre à la duchesse de Saxe », le 31 juillet 1761 (La Pléiade, Correspondance, tome 6, p. 493).

**Le code pénal est ce qui empêche
les pauvres de voler les riches.
Le code civil est ce qui permet
aux riches de voler les pauvres.**

**Ne croyez pas les billevesées de tous ceux
qui courent après des coquecigrues.**

M. Maurras, à ce que nous confie Bainville, relisait *Candide* une fois par année, afin de se bien nettoyer l'âme, et se plaisait à répéter : « Maintenant, la voie est libre ! »

Henri Guillemin, « Éclaircissements » (1961), chapitre « François-Marie Arouet, dit Zozo, dit Voltaire ».

L'important est de comprendre comment on se comprend.

Lucien Jerphagnon, « Histoire de la pensée » (2011), p 371.

Plus on accepte de liberté dans les affaires, plus il faut bâtir de prisons pour ceux qu'elles défavorisent.

Eduardo Galeano, « Les veines ouvertes de l'Amérique latine (1971).

Un pays est possédé et dominé par le capital qu'on y a investi.

Woodrow Wilson, Président des États-Unis.

Boothby avait soumis à Jean-Jacques cette pensée de Pascal :

Quand tous les hommes vont vers le dérèglement, nul ne semble y aller. Qui s'arrête fait remarquer, comme un point fixe, l'emportement des autres. Il est bien naturel que les hommes s'occupent de détruire une telle marque.

Henri Guillemin, en préface du Contrat social.

« Tout est commun entre amis », dit Platon, citant un proverbe qui était déjà vieux en ce temps-là. Je veux bien poser, en suivant Platon, que le communisme est l'idée même de la société. Mais j'aperçois aussitôt qu'il faut que tous soient amis, si l'on veut que tout soit commun ; et il n'est pas moins évident qu'il faut que tout soit commun si l'on veut que tous soient amis. Cela revient à dire que l'on ne peut rien commencer d'après une idée, mais qu'il faut trouver quelque chose à continuer, en quoi l'idée se montre.

Émile Chartier, dit Alain, « Libres propos », 2^{ème} année, n°21, 20 janvier 1923, bulletin 113 de l'AAA, p 32.

Je peux vous dire que 95% de la communauté juive de France est en parfait accord avec la politique d'Israël et de son armée.

Richard Prasquier, président du CRIF, en 2009, pendant l'opération « plomb durci ».

Le contraste entre l'homme « moderne », éduqué, névrosé et inquiet, et la dignité calme et la paix intérieure du croyant à l'ancienne mode fait du dernier un homme à envier.

Mais il y a une sérieuse erreur d'application de la psychologie à faire de la présence ou de l'absence de névrose la pierre de touche de la vérité, et de prétendre qu'un homme a tort parce que sa philosophie le rend névrosé. « La plupart des athées et agnostiques sont névrosés alors que la plupart des simples catholiques sont heureux et en paix avec eux-mêmes. Les vues des premiers sont donc fausses et celles des derniers justes. » Même si l'observation est exacte, le raisonnement fondé ci-dessus est absurde. C'est comme si vous disiez : « vous dites qu'il y a le feu à la cave. Cela vous bouleverse. Parce que vous êtes bouleversé, il n'y a à l'évidence pas de feu. »

L'agnostique, le sceptique est névrosé, mais cela n'implique pas que sa philosophie soit fausse ; cela implique la découverte de vérités auxquelles il ne sait pas s'adapter. L'intellectuel qui essaie d'échapper à la névrose en fuyant la vérité ne fait qu'appliquer le principe selon lequel « où l'ignorance est une bénédiction, c'est folie d'être sage ».

Quand la croyance en l'éternel devient impossible, et qu'il ne reste que le misérable substitut de croire en la croyance, les hommes cherchent leur bonheur dans les joies du moment.

Alan W. Watts, « Éloge de l'insécurité », p 25.

La santé est un état précaire qui ne présage rien de bon.
Tout homme bien portant est un malade qui s'ignore.
Jules Romains, « Docteur Knock ».

L'homme a un bel avenir derrière lui,
mais c'est parce qu'il a devant lui un vaste passé.
Vladimir Jankélévitch.

Notre époque est marquée par un nihilisme festif : plus rien ne vaut rien, et on se marre... Comique obligatoire matin et soir.
Régis Debray (2012).

L'État n'est pas au service d'une seule classe mais essaie de maintenir un bien commun, un intérêt général, ce qui suppose l'existence d'un État et non pas d'un État blessé et amoindri car, quand l'État est amoindri, alors fleurissent les clergés, les banquiers, le FMI et les ethnies, ce qui n'est pas la bonne solution, c'est très vite la guerre de tous contre tous.
Régis Debray (2012).

Dire que l'usure n'est pas un péché serait une hérésie, mais ce serait usure que de prendre du profit à ceux à qui l'on prête de l'argent si l'on exigeait ce profit comme un dû, mais si on l'exige par reconnaissance, alors ce n'est plus un péché...
Escobar, grand jésuite vivant du temps de Pascal, cité par Henri Guillemin (conf. Pascal ½, min. 13:08).

**Un militant, c'est un militaire
qui porte son uniforme à l'intérieur.**

Et qui, désormais, va faire peur aux riches ?

Réflexion anonyme après la chute du mur de Berlin, en 1989.

Les prétextes ne manquent pas à celui qui a le pouvoir de faire ce qu'il lui plaît. [...] En prenant pour prétexte le prétendu prétexte de l'intérêt général, on peut aller où l'on veut.

Napoléon, cité par Upinsky, p. 15.

Le mouvement du langage est l'étrave de la transformation de la société.

Upinsky, p 19.

**Tout débat intellectuel
passe par le blasphème.
*Voltaire.***

La parole n'a pas été donnée à l'homme, il l'a prise.
Aragon.

Pour la première fois depuis deux cents ans, la crise du langage est redevenue la question intellectuelle la plus grave de notre temps : aujourd'hui, le langage est-il encore le meilleur moyen pour faire participer le plus grand nombre au débat politique ou, au contraire, le stratagème le plus habile pour l'en écarter ?

Upinsky, p 23.

Désormais, nous dit-on, l'individu est roi et le roi est sujet. Tout devrait donc être pour le mieux dans le meilleur des mondes. C'est, du moins, ce que cherchent à nous faire croire tous ces professionnels de la politique qui occupent le devant de la scène à nos dépens.

Car, hélas, le présent est toujours à l'image du passé : le privilège du pouvoir n'est pas de répondre aux questions – de voter – mais de les poser – d'organiser les élections.

Upinsky, p 25.

Pour dire un mensonge, on peut aller vite. Pour dire la vérité, il faut réfléchir. Mensonge et vérité ne sont pas les deux faces d'une même pièce : il est plus facile de dire un mensonge qu'une vérité ; le mensonge s'accommode mieux de la vitesse, de la non réflexion, du *n'importequoisme*. La vérité, c'est un processus long, qui demande du temps.

Viktor Dedaj.

La vitesse est antinomique de la vérité, elle pousse mécaniquement, – sans intention maligne – au mensonge.

Le soldat était plein de sympathie pour la cause des paysans ; ses yeux brillaient à la seule évocation de la campagne. Plus d'une fois, dans les troupes, le pouvoir était passé aux mains des soldats, mais presque jamais cette situation n'a vraiment été exploitée ; les soldats hésitaient ; quelques heures après avoir tué un supérieur détesté, ils rendaient la liberté aux autres, entamaient des négociations avec les autorités, puis se laissaient exécuter et fouetter, et acceptaient à nouveau le joug...

Lénine, « Sur la religion », cité par Reich p 68.

Le tetrapharmakon (quadruple remède) d'Épicure :

- 1) On ne doit pas craindre les dieux.
- 2) On ne doit pas craindre la mort.
- 3) Le bien est facile à atteindre.
- 4) On peut supprimer la douleur.

**Il faut vivre comme on pense, sinon, tôt ou tard,
on finit par penser comme on vit.**

P. Bourget, cité par Upinsky, p 28.

On devient l'homme de son uniforme.

Napoléon, cité par Upinsky.

**La terre n'est à personne.
Les fruits sont à tout le monde.**

Babeuf.

**Quand tu dis que tu peux et quand tu dis que tu ne peux pas,
dans les deux cas tu as raison.**

Confucius.

Ce catholique est assez savant en mathématiques, ce qui suppose un entendement cultivé. Il ne croit point aux miracles tant qu'il est dans ses problèmes ; mais pour la conduite de sa vie, il croit les yeux fermés, comme un petit enfant, parce que, dit-il, sans cette précaution, il agiterait au sujet de la vie et de la mort, des questions qui l'empêcheraient de dormir. C'est affaire à lui. Je ne suis point juge de la tristesse des autres ni de la morphine qu'ils prennent, par petites seringues ou autrement.

Alain, « Propos d'un Normand » II, p 146, 31 janvier 1908.

Dans un État libre, chacun peut penser ce qu'il veut et dire ce qu'il pense.

Spinoza.

**La plupart des hommes aiment
confier leur vie au régiment.**

Tolstoï, cité par J. K. Galbraith dans « Tout savoir ou presque sur l'économie », p 40.

La meilleure façon de voler une banque est d'en posséder une.

William K. Black.

Le prix de la liberté est la vigilance éternelle.

Thomas Jefferson.

Dès leur naissance, les grandes banques, affublées de titres nationaux, n'étaient que des associations de spéculateurs privés s'établissant à côté des gouvernements et, grâce aux privilèges qu'ils en obtenaient, à même de prêter l'argent au public.

Karl Marx, « Le capital », cité par Éric Toussaint dans « La dette ou la vie », chapitre 17, p 243 et s.

Ignorer les grands pour s'en émanciper.

La Bruyère, « Caractères », n°51.

Devoir d'honorer les grands malgré leur impuissance
parce que d'autres nous honorent nous-mêmes.
La Bruyère, « Caractères », n°52.

La grande douleur est muette.

Non seulement comme caractéristique de la transition, mais en tant qu'accord permanent, **le plan accorde à tous les gouvernements le droit explicite de contrôler tous les mouvements de capitaux.** Ce qui avait habituellement été l'hérésie est maintenant adopté comme orthodoxe.

Keynes, « Travaux préparatoires à la conférence de Bretton Woods », 1944.

Une forme quelconque de protection est nécessaire
face au risque de mouvements massifs et nerveux des
flux de capitaux.

*Nurkse, « Rapport de la Société des Nations,
L'expérience monétaire internationale 1944, p 188.*

Don't hate the media, be the media !

Considéré jetable si tu es inutile à leur croissance économique.

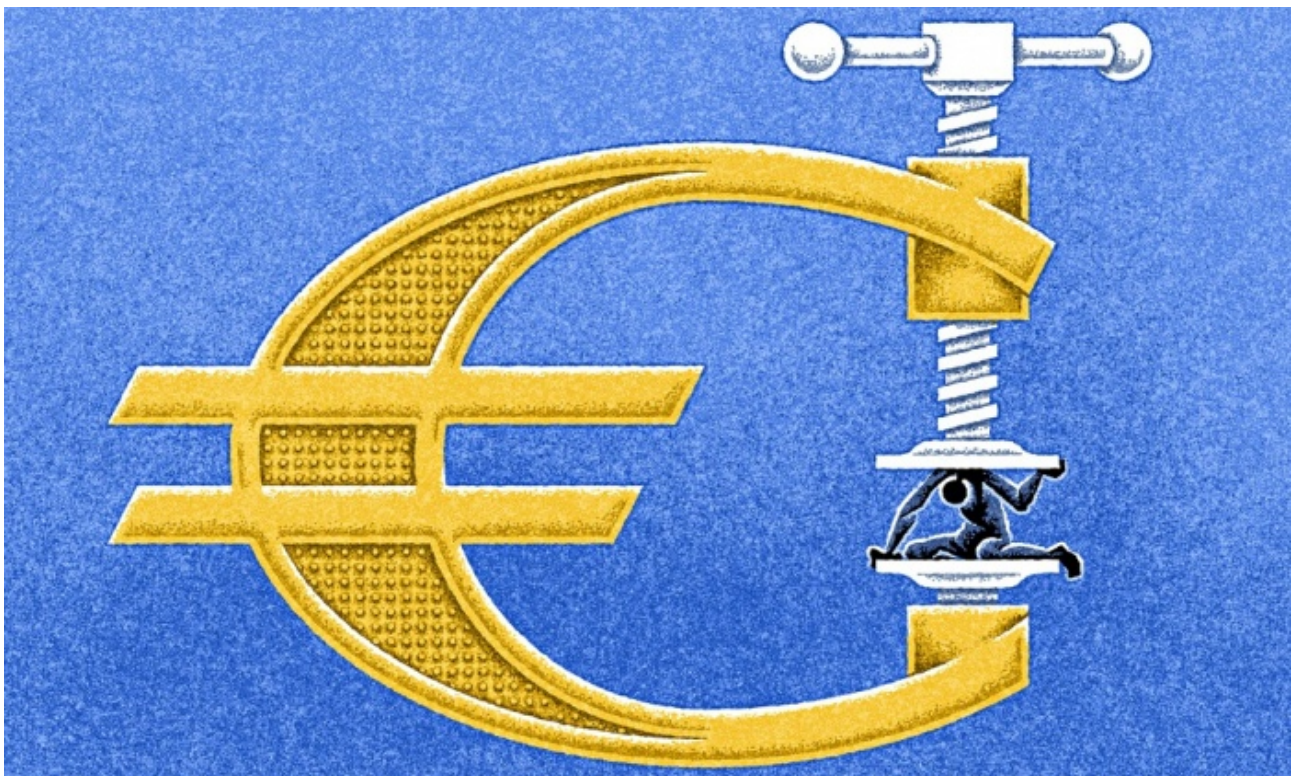
You are 99%, be brave.

Je hais la servitude comme la source de tous les maux du genre humain. Les tyrans et leurs flatteurs crient sans cesse : peuples, portez vos fers sans murmure car le premier des biens est le repos ; ils mentent : c'est la liberté.

Jean-Jacques Rousseau, « Fragment de lettre à Christophe de Beaumont », 1763.

Nous ne vivons pas, nous attendons à vivre.

Pascal.



Avant que d'examiner l'acte par lequel un peuple élit un roi, il serait bon d'examiner l'acte par lequel un peuple est peuple. Car cet acte, étant nécessairement antérieur à l'autre, est le vrai fondement de la société.

En effet, s'il n'y avait point de convention antérieure, où serait, à moins que l'élection ne fût unanime, l'obligation pour le petit nombre de se soumettre au choix du grand, et d'où cent qui veulent un maître ont-ils le droit de voter pour dix qui n'en veulent point ?

La loi de la pluralité des suffrages est elle-même un établissement de convention et suppose au moins une fois l'unanimité.

Jean-Jacques Rousseau, « Du contrat social ou Principes du droit politique » (1762), chapitre 5 (exceptionnel) « Qu'il faut toujours remonter à une première convention ».

Une fonction essentielle de l'idéologie d'une classe dominante est de présenter pour elle-même et pour ceux qu'elle domine, une vue du monde cohérente, suffisamment souple, complète et médiatrice, pour convaincre les classes subordonnées de la justice de son hégémonie. Si cette idéologie n'était qu'un reflet des intérêts économiques immédiats, elle serait non seulement inutile mais dangereuse, car l'hypocrisie de la classe en question deviendrait rapidement évidente aux yeux de ses sujets les plus misérables.

Eugène Genovese expliquant Gramsci dans « Red & Black. Marxian explorations in Southern and Afro-American History » (1971), cité par Mose I. Finley dans « Démocratie antique et démocratie moderne » (1972), p117.

Si des avis contraires les uns aux autres n'ont pas été exprimés, il n'est pas possible de choisir le meilleur pour l'adopter.

Hérodote, cité par Bernard Manin (min 9:20).

Or, comme les hommes ne peuvent engendrer de nouvelles forces, mais seulement unir et diriger celles qui existent, ils n'ont plus d'autre moyen, pour se conserver, que de former par agrégation une somme de forces qui puisse l'emporter sur la résistance, de les mettre en jeu par un seul mobile et de les faire agir de concert.

Cette somme de forces ne peut naître que du concours de plusieurs; mais la force et la liberté de chaque homme étant les premiers instruments de sa conservation, comment les engagera-t-il sans se nuire et sans négliger les soins qu'il se doit? Cette difficulté, ramenée à mon sujet, peut s'énoncer en ces termes:

« Trouver une forme d'association qui défende et protège de toute la force commune la personne et les biens de chaque associé, et par laquelle chacun, s'unissant à tous, n'obéisse pourtant qu'à lui-même, et reste aussi libre qu'auparavant. » Tel est le problème fondamental dont le Contrat social donne la solution.

Jean-Jacques Rousseau, « Du contrat social ou Principes du droit politique » (1762), chapitre 6 « Du pacte social ».

La postérité d'un auteur, c'est l'ensemble des contresens qui s'abattent sur lui.

Rilke, à propos de Rodin (conférence « Rousseau et les sciences » min. 2 :30).

Pratique des sciences par des mateurs dont le devoir est de transmettre le savoir plus encore que de l'augmenter.

Conférence « Rousseau et les sciences », min. 23:42).

C'est parce qu'il est impossible de prendre la nature sur le fait qu'il faut procéder à la production de mixtes. Voir n'est pas connaître, opérer est le seul moyen de connaître. Les arts chimiques ont une vocation cognitive.

Jean-Jacques Rousseau, « Les arts chimiques », cité dans la conférence « Rousseau et les sciences », min 27).

Jouis et fais jouir, sans faire de mal ni à toi ni à personne, voilà la morale.

Chamfort, cité par Michel Onfray pour définir l'hédonisme.

Aujourd'hui, le problème avec la société, c'est les gens.

Philippe Meyer, « Brèves de comptoir », 4 sept. 2002.

Je dois me travestir pour gagner de l'argent parce que je ne suis pas reconnu pour ce que je suis.

Le bonheur, c'est de continuer à désirer ce qu'on possède déjà.

Saint-Augustin.

Entre
ce que je pense,
ce que je veux dire,
ce que je crois dire,
ce que je dis,
ce que vous avez envie d'entendre,
ce que vous croyez entendre,
ce que vous entendez,
ce que vous avez envie de
comprendre,
ce que vous croyez comprendre,
ce que vous comprenez,
il y a dix possibilités pour qu'on ait des
difficultés à communiquer.
mais essayons quand même...
Bernard Werber.

**J'ai besoin de mes adversaires pour progresser,
et pour devenir ou rester vertueux.**

Version opérationnelle, morale individuelle et universelle, du « tout pouvoir va abuser, tout pouvoir a besoin de limites » de Montesquieu.

Une fois qu'on est entré dans un parti, on est obligé, pour ne pas être « embêté », de penser ce que pensent les plus bêtes.

Jean Grenier, « Essai sur l'esprit d'orthodoxie », 1938.

Chaque individu n'est que la moitié d'un être supérieur, dont la dualité androgyne a pour fonction de créer la Justice.

Proudhon.

L'homme, en vertu de la raison dont il est doué, a la faculté de sentir sa dignité en la personne de son semblable comme dans sa propre personne, de s'affirmer tout à la fois comme individu et comme espèce. La Justice est le produit de cette faculté : c'est le respect, spontanément éprouvé et réciproquement garanti, de la dignité humaine, en quelque personne et dans quelque circonstance qu'elle se trouve compromise, et à quelque risque que nous expose sa défense.

Proudhon.

Il serait temps que l'histoire passât aux aveux.

Victor Hugo, 1864.

C'est le silence des lois qui fait le peuple bourreau.

Sophie Wahnish, « La longue patience du peuple », p 16.

On discutait furieusement autour de l'armée et de la guerre. Ils en vinrent à parler tous ensemble, quelques-uns debout ; soudain ils perçurent le tumulte qu'ils faisaient, et ils se turent tous ensemble ; ils se regardèrent en souriant, avec de bons yeux, parce qu'ils avaient appris peu à peu à combattre les opinions sans haïr les hommes.

Alors un sage leur dit : « Personne ici n'aime la paix ; tout le monde ici aime la guerre. Oui, vous êtes tous de bons guerriers. Vous croyez tous que lorsqu'une cause est juste, il n'y a plus qu'une chose à faire : frapper bien fort, afin de faire entrer l'idée dans les faits comme on enfonce un clou dans une planche. Vous croyez que vous discutez sur la paix et la guerre ; mais non ; vous discutez en réalité sur le juste et l'injuste ; chacun de vous dessine un idéal, une manière de vivre qui serait meilleure qu'une autre ; et votre conclusion, à tous, c'est qu'il faut courir à l'idéal, en bousculant, en écrasant, s'il le faut, ceux qui feront barrière avec leurs poitrines. Je crois entendre des chefs barbares qui délibéreraient sous la tente, l'un disant qu'il faut aller à l'Ouest, l'autre qu'il faut aller à l'Est, toujours pour conquérir, toujours pour prendre de force quelque chose. L'un veut détruire l'armée et parle de lever une armée contre l'armée. L'autre, remontant à ce qu'il croit être la vraie cause, veut reprendre le capital à ceux qui l'ont confisqué ; pour y parvenir, il parle de lever une armée encore.

« Ainsi vous en êtes toujours au jugement de Dieu. Vous supportez impatiemment le choc des discours ; on dirait des chevaliers tout armés qui estiment que le sermon dure trop longtemps ; vous dites : tout cela ne conduit à rien ; alignons-nous ; battons-nous ; on verra bien après cela où est la justice. Vieille méthode, mes amis, aussi vieille que le monde. On se bat. On compte les morts. On rassemble les vivants. Et l'on dit : voici le droit désormais ; voici la justice ; voici les justes possédants et les justes frontières ; sonnez trompettes. Et les hommes, s'apercevant qu'ils se sont trompés, recommencent, semblables à d'obstinées fourmis qui se mettent à reconstruire sur les décombres. Vous croyez sans doute qu'il y a là-haut quelque dieu qui dort ; vous espérez qu'il se réveillera au bruit des armes, et qu'il donnera enfin la force aux plus justes.

« Eh bien, je vous dis que l'expérience a assez duré, et que la preuve est faite. Il n'y a point de dieu ; le ciel est vide ; les forces sont aveugles et sourdes ; la divine justice n'est pas si loin ; c'est en vous qu'elle est, si elle est quelque part. Soyez donc hommes ; habituez-vous à cette idée que vous êtes abandonnés ; la justice ne tombera pas du ciel comme une couronne, sur la tête du plus fort. Comment faire ? Je ne sais. Je sais seulement que la cité ne peut valoir que ce que valent les citoyens. Que chacun travaille donc à rendre les autres justes et pacifiques, et d'abord à se rendre lui-même juste et pacifique. Voilà le combat qu'il faut livrer ; voilà la révolution qu'il faut faire. »

Alain, « Propos d'un Normand 2 », p 151, 13 février 1908.

Le républicanisme n'est pas français [...] L'hexagone n'est pas le meilleur héritier de cette tradition.

Philipp Pettit, « Républicanisme. Une théorie de la liberté et du gouvernement », 2004.

L'histoire de 1792 a été noyée dans les eaux glacées de périodes qu'on ne commémore que chronologiquement selon un calendrier d'anniversaires [homogènes] et vides, [sous] piété filiale qui ne visent plus à se donner du courage d'agir, ni même de penser, encore moins de décider.

Sophie Wahnish, « La longue patience du peuple », p 13.

L'intérêt d'aborder la question de la violence
en amont de son déploiement...

*Sophie Wahnish, « La longue patience du peuple.
1792, naissance de la République »..*

La vie du chasseur-cueilleur de l'état de nature est
solitaire, pauvre, dangereuse, brutale et brève.

Thomas Hobbes.

Il faut regarder alors avec les yeux d'alors.

Aragon.

Célébré jadis comme le rempart de la chose publique et le garant de l'intérêt général, prôné au 19^e siècle, par l'Église notamment, comme la troisième voie entre un capitalisme cruel et un socialisme étouffant, le corporatisme est aujourd'hui critiqué de tous côtés.

Steven Kaplan, « La fin des corporations » (2001).

[ou Étape importante de l'art de diviser pour régner. ÉC]

Si nous étions fondamentalement honnêtes, nous ne chercherions rien d'autre, en tout débat, qu'à faire sortir la vérité de son puits, en nous souciant peu de savoir si telle vérité apparaît finalement conforme à la première opinion que nous ayons soutenue ou à celle de l'autre ; ce qui serait indifférent, ou du moins d'importance tout à fait secondaire. La vérité innée [...] l'intérêt de la vérité [...] cède désormais la partie à l'intérêt de la vanité : il faut que le vrai paraisse faux et le faux vrai.

Schopenhauer, « L'art d'avoir toujours raison », introduction.

Vous n'avez plus de tête : on vous l'a coupée en vous coupant la parole, en vous volant les mots. La liberté, c'est d'avoir compris cela : qu'on va sans tête. Nous sommes enfumés, enfermés par nous-mêmes, et nous ne pouvons compter sur personne pour nous délivrer. Prison modèle où les gardiens sont les détenus eux-mêmes.

D'après Arnaud Upinsky et Marcel Jullian.

Pourquoi « les 30 Glorieuses » ? Parce que c'est le temps que les riches ont mis à récupérer du KO dû à leurs trahisons avérées et à leur réprobation générale : pendant 30 ans, les 99% n'ont pas eu les privilégiés en travers du progrès social ! Quand les riches sont enchaînés, la société prospère. Quand les riches sont déchaînés, la société désespère.

ÉC.

**Quand il n'y a plus d'adultes,
commence le règne des experts.**

L'histoire a cette vertu de nous tendre des miroirs.
Jean-Philippe Bidault, « Si l'argent m'était conté », 2012).

J'envie le lecteur de Balzac qui n'a pas encore lu Balzac. Quelles surprises ! C'est moi, c'est vous, comme disait ma concierge ; oui, mais relevés, redressés, dignes du nom d'homme.
Alain, « Pourquoi lit-on Balzac ? », 1^{er} mai 1949.

Mais qu'est-ce en vérité qu'une élection ?

L'expression de la volonté populaire, dit-on. Vraiment ? Nous entrons dans un isolement, et sur un bout de papier, nous traçons une croix devant un, deux, peut-être trois ou quatre noms. Avons-nous pour autant exprimé ce que nous pensions de la politique des États-Unis ? Nous avons sans doute quelques idées sur la question, avec beaucoup de « mais » et de « si » et de « on ». Cette croix sur un bout de papier n'en dit évidemment rien. Il nous faudrait des heures pour exprimer nos idées : qualifier un bulletin de vote d'« expression de notre opinion » n'est qu'une fiction vide de sens.

Walter Lippmann, 1927.

[En plus, les bulletins sur lesquels les électeurs essaient d'exprimer seulement même quelques mots d'explications sont implacablement disqualifiés comme « nuls ». ÉC]

Dire que tout est gouverné et créé par Dieu est comme énoncer que « tout va bien ».

Alan W. Watts, « Éloge de l'insécurité », 1951.

Je dis simplement qu'il y a une philosophie des oppresseurs et une philosophie des opprimés.

Paul Nizan, « Les chiens de garde », 1932.

Pour intégrer les barbares, leur donner une responsabilité publique.

Sans oublier de les contrôler à tout moment !

En effet, ceux qui nous gouvernent redeviennent les pires barbares dès qu'ils se sont affranchis de tout contrôle populaire.

**Au centre du système, bien sûr,
les luttes de pouvoir sur
le pouvoir de faire les règles.**

Les capitaux des grandes banques ne sont pas davantage des « institutions de bienfaisance » que les fusils et les canons.

Max Weber (1896), cité par Isabelle Kalinowski, « Le capitalisme et son « éthique » : une lecture de Max Weber ».

Si vous voulez que la vérité se révèle à vous, ne soyez jamais pour ou contre. La lutte entre pour et contre est la plus grande maladie mentale.

Seng-ts'an, maître Zen

Êtes-vous prêt à accepter de n'être ni pour ni contre qui que ce soit ?

Nos cerveaux ont été modelés par l'évolution pour nous unir en équipes, nous diviser des autres équipes puis de nous dissimuler la vérité.

Pour rapprocher les points de vue, il faut donc d'abord comprendre que tous croient avoir raison et, juste pour un moment, prendre du recul, [suspendre son jugement,] sortir de la matrice morale (démarche essentielle pour développer l'humilité morale).

Les privilégiés répugnent à penser qu'ils sont seulement des privilégiés.

Ils en viennent vite à se définir comme intrinsèquement dignes de ce qu'ils possèdent ; ils en viennent à se considérer comme une élite « naturelle », et même, en fait, à voir leurs biens et privilèges comme les extensions naturelles de leur moi supérieur.

Charles Wright Mills, « L'élite au pouvoir », 1956.

[Autrement dit, la richesse et les privilèges conduisent nécessairement, mécaniquement, au racisme, à l'injustice et à la cruauté. ÉC.]

Mode d'emploi pour l'aspirant totalitaire :

C'est là qu'est le secret du bonheur et de la vertu : aimer ce qu'on est obligé de faire. Tel est le but de tout conditionnement : faire aimer aux gens la destination sociale à laquelle ils ne peuvent échapper.

Aldous Huxley, « Le meilleur des mondes », 1932.

Ne pas toujours croire les cavapétistes.

**Pire que le bruit des bottes,
le silence des pantoufles.**

Max Frisch.

Quelque scrupuleuse exactitude que l'on ait dans sa manière d'écrire, la raillerie froide des mauvais plaisants est un mal inévitable.

La Bruyère, « Caractères », I, 28 (N).

Étant pourchassé, nous pourchasserons.

Devise des pirates.

« Allons-nous oublier [...] que l'on tire meilleur parti d'une ignorance associée à une sage pondération que d'une habileté jointe à un caractère capricieux, et qu'en général les cités sont mieux gouvernées par les gens ordinaires que par les hommes d'esprit plus subtil ? Ces derniers veulent toujours paraître plus intelligents que les lois [...]. Les gens ordinaires au contraire [...] ne prétendent pas avoir plus de discernement que les lois. Moins habiles à critiquer l'argumentation d'un orateur éloquent, ils se laissent guider, quand ils jugent des affaires, par le sens commun et non par l'esprit de compétition. C'est ainsi que leur politique a généralement des effets heureux ».

Thucydide, La Guerre du Péloponnèse, II, 37, in Œuvres complètes, Gallimard, « La Pléiade », Paris, 1964, cité par Yves Sintomer dans « Le pouvoir au peuple. Jurys citoyens, tirage au sort et démocratie participative », p 47.

Sur ceux qui entrent dans les mêmes fleuves, s'écoulent d'autres et d'autres eaux.

Héraclite.

La plus belle harmonie naît de différences.

Héraclite.

Tout s'écoule.

Héraclite.

Ainsi va la croyance en l'inégalité. Point d'esprit supérieur qui n'en trouve un plus supérieur pour le rabaisser ; point d'esprit inférieur qui n'en trouve un plus inférieur à mépriser.

La toge professorale de Louvain est bien peu de chose à Paris. Et l'artisan de Paris sait combien lui sont inférieurs les artisans de province qui savent, eux, combien les paysans sont arriérés. Le jour où ces derniers penseront qu'ils connaissent, eux, les choses, et que la toge de Paris abrite un songe-creux, la boucle sera bouclée.

L'universelle supériorité des inférieurs s'unira à l'universelle infériorité des supérieurs pour faire un monde où nulle intelligence ne pourra se reconnaître dans son égale. Or la raison se perd là où un homme parle à un autre homme qui ne peut lui répliquer.

« Il n'y a pas de plus beau spectacle, il n'y en a pas de plus instructif que le spectacle d'un homme qui parle. Mais l'auditeur doit se réserver le droit de penser à ce qu'il vient d'entendre et le parleur doit l'y engager (...) Il faut donc que l'auditeur vérifie si le parleur est actuellement dans sa raison, s'il en sort, s'il y rentre.

Sans cette vérification autorisée, nécessitée même par l'égalité des intelligences, je ne vois, dans une conversation, qu'un discours entre un aveugle et son chien. »

Jacques Rancière, « Le maître ignorant », p 71, citant Jacotot, dans son « Journal de l'émancipation intellectuelle », t. III, 1835-1836, p. 334.

L'homme diffère des autres animaux en ce qu'il est plus apte à l'imitation.

Aristote, Poétique, 4.

À Xérès, des paysans affamés prennent la ville
aux cris de *Vive l'anarchie !*

Pour venir à bout des anarchistes, le
gouvernement invente « *La Mano Negra* », un
groupe inexistant dont il suffit d'accuser
l'appartenance pour condamner.

Quand la politique sera devenue une science positive, le public devra accorder aux publicistes et leur accordera nécessairement la même confiance pour la politique qu'il accorde actuellement aux astronomes pour l'astronomie, aux médecins pour la médecine, etc.

Auguste Comte, « Séparation générale entre les opinions et les désirs », 1819, cité par Michéa dans « L'empire du moindre mal ».

[Tel est le fondement métaphysique de l'autorité au temps des « experts. ÉC]

À force, on a compris ceci : ce n'est pas l'économie qui est en crise, c'est l'économie qui est la crise ; ce n'est pas le travail qui manque, c'est le travail qui est en trop ; tout bien pesé, ce n'est pas la crise, mais la croissance qui nous déprime. Il faut l'avouer : la litanie des cours de Bourse nous touche à peu près autant qu'une messe en latin.

Comité invisible, « L'insurrection qui vient », 2007, p 49.

Les usurpations, les tours de passe-passe, les indices frelatés d'une science [économique] dont le seul rôle tangible est d'agiter l'ostensoir autour des élucubrations des dominants, d'entourer d'un peu de cérémonie leurs appels à la soumission et enfin, comme l'ont toujours fait les religions, de fournir des explications. Car le malheur général cesse d'être supportable dès qu'il apparaît pour ce qu'il est : sans cause ni raison.

Comité invisible, « L'insurrection qui vient », 2007, p 51.

L'indépendance, c'est plus que la liberté :
c'est la liberté perfectionnée.

*Jean-Louis Nadal, 1^{er} président de la Cour de cassation,
janvier 2011.*

Mieux vaut un jour de lion qu'un siècle de mouton.

Proverbe pirate.

L'ordre, c'est la vertu des médiocres.

Proverbe pirate.

**Il sert beaucoup de savoir obliger. On coupe le passage
aux injures en les prévenant par la courtoisie.**

*Baltasar Gracián, « Traité de la prudence (L'homme de
Cour) », 1647, maxime 259 (CCLIX) « Prévenir les offenses,
et en faire des faveurs ».*

La démocratie demande un échange vigoureux d'idées et d'opinions. Comme la propriété, les idées doivent être distribuées aussi largement que possible. Pourtant, bon nombre des « gens de bien », selon l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes, ont toujours été sceptiques quant à la capacité des citoyens ordinaires à saisir des problèmes complexes et à produire des jugements critiques.

De leur point de vue, le débat démocratique ne dégénère que trop aisément en une foire d'empoigne où il est rare que la voix de la raison se fasse entendre. Horace Mann, qui était un sage dans tant de domaines, n'a pas vu que la controverse politique et religieuse était éducative par elle-même et c'est pourquoi il a essayé de laisser les questions conflictuelles à la porte de ses écoles pour tous [common schools] (chapitre 8 : « Les Écoles pour tous »). Son zèle à éviter les querelles partisans et religieuses est bien compréhensible, mais il a laissé un héritage qui contribue peut-être à expliquer la nature tiède, insipide et abrutissante de l'enseignement public aujourd'hui.

Le journalisme a été façonné par des réserves assez semblables sur les facultés de raisonnement des femmes et des hommes ordinaires (chapitre 9 : « L'art perdu de la controverse »). Selon Walter Lippmann, l'un des pionniers du journalisme moderne, le "citoyen omniscient" était un anachronisme dans une époque de spécialisation. Il pensait qu'en tout cas la plupart des citoyens se souciait fort peu de la substance des décisions politiques publiques. La tâche du journalisme n'était pas d'encourager le débat public mais de fournir aux experts des informations sur lesquelles ils puissent fonder des décisions intelligentes. Il soutenait, par opposition avec John Dewey et d'autres vétérans du mouvement progressiste, que l'opinion était un roseau fragile. Elle était davantage façonnée par l'émotion que par un jugement raisonné. Le concept même de public était suspect. Le public qu'idéalisaient les progressistes, un public capable de diriger intelligemment les affaires publiques, était un « fantôme ». Il n'existait que dans l'esprit de démocrates sentimentaux. Walter Lippmann écrivait : « L'intérêt du public pour un problème se limite à ceci : qu'il y ait des règles. Le public s'intéresse à la Loi, pas aux lois ; à la méthode du droit, pas à sa

substance. » On pouvait laisser en toute sécurité les questions de substance aux experts, qui, par leur accès à la connaissance scientifique, étaient immunisés contre les "symboles" et les "stéréotypes" émotionnels qui dominaient le débat public.

L'argumentation de Lippmann reposait sur une distinction bien tranchée entre opinion et science. Il pensait que seule cette dernière pouvait prétendre à l'objectivité. L'opinion, quant à elle, reposait sur des impressions vagues, des préjugés et des illusions consolantes.

Ce culte du professionnalisme a eu une influence décisive sur le développement du journalisme moderne. Les journaux auraient pu servir à prolonger et élargir les assemblées communales. Au lieu de quoi, ils ont adhéré à un idéal fallacieux d'objectivité et ont défini leur but comme la diffusion d'informations fiables — autrement dit, du type d'information qui tend non pas à promouvoir le débat mais à y couper court.

Le trait le plus curieux de tout ceci est, bien sûr, que si les Américains se trouvent inondés d'informations, grâce aux journaux, à la télévision et aux autres média, les enquêtes rapportent régulièrement que leur connaissance des affaires publiques est constamment en déclin. En cet « âge de l'information », le peuple américain est notoirement mal informé. L'explication de cet apparent paradoxe crève les yeux, même si on l'énonce rarement : une fois exclus effectivement du débat public pour motif d'incompétence, la plupart des Américains n'ont que faire des informations qui leur sont infligées en de si grandes quantités. Ils sont devenus presque aussi incompetents que leurs critiques l'ont toujours prétendu — ce qui nous rappelle que c'est le débat lui-même, et le débat seul, qui donne naissance au désir d'informations utilisables. En l'absence d'échange démocratique, la plupart des gens n'ont aucun stimulant pour les pousser à maîtriser le savoir qui ferait d'eux des citoyens capables.

Christopher Lasch, « La révolte des élites », Introduction, p 22 et s.

Une fois que l'on a déclaré que, savoir et idéologie étaient équivalents, il n'est plus nécessaire de débattre avec vos adversaires sur un terrain intellectuel ou d'entrer dans leur manière de voir. Il suffit de les diaboliser comme étant **eurocentriques, racistes, sexistes, homophobes** – autrement dit, politiquement suspects.

Christopher Lasch, « La révolte des élites », Introduction, p 25.

C'est un exemple ahurissant de ce dont les classes dominantes européennes sont capables dès qu'elles se sentent touchées dans leurs intérêts fondamentaux. Un assassinat devient alors un moyen pratique, une solution possible. Le meurtre de Lumumba, de Rosa Luxembourg, de Félix Mounier, de Malcom X, tout comme les massacres de Guernica, de Buchenwald, de Dresde, d'Hiroshima ou de My lai, sont des expressions d'un système qui font de l'homme un loup pour l'homme.

Ludo de Vitte, « Qui a tué Lumumba ? ».

La ligne qui sépare le bien du mal traverse le cœur de chaque homme.

Soljenitsyne, « L'archipel du Goulag ».

Il est aisé de tromper les plus habiles en leur proposant des choses qui passent leur esprit et qui intéressent leur cœur.

Vauvenargues, « Maximes et pensées », 1746.

Les corps (Parlements, Académies, Assemblées) ont beau se dégrader, ils se soutiennent par leur masse, et on ne peut rien contre eux. Le déshonneur, le ridicule glissent sur eux comme les balles du fusil sur un sanglier, sur un crocodile.

Chamfort (1740-1794), « Maximes et pensées », 228.

Corporation : ingénieux système qui permet d'obtenir des profits personnels sans responsabilité individuelle.

Ambrose Bierce, « Le dictionnaire du Diable » (1881-1906).

**Le pouvoir politique est à strictement parler
l'utilisation organisée de la force par une classe
pour maintenir une autre classe à
l'assujettissement.**

Les souffrances d'un enfant inadapté dans un internat sont peut-être le seul équivalent qu'on puisse trouver en Angleterre de l'isolement qu'éprouve un individu dissident dans une société totalitaire.

George Orwell, cité par Tosco R. Fyvel dans "George Orwell : a personal memoir" (1982), p 200.

La plus grande cruauté qu'on puisse infliger à un enfant est probablement de l'envoyer dans une école où les autres élèves sont plus riches que lui. Quand un enfant est conscient de la pauvreté de sa famille, le snobisme peut lui faire endurer des agonies qu'aucun adulte ne saurait imaginer.

George Orwell, « Keep the Aspidistra flying », cité par Simon Leys, p 38.

La science professorale officielle de la bourgeoisie (...) préfère (...) se perdre en bavardages incohérents sur le caractère déplorable du chômage et l'utilité de syndicats modérés et modestes.

Rosa Luxembourg, « Introduction à l'économie politique ».

Le commerce est l'école de la tromperie.

Vauvenargues, « Maximes et pensées », 1746.

L'indifférence où nous sommes pour la vérité dans la morale vient de ce que nous sommes décidés à suivre nos passions, quoi qu'il en puisse être : et c'est ce qui fait que nous n'hésitons pas lorsqu'il faut agir, malgré l'incertitude de nos opinions. Peu m'importe, disent les hommes, de savoir où est la vérité, sachant où est le plaisir.

Vauvenargues, « Maximes et pensées », 1746.

**Puisqu'ils font semblant de nous payer,
faisons semblant de travailler.**

**On ne va jamais aussi loin que
quand on ne sait pas où on va.**

Je suis, j'existe, et cette vérité sera toujours vraie
toutes les fois que je le penserai.

Descartes, « Réalité réduite à l'instantanéité ».

L'émotion est un raté de l'action,
elle se substitue à l'action impossible.

Bergson, résumé par Klein.

La liberté n'est pas le geste de se défaire de nos
attachements, mais la capacité pratique à opérer sur
eux, à s'y mouvoir, à les établir ou à les trancher. La
famille n'existe comme famille, c'est-à-dire comme
enfer, que pour celui qui a renoncé à en altérer les
mécanismes débilissants, ou ne sait comment faire.

La liberté de s'arracher a toujours été le fantôme de
la liberté. On ne se débarrasse pas de ce qui nous
entrave sans perdre dans le même temps ce sur quoi
nos forces pourraient s'exercer.

Comité invisible, « L'insurrection qui vient », 2007, p 16.

Si on reste entre blancs,
il n'y a pas grand-chose à espérer.
Éric Hazan, Arrêt sur images, 2010.

Contrairement à ce que l'on nous répète depuis l'enfance, l'intelligence, ce n'est pas de savoir s'adapter – ou si c'est une intelligence, c'est celle des esclaves. Notre inadaptation, notre fatigue ne sont des problèmes que du point de vue de ce qui veut nous soumettre. Elles indiquent plutôt un point de départ, un point de jonction pour des complicités inédites. Elles font voir un paysage autrement plus délabré, mais infiniment plus partageable que toutes les fantasmagories que cette société entretient sur son compte.

Comité invisible, « L'insurrection qui vient », 2007, p 18.

L'école de la République a formé depuis un siècle et demi un type de subjectivités étatisées, reconnaissables entre toutes. Des gens qui acceptent la sélection et la compétition à condition que les chances soient égales. Qui attendent de la vie que chacun y soit récompensé comme dans un concours, selon son mérite. Qui demandent toujours la permission avant de prendre. Qui respectent muettement la culture, les règlements et les premiers de la classe. Même leur attachement à leurs grands intellectuels critiques et leur rejet du capitalisme sont empreints de cet amour de l'école. C'est cette construction étatique des subjectivités qui s'effondre chaque jour un peu plus avec la décadence de l'institution scolaire.

Comité invisible, « L'insurrection qui vient », 2007, p 21.

Définition d'un gouvernement despotique : un ordre des choses où le supérieur est vil et l'inférieur avili.

Chamfort, « Maximes et pensées », n°542.

Besoins et besogne ont la même racine.

Gilles Dostalter et Bernard Maris, « Capitalisme et pulsion de mort », 2010.

Donnez tout pouvoir à l'homme le plus vertueux qui soit, vous le verrez bientôt changer d'attitude.

Hérodote, « Histoires » (-484 -425 environ).

Il y a la question de savoir quelle est l'information importante pour le monde, quel type d'information peut permettre le changement. Et il y a une grande quantité d'informations. Alors, l'information que les organisations font un effort économique pour cacher, c'est vraiment un bon signal que, quand l'information sort, il y a un espoir que ça fasse du bien. Parce que les organisations qui la connaissent le mieux, qui la connaissent de l'intérieur, travaillent à la dissimuler. Et c'est là l'histoire du journalisme.

Julian Assange, entretien pour Ted.

La pitié dégrade celui qui l'éprouve autant que celui qui l'inspire.

Spinoza, cité par Odon Vallet.

L'église est une secte qui a réussi.

Le capitalisme est une mafia qui a réussi.

Roberto Saviano.

**Nous ne voulons pas une part de gâteau en plus,
nous voulons toute la putain de boulangerie.**

Graffiti, 1968.

**La proie de tous les tyrans et de tous les fripons,
c'est la patrie.**

Robespierre, Discours non prononcé, 1794.

**Je ne conçois pas la dictature au sein du parti
(...) La France n'est pas la Russie.**

Albert Mathiez, « Une lettre » parue dans le Populaire de Bourgogne, rubrique Opinions libres, 28 juillet 1922, cité par Yannick Bosc et Florence Gauthier dans leur préface à « La Révolution française » (Bartillat 2012), p 13.

**La loi du clerc est, quand l'univers entier s'agenouille
devant l'injuste devenu maître du monde, de rester
debout et de lui opposer la conscience humaine.**

Julien Brenda, « La trahison des clercs », 1927.

Si l'histoire est la politique du passé, ce n'est pas une raison,
au contraire, pour qu'elle devienne l'humble servante de la
politique ou plutôt des politiques du présent.
Albert Mathiez, « La réaction thermidorienne », avertissement.

Après la mort de Marat :
« Ils veulent nous terroriser, soyons terribles ! »
« Il faut que la peur change de camp. »

René Char, pendant la résistance :
« Chiens de l'enfer qui l'on conduit à
devenir un chien de l'Arctique
insensible à la souffrance d'autrui. »

Marat dit : « Attention à la guerre ! On est en
train d'utiliser vos meilleurs sentiments
[comme en 14] pour détruire vos meilleurs
patriotes. Vous allez mourir au front et il n'y
aura plus personne pour défendre Paris et
l'Assemblée ! »

Sophie Wahnish, conférence « 1792 » (min 47:15).

**Le Président de la République est un fou qui se
prend pour le Président de la République, mais
dont la folie reçoit l'accord de tout le monde.**

John Austin, cité par Bourdieu dans « Ce que parler veut dire ».

Il n'y a pas de force intrinsèque des idées vraies.

Spinoza, lu par Bourdieu, tous deux cités par Frédéric Lordon dans sa conférence avec Orléan, min 41.

La société n'existe pas.

Margaret Thatcher, fanatique libérale.

La lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme. Il faut imaginer Sisyphe heureux.

Albert Camus, « Le mythe de Sisyphe » (1942).

Les médias sont immédiats.

Une erreur tombée dans le domaine public n'en sort jamais ; les opinions se transmettent héréditairement. Cela finit par faire l'Histoire.

Rémy de Gourmont.

**Donner aux salariés
les équivalents de la richesse.**

Gaudin, dans son « Palais social ».

Attention ! Dans le texte suivant, la première partie est superbe, légendaire, une invitation à exercer librement son esprit critique, un pilier de la légende des Lumières. Mais ensuite, on comprend que cette liberté n'est prévue que pour les savants, en qualité de savant ! Pour ce qui concerne les autres, nous sommes apparemment condamnés à obéir servilement ! Donc, exerçons notre esprit critique... sur l'idéologie des Lumières elle-même...

Qu'est-ce que les Lumières ? (selon Emmanuel Kant)

1. La sortie de l'homme de sa minorité dont il est lui-même responsable. Minorité, c'est-à-dire incapacité de se servir de son entendement (pouvoir de penser) sans la direction d'autrui, minorité dont il est lui-même responsable (faute) puisque la cause en réside non dans un défaut de l'entendement mais dans un manque de décision et de courage de s'en servir sans la direction d'autrui.

Sapere aude ! (Ose penser) Aie le courage de te servir de ton propre entendement. Voilà la devise des Lumières.

2. La paresse et la lâcheté sont les causes qui expliquent qu'un si grand nombre d'hommes, après que la nature les a affranchi depuis longtemps d'une (de toute) direction étrangère, reste cependant volontiers, leur vie durant, mineurs, et qu'il soit facile à d'autres de se poser en tuteur des premiers. Il est si aisé d'être mineur ! Si j'ai un livre qui me tient lieu d'entendement, un directeur qui me tient lieu de conscience, un médecin qui décide pour moi de mon régime, etc., je n'ai vraiment pas besoin de me donner de peine moi-même. Je n'ai pas besoin de penser pourvu que je puisse payer ; d'autres se chargeront bien de ce travail ennuyeux.

Que la grande majorité des hommes (y compris le sexe faible tout entier) tienne aussi pour très dangereux ce pas en avant vers leur majorité, outre que c'est une chose pénible, c'est ce à quoi s'emploient fort bien les tuteurs qui très aimablement (par bonté) ont pris sur eux d'exercer une haute direction sur l'humanité.

Après avoir rendu bien sot leur bétail (domestique) et avoir soigneusement pris garde que ces paisibles créatures n'aient pas la permission d'oser faire le moindre pas, hors du parc où ils les ont enfermé. Ils leur montrent les dangers qui les menacent, si elles essayent de s'aventurer seules au dehors. Or, ce danger n'est vraiment pas si grand, car elles apprendraient bien enfin, après quelques chutes, à marcher ; mais un accident de cette sorte rend néanmoins timide, et la frayeur qui en résulte, détourne ordinairement d'en refaire l'essai.

[...]

4. Mais qu'un public s'éclaire lui-même, rentre davantage dans le domaine du possible, c'est même pour peu qu'on lui en laisse la liberté, à peu près inévitable. Car on rencontrera toujours quelques hommes qui pensent de leur propre chef, parmi les tuteurs patentés (attitrés) de la masse et qui, après avoir eux-mêmes secoué le joug de la (leur) minorité, répandront l'esprit d'une estimation raisonnable de sa valeur propre et de la vocation de chaque homme à penser par soi-même.

Notons en particulier que le public qui avait été mis auparavant par eux sous ce joug, les force ensuite lui-même à se placer dessous, une fois qu'il a été incité à l'insurrection par quelques-uns de ses tuteurs incapables eux-mêmes de toute lumière : tant il est préjudiciable d'inculquer des préjugés parce qu'en fin de compte ils se vengent eux-mêmes de ceux qui en furent les auteurs ou de leurs devanciers.

Aussi un public ne peut-il parvenir que lentement aux lumières. Une révolution peut bien entraîner une chute du despotisme personnel et de l'oppression intéressée ou ambitieuse, (cupide et autoritaire) mais jamais une vraie réforme de la méthode de penser ; tout au contraire, de nouveaux préjugés surgiront qui serviront, aussi bien que les anciens de lisière à la grande masse privée de pensée.

5. [...] Mais quelle limitation est contraire aux lumières ? Laquelle ne l'est pas, et, au contraire lui est avantageuse ? - Je réponds : l'usage public de notre propre raison doit toujours être libre, et lui seul peut amener les lumières parmi les hommes ; mais son usage privé peut être très sévèrement limité, sans pour cela empêcher sensiblement le progrès des lumières. J'entends par usage public de notre propre raison celui que l'on en fait comme savant devant l'ensemble du public qui lit. J'appelle usage privé celui qu'on a le droit de faire de sa raison dans un poste civil ou une fonction déterminée qui vous sont confiés. Or il y a pour maintes affaires qui concourent à l'intérêt de la communauté un certain mécanisme qui est nécessaire et par le moyen duquel quelques membres de la communauté doivent se comporter passivement afin d'être tournés, par le gouvernement, grâce à une unanimité artificielle, vers des fins publiques ou du moins pour être empêchés de détruire ces fins. Là il n'est donc pas permis de raisonner ; il s'agit d'obéir. Mais, qu'une pièce (élément) de la machine se présente en même temps comme membre d'une communauté, et même de la société civile universelle, en qualité de savant, qui, en s'appuyant sur son propre entendement, s'adresse à un public par des écrits : il peut en tout cas raisonner, sans qu'en pâtissent les affaires auxquelles il est préposé partiellement en tant que membre passif. Il serait très dangereux qu'un officier à qui un ordre a été donné par son supérieur, voulût raisonner dans son service sur l'opportunité ou l'utilité de cet ordre ; il doit obéir.

Emmanuel Kant (1724-1804), « Qu'est-ce que les Lumières ? » (1784).

L'esprit s'efforce autant qu'il le peut d'imaginer ce qui augmente la puissance d'agir de son corps.

Spinoza, « L'Éthique », partie III, prop. 12, cité par Lordon qui voit là le principe même de l'idéologie : la pensée est gouvernée par des intérêts à penser.

Peut-on penser l'économie sans être économiste ? Non seulement on le peut, mais la pensée de l'économie serait débile si elle restait l'apanage des économistes. Le fait de penser les questions dont je traite dans ce livre et la manière dont je tente d'y répondre m'excluent d'emblée de la profession. Nul n'entrera dans le cercle des économistes qui prétend, comme moi, qu'en l'absence de réflexion sur ces questions, ce qui se donne comme « science économique » ne peut que tourner à vide, dans un autisme socialement irresponsable.

Jean-Pierre Dupuy, « L'avenir de l'économie ».

Qui ouvre une prison doit savoir
qu'il ne la fermera jamais.

Mark Twain.

Ceux qui sont pour la liberté sans agitation sont
des gens qui veulent la pluie sans orage.

Mark Twain.

Il y a des gens qui, à propos de certains problèmes, font preuve d'une grande tolérance. C'est souvent parce qu'ils s'en foutent.

Mark Twain.

Il y a trois sortes de mensonges : les mensonges, les sacrés mensonges et les statistiques.

Mark Twain.

La gentillesse est le langage qu'un sourd peut entendre et qu'un aveugle peut voir.

Mark Twain.

Le jeu, c'est tout ce qu'on fait sans y être obligé.

Mark Twain.

De toutes les maximes de la finance orthodoxe, il n'en est aucune de plus antisociale que le fétichisme de la LIQUIDITÉ, qui fait un devoir aux institutions de placement de concentrer leurs ressources sur les valeurs « liquides ». Une telle doctrine néglige le fait que, pour la communauté dans son ensemble, il n'y a rien qui corresponde à la liquidité du placement.

Keynes, « Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie » (1936), p 170.

La relation créancier-débiteur intensifie les mécanismes de l'exploitation et de la domination de manière transversale puisqu'elle ne fait aucune distinction entre travailleurs et chômeurs, consommateurs et producteurs, actifs et inactifs, retraités et allocataires du RSA. Tous sont des « débiteurs », coupables et responsables face au capital, lequel se manifeste comme Le Grand Créancier, le Créancier universel.

Un des enjeux majeurs du néolibéralisme est encore, comme le dévoile sans ambiguïté la « crise » actuelle, celui de la propriété, puisque la relation créancier-débiteur exprime un rapport de force entre propriétaires (du capital) et non propriétaires (du capital).

À travers la dette publique, la société toute entière est endettée, ce qui n'empêche pas, mais exacerbe au contraire, « les inégalités », qu'il est temps de qualifier de « différences de classe ».

Maurizio Lazzarato, « La fabrique de l'homme endetté. Essai sur la condition néolibérale », 2011.

Je veux qu'on se souvienne de moi comme quelqu'un qui a donné aux gens des sentiments d'espoir et de pouvoir qu'ils n'avaient pas avant.

Howard Zin, cité par Daniel Mermet dans le film « Une histoire populaire des États-Unis ».

Si nous croyons que la monnaie créée par le système bancaire est la richesse, et bien nous allons vivre avec les conséquences de ça.

Bernard Lietaer, dans l'émission « Terre à Terre » du 4 février 2012.

La rue des hommes est à sens unique. La mort tient tous les cafés.

Céline, cité par Henri Guillemin.

Il y a ceux pour qui la liberté du commerce signifie deux choses : une règle absolue pour les fabricants de travailler sans règles de mesures, de poids, de formes, de couleurs, etc. et une non moins absolue, pour les marchands, de circuler, d'exporter et d'importer à leur convenance, sans restriction aucune, sans taxes, sans barrières tarifaires, sans redevances douanières.

Mais cette liberté, sauf pour ceux qui s'aventureraient sur la lune, n'existe dans aucun pays au monde : au contraire, elle existe encore moins dans les pays qui comprennent le mieux le commerce.

Antonio Genovesi (1712-1769), cité par Érik S. Reinert dans son livre épatant « Comment les pays riches sont devenus riches, et pourquoi les pays pauvres restent pauvres » (2012), p 152.

Elle était dans l'opinion que celui qui nie la très Sainte Trinité est un homme de sac et de corde, qui finira par être pendu.

*Diderot, « Entretien d'un philosophe avec la Maréchale de *** ».*

Historiquement, les politiques efficaces se sont fondées sur « gouverner les marchés » et « altérer les prix ».

Érik S. Reinert dans son livre épatant « Comment les pays riches sont devenus riches, et pourquoi les pays pauvres restent pauvres » (2012), p 152.

Peu de fortune sont assez innocentes dans leur principe pour en jouir en sécurité.

Diderot, « Mon père et moi », 1760.

La Justice est le droit du plus faible.

*Joseph Joubert (1774-1824), « Pensées »
(posthume, 1842).*

Les morts sont des vivants mêlés à nos combats.
Victor Hugo.

C'est une chose remarquable que Molière, qui n'épargnait rien, n'ait pas lancé un seul trait contre les gens de finance.

On dit que Molière et les auteurs comiques du Temps eurent là-dessus des ordres de Colbert.

Chamfort, « Caractères et anecdotes », n°777, p 216.

Quelqu'un disait d'un homme très personnel : « il brûlerait votre maison pour se faire cuire deux œufs ».

Chamfort, « Caractères et anecdotes », n°1078.

Prenez une chaîne longue d'un mètre cinquante à peu près. Attachez un gros costaud un peu mou à une extrémité et cadenassez un petit teigneux à l'autre. Interdisez-leur de s'exterminer et laissez-les mariner cent cinquante ans [...] Retournez voir ce qu'il est advenu et vous aurez une idée des relations entre la Banque de France et le Trésor.

Yves Mamou, « Une machine de pouvoir : la Direction du Trésor », p 19, cité par Duchaussoy, p 134.

**L'éducation, c'est la transformation
du savoir en saveurs.**

Barthes, « Discours au Collège de France ».

Savoir par cœur n'est pas savoir : c'est avoir à sa disposition ce que l'on a donné en garde à sa mémoire.

Ce que l'on sait comme il faut, on en dispose sans regarder le modèle, sans tourner les yeux vers son livre.

Montaigne, « Essais », livre I, chapitre 26 « Sur l'éducation des enfants », trad. Lanly p 187.

Plutarque le précepteur aime mieux nous laisser désir de lui que satiété.

Ce sont ici mes sentiments et mes opinions. Je les donne pour ce que je crois et non pour ce qui est à croire.

Montaigne, « Essais », livre I, chapitre 26 « Sur l'éducation des enfants », trad. Lanly p 181.

Il y a chez Montaigne l'idée que rien n'est plus indispensable que l'apprentissage qui vous enseigne à vous méfier de l'utile.

Raphaël Enthoven.

Le signe distinctif le plus net de la sagesse est une constante bonne humeur.

Montaigne.

Pour en finir avec toutes ces vieilles formes d'opposition, partis, coteries, cabales, complots, qui gênaient tant les anciens despotes, l'État moderne doit créer lui-même son opposition, l'enfermer dans des formes convenables et y attirer les mécontents.

Il doit en outre infiltrer tous les rassemblements, en prendre la direction et les dévoyer. Il doit même manipuler policièrement tous les complots clandestins, les surprendre, les égarer, les déconsidérer.

Michel Bounan, « L'État retors » ([sur le net](#)).

**Lire, c'est la seule façon de s'enrichir
sans exploiter personne.**

**Entre l'Europe et une politique sociale,
je choisis l'Europe.**

François Mitterrand à Attali, deux Judas en pire, en 1983. ([lien](#))

Aussi égoïste que l'homme puisse être supposé, il y a évidemment certains principes dans sa nature qui le conduisent à s'intéresser à la fortune des autres et qui lui rendent nécessaire leur bonheur, quoiqu'il n'en retire rien d'autre que le plaisir de les voir heureux.

Adam Smith, « théorie des sentiments moraux », section 1, chapitre 1.

La réussite économique cache un secret. Elle se concrétise [parfois] aux dépens des fonds publics, créant ainsi une gigantesque classe très défavorisée dont personne ne se soucie.

Frans de Waal, « L'âge de l'empathie. Leçons de la nature pour une société solidaire ».

Le mystère de la justice, l'appareil théâtral dont elle s'entoure [...], tous ces éléments ont pour effet (pour but ?) de réduire le justiciable adulte d'un état de citoyen responsable à une position psychologique de petit enfant qui, la tête basse et la mine contrite, comparaît devant des parents solennellement réunis.

Gérard Mendel, « La politique et la crise, la politique est en crise », 1985.

**Comme les hommes aiment la justice
quand ils jugent les crimes d'autrefois !**

Armand Salacron, « Boulevard Durand », 1960.

**Tant que vous verrez quelqu'un dans l'antichambre des
magistrats et des tribunaux, le gouvernement ne vaut rien !
C'est une horreur qu'on soit obligé de demander justice.**

*Louis-Antoine de Saint-Just, « Fragments sur les institutions
républicaines », 1800.*

**« La gauche » aime tellement les pauvres qu'elle en fabrique.
Coluche.**

**Il y a un ange enfermé dans cette pierre
et je m'efforce de le libérer.**

Michel-Ange.

**S'intéresser à la vie d'un écrivain parce qu'on
aime son livre, c'est comme s'intéresser à la vie
du canard parce qu'on aime le foie gras.**

Margaret Atwood.

**La propriété privée nous a rendus si stupides et bornés
qu'un objet n'est nôtre que quand nous le possédons.**

Karl Marx.

À 78% [d'impôts], les riches partiront ? Mais qu'ils partent donc, ils ne nous manqueront pas. Ils sont très remplaçables, leur fortune est inutile à l'économie, et elle est un trouble à l'ordre public. Ah oui, en partant, qu'ils n'oublient pas de laisser leur passeport à la porte. Avant de la prendre.

Frédéric Lordon, 16 mars 2012.

**La capacité de penser
doit au désir de penser.**

Frédéric Lordon.

**Les riches ne servent à rien
qu'à eux-mêmes.**

Frédéric Lordon.

Dans la masse des journaux révolutionnaires, on n'en rencontre aucun, de 1789 à l'an IV, qui mentionne dans son titre le mot "démocratie" ou l'adjectif "démocratique". Ce sont les adjectifs "national", "patriotique" ou "républicain" (à partir de 1792) qui reviennent le plus souvent au fronton des gazettes.

Pierre Rosanvallon, « Histoire du mot démocratie », 1993.

**Si on ne dérange pas,
on ne sert à rien !**

François Ruffin, journaliste (un vrai).

Entre deux personnes, le couple est le véritable sujet humain. L'homme et la femme forment, au moral comme au physique, un tout organique, dont les parties sont complémentaires l'une de l'autre ; c'est une personne composée de deux personnes. Et cet organisme a pour but de créer la justice en donnant l'impulsion à la conscience, et de rendre possible le perfectionnement de l'humanité par elle-même, c'est-à-dire la civilisation.

Proudhon, « Pornocratie », chapitre 3.

**La parole n'enseigne pas les imbéciles,
c'est le malheur.**
Sénèque.

Aux vertus qu'on exige dans un domestique, votre excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être des valets ?

Beaumarchais, Figaro dans « Le Barbier de Séville », acte 1, scène 2.

Le savant n'a pas pour la vérité le respect que le public lui attribue. C'est attristant car on aimerait qu'un savant soit la vérité incarnée.

Edmond Rostand.

La culture, ce n'est pas d'avoir un cerveau farci de dates ou de chiffres, c'est la qualité du jugement, l'exigence logique, l'appétit de la preuve, la notion de la complexité des choses et de l'arduité des problèmes ; c'est l'habitude du doute, le discernement dans la méfiance, la certitude qu'on n'a jamais tout le vrai en partage, c'est refuser tous les fanatismes et jusqu'à ceux qui s'autorisent de la raison.

Edmond Rostand.

Sans une grande raideur et une continuelle attention à toutes ses paroles, on est exposé à dire en moins d'une heure le oui ou le non sur une même chose ou sur une même personne, déterminé seulement par un esprit de société et de commerce qui entraîne naturellement à ne pas contredire celui-ci et celui-là qui en parlent différemment.

La Bruyère, « Caractères », XII Les jugements, n°39.

Rien ne nous venge mieux des mauvais jugements que les hommes font de notre esprit, de nos mœurs et de nos manières, que l'indignité et le mauvais caractère de ceux qu'ils approuvent. Du même fonds dont on néglige un homme de mérite, l'on sait encore admirer un sot.

La Bruyère, « Caractères », XII Les jugements, n°43.

Les hommes ne se goûtent qu'à peine les uns les autres, n'ont qu'une faible pente à s'approuver réciproquement : action, conduite, pensée, expression, rien ne plaît, rien ne contente ; ils substituent à la place de ce qu'on leur récite, de ce qu'on leur dit ou de ce qu'on leur lit, ce qu'ils auraient fait eux-mêmes en pareille conjoncture, ce qu'ils penseraient ou ce qu'ils écriraient sur un tel sujet, et ils sont si pleins de leurs idées, qu'il n'y a plus de place pour celles d'autrui.

La Bruyère, « Caractères », XII Les jugements, n°9.

Les honneurs déshonorent.

Par la subsidiarité, le souverain protège sa souveraineté :

- soit par le haut, comme le pape dont la doctrine sociale décide qu'un dirigeant ne doit pas faire ce que ses subordonnés peuvent faire eux-mêmes,
- soit par le bas, comme les cantons suisses qui exigent de voter eux-mêmes toutes les lois qu'ils peuvent voter et de ne déléguer au niveau supérieur que ce qu'ils doivent rationnellement déléguer.

En 1860, Schneider est à la fois Président de la Chambre des Députés (le Corps législatif), patron du Creusot, Président du Comité des Forges, Régent de la Banque de France et administrateur de la Société Générale !...

TELLE qu'elle est présentée par les responsables gouvernementaux, par les journalistes, par les policiers et par les terroristes eux-mêmes, la guerre menée par le terrorisme contre ses adversaires déclarés est tout à fait invraisemblable. Pour être crédible, cette histoire exigerait triplement et simultanément une excessive stupidité des terroristes, une incompétence extravagante des services policiers spécialisés dans la lutte antiterroriste, et une folle irresponsabilité des médias. Cette invraisemblance est telle qu'il est impossible d'admettre que le terrorisme soit réellement ce qu'il prétend être.

Michel Bounan, « Logique du terrorisme ».

Si donc le peuple promet simplement d'obéir, il se dissout par cet acte, il perd sa qualité de peuple; à l'instant qu'il y a un maître, il n'y a plus de souverain, et dès lors le corps politique est détruit.

Jean-Jacques Rousseau, « Du contrat social ou Principes du droit politique » (1762).

« La connaissance vraie du bien et du mal ne saurait réprimer aucun affect en tant qu'elle est une connaissance vraie mais seulement en tant qu'elle est considérée comme un affect » : en une proposition tranchante et sans appel, que Bourdieu jadis reprit pour son propre compte en disant qu'il n'y a pas de force intrinsèque des idées vraies, Spinoza énonce froidement l'impossibilité des conversions purement intellectuelles, tout comme celle des idées à avoir jamais quelque effet par elles-mêmes seulement.

Frédéric Lordon.

Si tu sais qu'on te dira non, ne demande pas.
(À classer avec la devise d'Al Capone :
Il vaut mieux être poli et armé que poli.)

Conspirer, c'est respirer ensemble.

Qui sifflote s'implique.

Cette fausse sagesse qui doit enfin se montrer telle qu'elle est : une philosophie de porteurs de dividendes.

Paul Nizan, parlant de Bergson.

L'individu de marché, c'est le cochon qui a le choix de ses auge.

Peter Sloterdijk.

Nous sommes colonisés par l'économisme et les personnes morales, sous couvert d'immigration, sont en train de réinventer l'esclavage. L'islamisme monte parce qu'il donne une dignité aux immigrés.

Hervé Juvin, « Le renversement du monde ».

Qui a deux maisons perd la raison.

Proverbe espagnol.

Nous avons failli faire sauter la planète ; nous nous sommes contentés de confisquer les allumettes.

Un trader, après « la crise » et après le G vain.

Oui, madame, j'ai mis mes enfants aux Enfants-Trouvés ; j'ai chargé de leur entretien l'établissement fait pour cela. Si ma misère et mes maux m'ôtent le pouvoir de remplir un soin si cher, c'est un malheur dont il faut me plaindre, et non un crime à me reprocher. [...]

Que ne me suis-je marié, me direz-vous? Demandez à vos injustes lois, madame. Il ne me convenait pas de contracter un engagement éternel, et jamais on ne me prouvera qu'aucun devoir m'y oblige. Ce qu'il y a de certain, c'est que je n'en ai rien fait, et que je n'en veux rien faire. « Il ne faut pas faire des enfants quand on ne peut pas les nourrir. » Pardonnez-moi, madame, la nature veut qu'on en fasse puisque la terre produit de quoi nourrir tout le monde; mais c'est l'état des riches, c'est votre état qui vole au mien le pain de mes enfants. La nature veut aussi qu'on pourvoie à leur subsistance; voilà ce que j'ai fait; s'il n'existait pas pour eux un asile, je ferais mon devoir et me résoudrais à mourir de faim moi-même plutôt que de ne pas les nourrir.

[...]

Je suis privé du plaisir de les voir et n'ai jamais savouré la douceur des embrassements paternels, hélas ! je vous l'ai déjà dit, je ne vois là que de quoi me plaindre et je les délivre de la misère à mes dépens, ainsi voulait Platon que tous les enfants fussent élevés dans sa République, que chacun restât inconnu à son père et que tous fussent les enfants de l'État. Mais cette éducation paraît vile et basse, voilà le grand crime, il vous en impose comme aux autres et vous ne voyez pas que suivant toujours les préjugés du monde vous prenez pour le déshonneur du vice ce qui n'est que celui de la pauvreté.

Jean-Jacques Rousseau, Lettre à Madame de Francueil, 1751.

**La publicité de la vie politique est
la sauvegarde des droits du peuple.**

*Jean Sylvain Bailly, premier président du Tiers État
et premier maire de Paris, 1789.*

**L'euro est une monnaie d'occupation
et la France une colonie.**

Pascal Lamy s'est augmenté de 35%.

Fallait pas nous mettre dans la même prison.

**Est démocratique, une société qui se reconnaît divisée,
c'est-à-dire traversée par des contradictions d'intérêt
et qui se fixe comme modalité, d'associer à parts
égales, chaque citoyen dans l'expression de ces
contradictions, l'analyse de ces contradictions et la
mise en délibération de ces contradictions, en vue
d'arriver à un arbitrage.**

Paul Ricoeur.

« Il ne faut jamais oublier qu'on ne s'improvise pas diplomate. »

Michèle Alliot-Marie.

**« Nous proposons que le savoir-faire de nos forces de sécurité, qui est reconnu
dans le monde entier, permette de régler des situations sécuritaires de ce type. »**

*Michèle Alliot-Marie, faisant [à l'Assemblée nationale](#) des propositions policières
pour aider le tyran Ben Ali à se débarrasser de ses opposants.*

**Ceux qui ne participent pas à la bataille
participent à la défaite.**

Bertold Brecht.

**Quand un imbécile fait une action dont il a
honte, il prétend toujours que c'est par devoir.**

George Bernard Shaw.

Il est donc manifeste que toutes les constitutions qui visent l'avantage commun se trouvent être des formes droites selon le juste au sens absolu, celles, au contraire, qui ne visent que le seul intérêt des gouvernants sont défectueuses, c'est-à-dire qu'elles sont des déviations des constitutions droites. Elles sont, en effet, despotiques, or la cité est une communauté d'hommes libres.

Aristote, « Politiques » (-332), III, 6.11.

Chaque philosophe, en fait de vérité, ne peut énoncer que la sienne, dont l'examen attentif et sympathique peut nous aider à découvrir la nôtre.

Lucien, Jerphagnon, « Histoire de la pensée. D'Homère à Jeanne d'Arc », p 21.

La haine du mal même peut rendre les hommes méchants si elle est trop forte, si elle est trop dominante, trop seule, pour ainsi parler, parmi nos autres sentiments. [...] c'est la Terreur. [...] la pitié fut tournée en rage. Les tableaux trop énergiques et trop répétés de l'humanité souffrante rendirent les cœurs inhumains.

Joseph Joubert (1754 – 1824), « Du siècle ».

La traductrice a retenu le terme **vergogne**, assez archaïsant, pour rendre le grec *aidos*. Elle consacre une notice à cette notion qui pourrait être définie comme **la prise en compte, dans le comportement d'un individu, de l'idée de soi qu'il donnera à autrui.** [...]

PLATON (Protagoras, 322b-323a) :

« Mais à chaque fois qu'ils étaient rassemblés, ils se comportaient d'une manière injuste les uns envers les autres, parce qu'ils ne possédaient pas l'art politique, de sorte que, toujours, ils se dispersaient à nouveau et périssaient. Aussi Zeus, de peur que notre espèce n'en vînt à périr tout entière, envoie Hermès apporter à l'humanité la Vergogne et la Justice, pour constituer l'ordre des cités et les liens d'amitié qui rassemblent les hommes.

Hermès demande alors à Zeus de quelle façon il doit faire don aux hommes de la Justice et de la Vergogne : « Dois-je les répartir de la manière dont les arts l'ont été ? Leur répartition a été opérée comme suit : un seul homme qui possède l'art de la médecine suffit pour un grand nombre de profanes, et il en est de même pour les autres artisans. **Dois-je répartir ainsi la Justice et la Vergogne entre les hommes, ou dois-je les répartir entre tous ?** »

Zeus répondit : « Répartis-les entre tous, et que tous y prennent part ; car il ne pourrait y avoir de cités, si seul un petit nombre d'hommes y prenaient part, comme c'est le cas pour les autres arts ; et instaure en mon nom la loi suivante : **qu'on mette à mort, comme un fléau de la cité, l'homme qui se montre incapable de prendre part à la Vergogne et à la Justice.** »

C'est ainsi, Socrate, et c'est pour ces raisons, que les Athéniens comme tous les autres hommes, lorsque la discussion porte sur l'excellence en matière d'architecture ou de n'importe quel autre métier, ne reconnaissent qu'à peu de gens le droit de participer au conseil, et ne tolèrent pas, comme tu le dis, que quelqu'un tente d'y participer sans faire partie de ce petit nombre ; ce qui est tout à fait normal, comme je le dis, moi ; **lorsqu'en revanche, il s'agit de chercher conseil en matière d'excellence POLITIQUE, chose qui exige toujours sagesse et justice, il est tout à fait normal qu'ils acceptent que TOUT homme prenne la parole, puisqu'il convient à chacun de prendre part à cette excellence — sinon, il n'y aurait pas de cités.** Voilà donc, Socrate, la cause de ce fait. »

Source : Platon, *Protagoras*, 322b-323a, trad. F. Ildefonse, Paris, GF-Flammarion, 1997, p. 86-87. cité par [Bruno Bernardi, dans son EXCELLENT florilège intitulé simplement "La démocratie"](#)

Un texte indéchiffrable ne le reste pas longtemps : il devient vite un texte mystérieux, à quoi des armées d'exégètes ont tôt fait d'imposer le sens qui les arrange.

On n'échappe jamais entièrement à l'illusion d'avoir — enfin ! — tout compris.

Lucien, Jerphagnon, « Histoire de la pensée. D'Homère à Jeanne d'Arc », p 44.

Le même orgueil qui nous fait blâmer les défauts dont nous nous croyons exempts, nous porte à mépriser les bonnes qualités que nous n'avons pas.

La Rochefoucauld, « Réflexions ou Sentences et Maximes morales », 1664, 462.

Le gouvernement poursuit d'autres trusts en justice, mais il soutient le trust monétaire. J'ai attendu patiemment pendant plusieurs années l'occasion d'exposer le niveau incorrect de la masse monétaire et de montrer que le plus grand des favoritismes était celui que le gouvernement a étendu au trust monétaire.

Charles Lindbergh Senior, Député au Congrès US, 15 décembre 1911, cité par Mullins dans son livre passionnant « Les secrets de la réserve fédérale », p 57.

Une banque centrale impose toujours un poids énorme à la nation en matière de « réarmement » et de « défense » et elle crée ainsi une dette inextinguible. Ainsi, elle crée simultanément la dictature militaire et asservit le peuple afin de lui faire payer les « intérêts » de la dette que les banquiers ont artificiellement créée.

Eustache Mullins, « Les secrets de la réserve fédérale », 1952, p 65.

Notre système financier est une escroquerie et sera un fardeau énorme pour le peuple ... J'affirme qu'il existe chez nous un Trust monétaire. Le plan Aldrich est une simple manipulation dans l'intérêt de ce Trust.[...] Le Plan Aldrich est le Plan de Wall Street. [...] En 1907 la nature avait répondu le plus aimablement possible et avait donné à ce pays la récolte la plus abondante qu'il ait jamais eue. D'autres industries avaient parfaitement fonctionné et d'un point de vue naturel toutes les bonnes conditions étaient remplies pour que l'année fût la plus prospère possible . Au lieu de cela, une panique a entraîné d'énormes pertes pour le pays. [...] Aujourd'hui, partout des intérêts considérables sont mobilisés afin de pousser l'adoption du Plan Aldrich. Il se dit qu'une somme d'argent importante a été levée à cette fin. La spéculation de Wall Street apporta la Panique de 1907. Les fonds des déposants furent prêtés aux joueurs et à tous ceux que le Trust Monétaire voulait favoriser. Puis quand les déposants voulurent récupérer leur argent, les banques ne l'avaient plus . Cela a créé la panique.

Charles A. Lindbergh, Sr., "Banking, Currency and the Money Trust", 1913, p. 131.

Les partis sont sans pensée. Dès que des hommes sont réunis, je vois bien que l'agitation s'accroît par l'exemple ; je vois naître et grandir la redoutable Effervescence ; si quelque porte se trouve ouverte pour l'action, vous verrez des miracles ; ce grand corps prendra des forces en marchant.

[...]

les pouvoirs, même dans leurs beaux temps, ne peuvent rien contre l'opinion, ce qui est bon à savoir. Mais il est clair aussi que ces grands corps en action, qui sont capables de tout briser, manquent d'idées positives. En l'action commune les forces s'ajoutent, mais les idées se contrarient et s'annulent. Il reste des moyens de géant avec des idées d'enfant. **Si nous voulons une vie publique digne de l'Humanité présente, il faut que l'individu reste individu partout, soit au premier rang, soit au dernier. Il n'y a que l'individu qui pense ; toute assemblée est sotte.**

Alain, « [Le citoyen contre les pouvoirs](#) » (1926), p 127.

Six ans après ces événements, l'auteur financier Bertie Charles Forbes, qui fonda par la suite le magazine *Forbes* (l'éditeur actuel, Malcom Forbes, est son fils), écrivait :

« Imaginez un groupe constitué des plus grands banquiers de la nation quittant subrepticement New York dans un train privé. Cachés par l'obscurité, ils sont partis à toute allure, furtivement, à des centaines de kilomètres au sud. Ils se sont embarqués sur une vedette mystérieuse, se sont faufiletés sur une île désertée de tous, sauf de quelques serviteurs, et ont vécu là toute une semaine dans un secret si rigide que pas un seul de leurs noms ne fut mentionné une seule fois, de peur que les serviteurs n'apprennent leur identité et rapportent au monde cette expédition des plus étranges et hautement secrète dans l'histoire de la finance américaine. Ceci n'est pas une fiction : je livre au monde entier, pour la première fois, la véritable histoire sur la manière dont le célèbre rapport monétaire d'Aldrich, la fondation du système monétaire actuel des États-Unis, fut écrit.

« Le secret le plus total fut prescrit à tous. En aucun cas le public ne devait glaner le moindre indice sur ce qui allait être accompli. Le Sénateur Aldrich avait intimé à chacun de se rendre discrètement dans un wagon privé que la compagnie de chemin de fer avait reçu l'ordre de tracter vers un quai non-fréquenté. Le groupe est parti au loin. Les reporters new-yorkais omniprésents avaient été déjoués...

« Nelson Aldrich avait confié à Henry, Frank, Paul et Piatt qu'il allait les garder enfermés à Jekyll Island, loin du reste du monde, jusqu'à ce qu'ils aient mis au point et rédigé un système monétaire scientifique pour les États-Unis. Ce fut la véritable naissance du Système de la Réserve Fédérale actuel, projet établi à Jekyll Island dans une conférence avec Paul, Frank et Henry [...] Warburg est le lien qui unit le système d'Aldrich au système actuel. Lui, plus que tout autre, a rendu ce système possible, devenu une réalité qui fonctionne. »

Eustache Mullins, « Les secrets de la réserve fédérale », 1952, p 34.

Un autre membre du « Club des Prénoms » [les banquiers comploteurs de l'île Jekyll] fut moins réticent. Frank Vanderlip publia plus tard quelques brèves références sur cette conférence. Dans le Saturday Evening Post du 9 février 1935, p. 25, Vanderlip écrivait :

"Malgré l'opinion personnelle que je porte sur l'intérêt pour la société qu'une plus grande transparence soit de mise en ce qui concerne les affaires des grandes entreprises, il y eut une raison, vers la fin de 1910, pour que je fusse aussi secret, en vérité aussi suspect, que tout conspirateur..."

Parce qu'il aurait été fatal pour le plan du Sénateur Aldrich que soit connu le fait qu'il avait fait appel au tout Wall Street pour l'aider à préparer sa loi, des précautions furent prises, qui auraient ravi James Stillman (un banquier secret et haut en couleur qui était le président de la National City Bank pendant la Guerre Hispano-Américaine et qui aurait entraîné les États-Unis dans cette guerre)...

Je ne pense pas qu'il y ait la moindre exagération à dire que notre expédition secrète à Jekyll Island fut l'occasion de la véritable conception de ce qui devint au bout du compte le Système de la Réserve Fédérale."

Eustache Mullins, « Les secrets de la réserve fédérale », 1952, p 43.

Le problème du public, c'est qu'il est un aveugle guidé par des aveugles.

John Dewey, « Le public et ses problèmes ».

La seule mécanique du Droit suffirait à assurer la coexistence pacifique même d'un peuple de démons.

Emmanuel Kant, « Projet de paix perpétuelle », 1795, cité par Jean-Claude Michéa dans « L'empire du moindre mal. Essai sur la civilisation libérale », 2007, p 37.

Ce qui caractérise notre époque, c'est la crainte d'avoir l'air bête en décernant une louange et la certitude d'avoir l'air intelligent en décernant un blâme.

Jean Cocteau, « La démarche d'un poète ».

Que les pauvres aient le sentiment de leur impuissance, voilà la condition première de l'ordre social.

Maurice Barrès.

J'ai de la sympathie pour ceux qui veulent minimiser plutôt que maximiser l'imbrication économique entre nations. Les idées, la connaissance, l'art, l'hospitalité, les voyages : autant de choses, qui sont par nature, internationales. Mais que les marchandises soient de fabrication nationale chaque fois que c'est possible et commode.

John Maynard Keynes (1883-1946).

Le bon nombre pour gouverner est un nombre impair inférieur à 2.

Avant le vote de cette loi, les banquiers new-yorkais ne pouvaient dominer que les réserves de New-York. À présent, nous pouvons dominer les réserves bancaires de tout le pays.

Sénateur Aldrich, The Independant (juillet 1914), cité par E. Mullins dans « Les secrets de la Réserve fédérale » (1952), p 79.

La manipulation consciente et intelligente des opinions et des habitudes organisées des masses joue un rôle important dans les sociétés démocratiques. Ceux qui manipulent ce mécanisme social imperceptible font un gouvernement invisible qui dirige véritablement le pays.

Edward Bernays, « Propaganda » (1928), p 31.

Le rôle du public ne consiste pas vraiment à exprimer ses opinions, mais à s'aligner ou non derrière une opinion. Cela posé, il faut cesser de dire qu'un gouvernement démocratique peut être l'expression directe de la volonté du peuple.

Walter Lippmann, « Public Opinion ».

Le peuple doit être mis à sa place, afin que les hommes responsables puissent vivre sans crainte d'être piétinés ou encornés par le troupeau de bêtes sauvages.

Walter Lippmann, « Le public fantôme ».

Mon seul adversaire, celui de la France, n'a jamais cessé d'être l'argent.

Charles de Gaulle.

Le collectivisme mène aux camps de concentration, au culte du chef et à la guerre. Il n'y a pas moyen d'échapper à ce processus, à moins qu'une économie planifiée puisse être combinée avec une liberté intellectuelle, ce qui ne deviendra possible que si on réussit à rétablir le bien et le mal en politique.

George Orwell, CE III, p 119, cité par Simon Leys, "Orwell ou l'horreur de la politique" (1984), p 76.

L'unique objectif des financiers est le contrôle du monde par la création de dettes inextinguibles.

Henri Ford, industriel américain.

Toute approche déshistoricisée et naturalisante de la nature humaine conduit à légitimer un pouvoir politique absolu.

Joelle Zask, « L'opinion publique et son double », livre 2 « John Dewey, philosophe » (1999).

Diderot reprend aussi à Aristote l'idée que c'est en jouant sur les émotions du public que le théâtre peut jouer son rôle éducatif. Mais la théorie aristotélicienne de la catharsis [purgation] est ici remplacée par une analyse des « impressions » provoquées par la représentation sur les spectateurs. Un spectacle réussi nous émeut parce que l'impression qu'il communique « demeure en nous, malgré nous » ; et le méchant sort de sa loge moins disposé à faire le mal que s'il eût été gourmandé par un orateur sévère et dur.

Gérard Noirel, « Histoire, théâtre & politique », 2009, p 20.

L'imagination, voilà la qualité sans laquelle on n'est ni un poète, ni un philosophe, ni un homme d'esprit, ni un être raisonnable, ni un homme.

Diderot, « Écrits sur le théâtre ».

La mission politique (ou civique) que Diderot assigne à son théâtre est la conséquence des présupposés réalistes sur lesquels il repose. La nature humaine est intrinsèquement bonne, il suffit que le poète dramatique l'imité fidèlement pour atteindre son but.

Montrer l'homme tel qu'il est réellement, c'est-à-dire vertueux, permet de communiquer la vertu.

Gérard Noirel, « Histoire, théâtre et politique » (2009), p 24.

La *common decency* résulte d'un travail historique continu de l'humanité sur elle-même pour radicaliser, intérioriser et universaliser ces vertus humaines de base que représentent les aptitudes à donner, à recevoir et à rendre. Ce travail n'a évidemment pas attendu la modernité pour connaître ses premiers grands développements. Dès l'Égypte ancienne il existe ainsi, selon Jan Assmann, une idée populaire de la justice déjà très élaborée, qui s'enracine à l'évidence dans les dispositions culturelles et psychologiques préparées par les pratiques du don. « Il nous faut distinguer — écrit Assmann — une « justice d'en haut » et une « justice d'en bas ». La justice d'en haut est un organe de l'État, institué pour protéger les gouvernants de la rébellion, les possédants du vol, et l'ordre des troubles de toute nature. Dans le cas de la Maât égyptienne, il s'agit d'une justice d'en bas, d'une justice libératrice qui vient en aide aux pauvres et aux faibles, aux démunis et aux sans-droits, aux veuves et aux orphelins. « Cette justice n'est pas instaurée d'en haut, mais réclamée d'en bas. » [...]

Il est facile de comprendre, à partir de là, que les formes de moralité les plus élaborées et les plus universalistes ne peuvent jamais se construire en rupture complète avec cette tradition morale. Elles ne prennent, au contraire, tout leur sens que dans la mesure où elles s'efforcent de maintenir le souffle émancipateur de cette « justice d'en bas » et puisent dans cette dernière les ressources nécessaires à leur mise en pratique.

Coupées de cet enracinement indispensable, elles sont, au contraire, inévitablement conduites à fonctionner de façon purement abstraite, c'est-à-dire comme de simples idéologies morales, aisément retournables contre les vertus humaines de base, tout en continuant d'offrir à leurs nombreux fidèles cette bonne conscience d'acier qui est devenue une des marques décisives de notre temps.

On s'explique mieux, dans ces conditions, les origines de l'erreur philosophique des libéraux. Pour satisfaire aux dogmes de son anthropologie utilitariste (et pour conjurer le spectre des guerres de religion), le libéralisme est, en effet, structurellement contraint de nier l'existence de ce fonds historique commun de vertus universalisables, susceptibles, depuis des millénaires, d'inviter les hommes à donner le meilleur d'eux-mêmes (b). Dans ces conditions, le concept de « morale » ne peut plus recevoir qu'une seule signification : celle d'une idéologie du Bien, au nom de laquelle — on l'accordera aux libéraux — tous les crimes

possibles sont en droit justifiables (c).

S'il s'agit donc seulement d'entendre, sous le terme de « Bien », cette construction idéologique éminemment oppressive, on pourra reconnaître, sans difficulté, une valeur réelle au principe libéral du « primat du juste sur le Bien » (c'était après tout le sens du combat orwellien contre le totalitarisme).

Mais si ce qui est visé sous ce terme, c'est l'ensemble des références possibles à l'idée de décence et de vertu morale (l'idée, par exemple, que la générosité ou l'honnêteté valent infiniment mieux que l'égoïsme et l'esprit de calcul), alors il est indispensable de réaffirmer le primat socialiste du décent sur le juste, autrement dit le primat de la "justice d'en bas" (matrice de toute common decency) sur cet idéal de « neutralité axiologique », qui constitue, en fin de compte, le paravent idéologique idéal de toutes "les justices d'en haut".

b) Le Livre des morts des anciens Égyptiens contient ainsi les préceptes suivants : « Ne pas dénoncer quelqu'un auprès de son supérieur, ne pas faire souffrir, ne pas laisser mourir de faim, ne pas causer les larmes d'autrui, ne pas torturer les animaux, ne pas augmenter au début de chaque journée la quantité de travail demandée, ne pas jurer ni se disputer, ne pas faire de clins d'œil, ne pas être coléreux ni violent, ne pas s'échauffer ni être sourd aux paroles de vérité ». À part, peut-être, la question du clin d'œil, il n'y a pas grand-chose dans cette liste qu'un esprit décent ne puisse encore approuver de nos jours.

c) De ce point de vue, le pamphlet de Trotsky, « *Leur morale et la nôtre* » (écrit en 1938) constitue l'une des plus terribles illustrations du mépris des hommes ordinaires et de leur common decency, dispensé, en toute bonne conscience, au nom d'une *idéologie du Bien*, sourde à toute parole de bonté (pour reprendre l'opposition de Zygmunt Bauman entre pratique effective de la bonté et culte idéologique du Bien). On tient, sans doute, ici, l'une des sources culturelles majeures de cette inaptitude pathétique de l'extrême gauche française à comprendre les revendications morales des classes populaires (et, notamment, leur refus traditionnel d'idéaliser la délinquance et les conduites de transgression) ; quitte à les offrir sur un plateau doré aux vieux renards expérimentés de la droite libérale.

Jean-Claude Michéa dans « *L'empire du moindre mal. Essai sur la civilisation libérale* », 2007, p 153-157.

Les hommes sont conscients de leurs actes
et ignorants des causes qui les déterminent.

Proposition de Spinoza, résumée par Lordon.

**Le profit veut le gâchis.
Le capitalisme détruit.**

La mémoire est un sport de combat.

Si tu veux une vie, vole-la.

Au train où vont les choses, ce dont les citoyens auront bientôt besoin, pour découvrir les décisions qui sont prises en leur nom, ce n'est plus d'esprits curieux, mais bel et bien d'agents secrets.

JC Michéa, à propos des menteurs prostitués étiquetés « journalistes », « L'enseignement de l'ignorance, et ses conditions modernes » (2006), p 41.

Dans une société qui adore la sécurité comme la
divinité suprême, le travail constitue
nécessairement la meilleure des polices.

*Nietzsche, « Aurore » §173, cité par Michéa dans
« L'empire du moindre mal », p 57.*

La possibilité de faire ce que l'on veut rend incapable de se
prémunir contre ce qu'il y a de mauvais en chaque homme.

Aristote, « Politiques », IV, 4.

**Un esprit simple et indépendant
ne travaille pas aux ordres d'un prince.
*Thoreau.***

Voilà ce qu'est notre système monétaire. S'il n'y avait pas de dettes dans notre système monétaire, il n'y aurait pas d'argent.

Mariner S. Eccles, Directeur du CA et Gouverneur du Federal Reserve Board.

C'est bouleversant. Nous dépendons complètement des banques commerciales. Quelqu'un doit emprunter chacun des dollars qui est en circulation, cash ou crédit. Si les banques créent amplement de l'argent synthétique, nous prospérons, sinon c'est la famine. Nous sommes absolument sans système monétaire permanent. Quand quelqu'un commence à voir l'image globale, l'absurdité tragique de notre situation désespérée est presque incroyable.

Robert H. Hemphill, Gestionnaire du crédit, Federal Reserv Bank, Atlanta, Georgia.

Si la doxa maintient les classes dirigeantes dans l'illusion qu'elles font l'Histoire, leur acculturation et leur attirance irrationnelle pour une société marchande déterritorialisée les condamnent au rôle de faire-valoir d'une ploutocratie sans avenir.

Christophe Guilluy, « Fractures françaises » (2010), p 179.

Aujourd'hui, la gauche est forte là où le peuple est faible.
En 1975, Pasolini expliquait que la manipulation de l'opinion passerait désormais par la création d'un « antifascisme facile qui a pour objet un fascisme archaïque qui n'existe plus et qui n'existera plus jamais ». 30 ans plus tard, Lionel Jospin, candidat malheureux de 2002, confessa que la lutte antifasciste contre le FN n'était « que du théâtre » et que le FN n'était évidemment pas un parti fasciste. [relire et vérifier la fin]

Christophe Guilluy, « Fractures françaises » (2010), p 171.

Ce à quoi nous tenons est aussi
ce par quoi nous tenons.

Philipp Pettit (2011).

**Lorsque vous perdez,
ne perdez pas la leçon.**

L'adoration des militants pour leurs chefs demeure généralement latente. Elle se révèle par des symptômes à peine perceptibles, tels que l'accent de vénération avec lequel on prononce le nom du chef, l'absolue docilité avec laquelle on obéit au moindre de ses signes, l'indignation avec laquelle on accueille toute critique dirigée contre sa personne.

Robert Michels, « Les partis politiques. Essai sur les tendances oligarchiques des démocraties » (1911), p 43.

Quand on aime, on se donne du mal.

Et quand même tous les vents de la doctrine auraient libre cours sur Terre, si la Vérité est en lice, c'est lui faire injure que douter de sa force, en mettant en place censure et interdiction. Que la Fausseté s'empoigne avec elle ; qui a jamais vu que la Vérité ait le désavantage dans une rencontre libre et ouverte ? Aucune censure n'a le poids de sa réfutation.

John Milton, « Pour la liberté d'imprimer sans autorisation ni censure » (1644).

C'est principalement, sinon exclusivement, par le don oratoire que les chefs ont réussi, à l'origine du mouvement ouvrier, à gagner leur suprématie sur les masses. Il n'est pas de foule qui soit capable de se soustraire au pouvoir esthétique et émotif de la parole. La beauté du discours suggestionne la masse, et la suggestion la livre sans résistance à l'influence de l'orateur.

Or, ce qui caractérise essentiellement la démocratie, c'est précisément la facilité avec laquelle elle succombe à la magie du verbe. Dans le régime démocratique, les chefs nés sont orateurs et journalistes. [...] Dans les États démocratiques règne la conviction que seul le don de la parole rend apte à diriger les affaires publiques. On peut en dire autant, et d'une façon encore plus absolue, des grands partis démocratiques.

Robert Michels, « Les partis politiques. Essai sur les tendances oligarchiques des démocraties » (1911), p 49.

La composition du Conseil des Gouverneurs de la Réserve Fédérale et du Comité Consultatif Fédéral, de ses membres d'origine jusqu'à nos jours, révèle les liens entre la conférence de Jekyll Island et la communauté bancaire de Londres. C'est la preuve irréfutable, acceptable par tout tribunal, qu'il y avait un plan pour prendre le contrôle de la monnaie et du crédit du peuple des États-Unis et de s'en servir au profit de ses architectes.

Eustache Mullins, « Les secrets de la réserve fédérale », 1952, p 100.

Le drame des riches, c'est qu'ils ne parviennent pas à tout dépenser, malgré leurs efforts !

Jean-Marc Vittori, chien de garde des Échos, journal vendu à une banque et produisant tous les jours une pensée prostituée, la propagande des riches pour justifier l'injustifiable, légitimer l'inacceptable.

L'accroissement du capital circulant est à la vérité un grand bienfait pour les peuples arriérés à qui manque l'argent, le premier outil du travail : chez ceux-ci, à mesure que le mouvement des capitaux est accéléré, toutes les entreprises, jusqu'alors languissantes, semblent vivifiées par enchantement ; les bras inoccupés trouvent facilement un emploi utile, on remarque une sorte d'épanouissement général, qui se manifeste surtout par un accroissement de la population.

A. Cochut, Revue des deux mondes, tome 5, « Étude sur les économistes financiers du 18e siècle », 1844.

Une considération qui contribua à paralyser les projets de réforme plus encore que les droits acquis, ce fut la crainte d'irriter les gens de finance. Ils étaient déjà les maîtres de la paix et de la guerre, les hommes qui, suivant le mot de Voltaire, soutiennent l'État comme la corde soutient le pendu.

A. Cochut, Revue des deux mondes, tome 5, « Étude sur les économistes financiers du 18^e siècle », 1844.

[Vauban] lui-même énumère les obstacles qui feront échouer son système [d'imposition unique sans aucune exemption] dans un chapitre supplémentaire, édité pour la première fois par M. Daire.

Il prédit la colère des nobles, atteints dans leurs privilèges ; l'opposition des hauts fonctionnaires, menacés dans leur despotisme ; les intrigues des gens de finances ; l'inertie de ces faux hommes de bien, qui n'affectionnent que leur aisance et leur tranquillité égoïste : il sent bien que l'heure n'est pas venue de soustraire le pauvre peuple à cette armée de traitants, de sous-traitants, avec leurs commis de toute espèce, sangsues d'État, dont le nombre serait suffisant pour remplir les galères, mais qui, après mille friponneries punissables, marchent la tête levée dans Paris comme s'ils avaient sauvé l'État.

A. Cochut, Revue des deux mondes, en 1844, dans une passionnante recension du livre épatant d'Eugène Daire, « Économistes financiers du 18^e siècle » paru en 1843.

Nos désirs sont presque toujours erronés à cause d'une conception erronée de nos intérêts.

Fédor Dostoïevski, « Les carnets du sous-sol », 1864.

La plupart des discussions sur la monnaie s'enferment dans une épaisse gangue d'incantation et de prêchi-prêcha. Souvent de propos délibéré. Ceux qui parlent d'argent ou en font le sujet de leur enseignement et donc leur gagne-pain tirent prestige, estime et avantages pécuniaires, comme les médecins ou les sorciers, de la croyance soigneusement cultivée qu'ils entretiennent une association privilégiée avec l'occulte — qu'ils ont des perspectives sur un domaine totalement inaccessible aux gens ordinaires.

Source de satisfaction professionnelle et, à l'occasion, de profit personnel, cette attitude n'en constitue pas moins elle aussi une escroquerie bien connue. Il n'est rien, s'agissant de l'argent, qu'une personne dotée d'une curiosité, d'un zèle et d'une intelligence raisonnable ne puisse comprendre. Et quelles que soient les erreurs d'interprétation ou de fait que la présente histoire puisse contenir, il n'en est aucune, le lecteur peut s'en persuader, qui procède d'une simplification outrancière.

L'étude de la monnaie est, par excellence, le domaine de l'économie dans lequel la complexité est utilisée pour déguiser la vérité et non pour la révéler.

[...] Le lecteur devrait s'attaquer aux pages qui vont suivre en sachant bien que l'argent n'est rien de plus ou de moins que ce qu'il a toujours cru — ce que l'on offre ou reçoit pour l'achat ou la vente de biens, services et autres.

John Kenneth Galbraith, « L'argent », p 18.

Plus dangereuse encore allait être la démocratie. La Banque d'Angleterre était l'instrument d'une classe dirigeante. Parmi les pouvoirs que la Banque détenait de cette classe, il y avait celui d'imposer des souffrances. Elle pouvait faire baisser les prix et les salaires, augmenter le chômage. Tels étaient les correctifs utilisés quand on perdait de l'or ou quand l'euphorie était jugée excessive. Personne ou presque ne prévoyait qu'un jour les paysans et les ouvriers auraient le pouvoir d'empêcher les gouvernements d'imposer ce genre de souffrances, même pour une cause aussi juste que la défense de la monnaie.

On sut toutefois très tôt que les intérêts des riches pouvaient à cet égard différer de ceux des autres. En 1810, Ricardo écrivait déjà (vol III p 136) :

La dépréciation de la monnaie en circulation a été plus dommageable aux possesseurs d'argent... On peut établir un principe universel dans son application et selon lequel tout homme perd ou gagne à la dépréciation de la monnaie en circulation selon que ses biens consistent plus ou moins en argent, ou selon que la demande fixe en argent qui s'exerce à son égard excède les demandes fixes dont il peut disposer à l'égard d'autres.

Les cultivateurs, au contraire, y gagnaient :

Plus que toute autre classe de la communauté, [le paysan] bénéficie de la dépréciation de la monnaie et redoute l'augmentation de sa valeur.

En Angleterre, le triomphe des possesseurs d'argent qu'évoque Ricardo était total ou presque. Aux États-Unis, il fut au contraire mis violemment en question. Sous une forme ou une autre, c'est cette mise en question du triomphe des riches qui allait dominer la vie politique des cent cinquante premières années de la république. Seule la question de l'esclavage allait diviser les hommes avec plus de violence encore que celle de l'argent et de la politique monétaire.

John Kenneth Galbraith, « L'argent », p 73.

Le processus par lequel les banques créent de l'argent est si simple que l'esprit en demeure confondu. Quand il s'agit de choses aussi importantes, on est en droit de s'attendre à un mystère plus profond. Les dépôts de la Banque d'Amsterdam dont on vient de parler pouvaient, sur instruction de leur propriétaire, être transférés à d'autres pour régler des comptes. (Un service qui avait longtemps été rendu par les précurseurs privés de la banque.) Les pièces déposées ne servaient pas moins d'argent par le simple fait d'être enfermées dans une banque et susceptibles de transfert sous le seul effet d'un trait de plume.

Il était inévitable que l'on découvre — comme le firent les échevins conservateurs d'Amsterdam en se penchant avec un intérêt coupable sur leurs propres besoins en tant que directeurs de la Compagnie des Indes orientales — qu'un autre trait de plume permettrait à un débiteur de la banque, et non plus à un créancier du titulaire du dépôt, de recevoir un prêt sur ce dépôt inemployé. Et bien sûr, c'était la banque qui percevrait des intérêts sur le prêt ainsi consenti ! On pouvait prévenir les auteurs de dépôts que ces derniers étaient susceptibles d'une telle utilisation — peut-être même les payer pour cela. Le dépôt original restait au crédit de son auteur. Mais il existait désormais un nouveau dépôt constitué par le prêt. Les deux dépôts pouvaient être utilisés pour effectuer des paiements, comme de l'argent. De l'argent avait donc bien été créé.

La découverte de cette capacité des banques à ainsi créer de l'argent se produisit très tôt dans l'histoire de la banque. C'est qu'il existait cet intérêt à gagner sur les prêts. Avec ce genre de stimulant, les hommes ont

un naturel instinct de novateur.

Il existait une autre possibilité faisant appel à des billets de banque et qui serait un jour merveilleusement exploitée par la future république américaine. L'emprunteur recevait non plus un dépôt, mais un billet rachetable dans les espèces qui avaient été placées à la banque comme capital ou comme dépôt sédentaire. Avec ce billet, l'emprunteur pouvait effectuer ses paiements ; le bénéficiaire d'un tel paiement, plutôt que de changer son billet pour de l'argent liquide, pouvait fort bien l'utiliser pour ses propres paiements, et ainsi de suite à l'infini. Entre-temps, la banque continuait de recevoir des intérêts sur le prêt original. Un jour, peut-être, le billet reviendrait à la banque pour être échangé contre du liquide. Mais alors l'emprunteur aurait déjà remboursé son emprunt, en liquide lui aussi. Tout serait pour le mieux, et l'on aurait gagné un intérêt.

Il y avait aussi une chance pour que le billet continue de passer de main en main sans jamais être reconverti. Le prêt qui avait conduit à son émission produirait des intérêts puis serait remboursé. Le billet continuerait sa ronde. Personne ne viendrait jamais réclamer les liquidités originales qui avaient permis le prêt original.

Dans les années 1960, M. George Bail, diplomate, politicien et avocat, chéri du succès, quitta le service public pour s'associer aux Lehman Brothers, la grande firme de Wall Street. « Pourquoi diable, l'entendit-on demander un peu plus tard, est-ce que personne ne m'avait parlé plus tôt de la banque? »

John Kenneth Galbraith, « L'argent », p 38.

Avec le développement de la banque, à compter du XVII^e siècle, et l'aide d'un certain nombre d'autres circonstances, ces cycles d'euphorie et de panique se multiplièrent. Leur amplitude en vint à correspondre à peu près avec le temps qu'il fallait aux gens pour oublier le désastre précédent — le temps que les génies financiers d'une génération mourussent dans la honte et fussent remplacés par de nouveaux hommes de l'art que gogos et gobe-mouches pouvaient croire aussi doués, mais vraiment, cette fois, que Midas.

Ces cycles d'euphorie et de panique se sont étalés sur deux cent soixante-dix ans, de John Law jusqu'aux prestidigitateurs des caisses d'épargne américaines. Puisque John Law a montré, peut-être mieux que personne après lui, ce qu'une banque peut faire avec la monnaie et à la monnaie, il mérite que l'on s'arrête un peu sur son cas. D'autant que, se déroulant à Paris, ses opérations eurent un style et un panache qu'elles n'auraient probablement pas manifestés si elles avaient eu pour cadre une place financière plus banale. Elles eurent aussi le mérite d'une extrême clarté.

Law arriva en France en 1716 avec des antécédents que, même alors, certains ont dû juger peu rassurants. Originaire d'Ecosse, détail qui retiendra l'attention plus tard, il fuit l'Angleterre où on l'accuse de meurtre, à la suite d'un duel dont il est assez irrégulièrement sorti vainqueur. Héritier d'une fortune considérable, il l'avait dilapidée avant de se mettre à gagner sa vie en jouant. [... La suite est passionnante et hilarante...]

John Kenneth Galbraith, « L'argent », p 42.

L'histoire de la monnaie fait apparaître deux tendances particulièrement bien enracinées.

Quand ils viennent de connaître une période d'inflation, les gens se mettent à chérir la stabilité des prix et quand ils vivent depuis longtemps au milieu de la stabilité, ils deviennent insouciant du risque d'inflation.

Et, deuxièmement, les communautés les plus anciennes sont, dans l'ensemble, moins enclines aux expériences dans le domaine monétaire que les communautés les plus jeunes.

John Kenneth Galbraith, « L'argent », p 91.

**Il est certains bourgeois, prêtres du dieu Boutique, [...]
Ils ont voté. Demain ils voteront encore.**

Victor Hugo, « Les châtiments », novembre 1852, à Jersey.

La condition naturelle des hommes... est un état où ils sont parfaitement libres d'ordonner leurs actions, de disposer de leurs biens et de leurs personnes comme ils l'entendent dans les limites du droit naturel, sans demander l'autorisation d'aucun autre homme ni dépendre de sa volonté. Un état aussi d'égalité, où la réciprocité marque tout pouvoir et toute compétence, nul n'en ayant plus que les autres.

John Locke (le même Locke qui, par ailleurs, légitime et institue carrément l'esclavage...), « Deuxième traité du gouvernement civil », Paris 1977, II, 4, p. 77, cité par Florence Gauthier dans « Triomphe et mort du droit naturel en Révolution : 1789-1795-1802 », p 15.

La trouvaille formidable de la philosophie du droit naturel est non seulement de penser qu'une société bonne est possible, mais de limiter le champ du politique strictement au droit naturel.

C'est pourquoi le premier acte constituant la société est de déclarer ce droit naturel. La déclaration des droits de l'homme et du citoyen devient alors l'expression du politique, le lieu commun de la politique, la limite de l'exercice des pouvoirs des individus, de la société, du gouvernement; le droit naturel déclaré est le bien commun de l'humanité, la république du genre humain.

Les pouvoirs gouvernementaux sont divisés dans le but d'empêcher leur concentration en quelques mains, mais surtout, ils sont subordonnés : le pouvoir législatif, pouvoir suprême, n'est pas autonome, il est subordonné aux principes constituants du droit naturel déclaré, et le pouvoir exécutif est étroitement subordonné au législatif.

C'est cette subordination lockienne de l'exercice de tous les pouvoirs au primat du droit naturel déclaré que rappelle, de façon remarquablement synthétique, le préambule de la Déclaration de 1789 :

« Les représentants du peuple français... ont résolu d'exposer dans une déclaration solennelle, les droits naturels, inaliénables et sacrés de l'homme, afin que cette déclaration constamment présente à tous les membres du corps social, leur rappelle sans cesse leurs droits et leurs devoirs, afin que les actes du pouvoir législatif et ceux du pouvoir exécutif pouvant être à chaque instant comparés avec le but de toute institution politique en soient plus respectés; afin que les réclamations des citoyens, fondées désormais sur des principes simples et incontestables, tournent toujours au maintien de la constitution et au bonheur de tous. »

Florence Gauthier, « Triomphe et mort du droit naturel en Révolution : 1789-1795-1802 », p 17.

Nous sommes ainsi tellement mal préparés à comprendre le pessimisme, que nous employons, le plus souvent, le mot tout de travers : nous nommons, bien à tort, pessimistes des optimistes désabusés. Lorsque nous rencontrons un homme qui, ayant été malheureux dans ses entreprises, déçu dans ses ambitions les plus justifiées, humilié dans ses amours, exprime ses douleurs sous la forme d'une révolte violente contre la mauvaise foi de ses associés, la sottise sociale ou l'aveuglement de la destinée, nous sommes disposés à le regarder comme un pessimiste, — tandis qu'il faut, presque toujours, voir en lui un optimiste écoeuré, qui n'a pas eu le courage de changer l'orientation de sa pensée et qui ne peut s'expliquer pourquoi tant de malheurs lui arrivent, contrairement à l'ordre général qui règle la genèse du bonheur.

L'optimiste est, en politique, un homme inconstant ou même dangereux, parce qu'il ne se rend pas compte des grandes difficultés que présentent ses projets ; ceux-ci lui semblent posséder une force propre conduisant à leur réalisation d'autant plus facilement qu'ils sont destinés, dans son esprit, à produire plus d'heureux.

Il lui paraît assez souvent que de petites réformes, apportées dans la constitution politique et surtout dans le personnel gouvernemental, suffiraient pour orienter le mouvement social de manière à atténuer ce que le monde contemporain offre d'affreux au gré des âmes sensibles. Dès que ses amis sont au pouvoir, il déclare qu'il faut laisser aller les choses, ne pas trop se hâter et

savoir se contenter de ce que leur suggère leur bonne volonté ; ce n'est pas toujours uniquement l'intérêt qui lui dicte ses paroles de satisfaction, comme on l'a cru bien des fois : l'intérêt est fortement aidé par l'amour-propre et par les illusions d'une plate philosophie. L'optimiste passe, avec une remarquable facilité, de la colère révolutionnaire au pacifisme social le plus ridicule.

S'il est d'un tempérament exalté et si, par malheur, il se trouve armé d'un grand pouvoir, lui permettant de réaliser un idéal qu'il s'est forgé, l'optimiste peut conduire son pays aux pires catastrophes. Il ne tarde pas à reconnaître, en effet, que les transformations sociales ne se réalisent point avec la facilité qu'il avait escomptée ; il s'en prend de ses déboires à ses contemporains, au lieu d'expliquer la marche des choses par les nécessités historiques ; il est tenté de faire disparaître les gens dont la mauvaise volonté lui semble dangereuse pour le bonheur de tous. Pendant la Terreur, les hommes qui versèrent le plus de sang furent ceux qui avaient le plus vif désir de faire jouir leurs semblables de l'âge d'or qu'ils avaient rêvé, et qui avaient le plus de sympathies pour les misères humaines : optimistes, idéalistes et sensibles, ils se montraient d'autant plus inexorables qu'ils avaient une plus grande soif du bonheur universel.

Georges SOREL, « Réflexions sur la violence » (1908).

La culture est, du point de vue de l'homme, un fragment fini, qui est extrait de l'infinité du cours du monde, dépourvue de sens, un fragment auquel ont été conférés sens et signification.

Max Weber.

Je suis tombée amoureuse des crédits dérivés [toujours tous hors bilan].

Blythe Masters, la banquière de JP Morgan qui a inventé les abominables credit default swaps (CDS), citée par Pierre Jovanovic.

Le pessimiste regarde les conditions sociales comme formant un système enchaîné par une loi d'airain, dont il faut subir la nécessité, telle qu'elle est donnée en bloc, et qui ne saurait disparaître que par une catastrophe l'entraînant tout entier. Il serait donc absurde, quand on admet cette théorie, de faire supporter à quelques hommes néfastes la responsabilité des maux dont souffre la société ; le pessimiste n'a point les folies sanguinaires de l'optimiste affolé par les résistances imprévues que rencontrent ses projets ; il ne songe point à faire le bonheur des générations futures en égorgeant les égoïstes actuels.

Ce qu'il y a de plus profond dans le pessimisme, c'est la manière de concevoir la marche vers la délivrance. L'homme n'irait pas loin dans l'examen, soit des lois de sa misère, soit de la fatalité, qui choquent tellement la naïveté de notre orgueil, s'il n'avait l'espérance de venir à bout de ces tyrannies par un effort qu'il tentera avec tout un groupe de compagnons.

Georges SOREL, « Réflexions sur la violence » (1908).

Si j'avais plus de vanité littéraire que je n'en ai, j'aimerais à me figurer que ce *beau socialiste* a pensé à moi quand il a dit, au Sénat, le 16 novembre 1906, qu'il « ne faut pas confondre un *énergumène* avec un parti et une *affirmation téméraire* avec un corps de doctrine ». Après le plaisir d'être apprécié par les gens intelligents, il n'y en a pas de plus grand que celui de n'être pas compris par les brouillons qui ne savent exprimer qu'en charabia ce qui leur tient lieu de pensée.

Georges SOREL, « Réflexions sur la violence » (1908).

Pendant 15 ans, j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour éloigner le parti du pouvoir en régime capitaliste.

Léon Blum, ancêtre des traîtres actuels, encore frauduleusement étiquetés « socialistes ».

J'ai cessé d'être marxiste le jour où je suis devenu économiste.

Dominique Strauss-Kahn, digne successeur de Blum dans le rôle de Judas.

Je suis obligé de les suivre puisque je suis leur chef.

Ledru-Rollin, 1848.

Les symptômes qui précèdent les crises sont les signes d'une grande prospérité ; nous signalerons les entreprises et les spéculations de tous genres ; la hausse des prix de tous les produits, des terres, des maisons ; la demande des ouvriers, la hausse des salaires, la baisse de l'intérêt, la crédulité du public, qui, à la vue d'un premier succès, ne met plus rien en doute ; le goût du jeu en présence d'une hausse continue s'empare des imaginations avec le désir de devenir riche en peu de temps, comme dans une loterie. Un luxe croissant entraîne des dépenses excessives, basées non sur les revenus, mais sur l'estimation nominale du capital d'après les cours cotés.

Les crises ne paraissent que chez les peuples dont le commerce est très développé. Là où il n'y a pas de division du travail, pas de commerce extérieur, le commerce intérieur est plus sûr ; plus le crédit est petit, moins on doit les redouter.

Clément Juglar, « Des crises commerciales et de leur retour périodique en F, en A et aux USA », 1862, Introduction.

Une société qui se présente comme « la moins mauvaise possible » tend logiquement à fonder l'essentiel de sa propagande sur l'idée qu'elle est là pour nous protéger de maux infiniment pires.

C'est pourquoi, comme le fait remarquer Guy Debord dans ses *Commentaires sur la société du spectacle*, une société libérale s'arrange généralement pour « être jugée sur ses ennemis plutôt que sur ses résultats ».

C'est, par conséquent, toujours un drame idéologique pour elle, que de voir disparaître, avec le temps, telle ou telle figure historique du Mal absolu (comme avec la chute du mur de Berlin, par exemple).

Et comme la place du pire ne doit jamais rester vide très longtemps, la propagande libérale se trouve dans l'obligation perpétuelle d'en découvrir de nouvelles incarnations, au besoin, cela va sans dire, en les fabriquant de toutes pièces.

Jean-Claude Michéa dans « L'empire du moindre mal. Essai sur la civilisation libérale », 2007, p 93.

Le plus fort n'est jamais assez fort pour être toujours le maître, s'il ne transforme sa force en droit.

Jean-Jacques Rousseau, « Du contrat social » (1762), cité par Camille Desmoulins dans « Le Vieux Cordelier », n°4, 30 Frimaire an II.

Vous êtes un nid de vipères. J'ai l'intention de vous déloger et, par l'Éternel, je vous délogerai. Si seulement le peuple était conscient de l'injustice flagrante de notre monnaie et de notre système bancaire, il y aurait une révolution avant demain matin.

Andrew Jackson, Président des États-Unis, s'adressant en 1836 aux banquiers qui essayaient de le persuader de renouveler l'acte constitutif de la Deuxième Banque des États-Unis, cité par Eustache Mullins dans « Les secrets de la réserve fédérale », 1952, p 108.

Si jamais le peuple devenait inattentif aux affaires publiques, vous, moi, le Congrès, les Assemblées, les juges et les gouverneurs, deviendrions tous des loups. Cela semble être la loi de notre nature générale en dépit de quelques exceptions individuelles.

Thomas Jefferson, « Notes sur l'État de Virginie », 1800.

Le politiquement correct, c'est juste le renouveau de l'Inquisition.

Paul Dautrans, « Manuel de l'hérétique », 2010.

Une guerre, ce sont de vieux riches qui protègent leur richesse en envoyant les jeunes des classes moyennes et basses se faire tuer.

George Carlin (1937-2008).

L'éducation libérale qui consiste en un commerce permanent avec les plus grands esprits est un entraînement à la modestie la plus haute, pour ne pas dire à l'humilité. Elle est en même temps un entraînement à l'audace : elle exige de nous une rupture complète avec le bruit, la hâte, l'absence de pensée, la médiocrité de la Foire aux Vanités des intellectuels comme de leurs ennemis.

Léo Strauss, « Le libéralisme antique et moderne ».

Côté lexique, ni familier, ni soutenu, jamais savoureux, jamais savant. Juste impersonnel, avec un respect de la syntaxe qui tient lieu d'écriture. [...] « Le style est l'homme même » écrivait Buffon. Notre style, c'est personne. Rien qui dépasse, rien qui choque.

François Ruffin, « Les petits soldats du journalisme », 2007.

Les analphabètes économiques paient, imaginant qu'il s'agit d'un tribut dû au destin.

Serge Halimi, « Ne rougissez pas de vouloir la lune : il nous la faut », [Le Monde diplomatique, juillet 2011](#).

Une vraie « politique de civilisation » consiste principalement à obliger les riches à respecter les pauvres. Notre écologie, ça commencera par là.

Michel Drac, « G5G », p 31.

« Qu'ils en soient conscients ou non, analyse l'économiste américain Paul Krugman, les dirigeants politiques servent presque exclusivement les intérêts des rentiers — ceux qui tirent énormément de revenus de leur fortune, qui ont prêté beaucoup d'argent dans le passé, souvent de manière étourdie, et qu'on protège à présent contre une perte en reportant celle-ci sur tous les autres. »

Krugman estime que les préférences de ces détenteurs de capitaux s'imposent d'autant plus naturellement qu'« ils versent des sommes importantes lors des campagnes électorales et ont accès aux décideurs politiques qui, sitôt qu'ils n'exerceront plus de responsabilité publique, viendront souvent travailler pour eux. »

Serge Halimi, « Ne rougissez pas de vouloir la lune : il nous la faut », [Le Monde diplomatique, juillet 2011](#).

C'est la tête du poisson qui pue en premier.

Apostolius (9,18), puis Érasme (Adagia, 4,2,97). Sentences p 141.

Démosthène, dans son discours contre Timocrate, raconte avec admiration l'histoire des Locriens qui, grâce à leur merveilleuse habitude de mettre une corde au cou de celui qui proposait de modifier une loi et de le pendre haut et court si sa proposition était rejetée, n'avaient changé qu'une seule loi en 200 ans.

Mogens Herman Hansen, « La démocratie athénienne à l'époque de Démosthène, Structure, principes et idéologie », 1991, p 208.

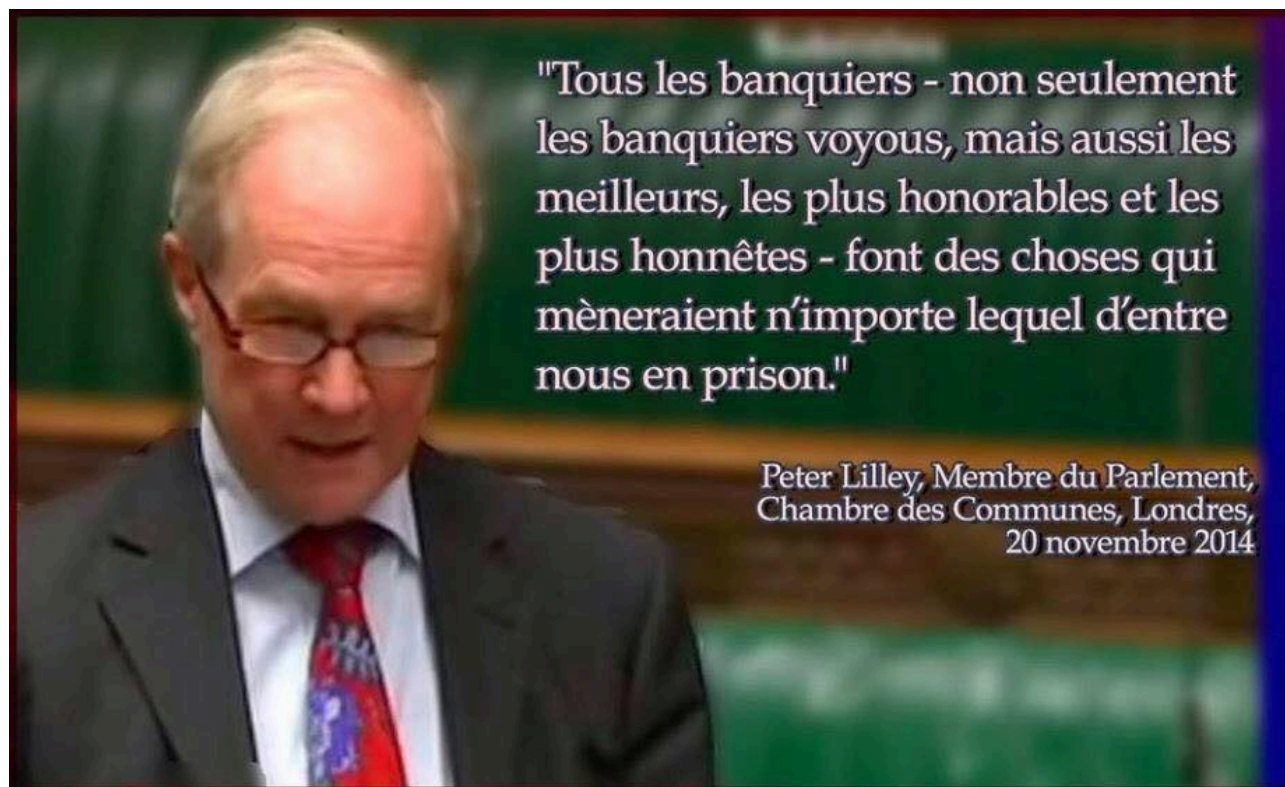
Idée force de Dostoïevski :
Tout être humain est habité d'un fort besoin d'imitation.
Donc, tension entre admiration et rivalité.
Source du concept-clef de Girard : le désir mimétique.

« We have to kill all the Palestinians unless they are resigned to live here as slaves. »

Chairman Heilbrun, the Mayor of Tel-Aviv, [lien](#).

Il est pénible de reconnaître le monde tel qu'il est, et plaisant de le rêver tel qu'on le souhaite. Nous préférons tous le Valium® à l'angoisse, d'où notre penchant pour le *borderless world*, cette berceuse pour vieux enfants gâtés. J'y verrais volontiers une fuite en avant, un rêve yeux ouverts, qui, comme son aîné nocturne, vise à satisfaire un désir empêché, non pas sexuel, mais religieux : le millénium avant l'heure. On cajole une planète lisse, débarrassée de l'autre, sans affrontements.

Régis Debray, « Éloge des frontières », 2010, p 18.



Revenez à l'Antique, ce sera un progrès.
Giuseppe Verdi.

**En voulant bien faire, on se condamne
à mal faire.**

Tout le monde peut se tromper.
Non, tout le monde se trompe.
Tout le temps.

« We must use terror, assassination, intimidation, land confiscation, and the cutting of all social services to get rid the Galilee of its Arab population. »

David Ben Gourion, polish born Israeli Statesman and former PM.

Pendant des années, j'ai travaillé comme professeur d'économie théorique. J'aimerais croire que j'ai gagné ma vie honnêtement ; mais souvent, j'ai des doutes.

Joan Robinson, cité par Pierre Aunac, « Une économie au service de l'homme », 2000, p 123.

La loi est comme le couteau : elle n'offense pas qui la manie.
José Hernandez, « Martin Fierro », 1872.

**Il est plus sage de changer beaucoup
de choses qu'une seule.**
Francis Bacon (1561-1626).

Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer.

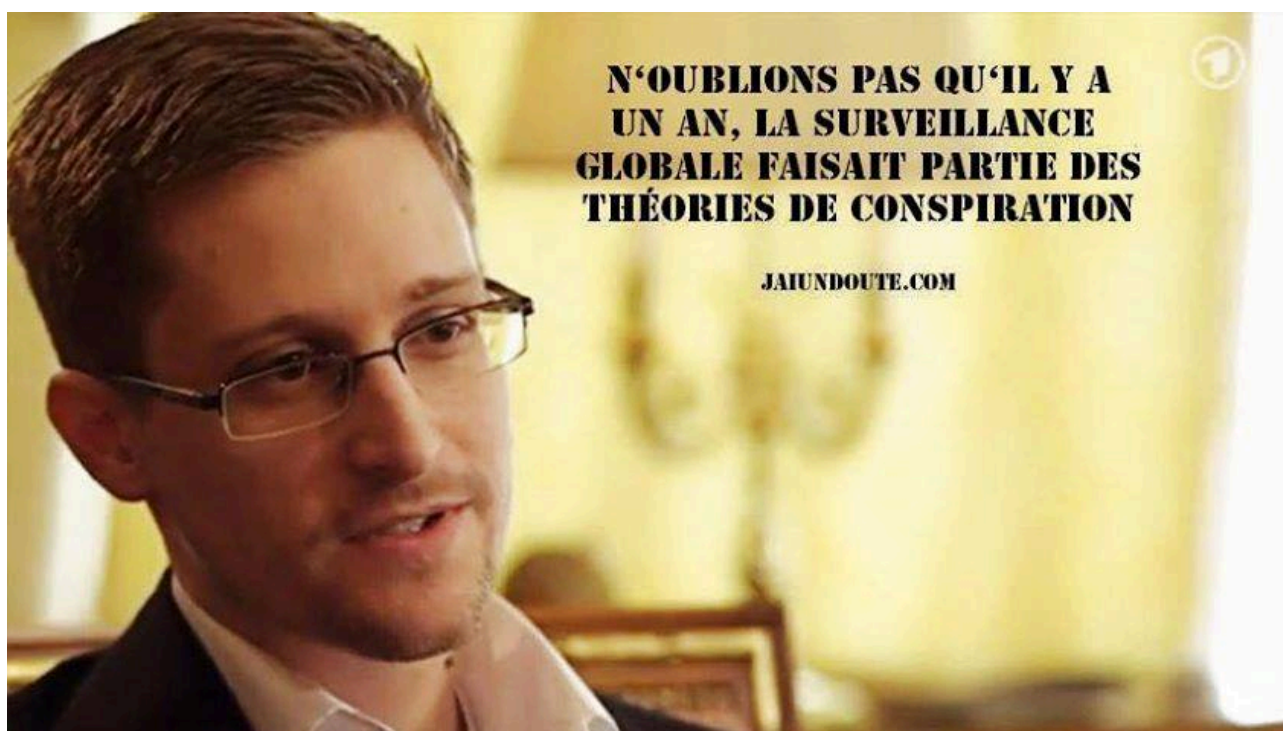
Guillaume d'Orange.

L'ENA est à la République ce que le château de la Belle au bois dormant est à Disneyland : la pièce maîtresse du royaume de l'illusion.

Bric de Tours, « Petit guide de la corruption politique », 2009.

Il faut rompre l'os et sucer la substantifique moelle.

Rabelais.



Les hommes sont devant la vérité comme les chauves-souris devant la lumière : aveugles.
Aristote.

L'argent est la pire des contrebandes.

William Jennings Bryan, Secrétaire d'État (Ministre des Affaires étrangères) de Woodrow Wilson (Psdt des USA de 1913 à 1921).

Les actionnaires, ces fermiers généraux des temps modernes.

Arnaud Montebourg (2010).

[La Ferme générale, sous l'Ancien Régime en France, est une compagnie de financiers, privée et privilégiée, chargée de la collecte des impôts indirects entre 1726 et 1790.]



Chap. 8 : LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

"L'argent est la pire des contrebandes." — William Jennings Bryan

Il apparaît désormais que, sans le Système de la Réserve Fédérale, aucune guerre mondiale n'aurait pu être déclenchée. Mais il se produisit un enchaînement étrange d'événements, dont aucun ne fut accidentel. Sans la candidature "*Bull Moose*" de Théodore Roosevelt, le populaire Président Taft aurait été [probablement] réélu et Woodrow Wilson serait retourné dans l'anonymat.¹⁶⁵ Si Wilson n'avait pas été élu, il n'y aurait peut-être pas eu de loi de la réserve fédérale et la première guerre mondiale aurait pu être évitée.

Cependant, les nations européennes avaient été incitées à maintenir de puissantes armées actives, puisque telle était la politique de leurs banques centrales et que celles-ci imposaient leurs décisions. Voici ce qu'écrivait le *Quarterly Journal of Economics*, en avril 1887 :

"Une revue détaillée de la dette publique européenne met en évidence des intérêts et des remboursements de fonds d'amortissement qui s'élèvent chaque année à \$5.343.000.000 [5,3 milliards de dollars]. La conclusion de M. Neymarck¹⁶⁶ est très proche de celle de M. Atkinson¹⁶⁷. Les finances de l'Europe sont tellement compromises que les gouvernements [européens] pourraient se demander si la guerre, malgré toutes les circonstances épouvantables qui l'accompagnent, ne serait pas préférable au maintien d'une paix aussi précaire que coûteuse. Si les préparations militaires de l'Europe ne débouchent pas sur la guerre, elles pourraient très bien aboutir à la banqueroute des États-Unis. Et si de telles folies ne conduisent ni à la guerre, ni à la ruine, alors elles se dirigent à coup sûr vers une révolution industrielle et économique."

Ce système instable — nations européennes lourdement armées et en faillite — a perduré de 1887 à 1914. Dans le même temps, les États-Unis continuaient d'être une nation débitrice, empruntant

à l'étranger et accordant peu de prêts internationaux, parce qu'ils n'avaient pas de banque centrale et ne pouvaient donc pas « mobiliser le crédit ». Les Rothschild, qui s'étendaient sur plusieurs pays grâce à leurs succursales, construisirent un système de prêts aux nations qui a permis de financer les conflits européens du dix-neuvième siècle. Dès 1900, il était devenu évident que les pays européens ne pouvaient se permettre une guerre majeure. S'ils disposaient de grandes armées opérationnelles, d'un service militaire universel et d'armes modernes, leurs économies ne pouvaient financer des dépenses aussi énormes.

Lorsque le Système de la Réserve Fédérale a commencé ses opérations en 1914, il a forcé le peuple américain à prêter aux Alliés vingt-cinq milliards de dollars, qui ne furent pas remboursés. En revanche, des intérêts considérables furent versés aux banquiers new-yorkais. Le peuple américain fut entraîné dans la guerre contre le peuple allemand, alors qu'il n'avait aucun différend politique ou économique avec lui. Qui plus est, les Allemands étaient plus nombreux aux États-Unis que partout ailleurs dans le monde ; près de la moitié des citoyens américains étaient de descendance allemande et il s'en fallut de peu pour que l'allemand ne devienne aux États-Unis la langue nationale.¹⁶⁸

¹⁶⁵ NOTE : P.34. "House m'a révélé dans un moment de confiance, 'Wilson a été élu par Teddy Roosevelt'." *The Strangest Friendship in History, Woodrow Wilson and Col. House*, George Sylvester Viereck, Liveright, N.Y. 1932.

¹⁶⁶ N. du T. : Alfred Neymark (1848-1921), économiste français qui faisait autorité à son époque, notamment en économie politique et dans les affaires boursières.

¹⁶⁷ N. du T. : John Atkinson Hobson (1858-1940), économiste anglais, critique de l'impérialisme et très populaire en tant qu'écrivain et conférencier.

¹⁶⁸ Convention Constitutionnelle de 1787.

Eustache Mullins, « Les secrets de la réserve fédérale », 1952, p 161.

La trahison des Américains par leur Président,
Woodrow Wilson :

Après l'entrée de l'Amérique dans la Première Guerre Mondiale, Woodrow Wilson livra le gouvernement des États-Unis au triumvirat constitué de ceux qui avaient financé sa campagne présidentielle : Bernard Baruch, Eugène Meyer et Paul Warburg. Baruch fut nommé à la tête du Conseil des Industries de la Guerre, avec des pouvoirs de vie et de mort sur toutes les usines aux États-Unis. Eugène Meyer fut nommé à la tête de la Société du Financement de la Guerre, en charge du programme de prêts qui finançaient la guerre. Paul Warburg prit le contrôle du système bancaire de la nation [américaine].¹⁷⁴

174 NOTE : Le New York Times du 10 août 1918: "M. (Paul) Warburg était l'auteur du plan qui organisa la *Société de Financement de la Guerre*."

Eustache Mullins, « Les secrets de la réserve fédérale », 1952, p 167.

Le 13 novembre 1914, dans une lettre à Sir Valentine Chirol, Spring-Rice écrivait (p. 241, v. 2) :

"On m'a dit aujourd'hui que le New York Times a été pratiquement acquis par Kuhn, Loeb et par Schiff, le protégé spécial de l'Empereur (allemand). Warburg, qui fait quasiment partie de la famille de Kuhn, Loeb et de celle de Schiff, est l'un des frères du Warburg bien connu de Hambourg ; il est l'associé dans la Ballin (Hamburg) Amerika Line et il est membre du Board - ou, plutôt, il en est LE membre. Il contrôle pratiquement la politique financière de l'administration [américaine] et Paish & Blackett (Angleterre) doivent essentiellement négocier avec lui. Bien sûr, c'était exactement comme négocier avec l'Allemagne. Tout ce qui était mentionné était propriété allemande."

Eustache Mullins, « Les secrets de la réserve fédérale », 1952, p 172.

Il semblait étrange que Woodrow Wilson ressentit la nécessité de placer la nation entre les mains de trois hommes, dont l'histoire personnelle était celle de la spéculation impitoyable et de la recherche du gain personnel, ou qu'il trouvât comme personnes de confiance suprême, durant la guerre contre l'Allemagne, un immigré allemand naturalisé en 1911 [Paul Warburg], le fils d'un immigré originaire de Pologne [Bernard Baruch¹⁸³] et le fils d'un immigré français [Eugène Meyer]. Bernard Baruch avait attiré pour la première fois l'attention de Wall Street en 1890, lorsqu'il travaillait pour A.A. Housman & Co.

[...]

Témoignant devant la Commission Nye, le 13 septembre 1937, Bernard Baruch déclara : "A l'origine, toutes les guerres sont économiques." Merci à ceux qui ont claironné qu'elles avaient pour origine des désaccords religieux et politiques !¹⁸⁵

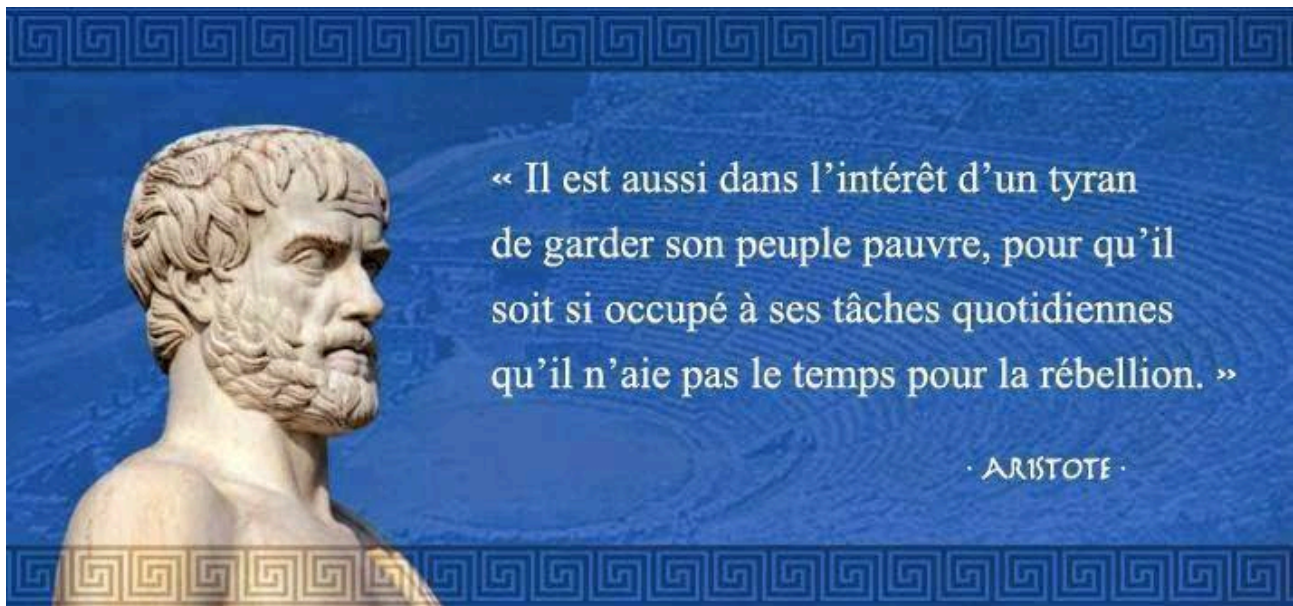
Un portrait de Baruch paru dans le magazine "New Yorker" rapportait qu'il avait réalisé un profit de 750.000 dollars en une seule journée durant la Première Guerre Mondiale, après qu'une rumeur de paix bidon se fut répandue à Washington. Dans le "Who's Who", Baruch mentionne qu'il a été l'un des membres de la commission chargée de tous les achats pour les Alliés durant la Première Guerre Mondiale. En fait, Baruch ETAIT cette commission. Il a dépensé l'argent du contribuable américain au rythme de 10 milliards de dollars par an et il figurait également en tant que membre dominant de la commission chargée de la fixation du prix des munitions.¹⁸⁶ Il déterminait les prix auxquels le Gouvernement achetait le matériel de guerre. Il serait naïf de présumer que ces commandes n'allaient pas à des firmes dans lesquelles lui et ses associés exerçaient plus qu'une dictature d'intérêts polie sur les fabricants américains. Lors des auditions de la Commission Nye en 1935, voici ce que Baruch a attesté :

"Le Président Wilson m'a remis une lettre m'autorisant à prendre le contrôle de toute industrie ou de toute usine. » [...] Certains membres du Congrès firent preuve de curiosité sur les compétences de Baruch pour exercer des pouvoirs de vie et de mort sur l'industrie américaine en temps de guerre. Il n'était pas un industriel et n'avait jamais mis les pieds dans une usine. Lorsqu'il fut convoqué devant la commission parlementaire, Bernard Baruch déclara que sa profession était « spéculateur ». Un boursicoteur de Wall Street avait donc été fait Tsar de l'industrie américaine !

Eustache Mullins, « Les secrets de la réserve fédérale », 1952, p 173.



**Toute la vie aura passé
et on n'aura rien fait.**



« Ce matin, Bourlanges a dit qu'il n'y aurait jamais dû y avoir de référendum en 2005 ! »

Message d'AMG sur le Répondeur de « Là-bas si j'y suis », 26 avril 2011.



Que l'on ne s'y trompe pas, la logique du processus de l'engrenage économique et politique mis au point à Maastricht est celle d'un fédéralisme au rabais fondamentalement anti-démocratique, faussement libéral et résolument technocratique. L'Europe qu'on nous propose n'est ni libre, ni juste, ni efficace. Elle enterre la conception de la souveraineté nationale et les grands principes issus de la Révolution : 1992 est littéralement l'anti-1789. Beau cadeau d'anniversaire que lui font, pour ses 200 ans, les pharisiens de cette République qu'ils encensent dans leurs discours et risquent de ruiner par leurs actes !

Philippe Séguin, « exception d'irrecevabilité » à propos des « Transferts de compétences nécessaires à l'établissement de l'Union économique et monétaire européenne (en vue de l'application du traité de Maastricht) », [discours formidable prononcé le 5 mai 1992](#).

Il y a bien peu de chance que le mot d'ordre « *Volem vivre al pais* », qui fut, comme on l'a peut-être oublié, l'étendard des paysans du Larzac, soit désormais perçu par un jeune téléspectateur autrement que comme un appel "poujadiste" à rejoindre la bête immonde.

Pour comprendre comment on a pu en arriver là, il est donc nécessaire de rappeler quelques faits. C'est en 1983-84 — comme on le sait — que la Gauche française dut officiellement renoncer (car dans la pratique, ce renoncement lui était, depuis longtemps, consubstantiel) à présenter la rupture avec le capitalisme comme l'axe fondamental de son programme politique. C'est donc à la même époque qu'elle se retrouva dans la difficile obligation intellectuelle d'inventer, à l'usage des électeurs, et tout particulièrement de la jeunesse, un idéal de substitution à la fois plausible et compatible avec la mondialisation, maintenant célébrée, du libre-échange. Ce sera, on le sait, la

célèbre lutte « contre le racisme, l'intolérance et toutes les formes d'exclusion », lutte nécessitant, bien sûr, parallèlement à la création *sur ordre* de diverses organisations « antiracistes », la construction méthodique des conditions politiques (par exemple, l'institution, le temps d'un scrutin, du système proportionnel) destinées à permettre l'indispensable installation d'un « Front National » dans le nouveau paysage politique.

C'est donc précisément dans cette période très trouble et très curieuse — pour tout dire très *mitterrandienne* — que les médias officiels furent amenés progressivement à donner au mot de populisme — qui appartenait jusque-là à une tradition révolutionnaire estimable — le sens qui est désormais le sien sous le règne de la pensée unique.

Pour la nécessaire réhabilitation de ce concept, on lira donc avec intérêt le livre de Christopher Lasch, *La Révolte des Élités* (Climats, 1996) ainsi que l'article courageux de Serge Halimi : « Le populisme, voilà l'ennemi », *Monde Diplomatique*, avril 1996.

Jean-Claude Michéa, « L'enseignement de l'ignorance, et ses conditions modernes », 2006, p 97.

La fortune se rencontre souvent au train de la raison.
[Le hasard produit souvent de meilleurs effets que la
volonté des hommes.]

Montaigne, « Essais » (1592), 1, 34.

On ne cesse de crier à nos oreilles, comme on
nous verserait dans un entonnoir, et notre tâche
ce n'est que de redire ce qu'on nous a dit.

Montaigne (1572-1592), « Essais » (1592), I, 26 « De
l'institution des enfants ».

L'autorité de ceux qui enseignent nuit la plupart du temps à ceux qui veulent apprendre.

Cicéron, « La nature des dieux » (I, V), cité par Montaigne (1,26).

La compétition à outrance profite plus aux combattants qu'aux méritants.

Barbara Goodwin, « Justice by lottery » (1992), citée par Gil Delannoi, p 24.

Contre la bêtise, même les dieux ne peuvent rien.

Schiller.

Nous ne sommes rien,
Nous sommes tombés
Dans l'ombre et nous serons détruits.
Mais souviens-toi que dans ces ténèbres
Nous gardons vivant le germe d'une idée
Que le soleil un jour
Fera éclore dans les années futures.

*Sponder, « Trial of a judge », cité par Orwell,
« Dans le ventre de la baleine ».*

Ne pas oublier que c'est jouissif
de penser ensemble.

Ceux qui ne savent pas dire non sont morts.

Les marchands ont gagné :
ils ont colonisé notre imaginaire.

Il est beaucoup plus facile de légaliser
certaines choses que de les légitimer.
Chamfort.

En politique, dire, c'est faire.
John Langshaw Austin, 1991.

Le mariage est une prostitution à long terme, la
prostitution est un mariage à court terme.
*E. Armand (1872-1962), de son vrai nom Ernest-Lucien
Juin, anarchiste individualiste.*

Si Dieu est, l'homme est esclave ; or l'homme
peut et doit être libre ; donc Dieu n'existe pas.
Bakounine.

**Ce sur quoi tu n'as aucun pouvoir,
tâche au moins de l'aimer.**
Nietzsche.

On attendait Jésus et on a eu l'église.

**Si tu veux être heureux, nom de dieu, prends ton
propriétaire !**
Anonyme, chanson « Le Père Duchesne » (1892).

**Les crimes et les délits, comme le suicide, les
maladies et l'abrutissement, sont les portes
par lesquelles s'écoule la misère.**

*Proudhon, « Philosophie de la misère », 10^{ème} époque
« La population », p 87.*

Toute justice proprement pénale est injuste.

*Jean-Marie Guyau, « Esquisse d'une morale sans obligation ni
sanction ».*

Fabriquez votre propre morale.
Il faut une multiplicité de morales.
Une morale unique sera forcément
autoritaire.

D'après Jean-Marie Guyau.

L'éducation peut tout.

Helvétius.

Nous sommes ce que nous faisons de ce que les
autres ont voulu faire de nous.

Jean-Paul Sartre.

Deviens ce que tu es.

Pindare.

La science, en montrant que l'homme est périphérique, cause
aux croyants une blessure narcissique.

Michel Onfray.

En surmatérialiste, si on creuse la matière, on
finit toujours par trouver du vide.

Michel Onfray.

Il y a une certaine générosité inséparable de
l'existence, et sans laquelle on meurt, on se dessèche
intérieurement. Il faut fleurir ; la moralité, le
désintéressement, c'est la fleur de la vie humaine.

*Jean-Marie Guyau, « Esquisse d'une morale sans
obligation ni sanction ».*

La dépense est une richesse.
D'après Jean-Marie Guyau.

**Proudhon est à la fois un grand libéral
et un grand socialiste.**

Jean Jaurès, justifiant l'anarchisme
comme troisième voie crédible.

Tout ce qui est important arrive sur des pattes de
colombe.
Nietzsche.

Je reviendrai et je serai des millions.
Spartacus.

Pour maintenir son pouvoir de mobilisation, le capitalisme va
[...] puiser des ressources en dehors de lui-même, dans les
croyances qui possèdent, à un moment donné du temps, un
pouvoir important de persuasion.

*Luc Boltanski et Ève Chiapello, « Le nouvel esprit du
capitalisme » (2000), p 57.*

Là où il n'y a plus de débat, il n'y a plus de science. On entre dans le domaine de la religion.
Vincent Courtillot.

Il faut faire vite ce qui ne presse pas,
pour pouvoir faire lentement ce qui presse.
Proverbe chinois.

On s'étonne trop de ce qu'on voit rarement
et pas assez de ce qu'on voit tous les jours.

**Au Japon, apprendre et copier,
c'est le même mot.**

Le fait divers fait diversion.
Bourdieu.

On n'a pas attaqué les idées tant
qu'on n'a pas attaqué les personnes.
Joseph de Maistres, salaud assumé.

Il faut réhabiliter la valeur travail.

Slogan du parti unique des esclavagistes, dits libéraux, l'UMPS.

Le travail rend libre.

Devise à l'entrée du camp d'Auschwitz.

La liberté c'est l'esclavage.

Devise de Big Brother dans 1984, d'Orwell.

Travail, famille, partie.

Devise de Pétain sous Vichy.

Malheur à celui qui veut sans cesse multiplier ses revenus, parce qu'en multipliant le sien, il y mêle infailliblement celui du prochain.

Louis Bourdaloue.

Les gens qui réussissent sont ceux qui savent s'adapter à la réalité. En revanche, ceux qui persistent à vouloir élargir la réalité aux dimensions de leur rêve échouent. Et c'est pourquoi tout progrès humain est dû en définitive aux gens qui échouent.

Simon Leys, « Protée et autres essais » (2001).

Les sots usent des gens d'esprit comme les petits hommes portent de grands talons.

Vauvenargues.

Pour une information libre et non faussée !

Travailler moins pour rigoler plus !

**Ce que le capital veut,
le gauchisme le peut.**

Je n'aime pas les communistes parce qu'ils sont communistes ; je n'aime pas les socialistes parce qu'ils ne sont pas socialistes ; et je n'aime pas les miens parce qu'ils aiment trop l'argent.

Charles de Gaulle.

À force de dire oui à tout, on disparaît soi-même.

Charles de Gaulle.

Les despotes eux-mêmes ne nient pas que la liberté ne soit excellente ; seulement ils ne la veulent que pour eux-mêmes, et ils soutiennent que tous les autres en sont tout à fait indignes.

Alexis de Tocqueville, « L'Ancien Régime et la Révolution », 1866 [décrivant honnêtement le fond de l'idéologie esclavagiste dite libérale].

S'il peut y avoir la moindre chance d'atteindre l'oreille de l'autre, ce n'est qu'en donnant le plus de tranchant possible à son propos.

Voilà pourquoi le trait est ici accentué. Les temps heureux où l'on pouvait s'en dispenser, où l'on pouvait éviter l'outrance et faire dans la sobriété, ne sont pas encore venus.

Günther Anders, « De la bombe », 1956, cité par Michéa dans « L'enseignement de l'ignorance »..

Quelque chose doit remplacer les gouvernements, et le pouvoir privé me semble l'entité adéquate pour le faire.

David Rockefeller à Newsweek, février 1999.

Une vérité superficielle est un énoncé dont l'opposé est faux ;
une vérité profonde est un énoncé dont l'opposé est aussi une
vérité profonde.

Niels Bohr, mathématicien.

La liberté est l'autorisation de n'obéir à aucune loi extérieure que celles auxquelles j'ai pu donner mon assentiment.

Emmanuel Kant, « Vers la paix perpétuelle ».

L'homme qui se défend de penser
n'apprend jamais rien.

Giacomo Casanova, « Histoire de ma vie ».

**Mettez-vous à la place des autres.
Si vous y arrivez, vous ne serez plus
capable de faire du mal à autrui.**

Bouddha.

« Messieurs, il faut parler plus haut et plus vrai ! Il faut dire ouvertement qu'en effet les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures. Je répète qu'il y a pour les races supérieures un droit, parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le devoir de civiliser les races inférieures. Ces devoirs ont souvent été méconnus dans l'histoire des siècles précédents, et certainement quand les soldats et les explorateurs espagnols introduisaient l'esclavage dans l'Amérique centrale, ils n'accomplissaient pas leur devoir d'hommes de race supérieure. Mais de nos jours, je soutiens que les nations européennes s'acquittent avec largeur, grandeur et honnêteté de ce devoir supérieur de la civilisation. »

« Ma politique, c'est la théorie, non pas du rayonnement pacifique, mais du rayonnement par la guerre. Ma politique, c'est une succession d'expéditions guerrières aux quatre coins du monde. Ma politique, c'est la guerre ! »

*Jules Ferry [icône donnée en exemple au bon peuple par les possédants bien-pensants de la République conservatrice],
Discours à la Chambre, le 28 et le 30 juillet 1885.*

« Agis avec les autres comme tu voudrais qu'ils agissent avec toi, si tu étais à leur place et eux à la tienne. » La règle est bonne. On l'a bien appelée la « règle d'or ». Elle ne résout pourtant pas tout.

Voilà un homme qui traite durement ses enfants, qui les bourre de reproches, les prive, pour la moindre faute, de leurs plaisirs préférés, leur cache même, avec une espèce de pudeur, la grande tendresse qu'il a pour eux. Cet homme a été élevé ainsi ; parce qu'il a réussi dans le monde, il croit que le système est bon. Il ne fait point la part des événements ; il ne tient pas compte des caractères ; il ne se dit pas qu'un enfant peut mourir à vingt ans, ce qui jette au néant tous les fruits de cette prudence paternelle. Comme il a été élevé, il élève les autres.

Un prêtre s'entretient lui-même dans la crainte de la mort et de l'enfer. Il surveille en lui-même les plus petits plaisirs, et les étouffe, parce que, dit-il, ce sont des pièges tendus par le diable. Il mutile sa propre vie, il ne vit que pour mourir. Le voilà maintenant qui prêche ; le voilà qui dépeint à des enfants des images terribles et leur prépare des cauchemars pour la nuit. Il leur fait des sermons comme il veut en entendre.

Un homme violent pousse son épée contre la poitrine d'un autre, en présence de quatre témoins et de deux médecins. Ce qu'il fait, il le croit naturel et juste, parce que l'autre a une épée aussi, et s'en sert le mieux qu'il peut. « Je lui permets de me tuer ; cela me permet de le tuer. »

Un homme vend à faux poids. La « règle d'or » ne le gênerait pas du tout. Il vous dira : « J'ai été trompé plus d'une fois, parce que je n'ai pas su ouvrir l'œil quand il le fallait. Les autres me ressemblent. Le commerce est une espèce de combat. On dit bien qu'il faut être strictement honnête ; mais personne ne le croit. Moi, du moins, je ne le crois pas. J'admets très bien que l'on me trompe, si je suis négligent ou ignorant ; je n'attends des autres ni pitié, ni amitié, ni franchise, dans les affaires. Méfie-toi comme je me méfie. »

Un financier joue à la Bourse, presque à coup sûr, d'après une nouvelle importante qu'il a connue avant les autres. Essayez votre morale sur lui ; dites-lui : « Seriez-vous content si quelqu'un jouait ainsi contre vous, après avoir regardé les cartes ? » Il vous répondra : « Je sais que tous agissent comme moi, sont à l'affût de nouvelles, cachent leur jeu et essaient de voir le mien. Qu'ils me dépouillent s'ils le peuvent ; j'y consens. Ce combat est loyal. »

Ces exemples prouvent deux choses. D'abord que la plupart des hommes éprouvent le besoin d'être justes à leurs propres yeux ; ensuite que chacun arrive à justifier ses propres actions, et sans beaucoup de peine. Moraliste, je vous laisse la parole et je vous rends votre règle d'or.

Alain, « Propos d'un Normand 2 », 26 avril 1908.

[Moralité : il nous faut de vraies valeurs pour une common decency digne de ce nom.]

Les vérités, lorsqu'elles ne sont pas soumises à une réévaluation permanente, finissent par cesser d'avoir un effet de vérité par leur exagération qui les transforme en mensonge.

John Stuart Mill, cité par Norman Finkelstein dans « L'industrie de l'holocauste. Réflexions sur l'exploitation de la souffrance des juifs » (La Fabrique, 2001), p 12.

L'histoire, c'est de la blague.

Henry Ford, cité par Norman Finkelstein dans « L'industrie de l'holocauste. Réflexions sur l'exploitation de la souffrance des juifs » (La Fabrique, 2001).

Un dompteur de cirque parvient à dresser un éléphant en recourant à une technique très simple : alors que l'animal est encore jeune, il lui attache une patte à un tronc d'arbre très solide. Malgré tous ses efforts, l'éléphanteau n'arrive pas à se libérer. Peu à peu, il s'habitue à l'idée que le tronc est plus fort que lui. Une fois qu'il est devenu un adulte doté d'une force colossale, il suffit de lui passer une corde au pied et de l'attacher à un jeune arbre. Il ne cherchera même pas à se libérer.

Comme ceux des éléphants, nos pieds sont entravés par des liens fragiles. Mais, comme nous avons été accoutumés dès l'enfance à la puissance du tronc d'arbre, nous n'osons pas lutter.

Sans savoir qu'il nous suffirait d'un geste de courage pour découvrir toute notre liberté.

Paulo Coelho, « Maktub ».

Peuple ou multitude ?

Pour peu que l'État prenne d'extension, cette paternité vénérable dégénère rapidement en impuissance, confusion, déraison et tyrannie. Le prince est incapable de pourvoir à tout ; il doit s'en rapporter à des agents qui le trompent, le volent, le discréditent, le perdent dans l'opinion, le supplantent, et à la fin le détrônent.

Ce désordre inhérent au pouvoir absolu, la démoralisation qui s'ensuit, les catastrophes qui le menacent sans cesse, sont la peste des sociétés et des États.

Aussi peut-on poser comme règle que le gouvernement monarchique est d'autant plus bénin, moral, juste, supportable et partant durable, je fais abstraction en ce moment des relations extérieures, que ses dimensions sont plus modestes et se rapprochent davantage de la famille ; et vice versa, que ce même gouvernement sera d'autant plus insuffisant, oppressif, odieux à ses sujets et conséquemment instable, que l'État sera devenu plus vaste.

R-J. Proudhon, « Du principe fédératif et de la nécessité de reconstituer le parti de la révolution », 1863.

**Les pouvoirs élus ne valent
pas mieux que les autres.**

Alain, « Propos sur le pouvoir », p 226.

**Deux loups et un lapin qui votent
pour le dîner ce soir.**

À la nomination d'une petite minorité
corrompue, la >démocratie< substitue
l'élection par une masse incompétente.

Georg Bernard Shaw.

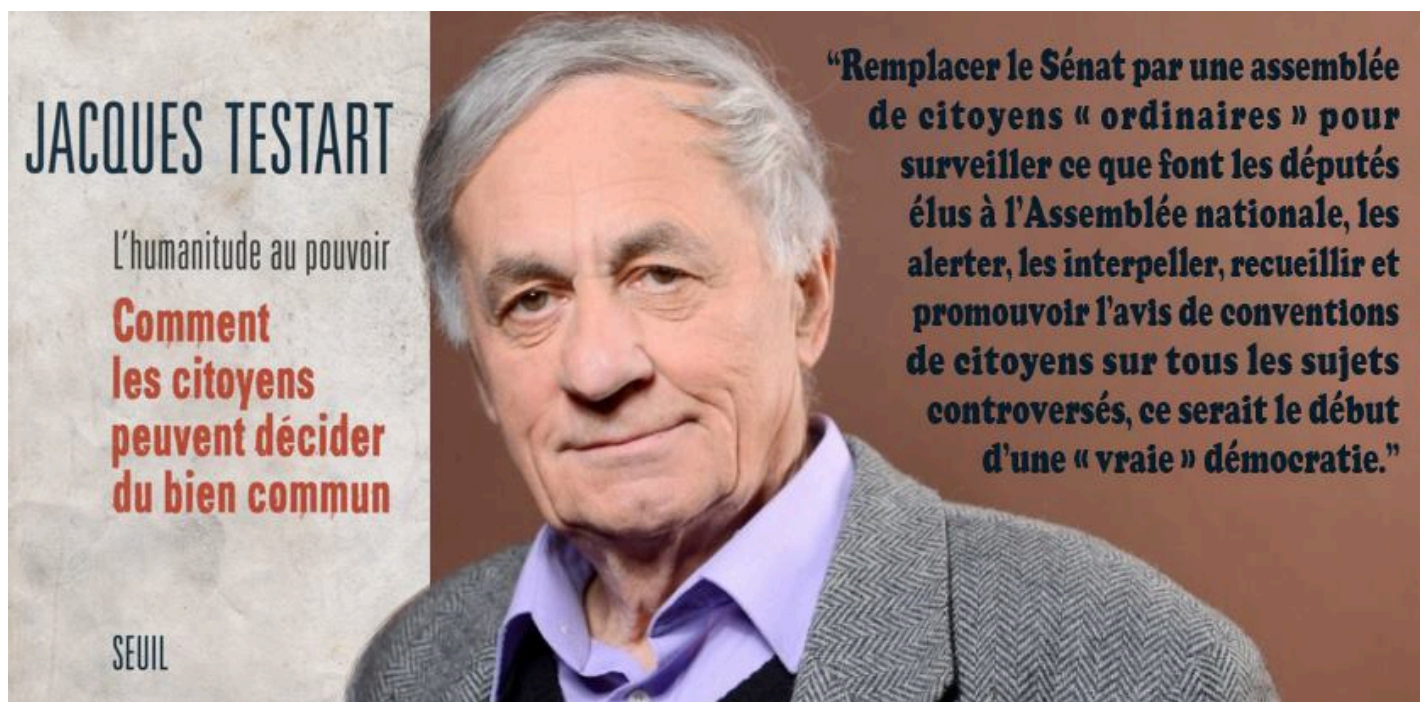
**La vérité judiciaire est à la vérité ce
que le margouillat est au crocodile.**

*Proverbe bantou, cité par Pierre Péan dans « La
république des mallettes », 2011.*

La misère *religieuse* est, d'une part, l'expression de la misère réelle, et, d'autre part, la *protestation* contre la misère réelle. La religion est le soupir de la créature accablée par le malheur, l'âme d'un monde sans cœur, de même qu'elle est l'esprit d'une époque sans esprit. C'est l'*opium* du peuple.

Le véritable bonheur du peuple exige que la religion soit supprimée en tant que bonheur *illusoire* du peuple. Exiger qu'il soit renoncé aux illusions concernant notre propre situation, c'est exiger qu'il soit renoncé à une situation qui a besoin d'illusions. La critique de la religion est donc, en germe, la critique de cette vallée de larmes, dont la religion est l'auréole.

Karl Marx, *Contribution à la critique de La philosophie du droit de Hegel*, Introduction (1843).



Dès qu'un homme cherche le bonheur, il est condamné à ne pas le trouver ; et il n'y a point de mystère là-dedans. Le bonheur n'est point comme cet objet en vitrine, que Vous pouvez choisir, payer, emporter. Si vous l'avez bien regardé, il sera bleu ou rouge chez vous comme dans la vitrine ; tandis que le bonheur n'est bonheur que quand vous déterminez ; si vous le cherchez dans le monde, hors de vous-même, jamais rien n'aura l'aspect du bonheur. **En somme, on ne peut raisonner ni prévoir au sujet du bonheur, il faut l'avoir maintenant ; quand il paraît être dans l'avenir, songez-y bien, c'est que vous l'avez déjà. Espérer c'est être heureux.**

Les poètes expliquent souvent mal les choses ; et je le comprends bien ; ils ont tant de mal à ajuster les syllabes et les rimes qu'ils sont condamnés à rester dans les lieux communs. Ils disent que le bonheur resplendit tant qu'il est au loin et dans l'avenir, et que, lorsqu'on le tient, ce n'est plus rien de bon ; comme si on voulait saisir l'arc-en-ciel, ou tenir la source dans le creux de sa main. Mais c'est parler grossièrement. Il est impossible de poursuivre le bonheur, sinon en paroles ; et ce qui attriste Surtout ceux qui cherchent le bonheur autour d'eux, c'est qu'ils n'arrivent pas du tout à le désirer. Jouer au bridge, cela ne me dit rien, parce que je n'y joue pas. La boxe et l'escrime, de même ; la musique, de même ; la lecture, de même. La science ne plaît pas en perspective ; **il faut y entrer. Et il faut une contrainte au commencement, et une difficulté toujours. Un travail réglé et des victoires**

après des victoires, voilà sans doute la formule du bonheur. Et quand l'action est commune, comme dans le jeu de cartes, ou dans la musique, ou dans la guerre, c'est alors que le bonheur est Vif.

Mais il y a des bonheurs solitaires, qui portent toujours les mêmes marques, action, travail, victoire ; ainsi le bonheur de l'avare ou du collectionneur, qui du reste se ressemblent beaucoup. D'où vient que l'avarice est prise pour un vice, surtout si l'avare en vient à s'attacher aux vieilles pièces d'or, tandis que l'on admire plutôt celui qui met en vitrine des émaux, ou des ivoires, ou des peintures, ou des livres rares ? On se moque de l'avare, qui ne veut pas changer son or pour d'autres plaisirs, alors qu'il y a des collectionneurs de livres qui n'y lisent jamais de peur de les salir. Dans le vrai, ces bonheurs-là, comme tous les bonheurs, sont impossibles à goûter de loin. C'est le collectionneur qui aime les timbres-poste, et je n'y comprends rien. De même c'est le boxeur qui aime la boxe, et le chasseur qui aime la chasse, et le politique qui aime la politique.

C'est dans l'action libre qu'on est heureux ; c'est par la règle que l'on se donne qu'on est heureux ; par la discipline acceptée en un mot, soit au jeu de football, soit à l'étude des sciences. Et ces obligations, vues de loin, ne plaisent pas, mais au contraire déplaisent. Le bonheur est une récompense qui vient à ceux qui ne l'ont pas cherchée.

Alain, « Propos d'un Normand 1 », 18 mars 1911, p 108.

Les jeunes gens, presque toujours, sont savants comme ils sont polis. On leur a appris qu'il y a des expressions inconvenantes, et des choses qu'il ne faut pas dire ; ils savent résoudre un problème à peu près comme ils savent manger un œuf à la coque. Ils ne piqueront pas une poire dans une coupe avec leur couteau ; ils ne diront pas qu'un kilo de plume pèse moins qu'un kilo de plomb ; ils ne diront pas que le frottement entre deux surfaces solides dépend de la vitesse ; mais ce sont là pour eux des règles du beau langage ; aussi, quand, par inadvertance, ils lâchent quelque sottise, vous les voyez rougir comme s'ils avaient, d'une main trop lourde, écrasé un œuf à la coque.

Il y a des caractères plus dociles que d'autres ; il y a aussi des mémoires qui retiennent mieux ; de même parmi les phonographes, il y en a qui reproduisent en grinçant et en nasillant, d'autres qui, au contraire, imitent merveilleusement les voix. Un bon phonographe, je veux dire un jeune homme disposé naturellement à l'obéissance, est formé dès le jeune âge à ne dire que ce qui se dit ; doué avec cela d'une collection suffisante de rouleaux vierges, un tel jeune homme est promis aux plus hautes destinées. Toujours il chante l'air qu'on lui demande, et il le chante comme il faut : c'est un recueil de bonnes réponses. Aussi, à toutes les expositions, notre phonographe obtient les plus hautes récompenses ; et si seulement personne n'a chanté faux devant son pavillon, le voilà admis à l'École polytechnique, qui est un magasin de phonographes réglés et estampillés par l'État.

Cependant il y a par le monde des phonographes rebelles, qui reproduisent mal, et qui ajoutent à ce qu'ils chantent quelque chose d'eux-mêmes, des grincements, des sifflements, des bruits non classés, qui se produisent péniblement, et mettent au supplice les oreilles bien élevées. L'un vous dit que si on double le côté d'un carré, la surface est ainsi doublée ; un autre demande pourquoi une horloge à poids ne se remonte pas elle-même, par l'effet de son mouvement ; un autre voudrait que l'on monte une dynamo sur l'essieu d'une locomotive, afin d'avoir de l'électricité sans qu'il en coûte rien. Pensées confuses, mal conçues, surtout mal exprimées ; pénible travail d'accouchement. Pourtant l'invention et le progrès sont là en germe ; et cette fumée est le signe d'un feu. Je hais les jeunes gens qui ne disent pas de sottises.

Alain, « *Propos d'un Normand 2* », 22 octobre 1907, p 112.

Toutes nos qualités sont incertaines et douteuses,
en bien comme en mal, et elles sont presque
toutes à la merci des occasions.

La Rochefoucauld, « Maximes » (1678), n°470.

**Le vingtième siècle ouvrira l'ère des fédérations,
ou l'humanité recommencera un purgatoire de mille ans.**

Proudhon, 1863.

« Cherchons ensemble, si vous voulez, les lois de la société, le mode dont ces lois se réalisent, le progrès suivant lequel nous parvenons à les découvrir ; mais pour Dieu ! après avoir démoli tous les dogmatismes a priori, ne songeons point à notre tour à endoctriner le peuple ; ne tombons pas dans la contradiction de votre compatriote Martin Luther, qui, après avoir renversé la théologie catholique, se mit aussitôt, à grand renfort d'excommunications et d'anathèmes, à fonder une théologie protestante. ..

Parce que nous sommes à la tête du mouvement, ne nous faisons pas les chefs d'une nouvelle intolérance, ne nous posons pas en apôtres d'une nouvelle religion, cette religion fut-elle la religion de la logique, la religion de la raison. Accueillons, encourageons toutes les protestations ; flétrissons toutes les exclusions, tous les mysticismes ; ne regardons jamais une question comme épuisée, et quand nous aurons usé jusqu'à notre dernier argument, recommençons s'il faut, avec éloquence et ironie.

À cette condition, j'entrerai avec plaisir dans votre association, sinon, non ! »

Proudhon, « Lettre à Marx », en 1846, citée en préface du livre « Du principe fédératif et de la nécessité de reconstituer le parti de la révolution » (1863), p 11.

Il y a donc une relation cachée entre ces deux mots : liberté et commerce.

Tocqueville, cité par Michéa dans « L'enseignement de l'ignorance, et ses conditions modernes » (2006), p 87.

Tous les conformismes, au sens large, sont par nature plus inconscients.

De ce point de vue, le tirage au sort assure la diversité des choix et, plus encore que la neutralité, il s'agit là d'une forme générale d'impartialité et d'une source de richesse dans l'expression des personnalités et l'épanouissement des comportements.

Au contraire, les règles de cooptation très élaborées et très codifiées poussent en général à uniformiser les choix.

Gil Delannoi, « Le retour du tirage au sort en politique » (2010).

Il y a une justification libérale de la torture qui s'appuie sur un scénario qui n'existe pas (attentat en cours, bombe à retardement, innocents à sauver en urgence).

Enquête Fakir : voulez-vous désigner le Radis d'Or du parti « socialiste » : rouge à l'extérieur, blanc à l'intérieur, et toujours près de l'assiette au beurre ?

Les élections sont achetées, en quelque sorte, et ceux
qui les achètent fixent le cadre, non les politiques.

Chomsky, mai 2010, à Paris.

**Plus la misère avance,
plus les riches se protègent.**

Libre est celui qui ne possède rien.

L'amour est une cage à la recherche d'un oiseau.

Jean Cocteau.

**Les Ouiistes ne sont pas seulement
des mauvais perdants,
ce sont des tricheurs.**

*Bilan du référendum de 2005 sur l'anticonstitution européenne, après
le coup d'État du 4 février 2008 à Versailles.*

La fausse promesse, l'illusion de l'égalité :

**« Cette loi qui, dans un grand souci d'égalité,
interdit au riches comme aux pauvres de
coucher sous les ponts, de mendier dans la rue
et de voler du pain. »**

Anatole France.

« L'éducation de masse, qui se promettait de démocratiser la culture, jadis réservée aux classes privilégiées, a fini par abrutir les privilégiés eux-mêmes. La société moderne, qui a réussi à créer un niveau sans précédent d'éducation formelle, a également produit de nouvelles formes d'ignorance.

Il devient de plus en plus difficile aux gens de manier leur langue avec aisance et précision, de se rappeler les faits fondamentaux de l'histoire de leur pays, de faire des déductions logiques, de comprendre des textes écrits autres que rudimentaires. »

Christopher Lasch, « La Culture du Narcissisme », 2000, p. 169, cité par Jean-Claude Michéa dans « L'enseignement de l'ignorance, et ses conditions modernes » (2006).

Parenthèse sur l'enseignement : on bavarde interminablement sur la crise de l'enseignement, chaque ministre produit sa réforme, et on laisse de côté, et pour cause, l'essentiel.

Comme le disait déjà Platon, il y a 2500 ans, à la base de toute acquisition et de toute transmission de savoir, il y a l'éros : l'amour pour l'objet enseigné qui passe nécessairement par une relation affective spécifique entre enseignant et enseigné. »

Cornélius Castoriadis, « La fin de l'histoire », 1992, cité par Jean-Claude Michéa dans « L'enseignement de l'ignorance, et ses conditions modernes » (2006).

« Un marchand, comme on l'a très bien dit, n'est nécessairement citoyen d'aucun pays en particulier ; il lui est, en grande partie, indifférent en quel lieu il tient son commerce, et il ne faut que le plus léger dégoût pour qu'il se décide à emporter son capital d'un pays dans un autre, et, avec lui, toute l'industrie que ce capital mettait en activité ».

Adam Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, (Gallimard, 1990, p. 231).

Du côté du salarié idéal, la vertu complémentaire sera évidemment la fameuse « mobilité géographique », c'est-à-dire l'aptitude à rompre, sur le champ et sans regrets, tous les liens qui peuvent unir un homme à un lieu, une culture et à d'autres êtres humains.

Il n'est pas très difficile, avec un peu d'habileté universitaire, de présenter cette incapacité d'aimer et ces dispositions à l'ingratitude comme l'essence même de la « liberté ».

Jean-Claude Michéa dans « L'enseignement de l'ignorance, et ses conditions modernes » (2006), p 22.

H.W. Loucks dénonça la Loi de Réserve Fédérale dans *La Grande Conspiration de la Maison Morgan* : « Dans la Loi de Réserve Fédérale, ils ont arraché au peuple le pouvoir constitutionnel de battre monnaie et d'en réguler la valeur, qu'ils se sont garantis à eux-mêmes. » Page 31, Loucks écrit : « La Maison Morgan est maintenant aux commandes de notre industrie, de notre commerce et des affaires politiques. Elle a le contrôle total de la prise de décision politique des partis démocrate, républicain et progressiste. L'extraordinaire propagande actuelle en vue de la « préparation [militaire du pays] » est planifiée davantage pour la coercition intérieure que pour la défense contre une agression extérieure. »

H.W. Loucks, The Great Conspiracy of the House of Morgan [La Grande Conspiration de la Maison Morgan], édition privée, 1916, cité par Eustache Mullins, « Les secrets de la réserve fédérale », 1952, p 79.

**Un produit qui ne s'use pas est
une tragédie pour les affaires.**

Publication des années 20 contre le chômage.

http://www.dailymotion.com/video/x4785j_denis-robert-clearstream-voleurs-de_news

<http://www.agoravox.fr/tribune-libre/article/voleurs-de-poule-et-voleurs-de-32979>

*Denis Robert, « Voleurs de poule, pilleurs de foule »,
décembre 2007.*

Les peuples n'ont jamais que le degré de liberté
que leur audace conquiert sur la peur.

Stendhal.

**Je suis contre la terreur
qui transforme l'homme en chose.**

Maurice Merleau-Ponty.

Je me révolte, donc nous sommes.

Albert Camus.

RELIGION DU CAPITAL

Oraison dominicale :

Capital, notre père, qui êtes de ce monde, Dieu tout-puissant, qui changez le cours des fleuves et percez les montagnes, qui séparez les continents et unissez les nations ; créateur des marchandises et source de vie, qui commandez aux rois et aux sujets, aux patrons et aux salariés, que votre règne s'établisse sur toute la terre.

Donnez-nous beaucoup d'acheteurs prenant nos marchandises, les mauvaises et aussi les bonnes ;

Donnez-nous des travailleurs misérables acceptant sans révolte tous les travaux et se contentant du plus vil salaire ;

Donnez-nous des gogos croyant en nos prospectus :

Faites que nos débiteurs payent intégralement leurs dettes et que la Banque escompte notre papier;

Faites que Mazas ne s'ouvre jamais pour nous et écartez de nous la faillite ;

Accordez-nous des rentes perpétuelles.

Amen.

Credo :

Je crois au Capital qui gouverne la matière et l'esprit ;

Je crois au Profit, son fils très légitime, et au Crédit, le Saint-Esprit, qui procède de lui et est adoré conjointement ;

Je crois à l'Or et à l'Argent, qui, torturés dans l'Hôtel de la Monnaie, fondus au creuset et frappés au balancier, reparaissent au monde Monnaie légale, et qui, trouvés trop pesants, après avoir circulé sur la terre entière, descendent dans les caves de la Banque pour ressusciter Papier-monnaie ;

je crois à la Rente cinq pour cent, au quatre et au trois pour cent également et à la Cote authentique des valeurs ;

je crois au Grand-Livre de la Dette publique, qui garantit le Capital des risques du commerce, de l'industrie et de l'usure ;

je crois à la Propriété individuelle, fruit du travail des autres, et à sa durée jusqu'à la fin des siècles ;

je crois à l'Éternité du Salariat qui débarrasse le travailleur des soucis de la propriété ;

je crois à la Prolongation de la journée de travail et à la Réduction des salaires et aussi à la Falsification des produits ;

je crois au dogme sacré :
ACHETER BON MARCHÉ ET VENDRE CHER ;

et pareillement je crois aux principes éternels de notre très sainte église, l'Économie politique officielle.

Amen.

[Paul Lafargue, « La religion du capital » \(1887\).](#)

La véritable nature du parti moderne.

Dans un parti, et plus particulièrement dans un parti politique de combat, la démocratie ne se prête pas à l'usage domestique: elle est plutôt un article d'exportation. C'est que toute organisation politique a besoin d'un « équipement léger qui ne gêne pas inutilement les mouvements ». La démocratie est tout à fait incompatible avec la promptitude stratégique, et ses forces ne se prêtent pas à une rapide entrée en campagne. D'où l'hostilité du parti politique, même démocratique, à l'égard du référendum et de toutes les autres mesures de prévention démocratique ; d'où aussi la nécessité d'une constitution qui, sans être césarienne au sens absolu du mot, n'en est pas moins fortement centralisée et oligarchique.

M. Lagardelle complète le tableau en y ajoutant les traits suivants: « Et ils ont reproduit à l'usage des prolétaires les moyens de domination des capitalistes ; ils ont constitué un gouvernement ouvrier aussi dur que le gouvernement bourgeois, une bureaucratie ouvrière aussi lourde que la bureaucratie bourgeoise, un pouvoir central qui dit aux ouvriers ce qu'ils peuvent et ce qu'ils ne peuvent pas faire, qui brise dans les syndicats et chez les syndiqués toute indépendance et toute initiative et qui doit parfois inspirer à ses victimes le regret des modes capitalistes de l'autorité ».

L'étroite ressemblance qui existe entre le parti démocratique de combat et l'organisation militaire trouve son écho jusque dans la terminologie socialiste qui, en Allemagne surtout, est empruntée en grande partie à la science militaire. Il n'est peut-être pas une seule expression de tactique militaire, de stratégie et de caserne, bref du jargon militaire, qui ne se retrouve dans les articles de fond de la presse socialiste.

Robert Michels, « Les partis politiques. Essai sur les tendances oligarchiques des démocraties » (1911), p 24.

L'homme supérieur ne demande rien qu'à lui-même ;
l'homme vulgaire et sans mérite demande tout aux autres.
Confucius.

Les hommes bien, généreux, à la hauteur, ne créent pas de victimes. Ils prennent soin des victimes.

Julian Assange, à propos de ses valeurs essentielles.

La sphère de la représentation politique se clôt. De gauche à droite, c'est le même néant qui prend des poses de cadavre ou des airs de vierge, les mêmes têtes de gondole qui échangent leurs discours d'après les dernières trouvailles du service communication. Ceux qui votent encore donnent l'impression de n'avoir plus d'autre intention que de faire sauter les urnes à force de voter en pure protestation. On commence à deviner que c'est en fait contre le vote lui-même que l'on continue de voter.

Rien de ce qui se présente n'est, de loin, à la hauteur de la situation. Dans son silence même, la population semble infiniment plus adulte que tous les pantins qui se chamaillent pour la gouverner. N'importe quel chibani de Belleville est plus sage dans ses paroles qu'aucun de nos soi-disant dirigeants dans toutes ses déclarations. Le couvercle de la marmite sociale se referme à triple cran tandis qu'à l'intérieur la pression ne cesse de monter. Parti d'Argentine, le spectre du *Que se vayan todos!* commence à sérieusement hanter les têtes dirigeantes.

Comité invisible, « L'insurrection qui vient », 2007, p 7.

Il n'y aura pas de solution sociale à la situation présente. D'abord parce que le vague agrégat de milieux, d'institutions et de bulles individuelles que l'on appelle par antiphrase « société » est sans consistance, ensuite parce qu'il n'y a plus de langage pour l'expérience commune. Et l'on ne partage pas des richesses si l'on ne partage pas un langage. Il a fallu un demi-siècle de lutte autour des Lumières pour fondre la possibilité de la Révolution française, et un siècle de lutte autour du travail pour accoucher du redoutable «État providence». Les luttes créent le langage dans lequel se dit le nouvel ordre. Rien de semblable aujourd'hui. L'Europe est un continent désargenté qui va faire en cachette ses courses chez Lidl et voyage en low cost pour encore voyager.

Aucun des «problèmes» qui se formulent dans le langage social n'y admet de résolution. La «question des retraites», celle de la «précarité», des «jeunes» et de leur «violence» ne peuvent que rester en suspens, pendant que l'on gère policièrement les passages à l'acte toujours plus saisissants qu'elles recouvrent. On n'arrivera pas à enchanter le fait de torcher à vil prix des vieillards abandonnés des leurs et qui n'ont rien à dire. Ceux qui ont trouvé dans les voies criminelles moins d'humiliation et plus de bénéfices que dans l'entretien de surfaces ne rendront pas leurs armes, et la prison ne leur inculquera pas l'amour de la société. La rage de jouir des hordes de retraités ne supportera pas à plat ventre des coupes sombres dans ses rentes mensuelles, et ne peut que s'exciter davantage devant le refus du travail d'une large fraction de la jeunesse. Pour finir, aucun revenu garanti accordé au lendemain d'un quasi-soulèvement ne posera les bases d'un nouveau New Deal, d'un nouveau pacte, d'une nouvelle paix. Le sentiment social s'est bien trop évaporé pour cela.

Comité invisible, « L'insurrection qui vient », 2007, p 9.

Nous assurons jusqu'à la ruine avec une maladresse plus ou moins déguisée. En attendant, gère. La quête de soi, mon blog, mon appart, les dernières conneries à la mode, les histoires de couple, de cul... ce qu'il faut de prothèses pour faire tenir un Moi ! Si « la société » n'était pas devenue cette abstraction définitive, elle désignerait l'ensemble des béquilles existentielles que l'on me tend pour me permettre de me traîner encore, l'ensemble des dépendances que j'ai contractées pour prix de mon identité. Le handicapé est le modèle de la citoyenneté qui vient. Ce n'est pas sans prémonition que les associations qui l'exploitent revendiquent à présent pour lui le « revenu d'existence ».

L'injonction, partout, à « être quelqu'un » entretient l'état pathologique qui rend cette société nécessaire. L'injonction à être fort produit la faiblesse par quoi elle se maintient, à tel point que tout semble prendre un aspect thérapeutique, même travailler, même aimer. Tous les « ça va ? » qui s'échangent en une journée font songer à autant de prises de température que s'administrent les uns aux autres une société de patients. La sociabilité est maintenant faite de mille petites niches, de mille petits refuges où l'on se tient chaud. Où c'est toujours mieux que le grand froid dehors. Où tout est faux, car tout n'est que prétexte à se réchauffer. Où rien ne peut advenir parce que l'on y est sourde ment occupé à grelotter ensemble. Cette société ne tiendra bientôt plus que par la tension de tous les atomes sociaux vers une illusoire guérison. C'est une centrale qui tire son turbinage d'une gigantesque retenue de larmes toujours au bord de se déverser.

« I AM WHAT I AM. » Jamais domination n'avait trouvé mot d'ordre plus insoupçonnable. Le maintien du Moi dans un état de demi-délabrement permanent, dans une demi-défaillance chronique est le secret le mieux gardé de l'ordre des choses actuel. Le Moi faible, déprimé, autocritique, virtuel est par essence ce sujet indéfiniment adaptable que requiert une production fondée sur l'innovation, l'obsolescence accélérée des technologies, le bouleversement constant des normes sociales, la flexibilité généralisée. Il est à la fois le consommateur le plus vorace et, paradoxalement, le Moi le plus productif, celui qui se jettera avec le plus d'énergie et d'avidité sur le moindre projet, pour revenir plus tard à son état larvaire d'origine.

« CE QUE JE SUIS », alors ? Traversé depuis l'enfance de flux de lait, d'odeurs, d'histoires, de sons, d'affections, de comptines, de substances, de gestes, d'idées, d'impressions, de regards, de chants et de bouffe. Ce que je suis ? Lié de toutes parts à des lieux, des souffrances, des ancêtres, des amis, des amours, des événements, des langues, des souvenirs, à toutes sortes de choses qui, de toute évidence, ne sont pas moi. Tout ce qui m'attache au monde, tous les liens qui me constituent, toutes les forces qui me peuplent ne tissent pas une identité, comme on m'incite à la brandir, mais une existence, singulière, commune, vivante, et d'où émerge par endroits, par moments, cet être qui dit « je ». Notre sentiment d'inconsistance n'est que l'effet de cette bête croyance dans la permanence du Moi, et du peu de soin que nous accordons à ce qui nous fait.

Comité invisible, « L'insurrection qui vient », 2007, p 14.

La France n'est pas la patrie des anxiolytiques, le paradis des antidépresseurs, la Mecque de la névrose sans être simultanément le champion européen de la productivité horaire. La maladie, la fatigue, la dépression, peuvent être prises comme les symptômes individuels de ce dont il faut guérir. Elles travaillent alors au maintien de l'ordre existant, à mon ajustement docile à des normes débiles, à la modernisation de mes béquilles. Elles recouvrent la sélection en moi des penchants opportuns, conformes, productifs, et de ceux dont il va falloir faire gentiment le deuil. «Il faut savoir changer, tu sais.» Mais, prises comme faits, mes défaillances peuvent aussi amener au démantèlement de l'hypothèse du Moi. Elles deviennent alors actes de résistance dans la guerre en cours. Elles deviennent rébellion et centre d'énergie contre tout ce qui conspire à nous normaliser, à nous amputer. Le Moi n'est pas ce qui chez nous est en crise, mais la forme que l'on cherche à nous imprimer.

Comité invisible, « L'insurrection qui vient », 2007, p 17.

L'illusion des illusions, c'est de se croire autre que la nature ; l'homme se croit sujet, hors du monde.

Clément Rosset.

L'homme qui a obéi est à jamais perdu.
Léautaud.

Dans une démocratie, la volonté de limiter le pouvoir des magistrats s'associe avec celle de faire servir tout un chacun à son tour en qualité de magistrat. La rotation est assurée en partie par une multiplication des postes aussi grande que possible : si, par suite, une très large proportion de la population civique est destinée à exercer tôt ou tard une fonction, le tirage au sort est le moyen logique pour le réaliser. Même en démocratie, certaines charges, prestigieuses et avantageuses, sont plus convoitées : le tirage au sort assure que la question de savoir qui les obtiendra sera réglée par le hasard, alors que l'élection ouvre le champ aux querelles et, en dernière analyse, à la *stasis* [aux troubles civils] : les démocrates préféreraient le tirage au sort parce qu'il prévenait la corruption et les divisions du corps civique.

Mogens Herman Hansen, « La démocratie athénienne à l'époque de Démosthène, Structure, principes et idéologie », 1991, p 275, cité par Fabrice Wolff, « Qu'est-ce que la démocratie directe. Manifeste pour une comédie historique » (2010), p 69.

La soumission à la volonté générale est le lien de toutes les sociétés, sans en excepter celles qui sont formées par le crime. Hélas, la vertu est si belle, que les voleurs en respectent l'image dans le fond même de leurs cavernes !

Denis Diderot, « L'Encyclopédie » [article « droit naturel »](#) (1751-1772).

Les livres autorisés par la censure ne font qu'exprimer les idées reçues de l'époque.

Francis Bacon.

« M. George Orwell possède plusieurs des traits propres aux meilleurs pamphlétaires anglais : du courage, un esprit indépendant, des opinions vigoureuses, un instinct bagarreur, l'art de faire appel à cette créature imaginaire qu'on appelle "l'homme raisonnable", et l'art de combiner des observations originales avec des généralisations cavalières, de voir des ennemis partout et de les mépriser tous.

Comme deux fameux pamphlétaires classiques, Cobbett et Defoe qui avaient l'un et l'autre cette même forme de patriotisme subversif et anticonformiste, il écrit dans un style clair et coulant qui réveille le lecteur comme un jet d'eau froide en pleine figure. L'aiguillon en est tantôt stimulant, et tantôt remarquablement exaspérant.

C'est que M. Orwell n'est pas plus tendre pour ses amis que pour ses ennemis, et, au nom du bon sens, il est capable d'exagérer avec la simplicité et l'innocence d'un sauvage. Il a le mérite de dire des choses qui doivent être dites, mais il a le tort de les dire sans les entourer des égards que certaines d'entre elles exigeraient. Mais au diable les précautions ! Il faut qu'un pamphlétaire tire dans le mille, et tant pis pour les spectateurs qui auraient eu le malheur de s'égarer dans la trajectoire de ses traits !

Les standards de précision et de justesse de M. Orwell sont dignes de Bernard Shaw, le plus grand pamphlétaire de notre époque, à qui il fait d'ailleurs penser.

Qu'il me suffise de fournir ici un seul exemple typique, tiré du *Lion et la Licorne* : *"Il est étrange de noter — mais le fait est incontestablement vrai — que presque n'importe quel intellectuel anglais se sentirait plus honteux d'être vu au garde-à-vous durant l'exécution de l'hymne national, que d'être surpris en train de piller le tronc d'une église. " Dans cette phrase, c'est le mot "incontestablement" qui me paraît particulièrement savoureux. »*

V. S. Pritchett, compte rendu en 1941 dans *The New Statesman and Nation* du « *Lion et la Licorne* » d'Orwell », cité par Bernard Crick (*George Orwell : A Life*, Londres, 1980, p. 280), lui-même cité par Simon Leys, « *Orwell ou l'horreur de la politique* » (1984), p 13.

Si l'on sait par où la société est déséquilibrée, il faut faire ce que l'on peut pour ajouter du poids dans le plateau trop léger...

Mais il faut avoir conçu l'équilibre, et être toujours prêt à changer de côté, comme la justice, cette fugitive du camp des vainqueurs.

Simone Weil, « Cahiers », vol. III, p 84.

Ce que l'art invisible et si efficace d'Orwell illustre, c'est que la "vérité des faits" ne saurait exister à l'état pur. Les faits par eux-mêmes ne forment jamais qu'un chaos dénué de sens : seule la création artistique peut les investir de signification, en leur conférant forme et rythme. L'imagination n'a pas seulement une fonction esthétique, mais aussi éthique. Littéralement, il faut inventer la vérité.

Simon Leys, "Orwell ou l'horreur de la politique" (1984), p 31.

La puissance qui vient du consentement des peuples suppose nécessairement des conditions qui en rendent l'usage légitime, utile à la société, avantageux à la république, et qui **la fixent et la restreignent entre des limites** : car l'homme ne doit ni ne peut se donner entièrement et sans réserve à un autre homme, parce qu'il a un maître supérieur au-dessus de tout, à qui seul il appartient tout entier.

Denis Diderot, « L'encyclopédie », [article « Autorité politique »](#) (1751-1762).

Le désespoir est devenu incapable de nommer son objet.

Michel Bounan, « L'impensable, l'indicible, l'innommable » (1999-2007).

Une vive douleur s'efface dans l'urgence d'un sauve-qui-peut

Michel Bounan, « L'impensable, l'indicible, l'innommable » (1999-2007).

un peuple qui se masturbe est un peuple tranquille.

Michel Bounan, « L'impensable, l'indicible, l'innommable » (1999-2007).

**Un événement passionne moins quand
ses protagonistes sont intéressants que
quand ses témoins sont intelligents.**

*Nicolás Gómez Dávila, « Les horreurs de la
démocratie », 2003, n°2115.*

Chaque époque n'apprécie que l'originalité à la mode.

Nicolás Gómez Dávila, « Les horreurs de la démocratie », 2003, n°2116.

**La promiscuité sexuelle est l'aumône que la société
accorde à ses esclaves pour les faire tenir tranquilles.**

*Nicolás Gómez Dávila, « Les horreurs de la
démocratie », 2003, n°2120.*

Aucun organe médiatique ne peut rester indifférent aux intérêts de ses annonceurs ou d'aucun pouvoir qui le soutient et lui permet d'exister.

Michel Bounan, « L'impensable, l'indicible, l'innommable » (1999-2007).

Le Journal au lieu d'être un sacerdoce est devenu un moyen pour les partis ; de moyen, il s'est fait commerce ; et comme tous les commerces, il est sans foi ni loi. Tout journal est une boutique où l'on vend au public des paroles de la couleur dont il les veut. S'il existait un journal des bossus, il prouverait soir et matin la beauté, la bonté, la nécessité des bossus. Un journal n'est plus fait pour éclairer, mais pour flatter les opinions.

Honoré de Balzac (1799-1850).

La première condition de la liberté de la presse consiste à ne pas être un métier.

Marx.

D'où l'importance historique de l'Internet dans l'histoire humaine, peu coûteux et facile à financer sans aide extérieure.

Un autre nom de la vie communiste pourrait être la démocratie radicale.

Frédéric Lordon, « Capitalisme, désir et servitude ; Marx et Spinoza » p 201.

Il est vrai cependant que, de tous les désirs dont il fait sa gamme, le capitalisme commence par l'argent. Ou plutôt la vie nue. La vie à reproduire. Or, dans une économie décentralisée à travail divisé, la reproduction matérielle passe par l'argent. Cette médiation-là, le capitalisme ne l'invente pas de toutes pièces : la division du travail, et l'échange monétaire marchand qui en est le corrélat à partir d'un certain seuil d'approfondissement, ont déjà des siècles de lente progression.

Le capitalisme hérite de cet étagement de marchés formé dans la longue période, mais il ne peut prendre vraiment naissance qu'en fermant radicalement les dernières possibilités d'autoproduction individuelle ou collective (à petite échelle) et en portant à un degré inouï l'hétéronomie matérielle.

La dépendance intégrale à la division marchande du travail est sa condition de possibilité.

Marx et Polanyi, entre autres, ont abondamment montré comment se sont constituées les conditions de la prolétarianisation, notamment par la fermeture des communs (enclosures), ne laissant d'autres possibilités, après avoir organisé le, plus complet dénuement des hommes, que la vente de la force de travail sans qualité.

Frédéric Lordon, « Capitalisme, désir et servitude ; Marx et Spinoza » p 24.

Le patronat est un capturat. Patrons captateurs de l'effort (conatus) de leurs subordonnés enrôlés au service d'un désir-maître.

D'après Frédéric Lordon, « Capitalisme, désir et servitude ; Marx et Spinoza » p 201.

Une Cité dont les agencements institutionnels ne font marcher les sujets qu'à la crainte et où « la paix dépend de l'inertie de sujets conduits comme du bétail pour n'apprendre rien que l'esclavage mérite le nom de solitude mieux encore que celui de "Cité" ».

Frédéric Lordon citant Spinoza TP (V4), dans « Capitalisme, désir et servitude ; Marx et Spinoza » p 198.

Les sujets conduits par la peur sont rivés, individuellement et collectivement, aux plus bas niveaux de puissance, et la comparaison est immédiate entre une multitude conduite par l'espoir plus que par la crainte et une multitude soumise par la crainte plus que par l'espoir : « l'une s'applique à cultiver la vie, l'autre seulement à éviter la mort. »

Frédéric Lordon, « Capitalisme, désir et servitude ; Marx et Spinoza » p 199.

Le fanatisme du marché est un produit américain, mais porte clairement le tampon « réservé à l'exportation ».

James K. Galbraith, « L'État prédateur. Comment la droite a renoncé au marché libre, et pourquoi la gauche devrait en faire autant », 2009.

Si haut qu'on soit placé, on n'est jamais assis que sur son cul.

Montaigne.

En permettant l'appropriation collective des revenus non gagnés correspondant aux rentes pures attachées à la propriété des biens physiques, c'est-à-dire des revenus de ces biens qui résultent de leur seule propriété indépendamment de l'activité propre de leurs propriétaires, l'impôt sur le capital appliqué dans le cadre d'une économie concurrentielle de prix stables permettrait de réaliser l'équité de la distribution des revenus, et de rendre ainsi acceptable un mode d'organisation tout aussi essentiel du point de vue de l'efficacité économique que du libre exercice des libertés politiques.

Il donnerait ainsi une réponse valable à la question cruciale de la répartition des revenus dans une économie de marchés de propriété privée.

Maurice Allais, « L'impôt sur le capital et la réforme monétaire », 1977.

Tu dis que tu aimes les fleurs et tu leur coupes la queue, tu dis que tu aimes les chiens et tu les tiens en laisse, tu dis que tu aimes les oiseaux et tu les mets en cage, tu dis que tu m'aimes, alors moi j'ai peur.

Jean Cocteau.

Il faut tout un village pour former un enfant.
Proverbe africain.

Mais surtout, la tradition socialiste française de la réforme sociale passe par LA LOI, promulguée au nom de l'intérêt général. Tandis que la social-démocratie, c'est LE CONTRAT, conclu entre les partenaires sociaux, qui est la règle acceptée au nom du compromis social.

Le socialisme historique français est donc ainsi très profondément inscrit dans la tradition républicaine du pays. D'une certaine façon, il est plus "politique" que "social".

Le parti socialiste français n'a jamais été social-démocrate. Il ne peut pas l'être, compte tenu de ce qu'est le syndicalisme en France et de ce qu'est notre conception de la place de la loi et du contrat. Vouloir l'y conduire, c'est vouloir une rupture avec notre histoire, [...] c'est dans un reniement que nous sommes entraînés.

Jean-Luc Mélenchon, « Enquête de gauche », 2007.

Sans l'autre, je ne suis rien.

**Mon ignorance me rend dépendant
de toute personne qui m'entoure.**

Marie-Jean-Antoine-Nicolas Caritat, marquis de Condorcet, « Rapport et projet de décret pour l'organisation générale de l'instruction publique », 1792.

Être heureux, c'est gagner 10\$ de plus
que son beau-frère.

Ils ont donné aux pères une grande autorité sur leurs enfants: rien ne soulage plus les magistrats; rien ne dégarnit plus de tranquillité dans un État, où les mœurs font toujours de meilleurs citoyens que les lois.

Montesquieu, Lettres persanes (1721), lettre 129.

Les idées qui circulent sont celles qui sont favorables aux puissants du moment. Pourtant, les simples sujets feraient bien de faire circuler eux-mêmes les idées capables de les libérer.

La loi doit protéger la liberté publique et individuelle contre l'oppression de ceux qui gouvernent.

Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen du 24 juin 1793, article 9.

Un délit généralisé devient bientôt un droit.

Gustave Le Bon (1841-1931), « Aphorismes du temps présent ».

Voilà bien la question : il y avait autrefois des passions dangereuses, il n'y en a plus. Ces emportements, ces rages, ces enthousiasmes, ces convoitises, jaillissaient périodiquement du désastre des fins de civilisations et, aux temps où la raison ne s'était pas encore perdue, elles étaient le ferment de nouvelles stratégies pour construire de nouveaux mondes.

Que sont devenues ces passions capables de s'inventer des armes ? Elles se sont laissé piéger par des mirages, et nous rêvons maintenant devant des jeux indignes. [...] Le silence de la raison nous a donc conduits au sommeil de l'Histoire et à ce précipice. [...] Ainsi, avec le détournement des passions, les pièges, les leurres et les mirages, on peut bien dire que c'est le prolétariat qui a disparu du monde. Ceux qui avaient annoncé cet effacement comme un heureux effet de la civilisation marchande n'avaient pas menti : à la surface lisse du présent, rien ne paraît aujourd'hui de ce qui inquiétait tant les anciennes classes dirigeantes.

Michel Bounan, « La vie innommable » (1993).

Les dindons vivent en troupe et le lion vit seul dans le désert.

Alfred de Vigny, cité par Vergès sur RMC dans les Grandes gueules.

L'appareil d'État, qui comprend armée, police et justice, est l'instrument avec lequel une classe en opprime une autre.

Mao Tsé-Toung, « La situation et notre politique après la victoire », 1945.

Les « pauvres gens » sont perdus s'ils jouent le jeu de la connivence.

Jacques Vergès, « De la stratégie judiciaire », 1968.

La civilisation occidentale est une avalanche d'articles de luxe, élaborés par des parasites, destinés à être consommés par des oisifs.

Nicolás Gómez Dávila, « Les horreurs de la démocratie », 2003, n°2000.

« Dignité de l'homme », « grandeur de l'homme »,
« droits de l'homme », etc. Hémorragie verbale que la
simple vue de notre visage, le matin dans le miroir,
quand nous nous rasons, devrait tarir aussitôt.

*Nicolás Gómez Dávila, « Les horreurs de la
démocratie », 2003, n°1194.*

**Le choix en politique n'est pas entre le bien et le
mal, mais entre le préférable et le détestable.**

Raymond Aron.

[? Préférable et détestable POUR QUI ? ÉC.]

C'est en gardant le silence, alors qu'ils devraient
protester, que les hommes deviennent des lâches.

Abraham Lincoln.

**Les grosses âneries
ne peuvent être dites
qu'en place publique.**

*Nicolás Gómez Dávila,
« Les horreurs de la démocratie », 2003, n°2101.*

**Les convictions des autres ne dérangent pas
ceux qui ne doutent pas.**

Nicolás Gómez Dávila, « Les horreurs de la démocratie », 2003, n°2106.

**Le véritable objectif de
la Banque centrale
européenne,
c'est d'éviter les
hausse de salaires.**

*Patrick Artus,
Note Natixis du 4 juin 2010.*

Pour la liberté d'expression et le libre examen :

Si l'on y fait attention, l'on trouvera qu'il ne peut point y avoir de livre vraiment dangereux. Qu'un écrivain vienne nous dire que l'on peut assassiner ou voler, on n'en assassinera et l'on n'en volera pas plus pour cela, parce que la loi dit le contraire. Il n'y a que lorsque la religion et le zèle diront d'assassiner ou de persécuter que l'on pourra le faire, parce qu'alors on assassine impunément ou de concert avec la loi, ou parce que dans l'esprit des hommes la religion est plus forte que la loi et doit être préférablement écoutée. Quand les prêtres excitent les passions des hommes, leurs déclamations ou leurs écrits sont dangereux parce qu'il n'existe plus de frein pour contenir les passions sacrées qu'ils ont excitées, et parce que les dévots n'examinent jamais ce que disent leurs guides spirituels.

Il n'y a que l'imposture et la mauvaise foi qui puissent craindre ou interdire l'examen. La discussion fournit de nouvelles lumières au sage, elle n'est affligeante que pour celui qui veut d'un ton superbe imposer ses opinions ou pour le fourbe qui connaît la faiblesse de ses preuves, ou pour celui qui a la conscience de la futilité de ses prétentions. L'esprit humain s'éclaire même par ses égarements, il s'enrichit des expériences qu'il a faites sans succès, elles lui apprennent au moins à chercher des routes nouvelles.

Haïr la discussion, c'est avouer qu'on veut tromper, qu'on doute soi-même de la bonté de sa cause, ou qu'on a trop d'orgueil pour revenir sur ses pas.

Les privilèges, les prérogatives, les exemptions, accordés en tout pays à quelques citoyens favorisés, et refusés à tous les autres, tendent visiblement à détruire le respect pour les lois et à éteindre dans les esprits les idées de l'équité. Quelles idées de justice peut avoir un citoyen qui voit que les lois qui châtent le faible ne sont point faites pour les grands ? "

Paul-Henri Thiry d' Holbach, « Essai sur les préjugés ; ou De l'influence des opinions sur les mœurs & sur le bonheur des hommes », 1770.



Nous connaissons tous le parvenu qui s'enrichit. Il est gonflé presque toujours par l'orgueil de la fortune et le mépris du pauvre. « En montant à cheval, dit un proverbe turkmène, le fils ne connaît plus son père ! » — « En roulant dans un char, ajoute la sentence hindoue, l'ami cesse d'avoir des amis. »

Mais toute une classe qui parvient est bien autrement dangereuse qu'un individu : elle ne permet plus à ses membres isolés d'agir en dehors des instincts, des appétits communs ; elle les entraîne tous dans la même voie fatale. L'âpre marchand qui sait « tondre un œuf » est redoutable ; mais que dire de toute une compagnie d'exploitation moderne, de toute une société capitaliste constituée par actions, obligations, crédit ?

Comment faire pour moraliser ces paperasses et ces monnaies ? Comment leur inspirer cet esprit de solidarité envers les hommes qui prépare la voie aux changements de l'état social ? Telle banque composée de purs philanthropes n'en prélèverait pas moins ses commissions, intérêts et gages : elle ignore que des larmes ont coulé sur les gros sous et sur les pièces blanches si péniblement amassés, qui vont s'engouffrer dans les coffres forts à chiffres savants et à centuple serrure.

On nous dit toujours d'attendre l'œuvre du temps, qui doit amener l'adoucissement des mœurs et la réconciliation finale ; mais comment ce coffre-fort s'adoucira-t-il, comment s'arrêtera le fonctionnement de cette formidable mâchoire de l'ogre, broyant sans cesse les générations humaines ?

Oui, si le capital, soutenu par toute la ligue des privilégiés, garde immuablement la force, nous serons tous les esclaves de ses machines, de simples cartilages rattachant les dents de fer aux arbres de bronze ou d'acier ; si aux épargnes réunies dans les coffres des banquiers s'ajoutent sans cesse de nouvelles dépouilles gérées par des associés responsables seulement devant leurs livres de caisse, alors c'est en vain que vous feriez appel à la pitié, personne n'entendra vos plaintes.

Le tigre peut se détourner de sa victime, mais les livres de banque prononcent des arrêts sans appels ; les hommes, les peuples sont écrasés sous ces pesantes archives, dont les pages silencieuses racontent en chiffre, l'œuvre impitoyable. Si le capital devait l'emporter, il serait temps de pleurer notre âge d'or, nous pourrions alors regarder derrière nous et voir, comme une lumière qui s'éteint, tout ce que la terre eut de doux et de bon, l'amour, la gaieté, l'espérance. L'Humanité aurait cessé de vivre.

Élisée Reclus, « Écrits sociaux » (1851-1904), éd. Héros-Limite, Feuilles d'herbes (2012), p 84.

« Le jour viendra peut-être où le reste de la création animale obtiendra ces droits que seule la main de la tyrannie a pu lui refuser. Les Français ont déjà découvert que la noirceur de la peau n'est en rien une raison pour qu'un être humain soit abandonné sans recours aux caprices d'un bourreau.

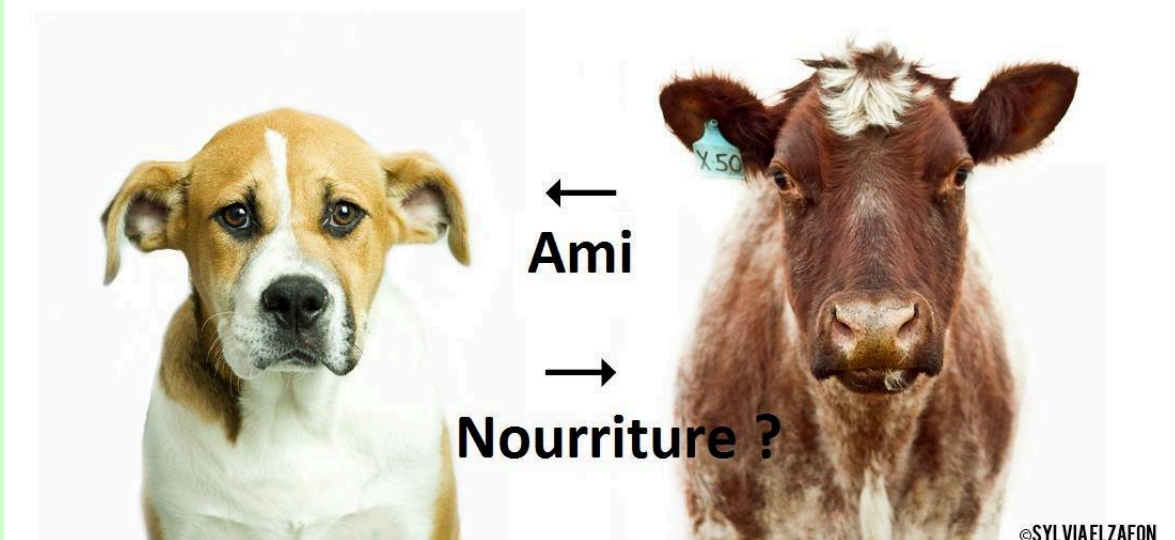
On reconnaîtra peut-être un jour que le nombre de pattes, la pilosité de la peau, ou la façon dont se termine le sacrum sont des raisons tout aussi insuffisantes pour abandonner un être sensible à ce même sort.

Et quel autre critère devrait-on prendre pour tracer la ligne infranchissable ? Est-ce la faculté de raisonner, ou peut-être la faculté de discourir ? Mais un cheval ou un chien adultes sont incomparablement plus rationnels, et aussi ont plus de conversation, qu'un nourrisson d'un jour, d'une semaine ou même d'un mois. Et s'il en était autrement, qu'est-ce que cela changerait ?

LA QUESTION N'EST PAS : "PEUVENT-ILS RAISONNER ?", NI : "PEUVENT-ILS PARLER ?", MAIS : "PEUVENT-ILS SOUFFRIR ?" »

Jeremy Bentham (1748-1832), « Introduction to the Principles of Morals and Legislation » (1789).

Réfléchissez un peu...



À la guerre, le déshonneur n'existe pas, sauf pour le vaincu.
Jean Bacon, « Les saigneurs de la guerre ».

Le comportement du soldat doit avoir pour modèle celui du rat : doux et compréhensif avec les membres de son groupe, cruel et féroce envers tout individu étranger.
Jean Bacon, « Les saigneurs de la guerre », p.213.

On ne désire pas une chose parce qu'elle est bonne, c'est parce que nous la désirons que nous la trouvons bonne.

Spinoza, « Éthique » III.

➔ C'est le désir qui produit la valeur, pas l'inverse.

France, pays des droits de l'homme...
d'affaires.

Mon chien est un journaliste professionnel : il renifle une crotte pendant 30 secondes et puis il pisse dessus pendant deux minutes.

José Arthur, « Les pensées ».

La confession généreuse et libre énerve le reproche et désarme l'injure.

Montaigne, « Essais », 1588.

Aucun juste ne s'est jamais enrichi rapidement.

Proverbe multi centenaire.

Dans une [lettre ouverte](#) publiée dans *Le Rappel*, le 25 juillet 1880, [Lissagaray] s'adresse aux deux amis qui ont accepté d'être ses témoins dans un duel avec un journaliste du *Figaro* :

« Je vous remercie de m'avoir aidé à mettre en pleine lumière l'ineffable lâcheté de nos insulteurs de la presse *figariste* pendant neuf années. Les mêmes qui se sont faits les chiens de Galliffet [le général commandant la répression] pendant le sac de Paris, dénonçant les survivants, achevant les blessés, bavant sur les morts, [...] les mêmes qui pendant neuf ans, ont entassé les ordures sur les déportés et les proscrits [...] Voilà la canaille littéraire qui, pendant tant d'années, seule maîtresse des journaux et des librairies, a fait la légende des choses et des hommes de la Commune. »

Et dans cette « canaille littéraire », on ne trouvait pas seulement des journalistes mais aussi des noms qui comptaient dans les belles-lettres, de Flaubert à Zola, des Goncourt à Maupassant, Barbey d'Aurevilly ou Alphonse Daudet.

C'est pour rétablir la vérité que Lissagaray se fait historien :

« Le temps presse — écrit-il dans la préface de la première édition de son *Histoire* (1876) — les victimes glissent dans la tombe ; les perfidies libérales menacent de surpasser les calomnies usées des monarchistes. » Et lors de la deuxième édition (1896), dans la préface intitulée « Pour qu'on sache », les actes, écrit-il, vont parler, « résumés par un ancien combattant sans doute, mais qui n'a été ni membre, ni officier, ni fonctionnaire, ni employé de la Commune, un simple du rang qui a connu les hommes de tous les milieux, vu les faits, traversé les drames, qui pendant de longues années a recueilli, vanné les témoignages, sans autre ambition que d'éclairer pour la génération nouvelle le sillon sanglant tracé par son aînée. »

Éric Hazan, décrivant [sur son blog](#) le livre épatant de Prosper-Olivier Lissagaray : « *Histoire de la Commune de 1871* ».

Les lois sont comme les toiles d'araignées : les simples moucheron et les petits papillons y sont pris ; les gros taons malfaisants les rompent et passent à travers.
François Rabelais, « Gargantua », 1534.

La peau de la tomate maintient la tomate dans sa peau.
Nathalie Quintane, « Remarques », 1997.

Cet *Humour* (sic) que les Anglais prétendent leur être singulier et qu'on pourrait leur abandonner, sans que, pour cela, ils en fussent là où ils croient. Cet "humour" est à peu près ce que fait le diseur de bon mots chez les Français et précisément ce que nous appelons *Einfall*. Mais sans nous arrêter à la signification du mot, il me paraît qu'ils entendent par là une certaine fécondité d'imagination qui, d'ordinaire, tend à renverser les idées des choses, tournant la vertu en ridicule et rendant le vice agréable.
Béat-Louis de Muralt, « Les mots des Anglais », p 63.

Aucune république véritable ne peut se fonder sur des bases impérissables qu'en adoptant et suivant rigoureusement la maxime de Blanqui : ni Dieu, ni Maître !
Ferdinand Buisson, 1898.

La Terreur est l'accomplissement de la « loi du mouvement ».
Hannah Arendt.

Économistes, encore un effort pour être républicains !
Jacques Sapir, « Les économistes contre la démocratie. Pouvoir, mondialisation et démocratie », 2002.

Triste peuple qui a besoin de héros.
Berthold Brecht.

Peu de gens aujourd'hui défendent cette grande hypocrisie : on prétend aider les pays sous-développés alors qu'on les force à ouvrir leurs marchés aux produits des pays industrialisés avancés, qui eux-mêmes continuent à protéger leurs propres marchés.

Ces politiques sont de nature à rendre les riches encore plus riches et les pauvres encore plus pauvres — et plus furieux.

Joseph Stiglitz, « La grande désillusion », 2002.

Avant, les événements qui se déroulaient n'étaient pas liés entre eux. Depuis, ils sont tous dépendants les uns des autres.

Historien grec, 2^e siècle avant JC : o)

Mais en général, de nos jours, le système protecteur est conservateur, tandis que le système du libre-échange est destructeur. Il dissout les anciennes nationalités et pousse à l'extrême l'antagonisme entre la bourgeoisie et le prolétariat. En un mot, le système de la liberté commerciale hâte la révolution sociale.

C'est seulement dans ce sens révolutionnaire, messieurs, que je vote en faveur du libre-échange.

Karl Marx, « Discours sur le libre-échange » prononcé devant l'Association démocratique de Bruxelles, le 7 janvier 1848.

Le bourgeois livre le pouvoir pour sauver son argent ;
puis il livre son argent pour sauver sa peau ;
et finalement on le pend.

Nicolás Gómez Dávila, « Les horreurs de la démocratie », 2003, n°2115.

À rebrousse-poil et à contretemps, toujours.
Daniel Bensaïd.

Madoff, l'émonctoire de toutes les colères, un dérivatif profond, le moyen le plus sûr de ne pas laisser voir les causes profondes du mal de la dérégulation financière.

Frédéric Lordon, Arrêt sur Images, 2009.

La neutralisation des procédures que permet le tirage au sort a souvent pour but de supprimer la compétition, d'éviter le conflit d'intérêts. Le tirage au sort étant un mécanisme instantané, il supprime les diverses manœuvres qui précèdent habituellement la plupart des autres formes de désignation : déclarations, communications, jeux d'influence et tout autre stratégie ouverte ou cachée. La notion de transparence (ou d'opacité) n'a plus de sens quand on recourt au tirage. Le recours au tirage au sort annihile les ambitions extraordinaires et impose le sens ordinaire des responsabilités. Les effets qui sont recherchés sont, en fait, des non effets. Tout ce qui relève de l'intrigue et de la compétition est supprimé par le tirage dès lors qu'il est programmé.

Gil Delannoi, « Le retour du tirage au sort en politique », décembre 2012.

Les avantages et inconvénients du tirage au sort dans la littérature politique

La question du tirage au sort occupe les théoriciens au moins depuis Aristote. Ce fut un sujet de controverses passionnées dans les républiques italiennes du Quattrocento.

Dans « *Justice by Lottery* », Barbara Goodwin résume très bien la question, en relevant notamment les avantages du tirage au sort généralement admis :

- un choix qui, échappant à toute intention, empêche la corruption (sauf fraude dans le mécanisme) ;
- personne n'est responsable, ne peut être blâmé ou loué pour le choix ;
- personne ne peut tirer vanité d'avoir été choisi ;
- personne n'a la charge de choisir ;
- tous les participants sont mis sur pied d'égalité ;
- la procédure est impartiale et équitable ;
- si la procédure peut être répétée de nombreuses fois, le fait même d'être choisi ne produit pas une forte inégalité entre les sélectionnés et ceux qui ne le sont pas.

J'ajoute à cette liste que la procédure du tirage au sort est facile, rapide, économique. Elle ne coûte pas cher, que ce soit en énergie, en moyens matériels ou en longueur de temps.

Barbara Goodwin relève aussi des inconvénients au tirage au sort :

- ce type de choix est indifférent aux besoins des personnes ;
- il ignore les mérites ;
- il expose les personnes à un haut degré de risque et d'incertitude ;
- il néglige la liberté individuelle et supprime la délibération ;
- il retire de la dignité aux personnes en les réduisant à n'être qu'une sorte de numéro ;
- il casse les élites et les traditions ;
- il entrave le contrôle des gouvernés par les gouvernants ;
- il crée une égalité artificielle.

Ces deux sommes sont précieuses car elles résument bien plusieurs siècles de discussion. On ne saurait pourtant en rester là, parce que la généralité de cette synthèse ignore la souplesse du tirage au sort. Ce qui est dit là est juste tant que l'on reste sur ce registre du général. Tirer au sort est en général plus égalitaire et plus impartial. Mais la diversité, la contradiction même des causes et des effets du tirage est infiniment plus complexe que ce qui apparaît dans ce premier tableau. Toutes les variations possibles de la procédure ouvrent un champ d'application très vaste et très varié. Ces variations potentielles résultent de toutes les conditions préalables et postérieures au simple mécanisme du tirage qui restent à définir dans chaque cas. Elles modifient considérablement les caractères généraux dans un sens ou dans un autre.

Gil Delannoi, « Le retour du tirage au sort en politique », décembre 2012.

Toute action des pouvoirs publics doit être au grand jour, de façon qu'on puisse la contrôler. Vous accusez un homme ; vous dites que vous avez des preuves contre lui, mais que vous ne pouvez pas les produire ; eh bien, vous êtes des calomniateurs, et lui est innocent ; c'est ainsi que nous définissons l'innocence et la calomnie ; ce qui ne peut pas devenir un fait juridique n'est rien du tout. Ceux qui ne veulent pas accepter ces règles du droit sont des ennemis publics. Ils oublient que la sécurité des individus est la loi suprême.

Alain, « Propos d'un Normand » II, p 207, 23 juin 1908.

Dans un État, les citoyens ne peuvent pas honorer les richesses et en même temps acquérir la tempérance convenable ; ils sont forcés de négliger l'un ou l'autre.

Platon, « République », livre VIII, 555b 558b, trad. Baccou.

Pensant la démocratie à partir de l'oligarchie, Platon déplace la problématique de la question du pouvoir vers celle de la richesse : la démocratie est prise du pouvoir par les « pauvres ». Des deux sens que le grec donne au mot démos — le peuple dans son ensemble et les non-possédants —, c'est au second que Platon rattache la démocratie.

Bruno Bernardi, « La démocratie », p 58.

Quelqu'un vantait le courage de Socrate, qui, dans une affaire où les Athéniens avaient été battus, avait fait à lui tout seul une honorable retraite, pendant que les autres s'enfuyaient comme des lapins. Socrate, en entendant ces éloges, se mit à rire, et dit : « Tu me crois courageux ; en réalité je le fus moins, ce jour-là, que tous ceux qui s'enfuyaient. Car j'estime qu'il faut avoir un fier mépris du danger pour jeter ses armes quand on est serré par l'ennemi, et lui offrir son dos comme une cible ; pour moi, en faisant face à ceux qui me poursuivaient, en ouvrant bien les yeux, en fronçant les sourcils, et en m'escrimant de mon mieux, j'étais à ce qu'il me semble poussé par la peur ; et je ne vois pas en quoi celui qui se cache le mieux qu'il peut, derrière son bouclier s'il ne trouve pas d'autre défense, est plus courageux que celui qui se jette dans la déroute les yeux fermés, comme dans un gouffre. Je vois seulement que l'un de ces deux hommes est plus ingénieux que l'autre. »

En entendant cet étrange discours sur le courage, les jeunes gens qui étaient là restaient comme engourdis ; il leur semblait que toutes leurs notions familières s'étaient envolées de leurs têtes. Tel était l'effet que produisait presque toujours Socrate, par ses discours subtils ; aussi l'avait-on surnommé la Torpille. Mais un homme sérieux se leva et montrant le poing à Socrate, il s'écria : « De quel droit jettes-tu au feu les fleurs et les fruits que portent tes actions ? Pourquoi rabaisses-tu tes vertus au niveau des vices les plus honteux ? Sois donc simple, et laisse parler ceux qui font ton éloge ; car la cité n'a pas besoin seulement de bonnes actions ; les discours enthousiastes ne lui sont pas moins utiles. Pourquoi jouer sur les mots ? Pourquoi, semblable à l'ivrogne qui a mis sa tunique à l'envers, pourquoi mets-tu les discours à l'envers ? Ne vois-tu pas quelles excuses tu prépares aux lâches qui iront se cacher au fond des caves, en compagnie des femmes et des enfants, pendant que les autres combattront sur les remparts ? Il vaudrait bien mieux, Socrate, que tu aies fui ce jour-là, et que tu n'aies point parlé aujourd'hui. Ta modestie ironique nous fait plus de mal que ton courage ne nous a fait de bien. Tu agis comme un bon citoyen en toutes choses ; mais tu penses sans respect, et tu parles sans respect ; ton intelligence corrompt toutes tes vertus ; tu obéis aux dieux, mais tu ne crois pas aux dieux ; tu es courageux, et tu n'admires pas le courage. Tu mourrais froidement pour la patrie ; mais tu mourrais de meilleur cœur pour soutenir un de tes paradoxes. Tu nous jettes ton dévouement sans amour, comme on jette un os à un chien. Tes vertus se moquent de la vertu. Crains la juste colère des Dieux. » Socrate tomba dans une méditation sans fond. Déjà, dans la prison, l'esclave broyait la ciguë.

Alain, « Propos d'un Normand » II, p 146, 1^{er} mars 1908.

Maximes de la sagesse divine

- 1 - Le matelot est assailli par la tempête ; le mineur vit entre le grisou et les éboulements, l'ouvrier se meut au milieu des roues et des courroies de la machine de fer ; la mutilation et la mort se dressent devant le salarié qui travaille : le capitaliste qui ne travaille pas est à l'abri de tout danger.
- 2 - Le travail éreinte, tue et n'enrichit pas : on amasse de la fortune, non pas en travaillant, mais en faisant travailler les autres.
- 3 - La propriété est le fruit du travail et la récompense de la paresse.
- 4 - On ne tire pas du vin d'un caillou, ni des profits d'un cadavre : on n'exploite que les vivants. Le bourreau qui guillotine un criminel fraude le capital d'un animal à exploiter.
- 5 - L'argent et tout ce qui rapporte n'ont point d'odeur.
- 6 - L'argent rachète ses qualités honteuses par sa quantité.
- 7 - L'argent tient lieu de vertu à celui qui possède,
- 8 - Un bienfait n'est pas un bon placement portant intérêt.
- 9 - En se couchant mieux vaut se dire j'ai fait une bonne affaire qu'une bonne action.
- 10 - Le patron qui fait travailler les salariés quatorze heures sur vingt-quatre ne perd pas sa journée.
- 11 - N'épargne ni le bon, ni le mauvais ouvrier, car le bon comme le mauvais cheval a besoin de l'éperon.
- 12 - L'arbre qui ne donne pas de fruits doit être arraché et brûlé ; l'ouvrier qui ne porte plus de profits doit être condamné à la faim.
- 13 - L'ouvrier qui se révolte, nourris-le avec du plomb.
- 14 - La feuille du mûrier prend plus de temps à se transformer en satin que le salarié en capital.
- 15 - Voler en grand et restituer en petit, c'est la philanthropie.
- 16 - Faire coopérer les ouvriers à l'édification de sa fortune, c'est la coopération.

- 17 - Prendre la plus grosse part des fruits du travail, c'est la participation.
- 18 - Le capitaliste, libertaire fanatique, ne pratique par l'aumône ; car elle enlève au sans-travail la liberté de mourir de faim.
- 19 - Les hommes ne sont rien de plus que des machines à produire et à consommer : le capitaliste achète les uns et court après les autres.
- 20 - Le capitaliste à deux langues dans sa bouche, l'une pour acheter et l'autre pour vendre.
- 21 - La bouche qui ment donne la vie à la bourse.
- 22 - La délicatesse et l'honnêteté sont les poisons des affaires.
- 23 - Voler tout le monde ce n'est voler personne.
- 24 - Démontre que l'homme est capable de dévouement ainsi que le caniche, en te dévouant à toi-même.
- 25 - Méfie-toi du malhonnête homme, mais ne te fie pas à l'homme honnête.
- 26 - Promettre prouve de la bonhomie et de l'urbanité, mais tenir sa promesse dénote de la faiblesse mentale.
- 27 - Les pièces de monnaie sont frappées à l'effigie du souverain ou de la République, parce que, comme les oiseaux du ciel, elles n'appartiennent qu'à celui qui les attrape.
- 28 - Les pièces de cent sous se relèvent toujours après être tombées, même dans l'ordure.
- 29 - Tu t'inquiètes de beaucoup de choses, tu te crées bien des soucis, tu t'efforces d'être honnête, tu ambitionnes le savoir, tu brigues les places, tu recherches les honneurs ; et tout cela n'est que vanité et pâture de vent ; une seule chose est nécessaire : le Capital, encore le Capital.
- 30 - La jeunesse se fane, la beauté se flétrit, l'intelligence s'obscurcit, l'or, seul, ne se ride, ni ne vieillit.
- 31 - L'argent est l'âme du capitaliste et le mobile de ses actions.
- 32 - Je le dis en vérité, il y a plus de gloire à être un portefeuille bourré d'or, et de billets de banque, qu'un homme plus chargé de talents et de vertus que l'âne portant des légumes au marché.
- 33 - Le génie, l'esprit, la pudeur, la probité, la beauté n'existent que parce qu'ils ont une valeur vénale.

- 34 - La vertu et le travail ne sont utiles que chez autrui.
- 35 - Il n'y a rien de meilleur pour le capitaliste que de boire, manger et paillarder : c'est aussi ce qui lui restera de plus certain quand il aura terminé ses jours.
- 36 - Tant qu'il demeure parmi les hommes qu'éclaire et que réchauffe le soleil, le capitaliste doit jouir, car on ne vit pas deux fois la même heure et on n'échappe pas à la méchante et à la vilaine vieillesse qui saisit l'homme par la tête et le pousse dans le tombeau.
- 37 - Au sépulcre où tu vas, tes vertus ne t'accompagneront pas ; tu ne trouveras que des vers.
- 38 - Hors un ventre plein et digérant gaillardement et des sens robustes et satisfaits, il n'y a que vanité et rongement d'esprit.

[Paul Lafargue, « La religion du capital » \(1887\).](#)



Critique de l'Université

par un (formidable) professeur de Terminale :

Monsieur Toto est bachelier ; il a même attrapé une mention, sans trop de peine. Tout gonflé de cette première victoire, il se frotte d'huile et s'entraîne déjà pour d'autres combats ; il me confie qu'il pense à la licence es lettres ; déjà il organise le travail des vacances et porte sa tête comme un coffret à reliques. On n'entre pas dans l'Enseignement supérieur comme l'âne au moulin.

Je lui dis : « Ami Toto, ne te frappe pas. Tu crois que tes peines commencent. Elles sont finies. Le baccalauréat était une rude épreuve ; il te fallait le beau courage de la jeunesse pour oser seulement l'affronter. On te demandait de savoir tout, sciences et lettres, d'écrire sur tout, de parler sur tout. Je t'ai vu sauter d'une réponse à l'autre, comme un écureuil dans un arbre agité par le vent ; c'est un joli travail, que tu ne saurais plus faire dans un an. En prenant de l'âge, on s'alourdit.

« Mais aussi, c'est fini de l'acrobatie et des dislocations ; on va te demander maintenant d'être un homme. Ne t'effraye pas, ce n'est pas trop difficile ; il ne s'agit que d'être poli et ponctuel, et de savoir supporter l'ennui. Tu auras une liste de livres, sur lesquels tu devras parler et écrire. Chacun de ces livres te sera expliqué par un homme méticuleux, qui ne te laissera rien à inventer, et qui, au surplus, répétera cent fois la même chose ; si, sur cent fois, tu l'écoutes trois fois, tu es sauvé. Garde-toi seulement d'oublier l'heure du cours : ces hommes respectables ont peu d'élèves, et ils les aiment comme leurs enfants. Sois donc présent, hoche souvent la tête, griffonne des notes, et souris aux bons endroits.

« Mais, fais mieux encore. Va les voir chez eux ; demande-leur des « directions » ; ne réfléchis pas d'avance à ce que tu diras ; c'est bien inutile ; ils parleront tout le temps ; d'un mot, sois disciple, et ton maître te reconnaîtra le jour de l'examen. Ce même homme, que tu as vu solennel, froid, ennuyé, quand tu passais ton baccalauréat, tu le verras bonhomme et tout épanoui quand tu seras candidat à la licence, et vous continuerez, par-dessus la table de chêne, la conversation commencée chez lui. Et ne crains pas de te tromper ; il ne fera qu'en rire. Qui est-ce qui ne se trompe pas ? À partir de maintenant, ami Toto, il n'y a plus rien à redouter pour toi que les fautes contre la bienséance.

« Quand tu sauras respecter les puissances, subir l'autorité, écouter, discuter pour la forme, changer d'avis quand il le faudra, et dire adieu à ton insolente jeunesse, tu seras mûr pour instruire les autres, et leur passer le brillant flambeau des Lettres et des Arts, que tu auras reçu de tes maîtres. Car c'est peu de savoir ; il faut être cultivé et avoir du goût ; il faut perdre l'habitude d'inventer en parlant et d'élever des raisons contre la coutume. Et cela vient comme la foi, en pratiquant. Apprête-toi donc à répéter des prières et à bien servir la messe en Sorbonne ; après cela, tu la diras. Ton enfance est finie ; apprend maintenant ton métier d'homme. »

Alain, « Propos d'un Normand » II, p 227, le 5 août 1908.

Si nous acceptons que le peuple puisse choisir entre des bons et des mauvais leaders, nous devons alors admettre qu'il peuvent aussi choisir entre de bonnes et de mauvaises lois.

Carol Carlton.

Je crois que la principale erreur de notre temps, c'est de chercher en toute chose la vitesse. Non seulement la vitesse use les machines et consomme du charbon bien plus vite qu'elle ne multiplie les produits, ce qui fait qu'elle nous appauvrit, mais aussi elle abrutit les gens, qui seront bientôt conduits, par ce train des affaires, à la stupidité diligente des abeilles.

Suivez-les. Ils se lèvent en courant ; ils se jettent de l'eau sur le corps et du café brûlant dans l'estomac ; ils courent dans l'escalier ; ils courent dans la rue ; ils montent dans le tramway comme à l'assaut, et, pendant que le moteur ronfle et que la roulette du trolley crache des flammes crépitantes, ils se précipitent sur le journal et le dévorent, comme s'ils voulaient rattraper aussi les événements ; en cinq minutes, ils ont lu six pages ; leurs yeux embrassent dix lignes à la fois ; pendant le même temps, le tramway a bondi d'un carrefour à l'autre ; il s'arrête en grinçant, car il faut user très vite cette vitesse qui coûte si cher ; ils descendent et s'enfuient vers leur travail ; ils vont tout à l'heure surveiller des métiers, taper sur une machine à écrire, parce que la plume va trop lentement, hurler au téléphone, parce que les lettres arrivent trop tard. Ainsi jusqu'au soir, et encore le lendemain.

Il y avait pourtant des choses à voir à toute heure ; car les saisons vont leur petit train, comme au temps des rois fainéants. Ce matin, un gai soleil dorait les toits de la ville ; les collines qui ferment les rues étaient enveloppées d'une vapeur bleue ; une giboulée séchait entre les pavés ; les flaques d'eau brillaient comme des diamants ; quelque chien philosophe trotait, la queue en l'air ; quelque pigeon roucoulait ; quelque chat cherchait sa route dans les gouttières, comme une petite maîtresse après la pluie ; mais qu'ont-ils pu voir, ces hommes-abeilles, qui vont droit au but, en ronflant comme des projectiles ?

Ainsi les yeux ne voient plus les choses ; ils ne voient que des résumés des choses, dans les journaux et dans les livres ; les hommes avalent l'univers en pilules, et la science en comprimés. Ils ne parlent plus, ils récitent. Les phrases sont frappées comme des monnaies et circulent de même. Celui qui essaie de réfléchir semble aussi enfant que celui qui voudrait troquer du blé contre du vin, au lieu de feuilleter le catalogue de son épicier. Nous pensons en course, sur circuit préparé. Si l'on veut vivre une vie humaine, et savoir comment le monde est fait, je crois bien qu'il faudra s'établir mendiant.

Alain, « Propos d'un Normand » II, p 161, le 17 mars 1908.

Lire *l'Oraison funèbre de Périclès* deviendra une sorte de consolation de moine médiéval perdu au milieu des barbares.

Cornélius Castoriadis, 13 mars 1985, « Thucydide, la force et le droit », p 224.

La propriété est impossible parce qu'elle est la négation de l'égalité.

Proudhon.

Toute l'économie mondiale dépend du consommateur : s'il cesse de dépenser de l'argent qu'il n'a pas pour des choses dont il n'a pas besoin, nous courrons à notre perte.

Bill Bonner, auteur, éditeur et billetiste spécialisé en économie et finance.

Ainsi la rivalité, dans les conditions de la vie rapace, a débouché d'une part sur une forme de mariage à base de coercition, et d'autre part sur la coutume de posséder.

Thorstein Veblen, « Théorie de la classe de ceux qui ne font rien » (ou « Classe improductive », souvent traduit improprement « Classe des loisirs »), 1899.

La critique de la propriété est au cœur de l'analyse économique libertaire. C'est sur elle qu'elle s'est historiquement appuyée, c'est par elle que tout a commencé. Or que reproche Proudhon à la propriété ? C'est d'être en opposition directe avec le travail. Alors que la richesse, l'utilité sociale, la production viennent du travail, la propriété ne produit rien (d'autre qu'un intérêt payé au propriétaire) ; alors que le travail est équilibré par son produit, la propriété n'est équilibrée par rien ; alors que la richesse s'accroît par l'intensification de la force de production du travail, la propriété n'accroît aucunement la force productive ; alors que le travail se nourrit de ce qu'il produit, la propriété qui se nourrit d'un intérêt (sous forme de loyer, d'aubaine ou de fermage) étouffe le travailleur et finalement le tue ; alors que le travail donne accès à une part proportionnée de la richesse sociale, la propriété envahit tout ; alors que le travail consomme de manière productive, utile, en favorisant la production, la propriété consomme de façon destructive, inutile (elle thésaurise son intérêt). De même, alors que tout droit s'équilibre par sa satisfaction, le droit de propriété tombe dans une régression à l'infini, demande toujours plus d'intérêt ; enfin, alors que le travail trouve sa force dans la nécessité même, la propriété se maintient par la force extérieure, celle du propriétaire qui s'impose face aux autres propriétaires ou à ses débiteurs. C'est pour toutes ces raisons, parce qu'il est inégalitaire, injuste, déséquilibré, que Proudhon conclut à l'impossibilité logique du système propriétaire. Proudhon choisit le travail contre la propriété et bientôt choisira le travail contre le capital.

Philippe et Michael Paraire, « La Révolution libertaire, 140 textes choisis de Proudhon, Bakounine et Kropotkine », Éd. de l'Épervier 2010.

**Le système bancaire n'implique pas la fraude :
tout le système est une fraude.**

Tim Madden, historien du système monétaire.

Dans la mentalité rapace, travailler, c'est être faible et assujetti à un maître ; c'est donc une marque d'infériorité ; par conséquent, on tient le travail pour indigne d'un homme accompli. Cette tradition a fait ressentir le travail comme dégradant, et cette tradition ne s'est jamais éteinte.

Thorstein Veblen, « Théorie de la classe de ceux qui ne font rien » (ou « Classe improductive », souvent traduit improprement « Classe des loisirs »), 1899.

En formant un tempérament, l'habitude de vivre en rapace offre à l'individu un atout pour survivre et pour vivre pleinement en régime de rivalité ; de même il favorise la survie et la réussite du groupe, si la vie collective est avant tout une concurrence hostile avec d'autres groupes. Or la vie économique a évolué dans les sociétés industriellement avancées ; elle en est même arrivée à un tournant. L'intérêt général ne coïncide plus avec les intérêts qui poussent l'individu dans la voie de la rivalité. Quand on les considère en corps, on voit que ces sociétés sont en mesure de mettre un terme à toute concurrence en fait de ressources ou de droit à la vie — pour autant que leurs classes dirigeantes, en conservant leurs penchants prédateurs, n'entretiennent pas la tradition de guerre et de rapine.

Thorstein Veblen, « Théorie de la classe de ceux qui ne font rien » (ou « Classe improductive », souvent traduit improprement « Classe des loisirs »), 1899.

La classe de loisir se recrute aujourd'hui parmi ceux qui ont réussi dans le domaine pécuniaire. On peut donc supposer qu'en fait de particularités rapaces, ces personnes ont été mieux dotées que l'ordinaire. On entre dans la classe de loisir en passant par les activités pécuniaires ; lesquelles, par sélection et adaptation, ne laissent accéder aux plus hauts paliers que certains lignages ; ceux-là même qui, mis à l'épreuve, ont montré des dons de rapace et ont survécu grâce à leurs aptitudes pécuniaires. [...]

À la vérité, cette opération de tri dure depuis toujours. Elle est aussi ancienne que la rivalité pécuniaire, disons donc aussi ancienne que la classe de loisir faite institution. C'est le critère de sélection qui n'a pas toujours été le même, et le tri qui n'a donc pas toujours donné les mêmes résultats.

Au début du stade barbare, c'est-à-dire au stade prédateur proprement dit, l'aptitude se jugeait tout naïvement sur la prouesse. Pour être digne d'entrer dans la classe, le candidat devait posséder plusieurs dons : le dévouement exclusif au clan, l'aspect imposant, la férocité, le mépris des scrupules, l'acharnement. C'étaient là des vertus essentielles à qui voulait accumuler des richesses et en jouir. L'assise économique de la classe de loisir était la possession des richesses ; elle le resta, mais les méthodes d'accumulation allaient changer, et d'autres dons allaient être nécessaires pour conserver l'acquis.

Dès ce début de l'époque barbare, la sélection dégageait les caractères dominants de la classe de loisir, audacieuse dans l'offensive, vigilante dans le respect du rang et sans gêne dans le recours à la fraude. Les membres de la classe occupaient leur position par bénéfice de prouesse.

Dans la période tardive de barbarie, sous le régime de rang devenu quasi pacifique, la société allait se faire à des méthodes plus rassises. L'agression pure et simple, la violence effrénée allaient céder largement la place à l'habileté, à la sagacité, à la chicane. Ainsi la classe de loisir conservait différentes sortes d'aptitudes et de penchants. L'agressivité impérieuse, et tout ce qui s'appesantit avec elle, et le sentiment du rang, inflexible et

sans pitié, comptaient toujours parmi les plus magnifiques attributs de la classe.

Ils ont subsisté dans nos traditions comme les « vertus aristocratiques » exemplaires. Toutefois, il s'y associait un assortiment toujours plus large de vertus moins voyantes, comme la prévoyance, la prudence et l'esprit de chicane. Avec le temps, aux approches du stade moderne et pacifique de la culture pécuniaire, ces nouvelles aptitudes et habitudes se sont montrées relativement plus utiles aux visées pécuniaires ; elles ont eu plus de poids relatif dans le processus de sélection qui permet d'entrer et demeurer dans la classe de loisir.

Le critère de sélection s'est modifié jusqu'à ne laisser subsister que les aptitudes pécuniaires. Des vertus du rapace reste seulement l'acharnement, ou fixité d'intention, qui avait permis au barbare de supplanter le sauvage pacifique. Or, on ne saurait dire que ce trait de caractère distingue nettement l'homme arrivé, membre de la classe supérieure, du simple troupier des classes industrielles. En effet, ce dernier subit dans la vie moderne un entraînement et une sélection qui lui rendent cette faculté non moins précieuse.

Disons plutôt que l'obstination distingue les deux types déjà nommés de deux autres types : le propre-à-rien sans initiative et le délinquant de bas étage. Pour ce qui est des dispositions naturelles, l'homme de finance s'apparente au délinquant, tout comme l'homme d'industrie se compare au paresseux sans chemise et bon enfant. L'homme de finance idéal ressemble au délinquant idéal en ce qu'il convertit sans scrupules hommes et biens à ses propres fins, qu'il considère avec un mépris endurci les sentiments et aspirations d'autrui, et qu'il se soucie fort peu du résultat éloigné de ses actes ; mais il en est tout différent par le sentiment très vif qu'il a du rang social, et par la clairvoyance et l'application qu'il apporte à des visées plus lointaines.

Thorstein Veblen, « Théorie de la classe de ceux qui ne font rien » (ou « Classe improductive », souvent traduit improprement « Classe de loisir »), 1899.

Il faut du courage. Qu'est-ce que la force sans le courage ? Et si l'on demande ce qui a manqué à l'ancienne Chambre, et surtout aux radicaux, il faut répondre que c'est bien le courage. Non pas individuellement, mais collectivement. La peur se gagne ; il faut s'en garder ; il faut s'armer contre elle. Tous ces hommes de gauche sont très intelligents ; je dirais presque qu'ils le sont trop ; je veux dire par là qu'il n'y a pas équilibre entre leur culture intellectuelle et leur force d'âme. Ce sont des miroirs à idées.

Effet naturel du passage à l'irréligion. Il fallait bien arriver à régler l'esprit sur l'objet, et ainsi à perdre l'habitude de croire. Mais il est vrai aussi qu'un esprit sans croyance est comme une boussole que le plus petit changement extérieur peut dérégler. Ils attendent trop. Chacun d'eux est maintenant, je le crains, comme un enregistreur d'opinions, très sensible, trop sensible. Les voilà bientôt réunis et déjà cherchant tous ce qui va résulter de cette réunion. Chacun mesure, en somme, l'influence des autres sur lui-même, sans songer assez à l'action qu'il exercera sur les autres. Habitude de l'homme instruit, qui s'est formé à bien se représenter les réalités extérieures. Pour le manieur de choses, soit. Mais il s'agit ici d'un univers d'hommes, où chacun est comptable et responsable de l'état d'esprit commun.

C'est un mirage propre aux assemblées que chacun soit dominé par l'opinion de ses voisins. Par ce fatal mécanisme, une assemblée arrive à ne rien vouloir. Les meneurs d'hommes le savent bien. Leur argument est toujours le même, agir sur un homme par l'opinion supposée des autres, lui proposer de faire l'union, lui demander des sacrifices, et ainsi affaiblir aussitôt le peu de volonté et de courage qu'il allait mettre dans le jeu. Ne proposer que ce qui a des chances d'être accepté, voilà la mauvaise règle. Commencer par des concessions, voilà la mauvaise-tactique.

Le principal obstacle à l'initiative de chacun, c'est cette lourde masse des autres, qu'il faut remuer. Cette idée, toujours trop sensible et trop présente par le bourdonnement et la rumeur, fait oublier une autre idée pourtant bien simple et assez évidente, c'est que chacun contribue à faire cet esprit commun, à l'orienter, à le hausser. Bref une ferme volonté fait souvent sans peine le pas que l'intelligence mesureuse jugeait impossible.

Si personne n'ose affirmer la paix pour cette belle-raison que personne n'ose affirmer la paix, nous voilà dans un triste cercle. « Puis-je vouloir et espérer, au milieu de gens qui n'espèrent ni ne veulent ? » S'ils ont tous en même temps cette pensée, comment pourront-ils en sortir ? Il faut donc une obstination héroïque, et un grand effort de chacun, surtout au commencement. Mais j'entends déjà ces naïfs députés qui disent : « Que fera cette Chambre ? » comme on dit : « Pleuvra-t-il demain ? » Eh ! naïf, il s'agit maintenant de vouloir, non de savoir.

Alain, « Propos sur le pouvoir », 18 mai 1914, p 264.

Quand le pillage devient un moyen d'existence pour un groupe d'hommes qui vit au sein de la société, ce groupe finit par créer pour lui-même tout un système juridique qui autorise le pillage, et un code moral qui le glorifie.

Frédéric Bastiat (1801-1850).

L'état de droit, c'est-à-dire la politique confisquée par le juge.

Éric Desmons, « La citoyenneté contre le marché », 2009.

Nul ne peut être juge en sa propre cause, parce que son intérêt égarerait à coup sûr son jugement et corromprait, peut-être, son intégrité. Pour une raison identique et même plus puissante, une réunion d'hommes ne peut ici à la fois être juges et parties. Et pourtant, que sont les actes les plus importants de la législation, sinon des jugements véritables prononcés, non pas sur les droits d'un individu, mais sur les droits de grandes classes de citoyens ? Et que sont les législateurs de toutes les classes, sinon les avocats et les parties dans les causes qu'ils jugent ?

Madison, « Le Fédéraliste », n° X p 70.

Le régime démocratique ne peut être conçu, créé et soutenu que par des hommes qui savent qu'ils ne savent pas tout. Le démocrate est modeste, il avoue une certaine part d'ignorance, il reconnaît le caractère en partie aventureux de son effort et que tout ne lui est pas donné, et à partir de cet aveu, il reconnaît qu'il a besoin de consulter les autres, de compléter ce qu'il sait.

Albert Camus, extrait de « Réflexions sur une démocratie sans catéchisme », in La Gauche, juillet 1948.

Le démocrate après tout est celui qui admet qu'un adversaire peut avoir raison, qui le laisse donc s'exprimer et qui accepte de réfléchir à ses arguments.
Albert Camus, extrait de « Démocratie et Modestie », in Combat, février 1947.

Pendant quatre ans, tous les matins, chaque Français recevait sa ration de haine et son soufflet. C'était le moment où il ouvrait son journal. Forcément, il est resté quelque chose de tout cela. Il s'agit de ne jamais laisser la critique rejoindre l'insulte, il s'agit d'admettre que notre contradicteur puisse avoir raison et qu'en tout cas sa raison, même mauvaise, puisse être désintéressée. Il s'agit enfin de refaire notre mentalité politique.
Albert Camus, extraits d'une allocution prononcée à la Mutualité le 15 mars 1945 lors d'une réunion organisée par l'Amitié française.

L'actualité est exigeante et la frontière qui sépare la morale du moralisme, incertaine. Il arrive par fatigue et par oubli qu'on la franchisse. Comment échapper à ce danger ? Par l'ironie. Mais nous ne sommes pas hélas à une époque d'ironie, nous sommes encore dans le temps de l'indignation. Sachons seulement garder quoi qu'il arrive le sens du relatif et tout sera sauvé.
Albert Camus

« La justice est la souveraineté de la souveraineté. C'est pourquoi, par la justice, le faible atteint celui qui est très puissant, comme par une ordonnance royale. » [mythe hindou]

Ce qui est souverain, en fait, c'est la force, qui est toujours aux mains d'une petite fraction de la nation. Ce qui doit être souverain, c'est la justice. Toutes les constitutions politiques, républicaines et autres, ont pour unique fin — si elles sont légitimes — d'empêcher ou au moins de limiter l'oppression à laquelle la force incline naturellement. Et quand il y a oppression, ce n'est pas la nation qui est opprimée. C'est un homme, et un homme, et un homme. La nation n'existe pas ; comment serait-elle souveraine ? Ces formules vides ont fait trop de mal pour qu'on puisse leur être indulgent.

Simone Weil dans « Remarques sur le nouveau projet de constitution » dans « Écrits de Londres », p 86.

L'homme est un outil pour l'homme.
Éric Dupin, « Une société de chiens ».

L'élection qui désigne les gérontes, dans sa phase décisive, est puérile [par acclamation, d'après Plutarque], et il n'est pas correct que celui qui sera jugé digne de cette magistrature la sollicite lui-même. Car ce qu'il faut c'est que celui qui est digne de la magistrature l'exerce qu'il le veuille ou non.

Mais, en fait, il est évident que le législateur agit ici comme pour le reste de cette constitution : en s'efforçant de rendre les citoyens ambitieux, il a eu recours à ce procédé [la candidature des intéressés] dans l'élection des gérontes, car personne ne solliciterait d'exercer cette magistrature s'il n'était ambitieux.

Or la plupart des injustices volontaires parmi les hommes sont le fait de l'ambition et de la cupidité.

Aristote, « Politiques » II, 9, 1271-a, GF Flammarion p 186.

Une idée bête enchante l'Occident :
l'humanité, qui va mal, ira mieux sans frontières.
Régis Debray, « Éloge des frontières », 2010.

Les liens qui libèrent

Le socialisme n'est pas seulement l'extinction de la misère, l'abolition du capitalisme et du salariat, la transformation de la propriété, la décentralisation gouvernementale, l'organisation du suffrage universel, la souveraineté effective et directe des travailleurs, l'équilibre des forces économiques, la substitution du régime contractuel au régime légal, etc., etc. Il est, dans toute la rigueur des termes, la constitution des fortunes médiocres, l'universalisation de la classe moyenne. C'est l'application, dans toutes ses conséquences, de l'ancien axiome, *Suum quique, À chacun ce qui lui revient*, ou comme l'a interprété la première école socialiste, *À chacun suivant sa capacité, à chaque capacité suivant ses œuvres* : ce qui indique un juste-milieu, naturel et providentiel, dans les travaux et les récompenses.

Pierre-Joseph Proudhon, « Les Confessions d'un révolutionnaire », 1849, « [post-scriptum : apothéose de la classe moyenne](#) ».

Il ya plus faux que le faux : c'est le mélange du vrai et du faux.

Paul Valéry.

La promptitude est l'essence de la peur.

Terrorisme de la vitesse : « ça va trop vite pour que nous n'ayons pas peur. »

Paul Viriglio.

Les pouvoirs élus ne valent pas mieux que les autres; on peut même soutenir qu'ils valent moins. L'électeur ne saura pas choisir le meilleur financier, ni le meilleur policier. Et qui pourrait choisir ?

Dans le fait les chefs réels s'élèvent par un mélange de savoir, de ruse et de bonne chance, et aussi par l'emportement de l'ambition. Les chefs sont des produits de nature ; et l'on ne demande point s'il est juste qu'une pomme soit plus grosse qu'une autre. Un chef grossit et mûrit de même. Nous voyons partout des gros et des petits. Nous savons ce que peut faire un homme qui a beaucoup d'argent. Mais il serait absurde d'élire un homme riche, je veux dire de décider par des suffrages que cet homme aura beaucoup d'argent. L'inégalité des hommes est de nature, comme celle des pommes. Et le pouvoir d'un général d'artillerie est de même source que celui d'un financier. L'un et l'autre se sont élevés par un savoir-faire, par un art de persuader, par un mariage, par des amitiés. Tous les deux peuvent beaucoup dans leur métier, et étendent souvent leur pouvoir hors de leur métier. Ce pouvoir n'est pas donné par la masse, mais plutôt est subi et reconnu par elle, souvent même acclamé. Et il serait faible de dire qu'un tel pouvoir dépend du peuple et que le peuple peut le donner et le retirer. Dans le fait ces hommes gouvernent. Et de tels hommes sont toujours groupés en factions rivales, qui ont leurs agents subalternes et leurs fidèles sujets. C'est ainsi qu'un riche fabricant d'avions gouverne une masse ouvrière par les salaires. Toute société humaine est faite de tels pouvoirs entrelacés. Et chacun convient que les grands événements politiques dépendent beaucoup des pouvoirs réels, et de leurs conseils secrets. Il y a une élite, et une pensée d'élite ; d'où dépendent trop souvent les lois, les impôts, la marche de la justice et surtout la paix et la guerre, grave question en tous les temps, et aujourd'hui suprême question, puisque toutes les familles y sont tragiquement intéressées.

Or, ce qu'il y a de neuf dans la politique, ce que l'on désigne du nom de démocratie, c'est l'organisation de la résistance contre ces redoutables pouvoirs. Et, comme on ne peut assembler tout le peuple pour décider si les pouvoirs abusent ou non, cette résistance concertée se fait par représentants élus. Ainsi, l'opinion commune trouve passage ; et tant que les représentants sont fidèles et incorruptibles, cela suffit. Le propre des assemblées

délibérantes, c'est qu'elles ne peuvent se substituer aux pouvoirs, ni choisir les pouvoirs, mais qu'elles peuvent refuser obéissance au nom du peuple. Un vote de défiance, selon nos usages politiques, ressemble à une menace de grève, menace que les pouvoirs ne négligent jamais.

D'après cette vue, même sommaire, on comprend pourquoi tous les pouvoirs réels sont opposés à ce système ; pourquoi ils disent et font dire que les représentants du peuple sont ignorants ou vendus. Mais la ruse principale des pouvoirs est de corrompre les représentants par le pouvoir même. C'est très promptement fait, par ceci, qu'un ministre des Finances, ou de la Guerre, ou de la Marine, tombe dans de grosses fautes s'il ne se laisse conduire par les gens du métier, et se trouve alors l'objet des plus humiliantes attaques ; et qu'au contraire il est loué par tous les connaisseurs et sacré homme d'État s'il prend le parti d'obéir.

C'est ainsi qu'un homme, excellent au contrôle, devient faible et esclave au poste de commandement. On comprend que les représentants, surtout quand ils ont fait l'expérience du pouvoir, montrent de l'indulgence, et soient ainsi les complices des pouvoirs réels ; au lieu que ceux qui sont réduits à l'opposition se trouvent souvent rois du contrôle, et fort gênants.

C'est pourquoi le problème fameux de la participation au pouvoir est le vrai problème, quoiqu'on ne le traite pas encore à fond. La vraie question est de savoir si un député est élu pour faire un ministre, ou pour défaire les ministres par le pouvoir de refus. Ces rapports ne font encore que transparaître. On s'étonne que le Président suprême ait si peu de pouvoir. Mais n'est-il pas au fond le chef suprême du contrôle ? Ce serait alors un grand et beau pouvoir, devant lequel tous les pouvoirs trembleraient. Ces choses s'éclairciront, en dépit des noms anciens, qui obscurcissent tout.

Alain, « Propos sur le pouvoir », novembre 1931, p 226.

**Un mot abstrait est comme
une boîte à double fond.**

L'opinion publique des sondages constitue un artefact qui ne devient réel que parce que les acteurs y croient.

Yves Sintomer, « Le pouvoir au peuple », 2007.

Tout homme qui a le pouvoir de brimer ou de tromper des hommes doit être obligé à prendre l'engagement de ne pas le faire.

Simone Weil, « Remarques sur le nouveau projet de constitution » dans « Écrits de Londres », p 87.

Au lieu de « La souveraineté politique réside dans la nation » je proposerais « La légitimité est constituée par le libre consentement du peuple à l'ensemble des autorités auxquelles il est soumis ». Cela au moins, il me semble, veut dire quelque chose.

Simone Weil, « Remarques sur le nouveau projet de constitution » dans « Écrits de Londres », p 87.

Le philosophe a l'ambition d'atteler sous le même joug deux tendances divergentes de l'esprit : sa fuite vers le concept et son avidité du concret.

La qualité d'une philosophie se mesure à la réussite de cette entreprise.

Nicolás Gómez Dávila, « Les horreurs de la démocratie », 2003, n°8.

Pour s'affranchir (au moins un peu) de la consommation, il faut favoriser chez l'enfant la passion de créer, le plaisir de faire.

La croissance et la richesse permettent de se comporter comme des atomes. La culture individuelle est un luxe de riche.

Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain

La notion d'obligation prime celle de droit, qui lui est subordonnée et relative. Un droit n'est pas efficace par lui-même, mais seulement par l'obligation à laquelle il correspond ; l'accomplissement effectif d'un droit provient non pas de celui qui le possède, mais des autres hommes qui se reconnaissent obligés à quelque chose envers lui. L'obligation est efficace dès qu'elle est reconnue. Une obligation ne serait-elle reconnue par personne, elle ne perd rien de la plénitude de son être. Un droit qui n'est reconnu par personne n'est pas grand-chose.

Cela n'a pas de sens de dire que les hommes ont, d'une part des droits, d'autre part des devoirs. Ces mots n'expriment que des différences de point de vue. Leur relation est celle de l'objet et du sujet. Un homme, considéré en lui-même, a seulement des devoirs, parmi lesquels se trouvent certains devoirs envers lui-même. Les autres, considérés de son point de vue, ont seulement des droits. Il a des droits à son tour quand il est considéré du point de vue des autres, qui se reconnaissent des obligations envers lui. Un homme qui serait seul dans l'univers n'aurait aucun droit, mais il aurait des obligations.

La notion de droit, étant d'ordre objectif, n'est pas séparable de celles d'existence et de réalité. Elle apparaît quand l'obligation descend dans le domaine des faits ; par suite elle enferme toujours dans une certaine mesure la considération des états de fait et des situations particulières. Les droits apparaissent toujours

comme liés à certaines conditions. L'obligation seule peut être inconditionnée. Elle se place dans un domaine qui est au-dessus de toutes conditions, parce qu'il est au-dessus de ce monde.

Les hommes de 1789 ne reconnaissaient pas la réalité d'un tel domaine. Ils ne reconnaissaient que celle des choses humaines. C'est pourquoi ils ont commencé par la notion de droit. Mais en même temps ils ont voulu poser des principes absolus. Cette contradiction les a fait tomber dans une confusion de langage et d'idées qui est pour beaucoup dans la confusion politique et sociale actuelle. Le domaine de ce qui est éternel, universel, inconditionné, est autre que celui des conditions de fait, et il y habite des notions différentes qui sont liées à la partie la plus secrète de l'âme humaine.

L'obligation ne lie que les êtres humains. Il n'y a pas d'obligations pour les collectivités comme telles. Mais il y en a pour tous les êtres humains qui composent, servent, commandent ou représentent une collectivité, dans la partie de leur vie liée à la collectivité comme dans celle qui en est indépendante.

Des obligations identiques lient tous les êtres humains, bien qu'elles correspondent à des actes différents selon les situations. Aucun être humain, quel qu'il soit, en aucune circonstance, ne peut s'y soustraire sans crime ; excepté dans les cas où, deux obligations réelles étant en fait incompatibles, un homme est contraint d'abandonner l'une d'elles.

L'imperfection d'un ordre social se mesure à la quantité de situations de ce genre qu'il enferme.

Mais même en ce cas il y a crime si l'obligation abandonnée n'est pas seulement abandonnée en fait, mais est de plus niée.

L'objet de l'obligation, dans le domaine des choses humaines, est toujours l'être humain comme tel. Il y a obligation envers tout être humain, du seul fait qu'il est un être humain, sans qu'aucune autre condition ait à intervenir, et quand même lui n'en reconnaît aucune.

Cette obligation ne repose sur aucune situation de fait, ni sur les jurisprudences, ni sur les coutumes, ni sur la structure sociale, ni sur les rapports de force, ni sur l'héritage du passé, ni sur l'orientation supposée de l'histoire. Car aucune situation de fait ne peut susciter une obligation.

Cette obligation ne repose sur aucune convention. Car toutes les conventions sont modifiables selon la volonté des contractants, au lieu qu'en elle aucun changement dans la volonté des hommes ne peut modifier quoi que ce soit.

Cette obligation est éternelle. Elle répond à la destinée éternelle de l'être humain. Seul l'être humain a une destinée éternelle. Les collectivités humaines n'en ont pas. Aussi n'y a-t-il pas à leur égard d'obligations directes qui soient éternelles. Seul est éternel le devoir envers l'être humain comme tel.

Cette obligation est inconditionnée. Si elle est fondée sur quelque chose, ce quelque chose n'appartient pas à notre monde. Dans notre monde, elle n'est fondée sur rien. C'est l'unique obligation relative aux choses humaines qui ne soit soumise à aucune condition.

Cette obligation a non pas un fondement, mais une vérification dans l'accord de la conscience universelle. Elle est exprimée par certains des plus anciens textes écrits qui nous aient été conservés. Elle est reconnue par tous dans tous les cas particuliers où elle n'est pas combattue par les intérêts ou les passions. C'est relativement à elle qu'on mesure le progrès.

La reconnaissance de cette obligation est exprimée d'une manière confuse et imparfaite, mais plus ou moins imparfaite selon les cas, par ce qu'on nomme les droits positifs. Dans la mesure où les droits positifs sont en contradiction avec elle, dans cette mesure exacte ils sont frappés d'illégitimité.

Quoique cette obligation éternelle réponde à la destinée éternelle de l'être humain, elle n'a pas cette destinée pour objet direct. La destinée éternelle d'un être humain ne peut être l'objet d'aucune obligation, parce qu'elle n'est pas subordonnée à des actions extérieures.

Le fait qu'un être humain possède une destinée éternelle n'impose qu'une seule obligation ; c'est LE RESPECT. L'obligation n'est accomplie que si le respect est effectivement exprimé, d'une manière réelle et non fictive ; il ne peut l'être que par l'intermédiaire des besoins terrestres de l'homme.

La conscience humaine n'a jamais varié sur ce point. Il y a des milliers d'années, les Égyptiens pensaient qu'une âme ne peut pas être justifiée après la mort si elle ne peut pas dire : « Je n'ai laissé personne souffrir de la faim. » Tous les chrétiens se savent exposés à entendre un jour le Christ lui-même leur dire : « J'ai eu faim et tu ne m'as pas donné à manger. » Tout le monde se représente le progrès comme étant d'abord le passage à un état de la société humaine où les gens ne souffriront pas de la faim. Si on pose la question en termes généraux à n'importe qui, personne ne pense qu'un homme soit innocent si, ayant de la nourriture en abondance et trouvant sur le pas de sa porte quelqu'un aux trois quarts mort de faim, il passe sans rien lui donner.

C'est donc une obligation éternelle envers l'être humain que de ne pas le laisser souffrir de la faim quand on a l'occasion de le secourir. Cette obligation étant la plus

évidente, elle doit servir de modèle pour dresser la liste des devoirs éternels envers tout être humain. Pour être établie en toute rigueur, cette liste doit procéder de ce premier exemple par voie d'analogie.

Par conséquent, la liste des obligations envers l'être humain doit correspondre à la liste de ceux des besoins humains qui sont vitaux, analogues à la faim.

Parmi ces besoins, certains sont physiques, comme la faim elle-même. Ils sont assez faciles à énumérer. Ils concernent la protection contre la violence, le logement, les vêtements, la chaleur, l'hygiène, les soins en cas de maladie.

D'autres, parmi ces besoins, n'ont pas rapport avec la vie physique, mais avec la vie morale. Comme les premiers cependant ils sont terrestres, et n'ont pas de relation directe qui soit accessible à notre intelligence avec la destinée éternelle de l'homme. Ce sont, comme les besoins physiques, des nécessités de la vie d'ici-bas. C'est-à-dire que s'ils ne sont pas satisfaits, l'homme tombe peu à peu dans un état plus ou moins analogue à la mort, plus ou moins proche d'une vie purement végétative,

Ils sont beaucoup plus difficiles à reconnaître et à énumérer que les besoins du corps. Mais tout le monde reconnaît qu'ils existent. Toutes les cruautés qu'un conquérant peut exercer sur des populations soumises, massacres, mutilations, famine organisée, mise en esclavage ou déportations massives, sont généralement considérées comme des mesures de même espèce, quoique la liberté ou le pays natal ne soient pas des nécessités physiques. Tout le monde a conscience qu'il y a des cruautés qui portent atteinte à la vie de l'homme sans porter atteinte à son corps. Ce sont celles qui privent l'homme d'une certaine nourriture nécessaire à la vie de l'âme.

Les obligations, inconditionnées ou relatives, éternelles ou changeantes, directes ou indirectes à l'égard des choses humaines dérivent toutes, sans exception, des besoins vitaux de l'être humain. Celles qui ne concernent pas directement tel, tel et tel être humain déterminé ont toutes pour objet des choses qui ont par rapport aux hommes un rôle analogue à la nourriture.

On doit le respect à un champ de blé, non pas pour lui-même, mais parce que c'est de la nourriture pour les hommes.

D'une manière analogue, on doit du respect à une collectivité, quelle qu'elle soit – patrie, famille, ou toute autre –, non pas pour elle-même, mais comme nourriture d'un certain nombre d'âmes humaines.

Cette obligation impose en fait des attitudes, des actes différents selon les différentes situations. Mais considérée en elle-même, elle est absolument identique pour tous.

Notamment, elle est absolument identique pour ceux qui sont à l'extérieur.

Le degré de respect qui est dû aux collectivités humaines est très élevé, par plusieurs considérations.

D'abord, chacune est unique, et, si elle est détruite, n'est pas remplacée. Un sac de blé peut toujours être substitué à un autre sac de blé. La nourriture qu'une collectivité fournit à l'âme de ceux qui en sont membres n'a pas d'équivalent dans l'univers entier.

Puis, de par sa durée, la collectivité pénètre déjà dans l'avenir. Elle contient de la nourriture, non seulement pour les âmes des vivants, mais aussi pour celles d'êtres non encore nés qui viendront au monde au cours des siècles prochains.

Enfin, de par la même durée, la collectivité a ses racines dans le passé. Elle constitue l'unique organe de conservation pour les trésors spirituels amassés par les morts, l'unique organe de transmission par l'intermédiaire duquel les morts puissent parler aux vivants. Et l'unique chose terrestre qui ait un lien direct avec la destinée éternelle de l'homme, c'est le rayonnement de ceux qui ont su prendre une conscience complète de cette destinée, transmis de génération en génération.

À cause de tout cela, il peut arriver que l'obligation à l'égard d'une collectivité en péril aille jusqu'au sacrifice total. Mais, il ne s'ensuit pas que la collectivité soit au-dessus de l'être humain. Il arrive aussi que l'obligation de secourir un être humain en détresse doive aller jusqu'au sacrifice total, sans que cela implique aucune supériorité du côté de celui qui est secouru.

Un paysan, dans certaines circonstances, peut devoir s'exposer, pour cultiver son champ, à l'épuisement, à la maladie ou même à la mort. Mais il a toujours présent à l'esprit qu'il s'agit uniquement de pain.

D'une manière analogue, même au moment du sacrifice total, il n'est jamais dû à aucune collectivité autre chose qu'un respect analogue à celui qui est dû à la nourriture.

Il arrive très souvent que le rôle soit renversé. Certaines collectivités, au lieu de servir de nourriture, tout au contraire mangent les âmes. Il y a en ce cas maladie sociale, et la première obligation est de tenter un traitement ; dans certaines circonstances il peut être nécessaire de s'inspirer des méthodes chirurgicales.

Sur ce point aussi, l'obligation est identique pour ceux qui sont à l'intérieur de la collectivité et pour ceux qui sont au-dehors.

Il arrive aussi qu'une collectivité fournisse aux âmes de

ceux qui en sont membres une nourriture insuffisante. En ce cas il faut l'améliorer.

Enfin il y a des collectivités mortes qui, sans dévorer les âmes, ne les nourrissent pas non plus. S'il est tout à fait certain qu'elles sont bien mortes, qu'il ne s'agit pas d'une léthargie passagère, et seulement en ce cas, il faut les anéantir.

La première étude à faire est celle des besoins qui sont à la vie de l'âme ce que sont pour la vie du corps les besoins de nourriture, de sommeil et de chaleur. Il faut tenter de les énumérer et de les définir.

Il ne faut jamais les confondre avec les désirs, les caprices, les fantaisies, les vices. Il faut aussi discerner l'essentiel et l'accidentel. L'homme a besoin, non de riz ou de pommes de terre, mais de nourriture ; non de bois ou de charbon, mais de chauffage. De même pour les besoins de l'âme, il faut reconnaître les satisfactions différentes, mais équivalentes, répondant aux mêmes besoins. Il faut aussi distinguer des nourritures de l'âme les poisons qui, quelque temps, peuvent donner l'illusion d'en tenir lieu.

L'absence d'une telle étude force les gouvernements, quand ils ont de bonnes intentions, à s'agiter au hasard.

[...]

Simone Weil, L'enracinement, Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain (1949).

Pour comprendre la gravité des régressions dites « modernes », lire le texte de L'Habeas Corpus (1679)

L'Habeas corpus est une loi anglaise de 1679 qui interdit toute arrestation arbitraire, en faisant obligation que la personne arrêtée soit présentée dans les trois jours devant un juge.

Dès 1215 les Anglais obligent leur roi Jean sans Terre à signer une grande charte, Carta Magna qui limite l'arbitraire royal : il ne peut ni bannir, ni arrêter, ni emprisonner ses sujets comme il l'entend.

Cependant cette Carta Magna ne prévoyant aucune disposition pratique, ses articles sont diversement respectés.

Il faudra attendre presque cinq siècles pour que soit mis en place un véritable mécanisme de protection des libertés individuelles, une procédure précise.

C'est l'objet de la loi de **1679** dite Habeas Corpus Act : HABEAS CORPUS AD SUBJICIENDUM, locution latine signifiant « que tu aies ton corps pour le produire devant la justice ».

- Après arrestation, tout prisonnier, personnellement ou par l'entremise de ses amis, peut adresser une demande d'habeas corpus aux services de la justice.
- Les services de la justice envoient aux services de la prison **un writ.**
- **Cet écrit oblige les services de la prison à présenter dans les trois jours le prisonnier devant le tribunal.**
- Ce dernier examine le cas du prisonnier et vérifie les charges retenues contre lui.

Il peut décider en fonction de ces charges :

- de maintenir l'emprisonnement
- de libérer le prisonnier sous caution
- d'acquitter le prisonnier.

L'Angleterre novatrice sert d'exemple à toute l'Europe encore soumise à l'arbitraire, à la monarchie absolue, à la lettre de cachet.

À partir du XVIII^e siècle, ce texte fondamental du droit anglo-saxon provoque l'adhésion des philosophes. Il sera l'un des éléments sur lesquels ils s'appuieront pour élaborer la théorie des droits de l'Homme.

Source : [CRDP Montpellier](#).

Texte intégral en français :

<http://www.constitution-du-royaume-uni.org/resources/Loi%20sur%20l%27habeas%20corpus%201679.pdf>

Les prêtres des différentes sectes [...] redoutent les progrès de la science comme les sorcières à l'approche de l'aube, et voient d'un mauvais œil ce présage funeste annonçant que vont être dévoilées les duperies qui les font vivre.

Thomas Jefferson.

**Sitôt que l'esprit humain
cesse de comprendre,
il dit « Dieu ! ».**

Auguste Blanqui, « Ni Dieu, ni Maître ».

**Notre propre intérêt est encore un
merveilleux instrument pour nous
crever les yeux agréablement. Il n'est
pas permis au plus équitable homme
du monde d'être juge en sa cause.**

*Blaise Pascal (1623-1662), « Pensées »
(1669, posthume), n°78.*

Les révolutions font frémir, mais les campagnes électorales font vomir.
Nicolás Gómez Dávila, « Les horreurs de la démocratie », 2003, n°2020.

**Celui qui n'est pas prêt à violer de temps à autre ses principes finit,
plutôt qu'en martyr, en assassin.**

Nicolás Gómez Dávila, « Les horreurs de la démocratie », 2003, n°2028.

Puisque aucun homme n'a une autorité naturelle sur son semblable, et puisque la force ne produit aucun droit, restent donc **les conventions pour base de toute autorité légitime parmi les hommes.**

Si un particulier, dit Grotius, peut aliéner sa liberté et se rendre esclave d'un maître, pourquoi tout un peuple ne pourrait-il pas aliéner la sienne et se rendre sujet d'un roi ? Il y a là bien des mots équivoques qui auraient besoin d'explication; mais tenons-nous-en à celui d'aliéner. Aliéner, c'est donner ou vendre. Or, un homme qui se fait esclave d'un autre ne se donne pas ; il se vend tout au moins pour sa subsistance : mais un peuple, pourquoi se vend-il ? **Bien loin qu'un roi fournisse à ses sujets leur subsistance, il ne tire la sienne que d'eux ; et, selon Rabelais, un roi ne vit pas de peu. Les sujets donnent donc leur personne, à condition qu'on prendra aussi leur bien ? Je ne vois pas ce qu'il leur reste à conserver.**

On dira que le despote assure à ses sujets la tranquillité civile ; soit : mais qu'y gagnent-ils, si les guerres que son ambition leur attire, si son insatiable avidité, si les vexations de son ministère les désolent plus que ne feraient leurs dissensions ? **Qu'y gagnent-ils, si cette tranquillité même est une de leurs misères ? On vit tranquille aussi dans les cachots : en est-ce assez pour s'y trouver bien ?** Les Grecs enfermés dans l'ancre du Cyclope y vivaient tranquilles, en attendant que leur tour vint d'être dévorés.

[...]

Il faudrait donc, pour qu'un gouvernement arbitraire fût légitime, qu'à chaque génération le peuple fût le maître de l'admettre ou de le rejeter: mais alors ce gouvernement ne serait plus arbitraire.

Renoncer à sa liberté, c'est renoncer à sa qualité d'homme, aux droits de l'humanité, même à ses devoirs. Il n'y a nul dédommagement possible pour quiconque renonce à tout. Une telle renonciation est incompatible avec la nature de l'homme ; et c'est ôter toute moralité à ses actions que d'ôter toute liberté à sa volonté. Enfin **c'est une convention vaine et contradictoire de stipuler d'une part une autorité absolue, et de l'autre une obéissance sans bornes. N'est-il pas clair qu'on n'est engagé à rien envers celui dont on a droit de tout exiger ? Et cette seule condition, sans équivalent, sans échange, n'entraîne-t-elle pas la nullité de l'acte ? Car, quel droit mon esclave aurait-il contre moi, puisque tout ce qu'il a m'appartient et que, son droit étant le mien, ce droit de moi contre moi-même est un mot qui n'a aucun sens ?**

[...]

Ainsi, de quelque sens qu'on envisage les choses, le droit d'esclavage est nul, non seulement parce qu'il est illégitime, mais parce qu'il est absurde et ne signifie rien. Ces mots, esclave et droit, sont contradictoires ; ils s'excluent mutuellement. Soit d'un homme à un homme, soit d'un homme à un peuple, ce discours sera toujours également insensé: « Je fais avec toi une convention toute à ta charge et toute à mon profit, que j'observerai tant qu'il me plaira, et que tu observeras tant qu'il me plaira. »

Jean-Jacques Rousseau, « Du contrat social ou Principes du droit politique » (1762), livre 1, chapitre 4, « De l'esclavage ».

**Être les esclaves de pédants,
quel destin pour l'humanité !**

Michel Bakounine.

Une conviction ne se renforce que si nous la nourrissons d'objections.
Nicolás Gómez Dávila, « Les horreurs de la démocratie », 2003, n°213.

L'orthodoxie est la tension entre deux hérésies.

Nicolás Gómez Dávila, « Les horreurs de la démocratie », 2003, n°162.

**Les véritables transformations sociales
sont l'œuvre de gens qui pensent à autre chose.**

Nicolás Gómez Dávila, « Les horreurs de la démocratie », 2003, n°2018.

**L'art fiduciaire est une invention de notre temps. C'est-à-dire :
l'ensemble d'œuvres d'« art » sans valeur esthétique, mais cotées sur le
marché boursier de l'art.**

Nicolás Gómez Dávila, « Les horreurs de la démocratie », 2003, n°1952.

**L'envie n'est pas un vice de pauvre, mais de riche. De
moins riche envers plus riche.**

Nicolás Gómez Dávila, « Les horreurs de la démocratie », 2003, n°2012.

**Il n'est pas donné à l'homme ordinaire de choisir entre des vérités,
mais entre des coutumes.**

Nicolás Gómez Dávila, « Les horreurs de la démocratie », 2003, n°1533.

**L'allégeance à l'égard d'une nation, quelle qu'elle soit, est
incompatible avec le loyalisme total envers l'espèce humaine
que requièrent les conditions présentes.**

Garry Davis, citoyen mondial.

On ne partage pas des richesses si on ne partage pas un langage.

Comité invisible, « L'insurrection qui vient », 2007, p 49.

La Grèce, pour nous, est un germe, non un modèle, ni un spécimen parmi d'autres.

Cornélius Castoriadis.

L'unanimité, dans une société sans classes, ne résulte pas de l'absence de classes, mais de la présence de la police.

Nicolás Gómez Dávila, « Les horreurs de la démocratie », 2003, n°1673.

Un intellectuel est n'importe qui
qui s'occupe de ce qui ne le regarde pas.

D'après Sartre.

Quand tout le monde parle
Personne n'écoute.

Les raisons, les preuves, les arguments paraissent chaque jour moins évidents à celui qui croit. Et ce qu'il croit, plus évident.

Nicolás Gómez Dávila, « Les horreurs de la démocratie », 2003, n°818.

La disparition du sens critique fait peser une sérieuse menace sur l'avenir de la civilisation. Elle permet aux discoureurs de mystifier le peuple. Il est à remarquer que les couches évoluées sont plus crédules que les moins évoluées.

Ludwig Von Mises, « La bureaucratie », 1955.

UMPS : Union pour le Maintien Perpétuel du Système

Ce n'est pas la destruction qui cause la ruine, mais la conservation, car la durabilité des objets fait obstacle au processus de remplacement.

Hannah Arendt, « La condition moderne ».

Il est facile de sympathiser avec n'importe quel homme, tant qu'il n'émet pas d'opinion.

Nicolás Gómez Dávila, « Les horreurs de la démocratie », 2003, n°1237.

Toute l'intelligence du monde ne peut rien contre une idiotie à la mode.

Un régime populaire, en effet, naît du fait que des gens qui sont égaux dans un domaine estiment être égaux absolument : c'est parce qu'ils sont tous pareillement libres qu'ils estiment être égaux absolument. Une oligarchie, par contre, naît du fait que des gens inégaux dans un seul domaine déterminé posent en principe qu'ils sont inégaux en tout : c'est parce qu'ils sont inégaux par la richesse qu'ils posent en principe qu'ils sont inégaux en tout.

Aristote, « Les Politiques », V, I, §3-4, 1301a 28-35.

**L'oiseau de Minerve s'envole au crépuscule.
(la sagesse arrive au moment où il faut mourir)**

La croissance de l'âme se fait vers l'intérieur.
*Nicolás Gómez Dávila, « Les horreurs de la démocratie »,
2003, n°130.*

La pensée est libre.

*Thomas Hobbes, « Léviathan. Traité de la matière, de la forme
et du pouvoir d'une république ecclésiastique et civile », 1651.*

Si vous ne pensez point,
les gouvernements ne penseront guère.
Si vous ne résistez pas, ils n'inventeront point.
Alain, 1^{er} mars 1913

L'écrivain bien élevé s'efforce d'être clair.
Mais ne mettons pas toujours nos insuffisances au compte d'une
lacune dans son éducation. Expliquer plutôt que suggérer suppose un
certain mépris du lecteur.
Nicolás Gómez Dávila, « Les horreurs de la démocratie », 2003, n°127.

À mes parents, qui m'ont appris que le progrès commence
avec le souci d'autrui et du bien commun.
Jacques Généreux, « La grande régression », 2010.

Tous les hommes cherchent le bonheur,
même ceux qui vont se pendre.
Pascal.

La quête de la certitude a un intérêt qui dépasse simplement l'Université. Elle fait également partie de la controverse animée qui entoure le rôle public de la religion. Ici encore, il s'avère souvent que les deux camps partagent la même prémisse, en ce cas que la religion fournit un roc de sûreté dans un univers imprévisible. Selon les critiques de la religion, c'est l'effondrement des vieilles certitudes qui rend impossible (impossible du moins pour ceux qui sont exposés à l'influence corrosive de la modernité) de prendre la religion au sérieux. Les défenseurs de la religion tendent à partir de la même prémisse. Ils disent que sans un ensemble de dogmes indiscutés les gens perdent leurs repères moraux. Il devient plus ou moins impossible de distinguer le bien et le mal ; tout est permis ; et l'on défie en toute impunité les vieux commandements.

Il n'y a pas que des prédicateurs évangéliques qui avancent de tels arguments, mais à l'occasion des intellectuels laïques, que dérange la menace de l'anarchie morale (cf. chapitre 12 : « Philip Rieff et la religion de la culture »). À bon droit, ces intellectuels déplorent que la religion soit devenue une affaire privée, que les problèmes religieux aient disparu du débat public.

Toutefois, leur argumentaire souffre de deux failles sérieuses. D'abord, il est impossible de faire renaître la foi religieuse pour la seule raison qu'elle est socialement utile. La foi vient du cœur ; elle ne peut être convoquée à la demande. En tout cas, on ne saurait attendre de la religion qu'elle fournisse un code de conduite général et final qui réglerait tous les différends et résoudrait tous les doutes. Assez curieusement, c'est ce postulat même qui conduit à réduire la religion à une affaire privée. Ceux qui veulent maintenir la religion hors de la vie publique soutiennent qu'il est de la nature des choses que la croyance religieuse lie le croyant à des dogmes indiscutables qui échappent à la compétence du débat rationnel. Eux aussi, ces sceptiques voient la religion comme un corpus de dogmes en acier qu'il est interdit aux fidèles de mettre en doute. Les mêmes qualités qui rendent séduisante la religion à ceux qui regrettent son déclin — l'assurance qu'elle est censée offrir contre le doute et la confusion, le bien-être que ses adeptes

sont supposés retirer de son système étanche qui ne laisse rien au mystère — la rendent insupportable à l'esprit laïc. De plus, les adversaires de la religion soutiennent qu'elle nourrit nécessairement l'intolérance puisque ceux qui y adhèrent s'imaginent être en possession de vérités absolues, exclusives, qui ne peuvent être réconciliées avec d'autres prétentions à la vérité. Si on leur en donne l'occasion, ils chercheront invariablement à faire que tout le monde se conforme à leurs façons de voir. Bref, ceux qui méprisent la religion d'un point de vue cultivé soupçonnent que l'expression « tolérance religieuse » est une contradiction de termes — réalité que vient soutenir en apparence la longue histoire des guerres de religion.

Il ne fait pas de doute que cette vision négative de la religion, qui n'a rien d'une nouveauté chez nous, renferme une part non négligeable de vérité. (Mais elle ne voit pas le défi que la religion vient lancer à l'autosatisfaction, défi qui constitue le cœur et l'âme de la foi (chapitre 13 : « L'Âme humaine sous le règne de la laïcité »). Au lieu de décourager la recherche morale, une inspiration religieuse peut tout aussi aisément la stimuler en attirant l'attention sur la dissociation entre professions de foi verbales et pratique, en répétant que l'observance routinière de rituels prescrits ne suffit pas à assurer le salut et en encourageant les croyants à mettre en question leurs motivations à tout moment. Loin de mettre définitivement en sommeil les doutes et les angoisses, la religion a souvent pour effet de les intensifier. Elle juge plus durement celui qui professe sa foi que le non-croyant. Elle use à son égard de critères de conduite si exigeants qu'il est inévitable que bon nombre de ces croyants s'y montrent inférieurs. Elle n'a aucune patience pour ceux qui cherchent à se trouver des excuses — art dans lequel les Américains sont passés maîtres. Si elle pardonne en dernier ressort à la faiblesse et à la folie des hommes, ce n'est pas parce qu'elle les ignore ou les attribue exclusivement aux non-croyants. Pour ceux qui prennent la religion au sérieux, bien loin d'être la revendication pharisienne d'un statut moral privilégié, la croyance est un fardeau. Il se peut bien, de fait, que le pharisaïsme soit plus à l'honneur chez les sceptiques que chez les croyants. L'essence même de la religion est de proposer une discipline spirituelle contre le pharisaïsme.

Parce qu'une société laïque ne saisit pas le besoin d'une telle

discipline, elle se méprend sur la nature de la religion, qui est de consoler mais tout d'abord de contester et d'attaquer de front. D'un point de vue laïque, la préoccupation spirituelle primordiale n'est pas le pharisaïsme, mais « l'estime de soi » (Chapitre 11 : « L'abolition de la honte »). L'essentiel de notre énergie spirituelle est précisément consacrée à une campagne contre la honte et la culpabilité qui a pour objet de faire que les gens « aient bonne opinion d'eux-mêmes ». Les églises elles-mêmes se sont jointes à cet exercice thérapeutique, dont les bénéficiaires principaux sont, du moins en théorie, les minorités souffrantes que des siècles d'oppression acharnée ont privées systématiquement d'estime de soi. Ce dont ces groupes ont besoin, selon le consensus en vigueur, c'est de la consolation spirituelle que fournit l'affirmation dogmatique de leur identité collective. On les encourage à récupérer leur héritage ancestral, à faire renaître des rites abandonnés et à célébrer au nom de l'histoire un passé mythique. Que cette version euphorisante de leur passé particulier satisfasse ou non en réalité aux normes admises de l'interprétation historique est une considération secondaire ; ce qui compte, c'est de savoir si elle contribue à l'image de soi positive qui est supposée assurer une « (re)prise de pouvoir ». On croit que ces mêmes avantages qui étaient associés de manière erronée à la religion — sûreté, bien-être spirituel, délivrance dogmatique du doute - découlent d'une politique thérapeutique de l'identité de fait, la politique identitaire en est arrivée à servir de succédané de religion — ou du moins d'ersatz de ce sentiment pharisien que l'on confond si communément avec la religion.

Ces développements jettent une lumière supplémentaire sur le déclin du débat démocratique. « La diversité » — slogan qui semble séduisant à première vue — en est arrivée à signifier le contraire de ce qu'elle semble vouloir dire. Dans la pratique, la diversité sert à légitimer un nouveau dogmatisme, dans lequel des minorités rivales s'abritent derrière un ensemble de croyances qui échappe à la discussion rationnelle. La ségrégation physique de la population dans des ghettos racialement homogènes et refermés sur eux-mêmes a pour pendant la balkanisation de l'opinion. Chaque groupe essaye de se claquemurer derrière ses propres dogmes ? Nous sommes devenus une nation de minorités ; il ne manque que leur reconnaissance officielle en tant que telles pour achever le

processus.

Cette parodie de « communauté » — terme fort à la mode mais qui n'est pas très bien compris — charrie avec elle le postulat insidieux selon lequel on peut attendre de tous les membres d'un groupe donné qu'ils pensent de la même manière. L'opinion devient ainsi fonction de l'identité raciale ou ethnique, du sexe ou de la préférence sexuelle. Des « porte-parole » auto-désignés de la minorité appliquent ce conformisme en frappant d'ostracisme ceux qui dévient de la ligne du parti — par exemple ces noirs qui « pensent blanc ». Combien de temps encore l'esprit de libre examen et de débat ouvert peut-il survivre dans de telles conditions ?

Christopher Lasch, « La révolte des élites », 1996.

Les idéologies ont été inventées pour que celui qui ne pense pas puisse donner son opinion.

Nicolás Gómez Dávila, « Les horreurs de la démocratie », 2003, n°1525.

Dans l'état de nature, où tout est commun, je ne dois rien à ceux à qui je n'ai rien promis; je ne reconnais pour être à autrui que ce qui m'est inutile. Il n'en est pas ainsi dans l'état civil, où tous les droits sont fixés par la loi.

Jean-Jacques Rousseau, « Du contrat social ou Principes du droit politique » (1762), livre 2, chapitre 6 « De la loi ».

La beauté est dans l'œil qui regarde.

John Keats.

Nous n'arrivons pas à croire ce que nous savons.

Jean-Pierre Dupuy, « Pour un catastrophisme éclairé », 2004.

**Démagogie est le mot qu'emploient les démocrates
quand la démocratie leur fait peur.**

Nicolás Gómez Dávila, « Les horreurs de la démocratie », 2003, n°446.

**Comment fonder la liberté si personne n'accorde
plus d'importance à l'inégalité ?**

Tocqueville.

Le remplacement d'une orthodoxie par une autre n'est pas nécessairement un progrès. Le véritable ennemi, c'est l'esprit réduit à l'état de gramophone, et cela reste vrai que l'on soit d'accord ou non avec le disque qui passe à un certain moment.

George Orwell, 1945, cité par Michéa dans « Orwell l'éducateur », p 27.

Cela fait deux siècles que le peuple a sur le dos non seulement ceux qui l'exploitent, mais aussi ses libérateurs. Son dos s'est courbé sous ce double poids.

Nicolás Gómez Dávila, « Les horreurs de la démocratie », 2003, n°1108.

La tâche de la sociologie est de rendre la réalité inacceptable, au moins sous la forme qui devient la sienne quand, en tant que réalité construite solidaire d'un ordre social préexistant avec ses contradictions, des opacités et ses asymétries, elle semble arraisonner le monde dans sa totalité comme pour le figer et le rendre semblable à une chose. Défataliser le monde, dissiper l'illusion de l'immuable, dévoiler les ressorts de la domination, ainsi se présente la mission du sociologue, et c'est sans doute pour ça qu'on peut parler de la sociologie comme d'un combat.

Luc Boltanski.

Marx est le ténia du socialisme.

Proudhon, « Carnet », 1847.

Les opinions révolutionnaires ouvrent la seule carrière, dans la société actuelle, qui assure une position sociale respectable, lucrative, et paisible.

Nicolás Gómez Dávila, « Les horreurs de la démocratie », 2003, n°1101.

[Sans doute parce que les riches les corrompent en priorité absolue, pour ne pas être égorgés par les pauvres, selon la prédiction d'Emerson. ÉC]

Je conseille de rompre avec l'État tant qu'il hésitera à faire son devoir.

Henri-David Thoreau, « La désobéissance civile », 1849.

Prenez garde à vos chefs et mandataires !

Comme vous, certainement, ils sont animés des plus pures intentions ; ils veulent ardemment la suppression de la propriété privée et de l'État tyrannique ; mais les relations, les conditions nouvelles les modifient peu à peu ; leur morale change avec leurs intérêts, et, se croyant toujours fidèles à la cause de leurs mandants, ils deviennent forcément infidèles.

Eux aussi, détenteurs du pouvoir, devront se servir des instruments du pouvoir :
armée, moralistes, magistrats, policiers et mouchards.

Depuis plus de trois mille ans, le poète hindou du Mahâ Bhârata
a formulé sur ce sujet l'expérience des siècles:

"L'homme qui roule dans un char ne sera jamais l'ami de
l'homme qui marche à pied!"

Élysée Reclus, « L'anarchie », 1894.

L'histoire de la pensée humaine rappelle les oscillations du pendule, et ces oscillations durent déjà depuis des siècles. Après une longue période de sommeil arrive un moment de réveil. Alors la pensée s'affranchit des chaînes dont tous les intéressés — gouvernants, hommes de loi, clergé — l'avaient soigneusement entortillée. Elle les brise. Elle soumet à une critique sévère tout ce qu'on lui avait enseigné et met à nu le vide des préjugés religieux, politiques, légaux et sociaux, au sein desquels elle avait végété. Elle lance la recherche dans des voies inconnues, enrichit notre savoir de découvertes imprévues ; elle crée des sciences nouvelles.

Mais l'ennemi invétéré de la pensée — le gouvernant, l'homme de loi, le religieux — se relèvent bientôt de la défaite. Ils rassemblent peu à peu leurs forces disséminées ; ils rajeunissent leur foi et leurs codes en les adaptant à quelques besoins nouveaux. Et, profitant de ce servilisme du caractère et de la pensée qu'ils avaient si bien cultivé eux-mêmes, profitant de la désorganisation momentanée de la société, exploitant le besoin de repos des uns, la soif de s'enrichir des autres, les espérances trompées des troisièmes — surtout les espérances trompées — ils se remettent doucement à leur œuvre en s'emparant d'abord de l'enfance par l'éducation.

L'esprit de l'enfant est faible. Il est si facile de le soumettre par la terreur ; c'est ce qu'ils font. Ils le rendent craintif, et alors ils lui parlent des tourments de l'enfer ; ils font miroiter devant lui les souffrances de l'âme damnée, la vengeance d'un dieu implacable. Un moment après, ils lui parleront des horreurs de la Révolution, ils exploiteront un excès des révolutionnaires pour faire de l'enfant "un ami de l'ordre". Le religieux l'habitue à l'idée de loi pour le faire mieux obéir à ce qu'il appellera la loi divine, et l'avocat lui parlera de loi divine pour le faire mieux obéir à la loi du code. Et la pensée de la génération suivante prendra ce pli religieux, ce pli autoritaire et servile en même temps — autorité et servilisme marchent toujours la main dans la main — cette habitude de soumission que nous ne connaissons que trop chez nos contemporains.

Pendant ces périodes de sommeil, on discute rarement les questions de morale. Les pratiques religieuses, l'hypocrisie judiciaire en tiennent lieu. On ne critique pas, on se laisse mener par l'habitude, par l'indifférence. On ne se passionne ni pour ni contre la morale établie. On fait ce que l'on peut pour accommoder extérieurement ses actes à ce que l'on dit professer. Et le niveau moral de la Société tombe de plus en plus. On arrive à la morale des Romains de la décadence, de l'ancien régime, de la fin du régime bourgeois.

Tout ce qu'il y avait de bon, de grand, de généreux, d'indépendant chez l'homme s'émousse peu à peu, se rouille comme un couteau resté sans usage. Le mensonge devient vertu ; la platitude, un devoir. S'enrichir, jouir du moment, épuiser son intelligence, son ardeur, son énergie, n'importe comment, devient le mot d'ordre des classes aisées, aussi bien que de la multitude des pauvres gens dont l'idéal est de paraître bourgeois. Alors la dépravation des gouvernants ? du juge, du clergé et des classes plus ou moins aisées ? devient si révoltante que l'autre oscillation du pendule commence.

La jeunesse s'affranchit peu à peu, elle jette les préjugés par-dessus bord, la critique revient. La pensée se réveille, chez quelques-uns d'abord ; mais insensiblement le réveil gagne le grand nombre. La poussée se fait, la révolution surgit.

Et chaque fois, la question de la morale revient sur le tapis. — "Pourquoi suivrais-je les principes de cette morale hypocrite ?" se demande le cerveau qui s'affranchit des terreurs religieuses. — "Pourquoi n'importe quelle morale serait-elle obligatoire ?".

On cherche alors à se rendre compte de ce sentiment moral que l'on rencontre à chaque pas, sans l'avoir encore expliqué, et que l'on n'expliquera jamais tant qu'on le croira un privilège de la nature humaine, tant qu'on ne descendra pas jusqu'aux animaux, aux plantes, aux rochers pour le comprendre. On cherche cependant à se l'expliquer selon la science du moment.

Et — faut-il le dire ? — plus on sape les bases de la morale établie, ou plutôt de l'hypocrisie

qui en tient lieu — plus le niveau moral se relève dans la société. C'est à ces époques surtout, précisément quand on le critique et le nie, que le sentiment moral fait les progrès les plus rapides ; c'est alors qu'il croît, s'élève, se raffine.

On l'a vu au dix-huitième siècle. Dès 1723, Mandeville, l'auteur anonyme qui scandalisa l'Angleterre par sa "Fable des Abeilles" et les commentaires qu'il y ajouta, attaquait en face l'hypocrisie sociale connue sous le nom de morale. Il montrait comment les coutumes soi-disant morales ne sont qu'un masque hypocrite ; comment les passions, que l'on croit maîtriser par le code de morale courante, prennent au contraire une direction d'autant plus mauvaise, à cause des restrictions mêmes de ce code. Comme Fourier le fit plus tard, il demandait place libre aux passions, sans quoi elles dégénèrent en autant de vices ; et, payant en cela un tribut au manque de connaissances zoologiques de son temps, c'est-à-dire oubliant la morale des animaux, il expliquait l'origine des idées morales de l'humanité par la flatterie intéressée des parents et des classes dirigeantes.

On connaît la critique vigoureuse des idées morales faites plus tard par les philosophes écossais et les encyclopédistes. On connaît les anarchistes de 1793 et l'on sait chez qui l'on trouve le plus haut développement du sentiment moral : chez les légistes, les patriotes, les jacobins qui chantaient l'obligation et la sanction morale par l'Être suprême, ou chez les athéistes hébertistes qui niaient, comme l'a fait récemment Guyau, et l'obligation et la sanction de la morale.

"Pourquoi serai-je moral ?" Voilà donc la question que se posèrent les rationalistes du douzième siècle, les philosophes du seizième siècle, les philosophes et les révolutionnaires du dix-huitième siècle. Plus tard, cette question revint de nouveau chez les utilitaires anglais (Bentham et Mill), chez les matérialistes allemands tels que Bochner, chez les nihilistes russes des années 1860-70, chez ce jeune fondateur de l'éthique anarchiste (la science de la morale des sociétés) — Guyau — mort malheureusement trop tôt ; voilà, enfin, la question que se posent en ce moment les jeunes anarchistes français.

Pourquoi, en effet ? Il y a trente ans, cette même question passionna la jeunesse russe. — "Je serai immoral", venait dire un jeune nihiliste à son ami, traduisant en un acte quelconque les pensées qui le tourmentaient. — "Je serai immoral et pourquoi ne le serai-je pas ?"

— "Parce que la Bible le veut ? Mais la Bible n'est qu'une collection de traditions babyloniennes et judaïques — traditions collectionnées comme le furent les chants d'Homère ou comme on le fait encore pour les chants basques ou les légendes mongoles ! Dois-je donc revenir à l'état d'esprit des peuples à demi barbares de l'Orient ?

"Le serai-je parce que Kant me parle d'un catégorique impératif, d'un ordre mystérieux qui me vient du fond de moi-même et qui m'ordonne d'être moral ? Mais pourquoi ce "catégorique impératif" aurait-il plus de droits sur mes actes que cet autre impératif qui, de temps en temps, me donnera l'ordre de me saouler ? Un mot, rien qu'un mot, tout comme celui de Providence ou de Destin, invente pour couvrir notre ignorance !

— "Ou bien serai-je moral pour faire plaisir à Bentham qui veut me faire croire que je serai plus heureux si je me noie pour sauver un passant tombé dans la rivière que si je le regarde se noyer ?

— "Ou bien encore, parce que mon éducation est telle ? parce que ma mère m'a enseigné la morale ? Mais alors, devrai-je aussi m'agenouiller devant la peinture d'un christ ou d'une madone, respecter le roi ou l'empereur, m'incliner devant le juge que je sais être un coquin, seulement parce que ma mère — nos mères à nous tous — très bonnes, mais très ignorantes, nous ont enseigné un tas de bêtises ?

"Préjugés, comme tout le reste, je travaillerai à m'en défaire. S'il me répugne d'être immoral, je me forcerai de l'être, comme, adolescent, je me forçais à ne pas craindre l'obscurité, le cimetière, les fantômes et les morts, dont on m'avait inspiré la crainte. Je le ferai pour briser une arme exploitée par les religions ; je le ferai, enfin, ne serait-ce que pour protester contre l'hypocrisie que l'on prétend nous imposer au nom d'un mot, auquel on a donné le nom de

moralité."

Voilà le raisonnement que la jeunesse russe se faisait au moment où elle rompait avec les préjugés du "vieux monde" et arborait ce drapeau du nihilisme, ou plutôt de la philosophie anarchiste : "Ne se courber devant aucune autorité, si respectée qu'elle soit ; n'accepter aucun principe, tant qu'il n'est pas établi par la raison."

Faut-il ajouter qu'après avoir jeté au panier l'enseignement moral de leurs pères et brûlé tous les systèmes de morale, la jeunesse nihiliste a développé dans son sein un noyau de coutumes morales, infiniment supérieures à tout ce que leurs pères avaient jamais pratiqué sous la tutelle de l'Évangile, de la "conscience", du "catégorique impératif", ou de "l'intérêt bien compris" des utilitaires ?

Mais avant de répondre à cette question : "Pourquoi serais-je moral ?", voyons d'abord si la question est bien posée ; analysons les motifs des actes humains. [...]

Pierre Kropotkine (1842-1921), « *La morale anarchiste* » (1889), chapitre 1.

« Tout homme qui a à vivre sous un gouvernement doit tout d'abord se placer lui-même sous ce gouvernement par son propre consentement; et je soutiens que l'homme le plus misérable d'Angleterre n'est aucunement lié (bound), au sens strict du terme, par un gouvernement sous lequel il n'a pas expressément accepté de se placer. »

Rainsborough, le porte-parole des radicaux (les « Niveleurs ») dans les débats de Putney, 1647, cité par Bernard Manin, « *Principes du gouvernement représentatif* » (1995), p 114.

**Les guerres ne commencent pas par des bombes,
mais par des média-mensonges.**

Michel Collon.

**Quand je vois ce que les médias internationaux
disent de mon pays que je connais bien, je me
dis que je ne dois rien croire de ce qu'ils disent
d'autres pays que je ne connais pas.**

Ernesto Cardenal.

"Libéral" pour "capitaliste",
c'est comme "technicien de surface" pour "femme de ménage".

**On ment quand on ne dit pas la vérité
à qui on la doit.**

Alain.

**On devient stupide quand on cesse d'être
passionné.**

Helvétius.

**On doit viser le plus grand avantage, c'est-à-dire
le plus grand plaisir et le plus grand bonheur du
plus grand nombre de citoyens.**

Helvétius.

A beau mentir qui vient de loin.

**Ce sont souvent des désobéissances qui ont fait entrer
des lumières dans le système oppressif.**

**Celui qui n'est pas pour la rupture avec le capitalisme,
celui-là ne peut pas être socialiste.**

François Mitterrand, au congrès d'Épinay, 1971.

**La punition des gens bons qui ne s'intéressent pas à la
politique, c'est d'être gouvernés par des gens mauvais.**

Platon.

Videz les prisons
ou prouvez votre vertu !
Camus.

L'homme devient vieux quand ses rêves ont laissé
place à ses regrets.
Pour rester jeune, il faut continuer à rêver.

La magistrature est devenue une pourristature.
Pierre Roche.

Traiter un citoyen d'électeur est une injure.

Si vous croisez un actionnaire,
jetez-le en prison avant qu'il ne vous jette à la rue.

UE = OMC²

Les escargots ne partagent pas leur coquille.

OMC = Organisation Mondiale de la Clochardisation

cleptocratie

narco démocratie

acratie

ripoublique

socialouiste

démocrature

stalinoïde

télécratie

particratie

**Et si les héritiers du créateur de
l'entreprise étaient les salariés ?**

**Apprenez-leur à lire,
ils iront au bout du monde.
*Jaurès.***

Je ne m'occupe pas de politique.
— C'est comme si vous disiez je ne m'occupe pas de la vie.
Jules Renard.

Puisque ces mystères nous échappent,
feignons d'en être les instigateurs.
Cocteau.

La liberté croît comme la force, par l'union.
Proudhon.

Libéralisme : vol légal

Ayant repéré une sottise, on aurait tort de croire qu'en prenant un contrepied systématique d'une idéologie absurde, on dirait des choses intelligentes : l'inverse d'une sottise, point par point, risque fort d'être aussi une sottise.
D'après Michel Onfray, « La philosophie féroce », 2004, p 22.

Il y en a pour qui la liberté d'expression c'est la liberté de penser comme eux.

Pour lutter contre l'AGCS et contre l'ACTA, affirmons que
Il est interdit d'interdire d'interdire

La mondialisation des objets
produit une tribalisation des sujets.
Régis Debray.

Ils pourront couper toutes les fleurs,
ils n'empêcheront pas le printemps.

Les médias sont un pouvoir qu'il faut combattre.
Ignacio Ramonet.

Une idée fausse, mais claire et précise, aura toujours plus de
puissance dans le monde qu'une idée vraie mais complexe.
Alexis de Tocqueville.

Le progrès fait rage.
Philippe Meyer.

La publicité est l'art coupable qui consiste à
vendre à des gens qui n'ont pas d'argent les
choses dont ils n'ont pas besoin.

Être ou se soumettre

La liberté de penser a fait de tous les hommes des
anarchistes sans le savoir.
Élysée Reclus, « L'anarchie », 1884.

Ce n'est pas à des esclaves qu'il appartient de raisonner de liberté.

Jean-Jacques Rousseau, « Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes » (1754).

Muckraker = fouille-merde, journaliste, sentinelle du peuple

Brissot [crapule en chef] (Préface à sa Bibliothèque) :
Deux qualités caractérisent les bonnes bibliothèques ; ordre constant, utilité certaine. Une bibliothèque sans ordre est une contradiction dans les termes. Sans utilité, c'est un délit envers le public, c'est grossir les obstacles qui empêchent de parvenir à la vérité, c'est dérober au public des moments précieux ; et ils le sont surtout dans ce siècle, où il faut digérer tant d'erreurs pour obtenir une vérité, où la vie d'un homme ne suffit pas à épuiser tous les livres enfantés dans une seule science.

Le suffrage universel, disait Louis Blanc en novembre 1848, est comme l'arc de triomphe par où passeront un à un tous les principes sauveurs.

Aujourd'hui, il y a pire que les méchants : il y a les bons qui se taisent alors que nous avons tant besoin de solidarité.

Les honneurs, c'est la sexualité des vieux.

On ne peut pas rendre un homme responsable de la perversion de ses idées par d'autres.

**Vous me demandez de quel droit j'interviens... De
l'immense droit du premier venu !
Victor Hugo.**

ENA : École Nationale des Apparatichiks

Le débat est l'essence de l'éducation et de la démocratie

Au lieu de rendre, comme d'habitude, l'école responsable de cette ignorance déprimante des affaires publiques, nous devrions chercher ailleurs une explication plus complète, en gardant à l'esprit que les gens acquièrent facilement les connaissances dont ils peuvent faire usage.

Puisque le public ne participe plus aux débats sur les questions nationales, il n'a aucune raison de s'informer des affaires civiques. C'est le déclin du débat public, et non pas le système scolaire (quelle que soit, par ailleurs, sa dégradation) qui fait que le public est mal informé, malgré toutes les merveilles de l'âge de l'information. Quand le débat devient un art dont on a perdu le secret, l'information aura beau être aussi facilement accessible que l'on voudra, elle ne laissera aucune marque.

Ce que demande la démocratie, c'est un débat public vigoureux, et non de l'information. Bien sûr, elle a également besoin d'information, mais le type d'information dont elle a besoin ne peut être produit que par le débat. Nous ne savons pas quelles choses nous avons besoin de savoir tant que nous n'avons pas posé les bonnes questions, et nous ne pouvons poser les bonnes questions qu'en soumettant nos idées sur le monde à l'épreuve de la controverse publique.

L'information qui est d'ordinaire conçue comme une condition préalable au débat se comprend mieux comme son produit dérivé. Quand nous nous engageons dans des discussions qui captivent entièrement notre attention en la focalisant, nous nous transformons en chercheurs avides d'information pertinente. Sinon, nous absorbons passivement l'information — si tant est que nous l'absorbions.

Christopher Lasch, « La révolte des élites, et la trahison de la démocratie », 1994, p 168.

La vision est spectatrice, l'ouïe est participante.

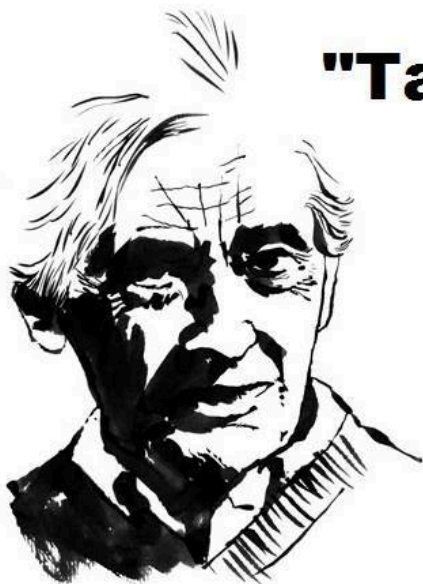
John Dewey, cité par Christopher Lasch dans « La révolte des élites et la trahison de la démocratie », 1994, p 178.

Il y a deux sortes de personnes : ceux qui savent et ceux qui apprennent. J'essaie d'être plutôt dans la deuxième catégorie.

Jacques Rancière.

On disait à Socrate que quelqu'un ne s'était aucunement amendé en son voyage. Je crois bien, dit-il, qu'il s'était emporté avec soi.

Montaigne, cité par Pierre Clastres, en exergue de « La société contre l'État », 1974.



**"Tant que les lapins
n'ont pas d'historiens,
l'histoire est racontée
par les chasseurs."**

Howard Zinn

La société contre l'État

Pierre Clastres (1975)

Les sociétés primitives sont des sociétés sans État : ce jugement de fait, en lui-même exact, dissimule en vérité une opinion, un jugement de valeur qui grève dès lors la possibilité de constituer une anthropologie politique comme science rigoureuse. Ce qui en fait est énoncé, c'est que les sociétés primitives sont *privées* de quelque chose — l'État — qui leur est, comme à toute autre société — la nôtre par exemple — nécessaire. Ces sociétés sont donc *incomplètes*, elles ne sont pas tout à fait de vraies sociétés — elles ne sont pas *policées* —, elles subsistent dans l'expérience peut-être douloureuse d'un *manque* — manque de l'État — qu'elles tenteraient, toujours en vain, de combler. Plus ou moins confusément, c'est bien cela que disent les chroniques des voyageurs ou les travaux des chercheurs : on ne peut pas penser la société sans l'État, l'État est le destin de toute société. On décèle en cette démarche un ancrage ethnocentriste d'autant plus solide qu'il est le plus souvent inconscient. La référence immédiate, spontanée, c'est, sinon le mieux connu, en tout cas le plus familier.

Chacun de nous porte en effet en soi, intériorisée comme la foi du croyant, cette certitude que la société est pour l'État. Comment dès lors concevoir l'existence même des sociétés primitives, sinon comme des sortes de laissés pour compte de l'histoire universelle, des survivances anachroniques d'un stade lointain partout ailleurs depuis longtemps dépassé ? On reconnaît ici l'autre visage de l'ethnocentrisme, la conviction complémentaire que l'histoire est à sens unique, que toute société est condamnée à s'engager en cette histoire et à en parcourir qui, de la sauvagerie, conduisent à la civilisation. « Tous les peuples policés ont été sauvages », écrit Raynal. Mais le constat d'une évolution évidente ne fonde nullement une doctrine qui, nouant arbitrairement l'état de civilisation à la civilisation de l'État, désigne ce dernier comme terme nécessaire assigné à toute société. On peut alors se demander ce qui a retenu sur place les derniers peuples encore sauvages.

Derrière les formulations modernes, le vieil évolutionnisme demeure, en fait, intact. Plus subtil de se dissimuler dans le langage de l'anthropologie, et non plus de la philosophie, il affleure néanmoins au ras des catégories qui se veulent scientifiques. On s'est déjà aperçu que, presque toujours, les sociétés archaïques sont déterminées négativement, sous les espèces du manque : sociétés sans État, sociétés sans écriture, sociétés sans histoire. Du même ordre apparaît la détermination de ces sociétés sur le plan économique : sociétés à économie de subsistance. Si l'on veut signifier par là que les sociétés primitives ignorent l'économie de marché où s'écoulent les surplus produits, on ne dit strictement rien, on se contente de relever un manque de plus, et toujours par référence à notre propre monde : ces sociétés qui sont sans État, sans écriture, sans histoire, sont également sans marché.

Mais, peut objecter le bon sens, à quoi bon un marché s'il n'y a pas de surplus ? Or l'idée d'économie de subsistance recèle en soi l'affirmation implicite que, si les sociétés primitives ne produisent pas de surplus, c'est parce qu'elles en sont incapables, entièrement occupées qu'elles seraient à produire le minimum nécessaire à la survie, à la subsistance. Image ancienne, toujours efficace, de la misère des Sauvages. Et, afin d'expliquer cette incapacité des sociétés primitives de s'arracher à la stagnation du vivre au jour le jour, à cette aliénation permanente dans la recherche de la nourriture, on invoque le sous-équipement technique, l'infériorité technologique.

Qu'en est-il en réalité ? Si l'on entend par technique l'ensemble des procédés dont se dotent les hommes, non point pour s'assurer la maîtrise absolue de la nature (ceci ne vaut que pour notre monde et son dément projet cartésien dont on commence à peine à mesurer les conséquences écologiques), mais pour s'assurer une maîtrise du milieu naturel adaptée et relative à leurs besoins, alors on ne peut plus du tout parler d'infériorité technique des sociétés primitives : elles démontrent une capacité de satisfaire leurs besoins au moins égale à celle dont s'enorgueillit la société industrielle et technicienne. C'est dire que tout groupe humain parvient, par force, à exercer le minimum nécessaire de domination sur le milieu qu'il occupe. On n'a jusqu'à présent connaissance d'aucune société qui se serait établie, sauf par contrainte et violence extérieure, sur un espace naturel impossible à

maîtriser : ou bien elle disparaît, ou bien elle change de territoire.

Ce qui surprend chez les Eskimo ou chez les Australiens, c'est justement la richesse, l'imagination et la finesse de l'activité technique, la puissance d'invention et d'efficacité que démontre l'outillage utilisé par ces peuples. Il n'est d'ailleurs que de se promener dans les musées ethnographiques : la rigueur de fabrication des instruments de la vie quotidienne fait presque de chaque modeste outil une œuvre d'art. Il n'y a donc pas de hiérarchie dans le champ de la technique, il n'y a pas de technologie supérieure ni inférieure ; on ne peut mesurer un équipement technologique qu'à sa capacité de satisfaire, en un milieu donné, les besoins de la société. Et, de ce point de vue, il ne paraît nullement que les sociétés primitives se montrèrent incapables de se donner les moyens de réaliser cette fin.

Cette puissance d'innovation technique dont font preuve les sociétés primitives se déploie, certes, dans le temps. Rien n'est donné d'emblée, il y a toujours le patient travail d'observation et de recherche, la longue succession des essais, erreurs, échecs et réussites. Les préhistoriens nous enseignent le nombre de millénaires qu'il fallut aux hommes du paléolithique pour substituer aux grossiers bifaces du début les admirables lames du solutréen. D'un autre point de vue, on remarque que la découverte de l'agriculture et la domestication des plantes sont presque contemporaines en Amérique et dans l'Ancien Monde. Et force est de constater que les Amérindiens ne le cèdent en rien, bien au contraire, dans l'art de sélectionner et différencier de multiples variétés de plantes utiles.

Arrêtons-nous un instant à l'intérêt funeste qui porta les Indiens à vouloir des instruments métalliques. Il se rapporte en effet directement à la question de l'économie dans les sociétés primitives, mais nullement de la manière qu'on pourrait croire. Ces sociétés seraient, dit-on, condamnées à l'économie de subsistance pour cause d'infériorité technologique. Cet argument n'est fondé, on vient de le voir, ni en droit ni en fait. Ni en droit, car il n'y a pas d'échelle abstraite à quoi mesurer les « intensités » technologiques : l'équipement technique d'une société n'est pas comparable directement à celui d'une société différente, et rien ne sert d'opposer le fusil à l'arc. Ni en fait, puisque l'archéologie, l'ethnographie, la botanique, etc., nous démontrent précisément la puissance de rentabilité et d'efficacité des technologies

sauvages.

Donc, si les sociétés primitives reposent sur une économie de subsistance, ce n'est pas faute de savoir-faire technique. Voilà justement la vraie question : l'économie de ces sociétés est-elle réellement une économie de subsistance ? Si l'on donne un sens aux mots, si par économie de subsistance on ne se contente pas d'entendre économie sans marché et sans surplus — ce qui serait un simple truisme, le pur constat de la différence —, alors en effet on affirme que ce type d'économie permet à la société qu'il fonde de seulement subsister, on affirme que cette société mobilise en permanence la totalité de ses forces productives en vue de fournir à ses membres le minimum nécessaire à la subsistance.

Il y a là un préjugé tenace, curieusement coextensif à l'idée contradictoire et non moins courante que le Sauvage est paresseux. Si dans notre langage populaire on dit « travailler comme un nègre », en Amérique du Sud en revanche on dit « fainéant comme un Indien ». Alors, de deux choses l'une : ou bien l'homme des sociétés primitives, américaines et autres, vit en économie de subsistance et passe le plus clair de son temps dans la recherche de la nourriture ; ou bien il ne vit pas en économie de subsistance et peut donc se permettre des loisirs prolongés en fumant dans son hamac.

C'est ce qui frappa, sans ambiguïté, les premiers observateurs européens des Indiens du Brésil. Grande était leur réprobation à constater que des gaillards pleins de santé préféraient s'attifer comme des femmes de peintures et de plumes au lieu de transpirer sur leurs jardins. Gens donc qui ignoraient délibérément qu'il faut gagner son pain à la sueur de son front. C'en était trop, et cela ne dura pas : on mit rapidement les Indiens au travail, et ils en périrent. Deux axiomes en effet paraissent guider la marche de la civilisation occidentale, dès son aurore : le premier pose que la vraie société se déploie à l'ombre protectrice de l'État ; le second énonce un impératif catégorique : il faut travailler.

Les Indiens ne consacraient effectivement que peu de temps à ce que l'on appelle le travail. Et ils ne mouraient pas de faim néanmoins. Les chroniques de l'époque sont unanimes à décrire la belle apparence des adultes, la bonne santé des nombreux enfants, l'abondance et la variété des ressources alimentaires. Par conséquent, l'économie de subsistance qui était celle des tribus indiennes n'impliquait nullement

la recherche angoissée, à temps complet, de la nourriture. Donc une économie de subsistance est compatible avec une considérable limitation du temps consacré aux activités productives.

Soit le cas des tribus sud-américaines d'agriculteurs, les Tupi-Guarani par exemple, dont la fainéantise irritait tant les Français et les Portugais. La vie économique de ces Indiens se fondait principalement sur l'agriculture, accessoirement sur la chasse, la pêche et la collecte. Un même jardin était utilisé pendant quatre à six années consécutives. Après quoi on l'abandonnait, en raison de l'épuisement du sol ou, plus vraisemblablement, de l'invasion de l'espace dégagé par une végétation parasitaire difficile à éliminer. Le gros du travail, effectué par les hommes, consistait à défricher, à la hache de pierre et par le feu, la superficie nécessaire. Cette tâche, accomplie à la fin de la saison des pluies, mobilisait les hommes pendant un ou deux mois. Presque tout le reste du processus agricole — planter, sarcler, récolter —, conformément à la division sexuelle du travail, était pris en charge par les femmes. Il en résulte donc cette conclusion joyeuse : les hommes, c'est-à-dire la moitié de la population, travaillaient environ deux mois tous les quatre ans ! Quant au reste du temps, ils le vouaient à des occupations éprouvées non comme peine mais comme plaisir : chasse, pêche ; fêtes et beuveries ; à satisfaire enfin leur goût passionné pour la guerre.

Or ces données massives, qualitatives, impressionnistes trouvent une confirmation éclatante en des recherches récentes, certaines en cours, de caractère rigoureusement démonstratif, puisqu'elles mesurent le temps de travail dans les sociétés à économie de subsistance. Qu'il s'agisse de chasseurs-nomades du désert du Kalahari ou d'agriculteurs sédentaires amérindiens, les chiffres obtenus révèlent une répartition moyenne du temps quotidien de travail inférieure à quatre heures par jour. J. Lizot, installé depuis plusieurs années chez les Indiens Yanomami d'Amazonie vénézuélienne, a chronométriquement établi que la durée moyenne du temps consacré chaque jour au travail par les adultes, *toutes activités comprises*, dépasse à peine trois heures. Nous n'avons point nous-mêmes effectué de mesures analogues chez les Guayaki, chasseurs nomades de la forêt paraguayenne. Mais on peut assurer que les Indiens, hommes et femmes, passaient au moins la moitié de la journée dans une oisiveté presque complète, puisque chasse et collecte prenaient place, et non chaque jour, entre 6 heures

et 11 heures du matin environ. Il est probable que des études semblables, menées chez les dernières populations primitives, aboutiraient, compte tenu des différences écologiques, à des résultats voisins.

Nous voici donc bien loin du misérabilisme qu'enveloppe l'idée d'économie de subsistance. Non seulement l'homme des sociétés primitives n'est nullement contraint à cette existence animale que serait la recherche permanente pour assurer la survie ; mais c'est même au prix d'un temps d'activité remarquablement court qu'est obtenu — et au-delà — ce résultat. Cela signifie que les sociétés primitives disposent, si elles le désirent, de tout le temps nécessaire pour accroître la production des biens matériels.

Le bon sens alors questionne : pourquoi les hommes de ces sociétés voudraient-ils travailler et produire davantage, alors que trois ou quatre heures quotidiennes d'activité paisible suffisent à assurer les besoins du groupe ? À quoi cela leur servirait-il ? À quoi serviraient les surplus ainsi accumulés ? Quelle en serait la destination ? C'est toujours par force que les hommes travaillent au-delà de leurs besoins. Et précisément cette force-là est absente du monde primitif, l'absence de cette force externe définit même la nature des sociétés primitives.

On peut désormais admettre, pour qualifier l'organisation économique de ces sociétés, l'expression d'économie de subsistance, dès lors que l'on entend par là non point la nécessité d'un *défaut*, d'une incapacité, inhérents à ce type de société et à leur technologie, mais au contraire le refus d'un excès inutile, la volonté d'accorder l'activité productrice à la satisfaction des besoins. Et rien de plus.

D'autant que, pour cerner les choses de plus près, il y a effectivement production de surplus dans les sociétés primitives : la quantité de plantes cultivées produites (manioc, maïs, tabac, coton, etc.) dépasse toujours ce qui est nécessaire à la consommation du groupe, ce supplément de production étant, bien entendu, inclus dans le temps normal de travail. Ce surplus-là, obtenu sans surtravail, est consommé, consumé, à des fins proprement politiques, lors des fêtes, invitations, visites d'étrangers, etc.

L'avantage d'une hache métallique sur une hache de pierre est trop

évident pour qu'on s'y attarde : on peut abattre avec la première peut-être dix fois plus de travail dans le même temps qu'avec la seconde ; ou bien accomplir le même travail en dix fois moins de temps. Et lorsque les Indiens découvrirent la supériorité productive des haches des hommes blancs, ils les désirèrent, non pour produire plus dans le même temps, mais pour produire autant en un temps dix fois plus court. C'est exactement le contraire qui se produisit, car avec les haches métalliques firent irruption dans le monde primitif indien la violence, la force, le pouvoir qu'exercèrent sur les Sauvages les civilisés nouveaux venus.

Les sociétés primitives sont bien, comme l'écrit J. Lizot à propos des Yanomami, des sociétés de refus du travail : « Le mépris des Yanomami pour le travail et leur désintérêt pour un progrès technologique autonome est certain \ » Premières sociétés du loisir, premières sociétés d'abondance, selon la juste et gaie expression de M. Sahlins.

Si le projet de constituer une anthropologie économique des sociétés primitives comme discipline autonome a un sens, celui-ci ne peut advenir de la simple prise en compte de la vie économique de ces sociétés : on demeure dans une ethnologie de la description, dans la description d'une dimension *non autonome* de la vie sociale primitive. C'est bien plutôt lorsque cette dimension du « fait social total » se constitue comme sphère autonome que l'idée d'une anthropologie économique apparaît fondée : lorsque disparaît le refus du travail, lorsqu'au sens du loisir se substitue le goût de l'accumulation, lorsqu'en un mot se fait jour dans le corps social cette force externe que nous évoquions plus haut, cette force sans laquelle les Sauvages ne renonceraient pas au loisir et qui détruit la société en tant que société primitive : cette force, c'est la puissance de contraindre, c'est la capacité de coercition, c'est le pouvoir politique. Mais aussi bien l'anthropologie cesse dès lors d'être économique, elle perd en quelque sorte son objet à l'instant où elle croit le saisir, *l'économie devient politique*.

Pour l'homme des sociétés primitives, l'activité de production est exactement mesurée, délimitée par les besoins à satisfaire, étant entendu qu'il s'agit essentiellement des besoins énergétiques : la production est rabattue sur la reconstitution du stock d'énergie dépensée. En d'autres termes, c'est la vie comme nature qui — à la

production près des biens consommés socialement à l'occasion des fêtes — fonde et détermine la quantité de temps consacré à la reproduire. C'est dire qu'une fois assurée la satisfaction globale des besoins énergétiques, rien ne saurait inciter la société primitive à désirer produire plus, c'est-à-dire à aliéner son temps en un travail sans destination, alors que ce temps est disponible pour l'oisiveté, le jeu, la guerre ou la fête. À quelles conditions peut se transformer ce rapport de l'homme primitif à l'activité de production ? À quelles conditions cette activité s'assigne-t-elle un but autre que la satisfaction des besoins énergétiques ? C'est là poser la question de l'origine du travail comme travail aliéné.

Dans la société primitive, société par essence égalitaire, les hommes sont maîtres de leur activité, maîtres de la circulation des produits de cette activité : ils n'agissent que pour eux-mêmes, quand bien même la loi d'échange des biens médiatise le rapport direct de l'homme à son produit. Tout est bouleversé, par conséquent, lorsque l'activité de production est détournée de son but initial, lorsque, au lieu de produire seulement pour lui-même, l'homme primitif produit aussi pour les autres, *sans échange et sans réciprocité*. C'est alors que l'on peut parler de travail : quand la règle égalitaire d'échange cesse de constituer le « code civil » de la société, quand l'activité de production vise à satisfaire les besoins des autres, quand à la règle échangiste se substitue la terreur de la dette. C'est bien là en effet qu'elle s'inscrit, la différence entre le Sauvage amazonien et l'Indien de l'empire inca.

Le premier produit en somme pour vivre, tandis que le second travaille, en plus, pour faire vivre les autres, ceux qui ne travaillent pas, les maîtres qui lui disent : il faut payer ce que tu nous dois, il faut éternellement rembourser ta dette à notre égard.

Quand, dans la société primitive, l'économie se laisse repérer comme champ autonome et défini, quand l'activité de production devient travail aliéné, comptabilisé et imposé par ceux qui vont jouir des fruits de ce travail, c'est que la société n'est plus primitive, c'est qu'elle est devenue une société divisée en dominants et dominés, en maîtres et sujets, c'est qu'elle a cessé d'exorciser ce qui est destiné à la tuer : le pouvoir et le respect du pouvoir.

La division majeure de la société, celle qui fonde toutes les autres, y

compris sans doute la division du travail, c'est la nouvelle disposition verticale entre la base et le sommet, c'est la grande coupure politique entre détenteurs de la force, qu'elle soit guerrière ou religieuse, et assujettis à cette force. La relation politique de pouvoir précède et fonde la relation économique d'exploitation. Avant d'être économique, l'aliénation est politique, le pouvoir est avant le travail, l'économique est une dérive du politique, l'émergence de l'État détermine l'apparition des classes.

Inachèvement, incomplétude, manque : ce n'est certes point de ce côté-là que se révèle la nature des sociétés primitives. Elle s'impose bien plus comme positivité, comme maîtrise du milieu naturel et maîtrise du projet social, comme volonté libre de ne laisser glisser hors de son être rien de ce qui pourrait l'altérer, le corrompre et le dissoudre. C'est à cela qu'il s'agit de se tenir fermement : les sociétés primitives ne sont pas les embryons retardataires des sociétés ultérieures, des corps sociaux au décollage « normal » interrompu par quelque bizarre maladie, elles ne se trouvent pas au point de départ d'une logique historique conduisant tout droit au terme inscrit d'avance, mais connu seulement a posteriori, notre propre système social. (Si l'histoire est cette logique, comment peut-il exister encore des sociétés primitives ?)

Tout cela se traduit, sur le plan de la vie économique, par le refus *des sociétés primitives* de laisser le travail et la *production les engloutir*, par la *décision de limiter les stocks aux besoins sociopolitiques*, par l'impossibilité intrinsèque de la concurrence — à quoi servirait, dans une société primitive, d'être un riche parmi des pauvres ? — en un mot, par l'interdiction, non formulée mais dite cependant, de l'inégalité.

Qu'est-ce qui fait que dans une société primitive l'économie n'est pas politique ? Cela tient, on le voit, à ce que l'économie n'y fonctionne pas de manière autonome. On pourrait dire qu'en ce sens les sociétés primitives sont des sociétés sans économie *par refus de l'économie*. Mais doit-on alors déterminer aussi comme absence l'être du politique en ces sociétés ? Faut-il admettre que, puisqu'il s'agit de sociétés « sans loi et sans roi », le champ du politique leur fait défaut ? Et ne retomberions-nous pas ainsi dans l'ornière classique d'un ethnocentrisme pour qui le manque marque à tous les niveaux les

sociétés différentes ?

Soit donc posée la question du politique dans les sociétés primitives. Il ne s'agit pas simplement d'un problème « intéressant », d'un thème réservé à la réflexion des seuls spécialistes, car l'ethnologie s'y déploie aux dimensions d'une théorie générale (à construire) de la société et de l'histoire. L'extrême diversité des types d'organisation sociale, le foisonnement, dans le temps et dans l'espace, de sociétés dissemblables, n'empêchent pas cependant la possibilité d'un ordre dans le discontinu, la possibilité d'une réduction de cette multiplicité infinie de différences. Réduction massive puisque l'histoire ne nous offre, en fait, que *deux* types de société absolument irréductibles l'un à l'autre, deux macroclasses dont chacune rassemble en soi des sociétés qui, au-delà de leurs différences, ont en commun quelque chose de fondamental. *Il y a d'une part les sociétés primitives, ou sociétés sans État, il y a d'autre part les sociétés à État.* C'est la présence ou l'absence de la formation étatique (susceptible de prendre de multiples formes) qui assigne à toute société son lieu logique, qui trace une ligne d'irréversible discontinuité entre les sociétés.

L'apparition de l'État a opéré le grand partage typologique entre Sauvages et Civilisés, elle a inscrit l'ineffaçable coupure dans l'au-delà de laquelle tout est changé, car le Temps devient Histoire. On a souvent, et avec raison, décelé dans le mouvement de l'histoire mondiale deux accélérations décisives de son rythme. Le moteur de la première fut ce que l'on appelle la révolution néolithique (domestication des animaux, agriculture, découverte des arts du tissage et de la poterie, sédentarisation consécutive des groupes humains, etc.). Nous vivons encore, et de plus en plus (si l'on peut dire) dans le prolongement de la seconde accélération, la révolution industrielle du XIX^e siècle.

Il n'y a évidemment pas de doute que la coupure néolithique a considérablement bouleversé les conditions d'existence matérielle des peuples auparavant paléolithiques. Mais cette transformation fut-elle assez fondamentale pour affecter en sa plus extrême profondeur l'être des sociétés ? Peut-on parler d'un fonctionnement différent des systèmes sociaux selon qu'ils sont préneolithiques ou postnéolithiques ? L'expérience ethnographique indique plutôt le contraire. Le passage du nomadisme à la sédentarisation serait la

conséquence la plus riche de la révolution néolithique, en ce qu'il a permis, par la concentration d'une population stabilisée, la formation des cités et, au-delà, des appareils étatiques. Mais on décide, ce faisant, que tout « complexe » technoculturel dépourvu de l'agriculture est nécessairement voué au nomadisme. Voilà qui est ethnographiquement inexact : une économie de chasse, pêche et collecte n'exige pas obligatoirement un mode de vie nomadique. Plusieurs exemples, tant en Amérique qu'ailleurs, l'attestent : l'absence d'agriculture est compatible avec la sédentarité. Ce qui laisserait supposer au passage que si certains peuples n'ont pas acquis l'agriculture, alors qu'elle était écologiquement possible, ce n'est pas par incapacité, retard technologique, infériorité culturelle, mais, plus simplement, parce qu'ils n'en avaient pas besoin.

L'histoire post-colombienne de l'Amérique présente le cas de populations d'agriculteurs sédentaires qui, sous l'effet d'une révolution technique (conquête du cheval et, accessoirement, des armes à feu) ont choisi d'abandonner l'agriculture pour se consacrer à peu près exclusivement à la chasse, dont le rendement était multiplié par la mobilité décuplée qu'assurait le cheval. Dès lors qu'elles devinrent équestres, les tribus des Plaines en Amérique du Nord ou celles du Chaco en Amérique du Sud intensifièrent et étendirent leurs déplacements : mais on est là bien loin du nomadisme sur lequel on rabat généralement les bandes de chasseurs-collecteurs (tels les Guayaki du Paraguay) et l'abandon de l'agriculture ne s'est pas traduit, pour les groupes en question, par la dispersion démographique ni par la transformation de l'organisation sociale antérieure.

Que nous apprennent ce mouvement du plus grand nombre de sociétés de la chasse à l'agriculture, et le mouvement inverse, de quelques autres, de l'agriculture à la chasse ? C'est qu'il paraît s'accomplir sans rien changer à la nature de la société ; que celle-ci demeure identique à elle-même lorsque se transforment seulement ses conditions d'existence matérielle ; que la révolution néolithique, si elle a considérablement affecté, et sans doute facilité, la vie matérielle des groupes humains d'alors, n'entraîne pas mécaniquement un bouleversement de l'ordre social. En d'autres termes, et pour ce qui concerne les sociétés primitives, le changement au niveau de ce que le marxisme nomme l'infrastructure économique ne détermine pas du tout son reflet corollaire, la superstructure politique, puisque celle-ci

apparaît indépendante de sa base matérielle.

Le continent américain illustre clairement l'autonomie respective de l'économie et de la société. Des groupes de chasseurs-pêcheurs-collecteurs, nomades ou non, présentent les mêmes propriétés socio-politiques que leurs voisins agriculteurs sédentaires : « infrastructures » différentes, « superstructure » identique. Inversement, les sociétés méso-américaines — sociétés impériales, sociétés à État — étaient tributaires d'une agriculture qui, plus intensive qu'ailleurs, n'en demeurerait pas moins, du point de vue de son niveau technique, très semblable à l'agriculture des tribus « sauvages » de la Forêt Tropicale : « infrastructure » identique, « superstructures » différentes, puisqu'en un cas il s'agit de sociétés sans État, dans l'autre d'États achevés.

C'est donc bien la coupure politique qui est décisive, et non le changement économique. La véritable révolution, dans la protohistoire de l'humanité, ce n'est pas celle du néolithique, puisqu'elle peut très bien laisser intacte l'ancienne organisation sociale, c'est la révolution politique, c'est cette apparition mystérieuse, irréversible, mortelle pour les sociétés primitives, ce que nous connaissons sous le nom d'État. Et si l'on veut conserver les concepts marxistes d'infrastructure et de superstructure, alors faut-il peut-être accepter de reconnaître que l'infrastructure, c'est le politique, que la superstructure, c'est l'économique. Un seul bouleversement structurel, abyssal, peut transformer, en la détruisant comme telle la société primitive : celui qui fait surgir en son sein, ou de l'extérieur, ce dont l'absence même définit cette société, l'autorité de la hiérarchie, la relation de pouvoir, l'assujettissement des hommes, l'État. Il serait bien vain d'en rechercher l'origine en une hypothétique modification des rapports de production dans la société primitive, modification qui, divisant peu à peu la société en riches et pauvres, exploiters et exploités, conduirait mécaniquement à l'instauration d'un organe d'exercice du pouvoir des premiers sur les seconds, à l'apparition de l'État.

Hypothétique, cette modification de la base économique est, bien plus encore, impossible. Pour qu'en une société donnée le régime de la production se transforme dans le sens d'une plus grande intensité de travail en vue d'une production de biens accrue, il faut ou bien que les hommes de cette société désirent cette transformation de leur genre de vie traditionnel, ou bien que, ne la désirant pas, ils s'y voient contraints par une violence extérieure.

Dans le second cas, rien n'advient de la société elle-même, qui subit l'agression d'une force externe au bénéfice de qui va se modifier le régime de production : travailler et produire plus pour satisfaire les besoins des maîtres nouveaux du pouvoir. L'oppression politique détermine, appelle, permet l'exploitation.

Mais l'évocation d'un tel « scénario » ne sert de rien, puisqu'elle pose une origine extérieure, contingente, immédiate, de la violence étatique, et non point la lente réalisation des conditions internes, socio-économiques, de son apparition. L'État, dit-on, est l'instrument qui permet à la classe dominante d'exercer sa domination violente sur les classes dominées. Soit. Pour qu'il y ait apparition d'État, il faut donc qu'il y ait auparavant division de la société en classes sociales antagonistes, liées entre elles par des relations d'exploitation. Donc la *structure* de la société — la division en classes — devrait précéder l'émergence de la *machine* étatique.

Observons au passage la fragilité de cette conception purement instrumentale de l'État. Si la société est organisée par des oppresseurs capables d'exploiter les opprimés, c'est que cette capacité d'imposer l'aliénation repose sur l'usage d'une force, c'est-à-dire sur ce qui fait la substance même de l'État, « monopole de la violence physique légitime ». À quelle nécessité répondrait dès lors l'existence d'un État, puisque son essence — la violence — est immanente à la division de la société, puisqu'il est, en ce sens, donné d'avance dans l'oppression qu'exerce un groupe social sur les autres ? Il ne serait que l'inutile organe d'une fonction remplie avant et ailleurs.

Articuler l'apparition de la machine étatique à la transformation de la structure sociale conduit seulement à reculer le problème de cette apparition. Car il faut alors se demander pourquoi se produit, au sein d'une société primitive, c'est-à-dire d'une société non divisée, la nouvelle répartition des hommes en dominants et dominés. Quel est le moteur de cette transformation majeure qui culminerait dans l'installation de l'État ? Son émergence sanctionnerait la légitimité d'une propriété privée préalablement apparue, l'État serait le représentant et le protecteur des propriétaires. Fort bien. Mais pourquoi y aurait-il apparition de la propriété privée en un type de société qui ignore, parce qu'il la refuse, la propriété ? Pourquoi quelques-uns désirèrent-ils proclamer un jour : *ceci est à moi*, et

comment les autres laissèrent-ils ainsi s'établir le germe de ce que la société primitive ignore, l'autorité, l'oppression, l'État ?

Ce que l'on sait maintenant des sociétés primitives ne permet plus de rechercher au niveau de l'économie l'origine du politique. Ce n'est pas sur ce sol-là que s'enracine l'arbre généalogique de l'État. Il n'y a rien, dans le fonctionnement économique d'une société primitive, d'une société sans État, rien qui permette l'introduction de la différence entre plus riches et plus pauvres, car personne n'y éprouve le désir baroque de faire, posséder, paraître plus que son voisin. La capacité, égale chez tous, de satisfaire les besoins matériels, et l'échange des biens et services, qui empêche constamment l'accumulation privée des biens, rendent tout simplement impossible l'éclosion d'un tel désir, désir de possession qui est en fait désir de pouvoir. La société primitive, première société d'abondance, ne laisse aucune place au désir de surabondance.

Les sociétés primitives sont des sociétés sans État parce que l'État y est impossible. Et pourtant tous les peuples civilisés ont d'abord été sauvages : qu'est-ce qui a fait que l'État a cessé d'être impossible ? Pourquoi les peuples cessèrent-ils d'être sauvages ? Quel formidable événement, quelle révolution laissèrent surgir la figure du Despote, de celui qui commande à ceux qui obéissent ? *D'où vient le pouvoir politique ?* Mystère, provisoire peut-être, de l'origine.

S'il paraît encore impossible de déterminer les conditions d'apparition de l'État, on peut en revanche préciser les conditions de sa non-apparition, et les textes qui ont été ici rassemblés tentent de cerner l'espace du politique dans les sociétés sans État. Sans foi, sans loi, sans roi : ce qu'au XVI^e siècle l'Occident disait des Indiens peut s'étendre sans difficulté à toute société primitive. Ce peut être même le critère de distinction : une société est primitive si lui fait défaut le roi, comme source légitime de la loi, c'est-à-dire la machine étatique. Inversement, toute société non primitive est une société à État : peu importe le régime socio-économique en vigueur. C'est pour cela que l'on peut regrouper en une seule classe les grands despotismes archaïques — rois, empereurs de Chine ou des Andes, pharaons —, les monarchies plus récentes — l'État c'est moi — ou les systèmes sociaux contemporains, que le capitalisme y soit libéral comme en Europe occidentale, ou d'État comme ailleurs...

Il n'y a donc pas de roi dans la tribu, mais un chef qui n'est pas un chef d'État. Qu'est-ce que cela signifie ? Simplement que le chef ne dispose d'aucune autorité, d'aucun pouvoir de coercition, d'aucun moyen de donner un ordre. Le chef n'est pas un commandant, les gens de la tribu n'ont aucun devoir d'obéissance. *L'espace de la chefferie n'est pas le lieu du pouvoir*, et la figure (bien mal nommée) du « chef » sauvage ne préfigure en rien celle d'un futur despote. Ce n'est certainement pas de la chefferie primitive que peut se déduire l'appareil étatique en général.

En quoi le chef de la tribu ne préfigure-t-il pas le chef d'État ? En quoi une telle anticipation de l'État est-elle impossible dans le monde des Sauvages ? Cette discontinuité radicale — qui rend impensable un passage progressif de la chefferie primitive à la machine étatique — se fonde naturellement sur cette relation d'exclusion qui place le pouvoir politique à l'extérieur de la chefferie. Ce qu'il s'agit de penser, c'est un chef sans pouvoir, une institution, la chefferie, étrangère à son essence, l'autorité. Les fonctions du chef, telles qu'elles ont été analysées ci-dessus, montrent bien qu'il ne s'agit pas de fonctions d'autorité.

Essentiellement chargé de résorber les conflits qui peuvent surgir entre individus, familles, lignages, etc., il ne dispose, pour rétablir l'ordre et la concorde, que du seul *prestige* que lui reconnaît la société. Mais prestige ne signifie pas pouvoir, bien entendu, et les moyens que détient le chef pour accomplir sa tâche de pacificateur se limitent à l'usage exclusif de la parole : non pas même pour arbitrer entre les parties opposées, car le chef n'est pas un juge, il ne peut se permettre de prendre parti pour l'un ou l'autre ; mais pour, armé de sa seule éloquence, tenter de persuader les gens qu'il faut s'apaiser, renoncer aux injures, imiter les ancêtres qui ont toujours vécu dans la bonne entente. Entreprise jamais assurée de la réussite, pari chaque fois incertain, car *la parole du chef n'a pas force de loi*. Que l'effort de persuasion échoue, alors le conflit risque de se résoudre dans la violence et le prestige du chef peut fort bien n'y point survivre, puisqu'il a fait la preuve de son impuissance à réaliser ce que l'on attend de lui.

À quoi la tribu estime-t-elle que tel homme est digne d'être un chef ? En fin de compte, à sa seule compétence « technique » : dons oratoires, savoir-faire comme chasseur, capacité de coordonner les

activités guerrières, offensives ou défensives. Et, en aucune manière, la société ne laisse le chef passer au-delà de cette limite technique, elle ne laisse jamais une supériorité technique se transformer en autorité politique. Le chef est au service de la société, c'est la société en elle-même — lieu véritable du pouvoir — qui exerce comme telle son autorité sur le chef. C'est pourquoi il est impossible pour le chef de renverser ce rapport à son profit, de mettre la société à son propre service, d'exercer sur la tribu ce que l'on nomme le pouvoir : jamais la société primitive ne tolérera que son chef se transforme en despote.

Haute surveillance en quelque sorte, à quoi la tribu soumet le chef, prisonnier en un espace d'où elle ne le laisse pas sortir. Mais a-t-il envie d'en sortir ? Arrive-t-il qu'un chef désire être chef ? Qu'il veuille substituer au service et à l'intérêt du groupe la réalisation de son propre désir ? Que la satisfaction de son intérêt personnel prenne le pas sur la soumission au projet collectif ? En vertu même de l'étroit contrôle auquel la société — par sa nature de société primitive et non, bien sûr, par souci conscient et délibéré de surveillance — soumet, *comme tout le reste*, la pratique du leader, tares sont les cas de chefs placés en situation de transgresser la loi primitive : *tu n'es pas plus que les autres*.

Rares certes, mais non inexistantes : il se produit parfois qu'un chef veuille *faire le chef*, et non point par calcul machiavélique mais bien plutôt parce qu'en définitive il n'a pas le choix, il ne peut pas faire autrement. Expliquons-nous. En règle générale, un chef ne tente pas (il n'y songe même pas) de subvertir la relation normale (conforme aux normes) qu'il entretient avec son groupe, subversion qui, de serviteur de la tribu, ferait de lui le maître. Cette relation normale, le grand cacique Alaykin, chef de guerre d'une tribu abipone du Chaco argentin, l'a définie parfaitement dans la réponse qu'il fit à un officier espagnol qui voulait le convaincre d'entraîner sa tribu en une guerre qu'elle ne désirait pas : « Les Abipones, par une coutume reçue de leurs ancêtres, font tout à leur gré et non à celui de leur cacique. Moi, je les dirige, mais je ne pourrais porter préjudice à aucun des miens sans me porter préjudice à moi-même ; si j'utilisais les ordres ou la force avec mes compagnons, aussitôt ils me tourneraient le dos. Je préfère être aimé et non craindre d'eux, » Et, n'en doutons pas, la plupart des chefs indiens auraient tenu le même discours.

Il y a cependant des exceptions, presque toujours liées à la guerre. On sait en effet que la préparation et la conduite d'une expédition militaire sont les seules circonstances où le chef trouve à exercer un minimum d'autorité, fondée seulement, répétons-le, sur sa compétence technique de guerrier. Une fois les choses terminées, et quelle que soit l'issue du combat, le chef de guerre redevient un chef sans pouvoir, en aucun cas le prestige consécutif à la victoire ne se transforme en autorité. Tout se joue précisément sur cette séparation maintenue par la société entre pouvoir et prestige, entre la gloire d'un guerrier vainqueur et le commandement qu'il lui est interdit d'exercer.

La source la plus apte à éteindre la soif de prestige d'un guerrier, c'est la guerre. En même temps, un chef dont le prestige est lié à la guerre ne peut le conserver et le renforcer que dans la guerre ; c'est une sorte de fuite obligée en avant qui le fait vouloir organiser sans cesse des expéditions guerrières dont il escompte retirer les bénéfices (symboliques) afférents à la victoire. Tant que son désir de guerre correspond à la volonté générale de la tribu, en particulier des jeunes gens pour qui la guerre est aussi le principal moyen d'acquérir du prestige, tant que la volonté du chef ne dépasse pas celle de la société, les relations habituelles entre la seconde et le premier se maintiennent inchangées.

Mais le risque d'un dépassement du désir de la société par celui de son chef, le risque pour lui d'aller au-delà de ce qu'il doit, de sortir de la stricte limite assignée à sa fonction, ce risque est permanent. Le chef, parfois, accepte de le courir, il tente d'imposer à la tribu son projet individuel, il tente de substituer son intérêt personnel à l'intérêt collectif. Renversant le rapport normal qui détermine le leader comme moyen au service d'une fin socialement définie, il tente de faire de la société le moyen de réaliser une fin purement privée : *la tribu au service du chef, et non plus le chef au service de la tribu*. Si « ça marchait » alors on aurait là le lieu natal du pouvoir politique, comme contrainte et violence, on aurait la première incarnation, la figure minimale de l'État. Mais ça ne marche jamais.

Dans le très beau récit des vingt années qu'elle passa chez les Yanomami², Elena Valero parle longuement de son premier mari, le leader guerrier Fousiwe. Son histoire illustre parfaitement le destin de la chefferie sauvage lorsqu'elle est, par la force des choses, amenée à

transgresser la loi de la société primitive qui, vrai lieu du pouvoir, refuse de s'en dessaisir, refuse de le déléguer. Fousiwe est donc reconnu comme « chef » par sa tribu à cause du prestige qu'il s'est acquis comme organisateur et conducteur de raids victorieux contre les groupes ennemis. Il dirige par conséquent des guerres voulues par sa tribu, il met au service de son groupe sa compétence technique d'homme de guerre, son courage, son dynamisme, il est l'instrument efficace de sa société.

Mais le malheur du guerrier sauvage veut que le prestige acquis dans la guerre se perde vite, si ne s'en renouvellent pas constamment les sources. La tribu, pour qui le chef n'est que l'instrument apte à réaliser sa volonté, oublie facilement les victoires passées du chef. Pour lui, rien n'est acquis définitivement et, s'il veut rendre aux gens la mémoire si aisément perdue de son prestige et de sa gloire, ce n'est pas seulement en exaltant ses exploits anciens qu'il y parviendra, mais bien en suscitant l'occasion de nouveaux faits d'armes. Un guerrier n'a pas le choix : il est condamné à désirer la guerre.

C'est exactement là que passe la limite du consensus qui le reconnaît comme chef. Si son désir de guerre coïncide avec le désir de guerre de la société, celle-ci continue à la suivre. Mais si le désir de guerre du chef tente de se rabattre sur une société animée par le désir de paix — aucune société, en effet, ne désire *toujours* faire la guerre —, alors le rapport entre le chef et la tribu se renverse, le leader tente d'utiliser la société comme instrument de son but individuel, comme moyen de sa fin personnelle.

Or, ne l'oublions pas, le chef primitif est un chef sans pouvoir : comment pourrait-il imposer la loi de son désir à une société qui le refuse ? Il est à la fois prisonnier de son désir de prestige et de son impuissance à le réaliser. Que peut-il alors se passer ? Le guerrier est voué à la solitude, à ce combat douteux qui ne le conduit qu'à la mort. Ce fut là le destin du guerrier sud-américain Fousiwe. Pour avoir voulu imposer aux siens une guerre qu'ils ne désiraient pas, il se vit abandonné par sa tribu. Il ne lui restait plus qu'à mener seul cette guerre, et il mourut criblé de flèches.

La mort est le destin du guerrier, car la société primitive est telle *quelle ne laisse pas substituer au désir de prestige la volonté de pouvoir*. Ou,

en d'autres termes, dans la société primitive, le chef, comme possibilité de volonté de pouvoir, est d'avance condamné à mort. Le pouvoir politique séparé est impossible dans la société primitive, il n'y a pas de place, pas de vide que pourrait combler l'État.

Moins tragique en sa conclusion, mais très semblable en son développement est l'histoire d'un autre leader indien, infiniment plus célèbre que l'obscur guerrier amazonien, puisqu'il s'agit du fameux chef apache Geronimo. La lecture de ses *Mémoires*, bien qu'assez futilement recueillis, se révèle fort instructive. Geronimo n'était qu'un jeune guerrier comme les autres lorsque les soldats mexicains attaquèrent le camp de sa tribu et firent un massacre de femmes et d'enfants. La famille de Geronimo fut entièrement exterminée. Les diverses tribus apaches firent alliance pour se venger des assassins et Geronimo fut chargé de conduire le combat. Succès complet pour les Apaches, qui anéantirent la garnison mexicaine. Le prestige guerrier de Geronimo, principal artisan de la victoire, fut immense.

Et, dès ce moment-là, les choses changent, quelque chose se passe en Geronimo, quelque chose passe. Car si, pour les Apaches, satisfaits d'une victoire qui réalise parfaitement leur désir de vengeance, l'affaire est en quelque sorte classée, Geronimo, quant à lui, ne l'entend pas de cette oreille : il veut continuer à se venger des Mexicains, il estime insuffisante la défaite sanglante imposée aux soldats. Mais il ne peut, bien sûr, aller seul à l'attaque des villages mexicains. Il tente donc de convaincre les siens de repartir en expédition. En vain. La société apache, une fois atteint le but collectif — la vengeance — aspire au repos.

Le but de Geronimo est donc un objectif individuel pour la réalisation duquel il veut entraîner la tribu. Il veut faire de la tribu l'instrument de son désir, alors qu'il fut auparavant, en raison de sa compétence de guerrier, l'instrument de la tribu. Bien entendu, les Apaches n'ont jamais voulu suivre Geronimo, tout comme les Yanomami refusèrent de suivre Fousiwe. Tout au plus le chef apache réussissait-il (parfois, au prix de mensonges) à convaincre quelques jeunes gens avides de gloire et de butin. Pour l'une de ces expéditions, l'armée de Geronimo, héroïque et dérisoire, se composait de deux hommes ! Les Apaches qui, en fonction des circonstances, acceptaient le leadership de Geronimo pour son habileté de combattant, lui tournaient systématiquement le

dos lorsqu'il voulait mener sa guerre personnelle. Geronimo, dernier grand chef de guerre nord-américain, qui passa trente années de sa vie à vouloir « faire le chef », et n'y parvint pas.

La propriété essentielle (c'est-à-dire qui touche à l'essence) de la société primitive, c'est d'exercer un pouvoir absolu et complet sur tout ce qui la compose, c'est d'interdire l'autonomie de l'un quelconque des sous-ensembles qui la constituent, c'est de maintenir tous les mouvements internes, conscients et inconscients, qui nourrissent la vie sociale, dans les limites et dans la direction voulues par la société.

La tribu manifeste entre autres (et par la violence s'il le faut) sa volonté de préserver cet ordre social primitif en interdisant l'émergence d'un pouvoir politique individuel, central et séparé. Société donc à qui rien n'échappe, qui ne laisse rien sortir hors de soi-même, car toutes les issues sont fermées. Société qui, par conséquent, devrait éternellement se reproduire sans que rien de substantiel ne l'affecte à travers le temps.

Il est néanmoins un champ qui, semble-t-il, échappe, en partie au moins, au contrôle de la société, il est un « flux » auquel elle paraît ne pouvoir imposer qu'un « codage » imparfait : il s'agit du domaine démographique, domaine régi par des règles culturelles, mais aussi par des lois naturelles, espace de déploiement d'une vie enracinée à la fois dans le social et dans le biologique, lieu d'une « machine » qui fonctionne peut-être selon une mécanique propre et qui serait, par suite, hors d'atteinte de l'emprise sociale.

Sans songer à substituer à un déterminisme économique un déterminisme démographique, à inscrire dans les causes — la croissance démographique — la nécessité des effets — transformation de l'organisation sociale —, force est pourtant de constater, surtout en Amérique, le poids sociologique du nombre de la population, la capacité que possède l'augmentation des densités d'ébranler — nous ne disons pas détruire — la société primitive.

Il est très probable en effet qu'une condition fondamentale d'existence de la société primitive consiste dans la faiblesse relative de sa taille démographique. Les choses ne peuvent fonctionner selon le modèle primitif que si les gens sont peu nombreux. Ou, en d'autres termes,

pour qu'une société soit primitive, il faut qu'elle soit petite par le nombre. Et, de fait, ce que l'on constate dans le monde des Sauvages, c'est un extraordinaire morcellement des « nations », tribus, sociétés en groupes locaux qui veillent soigneusement à conserver leur autonomie au sein de l'ensemble dont ils font partie, quitte à conclure des alliances provisoires avec les voisins « compatriotes », si les circonstances — guerrières en particulier — l'exigent.

Cette atomisation de l'univers tribal est certainement un moyen efficace d'empêcher la constitution d'ensembles sociopolitiques intégrant les groupes locaux et, au-delà, un moyen d'interdire l'émergence de l'État qui, en son essence, est unificateur.

Or, il est troublant de constater que les Tupi-Guarani paraissent, à l'époque où l'Europe les découvre, s'écarter sensiblement du modèle primitif habituel, et sur deux points essentiels : le *taux de densité démographique* de leurs tribus ou groupes locaux dépasse nettement celui des populations voisines ; d'autre part, la *taille des groupes locaux* est sans commune mesure avec celle des unités sociopolitiques de la Forêt Tropicale.

Bien entendu, les villages tupinamba par exemple, qui rassemblaient plusieurs milliers d'habitants, n'étaient pas des villes ; mais ils cessaient également d'appartenir à l'horizon « classique » de la dimension démographique des sociétés voisines. Sur ce fond d'expansion démographique et de concentration de la population se détache — fait également inhabituel dans l'Amérique des Sauvages, sinon dans celle des Empires — l'évidente tendance des chefferies à acquérir un pouvoir inconnu ailleurs. Les chefs tupi-guarani n'étaient certes pas des despotes, mais ils n'étaient plus tout à fait des chefs sans pouvoir.

Ce n'est pas ici le lieu d'entreprendre la longue et complexe tâche d'analyser la chefferie chez les Tupi-Guarani. Qu'il nous suffise simplement de déceler, à un bout de la société, si l'on peut dire, la croissance démographique, et à l'autre, la lente émergence du pouvoir politique. Il n'appartient sans doute pas à l'ethnologie (ou du moins pas à elle seule) de répondre à la question des causes de l'expansion démographique dans une société primitive. Relève en revanche de cette discipline l'articulation du démographique et du politique, l'analyse de la force qu'exerce le premier sur le second par

l'intermédiaire du sociologique.

Nous n'avons, au long de ce texte, cessé de proclamer l'impossibilité interne du pouvoir politique séparé dans une société primitive, l'impossibilité d'une genèse de l'État à partir de l'intérieur de la société primitive. Et voilà que, semble-t-il, nous évoquons nous-mêmes, contradictoirement, les Tupi-Guarani comme un cas de société primitive d'où commençait à surgir ce qui aurait pu devenir l'État.

Incontestablement se développait, dans ces sociétés, un processus, en cours sans doute depuis fort longtemps, de constitution d'une chefferie dont le pouvoir politique n'était pas négligeable. Au point même que les chroniqueurs français et portugais de l'époque n'hésitent pas à attribuer aux grands chefs de fédérations de tribus les titres de « roys de province » ou « roytelets ». Ce processus de transformation profonde de la société tupi-guarani rencontra une interruption brutale avec l'arrivée des Européens. Cela signifie-t-il que, si la découverte du Nouveau Monde avait été différée d'un siècle par exemple, une formation étatique se serait imposée aux tribus indiennes du littoral brésilien ? Il est toujours facile, et risqué, de reconstruire une histoire hypothétique que rien ne viendrait démentir.

Mais, dans le cas présent, nous pensons pouvoir répondre avec fermeté par la négative : ce n'est pas l'arrivée des Occidentaux qui a coupé court à l'émergence possible de l'État chez les Tupi-Guarani, mais bien un sursaut de la société elle-même en tant que société primitive, un sursaut, un soulèvement en quelque sorte dirigé, sinon explicitement contre les chefferies, du moins, par ses effets, destructeur du pouvoir des chefs. Nous voulons parler de cet étrange phénomène qui, dès les dernières décennies du xv^e siècle, agitait les tribus tupi-guarani, la prédication enflammée de certains hommes qui, de groupe en groupe, appelaient les Indiens à tout abandonner pour se lancer à la recherche de la Terre sans Mal, du paradis terrestre.

Chefferie et langage sont, dans la société primitive, intrinsèquement liés, la parole est le seul pouvoir dévolu au chef : plus que cela même, la parole est pour lui un devoir. Mais il est une autre parole, un autre discours, articulé non par les chefs, mais par ces hommes qui aux xv^e et xvi^e siècles entraînaient derrière eux les Indiens par milliers en de folles migrations en quête de la patrie des dieux : c'est le discours des *karai*,

c'est la parole prophétique, parole virulente, éminemment subversive d'appeler les Indiens à entreprendre ce qu'il faut bien reconnaître comme la destruction de la société. L'appel des prophètes à abandonner la terre mauvaise, c'est-à-dire la société telle qu'elle était, pour accéder à la Terre sans Mal, à la société du bonheur divin, impliquait la condamnation à mort de la structure de la société et de son système de normes.

Or, à cette société s'imposaient de plus en plus fortement la marque de l'autorité des chefs, le poids de leur pouvoir politique naissant. Peut-être alors est-on fondé à dire que si les prophètes, surgis du cœur de la société, proclamaient mauvais le monde où vivaient les hommes, c'est parce qu'ils décelaient le malheur, le mal, dans cette mort lente à quoi l'émergence du pouvoir condamnait, à plus ou moins long terme, la société tupi-guarani, comme société primitive, comme société sans État. Habités par le sentiment que l'antique monde sauvage tremblait en son fondement, hantés par le pressentiment d'une catastrophe socio-cosmique, les prophètes décidèrent qu'il fallait changer le monde, qu'il fallait changer de monde, abandonner celui des hommes et gagner celui des dieux.

Parole prophétique encore vivante, ainsi qu'en témoignent les textes « Prophètes dans la jungle » et « De l'un sans le multiple ». Les trois ou quatre mille Indiens Guarani qui subsistent misérablement dans les forêts du Paraguay jouissent encore de la richesse incomparable que leur offrent les *karai*. Ceux-ci ne sont plus, on s'en doute, des conducteurs de tribus, comme leurs ancêtres du xvi^e siècle, il n'y a plus de recherche possible de la Terre sans Mal.

Mais le défaut d'action semble avoir permis une ivresse de la pensée, un approfondissement toujours plus tendu de la réflexion sur le malheur de la condition humaine. Et cette pensée sauvage, presque aveuglante de trop de lumière, nous dit que le lieu de naissance du Mal, de la source du malheur, c'est l'Un.

Il faut peut-être en dire un peu plus long et se demander ce que le sage guarani désigne sous le nom de l'Un. Les thèmes favoris de la pensée guarani contemporaine sont les mêmes qui inquiétaient, voici plus de quatre siècles, ceux que déjà on appelait *karai*, prophètes. Pourquoi le monde est-il mauvais ? Que pouvons-nous faire pour échapper au mal ? Questions qu'au fil des générations ces Indiens ne cessent de se poser :

les *karai* de maintenant s'obstinent pathétiquement à répéter le discours des prophètes d'antan. Ceux-ci savaient donc que l'Un, c'est le mal, ils le disaient, de village en village, et les gens les suivaient dans la recherche du Bien, dans la quête du non-Un.

On a donc, chez les Tupi-Guarani du temps de la Découverte, d'un côté une pratique — la migration religieuse — inexplicable si on n'y lit pas le refus de la voie où la chefferie engageait la société, le refus du pouvoir politique séparé, le refus de l'État ; de l'autre, un discours prophétique qui identifie l'Un comme la racine du Mal et affirme la possibilité de lui échapper. À quelles conditions penser l'Un est-il possible ?

Il faut que, de quelque façon, sa présence, haïe ou désirée, soit visible. Et c'est pourquoi nous croyons pouvoir déceler, sous l'équation métaphysique qui égale le Mal à l'Un, une autre équation plus secrète, et d'ordre politique, qui dit que l'Un, c'est l'État. Le prophétisme tupi-guarani, c'est la tentative héroïque d'une société primitive pour abolir le malheur dans le refus radical de l'Un comme essence universelle de l'État.

Cette lecture « politique » d'un constat métaphysique devrait alors inciter à poser une question, peut-être sacrilège : ne pourrait-on soumettre à semblable lecture toute métaphysique de l'Un ? Qu'en est-il de l'Un comme Bien, comme objet préférentiel que, dès son aurore, la métaphysique occidentale assigne au désir de l'homme ? Tenons-nous en à cette troublante évidence : la pensée des prophètes sauvages et celle des Grecs anciens pensent la même chose, l'Un ; mais l'Indien Guarani dit que l'Un c'est le Mal, alors qu'Héraclite dit qu'il est le Bien. *À quelles conditions penser l'Un comme Bien est-il possible ?*

Revenons, pour conclure, au monde exemplaire des Tupi-Guarani. Voici une société primitive qui, traversée, menacée par l'irrésistible ascension des chefs, suscite en elle-même et libère des forces capables, fût-ce au prix d'un quasi-suicide collectif, de mettre en échec la dynamique de la chefferie, de couper court au mouvement qui l'eût peut-être portée à transformer les chefs en rois porteurs de loi. D'un côté les chefs, de l'autre, et contre eux, les prophètes : tel est, tracé selon ses lignes essentielles, le tableau de la société tupi-guarani à la fin du xv^e siècle. Et la « machine » prophétique fonctionnait parfaitement bien puisque les *karai* étaient capables d'entraîner à leur suite des masses étonnantes d'Indiens fanatisés, dirait-on aujourd'hui, par la

parole de ces hommes, au point de les accompagner jusque dans la mort.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Les prophètes, armés de leur seul logos, pouvaient déterminer une « mobilisation » des Indiens, ils pouvaient réaliser cette chose impossible dans la société primitive : unifier dans la migration religieuse la diversité multiple des tribus. Ils parvenaient à réaliser, d'un seul coup, le « programme » des chefs ! Ruse de l'histoire ? Fatalité qui malgré tout voue la société primitive elle-même à la dépendance ? On ne sait. Mais, en tout cas, l'acte insurrectionnel des prophètes contre les chefs conférait aux premiers, par un étrange retournement des choses, infiniment plus de pouvoir que n'en détenaient les seconds.

Alors peut-être faut-il rectifier l'idée de la parole comme opposé de la violence. Si le chef sauvage est commis à un devoir de parole *innocente*, la société primitive peut aussi, en des conditions certainement déterminées, se porter à l'écoute d'une autre parole, en oubliant que cette parole est dite comme un commandement ; c'est la parole prophétique. Dans le discours des prophètes gît peut-être en germe le discours du pouvoir et, sous les traits exaltés du meneur d'hommes qui dit le désir des hommes se dissimule peut-être la figure silencieuse du Despote.

Parole prophétique, pouvoir de cette parole : aurions-nous là le lieu originaire du pouvoir tout court, le commencement de l'État dans le Verbe ? Prophètes conquérants des âmes avant d'être maîtres des hommes ? Peut-être. Mais, jusque dans l'expérience extrême du prophétisme (parce que sans doute la société tupi-guarani avait atteint, pour des raisons démographiques ou autres, les limites extrêmes qui déterminent une société comme société primitive), ce que nous montrent les Sauvages, c'est l'effort permanent pour empêcher les chefs d'être des chefs, c'est le refus de l'unification, c'est le travail de conjuration de l'Un, de l'État.

L'histoire des peuples qui ont une histoire est, dit-on, l'histoire de la lutte des classes. L'histoire des peuples sans histoire, c'est, dira-t-on avec autant de vérité au moins, l'histoire de leur lutte contre l'État.

Pierre Clastres, « La société contre l'État », 1974, dernier chapitre et conclusion, p 161 à 186.

Celui qui échange la liberté contre la sécurité ne mérite ni l'un ni l'autre et perdra les deux.
Thomas Jefferson.

La nostalgie, qu'il ne faut pas simplement comparer à la recherche du temps enfui, doit plutôt être comprise comme une abdication de la mémoire. Elle fait du passé, David Lowenthal l'a montré, un pays étranger.

Christopher Lasch, « Le seul et vrai paradis », 1991.

En deux mots, **abolir progressivement,
et jusqu'à extinction, **l'aubaine**,
voilà la transition.**

Proudhon, « Qu'est-ce que la propriété ? », 1840.

Axiome : la propriété est le droit d'aubaine que le propriétaire s'attribue sur une chose marquée par lui de son seing

L'aubaine reçoit différents noms, selon les choses qui la produisent : *fermage* pour les terres ; *loyer* pour les maisons et les meubles ; *rente* pour les fonds placés à perpétuité ; *intérêt* pour l'argent ; *bénéfice*, *gain*, *profit* (trois choses qu'il ne faut pas confondre avec le salaire ou prix légitime du travail), pour les échanges.

[...] par le droit d'aubaine, le propriétaire moissonne et ne laboure pas, récolte et ne cultive pas, consomme et ne produit pas, jouit et n'exerce rien.

Proudhon, « Qu'est-ce que la propriété ? », 1840.

Ce qu'on nomme en politique **AUTORITÉ** est analogue, équivalent à ce qu'on appelle en économie politique **PROPRIÉTÉ** ; ces deux idées sont adéquates l'une à l'autre et identiques. Attaquer l'une, c'est attaquer l'autre.

Proudhon, « À propos de Louis Blanc », déc. 1849.

Les esprits sérieux ne jugent pas d'un sac par l'étiquette.

Adolphe Blanqui (frère d'Auguste), dans sa lettre à Proudhon à propos de « Qu'est-ce que la propriété ? », 1840.

Les juges ont l'impression de s'appauvrir en relâchant leurs prisonniers. Ils veulent les garder comme Shylock ses ducats.

Jacques Vergès, « Journal. La passion de défendre », 2008, p 22.

L'insolence intellectuelle ne peut être une devise partisane : c'est un défi d'aventurier solitaire.

Nicolás Gómez Dávila, « Les horreurs de la démocratie », 2003, n°2091.

Le juriste tend spontanément à l'absolutisme. Les libertés sont les lacunes des lois.

Nicolás Gómez Dávila, « Les horreurs de la démocratie », 2003, n°2093.

Un avocat arrivant en retard se fait gourmander, mais on n'imagine pas qu'il puisse gourmander les juges ; cela les mettrait de mauvaise humeur et c'est le client qui en ferait les frais.

Jacques Vergès, « Journal », p22.

Quand on n'attend rien de personne, on peut rire de tout.

Jacques Vergès, « La passion de défendre », 2008.

Une constitution vraiment libre, où toutes les classes de la société jouissent des mêmes droits, ne peut subsister si l'ignorance d'une partie des citoyens ne leur permet pas d'en connaître la nature et les limites.

Condorcet, « Premier mémoire sur l'instruction publique », 1791.

Seuls sont qui sont assez fous pour penser
qu'ils peuvent changer le monde y parviennent.

Henri Dumont.

La vapeur qui fait marcher la machine sociale, ce
sont les désirs humains.

Edward Bernays, « Propaganda », 1928.

À Hollywood, tout est propre. Ils ne jettent pas leurs ordures, ils
en font des émissions de télévision.

Woody Allen.

Il n'est rationnel de nous incliner devant une majorité
que lorsque nous sommes désarmés.

Nicolás Gómez Dávila, « Les horreurs de la démocratie », 2003, n°2096.

Je ne suis pas contre le fait de devenir riche, mais je suis
difficile sur les moyens d'y parvenir.

Proudhon.

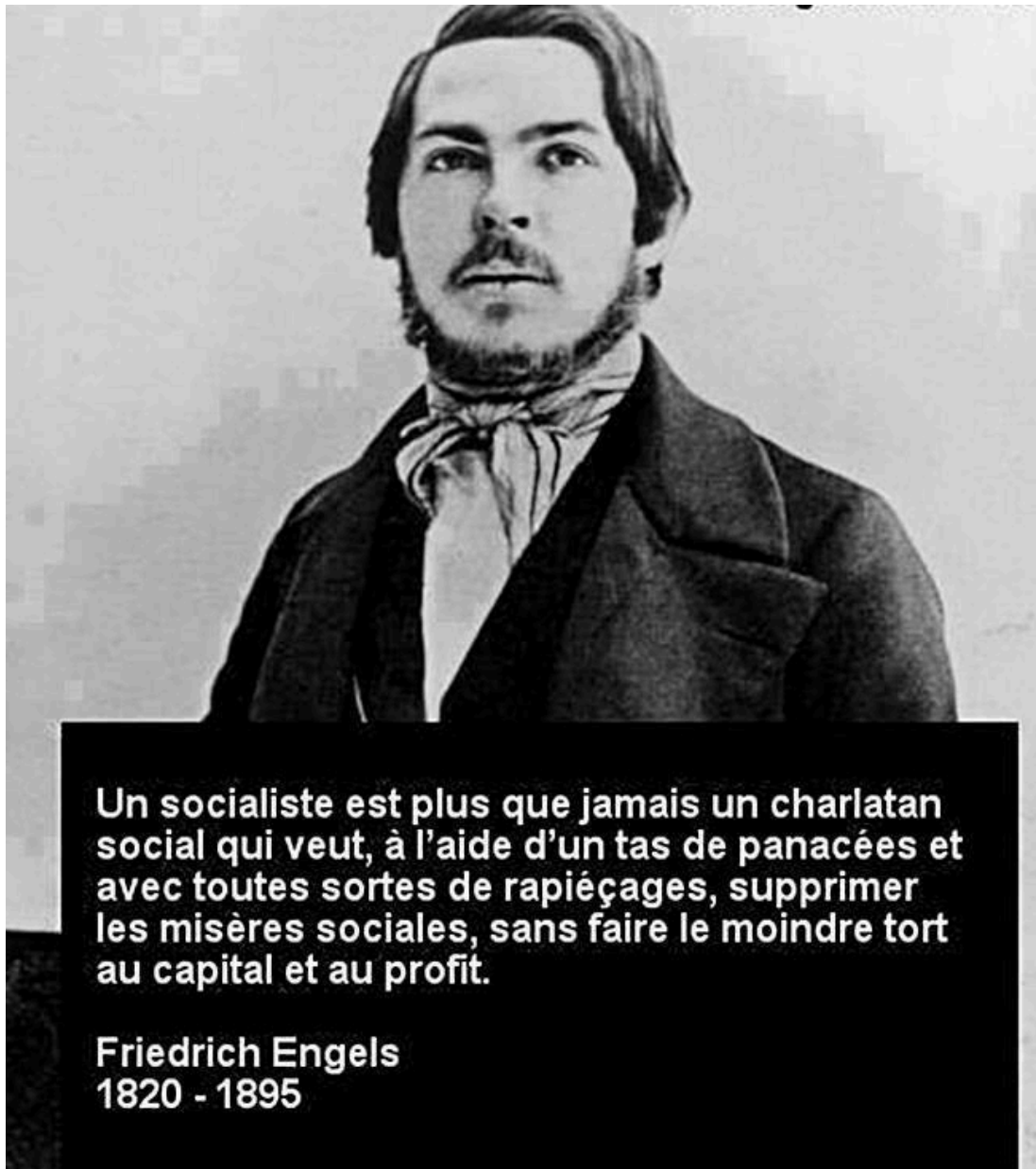
Lorsque les mots perdent leur sens,
les gens perdent leur liberté.

Confucius.

La justice, ce n'est pas seulement ce qui est juste, c'est aussi ce qui est vu comme juste.

M. Thiers, dans le sein de la Commission sur l'instruction primaire de 1849, disait : « Je veux rendre toute-puissante l'influence du clergé, parce que je compte sur lui pour propager cette bonne philosophie qui apprend à l'homme qu'il est ici-bas pour souffrir et non cette autre philosophie qui dit au contraire à l'homme : jouis. » – M. Thiers formulait la morale de la classe bourgeoise dont il incarna l'égoïsme féroce et l'intelligence étroite.

Paul Lafargue, « Le droit à la paresse réfutation du "droit au travail" de 1848 » 1880.



Un socialiste est plus que jamais un charlatan social qui veut, à l'aide d'un tas de panacées et avec toutes sortes de rapiécages, supprimer les misères sociales, sans faire le moindre tort au capital et au profit.

Friedrich Engels
1820 - 1895

BÉNÉDICTIONS DU TRAVAIL.

En 1770 parut, à Londres, un écrit anonyme intitulé : *An Essay on Trade and Commerce*. Il fit à l'époque un certain bruit. Son auteur, grand philanthrope, s'indignait de ce que « la plèbe manufacturière d'Angleterre s'était mis dans la tête l'idée fixe qu'en qualité d'Anglais, tous les individus qui la composent ont, par droit de naissance, le privilège d'être plus libres et plus indépendants que les ouvriers de n'importe quel autre pays de l'Europe. Cette idée peut avoir son utilité pour les soldats dont elle stimule la bravoure ; mais moins les ouvriers des manufactures en sont imbus, mieux cela vaut pour eux-mêmes et pour l'État. Des ouvriers ne devraient jamais se tenir pour indépendants de leurs supérieurs. Il est extrêmement dangereux d'encourager de pareils engouements dans un État commercial comme le nôtre, où peut-être les sept huitièmes de la population n'ont que peu ou pas de propriété. La cure ne sera pas complète tant que nos pauvres de l'industrie ne se résigneront pas à travailler six jours pour la même somme qu'ils gagnent maintenant en quatre ».

Ainsi, près d'un siècle avant Guizot, on prêchait ouvertement à Londres le travail comme un frein aux nobles passions de l'homme. « Plus mes peuples travailleront, moins il y aura de vices, écrivait d'Osterode, le 5 mai 1807, Napoléon. Je suis l'autorité [...] et je serais disposé à ordonner que le dimanche, passé l'heure des offices, les boutiques fussent ouvertes et les ouvriers rendus à leur travail. »

Pour extirper la paresse et courber les sentiments de fierté et d'indépendance qu'elle engendre, l'auteur de *l'Essay on Trade* proposait d'incarcérer les pauvres dans les maisons idéales du travail (*ideal workhouses*) qui deviendraient « des maisons de terreur où l'on ferait travailler quatorze heures par jour, de telle sorte que, le temps des repas soustrait, il resterait douze heures de travail pleines et entières. »

Douze heures de travail par jour, voilà l'idéal des philanthropes et des moralistes du XVIIIe siècle.

Que nous avons dépassé ce *nec plus ultra* ! Les ateliers modernes sont devenus des maisons idéales de correction où l'on incarcère les masses ouvrières, où l'on condamne aux travaux forcés pendant douze et quatorze heures, non seulement les hommes, mais les femmes et les enfants⁸ !

Et dire que les fils des héros de la Terreur se sont laissé dégrader par la religion du travail au point d'accepter, après 1848, comme une conquête révolutionnaire, la loi qui limitait à douze heures le travail dans les fabriques ; ils proclamaient comme un principe révolutionnaire le *droit au travail*. Honte au prolétariat français ! Des esclaves seuls eussent été capables d'une telle bassesse. Il faudrait vingt ans de civilisation capitaliste à un Grec des temps héroïques pour concevoir un tel avilissement.

Et si les douleurs du travail forcé, si les tortures de la faim se sont abattues sur le prolétariat, plus nombreuses que les sauterelles de la Bible, c'est lui qui les a appelées. Ce travail, qu'en juin 1848 les ouvriers réclamaient les armes à la main, ils l'ont imposé à leurs familles ; ils ont livré, aux barons de l'industrie, leurs femmes et leurs enfants. De leurs propres mains, ils ont démolé leur foyer domestique ; de leurs propres mains, ils ont tari le lait de leurs femmes : les malheureuses, enceintes et allaitant leurs bébés, ont dû aller dans les mines et les manufactures tendre l'échine et épuiser leurs nerfs ; de leurs propres mains, ils ont brisé la vie et la vigueur de leurs enfants. – Honte aux prolétaires !

Où sont ces commères dont parlent nos fabliaux et nos vieux contes, hardies au propos, franches de la gueule, amantes de la dive bouteille ? Où sont ces luronnes, toujours trottant, toujours cuisinant, toujours chantant, toujours semant la vie en engendrant la joie, enfantant sans douleurs des petits sains et vigoureux ?... Nous avons aujourd'hui les filles et les femmes de fabrique, chétives fleurs aux pâles couleurs, au sang sans rutilance, à l'estomac délabré, aux membres alanguis !... Elles n'ont jamais connu le plaisir robuste et ne sauraient raconter gaillardement comment l'on cassa leur coquille ! –

Et les enfants ? Douze heures de travail aux enfants. Ô misère ! – Mais tous les Jules Simon de l'Académie des sciences morales et politiques, tous les Germinys de la jésuiterie, n'auraient pu inventer un vice plus abrutissant pour l'intelligence des enfants, plus corrupteur de leurs instincts, plus destructeur de leur organisme que le travail dans l'atmosphère viciée de l'atelier capitaliste.

Notre époque est, dit-on, le siècle du travail ; il est en effet le siècle de la douleur, de la misère et de la corruption.

Paul Lafargue, « Le droit à la paresse réfutation du "droit au travail" de 1848 » 1880.

⁸ Au premier congrès de bienfaisance tenu à Bruxelles, en 1857, un des plus riches manufacturiers de Marquette, près de Lille, M. Scrive, aux applaudissements des membres du congrès, racontait, avec la noble satisfaction d'un devoir accompli : « **Nous avons introduit quelques moyens de distraction pour les enfants. Nous leur apprenons à chanter pendant le travail, à compter également en travaillant : cela les distrait et leur fait accepter avec courage ces douze heures de travail qui sont nécessaires pour leur procurer des moyens d'existence.** » – Douze heures de travail, et quel travail ! imposées à des enfants qui n'ont pas douze ans ! – Les matérialistes regretteront toujours qu'il n'y ait pas un enfer pour y clouer ces chrétiens, ces philanthropes, bourreaux de l'enfance.

OPINIONS SUR MARAT, « L'AMI DU PEUPLE »

« Marat, que la nature semblait avoir formé pour rassembler en un seul individu tous les vices de l'espèce humaine, laid comme le crime qu'il suait par tous les pores de son corps hideux, bête féroce poltronne et sanguinaire... Les départements béniront le jour où vous aurez délivré l'espèce humaine d'un homme qui la déshonore. »

BUZOT

« Un homme tout dégouttant de calomnies, de fiel et de sang. »

VERGNIAUD

« Un homme qui a conseillé le pillage. »

PÉTION

« Nulle idée de bienséance... nul respect pour la propriété. »

RŒDERER

« Cet avorton de la nature n'était remarquable que pour sa turpitude et sa difformité. »

MEILLAN

« Embryon suisse... Caligula de carrefour... Triboulet populaire. »

Vicomte de CHATEAUBRIAND

« Anthropophage avec une extrême bassesse. »

PAGANEL

« J'ai rendu autant de services à la France que si j'avais défait un tigre échappé des forêts de la Sibérie pour se repaître dans nos climats de sang humain... Je n'ai pas cru tuer un homme, mais une bête féroce qui dévorait tous les Français. »

Mademoiselle de CORDAY

« Marat est celui qui m'intéresse le plus. Il ne fait pas de discours... Il luttait seul contre tous. C'était un homme bien singulier. Ces personnages-là sont du domaine de l'histoire. Ils n'ont point, quoi qu'on dise, le caractère méprisable; peu d'hommes ont marqué comme eux. »

NAPOLÉON

« Marat avait quelques idées heureuses sur le gouvernement représentatif, que je regrette qu'il ait emportées; il n'y avait que lui qui pût les dire ; il n'y aura que la nécessité qui permettra qu'on les entende de la bouche de tout autre... Marat était doux dans son ménage, il n'épouvantait que les traîtres... Il n'y eut qu'un Marat; ses successeurs sont des hypocrites dont rougit son ombre. »

SAINT-JUST

« Lorsque je lus le livre de Bougeart sur Marat, je m'aperçus qu'à bien des égards nous imitions inconsciemment le grand exemple de l'Ami du peuple. Je m'aperçus aussi que les hurlements et les falsifications qui, depuis bientôt cent ans, ont altéré le vrai visage de Marat, s'expliquent très simplement. D'abord, dévoilant ceux qui se préparaient à trahir la Révolution, Marat arracha sans pitié le masque des idoles du moment; d'autre part, comme nous, il ne considérait pas la Révolution comme terminée, mais il voulait qu'elle fût proclamée permanente. »

ENGELS

**« PRÉTENDRE PLAIRE À TOUT LE MONDE EST D'UN FOU,
MAIS PRÉTENDRE PLAIRE À TOUT LE MONDE EN TEMPS DE RÉVOLUTION EST D'UN TRAÎTRE. »**

JEAN-PAUL MARAT

Cités par Jean Massin, en exergue de son formidable livre, « Marat » (1960).

LE PROPHÈTE MARAT

La tradition veut qu'en juillet 1830, embrassant le duc d'Orléans — qui allait devenir le roi Louis-Philippe, — au balcon de l'Hôtel-de-Ville, La Fayette ait dit au peuple : « Voilà la meilleure des républiques. » Tradition à laquelle fait écho l'observateur lucide que fut Karl Marx : « En 1830, la bourgeoisie finit enfin par réaliser ses désirs de 1789. »

La poire de la monarchie de Juillet eût beaucoup gagné à être dégustée quarante ans plus tôt ; des l'insurrection des canuts de Lyon, elle se voyait déjà disputer un pouvoir qu'elle venait à peine de conquérir. Et pour s'en emparer, quel itinéraire avait-elle dû parcourir pourtant, de 1789 à 1830 : jalonné par vingt-trois ans d'une guerre à mort contre l'Europe, et par ces extravagantes embardées qui s'appellent la Terreur et la dictature césarienne, Robespierre et Napoléon.

Laissons de côté Napoléon : en un certain sens, il est déjà aussi près de Louis-Philippe qu'une épée peut l'être d'un parapluie. Inquiétons-nous plutôt de Robespierre. En 1789-1790, il y avait déjà des « Monarchiens » plus à droite que La Fayette ; en 1793-1794, il y aura des Enragés, puis des Cordeliers plus à gauche que Robespierre ; mais ces deux hommes sont les branches du compas qui mesure le grand écart de la Révolution, quant à l'exercice du pouvoir politique : La Fayette joua le rôle de « maire du palais » de 1789 à 1791, Robespierre sera l'âme du grand Comité de Salut public de l'An Deux.

Or, jusqu'à Varennes, Robespierre pensait aussi que, pour la France, une monarchie constitutionnelle était la meilleure des républiques. Et, si quelque devin avait alors évoqué pour lui le Dix-Août, la Convention, le Gouvernement révolutionnaire, la Terreur, le rôle capital qu'il devait y tenir en personne, il aurait refusé d'y croire, ou il aurait pâli d'effroi.

Ces deux hommes, La Fayette et Robespierre, avaient voté ensemble, avec la totale adhésion d'un cœur également convaincu, la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen. La Fayette croira encore lui être fidèle en poussant le duc d'Orléans au trône ; Robespierre était convaincu de lui être fidèle en posant les exigences du Gouvernement révolutionnaire. Aux yeux du vieux La Fayette, Robespierre n'était qu'une déviation monstrueuse du cours normal de la Révolution ; aux yeux de Robespierre, La Fayette ne sera vite qu'un renégat des principes essentiels de la Révolution.

Quelle était donc la nature profonde de cette Révolution de 1789, quelle contradiction fondamentale portait-elle dans ses flancs, pour qu'elle se révèle capable d'engendrer deux fidélités, également sincères sans doute, et incompatibles du tout au tout : Louis-Philippe et la Terreur ?

Ce devin, capable de montrer l'avenir dès 1789, il a existé — et bientôt Robespierre pâlera d'effroi en l'écoutant. Mieux : dès 1774, il a commencé, sans être lu par personne encore, à prédire la nature et la contradiction de la Révolution à naître. C'est Marat.

Il est le seul que rien n'étonnera, des événements prodigieux auxquels il est mêlé. Il sait que la Déclaration des Droits n'est qu'un leurre, si elle n'aborde pas la question sociale. Il sait que la Révolution en cours ne profitera qu'aux riches. Il sait qu'une autre Révolution devra en sortir. Il exige la Terreur, quand toute la France pleure de joie dans les fêtes fraternelles de la Fédération. Il combat de toutes ses forces le péril de Bonaparte sous les figures falotes de La Fayette, de Dumouriez, de Custine. Et il devine, parce que sa lucidité lui donne un extrême pessimisme, que la bourgeoisie sera — au moins provisoirement — la plus forte et que la solution la plus probable sera — au moins momentanément — un genre de Louis-Philippe. Cela pour nous tenir aux grandes lignes ; on verra assez, au cours de ce livre, le nombre de prévisions de détail qu'il a émises, et qui se vérifièrent si exactement qu'elles l'ont fait saluer du nom de prophète par ses contemporains.

De ce point de vue déjà, le cas de Marat est assez captivant pour mériter qu'on s'y arrête. Il le mérite aussi parce qu'il éclaire la complexité du fait révolutionnaire. Nous aurions trop vite tendance à en résumer l'intérêt dans une série de duels : les patriotes contre les aristocrates, les Jacobins contre les Feuillants, les Montagnards contre les Girondins, Robespierre contre Danton ; la Révolution semble procéder par scissiparités antagonistes, en appuyant toujours plus sur sa gauche, jusqu'à cette date fatale de Thermidor où le grand ressort craque. Ces duels ont bien existé, mais la Révolution ne s'y borne pas, et Marat l'a su, mieux que personne, le premier.

Jusqu'à sa mort, il a combattu dans chacun d'eux (côte à côte avec Robespierre, non à partir des mêmes positions) ; mais, en même temps qu'il participait à chaque duel, il le regardait avec impatience, puis avec amertume et déception. Ce n'était pas cela qui l'intéressait surtout, c'était un travail qui s'opérait en profondeur dans la conscience et par l'action des plus misérables. Travail d'une lenteur exaspérante pour sa faim et sa soif d'un avenir encore voilé, irréalisable sur-le-champ, mais que déjà il savait nécessaire.

C'est pour cela, bien plus que pour avoir annoncé avant tout le monde la fuite à Varennes ou la trahison de Dumouriez, que Marat appartient à la catégorie des prophètes. (Car il en est des prophètes comme des poètes, des mathématiciens ou des administrateurs ; chacun de nous l'est quelque peu, certains le sont avec prédilection, et quelques-uns avec génie.)

Dans l'acception vulgaire du terme — qui est aussi celle des contemporains de Marat —, le prophète se confond avec le devin : il prédit l'avenir. Mais, si l'on se réfère à l'étymologie, et en même temps qu'à elle aux archétypes de cette famille d'esprit : les prophètes d'Israël, le prophète est tout autre chose ; il est celui qui parle devant quelqu'un, au nom de quelqu'un (ou de quelque chose). Dieu, la conscience, le peuple, etc. ; peu importe au nom de quelle valeur il parle ; ce qui importe pour le caractériser, c'est que la valeur dont il est le héraut revête pour lui une exigence absolue. Pour le prophète Marat, c'est l'exigence de la justice qui est absolue.

Le prophète est celui qui crie que l'histoire ne tourne pas rond. Il est un signal avertisseur : où il apparaît, couve un scandale auquel son cri donne la plénitude du tragique. Scandale et tragique vécus sur le plan de l'absolu, donc dans d'étroites limites individuelles, par un homme qui est presque toujours (du moins au départ) démuné des pouvoirs d'une efficacité immédiate, et qui sait quasi impossibles sur-le-champ les transformations ou les révolutions que l'exigence de son absolu ne tolère pas de différer.

D'où la haine qu'il suscite de la part des hommes en place, de tout ce qui tend à se maintenir dans les structures sociales elles-mêmes : elles ne veulent pas lire le symptôme, parce qu'elles ne veulent pas entendre nommer la maladie qui les condamne. D'où, chez tous les prophètes, cette obligation de crier dans le désert ; cette éruption constamment hirsute qui stigmatise les puissants et les nantis d'un index irrépressible (Nathan devant David, Élie devant Achab, Jean devant Hérode) ; cette incapacité des précautions oratoires ; ce mépris des opportunités ; cette exécution des formalités légales ; cette projection continuelle dans l'avenir ; cette soif du martyre...

Tous ces traits classiques de la psychologie des prophètes, on les retrouve chez Marat, assumant la fonction de héraut des pauvres, des indigents, des misérables, des opprimés. Ils constituent son originalité, sa grandeur ; ils expliquent pourquoi la voix de l'Ami du peuple a trouvé de si vives résonances parmi les sans-culottes qui le lisaient, a marqué d'un fer rouge si efficace l'âme collective de la dévolution. Mais ils expliquent aussi certaines de ses limites.

Le prophète est efficace parce qu'il émet, avec des mots brûlants et simples, un verdict absolu pour exiger que l'humanité se dépasse et que l'histoire s'accélère. Il est efficace aussi parce qu'il crache à la figure des maîtres qui ont tout intérêt à faire dormir l'histoire et à maintenir l'homme à son plus bas niveau : il démasque les idoles de l'immobilité ou de la résignation. Dans la mesure, restreinte mais indiscutable, où l'action d'un individu y peut quelque chose, et dans la mesure variable où son appel répond aux besoins et aux désirs réels des masses, il bouscule et précipite le cours des événements. Il aide l'histoire à accoucher, mais il se soucie peu de la construire. Le caractère absolu d'une exigence individuelle lui fait dédaigner ces lents échafaudages, ces assises patiemment calculées, ces souples adaptations au terrain dont le temps, toujours relatif, a besoin pour bâtir. La révolution qu'il appelle, il est toujours tenté de la concevoir comme une apocalypse. Comme une condamnation de l'histoire passée, non comme un aboutissement de cette histoire. Il voudrait dévorer le temps au lieu de l'épouser.

Ainsi l'action de Marat, qui, par certains retentissements, en de certaines heures, fut la plus importante de toutes les actions individuelles dans la Révolution française, apparaît-elle parfois comme une vocifération monotone qui refuse de s'accorder au rythme commun de la marche. Il est très populaire, mais personne ne l'écoute. Il a la vue la plus lucide de toutes sur les événements, mais fréquemment il ne parvient pas à embrayer sur eux. Il est bien le porte-parole des masses

populaires, et sa voix les touche au cœur, mais il arrive pourtant qu'elle se détache, comme en surimpression, sur leur mouvement réel, plus souvent sur leur inertie passagère. Contradictions apparentes, qui ont déconcerté plus d'un historien.

Certains d'entre eux, exaspérés, ont pris le parti commode d'affirmer que le rôle du prophète Marat fut quasi nul, et que sa popularité fut surfaite par les Girondins qui avaient besoin d'une tête de turc. Au vrai, ce Marat, dont on fit un épouvantail, n'aurait été qu'un franc-tireur sans audience, pittoresque mais inadapté, s'agitant beaucoup sans que nul y prenne vraiment garde.

Encourir un tel jugement, c'est le sort commun des prophètes. Il reste que ce jugement est historiquement faux, et je crois que ce livre en donne les preuves. Il reste aussi que l'histoire, pour ne pas avorter dans son accomplissement, a besoin aussi de la négation farouche des prophètes, de cette intolérance à l'imparfait qui leur impose de dénoncer la lenteur du temps comme un scandale. L'action la plus forte de Marat sur la Révolution ne s'est pas exercée à propos de tel ou tel événement, bien qu'elle ait déjà été considérable sur certains d'entre eux. Elle se situe à un autre niveau : l'intensification accélérée du dynamisme révolutionnaire des masses populaires, sans laquelle la Révolution n'aurait pas été ce qu'elle fut ; ici l'action de Marat fut irremplaçable. Et elle se situe à un niveau plus profond encore qui conditionne le précédent : la prise de conscience par les masses populaires que leurs revendications n'étaient pas celles des riches du Tiers État, que leur action pouvait revêtir une puissance insoupçonnée jusque-là, et que l'heure n'allait pas tarder à sonner où elles seraient en mesure de dicter leur justice ; sans cette prise de conscience, encore imprécise et velléitaire, mais neuve et déjà vive, la Révolution française n'aurait pas engendré les suivantes ; et là aussi Marat joua, en quelque façon, le rôle de Prométhée.

— Toujours véhément, parfois naïf, déguenillé, imprésentable, dramatique, péremptoire : un intolérable énergomène. Soit. Mais un énergomène qui n'a cessé d'exiger des exécutions capitales, qui a réclamé la Terreur dès 1789 : ceci est beaucoup plus grave. Cet énergomène est un carnassier, et sa fameuse baignoire est pleine de sang !

— Ne craignez rien : nous n'escamoterons pas ce grief. Au terme de ce livre, peut-être serez-vous désappointé de constater que Marat compte si peu de sang versé à son actif réel ; il est vrai pourtant qu'il aurait voulu qu'on en versât plus pour en épargner davantage (tel un officier qui, dans le combat, préfère tuer quelques ennemis que de laisser anéantir sa troupe) ; il est vrai qu'il réclama la Terreur le premier, quand nul n'y songeait encore. Nous nous en expliquerons.

Il faut pourtant demander au lecteur, dès le seuil de cet ouvrage, un effort de compréhension historique préalable. Nous vivons au siècle des camps de concentration : ne faisons pas les tartuffes devant cette vieille révolution qui coupa quelques têtes mais qui, rompant avec l'Ancien Régime sur ce point, ne pratiqua jamais la torture dans ses interrogatoires. Et nous vivons un temps où, contradictoirement, grandit l'espoir, dans toute l'humanité, d'en finir avec la guerre et, par voie de conséquence lente mais inéluctable, avec toute décision obtenue par la violence. Peut-être viendra-t-il un temps où la guillotine de 1793 appartiendra au passé le mieux révolu, aussi difficilement imaginable que la mentalité de l'homme des cavernes.

Pourtant l'âge où vit Marat n'est pas si éloigné encore du nôtre, ni de celui de Spartacus. L'âge où les esclaves n'ont pas d'autre moyen de s'affranchir que la guerre à mort contre leurs maîtres. L'âge où la faim et la soif de la justice ne peuvent se rassasier qu'en usant de la violence. Nous avons beau jeu de nous attendrir sur Prométhée, dûment garrotté sur le sommet du Caucase ; nous en oublions de nous indigner lorsqu'il profère : « *J'ai de la haine pour tous les dieux.* » Mais, avant de succomber, Prométhée a combattu les dieux pour libérer les hommes. Et, s'il avait été vainqueur dans ce combat, il n'aurait pas fait grâce à Zeus, sous peine de trahir la liberté conquise, de la laisser aussitôt remettre en question par un maître qui ne veut pas cesser de se considérer comme tel. Sa haine n'est que l'arme nécessaire de son amour.

Ainsi Marat. Mais, plutôt que de continuer à le rapprocher d'un titan grec, replaçons-le dans sa propre famille d'esprits. Ouvrons les prophètes d'Israël, Amos, par exemple : nous reconnâtrons quelque chose de leur voix dans les accents de l'Ami du peuple.

« Ils ont vendu un juste pour de l'argent et un indigent contre une paire de sandales. Ils piétinent

la tête des pauvres sur la poussière de la terre... Ils acceptent des cadeaux et déboutent les indigents au tribunal... Ils entassent rapines et pillages dans leur palais... Couchés sur des lits d'ivoire et vautreés sur leurs divans, mangeant des agneaux du petit bétail et des veaux d'entre ceux de l'étable, fredonnant au son de la harpe, inventant pour eux des instruments de musique, bavant dans des cratères de vin, ils se frottent avec la meilleure des huiles, et ils ne sont pas malades de la ruine de mon peuple ! C'est pourquoi maintenant ils seront déportés, et disparaîtra la confrérie des vautreés ! Oracle de Yahweh : J'ai horreur de la gloire de Jacob et je déteste ses palais... Je ne continuerai plus de passer outre !... Et les chants du palais gémiront en ce jour-là — oracle de Yahweh — ; nombreux seront les cadavres qu'en tout lieu on jettera en silence !... Et que le jugement coule comme de l'eau, et la justice comme un torrent intarissable ! »

Jean Massin, à Paris, le 28 mai 1960. Avant-propos du livre (formidable) « Marat » (1960).

« Marat n'appartient pas spécialement à la Révolution française; Marat est un type antérieur, profond et terrible. Marat, c'est le vieux spectre immense. Si vous voulez savoir son vrai nom, criez dans l'abîme ce mot : Marat ; l'écho, du fond de l'infini, vous répondra : Misère ! [...] On guillotine Charlotte Corday, et l'on dit : Marat est mort. Non, Marat n'est pas mort. Mettez-le au Panthéon, ou jetez-le à l'égout, qu'importe, il renaît le lendemain. Il renaît dans l'homme qui n'a pas de travail, dans la femme qui n'a pas de pain, dans la fille qui se prostitue, dans l'enfant qui n'apprend pas à lire; il renaît dans les greniers de Rouen, il renaît dans les caves de Lille ; il renaît dans le grenier sans feu, dans le grabat sans couverture, dans le chômage, dans le prolétariat, dans le lupanar, dans le bagne, dans vos codes qui sont sans pitié, dans vos écoles sans horizon, et il se reforme de tout ce qui est ignorance, et il se recompose de tout ce qui est la nuit. Ah ! que la société humaine y prenne garde, on ne tuera Marat qu'en tuant la misère; [...] tant qu'il y aura des misérables, il y aura sur l'horizon un nuage qui peut devenir un fantôme, et un fantôme qui peut devenir Marat. »

Victor Hugo, « Quatre-Vingt-Treize », cité par Jean Massin dans « Marat » (1960), p11.

Mais Jean-Paul Marat [avant 1789] ne prévoit guère encore sa destinée, celle d'un des premiers révolutionnaires « citoyens du monde », lorsqu'il s'éloigne, à tout jamais semble-t-il, des lieux de son enfance. Ne le voyons pas alors comme l'aventurier charlatan, vrai personnage de roman picaresque, que la calomnie s'ingéniera à inventer. Écoutons plutôt le Marat de la maturité, dans la suite du fragment autobiographique déjà cité, évoquer l'état d'âme du jeune homme grave et tourmenté qui prend congé des siens :

« J'étais réfléchi à quinze ans, observateur à dix-huit, penseur à vingt et un. Dès l'âge de dix ans j'ai contracté l'habitude de la vie studieuse ; le travail de l'esprit est devenu pour moi un véritable besoin, même dans mes maladies ; et mes plus doux plaisirs, je les ai trouvés dans la méditation, dans ces moments paisibles où l'âme contemple avec admiration la magnificence du spectacle de la nature, ou lorsque, repliée sur elle-même, elle semble s'écouter en silence peser à la balance du bonheur la vanité des grandeurs humaines, percer le sombre avenir, chercher l'homme au-delà du tombeau et porter une inquiète curiosité sur ses destinées éternelles. »

Jean Massin, « Marat » (1960), p18.

Marat, [pendant ces 7 années vécues en Angleterre, de 1770 à 1777], a suivi tous ces événements [de l'affaire Wilkes] avec une attention passionnée. Il a lu quotidiennement les journaux d'opposition, il a compris l'importance des *Lettres de Junius*, il est entré en contact avec les sociétés politiques de Londres et des comtés du Nord, il a assisté aux meetings et aux séances des clubs. Cette expérience, il sera le seul à la posséder parmi les protagonistes de la Révolution française (Brissot ne viendra en Angleterre que plus tard et y vivra en étranger). Elle lui fait comprendre l'importance des clubs, et plus encore du journalisme : leçon qui ne sera pas perdue pour l'Ami du peuple, pour celui qui méritera aussi d'être appelé « le père des sociétés fraternelles ». Davantage, elle grave en lui deux principes politiques fondamentaux.

Le premier, c'est un pessimisme irréductible à l'égard du pouvoir exécutif. Pour les leaders de la Constituante, admirateurs des libertés constitutionnelles dont l'Angleterre donne l'exemple, tout est résolu par l'existence d'un pouvoir législatif élu par les « élites », qui contrôle le pouvoir du monarque et des ministres. Mais Marat, lui, a vu de près comment un roi constitutionnel pouvait ressaisir dans la pratique le pouvoir quasi absolu, en agissant par la corruption, par les honneurs et les nominations dont il dispose encore, en jouant de la division des clans et des clientèles. Pour lui, rien n'est jamais joué, et une méfiance jamais désarmée reste de rigueur contre les démissions toujours possibles du législatif.

Le second principe est plus important encore : la souveraineté populaire ne peut jamais s'aliéner en se déléguant à ses députés. [...] À l'égard du législatif, le pessimisme s'imposait tout autant qu'à l'égard de l'exécutif, même constitutionnel.

Jean Massin, « Marat » (1960), p25.

Marat a fréquenté pendant des années le peuple de Londres, et nous savons que, durant son long séjour dans la capitale, il a tenu à visiter très attentivement les prisons et les hospices de fous : indice très caractéristique de ses préoccupations profondes. Il a aussi vécu en province ; il a pu connaître de près le prolétariat des manufactures textiles du Nord. Et, quand il était à Dublin, il s'est trouvé en contact avec l'effroyable misère de la paysannerie irlandaise exploitée par les landlords anglais.

[...]

Marat est déjà à même de constater l'irréductible fossé qui se creuse entre les besoins et les désirs du peuple ouvrier; d'une part, les aspirations et les conceptions des riches, d'autre part. Il le mesure avec une lucidité aiguë dès ses années anglaises; il ne l'aura pas oublié en 1789. Là où les autres acteurs de la Révolution ne verront longtemps que le combat d'un Tiers État apparemment homogène contre les forces et les structures de l'Ancien Régime, Marat entend d'avance gronder la voix souterraine du « Quatrième État », discerne son opposition à la bourgeoisie victorieuse du Tiers. Ce que les autres ne savent pas encore, lui le sait bien : ni la révolution technique et industrielle du capitalisme, ni la conquête d'un libéralisme constitutionnel et d'une démocratie bourgeoise parlementaire n'apportent le bonheur et la justice au peuple affamé, harassé, méprisé des travailleurs.

Peut-être l'obscur « médecin et vétérinaire » de Newcastle murmure-t-il déjà ce que va bientôt suggérer clairement l'écrivain des *Chaînes de l'Esclavage*, ce qu'affirmera l'Ami du peuple avec éclat en 1790 : **« Quelque heureux que puissent être les changements survenus dans l'État, ils sont tous pour le riche : le ciel fut toujours d'airain pour le pauvre, et le sera toujours... Qu'aurons-nous gagné à détruire l'aristocratie des nobles, si elle est remplacée par l'aristocratie des riches ? »**

En 1791, Marat écrira à Camille Desmoulins : **« Après la vérité et la justice, la liberté fut toujours ma déesse favorite. »** Cet ordre reviendra toujours invariable sous sa plume; il fonde son originalité parmi les révolutionnaires de son temps. Pour lui, si la liberté mérite qu'on lui sacrifie sa vie, elle ne vaut que dans son rapport à la vérité qu'exige l'homme de science et à la justice dont le prophète a faim et soif. De ce point de vue, confirmant la leçon de Rousseau, la société anglaise a achevé d'ouvrir les yeux de Marat sur le libéralisme illusoire des belles âmes.

Jean Massin, « Marat » (1960), p 27.

« Le mal est dans la chose même et le remède est violent. Il faut porter la cognée à la racine. Il faut faire connaître au peuple ses droits et l'engager à les revendiquer ; il faut lui mettre les armes à la main, se saisir dans tout le royaume des petits tyrans qui le tiennent opprimé, renverser l'édifice monstrueux de votre gouvernement, en établir un nouveau sur une base équitable... Les gens qui croient que le reste du genre humain est fait pour servir à leur bien-être n'approuveront pas sans doute ce remède, mais ce n'est pas eux qu'il faut consulter ; il s'agit de dédommager tout un peuple de l'injustice de ses oppresseurs. »

Jean-Paul Marat, *« Aventures du comte Potowski »* (1771), cité par Jean Massin, dans *« Marat »* (1960), p 28.

On ne saurait croire combien le gouvernement tire avantage de ce manque d'audace à s'opposer à ses injustes entreprises, et combien il importe à la cause de la liberté de n'être point si patient. Si la première fois que Charles I porta ses mains impures à la bourse de ses sujets, ou qu'il les plongea dans le sang innocent, le peuple eut pris les armes, marché droit au tyran, et fait périr à ses yeux, sur un échafaud, les ministres de ses cruautés ; il n'eut pas gémi tant d'années sous la plus affreuse oppression.

Ce n'est pas que je veuille qu'à chaque instant on ait recours à des voies violentes ; mais sous prétexte de ne pas exposer le repos public, ces tranquilles citoyens ne voient pas qu'ils ne gagnent rien par leur lâcheté que d'être opprimés plus audacieusement, qu'ils donnent toujours plus de prise à la tyrannie, et que lorsqu'ils veulent enfin en arrêter les progrès, et il est souvent trop tard.

C'est l'ambition sacrilège du gouvernement qui le porte à attenter à la liberté publique ; mais c'est la lâcheté des peuples qui laisse forger leurs fers.

Jean-Paul Marat, *« Les chaînes de l'esclavage »* (1774), « 44 – Modération inconsidérée du peuple ».

Mais que l'insurrection soit décidée, elle ne sert de rien, si elle n'est générale.

Jean-Paul Marat, *« Les chaînes de l'esclavage »* (1774), « 56 – Vains efforts du peuple ».

Les efforts que font les peuples pour la cause de la liberté sont presque tous impuissants. Dans ces moments de fermentation générale, s'il n'y a quelque audacieux qui se mette à la tête des mécontents et les soulève contre l'oppresseur, quelque grand personnage qui subjugué les esprits, quelque sage qui dirige les mesures d'une multitude effrénée et flottante, au lieu d'une insurrection, ce n'est plus qu'une sédition toujours facile à étouffer, et toujours sans succès.

Dans presque toutes les insurrections, c'est toujours la plèbe qui attache le grelot ; les citoyens aisés et les riches ne se déclarent qu'à l'extrémité, le torrent les entraîne ; or, qu'attendre des infortunés ? Ils n'ont jamais un grand intérêt à s'armer contre la tyrannie. [...] Leurs mesures sont mal concertées, et surtout ils manquent de secret. Dans la chaleur du ressentiment ou dans les transes du désespoir, le peuple menace, divulgue ses desseins, et donne à ses ennemis le temps de les faire avorter.

Jean-Paul Marat, « Les chaînes de l'esclavage » (1774), « 44 – Modération inconsidérée du peuple », cité par Jean Massin dans « Marat » (1960), p 36.

Le Plan de Législation criminelle de Marat (1780)

Le 15 février 1777, la *Galette de Berne* annonçait que la Société économique de Berne mettait au concours « un plan complet et détaillé de législation criminelle » ; les manuscrits devaient être envoyés à Berne au plus tard en juillet 1779. C'est donc entre le printemps 1777 et l'été 1779, à l'apogée de ses succès mondains, que Marat compose son *Plan de Législation criminelle*. Sans doute principalement à la fin de 1777, car en 1778 Marat sera très occupé de ses recherches scientifiques.

Or, le *Plan* est tout le contraire de l'ouvrage d'un courtisan ou d'un nanti. Pourtant ce n'est pas un raté aigri et besogneux qui l'écrit ; c'est un homme qui n'a plus trop à se plaindre de son existence et qui peut espérer poursuivre sa rapide ascension sociale ; il ne faudra jamais l'oublier pour apprécier la violence révolutionnaire de Marat, car elle ne dépassera jamais le diapason qu'il atteint ici.

La portée et l'originalité du *Plan* dépassent de beaucoup ceux d'un code pénal. Marat, une fois de plus, a beaucoup lu et sait utiliser ses lectures ; en premier lieu le *Traité des délits et des crimes* de Beccaria (1764), mais aussi Morellet, Mably, Voltaire lui-même, sans oublier l'influence toujours dominante de Rousseau. En outre, il emprunte à ses propres *Chaînes* des passages entiers. Mais dans une optique différente : Les *Chaînes de l'Esclavage* étaient une œuvre politique, où les données sociales n'intervenaient qu'en fonction du politique. Ici, l'ordre social est

directement mis en cause.

Et sur le ton d'une passion qui n'appartient qu'à Marat, même lorsqu'il trouve chez d'autres les réformes constructives qu'il préconise — et sur lesquelles nous ne nous arrêterons pas — le plus original chez lui est toujours dans la dénonciation. Dénonciation qui porte ici sur des objets de taille : le caractère de classe de la justice, des lois, de l'État et du droit de propriété. Donc refus radical de tout l'ordre social et moral établi.

Dès l'avant-propos, il brûle ses vaisseaux : « **En cherchant les convenances particulières, souvent on oublie la justice; or, je dois prévenir mes lecteurs que, n'ayant écouté que sa voix, c'est pour des hommes libres que j'écris.** » Et il fonce :

« Il n'est guère possible de rechercher ce qui trouble l'ordre social, sans examiner en quoi il consiste. Ainsi, ramené à l'examen des liens de la société, il faut absolument admettre une convention entre ses membres [le *Contrat social* de Rousseau] : droits égaux, avantages réciproques, secours mutuels ; voilà quels doivent être ses fondements. Liberté, justice, paix, concorde, bonheur ; voilà quels doivent être ses fruits. Cependant, lorsque j'ouvre les annales des peuples, tyrannie d'un côté, servitude de l'autre, sont les seuls objets qui, sous toute espèce de formes, se présentent à mon esprit... Jetez les yeux sur la plupart des peuples de la terre, qu'y voyez-vous ? Que de vils esclaves et des maîtres impérieux. *Les lois n'y sont-elles pas les décrets de ceux qui commandent ?* Encore s'ils respectaient leur propre ouvrage ! Mais ils les font taire quand ils veulent ; ils les violent impunément ; puis, pour se mettre à couvert de toute censure, ils tracent autour d'eux une enceinte sacrée, dont on n'ose approcher. [...]

« Qu'est-ce qu'un crime ? La violation des lois. Mais *en est-il de sacrées dans aucun gouvernement de la terre ?* Et peut-on regarder comme telles des règlements auxquels chaque membre de l'État n'a point eu de part ? Ce qu'on appelle de ce nom, *qu'est-ce autre chose que les ordres d'un maître superbe ?* Leur empire n'est donc qu'une sourde tyrannie exercée par le petit nombre contre la multitude. [...]

« Dès qu'une partie de la nation y est comptée pour rien, [les lois] deviennent partiales, et la société n'est plus, à cet égard, qu'un état d'oppression ou l'homme tyrannise l'homme. *Périssent donc enfin ces lois arbitraires, faites pour le bonheur de quelques individus au préjudice du genre humain ; et périssent aussi ces distinctions odieuses, qui rendaient certaines classes du peuple ennemies des autres, qui font que la multitude doit s'affliger du bonheur du petit nombre, et que le petit nombre doit redouter le bonheur de la multitude.* [...]

« Le seul fondement légitime de la société est le bonheur de ceux qui la composent. [Or] il se trouve dans l'État une foule de sujets indigents qui laisseront leur postérité dans la misère. Sur une terre partout couverte des possessions d'autrui, et dont ils ne peuvent rien s'approprier, les voilà donc

réduits à périr de faim. Or, ne tenant à la société que par ses désavantages, sont-ils obligés d'en respecter les lois ? Non, sans doute ; si la société les abandonne, ils rentrent dans l'état de nature, et *lorsqu'ils revendiquent par la force des droits qu'ils n'ont pu aliéner que pour s'assurer de plus grands avantages, toute autorité qui s'y oppose est tyrannique, et le juge qui les condamne à mort n'est qu'un lâche assassin.*

S'il faut que, pour se maintenir, la société les force de respecter l'ordre établi, avant tout elle doit les mettre à couvert des tentations du besoin. Elle leur doit donc une subsistance assurée, un vêtement convenable, une protection entière, des secours dans leurs maladies et des soins dans leur vieillesse, car ils ne peuvent renoncer à leurs droits naturels qu'autant que la société leur fait un sort préférable à l'état de nature. Ce n'est donc qu'après avoir rempli de la sorte ses obligations envers tous ses membres, qu'elle a droit de punir ceux qui violent ses lois. [...]

« Tout vol suppose le droit de propriété ; mais d'où dérive ce droit ? — L'usurpateur le fonde sur celui du plus fort, comme si la violence pouvait jamais établir un titre sacré. — Le possesseur le fonde sur celui de premier occupant, comme si une chose nous fût justement acquise pour avoir mis les premiers la main dessus. — L'héritier le fonde sur celui de tester, comme si l'on pouvait disposer en faveur d'un autre de ce qui n'est même pas à soi. — Le cultivateur le fonde sur son travail : sans doute le fruit de votre travail vous appartient, mais la culture exige le sol, et à quel titre vous appropriez-vous un coin de cette terre qui fut donnée en commun à tous ses habitants ? [...]

« Le droit de posséder découle de celui de vivre : ainsi, tout ce qui est indispensable à notre existence est à nous, et rien de superflu ne saurait nous appartenir légitimement tandis que d'autres manquent du nécessaire. Voilà le fondement légitime de toute propriété, et dans l'état de société et dans l'état de nature. »

Est-il besoin de dire qu'on ne peut demander à Marat, homme du XVIII^e siècle, d'apporter ici les approfondissements et les précisions des futurs penseurs socialistes et communistes ? et qu'il faudra attendre Babeuf pour un premier progrès, bien insuffisant encore, dans cette direction ? **Aussi bien, n'est-ce pas de trouver une issue aux conflits de la propriété privée, qui intéresse surtout Marat, c'est de fonder le droit à la révolte des pauvres.** Et il imagine le saisissant discours d'un homme accusé de vol devant ses juges :

« Suis-je coupable ? Je l'ignore ; mais ce que je n'ignore pas, c'est que je n'ai rien fait que je n'aie dû faire. Le soin de sa propre conservation est le premier des devoirs de l'homme ; vous-mêmes n'en connaissez point au-dessus ; qui vole pour vivre, tant qu'il ne peut faire autrement, ne fait qu'user de ses droits.

« Vous m'imputez d'avoir troublé l'ordre de la société. Hé, que m'importe cet ordre prétendu, qui toujours me fut si funeste ? Que vous prêchiez la

soumission aux lois, vous à qui elles assurent domination sur tant de malheureux, le moyen d'en être surpris ? Observez-les donc, ces lois, puisque vous leur devez votre bien-être ; mais que dois-je à la société, moi qui ne la connais que par ses horreurs ?

« Et ne me dites pas que tous ses membres, jouissant des mêmes prérogatives, peuvent en tirer les mêmes avantages ; le contraire n'est que trop évident. Comparez votre sort au nôtre : tandis que vous coulez tranquillement vos jours au sein des délices, du faste, des grandeurs, nous sommes exposés pour vous aux injures du temps, aux fatigues, à la faim ; pour multiplier vos jouissances, ce n'est pas assez d'arroser la terre de notre sueur, nous l'arrosons encore de nos larmes : qu'avez-vous donc fait pour mériter d'être aussi heureux à nos dépens ?

« Infortunés que nous sommes, si du moins il y avait un terme à nos maux ! mais le sort du pauvre est irrévocablement fixé ; et sans quelque coup du hasard, la misère est le lot éternel du misérable. — Qui ne connaît les avantages que la fortune assure à ses favoris ? Ils ont beau n'avoir ni talents, ni mérites, ni vertus, tout s'aplanit devant eux au gré de leurs souhaits. C'est au riche que sont réservées les grandes entreprises, l'équipement des flottes, l'approvisionnement des armées, la gestion des revenus publics, le privilège exclusif de piller l'État ; c'est au riche que sont réservées les entreprises lucratives, l'établissement des manufactures, l'armement des vaisseaux, les spéculations de commerce. Il faut de l'or pour amasser de l'or. [...]

« Il fallait travailler, dites-vous ; cela est bientôt dit ; mais le pouvais-je ? Réduit à l'indigence par l'injustice d'un voisin puissant, en vain ai-je cherché un asile sous le chaume ; arraché de la charrue par la cruelle maladie qui me consume, et à charge au maître que je servais, il ne me resta pour subsister que la cruelle ressource de mendier mon pain ; cette triste ressource même est venue à me manquer. Couvert de haillons et couché sur la paille, chaque jour j'étais l'affligeant spectacle de mes plaies : quel cœur s'est ouvert à la pitié ? J'avais beau implorer assistance, quelle main charitable est venue à mon secours ? Désespéré par vos refus, manquant de tout et pressé par la faim, j'ai profité de l'obscurité de la nuit pour arracher à un passant un faible secours que sa dureté me refusait ; et parce que j'ai usé des droits de la nature, vous m'envoyez au supplice.

« Juges iniques ! Souvenez-vous que l'humanité est la première des vertus, et la justice la première des lois. [...] Barbares ! baignez-vous dans mon sang, puisqu'il le faut pour assurer vos injustes possessions ; au milieu des tourments que je vais endurer, mon unique consolation sera de reprocher au ciel de m'avoir fait naître parmi vous. »

Cette prosopopée du voleur est unique à sa date dans la littérature pour la violence de son ton et la précision de ses griefs sociaux ; il suffit de la comparer, pour s'en convaincre, à celle qui se trouve dans Beccaria et dont Marat s'est inspiré. La chute du travailleur dans la mendicité nous

agace un peu aujourd'hui, pour ce qu'elle paraît sous-entendre : qu'une charité individuelle rencontrée à temps aurait pu changer le destin du misérable. Mais il est visible que Marat n'y croit guère, et aussi que les malédictions impuissantes du pauvre mis à mort ne sont pas le dernier mot de sa pensée ; un peu plus loin, reprenant et amplifiant la ligne des *Chânes*, l'appel à la révolte universelle éclate. Avec un ton d'optimisme nouveau, que les *Chânes* ignoraient : à mon sens, il provient du fait historique capital qui s'est produit entre 1774 et 1778 : la *Déclaration d'Indépendance des États-Unis d'Amérique* (4 juillet 1776), saluée par tant d'esprits comme l'aube de la liberté des peuples, et cette défaite de la monarchie anglaise qu'à travers une guerre encore longue et indécise, la capitulation de Burgoyne à Saratoga permet de deviner.

« Assez et trop longtemps ces tyrans odieux ont désolé la terre ; leur règne va finir ; déjà le flambeau de la philosophie a dissipé les ténèbres épaisses où ils avaient plongé les peuples. Osons donc approcher de l'enceinte sacrée où se retranche le pouvoir arbitraire ; [...] osons lui arracher ces armes redoutables, toujours funestes à l'innocence et à la vertu. Qu'à ces mots, de stupides esclaves pâlisent d'effroi, ils ne blesseront point l'oreille des hommes libres : heureux peuples qui avez rompu le dur joug sous lequel vous gémissiez, c'est à cette noble hardiesse que vous devez votre bonheur. »

[...]

Et Marat prend la défense des prostituées : « Chez les femmes, le libertinage vient presque toujours de la dure nécessité, au lieu que chez les hommes il vient toujours d'un penchant vicieux. Pour une prostituée que fait la paresse ou l'amour de la parure, la faim en fait mille. [...] Le libertinage fait horreur... toutefois, comme il est presque toujours forcé chez les femmes, le gouvernement n'a pas droit de les punir, tant qu'il les laisse manquer du nécessaire ; moins encore a-t-il droit de leur faire porter seules la peine d'une faute qu'elles ne font que partager. [...] »

Jean Massin, « Marat » (1960), p 49 et s.

**La haine de la Nation est
l'internationalisme des imbéciles.**
Jacques Sapir, paraphasant Lénine, .

Prétendre que l'Union européenne, et l'Euro, auraient été conçus, peu ou prou, pour protéger les peuples contre les influences de la mondialisation est un mensonge éhonté.

L'UE a été en réalité à l'avant garde du mouvement qui défait les États au profit des grandes firmes multinationales. Elle n'est que l'héritière du projet américain conçu dans la guerre froide. [...]

« ...une mise à distance de toute forme de contrôle démocratique et de responsabilité devant les peuples est un principe constitutif du réseau complexe d'agences technocratiques et autres collèges d'experts qui forme la colonne vertébrale des institutions de l'UE. Ce qu'on a appelé par euphémisme le « déficit de démocratie » est en fait un déni de démocratie ».

On peut en dire autant de l'Euro, qui bien sur n'est pas responsable de tous nos maux, mais qui concentre en lui-même toute la charge négative de la financiarisation et de la dépossession de la souveraineté populaire.

Il faut donc le répéter, il ne peut y avoir de sortie de cette crise que nous vivons que par un retour à la souveraineté et à la démocratie. Mais l'urgence de ce retour s'impose de manière désormais tragique. L'approfondissement de cette crise nous conduit sur les chemins de l'anomie ou de l'éclatement dans des replis communautaristes. Dès lors, il nous faut penser ce que pourrait être, et tactiquement et stratégiquement, le bloc historique qui sera capable de penser et de porter la nécessaire réappropriation de la souveraineté et de la démocratie.

Jacques Sapir, « Lettre ouverte à J-L. Mélenchon », 31 juillet 2014.

**Le PIB mesure tout, sauf ce qui fait
que la vie vaut la peine d'être vécue.**

Bob Kennedy.

**Une idée qui n'est pas dangereuse ne
mérite pas d'être appelée une idée.**

Oscar Wilde.

Les jeunes gens qui plongent vers l'intégrisme n'ont pas fait de philosophie à l'école (ils ont souvent suivi des filières dites « professionnelles »), et pour eux, la pensée religieuse fait d'eux des « intellectuels », ils ne sont pas armés intellectuellement contre les mythes et les fictions religieuses.

Stéphane Beaud, aux Matins de France Culture, 15 novembre 2005.

Pour régler le problème de
la pauvreté, il faut donner
le pouvoir aux pauvres.
Hugo Chávez.

Parler de liberté n'a de sens qu'à condition que ce soit la liberté de dire aux gens ce qu'ils n'ont pas envie d'entendre.

Orwell.

Quand la création de richesse ne dépendra plus du travail des hommes, ceux-ci mourront de faim aux portes du Paradis, à moins de répondre par une nouvelle politique du revenu à la nouvelle situation technique.

Wassily Leontief.

La distribution des moyens de paiement devra correspondre au volume de richesses socialement produites et non au volume du travail fourni.

Pensée attribué à Marx, dans « Grundrisse ».

Tout gouvernement a besoin d'effrayer sa population et une façon de le faire est d'envelopper son fonctionnement de mystère. L'idée qu'un gouvernement doit s'envelopper de mystère remonte à Hérodote. Lisez ce dernier, il décrit comment les Mèdes et d'autres ont gagné leur liberté en se battant pour elle et l'ont perdue ensuite lorsque l'institution de la royauté fut inventée pour créer un manteau de mystère autour du pouvoir. Vous voyez, l'idée derrière la royauté est qu'il existe une autre espèce d'individus qui sont au-delà de la norme et que le peuple ne doit pas comprendre. C'est la manière traditionnelle de couvrir et de protéger le pouvoir : on le rend mystérieux et secret, au-dessus de la personne ordinaire. Sinon, pourquoi les gens l'accepteraient-ils ? Ils veulent bien l'accepter parce qu'ils ont peur que quelques grands ennemis soient prêts à les détruire. À cause de cela, ils vont céder leur autorité au seigneur, ou au roi, ou au président ou à n'importe qui, juste pour se protéger. C'est ainsi que fonctionnent les gouvernements, c'est ainsi que fonctionne n'importe quel système de pouvoir et le système du secret en fait partie.

La terreur clandestine en est une autre partie : si le public n'est pas prêt à soutenir l'intervention directe et la violence, alors vous devez trouver le moyen d'en garder le secret. C'est pourquoi je pense que, d'une certaine façon, l'échelle des activités clandestines du gouvernement est une assez bonne mesure de la dissidence et du militantisme populaires dans un pays. Les activités clandestines ont explosé durant la période Reagan. Cela vous dit immédiatement quelque chose à propos de la « prise de pouvoir » du peuple : c'est un reflet du pouvoir du peuple que le gouvernement soit obligé d'agir en cachette. C'est véritablement une victoire.

Noam Chomsky, « Comprendre le pouvoir », p 32, « discussions à Rowe, Massachussets, 15-16 avril 1989 ».

Si l'on admet avec Nietzsche, que « l'aspiration à se distinguer est une aspiration à dominer le prochain, ne fut-ce que d'une manière très indirecte, et seulement sentimentale ou même imaginaire » (Aurore), on aura une indication précieuse sur la volonté de puissance que peut abriter l'antipopulisme professionnel des intellectuels.

Jean-Claude Michéa, « Les intellectuels, le peuple et le ballon rond », note 7 p 44.

En politique, il faut toujours prendre le droit chemin, on est sûr de n'y rencontrer personne.
Bismarck.

L'individualiste altruiste, solitaire, est solidaire.
Albert Camus cité par Michel Onfray.

La gauche est antifasciste,
elle n'est pas antitotalitaire.
George Orwell.

Ce sont les partis et les tribunaux qui se sont engouffrés dans le vide de gouvernance.
S'est constitué un État des partis et des juges.
Pierre Rosanvallon, France Culture, 10 mai 2007.

**Vous avez interrompu la vieille chanson qui
berçait la misère humaine, et la misère
humaine s'est réveillée avec des cris.**

Jaurès, 1893.

**L'homme a créé Dieu à son image, mais
inversée, en miroir, car les hommes adorent en
Dieu ce qui leur manque.**

**Si le cercle se faisait une idée de Dieu, Dieu serait
circulaire.**

Feuerbach.

**Ce que l'homme désire, Dieu l'est.
Moins les hommes sont, plus Dieu est.**

*Feuerbach (qui cherche à relier la mort de Dieu
et la naissance de l'homme).*

Une chose est radicale quand on la prend à la racine.

Marx.

**Ne fais rien contre ta conscience,
même si l'État te le demande.**

Einstein.

N'essayez pas de devenir un homme qui a du succès,
essayez de devenir un homme qui a de la valeur.

Einstein.

**Le mot progrès n'aura aucun sens tant qu'il y
aura des enfants malheureux.**

Einstein.

Semer le choc et l'effroi engendre des peurs, des dangers et des destructions incompréhensibles pour certains éléments ou secteurs de la société à l'origine de la menace, ses dirigeants ou les citoyens en général. La nature, sous forme de tornades, d'ouragans, de tremblements de terre, d'inondations, d'incendies incontrôlés, de famines et de maladies, peut provoquer le choc et l'effroi.

"Shock and Awe. Achieving Rapid Dominance », doctrine militaire établie pour la guerre des États-Unis en Irak, citée par Naomi Klein dans « La stratégie du choc » (2007), p11.

Et la patrie et l'humanité !

Friedrich List, « Système national d'économie politique » (1851).

**D'autant les plaisirs du corps se flétrissent,
d'autant augmentent le désir et le plaisir de la conversation.**

Céphale à Socrate dans « La République » de Platon, livre 1, Socrate, 329b.

**Personne n'est juste volontairement mais par contrainte, la justice
n'étant pas un bien individuel puisque celui qui se croit capable
d'injustice la commet.**

Glaucon, Fable de Gygès, dans « La République » de Platon, 359a.

Quand tout le monde marche en ligne,
il est plus facile de frapper ceux qui sortent du rang.

Est pauvre celui qui désire plus que ce qu'il peut acheter.
Henry David Thoreau (1817-1862).

Est riche celui qui sait.

Ce qui s'achète est de peu de valeur.
Nietzsche.

Thomas Jefferson
Déclaration unanime
des treize États unis d'Amérique
traduction de Thomas Jefferson
1776

Lorsque dans le cours des événements humains, il devient nécessaire pour un peuple de dissoudre les liens politiques qui l'ont attaché à un autre et de prendre, parmi les puissances de la Terre, la place séparée et égale à laquelle les lois de la nature et du Dieu de la nature lui donnent droit, le respect dû à l'opinion de l'humanité oblige à déclarer les causes qui le déterminent à la séparation.

Nous tenons pour évidentes pour elles-mêmes les vérités suivantes : tous les hommes sont créés égaux ; ils sont doués par leur Créateur de certains droits inaliénables ; parmi ces droits se trouvent la vie, la liberté et la recherche du bonheur.

Les gouvernements sont établis parmi les hommes pour garantir ces droits, et leur juste pouvoir émane du consentement des gouvernés. Toutes les fois qu'une forme de gouvernement devient destructive de ce but, le peuple a le droit de la changer ou de l'abolir et d'établir un nouveau gouvernement, en le fondant sur les principes et en l'organisant en la forme qui lui paraîtront les plus propres à lui donner la sûreté et le bonheur.

La prudence enseigne, à la vérité, que les gouvernements établis depuis longtemps ne doivent pas être changés pour des causes légères et passagères, et l'expérience de tous les temps a montré, en effet, que les hommes sont plus disposés à tolérer des maux supportables qu'à se faire justice à eux-mêmes en abolissant les formes auxquelles ils sont accoutumés.

Mais lorsqu'une longue suite d'abus et d'usurpations, tendant invariablement au même but, marque le dessein de les soumettre au despotisme absolu, il est de leur droit, il est de leur devoir de rejeter un tel gouvernement et de pourvoir, par de nouvelles sauvegardes, à leur sécurité future.

Telle a été la patience de ces Colonies, et telle est aujourd'hui la nécessité qui les force à changer leurs anciens systèmes de gouvernement. L'histoire du roi actuel de Grande-Bretagne est l'histoire d'une série d'injustices et d'usurpations répétées, qui toutes avaient pour but direct l'établissement d'une tyrannie absolue sur ces États.

[...]

En conséquence, nous, les représentants des États-Unis d'Amérique, assemblés en Congrès général, prenant à témoin le Juge suprême de l'univers de la droiture de nos intentions, publions et déclarons solennellement au nom et par l'autorité du bon peuple de ces Colonies, que ces Colonies unies sont et ont le droit d'être des États libres et indépendants ; qu'elles sont dégagées de toute obéissance envers la Couronne de la Grande-Bretagne ; que tout lien politique entre elles et l'État de la Grande-Bretagne est et doit être entièrement dissous ; que, comme les États libres et indépendants, elles ont pleine autorité de faire la guerre, de conclure la paix, de contracter des alliances, de régler le commerce et de faire tous autres actes ou choses que les États indépendants ont droit de faire ; et pleins d'une ferme confiance dans la protection de la divine Providence, nous engageons mutuellement au soutien de cette Déclaration, nos vies, nos fortunes et notre bien le plus sacré, l'honneur.

Déclaration d'indépendance des États-Unis, 1776.

**Tout homme tend à aller jusqu'au bout de son pouvoir,
jusqu'à ce qu'il y ait un contre-pouvoir dressé face à lui.**
Thucydide (-460 -397).

L'accumulation de tous les pouvoirs, législatif, exécutif et judiciaire, dans les mêmes mains, soit d'un seul homme, soit de quelques-uns, soit de plusieurs, soit par l'hérédité, par la conquête, ou par l'élection, peut justement être considérée comme la véritable définition de la tyrannie.

James Madison, « Le Fédéraliste », n°47, 1^{er} février 1788.

L'enfer est vide,
tous les démons sont ici.
Viviane Forrester.

**Les révolutionnaires deviennent des conservateurs,
puis des réactionnaires.**
Stirner.

Les révolutions fabriquent de nouvelles idoles et de nouvelles religions.
Stirner.

Tel que tu es à chaque instant, tu es ta création.
Stirner.

Il n'y a que ceux qui savent haïr qui savent aimer.
Pierre Kropotkine, « La morale anarchiste », 1889.

Aujourd'hui, notre sentiment se dédouble continuellement. Nous sentons que nous tous, nous sommes plus ou moins volontairement ou involontairement les suppôts de cette société. Nous n'osons plus haïr. Osons-nous seulement aimer ? Dans une société basée sur l'exploitation et la servitude, la nature humaine se dégrade.
Pierre Kropotkine, « La morale anarchiste », 1889.

Si tu étais roi sans contrôle, tu serais un mauvais roi.

Un parti au pouvoir et tous les autres en prison.

Sur le continent d'Europe, le totalitarisme est le péché originel des partis.

Simone Weil, « Note sur la suppression générale des partis politiques » 1940, « Écrits de Londres », p. 126 et s.

Rousseau partait de deux évidences. L'une, que la raison discerne et choisit la justice et l'utilité innocente, et que tout crime a pour mobile la passion. L'autre, que la raison est identique chez tous les hommes, au lieu que les passions, le plus souvent, diffèrent. Par suite si, sur un problème général, chacun réfléchit tout seul et exprime une opinion, et si ensuite les opinions sont comparées entre elles, probablement elles coïncideront par la partie juste et raisonnable de chacune et différeront par les injustices et les erreurs.

C'est uniquement en vertu d'un raisonnement de ce genre qu'on admet que le consensus universel indique la vérité.

La vérité est une. La justice est une. Les erreurs, les injustices sont indéfiniment variables. Ainsi les hommes convergent dans le juste et le vrai, au lieu que le mensonge et le crime les font indéfiniment diverger. L'union étant une force matérielle, on peut espérer trouver là une ressource pour rendre ici-bas la vérité et la justice matériellement plus fortes que le crime et l'erreur.

Il y faut un mécanisme convenable. Si la démocratie constitue un tel mécanisme, elle est bonne. Autrement non.

Un vouloir injuste commun à toute la nation n'était aucunement supérieur aux yeux de Rousseau — et il était dans le vrai — au vouloir injuste d'un homme.

Rousseau pensait seulement que le plus souvent un vouloir commun à tout un peuple est en fait conforme à la justice, par la neutralisation mutuelle et la compensation des passions particulières. C'était là pour lui l'unique motif de préférer le vouloir du peuple à un vouloir particulier.

C'est ainsi qu'une certaine masse d'eau, quoique composée de particules qui se meuvent et se heurtent sans cesse, est dans un équilibre et un repos parfaits. Elle renvoie aux objets leurs images avec une vérité irréprochable. Elle indique parfaitement le plan horizontal. Elle dit sans erreur la densité des objets qu'on y plonge.

Si des individus passionnés, enclins par la passion au crime et au mensonge, se composent de la même manière en un peuple véridique et juste, alors il est bon

que le peuple soit souverain. Une constitution démocratique est bonne si d'abord elle accomplit dans le peuple cet état d'équilibre, et si ensuite seulement elle fait en sorte que les vœux du peuple soient exécutés.

Le véritable esprit de 1789 consiste à penser, non pas qu'une chose est juste parce que le peuple la veut, mais qu'à certaines conditions le vœu du peuple a plus de chances qu'aucun autre vœu d'être conforme à la justice.

Il y a plusieurs conditions indispensables pour pouvoir appliquer la notion de volonté générale. Deux doivent particulièrement retenir l'attention.

L'une est qu'au moment où le peuple prend conscience d'un de ses vœux et l'exprime, il n'y ait aucune espèce de passion collective.

Il est tout à fait évident que le raisonnement de Rousseau tombe dès qu'il y a passion collective. Rousseau le savait bien. La passion collective est une impulsion de crime et de mensonge infiniment plus puissante qu'aucune passion individuelle. Les impulsions mauvaises, en ce cas, loin de se neutraliser, se portent mutuellement à la millième puissance. La pression est presque irrésistible, sinon pour les saints authentiques.

Une eau mise en mouvement par un courant violent, impétueux, ne reflète plus les objets, n'a plus une surface horizontale, n'indique plus les densités.

Et il importe très peu qu'elle soit mue par un seul courant ou par cinq ou six courants qui se heurtent et font des remous. Elle est également troublée dans les deux cas.

Si une seule passion collective saisit tout un pays, le pays entier est unanime dans le crime. Si deux ou quatre ou cinq ou dix passions collectives le partagent, il est divisé en plusieurs bandes de criminels. Les passions divergentes ne se neutralisent pas, comme c'est le cas pour une poussière de passions individuelles fondues dans une masse ; le nombre est bien trop petit, la force de chacune est bien trop grande, pour qu'il puisse y avoir neutralisation. La lutte les exaspère. Elles se heurtent avec un bruit vraiment infernal, et qui rend impossible d'entendre même une seconde la voix de la justice et de la vérité, toujours presque imperceptible.

Quand il y a passion collective dans un pays, il y a probabilité pour que n'importe quelle volonté particulière soit plus proche de la justice et de la raison que la volonté générale, ou plutôt que ce qui en constitue la caricature.

La seconde condition est que le peuple ait à exprimer son vœu à l'égard des problèmes de la vie publique, et non pas à faire seulement un choix de personnes. Encore moins un choix de collectivités irresponsables. Car la volonté générale est sans aucune relation avec un tel choix.

S'il y a eu en 1789 une certaine expression de la volonté générale, bien qu'on eût adopté le système représentatif faute de savoir en imaginer un autre, c'est qu'il y avait eu bien autre chose que des élections. Tout ce qu'il y avait de vivant à travers tout le pays — et le pays débordait alors de vie — avait cherché à exprimer une pensée par l'organe des cahiers de revendications. Les représentants s'étaient en grande partie fait connaître au cours de cette coopération dans la pensée; ils en gardaient l'a chaleur; ils sentaient le pays attentif à leurs paroles, jaloux de surveiller si elles traduisaient exactement ses

aspirations. Pendant quelque temps — peu de temps — ils furent vraiment de simples organes d'expression pour la pensée publique.

Pareille chose ne se produisit jamais plus.

Le seul énoncé de ces deux conditions montre que nous n'avons jamais rien connu qui ressemble même de loin à une démocratie. Dans ce que nous nommons de ce nom, jamais le peuple n'a l'occasion ni le moyen d'exprimer un avis sur aucun problème de la vie publique; et tout ce qui échappe aux intérêts particuliers est livré aux passions collectives, lesquelles sont systématiquement, officiellement encouragées.

Simone Weil, « Note sur la suppression générale des partis politiques » 1940.

Le parti se trouve en fait, par l'effet de l'absence de pensée, dans un état continuel d'impuissance qu'il attribue toujours à l'insuffisance du pouvoir dont il dispose. Serait-il maître absolu du pays, les nécessités internationales imposent des limites étroites.

Ainsi la tendance essentielle des partis est totalitaire, non seulement relativement à une nation, mais relativement au globe terrestre. C'est précisément parce que la conception du bien public propre à tel ou tel parti est une fiction, une chose vide, sans réalité, qu'elle impose la recherche de la puissance totale.

Simone Weil, « Note sur la suppression générale des partis politiques » 1940.

Pour apprécier les partis politiques selon le critère de la vérité, de la justice, du bien public, il convient de commencer par en discerner les caractères essentiels.

On peut en énumérer trois :

Un parti politique est une machine à fabriquer de la passion collective.

Un parti politique est une organisation construite de manière à exercer une pression collective sur la pensée de chacun des êtres humains qui en sont membres.

La première fin, et, en dernière analyse, l'unique fin de tout parti politique est sa propre croissance, et cela sans aucune limite.

Par ce triple caractère, tout parti est totalitaire en germe et en aspiration. S'il ne l'est pas en fait, c'est seulement parce que ceux qui l'entourent ne le sont pas moins que lui.

Simone Weil, « Note sur la suppression générale des partis politiques » 1940.

L'attention véritable est un état tellement difficile à l'homme, tellement violent, que tout trouble personnel de la sensibilité suffit à y faire obstacle. Il en résulte l'obligation impérieuse de protéger autant qu'on peut la faculté de discernement qu'on porte en soi-même contre le tumulte des espérances et des craintes personnelles.

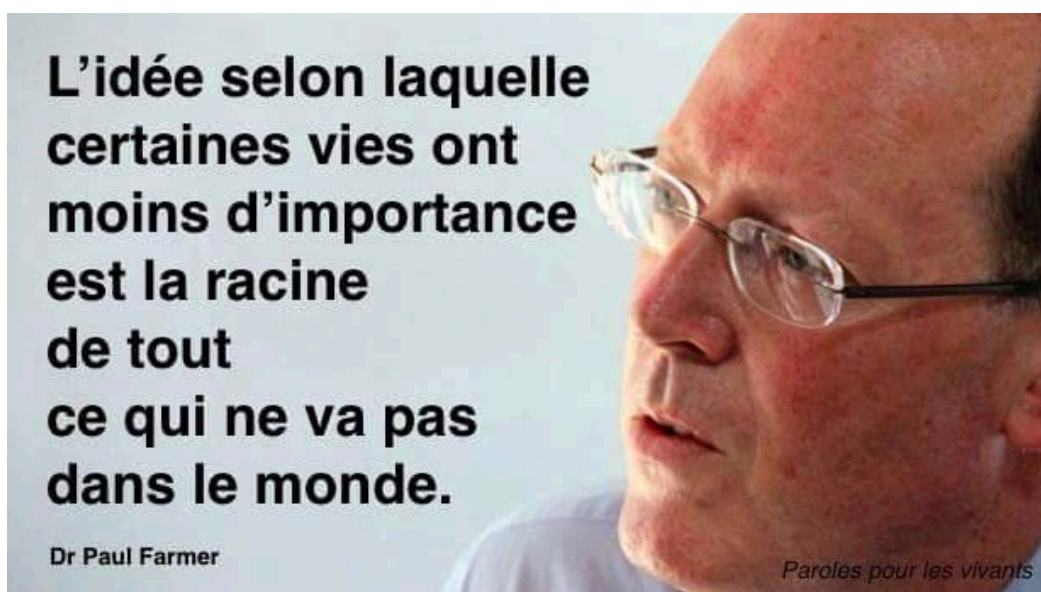
Simone Weil, « Note sur la suppression générale des partis politiques » 1940.

Les partis sont un merveilleux mécanisme, par la vertu duquel, dans toute l'étendue d'un pays, pas un esprit ne donne son attention à l'effort de discerner, dans les affaires publiques, le bien, la justice, la vérité.

Simone Weil, « Note sur la suppression générale des partis politiques » 1940.

La passion collective est l'unique énergie dont disposent les partis pour la propagande extérieure et pour la pression exercée sur l'âme de chaque membre.

Simone Weil, « Note sur la suppression générale des partis politiques » 1940.



Les pays sous-peuplés d'Afrique sont largement sous-pollués ; la qualité de l'air y est probablement d'un niveau inutilement élevé par rapport à Los Angeles ou Mexico [...] Il faut encourager une migration plus importante des industries polluantes vers les pays les moins avancés [...] et se préoccuper davantage d'un facteur aggravant les risques d'un cancer de la prostate dans un pays où les gens vivent assez vieux pour avoir cette maladie, que dans un autre pays où deux cents enfants sur mille meurent avant d'avoir l'âge de cinq ans. [...] Le calcul du coût d'une pollution dangereuse pour la santé dépend des profits absorbés par l'accroissement de la morbidité et de la mortalité. De ce point de vue, une certaine dose de pollution devrait exister dans les pays où ce coût est le plus faible, autrement dit où les salaires sont les plus bas. JE PENSE QUE LA LOGIQUE ÉCONOMIQUE QUI VEUT QUE DES MASSES DE DÉCHETS TOXIQUES SOIENT DÉVERSÉES LA OU LES SALAIRES SONT LES PLUS FAIBLES EST IMPARABLE.

Lawrence (Larry pour les intimes) Summers, conseiller économique de Ronald Reagan de 1982 à 1983, chef économiste de la Banque mondiale de 1991 à 1993, Secrétaire au Trésor des États-Unis de 1999 à 2001 dans l'administration Clinton. Membre de l'équipe de transition de Barak Obama, ce dernier l'a ensuite choisi comme le chef du Conseil économique national.



Edward Bernays
1891 -1995

« La manipulation consciente, intelligente, des opinions et des habitudes organisées des masses joue un rôle important dans une société démocratique. Ceux qui manipulent ce mécanisme social imperceptible forment un gouvernement invisible qui dirige véritablement le pays ».

Propaganda (1928)

*Dans la série « formidables pavés de bonnes intentions,
rapidement engloutis dans un enfer totalitaire faute d'une constitution digne de ce nom » :*

Titre premier.

Déclaration des droits du peuple travailleur et exploité (1918)

Chapitre I.

1. La Russie est proclamée *République des Soviets des députés ouvriers, soldats et paysans*. Tout le pouvoir, central et local, appartient à ces Soviets.

2. La République soviétique de Russie est fondée sur la libre union de nations libres, en tant que fédération de Républiques soviétiques nationales.

Chapitre II.

3. Dans le but fondamental de supprimer toute exploitation de l'homme par l'homme, d'abolir à jamais la division de la société en classes, de réprimer sans pitié les exploiters et d'instituer l'organisation socialiste de la société, ainsi que d'assurer la victoire du socialisme dans tous les pays, le IIIe Congrès panrusse des soviets décrète en outre ce qui suit :

a. En vue de réaliser la socialisation du sol, la propriété privée de celui-ci est abolie et toutes les terres sont déclarées propriété nationale et remises aux travailleurs, sans compensation, sur la base d'une jouissance égale du sol.

b. Toutes les forêts, les richesses du sous-sol et les eaux d'importance nationale, tout le cheptel et les dépendances, ainsi que toutes les fermes modèles et les exploitations modernes sont déclarés propriété publique.

c) Comme premier pas vers le transfert total des fabriques, usines, mines, chemins de fer et autres moyens de production ou de transport entre les mains de la République socialiste ouvrière et paysanne, la loi soviétique sur le contrôle ouvrier et sur le Conseil supérieur de l'économie nationale est ratifiée, en vue d'assurer le pouvoir des travailleurs sur leurs exploiters.

d. Le IIIe congrès panrusse des soviets considère la loi répudiant les dettes contractées par le gouvernement du tsar, des féodaux et de la bourgeoisie comme un coup porté au capital bancaire financier international, et proclame la certitude que le pouvoir soviétique marchera résolument dans cette voie jusqu'à complète victoire de la révolte du prolétariat international contre le joug du capital.

e. Confirme le transfert de toutes les banques entre les mains de l'État des ouvriers et des paysans, comme une des conditions de l'émancipation des travailleurs du joug capitaliste.

f. En vue d'exterminer les éléments parasites de la société et d'organiser l'économie nationale, le service du travail obligatoire est instauré pour tous.

g. En vue d'assurer aux masses travailleuses la totalité du pouvoir et d'écarter toute possibilité de restauration du pouvoir des exploiters, est décrété l'armement des travailleurs, la formation d'une Armée Rouge socialiste des ouvriers et des paysans, ainsi que le désarmement complet des classes possédantes.

Chapitre III.

4. Exprimant son inébranlable détermination d'arracher l'humanité aux griffes du capital financier et de l'impérialisme, qui pendant cette guerre, la plus criminelle de toutes, viennent d'inonder la terre de sang, le IIIe congrès panrusse des soviets s'associe de tout coeur à la politique actuelle du pouvoir soviétique, tendant à répudier les traités secrets, à organiser le plus largement possible la fraternisation des ouvriers et paysans au sein des armées belligérantes et à obtenir à tout prix par des mesures révolutionnaires une paix démocratique pour les travailleurs sans annexion ni contribution, sur la base du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

5. Dans le même dessein, le IIIe congrès panrusse des soviets insiste sur la nécessité d'une rupture complète avec la politique barbare de la civilisation bourgeoise, qui a construit le bien-être des exploiters dans un petit nombre de nations élues sur l'esclavage de centaines de millions de travailleurs, en Asie, dans les colonies en général et dans les petits pays.

6. Le IIIe congrès panrusse des soviets approuve vivement la politique du Conseil des commissaires du peuple, qui a proclamé l'indépendance totale de la Finlande, entrepris le retrait des troupes russes stationnées en Perse et accordé à l'Arménie le droit à l'autodétermination.

Chapitre IV.

7. Le IIIe congrès panrusse des soviets des députés ouvriers, paysans et soldats considère que maintenant, au moment de la lutte décisive du prolétariat contre ses exploiters, il ne doit y avoir aucune place pour ces derniers dans aucun des organes du pouvoir. Le pouvoir doit appartenir, en totalité et à titre exclusif, aux masses laborieuses et à leur représentation authentique : les Soviets des députés ouvriers, soldats et paysans.

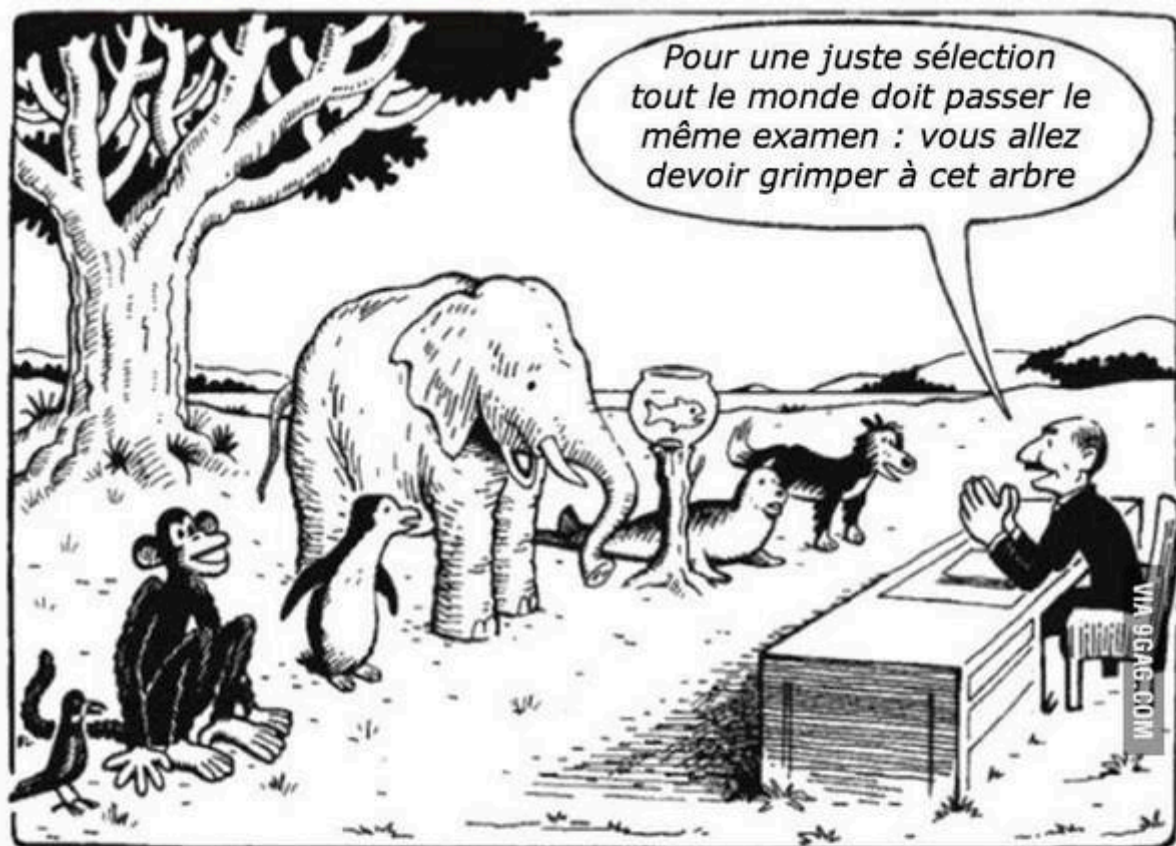
8. En même temps, s'efforçant de créer l'union réellement libre, volontaire, complète et donc durable et solide, entre les classes travailleuses de toutes les nations de Russie, le IIIe congrès panrusse des soviets se borne à formuler les principes fondamentaux de la fédération des Républiques soviétiques de Russie, reconnaissant aux ouvriers et paysans de chaque nation le droit de décider librement, dans leur propre congrès des soviets, s'ils désirent, et sur quelle base, participer au gouvernement fédéral ainsi qu'aux autres institutions fédérales soviétiques.

Lénine, Préambule (imposé par lui) de la Constitution soviétique de 1918.

Alors que la théorie économique standard prédit l'absence de coopération, de confiance et de loyauté dans les situations de dilemmes sociaux, les observations expérimentales montrent qu'au contraire, les individus sont guidés par des normes sociales puissantes qui les conduisent, même dans des situations d'anonymat complet, à coopérer dans les dilemmes sociaux simultanés et à faire confiance et à être loyaux dans les dilemmes sociaux séquentiels.

Nicolas Eber, « Le dilemme du prisonnier » (Repères, La découverte, 2006).

Notre système éducatif :



Notre système éducatif

"Tout le monde est un génie. Mais si vous jugez un poisson par sa capacité à grimper aux arbres, il passera sa vie entière persuadé qu'il est totalement stupide."

- Albert Einstein

Dilemme du prisonnier

Deux complices coupables d'un délit sont arrêtés sur les lieux du forfait et interrogés séparément par la police. Chacun est prévenu que :

- 1) si l'un des deux dénonce l'autre alors que l'autre se tait, le premier est libre (au bénéfice du doute) alors que le second (coupable désigné) sera condamné à cinq ans de prison ;
- 2) si les deux se dénoncent, ils seront tous les deux condamnés à trois ans de prison (le juge tenant compte de leur « coopération » avec les autorités) ;
- 3) si les deux se taisent (aucun ne dénonce l'autre), ils seront chacun condamnés à un an de prison (bénéficiant ainsi de la clémence du jury en raison d'insuffisance de preuves).

Ce « jeu » peut être représenté par le tableau suivant.

		Prisonnier 2	
		Ne dénonce pas (NDP)	Dénonce (D)
Prisonnier 1	Ne dénonce pas (NDP)	(1 an, 1 an)	(5 ans, 0 an)
	Dénonce (D)	(0 an, 5 ans)	(3 ans, 3 ans)

Dans chacune des quatre cases, le premier chiffre correspond au résultat pour le prisonnier 1 et le second chiffre au résultat pour le prisonnier 2. L'objectif de chaque prisonnier est de minimiser le nombre d'années de prison.

La stratégie de dénonciation (D) est ici une stratégie dominante pour les deux joueurs. En effet, quel que soit le choix du prisonnier 2, le prisonnier 1 obtient toujours un résultat meilleur en dénonçant son complice. Si le prisonnier 2 choisit de se taire (NDP), le prisonnier 1 est condamné à un an de prison s'il se tait alors qu'il est libre s'il dénonce. De plus, si le prisonnier 2 choisit de dénoncer le prisonnier 1, ce dernier est condamné à cinq ans de prison s'il se tait, mais réduit sa peine à trois ans s'il dénonce son complice. Le jeu étant parfaitement symétrique, le même raisonnement vaut pour l'autre prisonnier.

Au total, quel que soit le choix de son complice, chaque prisonnier a toujours intérêt à dénoncer l'autre. Ainsi, la solution logique du jeu (le seul « équilibre de Nash » dans le jargon de la théorie des jeux — cf. encadré 1) est que chaque prisonnier dénonce l'autre, chacun étant alors condamné à trois ans de prison, alors qu'en « coopérant », c'est-à-dire en se taisant tous les deux, ils auraient écopé chacun d'une seule année d'emprisonnement.

Le dilemme du prisonnier illustre le conflit entre les incitations sociales à coopérer et les incitations privées à ne pas le faire : chaque prisonnier fait

face à un dilemme entre sa rationalité individuelle qui lui dicte de dénoncer son complice et sa rationalité collective qui lui dicte de se taire.

Robert Axelrod a surnommé le dilemme du prisonnier le « colibacille des sciences sociales ». Ce modèle simplifié englobe en effet un très grand nombre de situations sociales puisqu'il incarne le conflit fondamental entre l'intérêt individuel et l'intérêt collectif.

Suggéré par une expérience menée en 1950 par les mathématiciens Melvin Dresher et Merrill Flood, puis explicité la même année par Albert Tucker, le dilemme du prisonnier a fait l'objet d'un nombre vertigineux d'investigations scientifiques. Des généralisations ont été proposées, permettant de considérer plus de deux joueurs et/ou plus de deux stratégies par joueur. C'est l'ensemble de ces généralisations du dilemme du prisonnier que les économistes regroupent parfois sous l'expression « dilemmes sociaux ».

Le conflit entre l'intérêt individuel et l'intérêt collectif caractéristique du dilemme du prisonnier se retrouve dans de très nombreuses situations sociales. **En économie, notamment, un grand nombre de phénomènes constituent des dilemmes du prisonnier.** Par exemple, deux entreprises ont souvent tendance à se livrer une concurrence sans merci (en termes de prix, de publicité, etc.) alors qu'une entente aurait permis de limiter les coûts pour chacune d'entre elles. Dans le domaine des relations internationales, la course aux armements est un exemple classique de dilemme du prisonnier. Deux pays se livrant à une surenchère dans les investissements militaires se retrouvent finalement dans une situation où ils se neutralisent en termes d'influence, c'est-à-dire une situation très proche de celle qui aurait pu exister si aucun pays ne s'était individuellement lancé dans l'opération. Le dopage dans le sport de haut niveau est également un bon exemple. Chaque sportif a intérêt à utiliser des produits interdits dans l'espoir d'améliorer ses performances. Le problème est que si chaque concurrent adopte la même stratégie, on se retrouve avec le même classement final, mais avec un coût potentiellement très élevé en termes de santé publique (et d'éthique).

Nicolas Eber, « Le dilemme du prisonnier » (Repères, La découverte, 2006).

Il faut rendre désirable ce qui est nécessaire.

Cerveau collectif autour de Frédéric Bosqué :o)

Vous voulez diviser la nation en deux classes, dont l'une ne sera armée que pour contenir l'autre. C'est aux classes fortunées que vous voulez transférer la puissance !

Robespierre.

Alors le 14 décembre 1791, il est à la tribune de **Narbonne**, et il dit la phrase suivante, qui est un officiel, vous pouvez vérifier :

**"Il faut faire la guerre.
Le sort des créanciers de
l'État en dépend."**

Henri Guillemin, conférence sur Robespierre.

Le 29 décembre 91, **Brissot**, qui est apparenté comme négrier, apparenté aux Girondins. Lui aussi fait cette déclaration, écoutez bien :

**"la guerre est indispensable
à nos finances et à la tranquillité
intérieure."**

Henri Guillemin, conférence sur Robespierre.

« Or, le 31 mai 1793, la situation de la France était telle que, si on n'avait pas agi CONTRE LES FAUTEURS DE GUERRE CIVILE, puisque les Girondins appelaient à la guerre civile, c'était non seulement la fin de la République mais aussi la fin de la France. » Signé Lamartine.

Henri Guillemin, conférence sur Robespierre.

Ah, au moment où j'en suis venu de la vie vous savez, je crois comprendre maintenant ce que c'est que les obsédés sexuels. C'est les gens qui n'ont pas connu une tentation plus grande.

Je vois par exemple un homme comme Lamartine, que j'ai bien étudié, un homme comme Jaurès que j'ai bien étudié, il n'y a pas de femmes dans leur vie. Parce que **quand un type est PASSIONNÉ PAR UNE IDÉE** au point où l'était Robespierre, c'est ça qui compte le plus.

Robespierre c'était quelqu'un qui croyait à ce qu'il disait, et même c'est une phrase bien amusante de Mirabeau contre lui que j'avais réservée pour tout à l'heure pour vous la citer maintenant. **Mirabeau** avait osé dire avec un incroyable cynisme :

"Monsieur De Robespierre est disqualifié pour la politique car il croit tout ce qu'il dit" disait Mirabeau [rires].

Eh bien c'est vrai. C'était un homme qui avait une grande idée, l'idée que **PERSONNE NE S'OCCUPE DES ÉCRASÉS, DES HUMILIÉS, DES DÉSHÉRITÉS**, eh bien moi, Robespierre je voudrais le faire.

Henri Guillemin, conférence sur Robespierre.

Et à la suite de ce discours, c'est là où il fait sa proposition, folle peut-être, où il dit :

"Je voudrais que la Nation française reconnaisse l'existence d'un Être Suprême. Parce que si la nation française reconnaît l'existence d'un Être Suprême, la première conséquence de cette proclamation sera que la Nation française s'engagera du même coup à travailler pour la Justice, à défendre les opprimés et à respecter les misérables". dit-il.

[...]

Je crois bien que si un certain nombre de gorges étaient serrées ce jour-là [de la fête de l'Être suprême, 8 juin 1794], c'est parce que, à mon sens, c'était la première fois qu'un gouvernant parlait de Dieu aux gens pour autre chose que pour les duper, et pour les asservir.

Henri Guillemin, conférence sur Robespierre.

"Ils le couvrirent pendant quarante jours du sang qu'ils versaient pour le perdre"

Lamartine parlant des Thermidoriens et de Robespierre (cité par Guillemin).

« Quand la République tombe entre certaines mains, ce sont CES MAINS-LÀ qui font la contre-révolution » dit-il.

« Que voulez-vous que nous fassions quand le responsable des finances — (cette fois il y va tout droit, hein : CAMBON) —, QUAND LE RESPONSABLE DES FINANCES FOMENTE L'AGIOTAGE, FAVORISE LE RICHE ET DÉSESPÈRE LE PAUVRE ? J'en ai assez de vivre, dit Robespierre, dans un monde où l'honnêteté est toujours victime de l'intrigue et où la Justice est un mensonge. »

Henri Guillemin, conférence sur Robespierre.

ROBESPIERRE un petit saint... Il n'y a pas de petit saint. ROBESPIERRE est quelqu'un dont je connais parfaitement les défauts. Très orgueilleux, assez insupportable, capable de haine. Il y a un prêtre qu'il a détesté, qui s'appelait l'abbé Jacques ROUX, qui faisait partie des "enragés", qui était un prêtre ultra-gauche, vous savez. Je ne sais pas pourquoi ROBESPIERRE l'a poursuivi d'une véritable férocité. Ce prêtre a fini par se suicider en prison tellement ROBESPIERRE le tracassait.

Je sais aussi que ROBESPIERRE est un homme sanglant : il a voté la mort de Louis XVI et il a voté d'autres morts. Et s'il fallait opter par exemple entre Ganghi et ROBESPIERRE, il est certain que ce n'est pas ROBESPIERRE que je choisirais.

Mais pour finir je voudrais vous apporter une citation inattendue de Graham GREENE. [essoufflé] C'est dans "Les Comédiens". À la fin des Comédiens, Graham GREENE met en scène un petit curé de la République Dominicaine, tellement peu important qu'il n'avait pas de nom, et un docteur communiste qui s'appelle le Docteur MAGIOT. [essoufflé] Et on compare la violence et l'indifférence. Et le petit curé dit : "La violence peut-être une forme de l'amour, ça peut être un visage indigné de l'amour. La violence est une imperfection de la charité, mais l'indifférence est la perfection de l'égoïsme".

Henri Guillemin, conférence sur Robespierre.

« La croyance des peines et des récompenses après la mort est un frein dont le peuple a besoin »

« Il est fort bon de faire accroire aux hommes qu'ils ont une âme immortelle et qu'il y a un Dieu vengeur qui punira mes paysans s'ils me volent mon blé et mon vin ».

Voltaire, cité par Henri Guillemin (dans son livre Éclaircissements).

« La religion est l'art d'enivrer les hommes pour détourner leur esprit des maux dont les accablent ceux qui gouvernent. À l'aide des puissances invisibles dont on les menace, on les force à souffrir en silence les misères qu'ils doivent aux puissances visibles. »

D'Holbach cité par Henri Guillemin (dans son livre Éclaircissements).

En dissolvant les nationalités, l'économie libérale fit de son mieux pour généraliser l'hostilité, pour convertir l'humanité en une horde de bêtes féroces – les concurrents sont-ils autre chose ? – qui se dévorent mutuellement parce que les intérêts de chacun sont égaux à ceux de tous les autres. Après ce travail préliminaire, il ne restait plus à l'économie libérale qu'un pas à faire pour atteindre son but : il lui fallait encore dissoudre la famille.

Engels, Esquisse d'une critique de l'économie politique.

Former un Homme
ce n'est pas remplir un vase
mais allumer un feu.

« Toutes ces violences, c'est grâce à eux [ndlr : les agents serviles] qu'on peut les commettre. (...) Toutes ces injustices et cruautés ne sont devenues habituelles que parce qu'il existe des gens toujours prêts à les commettre servilement, car s'ils n'existaient pas, ceux qui donnent les ordres n'auraient jamais osé même rêver ce qu'ils ordonnent avec une si grande assurance. (...) Toutes ces actions comme celles de tous les tyrans, depuis Napoléon jusqu'au dernier commandant de compagnie qui tire dans la foule, ne s'expliquent que parce qu'ils sont enivrés par la puissance que leur donne la soumission des hommes prêts à accomplir tous leurs ordres et qu'ils sentent derrière eux. Toute la force réside donc dans les hommes qui accomplissent de leurs mains les actes de violence. »

Léon Tolstoï. Le Royaume des Cieux est en vous, 1893.

Délaisse les grandes routes, prends les sentiers.
Pythagore (-570 -480 av JC).

« À toi qui occupes la position de propriétaire, de spéculateur, de fonctionnaire, d'élus, de prêtre et de soldat, tu sais fort bien que tu occupes ta situation nullement dans le but désintéressé de maintenir l'organisation de la vie nécessaire au bonheur des hommes, mais bien dans ton propre intérêt : la satisfaction de ta cupidité, de ta vanité, de ton ambition, de ta paresse et de ta lâcheté.

Si tu ne désirais pas cette situation, tu ne ferais pas tout ce qu'il faut pour t'y maintenir. Essaie seulement de ne plus commettre les actes cruels, perfides et vils que tu ne cesses de commettre pour te maintenir dans ta position, et tu la perdras aussitôt. Essaie seulement, élu ou fonctionnaire, de ne plus mentir, de ne plus participer à la violence organisée ; prêtre, de ne plus tromper ; militaire de ne plus tuer ; propriétaire ou producteur, de ne plus défendre ta propriété par la chicane et la violence organisée, et tu perdras aussitôt la situation que tu prétends qu'on t'a imposée et qui semble te peser. »

Léon Tolstoï. Le Royaume des Cieux est en vous, 1893.

L'individualisme est un sentiment réfléchi qui dispose chaque citoyen à s'isoler de la masse de ses semblables de telle sorte que, après s'être créé une petite société à son usage, il abandonne volontiers la grande société à elle-même.

Alexis de Tocqueville.

Toutes ces dernières années, [...] (et plus grave) nous n'avons rien fait pour qu'il n'y ait pas de fascistes. Nous les avons seulement condamnés, en flattant notre conscience avec notre indignation ; plus forte était notre indignation, plus tranquille était notre conscience.

En vérité, nous avons eu une attitude fasciste envers les fascistes (je parle surtout des jeunes) : nous avons hâtivement et impitoyablement voulu croire qu'ils étaient prédestinés à être fascistes par leur race et que, face à cette détermination de leur destin, il n'y avait rien à faire.

Et ne nous le dissimulons pas : nous savions tous, dans notre vraie conscience, que quand l'un de ces jeunes décidait d'être fasciste, c'était purement fortuit, ce n'était qu'un geste sans motifs et irrationnel ; un seul mot aurait peut-être suffi pour qu'il en allât différemment.

Mais jamais aucun d'entre nous n'a parlé avec eux, ou ne leur a parlé. Nous les avons tout de suite acceptés comme d'inévitables représentants du Mal, tandis qu'ils n'étaient sans doute que des adolescents et adolescentes de dix-huit ans qui ne connaissaient rien à rien, et qui se sont jetés la tête la première dans cette horrible aventure par simple désespoir.

Pier Paolo Pasolini, "Écrits corsaires" (1975), p 81.



Il n'est jamais trop tard pour devenir ce que l'on aurait pu être.

George Eliot, femme de lettres britannique (1819-1880).

Dans bien des situations, on perd du temps pour obtenir une information, alors qu'on sait d'avance qu'elle ne changera pas la décision, au détriment d'une vision globale. Dans certains cas, "comprendre", c'est comprendre qu'il ne faut plus chercher à comprendre, et qu'il faut agir.

Christian Morel, *Les décisions absurdes*.

Maudit sois-tu, tu n'es qu'un lâche, comme le sont tous ceux qui acceptent d'être gouvernés par les lois que des hommes riches ont rédigées afin d'assurer leur propre sécurité. Ils nous font passer pour des bandits, ces scélérats, alors qu'il n'y a qu'une différence entre eux et nous, ils volent les pauvres sous couvert de la loi tandis que nous pillons les riches sous la protection de notre seul courage.

Charles Bellamy

cité par Markus Rediker, dans "Pirates de tous pays"

Celui qui tient la plume
ne s'inscrit jamais
parmi les coupables.

Le peuple, quand il fait des magistrats,
doit les créer de manière qu'ils aient lieu d'appréhender,
s'ils venaient à abuser de leur pouvoir.

Nicolas Machiavel,

Discours sur la première décade de Tite-Live, livre 1, chapitre 41.

Quand on y pense, il est étrange que, dans une grande ville moderne, des centaines de personnes doivent passer leurs journées dans des sous-sols étriés et étouffants à laver de la vaisselle. C'est à se demander pourquoi cette vie continue – quels objectifs elle sert et qui veut que cela continue...

George Orwell

(Cité dans "À bas les restaurants - une critique d'un travailleur de l'industrie de la restauration")

**Le but final de l'éducation ne devant être
que celui de former des hommes libres
et pleins de respect et d'amour pour la liberté d'autrui.**

Mikhaïl Aleksandrovitch Bakounine (1814-1876)

Certains sont jugés grands
Parce qu'on mesure aussi le piédestal.
Sénèque.

La force de la Constitution réside entièrement dans
la détermination de chaque citoyen à la défendre.
Les droits constitutionnels ne seront préservés que si
chaque citoyen, pour la part qui lui revient, se sent
personnellement investi de la mission de les
défendre.

Albert Einstein.



Le politicien est roi jusqu'à ce que le peuple décide.

L'OUTIL DE LA DÉMOCRATIE



www.article3.fr

AVERTISSEMENT :

ne vous laissez pas tromper
par la contrefaçon appelée "démocratie représentative".
EXIGEZ L'AUTHENTIQUE !

Hell is empty, the devils are here.
(L'enfer est vide, les diables sont parmi nous.)
Shakespeare

**Un soldat sans conscience politique
est un mercenaire en puissance.**
Thomas Sankara



**Ce n'est pas en lui tenant les ailes qu'on aide un oiseau à voler.
L'oiseau vole simplement parce qu'on l'a laissé être oiseau.**

António Emílio Leite Couto dit Mia Couto (1955-)

Un anthropologue a proposé un jeu aux enfants d'une tribu sud-africaine. Il a mis un panier de fruits près d'un arbre et a dit aux enfants que le premier arrivé gagnait tous les fruits.

Au signal, tous les enfants se sont élancés en même temps... en se donnant la main !

Puis ils se sont assis ensemble pour profiter de leur récompense.

Lorsque l'anthropologue leur a demandé pourquoi ils avaient agi ainsi alors que l'un d'entre eux aurait pu avoir tous les fruits, ils ont répondu :

"**Ubuntu**. Comment l'un d'entre nous peut-il être heureux si tous les autres sont tristes ?"

UBUNTU dans la culture Xhosa (Afrique du Sud) signifie:

"Je suis parce que Nous sommes"

Vraie ou fausse, c'est une belle histoire n'est ce pas ?



**Pauvres sont ceux qui ont besoin de beaucoup
car rien ne peut les satisfaire.**

*Sénèque, cité par José "Pepe" Mujica,
formidable président de l'Uruguay.*



« Les plus pauvres nous le disent souvent : ce n'est pas d'avoir faim, de ne pas savoir lire, ce n'est même pas d'être sans travail qui est le pire malheur de l'homme. Le pire des malheurs est de vous savoir compté pour nul, au point où même vos souffrances sont ignorées. Le pire est le mépris de vos concitoyens. Car c'est le mépris qui vous tient à l'écart de tout droit, qui fait que le monde dédaigne ce que vous vivez et qui vous empêche d'être reconnu digne et capable de responsabilités. Le plus grand malheur de la pauvreté extrême est d'être comme un mort-vivant tout au long de son existence. »

Joseph Wresinski, « Les plus pauvres révélateurs de l'indivisibilité des droits de l'homme », in « 1989, les Droits de l'homme en question », Commission nationale consultative des droits de l'homme. La Documentation française, Paris, 1989 ; réédité aux Éditions Quart Monde, 1998.



La façon la plus intelligente de maintenir la passivité des gens, c'est de limiter strictement l'éventail des opinions acceptables, mais en permettant un débat vif à l'intérieur de cet éventail et même d'encourager des opinions plus critiques et dissidentes. Cela donne aux gens l'impression d'être libres de leurs pensées, alors qu'en fait, à tout instant, les présuppositions du système sont renforcées par les limites posées au débat.

Noam Chomsky



Critiquer le gouvernement
est la plus grande forme de patriotisme.
Howard Zinn.

« Mon projet – mille fois plus économique et humain que la façon dont on mène actuellement la guerre – est le suivant : que les grandes puissances de l'Europe s'accordent afin que les garçons, lorsqu'ils atteignent dix-huit ans, soient divisés puis parqués en trois classes distinctes, la première comprenant la moitié d'entre eux, les deux autres étant chacune composée d'un quart. La classe constituée d'une moitié de ces garçons sera exécutée, sans douleur, dans une chambre mortelle. Quant aux deux autres classes, les membres de la première seront privés d'un bras, d'une jambe, ou d'un œil, selon le bon vouloir du chirurgien ; les membres de la deuxième seront exposés jour et nuit à des bruits assourdissants, jusqu'à en provoquer une détresse nerveuse : folie, aphasie, cécité mentale ou surdité. Après quoi ils seront libérés et pourront former la population adulte de leur pays. »

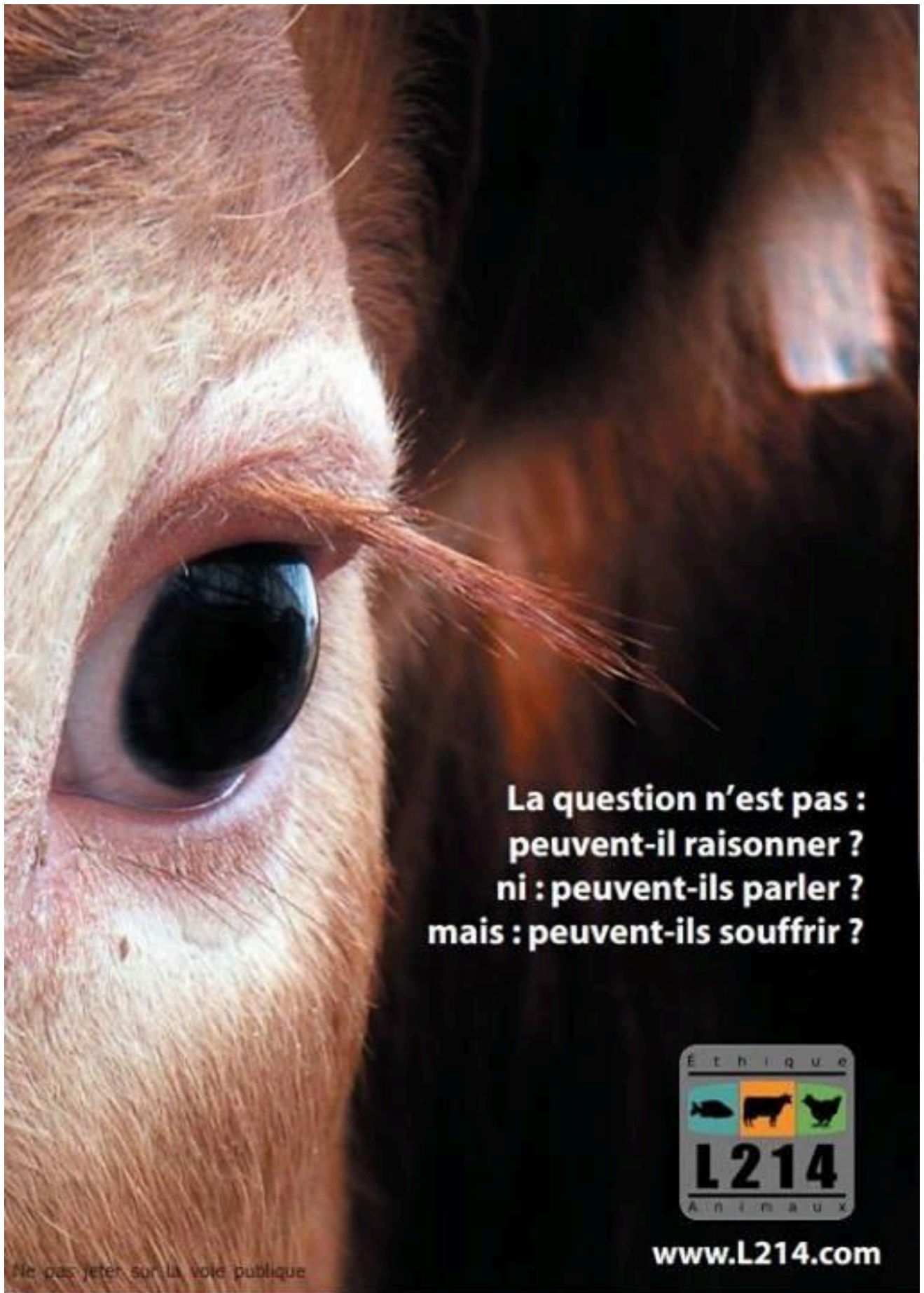
Bertrand Russell (1872–1970), Lettre au "Times", 20 avril 1916.

**Ce que tu fais pour moi sans moi,
tu le fais contre moi.**

Gandhi (?)

**On peut aussi bâtir quelque chose de beau
avec les pierres qui entravent le chemin.**

Goethe.

A close-up, high-contrast photograph of a horse's eye. The eye is dark and reflective, surrounded by light brown fur. A single, long, reddish-brown hair is prominently shown crossing the lower eyelid. The background is dark and out of focus.

**La question n'est pas :
peuvent-il raisonner ?
ni : peuvent-ils parler ?
mais : peuvent-ils souffrir ?**

The L214 logo is a square emblem. At the top, the word "Éthique" is written in a small, sans-serif font. Below it is a horizontal bar divided into three colored sections: blue, orange, and green. Each section contains a white silhouette of an animal: a fish in the blue section, a cow in the orange section, and a chicken in the green section. Below this bar, the number "L214" is written in large, bold, black letters. At the bottom of the square, the word "Animaux" is written in a small, sans-serif font.

www.L214.com

Ne pas jeter sur la voie publique

**La majeure partie de l'histoire humaine montre
que les hommes ont généralement agi
contre leurs intérêts,
par fidélité sectaire à des convictions absurdes.**

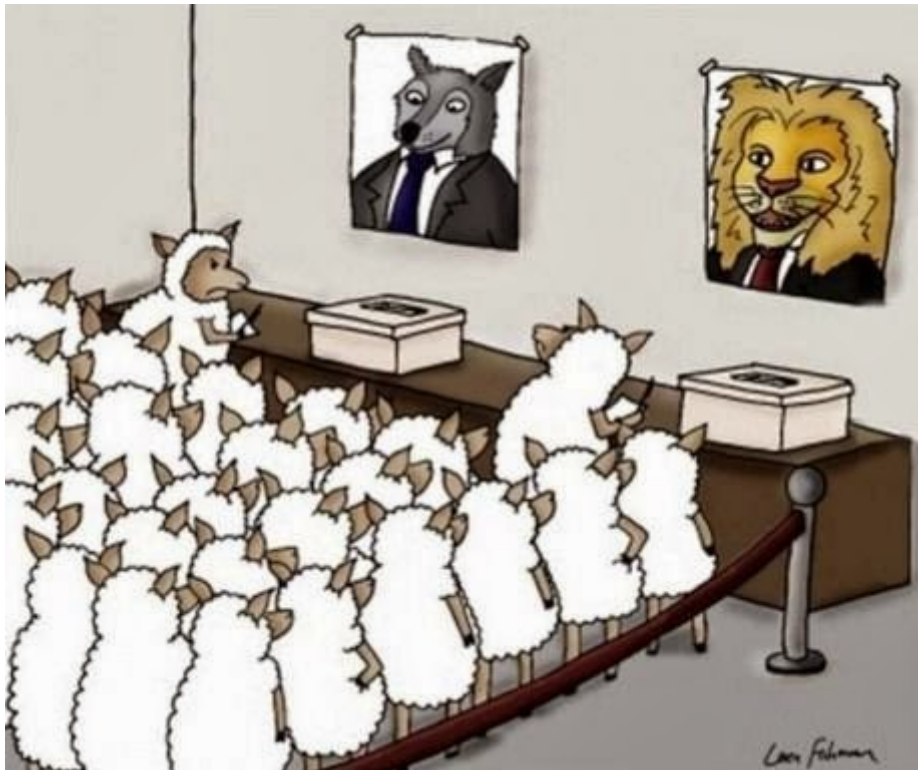
*Jean-François Revel,
conférence aux Rencontres de la Rotonde, à Lausanne.*



Biais de Confirmation

Ne garder que les preuves qui vont dans le sens de son argument et ignorer celles qui le contredisent.

La vraie faute, c'est celle que l'on ne corrige pas.
Confucius



Au travail, le plus difficile, c'est d'allumer la petite lampe du cerveau.
Après, ça brûle tout seul.

Jules Renard



<http://wiki.gentilsvirus.org>

"Chaque culture a son style de clôture,
deux mots qui riment parce qu'ils sont synonymes."

Régis Debray, "Éloge des frontières" (2010), p. 35.

**L'objet de la guerre [est]
de maintenir intacte
la structure de la société.**

Orwel, "1984".

**À quoi sert la frontière, en définitive ?
À faire corps.**

**Et pour ce faire, à lever le museau.
L'enceinte exalte le rampant et nous
coiffe d'invisible. Tout site enclos est
« un appareil à faire monter ».**

Régis Debray, "Éloge des frontières" (2010), p. 61.

La frontière a mauvaise presse : elle défend les contre-pouvoirs. N'attendons pas des pouvoirs établis, et en position de force, qu'ils fassent sa promo. Ni que ces passe-murailles que sont évadés fiscaux, membres de la jet-set, stars du ballon rond, trafiquants de main-d'œuvre, conférenciers à 50 000 dollars, multinationales adeptes des prix de transfert déclarent leur amour à ce qui leur fait barrage.

Dans la monotonie du monnayable (l'argent, c'est le plus ou le moins du même), grandit l'aspiration à de l'incommensurable. À de l'incomparable. Du réfractaire. Pour qu'on puisse à nouveau distinguer entre le vrai et le toc.

Là est d'ailleurs le bouclier des humbles, contre l'ultra-rapide, l'insaisissable et l'omniprésent. Ce sont les dépossédés qui ont intérêt la démarcation franche et nette. Leur seul actif est leur territoire, et la frontière, leur principale source de revenu (plus pauvre un pays, plus dépendant est-il de ses taxes douanières). La frontière rend égales (tant soit peu) les puissances inégales.

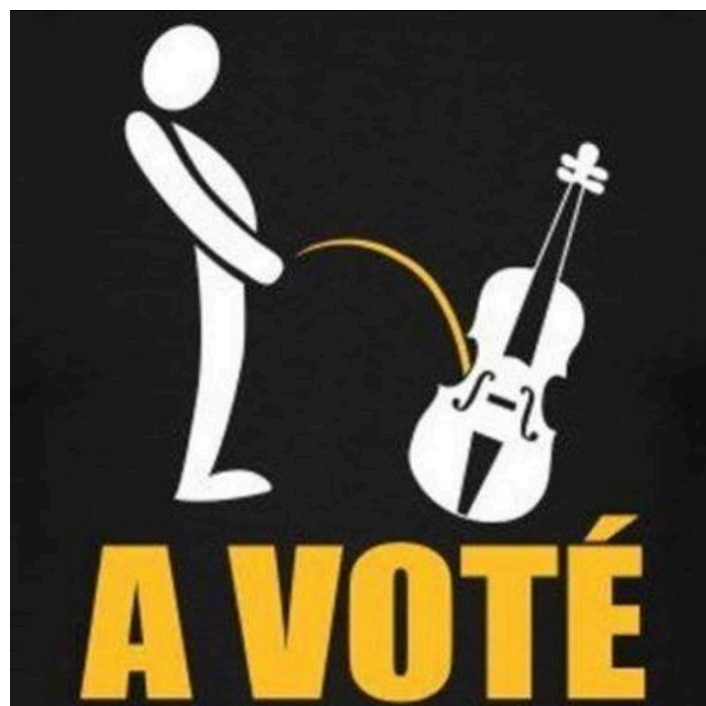
Les riches vont où ils veulent, à tire-d'aile ; les pauvres vont où ils peuvent, en ramant. Ceux qui ont la maîtrise des stocks (de têtes nucléaires, d'or et de devises, de savoirs et de brevets) peuvent jouer avec les flux, en devenant encore plus riches. Ceux qui n'ont rien en stock sont les jouets des flux. Le fort est fluide. Le faible n'a pour lui que son bercail, une religion imprenable, un dédale inoccupable, rizières, montagnes, delta. Guerre asymétrique.

Le prédateur déteste le rempart. La proie aime bien.

Le fort domine les airs, ce qui le conduit d'ailleurs à surestimer ses forces.

Régis Debray, "Éloge des frontières" (2010), p. 75.

**ne pas voter
c'est laisser les autres
choisir à votre place
alors que voter
c'est laisser les autres
choisir à votre place**



« Ce qu'il y a de profond chez l'homme, disait Valéry, c'est la peau. » La vie collective, comme celle de tout un chacun, exige une surface de séparation. Emballage d'abord. La profondeur suit, comme l'intendance.

La matière n'a ni sac ni peau. Seule la cellule a une membrane. Les eucaryotes en ont même deux, autour du noyau et de la cellule. La peau serait l'organe primordial des épigénèses, le premier reconnaissable chez l'embryon. C'est en se dotant d'une couche isolante, dont le rôle n'est pas d'interdire, mais de réguler l'échange entre un dedans et un dehors, qu'un être vivant peut se former et croître.

Pas d'insecte sans kératine, pas d'arbre sans écorce, pas de graine sans endocarpe, pas d'ovule sans tégument, pas de tige sans cuticule, etc.

Un système vivant est une surface repliée sur elle-même, dont l'idéaltype est la sphère, bulle ou boule, et notre village ou maison natale un ersatz en 3D, gaine, gousse ou coquille. C'est à cette cavité amniotique que nous revenons chaque soir en nous glissant sous l'édredon, en fermant les écoutilles. Survivre, c'est sauvegarder les plis et les replis.

Régis Debray, "Éloge des frontières" (2010), p. 37.

"Pour le dire naïvement : là où il y a du sacré, il y a une enceinte, il y a de la vie [...] il s'agit de conjurer les puissances de mort. Le pourtour ampute, certes, mais c'est pour mieux incruster, et ce qu'un moi (ou un nous) perd en superficie, il le gagne en durée.

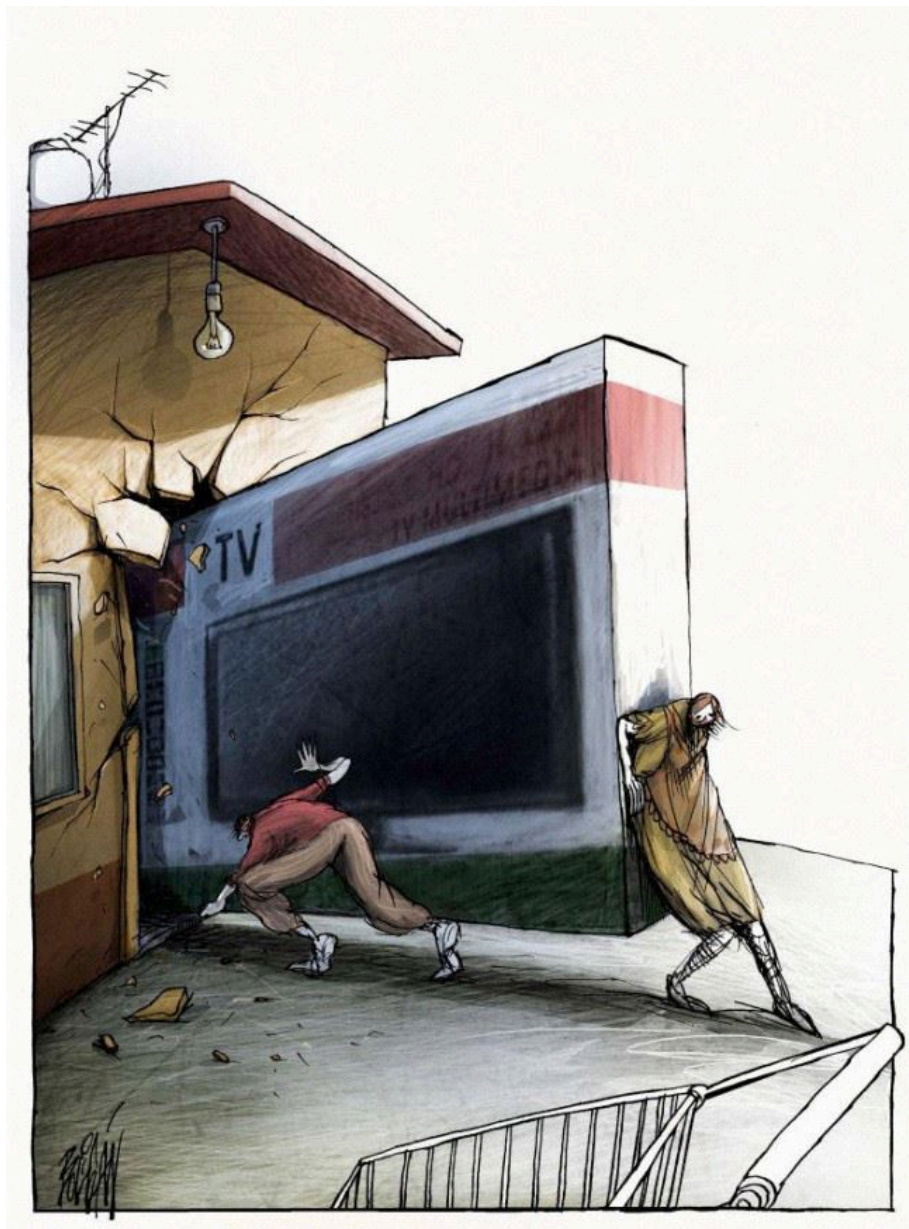
Aussi est-il normal de protéger le circonscrit qui nous protège — et nous prolonge. La perpétuation d'une personne, collective ou individuelle, se paie d'une sage humiliation : celle de ne pas être partout chez elle.

L'Hexagone ampute l'être français [...] mais cet enserrement vaut résilience."

Régis Debray, "Éloge des frontières" (2010), p. 36.

"Interface polémique entre l'organisme et le monde extérieur, la peau est aussi loin du rideau étanche qu'une frontière digne de ce nom l'est d'un mur. Le mur interdit le passage ; la frontière le régule. Dire d'une frontière qu'elle est une passoire, c'est lui rendre son dû : elle est là pour filtrer."

Régis Debray, "Éloge des frontières" (2010), p. 39.



"Cristaux et minéraux ne meurent pas, privilège réservé aux végétaux et aux animaux. L'avantage de l'enveloppe se paye d'un léger inconvénient, la mort."

Régis Debray, "Éloge des frontières" (2010), p. 41.

"On n'en finira jamais avec la frontière parce qu'elle est inhérente à la règle de droit, et [...] elle est bonne à vivre.

Le dur désir de durer l'inscrit au programme de tout ce qui bouge et respire.

Nos « sans frontières » veulent-ils effacer l'inconvénient d'être né ? [...]

L'être et la limite adviennent ensemble, et l'un par l'autre."

Régis Debray, "Éloge des frontières" (2010), p. 45.

"Qu'il soit utile de mettre le monde en réseau ne signifie pas que l'on puisse habiter ce réseau comme un monde. Impossible de faire d'un lieu de passage un lieu de séjour, faute de vis-à-vis. Pas d'anti- en face. Comment se poser sans s'opposer ? Une communauté sans extérieur pour la reconnaître ou l'investir n'aurait plus lieu d'être, telle une nation seule au monde verrait s'évanouir son hymne national, son équipe de foot ou de cricket, et jusqu'à sa langue.

Une personne morale a un périmètre ou n'est pas.

D'où vient que « la communauté internationale » n'en est pas une. Ce flasque zombie reste une formule creuse, un alibi rhétorique aux mains du directoire occidental qui s'en est jusqu'ici arrogé le mandat. Il en ira tout autrement le jour où un petit bonhomme vert à mille pattes et longue trompe atterrira [...] place de la Concorde. Face à *l'alien* d'une autre galaxie, l'impersonnalité morale qu'est l'Humanité avec un grand H pourra alors nous tenir chaud, parce qu'elle prendra forme et corps, par contraste avec un fond. C'est quand le mammifère humain verra de ses yeux l'étrangeté venue d'ailleurs qu'il saura à quoi résister, au coude à coude avec tous ses congénères sans exception, pour sauver la sienne propre."

Régis Debray, "Éloge des frontières" (2010), p. 50.

Le prétendu combat du clos contre l'ouvert, tandem en réalité aussi inséparable que le chaud et le froid, l'ombre et la lumière, le masculin et le féminin, la terre et le ciel, continue d'amuser notre galerie. Ce lieu commun fait le bonheur des esprits courts [...] C'est simple, donc utilisable, mais ce qui est d'un seul tenant est faux.

Aussi néglige-t-on ce qu'il faut d'ouverture à la verticale pour boucler un territoire à l'horizontale, ce qu'il faut d'ailleurs pour qu'un ici prenne et tienne. [...]

Le fait (sans doute indémontrable, mais observable à tous les échelons) qu'aucun ensemble organisé ne puisse se clore à l'aide des seuls éléments de cet ensemble conduit à combiner l'eau et le feu. Il accroche le transcendant à l'immanent et l'envol à l'enclos. Un groupe d'appartenance se forme pour de bon du jour où il se ferme, et il se ferme par suspension à un « clou de lumière » [...] À chaque rassemblement, sa clé de voûte et son fil à plomb.

L'impossibilité qu'a un agrégat quelconque de s'ériger en une communauté définie sans recourir à un extra convoque à son bord la sainte et le héros : opération par laquelle une population se mue en peuple. L'économiste, le sociologue le démographe traitent de la première, scientifiquement, et c'est heureux. Un peuple, en revanche, c'est une affaire à la fois plus sulfureuse et plus fantasque : une question de mythes et de formes. Sont demandées une légende et une carte. Des ancêtres et des ennemis. Un peuple, c'est une population, plus des contours et des conteurs. [...]

La misère mythologique de l'éphémère Union européenne, qui la prive de toute *affectio societatis*, tient en dernier ressort à ceci qu'elle n'ose savoir et encore moins déclarer où elle commence et où elle finit.

Quidam ou nation ou fédération d'États-nations, quiconque manque de se reconnaître un *dessus* n'assume pas son *dehors*. Ne tolère pas jusqu'à l'idée d'avoir un dehors. Et ignore donc son *dedans*.

Qui entend se surpasser commence par se délimiter.

Régis Debray, "Éloge des frontières" (2010), p. 62-64.

"La frontière est le bouclier des humbles ; ce sont les dépossédés qui ont intérêt à une démarcation franche et nette ; leur seul actif est leur territoire, et la frontière leur principale source de revenus.

La classe dominante est mobile, elle est du côté des flux. L'élite des capteurs de flux ne tient pas en place, elle est partout chez elle, elle prend l'avion...

Mais on ne vit pas dans un avion.

Je constate que, là où il y a un faible et un fort, le faible demande toujours une frontière. Le fort ne doit pas être partout chez lui.

Oui, aujourd'hui, l'idéologie du "sans-frontières", c'est l'idéologie du riche et du fort."

Régis Debray, "Éloge des frontières" (2010).



"Pour faire de la liaison, il faut accepter, il faut spécifier la différence. Vouloir la liaison sans la culture, ça marche pas.

La peau est faite pour recevoir, et pour exsuder. La frontière est un crible, un tamis, il est bon qu'elle soit une passoire, mais une passoire qui contrôle, une passoire qui régule.

Sinon c'est la loi du plus fort : dans la jungle, il n'y a pas de frontière, c'est pour ça qu'il n'y a pas de droit.

Il n'y a de vie que circonscrite."

Régis Debray, "Éloge des frontières" (2010).

**Ce n'est pas parce que c'est la mode
que vous devez admirer ce que vous méprisez.**
Claude Lévi-Strauss.



Le paradoxe de la force

Il y a un *paradoxe de la force*, car la force c'est la peur en action, et la peur, elle est contagieuse : impossible de faire peur aux hommes sans finir par en avoir peur. C'est de cette loi de l'esprit humain que naît le plus grand tourment de la vie : la peur réciproque du pouvoir et de ses sujets.

Pour combattre ce fléau, l'humanité n'a jusqu'à présent trouvé que deux remèdes : d'abord les philosophies et les religions mystiques ; ensuite, dans les derniers siècles, les principes de **LÉGITIMITÉ**.

En somme, un gouvernement légitime est un pouvoir qui s'est libéré de la peur, parce qu'il a appris à s'appuyer sur le consentement, actif ou passif, et à réduire en proportion l'emploi de la force.

Guiglielmo Ferrero (1871-1942), "Pouvoir. Les Génies Invisibles De La Cité" (1943 posthume), cité par Rosanvallon, "Les formes de la souveraineté négative" (2006, cours 1, 48'54").

Le plus fort n'est jamais assez fort pour être toujours le maître, s'il ne transforme sa force en droit, et l'obéissance en devoir.

Rousseau, "Du contrat social, principes du droit politique" (1762), chapitre 1.3, Du droit du plus fort.

Qu'est-ce qui fait que l'État est un ? C'est l'union de ses membres. Et d'où naît l'union de ses membres ? De l'obligation qui les lie. Tout est d'accord jusqu'ici.

Mais quel est le fondement de cette obligation ? Voilà où les auteurs se divisent. Selon les uns, c'est la force ; selon d'autres, l'autorité paternelle ; selon d'autres, la volonté de Dieu. Chacun établit son principe et attaque celui des autres : je n'ai pas moi-même fait autrement, et, suivant la plus saine partie de ceux qui ont discuté ces matières, j'ai posé pour fondement du corps politique la convention de ses membres, j'ai réfuté les principes différents du mien.

Indépendamment de la vérité de ce principe, il l'emporte sur tous les autres par la solidité du fondement qu'il établit ; car quel fondement plus sûr peut avoir l'obligation parmi les hommes que LE LIBRE ENGAGEMENT DE CELUI QUI S'OBLIGE ? On peut disputer tout autre principe [...] ; on ne saurait disputer celui-là.

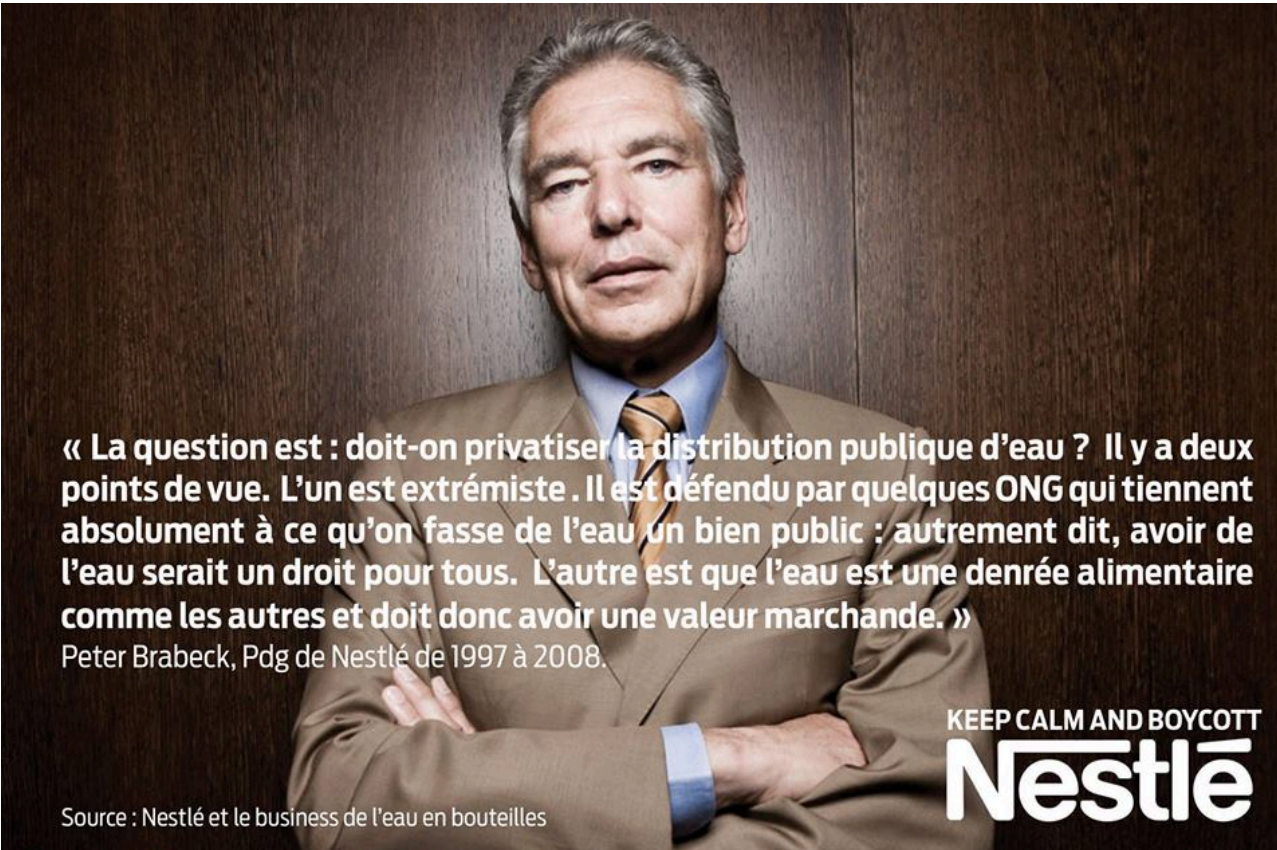
Rousseau, "Sixième lettre écrite de la montagne" (1764).

Que nous importent les combinaisons qui balancent l'autorité des tyrans ? C'est la tyrannie qu'il faut extirper.

Ce n'est pas dans les querelles de leurs maîtres que les peuples doivent chercher l'avantage de respirer quelques instants, c'est dans leurs propres forces qu'il faut placer la garantie de leurs droits.

Il n'y a qu'un tribun du peuple que je puisse avouer, c'est le peuple lui-même.

Robespierre, discours contre l'institution d'un Tribunalat (chambre de contrôle des pouvoirs), cité par Pierre Rosanvallon, "Les formes de la souveraineté négative" (2006), min. 36'.

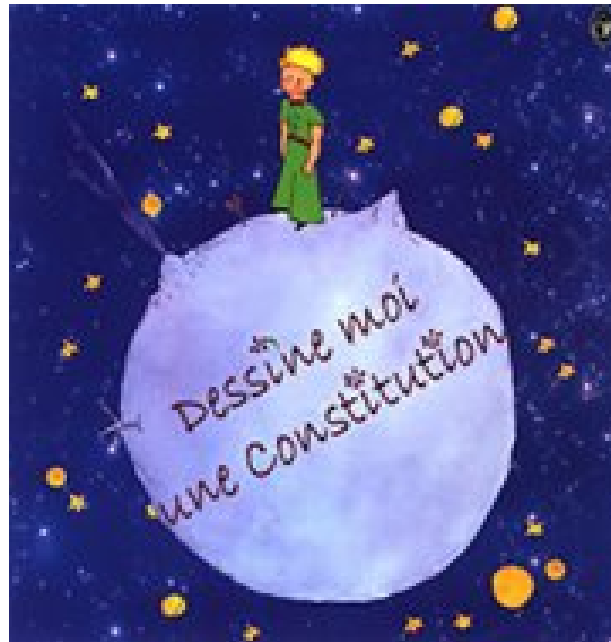


« La question est : doit-on privatiser la distribution publique d'eau ? Il y a deux points de vue. L'un est extrémiste . Il est défendu par quelques ONG qui tiennent absolument à ce qu'on fasse de l'eau un bien public : autrement dit, avoir de l'eau serait un droit pour tous. L'autre est que l'eau est une denrée alimentaire comme les autres et doit donc avoir une valeur marchande. »

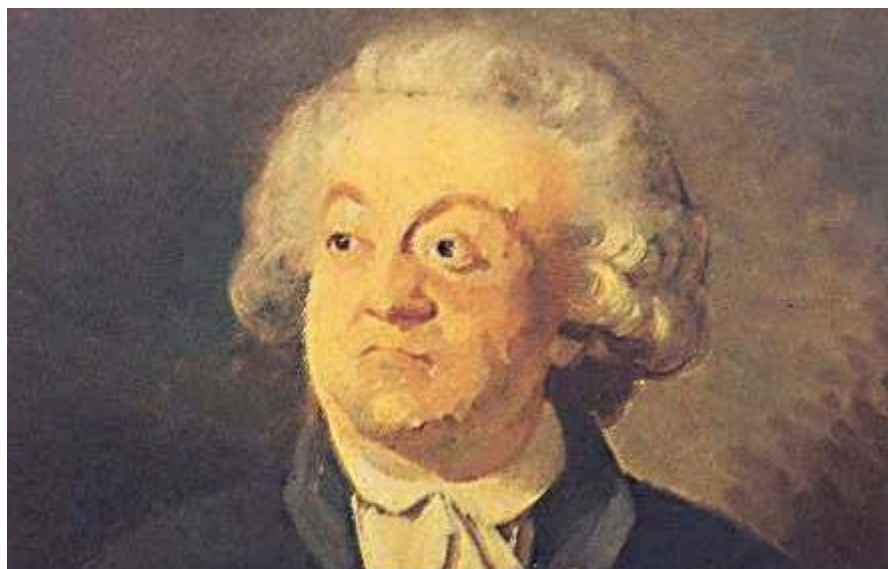
Peter Brabeck, Pdg de Nestlé de 1997 à 2008.

Source : Nestlé et le business de l'eau en bouteilles

KEEP CALM AND BOYCOTT
Nestlé



<http://lescitoyensconstituants.com>



1789, le Comte de Mirabeau propose au «comité des cinq» que soit adopté un article 10 dans la rédaction suivante : « *Tout citoyen a le droit d'avoir chez lui des armes et de s'en servir, soit pour la défense commune, soit pour sa propre défense, contre toute agression illégale qui mettrait en péril la vie, les membres ou la liberté d'un ou plusieurs citoyens* »

Or, les membres du comité ont considéré à l'unanimité que « *le droit déclaré dans l'article X non retenu était évident de sa nature, et l'un des principaux garants de la liberté politique et civile que nulle autre institution ne peut le suppléer* »

Pour étouffer par avance toute révolte, il ne faut pas s'y prendre de manière violente. Les méthodes du genre de celles d'Hitler sont dépassées. Il suffit de créer un conditionnement collectif si puissant que l'idée même de révolte ne viendra même plus à l'esprit des hommes. L'idéal serait de formater les individus dès la naissance en limitant leurs aptitudes biologiques innées.

Ensuite, on poursuivrait le conditionnement en réduisant de manière drastique l'éducation, pour la ramener à une forme d'insertion professionnelle. Un individu inculte n'a qu'un horizon de pensée limité et plus sa pensée est bornée à des préoccupations médiocres, moins il peut se révolter. Il faut faire en sorte que l'accès au savoir devienne de plus en plus difficile et élitiste. Que le fossé se creuse entre le peuple et la science, que l'information destinée au grand public soit anesthésiée de tout contenu à caractère subversif. Surtout pas de philosophie. Là encore, il faut user de persuasion et non de violence directe : on diffusera massivement, via la télévision, des divertissements flattant toujours l'émotionnel ou l'instinctif. On occupera les esprits avec ce qui est futile et ludique. Il est bon, dans un bavardage et une musique incessante, d'empêcher l'esprit de penser.

On mettra la sexualité au premier rang des intérêts humains. Comme tranquillisant social, il n'y a rien de mieux. En général, on fera en sorte de bannir le sérieux de l'existence, de tourner en dérision tout ce qui a une valeur élevée, d'entretenir une constante apologie de la légèreté ; de sorte que l'euphorie de la publicité devienne le standard du bonheur humain et le modèle de la liberté.

Le conditionnement produira ainsi de lui-même une telle intégration, que la seule peur – qu'il faudra entretenir – sera celle d'être exclus du système et donc de ne plus pouvoir accéder aux conditions nécessaires au bonheur. L'homme de masse, ainsi produit, doit être traité comme ce qu'il est : un veau, et il doit être surveillé comme doit l'être un troupeau. Tout ce qui permet d'endormir sa lucidité est bon socialement, ce qui menacerait de l'éveiller doit être ridiculisé, étouffé, combattu.

Toute doctrine mettant en cause le système doit d'abord être désignée comme subversive et terroriste et ceux qui la soutienne devront ensuite être traités comme tels. On observe cependant, qu'il est très facile de corrompre un individu subversif : il suffit de lui proposer de l'argent et du pouvoir.

Serge Carfantan, [cours sur le cynisme politique](#), évoquant Günther Anders et son livre : « Die Antiquiertheit des Menschen » 1956 - P.122.

Priver un homme des moyens que la nature et l'art ont mis en son pouvoir de communiquer ses sentiments et ses idées, pour empêcher qu'il n'en fasse un mauvais usage, ou bien enchaîner sa langue de peur qu'il ne calomnie, ou lier ses bras de peur qu'il ne les tourne contre ses semblables, tout le monde voit que ce sont là des absurdités du même genre, que cette méthode est tout simplement le secret du despotisme qui, pour rendre les hommes sages et paisibles, ne connaît pas de meilleur moyens que d'en faire des instruments passifs ou de vils automates.

Robespierre, "Discours sur la liberté de la presse", prononcé à la Société des Amis de la Constitution le 11 mai 1791, et utilisé en partie devant l'Assemblée Nationale le 22 août 1791.

**La meilleure façon de se défendre
est de ne pas imiter l'offenseur.**

Marc AURÈLE, "Pensées pour moi-même".

**“Le secret d’une autorité, quelle qu’elle soit,
tient à la rigueur inflexible avec laquelle
elle persuade les gens qu’ils sont coupables”.**

Raoul Vaneigem

**Dans une libre République,
chacun peut penser ce qu'il veut
et dire ce qu'il pense.**

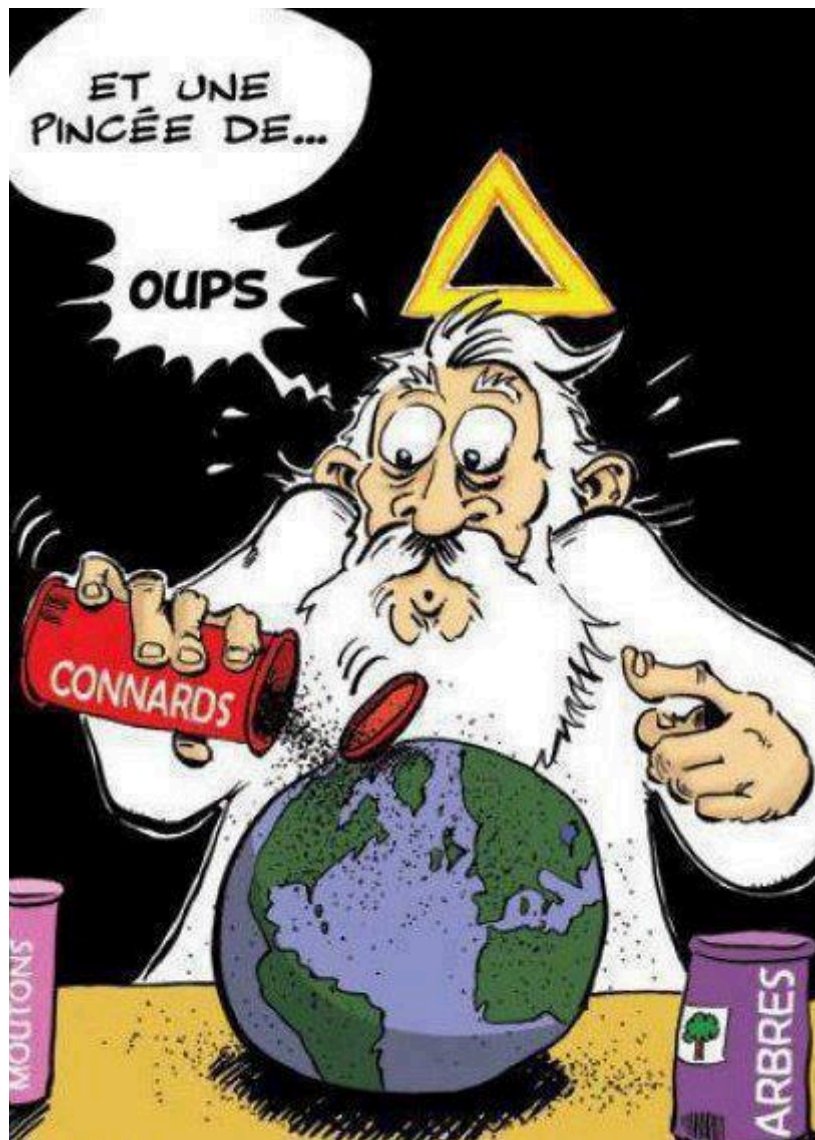
Spinoza.

**“Apportez-moi deux lignes du plus honnête homme
et j’y découvrirai de quoi le faire pendre.”**

Louis-Benoît Picard,

inspiré de cette citation [attribuée](#) au *Cardinal de Richelieu* :

**“Avec deux lignes d’écriture d’un homme,
on peut faire le procès du plus innocent”.**



... Difficulté que nous avons tous à débattre sans nous frier...
=> Ne PAS prendre ça au premier degré, svp messieurs les pharisiens :o)

**Celui qui se dresse contre les maîtres du jour
doit toujours s'attendre à n'avoir que très peu de partisans,
étant donné l'immortelle lâcheté des hommes.**

Stephen Zweig, "Conscience contre violence".

« Quiconque veut maintenir par la force ou par artifice une loi que la volonté de la nation a proscrite est rebelle à la loi ; il se révolte contre le souverain même en qui réside la puissance législative. [...]

Les chances de l'erreur sont bien plus nombreuses encore, lorsque le peuple délègue l'exercice du pouvoir législatif à un petit nombre d'individus ; c'est-à-dire, lorsque c'est seulement par fiction que la loi est l'expression de la volonté du plus grand nombre, ou ce qui est présumé l'être. [...]

Sous le gouvernement représentatif, surtout, c'est-à-dire, quand ce n'est point le peuple qui fait les lois, mais un corps de représentants, l'exercice de ce droit sacré [la libre communication des pensées entre les citoyens] est la seule sauvegarde du peuple contre le fléau de l'oligarchie. Comme il est dans la nature des choses que les représentants peuvent mettre leur volonté particulière à la place de la volonté générale, il est nécessaire que la voix de l'opinion publique retentisse sans cesse autour d'eux, pour balancer la puissance de l'intérêt personnel et les passions individuelles ; pour leur rappeler, et le but de leur mission et le principe de leur autorité.

Là, plus qu'ailleurs, la liberté de la presse est le seul frein de l'ambition, le seul moyen de ramener le législateur à la règle unique de la législation. Si vous l'enchaînez, les représentants, déjà supérieurs à toute autorité, délivrés encore de la voix importune de ces censeurs, éternellement caressés par l'intérêt et par l'adulation, deviennent les propriétaires ou les usufruitiers paisibles de la fortune et des droits de la nation ; l'ombre même de la souveraineté disparaît, il ne reste que la plus cruelle, la plus indestructible de toutes les tyrannies ; c'est alors qu'il est au moins difficile de contester la vérité de l'anathème foudroyant de Jean-Jacques Rousseau contre le gouvernement représentatif absolu. »

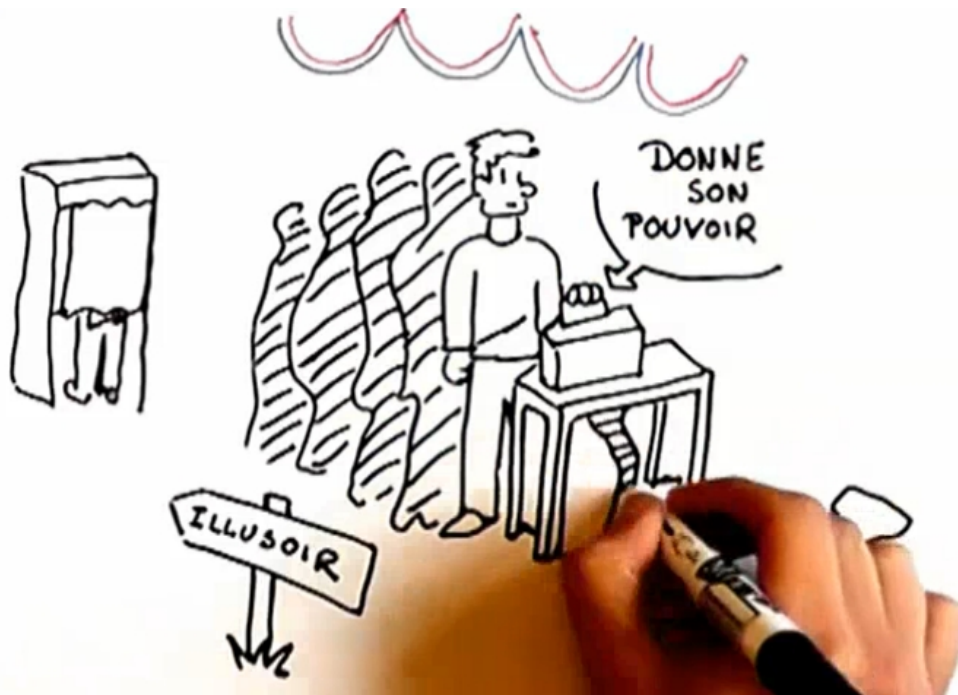
Robespierre, Le Défenseur de la Constitution, n° 5, 17 juin 1792.

Pour nos combats de demain, pour un monde plus libre,
plus juste, plus égalitaire, plus fraternel et solidaire,
nous devons maintenir vivante la mémoire de nos luttes.

Gunter Holzmann

"Si l'on s'attaque au porteur d'une idée,
c'est que son idée est inattaquable"
J-Stéphane.





<http://youtu.be/U6MfLBTdH54>

Dans toute véritable démocratie, la magistrature n'est pas un avantage, mais une charge onéreuse qu'on ne peut justement imposer à un particulier plutôt qu'à un autre. La loi seule peut imposer cette charge à celui sur qui **le sort** tombera.

Car alors, la condition étant égale pour tous, et le choix ne dépendant d'aucune volonté humaine, il n'y a point d'application particulière qui altère l'universalité de la loi.

Jean-Jacques Rousseau, Le contrat social (1792).

Une vérité nouvelle ne triomphe pas en convaincant ses adversaires afin qu'ils entrevoient la lumière, mais parce que ses adversaires meurent un jour et qu'une nouvelle génération, familiarisée avec la nouveauté, prend leur place.

Max Planck

Ah ! Au moment où j'en suis arrivé de ma vie, vous savez, je crois comprendre maintenant ce que c'est que les obsédés sexuels : c'est les gens qui n'ont pas trouvé une tentation plus grande. Je vois par exemple, quelqu'un comme Lamartine, que j'ai bien étudié, un homme comme Jaurès, que j'ai bien étudié aussi, eh bien, il n'y a pas de femme dans leur vie, parce que quand un type est passionné par une idée au point où l'était Robespierre, c'est ça qui compte le plus.

Robespierre, c'est quelqu'un qui croyait ce qu'il disait, et même, je vous avais réservé une phrase de Mirabeau, qui avait osé dire, avec un incroyable cynisme, "Monsieur de Robespierre est disqualifié de la politique : il croit tout ce qu'il dit !".

Henri Guillemin, Conférence sur "Robespierre et la révolution", 12 février 2970 (à 1 h 55 min 15 sec).

La seule différence entre un sage et un imbécile,
c'est que le sage a tendance à commettre
des erreurs beaucoup plus graves, parce que
personne ne confie des décisions importantes
à un imbécile.

Tom Clancy (1947-2013)

Monsieur Maurras, à ce que nous confie Bainville, relisait *Candide* une fois par année, afin de se bien nettoyer l'âme, et se plaisait à répéter :

"Maintenant, la voie est libre !"

Henri Guillemin, Éclaircissement (1961), "François-Marie Arouet, dit Zozo, dit Voltaire".

Aussi vrai qu'on dit qu'une main lave l'autre
et que les deux lavent le cul,
on doit s'entraider.

Luis Sepúlveda (1949-)

« **Casimir-Périer** est un prénom qui a cessé d'être un prénom. Depuis deux générations il a été incorporé au nom de famille afin que l'Orléanisme autoritaire, avide et sanglant de l'aïeul fut désormais le patrimoine impérissable des Perier ».

[Jaurès] poursuit : **« Les Périer, c'est le capitalisme en action, en pleine action, et les scandales pullulent sur lui comme sur un organisme en décomposition ».**

Qui c'était, les Périer, au départ, au XVIII^e siècle ? Eh bien, **des gens qui — comme tous les affairistes d'alors, se faisaient passer pour le Tiers-état et qui vont envahir la Constituante —, « des gens qui voulaient supprimer les Nobles, mais pour les remplacer.** Claude Perier, l'homme de Vizille, l'industriel, après Thermidor, se précipite sur Paris, spéculé sur les assignats, exerçant en outre ses talents sur les fournitures de guerre. Puis, il entre aux Mines d'Anzin et à la Banque de France. »

Et voici ensuite les banquiers de proie qui guettait les sinistres commerciaux et s'enrichissait de la dépouille des naufragés : **« Puis, ce pilleur d'épaves s'était fait naufrageur, régent de la Banque de France et membre du Comptoir d'Escompte, il refusait tout crédit aux industriels qu'il voyait en difficultés puis, lorsqu'il les tenait à sa merci, leur ouvrait les guichets de sa propre banque mais en leur imposant un escompte usuraire.** C'est comme cela, disait Jaurès, qu'il est devenu Ministre sous Louis-Philippe.

Avec un tel antécédent, il était tout indiqué pour la Monarchie rêvée par Benjamin Constant : **il a fait mitrailler les canuts de Lyon qui gagnaient alors 18 sous par jour pour 18 heures de travail, et parallèlement, il couvrait les vols commis aux dépens du Trésor que pratiquaient sa propre Compagnie d'Anzin, laquelle déclarait 150 000 F de bénéfices annuels alors que ce bénéfices étaient de l'ordre de 3 millions. Casimir-Perier avait du reste, en 1824, abaissé de 34 à 30 sous par jour le salaire des mineurs, ce qui accroissait encore ses dividendes.**

Ainsi (concluait Jaurès), il importe que les Française sachent un peu qui est ce Président de la République que le Centre gauche leur a donné pour la défense sociale. Ce Casimir-Perier, petit fils du Casimir de Louis-Philippe, c'est la fortune prélevée sur la misère ouvrière par un premier Casimir qui a donné au Casimir actuel le pouvoir destiné à perpétuer cette misère ; et les coquins du jour qui n'ont pas pu parvenir encore à l'autorité morale, mais l'heure viendra, qu'ils soient patients, se sentent protégés par la majesté des rapines séculaires dont le temps a effacé la honte mais sans en abolir les profits ».

*Jean Jaurès, cité par Henri Guillemin,
dans "L'autre avant-guerre", épisode 12 "Jean Jaurès" (min. 10:38)*

Quand nous parlons de la sagesse qui a présidé quatre mille ans à la constitution de la Chine, nous ne prétendons pas parler de la populace ; elle est en tout pays uniquement occupée du travail des mains [4] : **L'ESPRIT D'UNE NATION RÉSIDE TOUJOURS DANS LE PETIT NOMBRE, QUI FAIT TRAVAILLER LE GRAND, EST NOURRI PAR LUI, ET LE GOUVERNE.** Certainement cet esprit de la nation chinoise est le plus ancien monument de la raison qui soit sur la terre.

[4] C'est une suite naturelle de l'inégalité que les mauvaises lois mettent entre les fortunes, et de cette quantité d'hommes que le culte religieux, une jurisprudence compliquée, un système fiscal absurde et tyrannique, l'agiotage, et la manie des grandes armées, obligent le peuple d'entretenir aux dépens de son travail. Il n'y a de populace ni à Genève, ni dans la principauté de Neuchâtel. Il y en a beaucoup moins en Hollande et en Angleterre qu'en France, moins dans les pays protestants que dans les pays catholiques. Dans tout pays qui aura de bonnes lois, le peuple même aura le temps de s'instruire, et d'acquérir le petit nombre d'idées dont il a besoin pour se conduire par la raison.

François-Marie Arouet, dit **Voltaire** (1694 – 1778), "Essai sur les mœurs et l'esprit des nations", Éd. Garnier - Tome 12, Chapitre CLV.

"En 1911, un des bien rares économistes français qui ne fût pas conservateur, et qui s'appelait **Francis Delaisi**, avait lancé une petite brochure, 30 pages environ, qui s'appelait carrément « **La guerre qui vient** », et je tiens à vous lire un petit paragraphe (de ce texte de Francis Delaisi, en 1911) :

« En dépit des apparences démocratiques en France, le peuple ne contrôle pas ses gouvernements. Un groupe étroit s'est emparé des conseils d'administration des grandes sociétés financières. Ces quelques hommes tiennent entre leurs mains les banques, les mines, les chemins de fer, les compagnies de navigation, bref, tout l'outillage économique de la France. Sans oublier la sidérurgie et les fabriques d'armes d'où ils tirent de croissants profits. Ils dominent le parlement et ont à leur solde la grande presse. La guerre ne leur fait pas peur, ils la considèrent même avec intérêt (...) Nos banques ont gardé le souvenir des bénéfices énormes réalisés par elles en 1871. » "

Henri Guillemin, "L'autre avant-guerre", épisode 11 "La guerre se prépare", min. 0:29.

Dès longtemps les observateurs éclairés pouvaient apercevoir quelques symptômes de la Révolution actuelle. Tous les événements importants y tendaient ; les causes mêmes des particuliers susceptibles de quelque éclat s'attachaient à une intrigue politique.

Les hommes de lettres renommés, en vertu de leur influence sur l'opinion, commençaient à en obtenir quelque une dans les affaires. **les plus ambitieux avaient formé dès lors une espèce de coalition qui augmentait leur importance** ; ils semblaient s'être partagés en deux sectes, dont l'une défendait bêtement le clergé et le despotisme.

La plus puissante et la plus illustre était celle qui fut connue sous le nom d'**encyclopédistes**. Elle renfermait quelques hommes estimables et un plus grand nombre de **charlatans ambitieux**. plusieurs de ces chefs étaient devenus des personnages considérables dans l'État : quiconque ignorerait son influence et sa politique, n'aurait pas une idée complète de la préface de notre Révolution. Cette secte, en matière politique, resta toujours au-dessous des droits du peuple : en matière de morale, elle alla beaucoup au-delà de la destruction des préjugés religieux. Ses coryphées déclamaient quelquefois contre le despotisme, et ils étaient pensionnés par les despotes ; ils faisaient tantôt des livres contre la Cour, et tantôt des dédicaces aux rois, des discours pour les courtisans, et des madrigaux pour les courtisanes ; ils étaient fiers dans leurs écrits, et rampants dans les antichambres.

Cette secte propagea avec beaucoup de zèle l'opinion du matérialisme qui prévalut parmi les grands et parmi les beaux esprits. **On lui doit en grande partie cette espèce de philosophie pratique qui, réduisant l'égoïsme en système, regarde la société humaine comme une guerre de ruse, le succès comme la règle du juste et de l'injuste, la probité comme une affaire de goût ou de bienséance, le monde comme le patrimoine des fripons adroits.**

Robespierre, 7 mai 1794 (18 floréal an II), Discours à la Convention, au nom du Comité de salut public : "rapport sur les idées religieuses et morales".

L'émeute qui finit par étrangler ou détrôner un sultan est un acte aussi juridique que ceux par lesquels il disposait la veille des vies et des biens de ses sujets. La seule force le maintenait, la seule force le renverse ; toutes choses se passent ainsi selon l'ordre naturel.

*Jean-Jacques ROUSSEAU,
Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes (1754).*

Une communauté s'abrutit infiniment plus
par un usage régulier de la répression
que par une criminalité occasionnelle.

Oscar Wilde

Tous coururent au devant de leurs fers croyant assurer leur liberté, car avec assez de raison pour sentir les avantages d'un établissement politique, ils n'avaient pas assez d'expérience pour en prévoir les dangers ; **les plus capables de pressentir les abus étaient précisément ceux qui comptaient d'en profiter.**

*Jean-Jacques Rousseau,
Discours sur l'origine et les fondements des inégalités.*

« Il est fort bon de faire accroire aux hommes qu'ils ont une âme immortelle et qu'il y a un Dieu vengeur qui punira mes paysans s'ils me volent mon blé et mon vin. »

*Voltaire,
cité par Henri Guillemin, dans son livre "Éclaircissements" (1961), chapitre "François-Marie Arouet, dit Zozo, dit Voltaire" (p. 25).*

**Le luxe nourrit cent pauvres dans nos villes,
et en fait périr cent mille dans nos campagnes.**

**Le luxe peut être nécessaire pour donner du pain aux pauvres :
mais, s'il n'y avait point de luxe, il n'y aurait point de pauvres.**

**Le luxe corrompt à la fois le riche et le pauvre,
l'un par la possession l'autre par la convoitise ;
il vend la patrie à la mollesse, à la vanité ;
il ôte à l'État tous ses citoyens
pour les asservir les uns aux autres,
et tous à l'opinion.**

**L'une des fonctions les plus importantes du gouvernement
est de prévenir l'extrême inégalité des fortunes.**

Le luxe est diamétralement opposé aux bonnes mœurs.

**Les lois sont toujours utiles à ceux qui possèdent
et nuisibles à ceux qui n'ont rien.**

Rousseau.

**J'avertis que je ne connais pas le secret
de me rendre clair à ceux qui ne font pas attention.**

Rousseau

« Quel est le premier objet de la société ? C'est de maintenir les droits imprescriptibles de l'homme. Quel est le premier de ces droits ? Celui d'exister.

La première loi sociale est donc celle qui garantit à tous les membres de la société les moyens d'exister ; toutes les autres sont subordonnées à celle-là ; la propriété n'a été instituée ou garantie que pour la cimenter ; c'est pour vivre d'abord que l'on a des propriétés. Il n'est pas vrai que la propriété puisse jamais être en opposition avec la subsistance des hommes.

Les aliments nécessaires à l'homme sont aussi sacrés que la vie elle-même. Tout ce qui est indispensable pour la conserver est une propriété commune à la société entière. Il n'y a que l'excédent qui soit une propriété individuelle, & qui soit abandonné à l'industrie des commerçants. Toute spéculation mercantile que je fais aux dépens de la vie de mon semblable n'est point un trafic, c'est un brigandage & un fratricide. »

*ROBESPIERRE, Opinion sur les subsistances,
prononcée à la Convention le 2 décembre 1792*
<http://membres.multimania.fr/discours/subsistances.htm>

Quand les hommes se sont écartés du bien, ils imaginent toujours quelque conception générale du monde qui les excuse, en les représentant comme les instruments nécessairement dociles d'une force supérieure qui échappe à leur contrôle.

*Tolstoï, "L'esclavage moderne" (1900),
chapitre 3 "La science justifie l'état de choses actuel".*

Rien n'est si difficile et ardu
que l'esprit humain n'en vienne à bout,
et qu'une méditation assidue ne finisse par faire sien.
Sénèque.

**L'homme est le produit de ses pensées.
Il devient ce qu'il pense.**
Mahatma Gandhi

Le plus grand mal et la plus grande honte de l'état social est que le crime y fasse des liens plus indissolubles que n'en fait la vertu.

Les méchants se lient entre eux plus fortement que les bons et leurs liaisons sont bien plus durables, parce qu'ils ne peuvent les rompre impunément, que de la durée de ces liaisons dépend le secret de leurs trames, l'impunité de leurs crimes, et qu'ils ont le plus grand intérêt à se ménager toujours réciproquement.

Au lieu que les bons, unis seulement par des affections libres qui peuvent changer sans conséquence, rompent et se séparent sans crainte et sans risque dès qu'ils cessent de se convenir.

Rousseau,

"Rousseau juge de Jean-Jacques" (1777, posthume).

« Ce qui est nouveau, en ce temps, et peut-être pour la première fois dans l'histoire, c'est l'utilisation du mot désignant l'ancienne valeur pour le fixer sur son exact opposé, c'est l'inversion totale. Cette inversion des valeurs dont chacun commence à se rendre compte, plus ou moins clairement, produit un effet profond et grave sur l'homme contemporain : il ne peut plus croire en ces mots, qui de fait deviennent de simples sons.

Et encore s'ils n'étaient que cela, ce ne serait pas bien sérieux : mais ces mots ont exprimé l'espérance de l'homme, ils l'ont motivée. Ce ne sont pas des sons neutres : devenus inverses d'eux-mêmes, ils constituent un poison violent de l'âme, de l'être entier. Ils détruisent l'homme parce que celui-ci qu'on le veuille ou non porte encore en lui la soif de justice, de vérité, d'égalité, et qu'on lui donne l'acide de l'injustice, du mensonge, de l'exploitation pour se désaltérer.

Ainsi l'homme de ce temps n'a plus aucun repère fixe, sain, stable pour orienter son action et sa vie, pour juger ce qu'il fait et ce que l'on fait autour de lui. Il n'a plus aucun critère clair et sûr, pour départager un bien et un mal. Tout ce qu'on lui offre est une boussole affolée, de fausses lumières dans le brouillard. Telle est la véritable portée de cette inversion des valeurs : et ceci vaut pour tous.

Tous, sans exception, sont victimes de cette inversion – de ce pain de mensonge et de mirages successifs dissipés à chaque approche. Alors, cet homme qui ne peut plus croire aux valeurs, qui n'a plus aucun repère fixe pour se situer lui-même, ne peut pas davantage concevoir une espérance : tout a sans cesse menti.

On a avancé d'une tromperie vers un mensonge, d'une misère vers une illusion. Il sombre alors dans un scepticisme sans grandeur et sans lucidité. Il meurt de misère spirituelle dans le dessèchement et le vide des yeux morts. »

Jacques Ellul, « L'espérance oubliée ».

C'est par la convention qui se fait entre ces deux personnes (l'ouvrier et le capitaliste), dont l'intérêt n'est nullement le même, que se détermine le taux commun des salaires. Les ouvriers désirent gagner le plus possible ; les maîtres donner le moins qu'ils peuvent ; les premiers sont disposés à se concerter pour élever les salaires, les seconds pour les abaisser.

Il n'est pas difficile de prévoir lequel des deux partis, dans toutes les circonstances ordinaires, doit avoir l'avantage dans le débat, et imposer forcément à l'autre toutes ses conditions. Les maîtres, étant en moindre nombre, peuvent se concerter plus aisément ; et de plus, la loi les autorise à se concerter entre eux, ou au moins, ne le leur interdit pas, tandis qu'elle l'interdit aux ouvriers. Nous n'avons point d'actes du Parlement contre les Ligues (patronales) qui tendent à abaisser le prix du travail ; mais nous en avons beaucoup contre celles qui tendent à le faire hausser.

Dans toutes les luttes, les maîtres sont en état de tenir ferme plus longtemps. Un propriétaire, un fermier, un maître fabricant ou marchand, pourraient en général, sans occuper un seul ouvrier, vivre un an ou deux sur les fonds qu'il a déjà amassés. Beaucoup d'ouvriers ne pourraient subsister sans travail une semaine, très peu un mois, et un seul à peine une année entière. À la longue, il se peut que le maître ait autant besoin de l'ouvrier que celui-ci a besoin du maître ; mais le besoin du premier n'est pas si pressant.

On n'entend guère parler, dit-on, de coalitions entre les maîtres, et tous les jours on parle de celles des ouvriers. Mais il faudrait ne connaître ni le monde, ni la matière dont il s'agit, pour s'imaginer que les maîtres se liguent rarement entre eux. Les maîtres sont en tout temps, et partout, dans une sorte de ligue tacite, mais constante et uniforme, pour ne pas élever les salaires au-dessus du taux actuel. Violer cette règle est partout une action de faux frère et un sujet de reproche pour un maître parmi ses voisins et pareils. À la vérité, nous

n'entendons jamais parler de cette ligue, parce qu'elle est l'état habituel, et on peut dire l'état naturel de la chose, et que personne n'y fait attention. Quelques fois, les maîtres font entre eux des complots particuliers pour faire baisser au-dessous du taux habituel les salaires du travail.

Ces complots sont toujours conduits dans le plus grand silence et dans le plus grand secret jusqu'au moment de l'exécution ; et quand les ouvriers cèdent, comme ils font quelques fois, sans résistance, quoiqu'ils sentent bien le coup et le sentent fort durement, personne n'en entend parler.

Souvent, cependant, les ouvriers opposent à ces coalitions particulières une ligue défensive ; quelques fois aussi, sans aucune provocation de cette espèce, ils se coalisent de leur propre mouvement, pour élever le prix de leur travail. Les prétextes ordinaires sont tantôt le haut prix des denrées, tantôt le gros profit que les maîtres font sur leur travail. Mais que leurs ligues soient offensives ou défensives, elles sont toujours accompagnées d'une grande rumeur. Dans le dessein d'amener l'affaire à une prompt décision, ils ont toujours recours aux clameurs les plus emportées, et, quelques fois, ils se portent à la violence et aux derniers excès. Ils sont désespérés, et, agissant avec l'extravagance et la fureur des gens au désespoir, réduits à l'alternative de mourir de faim ou d'arracher à leurs maîtres par la terreur la plus prompte condescendance à leurs demandes. Dans ces occasions, les maîtres ne crient pas moins haut de leur côté ; ils ne cessent de réclamer de toutes leurs forces l'autorité des magistrats civils et l'exécution la plus rigoureuse de ces lois si sévères portées contre les ligues des ouvriers, domestiques et journaliers.

Adam Smith, Enquête sur la nature et les causes de la richesse des nations, Livre I, chapitre 8.

Dans toute magistrature, il faut compenser la grandeur de la puissance par la brièveté de sa durée. Un an est le temps que la plupart des législateurs ont fixé ; un temps plus long serait dangereux, un plus court serait contre la nature de la chose.

Montesquieu, De l'Esprit des lois, livre II : « Des lois qui dérivent directement de la nature du gouvernement », chapitre III: « Des lois relatives à la nature de l'aristocratie »

Il en est mille pour massacrer les branches du mal contre un qui frappe à la racine, et il se peut que celui qui consacre la plus large somme de temps et d'argent aux nécessiteux contribue le plus par sa manière de vivre à produire cette misère qu'il tâche en vain de soulager.

Henry David Thoreau (1817-1862), "Walden ou la vie dans les bois" (1854).

Est démocratique, une société qui se reconnaît divisée, c'est-à-dire traversée par des contradictions d'intérêt et qui se fixe comme modalité, d'associer à parts égales, chaque citoyen dans l'expression de ces contradictions, l'analyse de ces contradictions et la mise en délibération de ces contradictions, en vue d'arriver à un arbitrage.

Paul Ricoeur.

**« L'une des meilleures façons d'aider quelqu'un
est de lui donner une responsabilité
et de lui faire savoir que vous lui faites confiance. »**

Booker T. Washington

**« Ce que j'apprécie (dans l'Europe d'aujourd'hui) c'est qu'elle soit
à l'abri des aléas de l'humeur de l'électorat et qu'elle soit éloignée
des contraintes électorales »**

*Mario Monti, Président du Conseil italien,
conseiller international de Goldman Sachs*

**« Je suis allé au pentagone, 10 jours après le 11 septembre 2001
[...] un officier de l'état-major m'appelle dans son bureau et me dit :
je veux que vous sachiez que nous allons attaquer l'Irak [...] 6
semaines plus tard le même officier me dit : « C'est bien pire que
ça [...] j'ai reçu ce mémo du secrétaire à la défense qui dit que
nous allons attaquer et détruire les gouvernements dans 7 pays
sur 5 ans : Irak, Syrie, Liban, Libye, Somalie, Soudan et Iran »**

Wesley Clark Ancien général de l'armée américaine

(...) **il est contraire aux principes du gouvernement représentatif qu'un corps s'octroie à lui-même des pouvoirs.**

[...]

Sans doute est-il à propos d'observer ici que, dans ces deux cas [celui de la Pennsylvanie et celui des États-Unis], n'apparaît **nulle part l'idée d'un contrat entre le peuple d'un côté et le gouvernement de l'autre. Il n'est d'autre contrat que celui passé entre ses différentes composantes par l'ensemble du peuple en vue d'engendrer et de constituer un gouvernement. Supposer qu'un gouvernement quelconque puisse être partie prenante dans un contrat passé avec l'ensemble du peuple, c'est supposer que ce gouvernement existait avant d'en avoir le droit.** Le seul cas où il puisse y avoir contrat entre les citoyens et ceux qui exercent le pouvoir concerne l'engagement du peuple à rémunérer ces derniers aussi longtemps qu'il choisira de les employer.

Le gouvernement n'est pas un fonds de commerce que n'importe quel homme ou groupe d'hommes aurait le droit d'ouvrir et de gérer à son profit. Ce n'est qu'un dépôt, confié au nom de ceux qui le délèguent — et qui à tout moment peuvent le reprendre. Le pouvoir n'a par lui-même aucun droit; il n'a que des devoirs.

[...]

Dans les deux exemples de modification constitutionnelle que j'ai évoqués, les gouvernements alors en place ne jouèrent aucun rôle que ce soit. **Un gouvernement n'a pas le droit de se déclarer partie prenante dans un débat touchant aux principes ou à la méthode utilisés pour élaborer ou amender une constitution. Ce n'est pas à l'intention de ceux qui exercent le pouvoir gouvernemental qu'on établit des constitutions et les gouvernements qui en découlent. Dans toutes ces choses, le droit de juger et d'agir appartient à ceux qui paient et non à ceux qui reçoivent.**

Thomas Paine, Les Droits de l'Homme (1792), chap. 4 Des constitutions.

« Il n'y a, bien sûr, aucune raison pour laquelle les nouveaux totalitarismes devraient ressembler aux anciens.

Le Gouvernement par le bâton et les escadrons de la mort, par la famine artificielle, l'emprisonnement de masse et la déportation massive, n'est pas simplement inhumain (personne ne se soucie beaucoup de cela de nos jours) ; c'est clairement inefficace et, dans un âge de technologie de pointe, l'inefficacité est le péché contre le Saint-Esprit.

Un état totalitaire vraiment efficace serait celui dans lequel l'exécutif tout-puissant des chefs politiques et leur armée de managers contrôle une population d'esclaves qui n'ont pas besoin d'être contraints, parce qu'ils aiment leur servitude. Leur faire l'aimer est la tâche assignée, dans des états totalitaires actuels, aux ministères de la propagande, aux éditeurs de presse et aux enseignants.

... De tels propagandistes accomplissent leurs plus grands exploits, non en faisant quelque chose, mais en s'abstenant de faire. Grande est la vérité, mais encore plus grand, d'un point de vue pratique, est le silence sur la vérité. En ne mentionnant simplement pas certains sujets ... les propagandistes totalitaires ont influencé beaucoup plus efficacement l'opinion qu'ils n'auraient pu le faire par les dénonciations les plus éloquentes, les plus irrésistibles des réfutations logiques. »

Aldous Huxley, dans sa préface révisée en 1946 au Meilleur des Mondes.

« Je crois que nous ne nous entendons pas sur l'article du peuple, que vous croyez digne d'être instruit.

J'entends par peuple la populace, qui n'a que ses bras pour vivre. Je doute que cet ordre de citoyens ait jamais le temps ni la capacité de s'instruire; ils mourraient de faim avant de devenir philosophes.

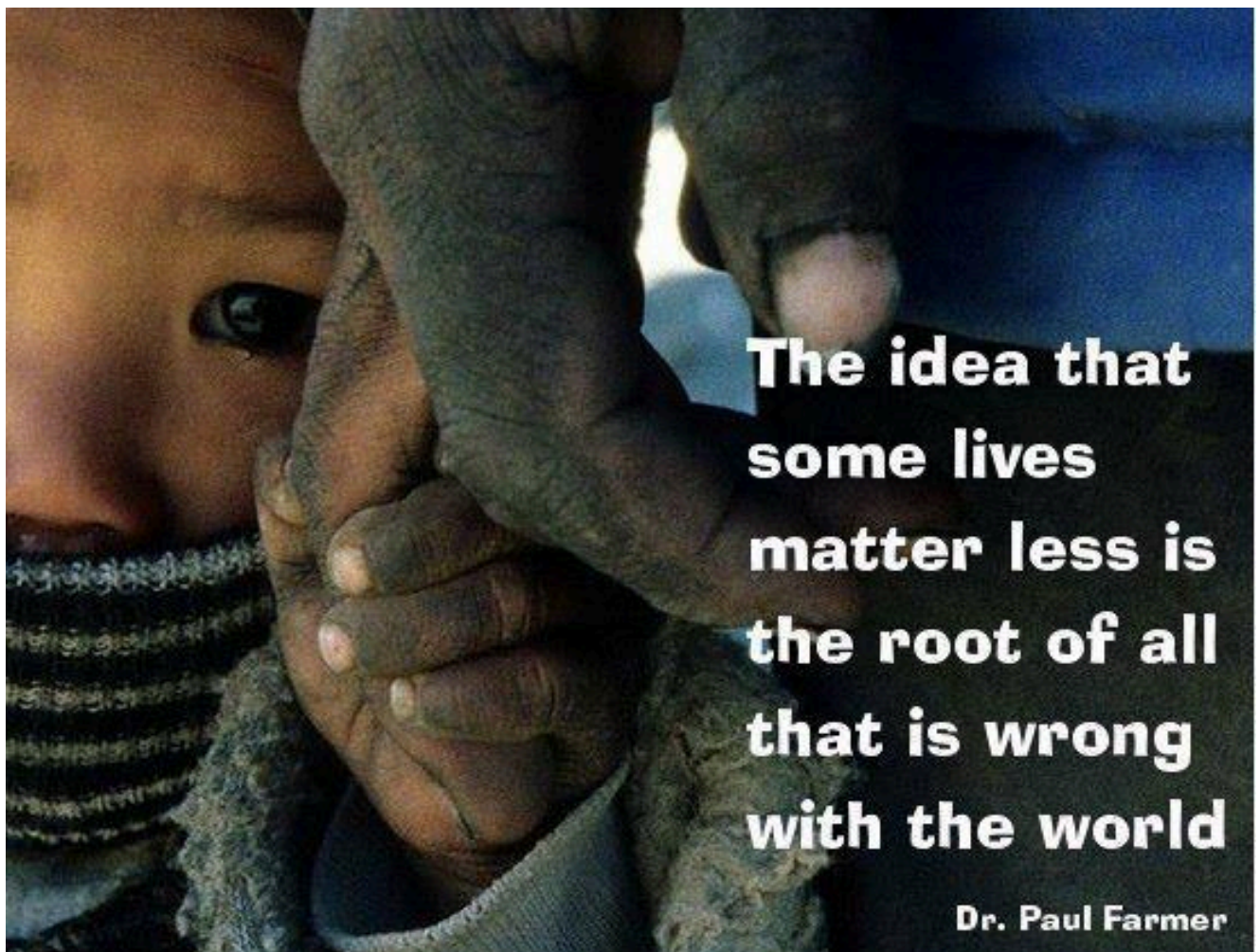
Il me paraît essentiel qu'il y ait des gueux ignorants.

Si vous faisiez valoir comme moi une terre, et si vous aviez des charrues, vous seriez bien de mon avis.

Ce n'est pas le manœuvre qu'il faut instruire, c'est le bon bourgeois, c'est l'habitant des villes; [...]

Quand la populace se mêle de raisonner, tout est perdu. »

VOLTAIRE, *Lettre à M. Damillaville* (1er avril 1766), dans *Œuvres de Voltaire*, éd. Lefèvre, 1828, t. 69, p. 131



Il faut apprendre, non pas pour l'amour de la connaissance, mais pour se défendre contre le mépris dans lequel le monde tient les ignorants.

Charlie Chaplin

Le Message

COMPRENEZ LE, DIFFUSEZ LE, REPRENEZ LE POUVOIR

- 1. Pas de prospérité sans monnaie publique.**
- 2. Pas de monnaie publique sans démocratie.**
- 3. Pas de démocratie sans tirage au sort.**

**=> Parce que ce n'est pas aux hommes au pouvoir
d'écrire les règles du pouvoir**

***"Nous voulons une Assemblée Constituante
démocratique, donc tirée au sort."***

<http://www.le-message.org>

Plaidoyers pour les animaux non humains

Le propre de l'homme est d'être le seul animal à refuser de l'être. Le seul à refouler cette communauté à laquelle il appartient malgré lui ... le seul à avoir besoin de se rassurer constamment sur sa fameuse différence, comme si la reconnaissance de ce que nous partageons avec les animaux, dont nous sommes, nous rendait moins humains, alors que c'est tout le contraire. »

Jean-Baptiste Jeangène Vilmer

" LA VRAIE BONTÉ DE L'HOMME NE PEUT SE MANIFESTER EN TOUTE PURETÉ ET EN TOUTE LIBERTÉ QU'À L'ÉGARD DE CEUX QUI NE REPRÉSENTENT AUCUNE FORCE. LE VÉRITABLE TEST MORAL DE L'HUMANITÉ (LE PLUS RADICAL, QUI SE SITUE À UN NIVEAU SI PROFOND QU'IL ÉCHAPPE À NOTRE REGARD), CE SONT SES RELATIONS AVEC CEUX QUI SONT À SA MERCI : LES ANIMAUX.

ET C'EST ICI QUE S'EST PRODUITE LA PLUS GRANDE FAILLITE DE L'HOMME, DÉBÂCLE FONDAMENTALE DONT TOUTES LES AUTRES DÉCOULENT."

Milan Kundera - L'insoutenable légèreté de l'être

Nous perpétons vis-à-vis des animaux un gigantesque massacre à nul autre pareil, un enfer sans fin, un océan sans limite de terreur, d'épouvante et d'effroi. Dans nos abattoirs, laboratoires et autres camps de concentration pour animaux, des millions et des millions d'animaux sont torturés à mort chaque jour.

Helmut F. Kaplan

Peter Rosegger - 1843-1918 : Écrivain autrichien

L'animal a un cœur qui perçoit, comme toi.

L'animal éprouve joie et douleur, comme toi.

L'animal a ses propres aspirations, comme toi.

L'animal a le droit de vivre, comme toi !

Personne ne peut prétendre avoir un véritable intérêt au bien-être des animaux s'il continue à pardonner leur abattage inutile – en tout cas, sans être accusé d'hypocrisie. Continuer de manger l'objet de votre préoccupation est un stupéfiant exemple d'aveuglement.

John Harris, Animals, Men and Morals

Wilhelm Busch - 1832-1908 :

Poète et dessinateur allemand [père de la Bande Dessinée].

- "Une véritable civilisation humaine existera non seulement quand il n'y aura plus de cannibales, mais lorsque toute forme de consommation de viande sera considérée comme du cannibalisme."

Georges Cuvier - 1769-1832 :

Naturaliste français, anatomiste et géologue, secrétaire de l'Académie des Sciences et chancelier de l'Université, professeur au Muséum National d'Histoire Naturelle.

- **"L'anatomie comparée nous enseigne qu'en toute chose, l'homme ressemble aux animaux frugivores et en rien aux carnivores."**

- "Ce n'est qu'en déguisant la chair morte rendue plus tendre par des préparatifs culinaires qu'elle est susceptible d'être mastiquée et digérée par l'humain chez qui, de la sorte, la vue des viandes crues et saignantes, n'excite pas l'horreur et le dégoût."

Charles Darwin - 1800-1882 :

Naturaliste britannique. Auteur de "De l'Origine des Espèces au moyen de la Sélection Naturelle", 1859.

- **"Il est évident que la nourriture normale de l'homme est végétale..."**

- "L'amour pour toutes les créatures vivantes est le plus noble attribut de l'homme."

- "La classification des formes, des fonctions organiques et des régimes a montré d'une façon évidente que la nourriture normale de l'humain est végétale comme celle des anthropoïdes et des singes, que nos canines sont moins développées que les leurs, et que nous ne sommes pas destinés à entrer en compétition avec les bêtes sauvages ou les animaux carnivores."

- "Nous avons vu que les sens et les intuitions, les différentes émotions et facultés, comme l'amour et la mémoire, l'attention et la curiosité, l'imitation, la raison, etc, dont l'humain se vante, peuvent être trouvées à l'état naissant ou même pleinement développées, chez les animaux inférieurs. Les animaux, dont nous avons fait nos esclaves et que nous ne voulons pas considérer comme nos égaux."

Albert Einstein - 1879-1955 :

Physicien allemand, Prix Nobel en 1922, père de la Théorie de la Relativité

- **"Rien ne pourra être plus bénéfique à la santé humaine ni accroître les chances de survie de la vie sur la Terre, qu'une évolution vers un régime végétarien."**

- "L'effet physique qu'exercerait un mode de vie végétarien sur le tempérament humain aurait une influence extrêmement positive sur l'humanité."

- "Je pense que les transformations et les effets purificateurs d'un régime végétarien sur l'homme sont très bénéfiques à l'espèce humaine. Par conséquent, en choisissant le végétarisme, on sera à la fois heureux et paisible."

Ralph W. Emerson - 1803-1882 :

Écrivain essayiste, philosophe et poète américain.

- **"Vous venez juste de déjeuner et aussi soigneusement que l'abattoir puisse être caché, à une distance de quelques ou plusieurs miles : vous êtes complice !"**

Empedocle - 490-430 avant JC :
Philosophe grec.

- **"Répandre le sang et dévorer les membres des animaux auxquels la vie a été violemment retirée est honteux."**

Mahatma Gandhi [Mohandas Karamchand Gandhi] - 1869-1948 :
L'un des pères-fondateurs de l'Inde moderne et défenseur de la non-violence comme moyen révolutionnaire.

- **"La grandeur d'une nation et son avancement moral peuvent être appréciés par la façon dont elle traite les animaux."**

- **"Je crois que le progrès spirituel exige de nous que nous cessions de tuer les autres êtres vivants pour nos besoins corporels."**

Joseph von Görres - 1776-1848 :
Écrivain allemand.

- "Celui qui veut dépasser la vie ordinaire, évitera la nourriture sanglante et ne choisira pas la mort comme maître du repas..."

Alexander von Humboldt - 1769-1859 :
Naturaliste et géographe allemand, explorateur et géographe. Considéré comme étant le fondateur de la Climatologie et de la Biogéographie de la planète et des océans.

- **"Se nourrir des animaux n'est pas loin de l'anthropophagie et du cannibalisme."**

- **"La cruauté à l'égard des animaux n'est conciliable ni avec une véritable humanité instruite, ni avec une véritable érudition. C'est un des vices les plus caractéristiques d'un peuple ignoble et brutal. Aujourd'hui, pratiquement tous les peuples sont plus ou moins barbares envers les animaux. Il est faux et grotesque de souligner à chaque occasion leur apparent haut degré de civilisation, alors que chaque jour ils tolèrent avec indifférence les cruautés les plus infâmes perpétrées contre des millions de victimes sans défense."**

- "La même superficie de terre utilisée pour paître et nourrir du bétail pour produire la viande pour alimenter 1 personne, pourrait nourrir 10 personnes avec des végétaux ; si de plus nous la cultivions avec des lentilles, haricots en grains, ou petits pois, elle pourrait nourrir une centaine de personnes..."

Jean-Paul Friedrich Richter, dit "Jean-Paul" - 1763-1825 :
Écrivain allemand.

- "Ô Combien faut-il d'heures de martyr aux animaux pour donner à l'homme une seule minute de plaisir pour son palais ! "

Franz Kafka - 1883-1924 :
Écrivain tchèque d'expression allemande.

- **"Maintenant je peux vous observer en paix : je ne vous mange plus."**
(regardant des poissons dans un aquarium).

Alphonse de Lamartine -1790-1869 :
Poète et homme politique français.

- "Ma mère croyait, et je le crois aussi, que cette nourriture [carnée], plus succulente et plus énergétique en apparence, contient en soi des principes irritants et putrides qui agitent le sang et abrègent les jours de l'homme ... Elle ne me laissa jamais manger de la viande avant l'âge où je fus jeté dans la vie pêle-mêle des Collèges. ... Je ne vécus donc, jusqu'à douze ans, que de pain, de laitages, de légumes et de fruits. Ma santé n'en fut pas moins forte, mon développement pas moins rapide [...]"

Jules Michelet - 1798-1874 :
Historien et philosophe français.

- **"Vie animale, sombre mystère. Toute la nature proteste contre la barbarie de l'homme qui ne comprend pas, qui humilie et qui torture ses frères inférieurs."**

- "Le régime végétarien ne contribue pas pour peu de chose à la pureté de l'âme."

- **"Spectacle étrange de voir une mère donner à sa fille, qu'hier encore elle allaitait, cette grossière alimentation de viandes sanglantes."**

Friedrich Nietzsche - 1844-1900 :
Philosophe allemand.

- **"Toute la philosophie antique était orientée sur la simplicité de la vie et enseignait une certaine sobriété. De ce point de vue, le peu de végétariens par philosophie ont fait plus pour l'humanité que tous les philosophes modernes et tant que ces derniers n'auront pas le courage de chercher un mode de vie totalement différent et de l'indiquer comme exemple, ils ne porteront aucun fruit."**

Orazio - 65-08 avant JC :
Poète latin.

- **"Aie le courage d'être sage ! Arrête de tuer les animaux ! Celui qui repousse le moment d'une vie droite est comme le paysan qui attend que le fleuve soit asséché pour le traverser."**

Richard Owen - 1804-1892 :

Naturaliste anglais. Étudia avec le Français Georges Cuvier l'Anatomie et la Physiologie comparée. Auteur de : "Cours d'Anatomie Comparée" et "Paléontologie et Physiologie des Vertébrés".

- "Les anthropoïdes et tous les quadrumanes dérivent leur alimentation des fruits, graines et autres succulentes substances végétales ; et la stricte analogie entre la structure de ces animaux et celle de l'humain démontre clairement leur frugivorisme naturel."

- **"Les singes dont la dentition est à peu près égale à celle de l'humain vivent principalement de fruits, de noix et d'autres variétés similaires de texture savoureuse et de valeur nutritive élaborée par le règne végétal. La profonde similitude entre la dentition des quadrumanes et celles des humains démontre que l'humain était à son origine adapté à manger les fruits des arbres."**

Sir Isaac Pitman - 1813-1897 :

Inventeur de la sténographie anglaise.

- **"je ne pourrais tuer ni un bœuf ni une poule et surtout pas un agneau ; si moi-même je ne peux pas faire ces choses-là sans blesser mes bons sentiments, je me refuse aussi de les faire faire par d'autres personnes, blessant ainsi leurs sentiments. Cela suffit à m'induire à accepter un régime privé de viande."**

Platon - 427-348/347(?) avant JC :

Disciple de Socrate.

- Dans son livre "La République", Platon cite Socrate qui recommande le végétarisme : "Ce régime permettrait à une nation d'utiliser intelligemment ses ressources agricoles."

Plutarque - 50-125 :

Biographe et Moraliste grec de l'Antiquité.

- **"Juste pour le plaisir de quelques pauvres bouchées de chair, nous privons une âme du soleil et de la lumière, et de la vie et du temps qui lui revenaient, et dont elle était née en ce monde pour jouir."**

Porphyre - 233-304 :

Philosophe grec de l'Antiquité.

- **"Par conséquent, si les famines et les guerres ont également conduit les hommes à manger les autres êtres vivants, il ne faut pas pour autant admettre cette pratique par plaisir, puisqu'aussi bien nous n'avons pas accepté l'anthropophagie."**

Pythagore - 570-480(?) avant JC :

Mathématicien et philosophe grec de l'Antiquité.

- **"Aussi longtemps que les hommes massacreront des animaux, ils se tueront entre eux. En effet, celui qui sème les graines du meurtre et de la souffrance ne peut pas récolter la joie et l'amour."**

- "La terre donne des richesses en abondance et de la nourriture pacifique. Elle nous offre des repas qui ne sont tachés ni de sang ni d'assassinat. "

John Ray - 1628-1704

Botaniste anglais, l'un des plus éminents naturalistes de son temps :

- **"En aucune façon, l'homme n'a la constitution d'un carnivore. Chasse et voracité ne lui sont pas naturelles. L'homme n'a ni les dents acérées ni les griffes pour tuer et déchiqueter sa proie. Au contraire, ses mains sont faites pour cueillir des fruits, des baies et des légumes, et ses dents sont appropriées pour les mâcher.**

- **"Tout ce dont nous avons besoin pour nous nourrir, nous restaurer et nous régaler est abondamment pourvu dans le magasin inépuisable de la Nature. Quelle vision agréable, plaisante et innocente qu'une table frugalement servie, et quelle différence avec un repas composé de chair animale fumante et massacrée. En résumé, nos vergers offrent tous les délices imaginables, tandis que les abattoirs et les boucheries sont pleins de sang coagulé, et d'une abominable puanteur.**

John Robbins - 1947-.... :

Écrivain américain, auteur de "The Food Revolution" et du best-seller "Diet for a New America" (traduit en français sous le titre : "Se nourrir sans faire souffrir")

- **"J'ai récolté des choux et cueilli des carottes et j'ai aussi visité des abattoirs : ces expériences ne peuvent pas se comparer".**

- **"Nul besoin de se priver : il s'agit seulement de mieux comprendre comment manger de la façon la plus saine, la plus agréable, la plus nourrissante d'une part, et la plus économique, la plus généreuse, la moins polluante d'autre part. [...] La vie dans son ensemble en bénéficierait : vous, le genre humain, les animaux, les forêts, les rivières, le sol, les océans, et l'atmosphère terrestre."**

Jean-Jacques Rousseau - 1712-1778 :

Écrivain, philosophe et pédagogue français.

- "En effet, indépendamment des explications que l'on peut donner, ceux les enfants qui mangent beaucoup de viande sont en général plus cruels et plus sauvages que les autres."

Prince Max von Sachsen - 1870-1951 :

Professeur de théologie catholique.

- **"Nous ne devons pas chercher à trouver une forme plus modérée d'abattre, mais bien son abolition totale. Plus on cherche à rendre "humain" l'abattoir, plus se renforce la cause de l'abattage en elle-même. Nous ne pourrions rejoindre une position véritablement cohérente de la protection des animaux qu'au moment où l'humanité se sera décidée de cesser de tuer et de manger les animaux."**

George Sand - 1804–1876 :

Aurore Dupin, baronne Dudevant, dite "George Sand", écrivain et femme de lettres française.

- "Ce sera un grand progrès dans l'évolution de la race humaine quand nous mangerons des fruits et que les carnivores disparaîtront de la Terre. Tout sera faisable sur cette Terre à partir du moment où nous viendrons à bout des repas de viande et des guerres."

Albert Schweitzer - 1875-1965 :

Médecin missionnaire, philosophe et théologien alsacien. Prix Nobel de la Paix 1953.

- **"Rendre honneur à la Vie signifie éprouver de l'opprobre pour le fait de tuer."**

- **"Chaque fois qu'un animal est contraint à servir l'homme, les souffrances qu'il subit nous regardent tous. Je suis convaincu que nous devrions nous impliquer pour épargner les animaux, renoncer totalement à la consommation de viande et parler aussi contre cela. C'est ce que je fais."**

- **"Jusqu'à ce qu'il étende le cercle de sa compassion à toutes les créatures vivantes, l'homme lui-même ne trouvera pas la paix."**

Arthur Schopenhauer

Philosophe allemand.

- **"Le monde n'est pas une chose et les animaux ne sont pas des produits pour notre usage et notre consommation. Plus que la miséricorde, nous devons aux animaux la justice."**

- **"Une personne cruelle envers les animaux ne peut pas être bonne."**

George Bernard Shaw

Dramaturge irlandais, Prix Nobel de Littérature 1925.

- **"J'étais un cannibale. C'est Shelley qui le premier m'ouvrit les yeux sur la sauvagerie de mon alimentation."**

- **"Tant que nous sommes nous-mêmes les tombeaux vivants d'animaux assassinés, comment pouvons-nous espérer des conditions de vie idéales sur cette Terre ?"**

- "Les animaux sont mes amis et je ne mange pas mes amis"

- "L'espérance de vie d'un mangeur de viande est de 63 ans. Je me rapproche de 85 et je travaille toujours autant qu'avant. J'ai vécu assez longtemps et j'essaye de mourir, mais je n'y arrive tout simplement pas. Une seule tranche de bœuf en finirait avec moi mais je ne peux me convaincre d'en avaler une. Je suis épouvanté à l'idée de vivre pour toujours. C'est le seul désavantage d'une alimentation végétarienne."

Percy Bysshe Shelley - 1792-1822 :

Poète anglais, figure emblématique du Mouvement Romantique.

- "Ce n'est qu'en estompant et déguisant l'aspect de la chair morte par des préparations culinaires qu'on peut la rendre susceptible d'être mangée ou digérée et que l'horreur brute de la vision du sang ne provoque pas une répugnance et un dégoût intolérables"

Isaac Bashevis Singer - 1904-1991 :

Écrivain polonais, naturalisé américain, Prix Nobel de Littérature 1978.

- "On affirme souvent que les hommes ont toujours mangé de la viande, comme si c'était une justification pour continuer à le faire. Selon la même logique, nous ne devrions pas chercher à empêcher un homme d'en tuer un autre étant donné que cela aussi a toujours été."

- "Nous sommes tous des créatures de Dieu ; il n'est pas conciliable d'invoquer Grâce et Justice et de continuer à manger la viande des animaux qui ont été abattus par notre faute."

Philosophe grec de l'Antiquité.

- Socrate était végétarien et ne portait jamais de cuir ou de fourrure animale. Tout comme Pythagore, il soutenait que l'habitude de manger de la chair animale poussait les humains à la violence et aux guerres.

Rabindranath Tagore

Écrivain indien, prix Nobel de Littérature 1913.

- "Nous n'arrivons à avaler de la viande que parce que nous ne réfléchissons pas à la cruauté et au péché que nous commettons. Mais, une fois notre pitié éveillée, si nous persistons à tordre le cou à nos sentiments juste pour ne pas nous démarquer de ceux qui font de la Vie leur proie, c'est une offense à tout ce qu'il y a de bon en nous."

Nikola Tesla
Physicien et électronicien croate.

- **"Beaucoup de peuples qui s'alimentent presque exclusivement de légumes montrent des conditions physiques parfaites et sont très forts."**

Henry David Thoreau

- **"Il n'y a aucun doute pour moi qu'il entre dans le destin de l'humanité, parce qu'elle se perfectionne progressivement, de cesser un jour de manger des animaux."**

Léon Tolstoï

- **"Si quelqu'un aspire à une vie vertueuse, son premier acte doit être de s'abstenir de faire du mal aux animaux".**

- **"De tuer les animaux à tuer les hommes il n'y a qu'un pas, tout comme de faire souffrir les animaux à faire souffrir les hommes."**

- **"L'homme peut vivre et rester en bonne santé sans avoir besoin de tuer des animaux pour s'alimenter. Par conséquent, se nourrir de viande rend coresponsable de l'assassinat d'animaux perpétré juste pour satisfaire notre palais. Agir de cette façon est immoral. C'est un fait tellement simple et il n'est sans doute pas possible de ne pas être d'accord."**

- **"Si l'homme cherche sérieusement et honnêtement la voie de la morale, la première chose qu'il doit abandonner est la consommation de viande."**

- **"Le végétarisme vaut comme critère de base avec lequel nous pouvons reconnaître si l'homme aspire sérieusement à une perfection morale. La nourriture carnée est un résidu primitif ; le passage à une alimentation végétarienne est la première manifestation de l'instruction."**

- Léonard de Vinci

Peintre, sculpteur, ingénieur et architecte, artiste italien dont le génie est universellement reconnu.

- **"J'ai rejeté la viande depuis très tôt dans mon enfance et le temps viendra où les hommes, comme moi, regarderont le meurtre des animaux comme ils regardent maintenant le meurtre de leurs semblables."**

- **"Tu as défini l'homme comme le Roi des Animaux ; moi par contre, je dirai que l'homme est le roi des fauves féroces parmi lesquels tu es le plus grand. N'as-tu pas effectivement tué et mangé les animaux pour satisfaire les plaisirs de ton palais, te transformant toi-même en tombe pour tous ces animaux ? La nature ne produit-elle pas de la nourriture végétale en quantité suffisante pour te rassasier ? "**

- François Marie Arouet, dit "Voltaire" :

"Il est certain que ce terrible bain de sang continuellement perpétré dans nos abattoirs et dans nos cuisines ne nous apparaît plus comme un crime ; au contraire, nous considérons ces abominations, qui souvent s'accompagnent d'une odeur pestilentielle, comme une bénédiction du Seigneur et dans nos prières nous le remercions pour les créatures que nous avons tuées."

"Mais existe-t-il quelque chose de plus abominable que de se nourrir continuellement de viande de cadavres ?"

- "La conscience chrétienne ne peut tolérer que le cinquième Commandement "Tu ne tueras point" exclurait les animaux d'abattoir. Qui a visité un abattoir est plus ou moins choqué ou dégoûté. Presque tous en arrivent à reconnaître que tuer de façon si bestiale les animaux, qui ont été élevés et engraisés pour ensuite être mangés, n'est pas digne de l'humanité."

Günther Weitzel, chimiste allemand

- **"Tout comme Zénon, il me déplaît de "digérer des agonies".**

Marguerite Yourcenar

- "Soyons subversifs, révoltons nous contre l'ignorance, la cruauté, qui d'ailleurs ne s'exercent si souvent contre l'homme parce qu'elles se sont fait la main sur les bêtes. Rappelons nous, puisqu'il faut toujours tout ramener à nous même, qu'il y aurait moins d'enfants martyres et DE WAGONS PLOMBÉS AMENANT À LA MORT LES VICTIMES DE QUELCONQUES DICTATURES, si nous n'avions pris l'habitude des fourgons ou les bêtes agonisent ".

M Yourcenar

- "Le connard ne manque pas de brandir l'argument massue des chasseurs, des aficionados, des pêcheurs à la ligne ou 'au gros', des vivisecteurs et des arracheurs d'ailes de mouches : "Occupons-nous d'abord des misères humaines, hélas encore si nombreuses ! Quand il n'y aura plus un seul petit enfant affamé dans le Tiers-Monde, plus un seul opposant torturé, plus une seule injustice chez les hommes, plus une seule guerre ... alors, peut-être pourrions-nous nous offrir le luxe de nous inquiéter de la souffrance animale." Ça, ça fait toujours sont petit effet, ça. L'assemblée se tait et hoche la tête ... Demande-lui seulement, au tartuffe, ce qu'il fait pour les petits enfants affamés, lui, et pour les droits de l'homme, lui. N'aie pas peur, il restera comme un con ... Dis-lui alors que, toi qui te bats pour les bêtes, tu te bats AUSSI pour les enfants affamés et pour les droits de l'homme. Car il n'est qu'un combat, un seul, contre un ennemi, un seul, et cet ennemi s'appelle souffrance, peur, mort. La pitié, l'amour, ne se divisent pas ... "

François CAVANNA

- " Choisir un mode de vie végétarien, c'est de façon pratique franchir une étape vers la cohabitation pacifique avec le reste de la création, une étape vers la réduction du nombre de mises à mort institutionnalisées dans le monde actuel ".

Andrew Linzey

- "Chacun de nous se trouve quotidiennement au point où il faut décider s'il veut participer à la solution ou rester une part du problème."

J.V Uexküll

- "Si vous n'êtes pas vegan, devenez-le. C'est vraiment facile. (...) c'est la chose juste à faire. Nous disons tous que nous rejetons la violence. Alors prenons au sérieux ce que nous disons. Faisons un pas important pour réduire la violence dans le monde en commençant par ce que nous mettons dans nos bouches et nos corps."

Gary L. Francione

- "Les animaux dans le monde existent pour leurs propres raisons. Ils n'ont pas plus été créés pour les humains que les Noirs l'ont été pour les Blancs ou les femmes pour les hommes."

Alice Walker

- "Il est sûr qu'il faut être mentalement déficient ou être la descendance logique d'une ignorance ténébreuse pour admettre de se distraire de la cruauté sur les animaux, mais utiliser l'instrument de la rhétorique pour que cette cruauté persiste, transformée en un droit humain, est l'acte démoniaque par excellence."

Alvaro MUNERA, torero repentí.

- "L'Homme meurt, l'Animal périt."

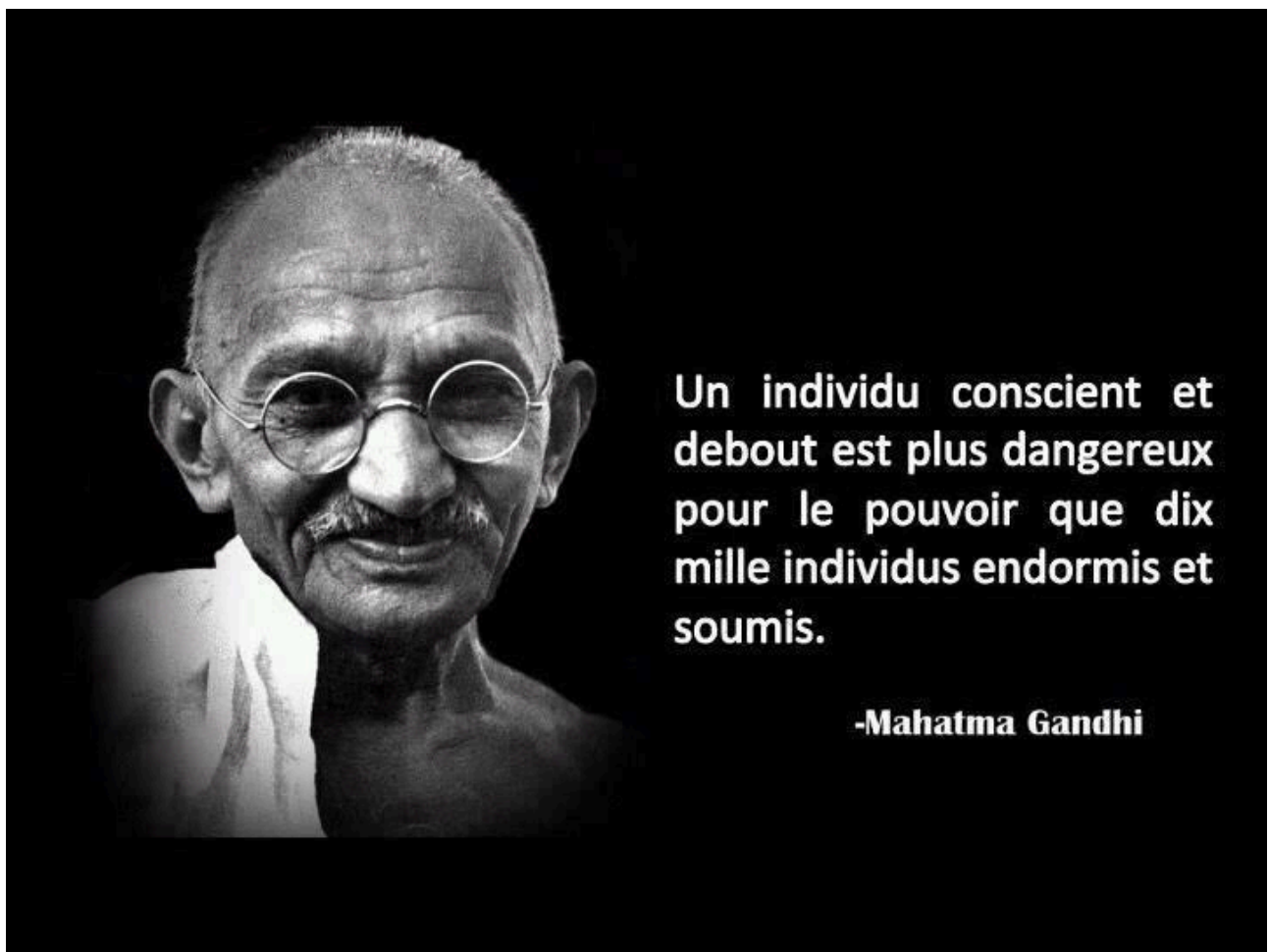
Heidegger

- "L'homme est-il encore un homme, un être de culture, un honnête homme quand il écorche, humilie, torture et tue un animal afin que jouisse la plus grande salope que la terre ait jamais portée : La foule ?"

Christian Laborde.

La plus grande partie de nos concitoyens est réduite par l'indigence à ce dernier degré d'avilissement où l'homme, uniquement préoccupé de survivre, n'a pas les moyens de réfléchir aux causes de sa misère et aux droits que la nature lui a donnés.

Robespierre, début 1789 (avant les États généraux), cité par Henri Guillemin, dans sa conférence sur Rousseau.



Un individu conscient et debout est plus dangereux pour le pouvoir que dix mille individus endormis et soumis.

-Mahatma Gandhi

La source de tous nos maux, c'est l'indépendance absolue où les représentants se sont mis eux-mêmes à l'égard de la nation sans l'avoir consultée.

Ils ont reconnu la souveraineté de la nation, et ils l'ont anéantie.

Ils n'étaient de leur aveu même que les mandataires du peuple, et ils se sont faits souverains, c'est-à-dire despotes, car le despotisme n'est autre chose que l'usurpation du pouvoir souverain.

Quels que soient les noms des fonctionnaires publics et les formes extérieures du gouvernement, dans tout État où le souverain ne conserve aucun moyen de réprimer l'abus que ses délégués font de sa puissance et d'arrêter leurs attentats contre la constitution de l'État, la nation est esclave, puisqu'elle est abandonnée absolument à la merci de ceux qui exercent l'autorité.

Et comme il est dans la nature des choses que les hommes préfèrent leur intérêt personnel à l'intérêt public lorsqu'ils peuvent le faire impunément, il s'ensuit que le peuple est opprimé toutes les fois que ses mandataires sont absolument indépendants de lui.

Si la nation n'a point encore recueilli les fruits de la révolution, si des intrigants ont remplacé d'autres intrigants, si une tyrannie légale semble avoir succédé à l'ancien despotisme, n'en cherchez point ailleurs la cause que dans le privilège que se sont arrogés les mandataires du peuple de se jouer impunément des droits de ceux qu'ils ont caressés basement pendant les élections.

Robespierre, 29 juillet 1792.



Jamais dans une monarchie, l'opulence d'un particulier ne peut le mettre au-dessus du prince ;

en revanche, dans une république, elle peut aisément le mettre au-dessus des lois.

Jean-Jacques Rousseau, lettre à d'Alembert.

Un anthropologue a proposé un jeu aux enfants d'une tribu sud-africaine. Il a mis un panier de fruits près d'un arbre et a dit aux enfants que le premier arrivé gagnait tous les fruits.

Au signal, tous les enfants se sont élancés en même temps... en se donnant la main !

Puis ils se sont assis ensemble pour profiter de leur récompense.

Lorsque l'anthropologue leur a demandé pourquoi ils avaient agi ainsi alors que l'un d'entre eux aurait pu avoir tous les fruits, ils ont répondu :

"**Ubuntu**. Comment l'un d'entre nous peut-il être heureux si tous les autres sont tristes ?"

UBUNTU dans la culture Xhosa (Afrique du Sud) signifie:

"Je suis parce que Nous sommes"

Je suis les liens que je tisse avec les autres.

L'autre est toujours une source.

Albert Jacquart

J'en ai beaucoup vu qui philosophaient bien plus doctement que moi, mais leur philosophie leur était pour ainsi dire étrangère.

Voulant être plus savants que d'autres, ils étudiaient l'univers pour savoir comment il était arrangé, comme ils auraient étudié quelque machine qu'ils auraient aperçue, par pure curiosité.

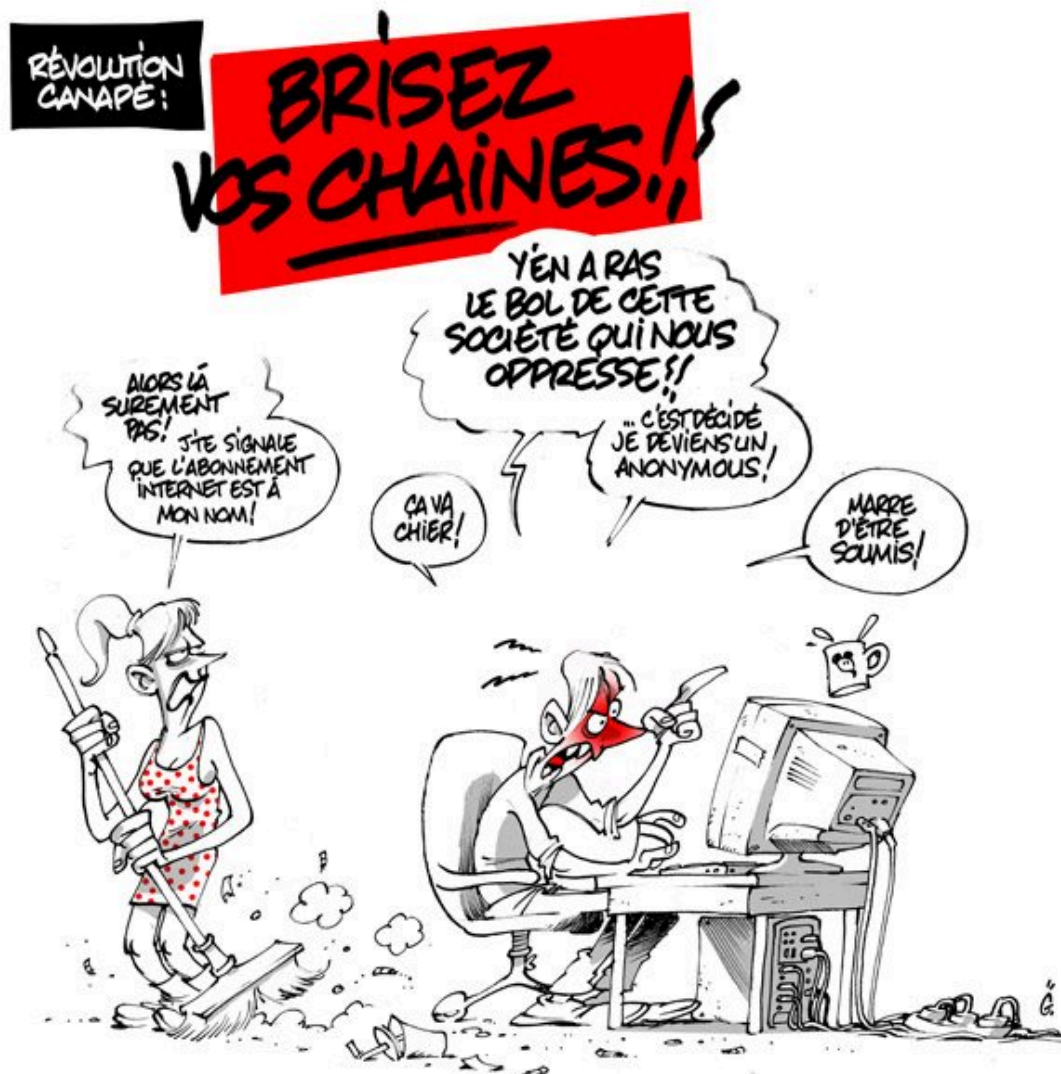
Ils étudiaient la nature humaine pour en pouvoir parler savamment, mais non pas pour se connaître ; ils travaillaient pour instruire les autres, mais non pas pour s'éclairer en dedans.

Plusieurs d'entre eux ne voulaient que faire un livre, n'importait quel, pourvu qu'il fût accueilli. Quand le leur était fait et publié, son contenu ne les intéressait plus en aucune sorte, si ce n'est pour le faire adopter aux autres et pour le défendre au cas qu'il fût attaqué, mais du reste sans en rien tirer pour leur propre usage, sans s'embarrasser même que ce contenu fût faux ou vrai pourvu qu'il ne fût pas réfuté.

Pour moi, quand j'ai désiré d'apprendre, c'était pour savoir moi-même et non pas pour enseigner ; j'ai toujours cru qu'avant d'instruire les autres il fallait commencer par savoir assez pour soi, et de toutes les études que j'ai tâché de faire en ma vie au milieu des hommes il n'y en a guère que je n'eusse faites également seul dans une île déserte où j'aurais été confiné pour le reste de mes jours.

Jean-Jacques Rousseau, troisième rêverie (1778)

**Tombe philosophique, vanité et imposture,
que cette pensée sans finalité pratique.**
Bruno Bernardi.





La souveraineté ne peut être représentée, par la même raison qu'elle ne peut être aliénée; elle consiste essentiellement dans la volonté générale, et la volonté ne se représente point: elle est la même, ou elle est autre; il n'y a point de milieu. Les députés du peuple ne sont donc ni ne peuvent être ses représentants, ils ne sont que ses commissaires; ils ne peuvent rien conclure définitivement. Toute loi que le peuple en personne n'a pas ratifiée est nulle; ce n'est point une loi.

Le peuple anglais pense être libre; il se trompe fort, il ne l'est que durant l'élection des membres du parlement; sitôt qu'ils sont élus, il est esclave, il n'est rien. Dans les courts moments de sa liberté, l'usage qu'il en fait mérite bien qu'il la perde.

L'idée des représentants est moderne: elle nous vient du gouvernement féodal, de cet inique et absurde gouvernement dans lequel l'espèce humaine est dégradée, et où le nom d'homme est en déshonneur.

Du Contrat social ou principes du droit politique, livre III, chapitre XV



Il y a évidemment un arrière plan dans ce que je fais, et un arrière plan déterminé, enfin je sais ce que je fais. C'est-à-dire que je choisis toujours les hommes ou événements dont je veux parler lorsqu'ils touchent aux choses qui me touchent, moi, capitalement. Quelles sont ces choses là ? Ben, c'en est deux à vrai dire... hein, et qui se joignent. Ce sont les problèmes religieux et les problèmes politiques.

Voyez-vous, **pourquoi est-ce que j'ai choisi de parler de Jean-Jacques Rousseau ? Parce que Jean-Jacques est quelqu'un qui était à la fois un chrétien, très profondément chrétien, et en même temps un homme orienté vers la défense des pauvres et des écrasés.**

Pourquoi est-ce que j'ai parlé de Tolstoï ? Exactement pour la même raison : parce que **Tolstoï** était quelqu'un pour qui les réalités religieuses sont capitales et en même temps qui a essayé de lutter contre l'épouvantable injustice de son temps.

Pourquoi est-ce que je me suis attaché ardemment à Victor Hugo ?

Parce que **Victor Hugo** était un homme pour qui les problèmes religieux étaient, je dirais, presque harcelants, à partir de 1849 surtout, une certaine date de sa vie, ça a été la grande question de son existence, Dieu existe-t-il ? Quel Dieu ? Comment on peut le joindre ? Et en même temps Victor Hugo était quelqu'un qui avait la même option que moi-même, si je puis dire, sur les problèmes politiques.

Et Robespierre,... je sais que certains haussent les épaules sur le discours de Robespierre sur l'Être suprême ; ben c'est précisément ce discours qui m'avait mis en branle, parce que, **Robespierre** avait fait une déclaration que je crois pour ma part pathétique : il avait une arrière-pensée, il savait très bien ce qu'il voulait, la révolution qu'il proposait à la France n'était pas simplement une révolution civique, il voulait pas simplement changer l'état politique et social, mais il voulait, comme il l'a dit dans un texte à la tribune de la convention : il voulait "**accomplir les destins de l'humanité**".

Qu'est-ce que ça veut dire tout ça ? Ben, ça veut dire que ce sont des gens qui se préoccupent de... **ce qu'est centralement la personne humaine**, et moi je crois que la personne, centralement, c'est quoi ?

J'appellerais ça une espèce de noyau précaire et farouche qui constitue le JE profond. Ce noyau précaire et farouche, c'est à dire notre substance humaine, je la définirais, je la vois, enfin personnellement, comme une espèce de réclamation, de revendication. Nous tous, qui que nous soyons, nous avons au fond de nous-mêmes un besoin, un désir, d'une certaine totalité. On ne peut pas la définir, les uns l'appellent Dieu qui est un mot comme un autre, les autres l'appellent le bonheur, les autres l'appellent la solidarité, la charité, la justice, mais il y a au fond de chacun de nous, une réclamation viscérale d'un quelque chose qui serait notre accomplissement, notre totalité. C'est ça que je cherche toujours derrière mes personnages, et c'est ça que je voudrais essayer de faire entendre, (...)

Mes exposés sont à la fois des exposés critiques littéraires et historiques, avec cet arrière-plan permanent d'une certaine déposition ou d'un certain témoignage sur la personne humaine.

Je crois profondément, quant à moi, **que la vie a un sens, qu'elle n'est pas absurde, que l'homme est chargé de donner un sens à sa vie et un sens à l'histoire**, et ceux auxquels je me suis attaché, étaient précisément ceux qui ont essayé de toute leur âme, de tout leur cœur et de tout leur esprit, de donner un sens à la vie et de faire qu'elle débouche sur une autre réalité que les simples réalités temporelles. »

Henri Guillemin, Lettres ouvertes (RTS, 2 décembre 1973, min. 48:38-52:35).

Ce qui importe, ce n'est pas l'origine des pouvoirs,
c'est le contrôle continu et efficace
que les gouvernés exercent
sur les gouvernants.

Où est donc **la Démocratie**, sinon dans ce troisième pouvoir que la Science Politique n'a point défini, et que j'appelle **le Contrôleur** ? Ce n'est autre chose que le pouvoir, continuellement efficace, de déposer les Rois et les Spécialistes à la minute, s'ils ne conduisent pas les affaires selon l'intérêt du plus grand nombre.

Le citoyen a le devoir de penser librement, car les droits des citoyens crédules sont comme abolis. Obéissez, mais n'obéissez pas sans contrepartie : sachez douter, refusez de croire.

N'acclamez point : les pouvoirs seront modérés si seulement vous vous privez de battre des mains.

Alain, Propos sur le pouvoir.

J'ai un rêve : que tout être humain puisse s'engager avec ses pairs, à la hauteur de ses forces, à la hauteur de ses capacités, de ses talents, et sans être stoppé dans cet élan uniquement faute de monnaie, uniquement à cause de ça.

Jean-François Nouvel : Après l'argent

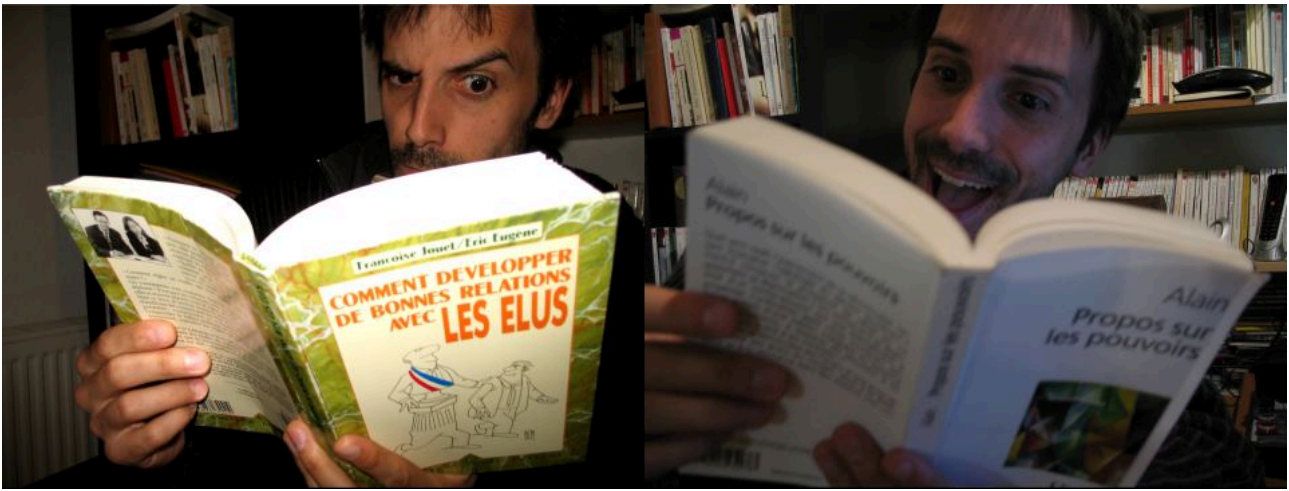
Qui ne peut attaquer le raisonnement attaque le raisonneur.

Paul Valéry.

Le jour où le crime se pare des dépouilles de l'innocence, par un curieux renversement qui est propre à notre temps, c'est l'innocence qui est sommée de fournir ses justifications.

Albert Camus (L'homme révolté).





Je suis représenté, est-ce que je suis ? *Castoriadis.*

Il n'y a plus de liberté, toutes les fois que les lois permettent qu'en certaines circonstances un citoyen cesse d'être un homme pour devenir une chose, que l'on puisse mettre à prix. On voit alors l'adresse des hommes puissants occupés tout entière à agrandir leur force et leurs privilèges, en profitant de toutes les combinaisons que la loi leur rend favorables. C'est là le secret magique qui a transformé la masse des citoyens en bêtes de somme ; c'est ainsi que les grands ont enchaîné la multitude des malheureux dont ils ont fait leurs esclaves. C'est par là que certains gouvernements, qui ont toutes les apparences de la liberté, gémissent sous une tyrannie occulte. C'est par les privilèges des grands que les usages tyranniques se fortifient insensiblement, après s'être introduits dans la constitution, par des voies que le législateur a négligé de fermer.

Les hommes savent opposer des digues assez fortes à la tyrannie déclarée; mais souvent ils ne voient pas l'insecte imperceptible qui mine leur ouvrage, et qui ouvre à la fin au torrent dévastateur, une route d'autant plus sûre qu'elle est plus cachée.

BECCARIA, Des délits et des peines (1764).

Abbé : bénéficiaire partiel du revenu, séculier ou laïc, d'un monastère sur lequel il n'existe aucune juridiction.

(Source : Trésor de la langue française)

"Il n'y avait pas de sort plus heureux que celui d'un riche prieur ou d'un abbé commendataire; ils avaient de la considération, de l'argent, point de supérieurs, et rien à faire."

J.-A. Brillat-Savarin, *Physiologie du goût*, 1825, p. 368.

« Nous avons dû lutter avec les vieux ennemis de la paix : le monopole commercial et financier, la spéculation, la pratique bancaire immorale, l'antagonisme des classes, la défense des intérêts particuliers, les profiteurs de guerre.

Ils ont commencé à considérer le gouvernement des États-Unis comme un simple appendice de leurs propres affaires.

Nous savons maintenant qu'il est tout aussi dangereux d'être gouvernés par l'argent organisé que par le crime organisé. »

Franklin Delano Roosevelt, 1936,

cité par Peter Dale Scott, "La route vers le nouveau désordre mondial. 50 ans d'ambitions secrètes des États-Unis (Éd. Demi-Lune, 2007), page 87.

On m'appelle le président le plus pauvre, mais je ne me sens pas pauvre. Les pauvres sont ceux qui travaillent uniquement pour avoir un style de vie dépensier, et qui en veulent toujours plus. C'est une question de liberté. Si vous n'avez pas beaucoup de possessions, vous n'avez pas besoin de travailler comme un esclave toute votre vie pour les soutenir, et vous avez plus de temps pour vous-même.

José Mujica, Président de l'Uruguay depuis 2009.

La violence peut être l'imperfection de la charité (donc de l'Amour) alors que l'indifférence est certainement la perfection de l'égoïsme.

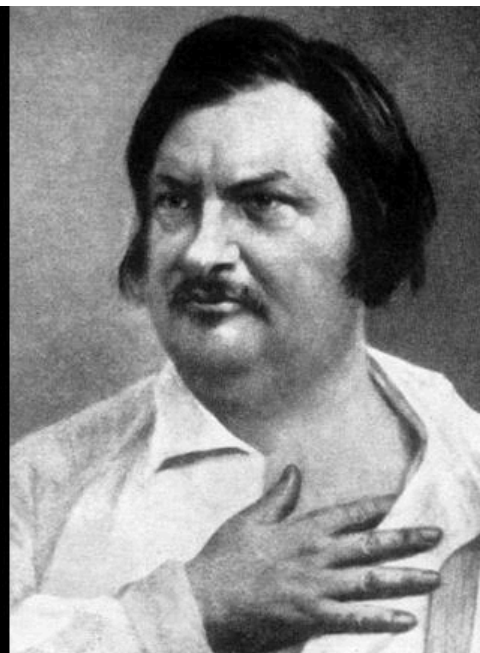
Henri Guillemin.

**Prendre systématiquement le parti du plus faible
est une règle qui permet pratiquement de
ne jamais rien regretter.**

Henri Laborit.

«Tous ces prétendus hommes politiques sont les pions, les cavaliers, les tours ou les fous d'une partie d'échecs qui se jouera tant qu'un hasard ne renversera pas le damier»

BALZAC (Honoré de 1799-1850)



Ce que le général n'a pas fait, et ce qu'il ne dépendait pas de lui de faire, c'est **d'obliger à lâcher prise ces mains, ces quelques mains**, oui ce petit nombre de mains qui tiennent les commandes secrètes de l'État, qui assurent les immenses profits de quelques-uns et qui font de chacun de nous les têtes d'un troupeau exploitable, exploité.

François Mauriac, Bloc-note 23 septembre 1966, à propos du général de Gaulle, et cité par Henri Guillemin. Voir cette passionnante vidéo de la RTS, à la minute 27 : <http://www.rts.ch/archives/tv/culture/dossiers-de-l-histoire/3448829-caid-respectueux-6.html>

La coutume : qui la ramène à son principe, l'anéantit.

Rien de tel pour bouleverser l'État que d'ébranler les coutumes établies en sondant leur source où apparaît à plein leur **défaut d'autorité et de justice**. **L'aveuglement des sujets** est la condition de base de ce que l'on appelle le bon ordre. **Il ne faut surtout pas que le peuple sente la vérité de L'USURPATION**. Il faut la faire regarder comme raisonnable et éternelle et en cacher le commencement si on ne veut pas qu'elle prenne fin bientôt.

Pascal (cité par Henri Guillemin).



N'est-elle pas **inique et ingrate, la société** qui prodigue tant de biens (...) à des joailliers, à des oisifs, ou à ces artisans de luxe qui ne savent que flatter et asservir des voluptés frivoles quand, d'autre part, elle n'a ni cœur ni souci pour le laboureur, le charbonnier, le manoeuvre, le charretier, l'ouvrier, sans lesquels il n'existerait pas de société.

Dans son cruel égoïsme, elle abuse de la vigueur de leur jeunesse pour tirer d'eux le plus de travail et de profit; et dès qu'ils faiblissent sous le poids de l'âge ou de la maladie (...), elle oublie leurs nombreuses veilles, leurs nombreux et importants services, elle les récompense en les laissant mourir de faim. (...)

En Utopie, au contraire où tout appartient à tous, personne ne peut manquer de rien, une fois que les greniers publics sont remplis. Car la fortune de l'État n'est jamais injustement distribuée en ce pays. L'on n'y voit ni pauvre ni mendiant et quoique personne n'ait rien à soi, cependant tout le monde est riche. Est-il en effet de plus belle richesse que de vivre joyeux et tranquille sans inquiétude ni souci ? Est-il un sort plus heureux que celui de ne pas trembler pour son existence ?

Thomas More, "Utopia".

**Quiconque veut fonder un État
et lui donner des lois
doit supposer d'avance
les hommes méchants
et toujours prêts à déployer
ce caractère de méchanceté.**

Nicolas Machiavel.

Un marchand n'est nécessairement citoyen d'aucun pays en particulier. Il lui est, en grande partie, indifférent en quel lieu il tienne son commerce, et il ne faut que le plus léger dégoût pour qu'il se décide à emporter son capital d'un pays dans un autre, et avec lui toute l'industrie que ce capital mettait en activité.

Adam Smith, Enquête sur la nature et les causes de la richesse des nations.

**Le capitalisme ne triomphe
que lorsqu'il s'identifie avec l'État,
qu'il est l'État.**

Fernand Braudel (1902-1985)

**Le capitalisme est une création de l'inégalité du monde,
il lui faut pour se développer, les connivences de
l'économie internationale.**

Immanuel Wallerstein (1930-)

Trace concrète du **choix politique**
de la **MONNAIE-DETTE-privée-rare-et-chère** :



L'individu ne s'épanouira que lorsque
les conditions de **la solitude capitaliste**
auront été abolies.

Paul Nizan (1905-1940)

L'homme riche est nécessairement fou au sens le plus profond :
le capitalisme est le "désaccord" c'est-à-dire la folie dans les
rapports de l'économie mondiale.

Roger Vailland (1907-1965)

L'individu rationalise ses comportements en adoptant après coup
des idées susceptibles de les justifier.

Nous avons montré, par exemple, qu'une personne amenée par les
circonstances à tenir un discours en contradiction avec ses
opinions modifiait a posteriori celles-ci dans le sens d'un meilleur
accord avec sa conduite (le fait d'avoir tenu ce discours-là).

On appelle **"escalade d'engagement"** cette tendance que
manifestent les gens à s'accrocher à une décision initiale même
lorsqu'elle est clairement remise en question par les faits.

*J.L. Beauvois et R.V. Joule, "Petit traité de manipulation à l'usage des
honnêtes gens".*

Il est très difficile de réduire à l'obéissance celui qui ne cherche point à commander.

Jean-Jacques Rousseau, Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes (1755).

Sans l'autorité d'un seul, il y aurait la lumière, il y aurait la vérité, il y aurait la justice.

L'autorité d'un seul, c'est un crime.

Ce que nous voulons, c'est l'autorité de tous.

M. l'avocat général m'accusait de vouloir être chef : j'ai trop d'orgueil pour cela, car je ne saurais m'abaisser et être chef c'est s'abaisser.

Louise Michel, Mémoires, 1886, p. 487



Les vieux mensonges
ont plus d'amis que
les nouvelles vérités.

Qui comprend invente.
Scutenaire.

L'histoire atteste abondamment que vient un moment où la bête débitrice n'en peut plus et se libère de sa servitude d'un geste souverain qui envoie les créanciers au diable.

Frédéric Lordon, "En sortir", septembre 2012.

Il faudrait ne connaître ni le monde, ni la matière dont il s'agit, pour s'imaginer que les maîtres se liguent rarement entre eux.

Les maîtres sont en tout temps, et partout, dans une sorte de ligue tacite, mais constante et uniforme, pour ne pas élever les salaires au dessus du taux actuel.

Violer cette règle est partout une action de faux frère et un sujet de reproche pour un maître parmi ses voisins et pareils.

À la vérité, nous n'entendons jamais parler de cette ligue, parce qu'elle est l'état habituel, et on peut dire l'état naturel de la chose, et que personne n'y fait attention.

Quelques fois, les maîtres font entre eux des complots particuliers pour faire baisser au dessous du taux habituel les salaires du travail. Ces complots sont toujours conduits dans le plus grand silence et dans le plus grand secret jusqu'au moment de l'exécution.

Adam Smith, Enquête sur la nature et les causes de la richesse des nations, livre I, chapitre 8 : des salaires du travail.

Tu vois, le monde se divise en deux catégories :
ceux qui ont un pistolet chargé,
et ceux qui creusent.
Toi, tu creuses.

Le bon, la brute et le truand.



**Le prédateur déteste
le rempart,
la proie aime bien.**

*Régis Debray,
Éloge des frontières.*

**Si dans l'intérieur d'un État
vous n'entendez le bruit d'aucun conflit,
vous pouvez être sûr que la liberté n'y est pas.**

Montesquieu.

**Encore un siècle de >journalisme<
et tous les mots pueront.**

Nietzsche

**Le crédit privé n'est pas un mal nécessaire
à contenir par un crédit public,
mais un mal inutile à supprimer totalement.**

Bernard Friot, L'enjeu des salaires (2012).

À quoi peut bien se référer ce pluriel « les marchés », sinon aux multiples tentacules enchevêtrés de cette grosse bête stupide et sans nerf, qui s'affole au moindre bruit et réalise cela même qu'elle anticipe avec terreur ?

Jean-Pierre Dupuy, L'avenir de l'économie (2012)

Il n'y a pas de révolutions qui ne remuent les anciennes croyances, n'énervent l'autorité et n'obscurcissent les idées communes. Toute révolution a donc plus ou moins pour effet de **livrer les hommes à eux-mêmes** et d'ouvrir devant l'esprit de chacun d'eux un espace vide et presque sans bornes.

Lorsque les conditions deviennent **égales** à la suite d'une lutte prolongée entre les différentes classes dont la vieille société était formée, **l'envie, la haine et le mépris du voisin, l'orgueil et la confiance exagérée en soi-même**, envahissent, pour ainsi dire, le cœur humain et en font quelque temps leur domaine. Ceci, indépendamment de l'égalité, contribue puissamment à diviser les hommes, à faire qu'ils **se défient du jugement les uns des autres** et qu'ils ne cherchent la lumière qu'en eux seuls.

Chacun entreprend alors de se suffire et met sa gloire à se faire sur toutes choses des **croyances** qui lui soient propres. Les hommes ne sont plus liés que par des intérêts et non par des idées, et l'on dirait que les opinions humaines ne forment plus qu'une sorte de poussière intellectuelle qui s'agite de tous côtés, sans pouvoir se rassembler et se fixer.

Alexis de Tocqueville, De la Démocratie en Amérique (1840), t. 2, part. I, chap. I "De la méthode philosophique des Américains".

De la source principale **des croyances** chez les peuples démocratiques

Les croyances dogmatiques sont plus ou moins nombreuses, suivant les temps. Elles naissent de différentes manières et peuvent changer de forme et d'objet; mais **on ne saurait faire qu'il n'y ait pas de croyances dogmatiques, c'est-à-dire d'opinions que les hommes reçoivent de confiance et sans les discuter.** Si chacun entreprenait lui-même de former toutes ses opinions et de poursuivre isolément la vérité dans des chemins frayés par lui seul, il n'est pas probable qu'un grand nombre d'hommes dût jamais se réunir dans aucune croyance commune.

Or, il est facile de voir qu'il n'y a pas de société qui puisse prospérer sans croyances semblables, ou plutôt il n'y en a point qui subsistent ainsi; car, sans idées communes, il n'y a pas d'action commune, et, sans action commune, il existe encore des hommes, mais non un corps social. Pour qu'il y ait société, et, à plus forte raison, pour que cette société prospère, il faut donc que tous les esprits des citoyens soient toujours rassemblés et tenus ensemble par quelques idées principales; et cela ne saurait être, à moins que chacun d'eux ne vienne quelquefois puiser ses opinions à une même source **et ne consente à recevoir un certain nombre de croyances toutes faites.**

Si je considère maintenant l'homme à part, je trouve que les croyances dogmatiques ne lui sont pas moins indispensables pour vivre seul que pour agir en commun avec ses semblables.

Si l'homme était forcé de se prouver à lui-même toutes les vérités dont il se sert chaque jour, il n'en finirait point; il s'épuiserait en démonstrations préliminaires sans avancer; comme il n'a pas le temps, à cause du court espace de la vie, ni la faculté, à cause des bornes de son esprit, d'en agir ainsi, il en est réduit à tenir pour assurés une foule de faits et d'opinions qu'il n'a eu ni le loisir ni le pouvoir d'examiner et de vérifier par lui-même, mais que de plus habiles ont trouvés ou que la foule adopte. **C'est sur ce premier fondement qu'il élève lui-même l'édifice de ses propres pensées.** Ce n'est pas sa volonté qui l'amène à procéder de cette manière; la loi inflexible de sa condition l'y contraint.

Il n'y a pas de si grand philosophe dans le monde qui ne croie un million de choses sur la foi d'autrui, et qui ne suppose beaucoup plus de vérités qu'il n'en établit.

Ceci est non seulement nécessaire, mais désirable. Un homme qui entreprendrait d'examiner tout par lui-même ne pourrait accorder que peu de temps et d'attention à chaque chose; ce travail tiendrait son esprit dans une agitation perpétuelle qui l'empêcherait de pénétrer profondément dans aucune vérité et de se fixer avec solidité dans aucune certitude. Son intelligence serait tout à la fois indépendante et débile. **Il faut donc que, parmi les divers objets des opinions humaines, il fasse un choix et qu'il adopte beaucoup de croyances, sans les discuter, afin d'en mieux approfondir un petit nombre dont il s'est réservé l'examen.**

Il est vrai que tout homme qui reçoit une opinion sur la parole d'autrui met son esprit en esclavage; mais c'est une servitude salubre qui permet de faire un bon usage de la liberté.

Il faut donc toujours, quoi qu'il arrive, que l'autorité se rencontre quelque part dans le monde intellectuel et moral. Sa place est variable, mais elle a nécessairement une place. L'indépendance individuelle peut être plus ou moins grande; elle ne saurait être sans bornes. Ainsi, la question n'est pas de savoir s'il existe une autorité intellectuelle dans les siècles démocratiques, mais seulement où en est le dépôt et quelle en sera la mesure.

J'ai montré dans le chapitre précédent comment l'égalité des conditions faisait concevoir aux hommes une sorte d'incrédulité instinctive pour le surnaturel, et une idée très haute et souvent fort exagérée de la raison humaine.

Les hommes qui vivent dans ces temps d'égalité sont donc difficilement conduits à placer l'autorité intellectuelle à laquelle ils se soumettent en dehors et au-dessus de l'humanité. C'est en eux-mêmes ou dans leurs semblables qu'ils cherchent d'ordinaire les sources de la vérité. Cela suffirait pour prouver qu'une religion nouvelle ne saurait s'établir dans ces siècles, et que toutes tentatives pour la faire naître ne seraient pas seulement impies, mais ridicules et déraisonnables. On peut prévoir que les peuples démocratiques ne croiront pas aisément aux missions divines, qu'ils se riront volontiers des nouveaux prophètes et qu'ils voudront trouver dans les limites de l'humanité, et non au-delà, l'arbitre principal de leurs croyances.

Lorsque les conditions sont inégales et les hommes dissemblables, il y a quelques individus très éclairés, très savants, très puissants par leur intelligence, et une multitude très ignorante et fort bornée. Les gens qui vivent dans les temps d'aristocratie sont donc naturellement portés à prendre pour guide de leurs opinions la raison supérieure d'un homme ou d'une classe, tandis qu'ils sont peu disposés à reconnaître l'infailibilité de la masse.

Le contraire arrive dans les siècles d'égalité.

À mesure que les citoyens deviennent plus égaux et plus semblables, le penchant de chacun à croire aveuglément un certain homme ou une certaine classe diminue. La disposition à en croire la masse augmente, et c'est de plus en plus l'opinion qui mène le monde.

Non seulement l'opinion commune est le seul guide qui reste à la raison individuelle chez les peuples démocratiques; mais elle a chez ces peuples une puissance infiniment plus grande que chez nul autre. Dans les temps d'égalité, les hommes n'ont aucune foi les uns dans les autres, à cause de leur similitude; mais cette même similitude leur donne une confiance presque illimitée dans le jugement du public; car il ne leur paraît pas vraisemblable qu'ayant tous des lumières pareilles, la vérité ne se rencontre pas du côté du plus grand nombre.

Quand l'homme qui vit dans les pays démocratiques se compare individuellement à tous ceux qui l'environnent, il sent avec orgueil qu'il est égal à chacun d'eux; mais, lorsqu'il vient à envisager l'ensemble de ses semblables et à se placer lui-même à côté de ce grand corps, il est aussitôt accablé de sa propre insignifiance et de sa faiblesse.

Cette même égalité qui le rend indépendant de chacun de ses concitoyens en particulier, le livre isolé et sans défense à l'action du plus grand nombre.

Le public a donc chez les peuples démocratiques une puissance singulière dont les nations aristocratiques ne pouvaient pas même concevoir l'idée. Il ne persuade pas ses croyances, il les impose et les fait pénétrer dans les âmes par une sorte de pression immense de l'esprit de tous sur, l'intelligence de chacun.

Aux États-Unis, la majorité se charge de fournir aux individus une foule d'opinions toutes faites, et les soulage ainsi de l'obligation de s'en former qui leur soient propres. Il y a un grand nombre de théories en matière de philosophie, de morale ou de politique, que chacun y adopte ainsi sans examen sur la foi du public; et, si l'on regarde de très près, on verra que la religion elle-même y règne bien moins comme doctrine révélée que comme opinion commune.

Je sais que, parmi les Américains, les lois politiques sont telles que la majorité y régit souverainement la société; ce qui accroît beaucoup l'empire qu'elle y exerce naturellement sur l'intelligence. Car il n'y a rien de plus familier à l'homme que de reconnaître une sagesse supérieure dans celui qui l'opprime.

Cette omnipotence politique de la majorité aux États-Unis augmente, en effet, l'influence que les opinions du public y obtiendraient sans elle sur l'esprit de chaque citoyen; mais elle ne la fonde point. C'est dans **l'égalité** même qu'il faut chercher les sources de cette influence, et non dans les **institutions** plus ou moins populaires que des hommes égaux peuvent se donner. Il est à croire que l'empire intellectuel du plus grand nombre serait moins absolu chez un peuple démocratique soumis à un roi, qu'au sein d'une pure démocratie; mais il sera toujours très absolu, et, **quelles que soient les lois politiques qui régissent les hommes dans les siècles d'égalité, l'on peut prévoir que la foi dans l'opinion commune y deviendra une sorte de religion dont la majorité sera le prophète.**

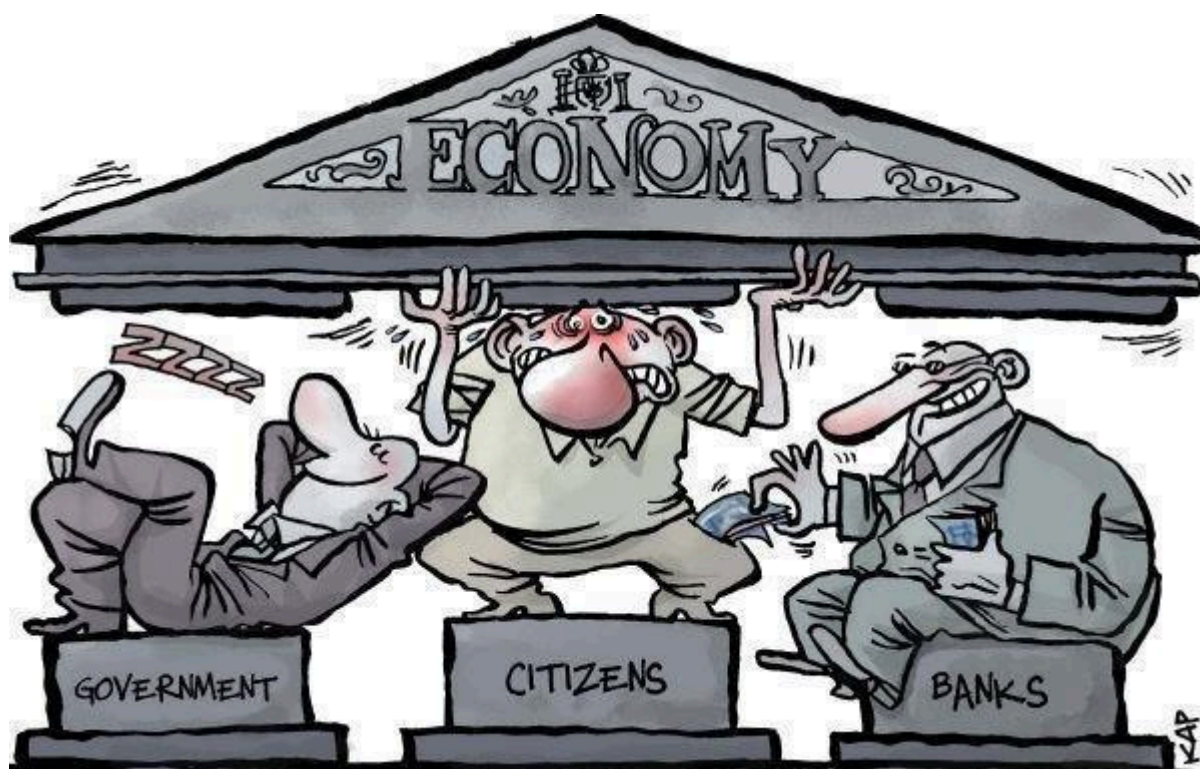
Ainsi l'autorité intellectuelle sera différente, mais elle ne sera pas moindre; et, loin de croire qu'elle doive disparaître, j'augure qu'elle deviendrait aisément trop grande et qu'il pourrait se faire qu'elle renfermât enfin l'action de la raison individuelle dans des limites plus étroites qu'il ne convient à la grandeur et au bonheur de l'espèce humaine. Je vois très clairement dans l'égalité deux tendances: l'une qui porte l'esprit de chaque homme vers des pensées nouvelles, **et l'autre qui le réduirait volontiers à ne plus penser.** Et j'aperçois comment, sous l'empire de certaines lois, la démocratie éteindrait la liberté intellectuelle que l'état social démocratique favorise, de telle sorte qu'après avoir brisé toutes les entraves que lui imposaient jadis des classes ou des hommes, l'esprit, humain s'enchaînerait étroitement aux volontés générales du grand nombre.

Si, à la place de toutes les puissances diverses qui gênaient ou retardaient outre mesure l'essor de la raison individuelle, les peuples démocratiques substituaient **le pouvoir absolu d'une majorité**, le mal n'aurait fait que changer de caractère. Les hommes n'auraient point trouvé le moyen de vivre indépendants; ils auraient seulement découvert, chose difficile, une nouvelle physionomie de la servitude. Il y a là, je ne saurais trop le redire, de quoi faire réfléchir profondément ceux qui voient dans la liberté de l'intelligence une chose sainte, **et qui ne haïssent point seulement le despote, mais le despotisme.** Pour moi, quand je sens la main du pouvoir qui s'appesantit sur mon front, **il m'importe peu de savoir qui m'opprime, et je ne suis pas mieux disposé à passer ma tête dans le joug, parce qu'un million de bras me le présentent.**

*Alexis de Tocqueville, De la Démocratie en Amérique (1840), t. 2, part. I, chap. II
"De la source principale des croyances chez les peuples démocratiques".*

La pire forme de violence
est la pauvreté.

Gandhi.



Comme Lucrèce l'a si bien dit,
c'est l'imagination qui nourrit toute peur.

Alain, Histoire de mes pensées.

Le moraliste allait bon train : « Il faut, malheureusement, avouer que l'injustice n'est pas toujours punie ; **trop souvent l'injuste gagne dans les marchés. Trop souvent il arrive, par son injustice même, à la richesse, à la puissance et aux honneurs, pendant que le juste est méprisé.** Seulement il faut compter aussi la joie intérieure que donne la justice, c'est quelque chose que d'être content de soi et en paix avec soi ; voilà un sentiment que l'injuste ne connaîtra jamais. »

« Mais, dit le misanthrope, **je ne vois pas que l'injuste déteste l'injustice. Tout au contraire, je crois qu'il est plus fier souvent d'un succès dû à l'injustice que de toute autre chose.** Tant qu'ils n'obtiennent que ce qui leur est dû, ils ne s'en font pas gloire, et cela leur prouve moins leur propre puissance que celle des lois et des juges. Mais s'ils arrivent, par une manœuvre habile à réaliser un bénéfice qui ne soit pas en rapport avec leur travail, c'est alors qu'ils s'admirent eux-mêmes. Jamais un plaideur n'est si content que lorsqu'il a gagné dans un mauvais procès. Et j'ai souvent observé que ceux qui sont haut placés dans l'État se plaisent à faire obtenir à leurs amis des avantages injustes. Et cela est naturel ; car **on aime encore plus la puissance que la justice ; et, à vrai dire, la justice n'est aimée que des faibles.** »

« **Elle n'en demande pas plus, dit le sage ; car cela suffit pour qu'elle soit aimée par tout le monde. Il n'est pas d'homme qui ne soit faible pendant qu'il dort, c'est-à-dire pendant la moitié de sa vie. Le tyran peut avoir tous les biens de la terre, mais non pas un sommeil tranquille. Bien mieux, nul homme n'est fort contre dix. Autre chose. Nul voleur n'est protégé contre le vol ; nul menteur ne peut se passer de discours vrais. C'est pourquoi l'injuste peut bien être injuste en passant, et même se réjouir d'être injuste, en passant. Encore a-t-il besoin de passer pour juste, ce qui le conduit à être juste assez souvent ; mais surtout, il veut à toute force que les autres soient justes ; car l'injustice n'est réellement utile que si elle est l'exception.** Par exemple un menteur qui ment toujours n'est jamais cru ; et, si tout le monde mentait toujours, personne ne se laisserait plus tromper. **C'est pourquoi la justice aura toujours des amis, et plus sincères qu'on ne croit.** »

Alain, 6 mars 1908, Propos d'un Normand, tome 2.



Nécessaire consultation populaire sur les grands sujets de société :

"Ce qui est extraordinaire quand on s'intéresse aux **Conférences de Citoyens** [tirées au sort et chargées de donner un avis sur l'enjeu politique et social d'un sujet scientifique], **c'est de voir à quel point les individus peuvent être modifiés au cours de la procédure.** Vous prenez une boulangère, un instituteur, bon des gens ont leur métier et qui a priori sont innocents, naïfs par rapport au problème. **Ce n'est pas tellement qu'ils deviennent compétents, ça c'est évident. C'est surtout qu'ils deviennent une autre qualité d'humain.** C'est-à-dire qu'ils développent des idées et des points de vue, qu'ils vont défendre leurs avis, qui ne sont pas du tout là pour défendre leur famille, même pas leurs enfants, mais la descendance de tout le monde : les gens du Sud ... on voit une espèce d'altruisme qui transparaît, qu'on ne voit pas d'habitude.

Et moi, ce que j'ai constaté en regardant ça, c'est à quel point il y a un gâchis de l'humanité. C'est-à-dire qu'on maintient les gens dans un état d'abêtissement, de suivisme, de conditionnement. Et, je dois dire j'y croyais pas avant de voir ça. Je pensais que c'était triste mais que l'humanité elle n'était pas vraiment belle à voir. Mais elle n'est pas belle à voir parce qu'on la met dans cet état là. **Mais je suis maintenant convaincu qu'il y a chez la plupart des individus, il y a des ressorts, il y a quelque chose qu'on n'exploite pas, qu'on n'utilise pas, qu'on ne met pas en valeur. Mais les humains valent beaucoup mieux que ce qu'on en fabrique."**

Jacques Testart, "À voix nue" (France Culture), 8 juin 2012.

Il est contraire à l'ordre de la nature qu'un individu dispose de biens de jouissances supérieurs à sa capacité de jouir.

François Boissel, 1789.

L'oubli et le mépris des droits NATURELS de l'homme sont les seules causes des malheurs du monde.

Préambule de la Déclaration "Montagnarde" des Droits de l'Homme et du Citoyen de 1793.

De 1793, déclaration "montagnarde", à 1795, déclaration "thermidorienne", on est passé de la ré-publique populaire à la ré-privée des riches.

Florence Gauthier, Triomphe et mort du droit naturel en révolution : 1789 – 1795 – 1802 (1992).

Le rôle des médias :

Engranger l'insignifiant dans la mémoire des résignés.

Raoul Vaneigem.

COMPLOTISME

Le conspirationnisme est une malédiction. Pardon : c'est une bénédiction. C'est **la bénédiction des élites** qui ne manquent pas une **occasion de renvoyer le peuple à son enfer intellectuel, à son irrémédiable minorité.**

Il faudrait sans doute commencer par dire des complots eux-mêmes qu'ils requièrent d'éviter deux écueils symétriques, aussi faux l'un que l'autre : 1) en voir partout ; 2) n'en voir nulle part. Quand les cinq grandes firmes de Wall Street en 2004 obtiennent à force de pressions une réunion longtemps tenue secrète à la Securities and Exchange Commission (SEC), le régulateur des marchés de capitaux américains, pour obtenir de lui l'abolition de la « règle Picard » limitant à 12 le coefficient de levierisation globale des banques d'affaires [1], il faudrait une réticence intellectuelle confinant à l'obturation pure et simple pour ne pas y voir l'action concertée et dissimulée d'un groupe d'intérêts spécialement puissants et organisés – soit un complot, d'ailleurs tout à fait couronné de succès. Comme on sait les firmes de Wall Street finiront levierisées à 30 ou 40, stratégie financière qui fera leur profits hors du commun pendant la bulle... et nourrira une panique aussi incontrôlable que destructrice au moment du retournement. **Des complots, donc, il y en a**, en voilà un par exemple, et il est de très belle facture.

[...]

il est vrai qu'il **entre constitutivement dans la vision du monde des dominants de dénier génériquement les faits de domination (salariés et employeurs**, par exemple, sont des « co-contractants libres et égaux sur un marché du travail »...), **à commencer bien sûr par tous les faits de ligue explicite par lesquels les intérêts dominants concourent à la production, à la reproduction et à l'approfondissement de leur domination.**

[...]

Il serait temps de faire la part des complots – comme faits avérés, puisqu'il en existe certains – et du complotisme – comme forme générale –, soit d'en appeler, en quelque sorte, à une pensée non complotiste des complots, c'est-à-dire aussi bien : 1) reconnaître qu'il y a parfois des menées concertées et dissimulées – on pourra les appeler des complots, et 2) refuser de faire du complot le schème explicatif unique de tous les faits sociaux, ajouter même que de tous les schèmes disponibles, il est le moins intéressant, le moins souvent pertinent, celui vers lequel il faut, méthodologiquement, se tourner en dernier... et ceci quoiqu'il ait parfois sa place ! Et il faudrait surtout consolider cette position intermédiaire à l'encontre de tous ceux pour qui maintenir l'amalgame des complots et du complotisme a l'excellente propriété de jeter le bébé avec l'eau du bain, en d'autres termes de garantir l'escamotage des faits de synarchie avec la disqualification de la forme « complotisme ».

[...]

Dépossession : tel est peut-être le mot qui livre la meilleure entrée politique dans le fait social – et non pas psychique – du conspirationnisme. Car au lieu de voir en lui un délire sans cause, ou plutôt sans autre cause que l'essence arriérée de la plèbe, on pourrait y voir l'effet, sans doute aberrant, mais assez prévisible, d'une population qui ne désarme pas de comprendre ce qu'il lui arrive, mais s'en voit systématiquement refuser les moyens – accès à l'information, transparence des agendas politiques, débats publics approfondis (entendre : autre chose que les indigentes bouillies servies sous ce nom par les médias de masse) etc. Décidément l'événement politique le plus important des deux dernières décennies, le référendum sur le traité constitutionnel européen de 2005 a montré ce que peut, pourtant dans un extraordinaire climat d'adversité, un corps politique auquel on donne le temps de la réflexion et du débat : s'emparer des matières les plus complexes et se les approprier pour produire un suffrage éclairé.

Hors de ces conditions exceptionnelles, **tous les moyens ou presque de faire sens des forces historiques qui l'assaillent et surtout d'avoir part aux délibérations qui décident de son destin lui sont refusés.** Or, remarque Spinoza, le quant-à-soi ne saurait connaître aucune suspension : **« nul ne peut céder sa faculté de juger »** (Traité politique), **aussi celle-ci s'exerce-t-elle comme elle peut, dans les conditions qui lui sont faites, et avec l'acharnement du désespoir quand au surplus elle n'a que son malheur à penser. Le conspirationnisme n'est pas la psychopathologie de quelques égarés, il est le symptôme nécessaire de la dépossession politique et de la confiscation du débat public.** Aussi est-il de la dernière ineptie de reprocher au peuple ses errements de pensée quand on a si méthodiquement organisé sa privation de tout instrument de pensée et sa relégation hors de toute activité de pensée. Cela, nul ne le dit mieux que Spinoza : **« Il n'est pas étonnant que la plèbe n'ait ni vérité ni jugement, puisque les affaires de l'État sont traitées à son insu, et qu'elle ne se forge un avis qu'à partir du peu qu'il est impossible de lui dissimuler. La suspension du jugement est en effet une vertu rare. Donc pouvoir tout traiter en cachette des citoyens, et vouloir qu'à partir de là ils ne portent pas de jugement, c'est le comble de la stupidité. Si la plèbe en effet pouvait se tempérer, suspendre son jugement sur ce qu'elle connaît mal, et juger correctement à partir du peu d'éléments dont elle dispose, elle serait plus digne de gouverner que d'être gouvernée »** (Traité politique, VII, 27).

L'apprentissage de la majorité (à propos de la « loi de 1973 »)

Mais plus encore que de la dépossession, le conspirationnisme, dont les élites font le signe d'une irrémédiable minorité, pourrait être le signe paradoxal que le peuple, en fait, accède à la majorité puisqu'il en a soupiré d'écouter avec déférence les autorités et qu'il entreprend de se figurer le monde sans elles. Il ne lui manque qu'une chose pour y entrer complètement, et s'extraire des chausse-trappes, telle celle du conspirationnisme, dont tout débat public est inévitablement parsemé : l'exercice, la pratique, l'habitude... soit tout ce que les institutions de la confiscation (représentation,

médias, experts) lui refusent et qu'il s'efforce néanmoins de conquérir dans les marges (associations, éducation populaire, presse alternative, réunions publiques, etc.) – car c'est en s'exerçant que se forment les intelligences individuelles et collectives.

Le débat sur la « loi de 1973 », interdisant supposément le financement monétaire des déficits publics devrait typiquement être regardé comme l'une des étapes de cet apprentissage, avec son processus caractéristique d'essais et d'erreurs. Bien sûr la « loi de 1973 », objet dans certaines régions de l'Internet d'une activité effervescente, a connu son lot d'embardees : depuis la vidéo à ambiance complotiste de Paul Grignon, Money as Debt, portant au jour une gigantesque conspiration monétaire – ce sont les banques privées qui créent la monnaie – dont les termes pouvaient cependant être lus dans n'importe quel manuel d'économie de Première ou de Terminale SES !, jusqu'à la lourde insistance à renommer la loi, d'abord « loi Pompidou » mais pour mieux arriver à « loi Rothschild », où certains ne verront qu'une allusion aux connexions du pouvoir politique et de la haute-finance [3] quand d'autres y laisseront jouer toutes sortes d'autres sous-entendus...

Au milieu de toutes ces scories, un principe de charité politique pourrait cependant voir : **1) ce petit miracle des non-experts se saisissant d'une question à l'évidence technique mais que ses enjeux politiques destinent au débat le moins restreint possible : la monnaie, les banques ; 2) le surgissement, peut-être désordonné mais finalement salutaire, d'interrogations sur la légitimité des taux d'intérêt, le financement des déficits publics, les figures possibles de la souveraineté monétaire, la place adéquate des émetteurs de monnaie dans une société démocratique ; 3) une intense activité polémique, au meilleur sens du terme, avec production kilométrique de textes, lancement de sites ou de blogs, controverses documentées en tous sens, etc.** Tout ceci, oui, au milieu d'ignorances élémentaires, de quelques dérapages notoires et de fausses routes manifestes – certains parmi les plus acharnés à dénoncer la loi de 1973 commencent à s'apercevoir qu'ils ont poursuivi un fantôme de lièvre [4] ... **Mais pourtant comme un exercice collectif de pensée qui vaut en soi bien mieux que toutes ses imperfections, et dans lequel, tout sarcasme suspendu, il faudrait voir un moment de ce processus d'apprentissage typique de l'entrée dans la majorité. Sans surprise, des trébuchements de l'apprentissage les élites installées tirent parti pour refuser l'apprentissage même. On les comprend : il y va précisément de la dépossession des dépossédés.**

À conspirationniste, conspirationniste et demi !

Mais les appeler « élites », n'est-ce pas beaucoup leur accorder ? Et que valent les élites en questions à l'aune même des critères qu'elles appliquent aux autres ? Répondre complètement à cette question exigerait de parcourir l'interminable liste des erreurs accablantes de diagnostic, de pronostic, de conseils malavisés, innombrables foirades des experts, calamités « intellectuelles » à répétition,

obstination dans l'erreur, passion pour le faux : avec une systématique qui est en soi un phénomène, tous les précepteurs de la mondialisation néolibérale se sont trompés. Mais puisqu'il est question ici du conspirationnisme, c'est bien sur ce terrain qu'il faut les prendre. Car voilà toute la chose : à conspirationniste, conspirationniste et demi... **Où il apparaît que la supposée élite y tombe aussi facilement que le bas peuple !** Qui voudrait faire du conspirationnisme un dérèglement n'aurait alors pas d'autre issue que de constater combien largement il est répandu – et que les frontières sociales sont rien moins qu'hermétiques sous ce rapport. [...]

En fait c'est là la chose que Jean Quatremer a visiblement du mal à comprendre – déficience par quoi d'ailleurs il verse inmanquablement dans le conspirationnisme, qu'il dénonçait chez les autres à l'époque où « tout allait bien » (pour lui) –, les crises s'expliquent moins par la malignité des agents que par l'arrivée aux limites des structures. Il est vrai qu'ayant toujours postulé la perfection de son objet, donc l'impossibilité de sa crise, il n'a pas d'autre hypothèse sous la main pour en penser la décomposition : celle-ci ne peut donc être que le fait des méchants (et des irresponsables : Grecs, Portugais, Espagnols...).

Or on peut dire de la construction européenne la même chose que de n'importe quelle autre configuration institutionnelle : les comportements, même destructeurs, des agents n'y sont **pas le fait d'un libre-arbitre pervers mais de leurs stratégies ordinaires telles qu'elles ont été profondément conformées par l'environnement structurel dans lequel on les a plongés...** quitte à ce que ces structures, laissées à leur simple fonctionnement, produisent in fine leur propre ruine : la Deutsche Bank lâche la dette italienne, non par trahison anti-européenne [24], mais par simple fidélité à la seule chose qu'elle ait à cœur : son profit – et si l'on veut des banques qui aient à cœur d'autres choses, il va falloir se pencher sur leurs statuts autrement que par fulmination et vœux pieux interposés. De même, les spéculateurs spéculent... parce qu'on leur a aménagé un terrain de jeu spéculatif ! Rumeurs et informations incertaines y prennent des proportions gigantesques parce que ce terrain de jeu même institue le pouvoir de l'opinion financière, etc. [...]

Encore faudrait-il, pour s'en apercevoir, qu'il daigne [Jean Quatremer] faire quelques lectures d'histoire économique, évidemment d'auteurs qui auraient fort le goût de lui déplaire, des gens comme Minsky, Kindleberger, Keynes ou Galbraith, lesquels, instruits des catastrophes passées, n'ont cessé de montrer que la finance de marché est par construction, par essence, le monde du déchaînement des passions cupides, de l'échec de la rationalité et du chaos cognitif. Et qu'en réarmer les structures, comme l'Europe l'a fait avec obstination à partir du milieu des années 1980, était le plus sûr moyen de recréer ces désastres du passé.

Entre une nouvelle, aussi factuelle soit-elle, et le mouvement subséquent des marchés, il y a toujours l'interprétation – celle des investisseurs –, **et c'est par cette médiation que s'introduit la folie**, particulièrement en temps de crise où la mise en échec des routines cognitives antérieures alimente les anticipations les plus désancrées. **L'Europe a fait le choix de s'en remettre à cette folie-là. Et Quatremer s'étrangle de rage stupéfaite qu'elle en crève...** Comme rien ne peut le conduire à remettre en cause ses objets sacrés – les traités, la règle d'or, Saint Jean-Claude et son vicaire Mario –, il ne lui reste que les explications par le mal, un équivalent fonctionnel des hérétiques ou des satanistes si l'on veut. Aussi se meut-il dans une obscurité peuplée d'agents qui fomentent des « mauvais coups » et mènent « un jeu trouble », un underworld de « complices » et d'incendiaires. Si difficile soit-il de s'y résoudre, il faudra pourtant bien admettre que la construction européenne s'effondre selon la pure et simple logique qu'elle a elle-même instituée. Elle n'est pas la proie d'une conjuration du mal : elle tombe toute seule, du fait même de ses tares structurelles congénitales et sous l'effet des forces aveugles qu'elle a elle-même installées – et **s'en prendre répétitivement, comme à des incubes**, aux agents variés qui n'en sont que les opérateurs (Hedge Funds, banques et agences) est le passeport pour l'asile de l'ignorance.

[...]

Si l'euroscepticisme du peuple mène au conspirationnisme, il semble que l'eurocrétinisme des élites y conduise tout aussi sûrement...

Frédéric Lordon, "Conspirationnisme : la paille et la poutre", 24 août 2012.



L'anarchie, c'est l'ordre sans le pouvoir.

La puissance de l'état est une puissance de concentration.

La propriété au rebours est une puissance de décentralisation.

Proudhon

« "Chez nous, personne ne doit être le meilleur ; mais si quelqu'un le devient, que ce soit ailleurs et chez d'autres".

Pourquoi personne n'aurait-il donc le droit d'être le meilleur ? Parce qu'ainsi la joute finirait par disparaître et que le fondement éternel qui est au principe de la vie de l'État grec serait mis en péril (...)

Tel est le cœur de l'idée grecque de la joute : elle exècre la suprématie d'un seul et redoute ses dangers ; comme moyen de protection contre le génie, elle exige... un second génie. »

F. Nietzsche, La Joute chez Homère, op. cit., pp. 196-197. La citation est d'Héraclite (fragment DK 121) : tirade antidémocratique, elle visait à critiquer les Éphésiens qui avaient exilé Hermodore, le meilleur d'entre eux (ce qui prouvait aux yeux d'Héraclite la stupidité démocratique capable d'exclure ses meilleurs éléments). Nietzsche le lit ici d'une façon différente des lectures classiques. Stéphane Nadaud.

« Notre pratique est une escroquerie : bluffer, faire ciller les gens, les éblouir avec des mots qui sont du chiqué, c'est quand même ce qu'on appelle d'habitude du chiqué — à savoir ce que Joyce désignait par ces mots plus ou moins gonflés — d'où nous vient tout le mal. »

Jacques Lacan, 26 février 1977, Conférence de Jacques Lacan à Bruxelles. Publié dans Quarto (Supplément belge à La lettre mensuelle de l'École de la cause freudienne), 1981, n° 2. Extraits réédités dans Le Nouvel Observateur, 1981, n° 880, p. 88.

Après la révolution de Juillet [1830], lorsque le banquier libéral Laffitte conduisit en triomphe son compère le duc d'Orléans à l'Hôtel de ville [1], il laissa échapper ces mots : **« Maintenant, le règne des banquiers va commencer. » Laffitte venait de trahir le secret de la révolution.**

Ce n'est pas la bourgeoisie française qui régnait sous Louis-Philippe, mais une fraction de celle-ci : banquiers, rois de la Bourse, rois des chemins de fer, propriétaires de mines de charbon et de fer, propriétaires de forêts et la partie de la propriété foncière ralliée à eux, ce que l'on appelle **l'aristocratie financière**. Installée sur le trône, elle dictait les lois aux Chambres, distribuait les charges publiques, depuis les ministères jusqu'aux bureaux de tabac.

La bourgeoisie industrielle proprement dite formait une partie de l'opposition officielle, c'est-à-dire qu'elle n'était représentée que comme minorité dans les Chambres. Son opposition se fit de plus en plus résolue au fur et à mesure que le développement de l'hégémonie de l'aristocratie financière devenait plus net et qu'après les émeutes de 1832, 1834 et 1839 [2] noyées dans le sang elle crut elle-même sa domination plus assurée sur la classe ouvrière. Grandin, fabricant de Rouen, l'organe le plus fanatique de la réaction bourgeoise, tant dans l'Assemblée nationale constituante que dans la Législative [3] était, à la Chambre des députés, l'adversaire le plus violent de Guizot, Léon Faucher, connu plus tard pour ses vains efforts à se hausser au rôle de Guizot de la contre-révolution française, guerroya dans les derniers temps de Louis-Philippe à coups de plume en faveur de l'industrie contre la spéculation et son caudataire, le gouvernement. Bastiat, au nom de Bordeaux, et de toute la France vinicole, faisait de l'agitation contre le système régnant.

La petite bourgeoisie dans toutes ses stratifications, ainsi que la classe paysanne étaient complètement exclues du pouvoir politique. Enfin, se trouvaient dans l'opposition officielle, ou complètement en dehors du pays légal [4] les représentants idéologiques et les porte-parole des classes que nous venons de citer, leurs savants, leurs avocats, leurs médecins, etc., en un mot ce que l'on appelait **les capacités**.

La pénurie financière mit, dès le début, la monarchie de Juillet sous la dépendance de la haute bourgeoisie et cette dépendance devint la source inépuisable d'une gêne financière croissante. Impossible de subordonner la gestion de l'État à l'intérêt de la production nationale sans établir l'équilibre du budget, c'est-à-dire l'équilibre entre les dépenses et les recettes de l'État. Et comment établir cet équilibre sans réduire le train de l'État, c'est-à-dire sans léser des intérêts qui étaient autant de soutiens du système dominant, et sans réorganiser l'assiette des impôts, c'est-à-dire sans rejeter une notable partie du fardeau fiscal sur les épaules de la grande bourgeoisie elle-même ?

L'endettement de l'État était, bien au contraire, d'un intérêt direct pour la fraction de la bourgeoisie qui gouvernait et légiférait au moyen des Chambres. C'était précisément le déficit de l'État, qui était l'objet même de ses spéculations et le poste principal de son enrichissement. A la fin de chaque année, nouveau déficit. Au bout de quatre ou cinq ans, nouvel emprunt. Or, chaque nouvel emprunt fournissait à l'aristocratie une nouvelle occasion de rançonner l'État, qui, maintenu artificiellement au bord de la banqueroute, était obligé de traiter avec les banquiers dans les conditions les plus défavorables. Chaque nouvel emprunt était une nouvelle occasion, de dévaliser le public qui place ses capitaux en rentes sur l'État, au moyen d'opérations de Bourse, au secret desquelles gouvernement et majorité de la Chambre étaient initiés. En général,

l'instabilité du crédit public et la connaissance des secrets d'État permettaient aux banquiers, ainsi qu'à leurs affiliés dans les Chambres et sur le trône, de provoquer dans le cours des valeurs publiques des fluctuations insolites et brusques dont le résultat constant ne pouvait être que la ruine d'une masse de petits capitalistes et l'enrichissement fabuleusement rapide des grands spéculateurs. Le déficit budgétaire étant l'intérêt direct de la fraction de la bourgeoisie au pouvoir, on s'explique le fait que le budget extraordinaire, dans les dernières années du gouvernement de Louis-Philippe, ait dépassé de beaucoup le double de son montant sous Napoléon, atteignant même près de 400 millions de francs par an, alors que la moyenne de l'exportation globale annuelle de la France s'est rarement élevée à 750 millions de francs. En outre, les sommes énormes passant ainsi entre les mains de l'État laissaient place à des contrats de livraison frauduleux, à des corruptions, à des malversations et à des escroqueries de toute espèce. **Le pillage de l'État en grand, tel qu'il se pratiquait au moyen des emprunts, se renouvelait en détail dans les travaux publics.** Les relations entre la Chambre et le gouvernement se trouvaient multipliées sous forme de relations entre les différentes administrations et les différents entrepreneurs.

De même que les dépenses publiques en général et les emprunts publics, la classe dominante exploitait aussi les constructions de lignes de chemin de fer. Les Chambres en rejetaient sur l'État les principales charges et assuraient à l'aristocratie financière spéculatrice la manne dorée. On se souvient des scandales qui éclatèrent à la Chambre des députés lorsqu'on découvrit, par hasard, que tous les membres de la majorité, y compris une partie des ministres, étaient actionnaires des entreprises mêmes de voies ferrées, à qui ils confiaient ensuite, à titre de législateurs, l'exécution de lignes de chemins de fer pour le compte de l'État.

Par contre, la moindre réforme financière échouait devant l'influence des banquiers, telle, par exemple, la réforme postale. Rothschild protesta, l'État avait-il le droit d'amoindrir des sources de revenu qui lui servaient à payer les intérêts de sa dette sans cesse croissante ?

La monarchie de Juillet n'était qu'une société par actions fondée pour l'exploitation de la richesse nationale française dont les dividendes étaient partagés entre les ministres, les Chambres, 240 000 électeurs et leur séquelle. Louis-Philippe était le directeur de cette société : Robert Macaire [5] sur le trône. Le commerce, l'industrie, l'agriculture, la navigation, les intérêts de la bourgeoisie industrielle ne pouvaient être que menacés et lésés sans cesse par ce système. Aussi, celle-ci avait-elle inscrit sur son drapeau, pendant les journées de Juillet : **Gouvernement à bon marché.**

Karl Marx

Les conditions nouvelles qui entraîneront en gros l'apparition d'hommes tous pareils et pareillement médiocres sont éminemment propres à donner naissance à des hommes d'exception du genre le plus dangereux et le plus séduisant.

Friedrich Nietzsche.

**Gouvernement « représentatif » ?
par les « élites » « compétentes » et « responsables » ?
« au service et pour le bien de la nation » ?**

Le point de vue d'un « expert » :

"Jamais je ne commencerai une guerre sans être certain que l'ennemi, démoralisé d'avance et du dedans, succombera au premier choc.

Partout chez l'ennemi, nous aurons des amis ; nous n'aurons pas besoin de les acheter, ils viendront à nous spontanément, en particulier de ces milieux d'affaires où un seul mot s'écrit en lettres majuscules, le mot de PROFIT.

Ces auxiliaires spontanés n'auront pas de peine à trouver des phrases patriotiques servant d'habillage à leur entreprise."

Adolf Hitler, cité par Hermann Rauschning et signalé par [Henri Guillemin](#), dans sa conférence intitulée "La défense nationale", 4^{ème} de la série sur Pétain, minute 13:35 (toute la série est passionnante).

Machiavel.

Discours sur la Première Décade de Tite-Live (1531) Livre 1, Chapitre 58 :

La foule est plus sage et plus constante qu'un prince

Tite-Live et tous les autres historiens affirment qu'il n'est rien de plus changeant et de plus inconstant que la foule. Il arrive souvent, en effet, lorsqu'on raconte les actions des hommes, que l'on voit la foule condamner quelqu'un à mort, et puis le pleurer et le regretter amèrement. [...]

Voulant défendre une cause contre laquelle, comme je l'ai dit, tous les historiens se sont déclarés, je crains de m'engager dans un domaine si ardu et difficile qu'il me faudra l'abandonner honteusement ou le parcourir difficilement. **Mais, quoi qu'il en soit, je ne pense ni ne penserai jamais que ce soit un tort que de défendre une opinion par le raisonnement, sans vouloir recourir ni à la force ni à l'autorité.**

Je dis donc que ce défaut dont les écrivains accusent la foule, on peut en accuser tous les hommes personnellement, et notamment les princes. Car tout individu qui n'est pas soumis aux lois peut commettre les mêmes erreurs qu'une foule sans contraintes. On peut aisément constater ce fait, parce qu'il y a et qu'il y a eu beaucoup de princes, et qu'il y en a eu peu qui furent bons et sages : je parle des princes qui ont pu rompre le frein qui pouvait les retenir. Parmi ceux-ci on ne peut compter les rois d'Égypte, à l'époque très ancienne où ce pays était gouverné par des lois ; ni les rois de France de notre temps, dont le pouvoir est plus réglé par les lois que dans tout autre royaume de notre temps. Les rois qui vivent sous de tels édits ne sont pas à compter au nombre des individus dont il faut considérer la nature pour voir si elle est semblable à celle de la foule. **Car on doit les comparer avec une foule réglée par les lois, comme ils le sont eux-mêmes. On trouvera alors en cette foule la même vertu que nous constatons chez les princes ; et l'on ne verra pas qu'elle domine avec orgueil, ni qu'elle serve avec bassesse.** [...]

Aussi ne faut-il pas accuser davantage la nature de la foule que celle des princes, car ils se trompent tous, quand ils peuvent sans crainte se tromper. Outre ceux que j'ai donnés, il y a de très nombreux exemples parmi les empereurs romains et parmi d'autres tyrans et d'autres princes : on trouve chez eux plus d'inconstance et de variations que l'on n'en a jamais trouvées chez aucune foule.

Je conclus donc contre l'opinion générale, qui prétend que les peuples, quand ils ont le pouvoir, sont changeants, inconstants

et ingrats. Et j'affirme que ces défauts ne sont pas différents chez les peuples et chez les princes. Qui accuse les princes et les peuples conjointement peut dire la vérité ; mais, s'il en excepte les princes, il se trompe. Car un peuple qui gouverne et est bien réglementé est aussi constant, sage et reconnaissant, et même davantage, qu'un prince estimé pour sa sagesse. Et, d'autre part, un prince affranchi des lois est plus ingrat, changeant et dépourvu de sagesse qu'un peuple.

La différence de leurs conduites ne naît pas de la diversité de leur nature, parce qu'elle est identique chez tous — et, s'il y a une supériorité, c'est celle du peuple ; **mais du plus ou moins de respect qu'ils ont pour les lois**, sous lesquelles ils vivent l'un et l'autre. [...]

Quant à la sagesse et à la constance, je dis qu'un peuple est plus sage, plus constant et plus avisé qu'un prince. Ce n'est pas sans raison que l'on compare la parole d'un peuple à celle de Dieu. Car on voit que l'opinion générale réussit merveilleusement dans ses pronostics ; de sorte qu'elle semble prévoir par une vertu occulte le bien et le mal qui l'attendent. Quant à son jugement, il arrive rarement, lorsqu'un peuple entend deux orateurs opposés et de force égale, qu'il ne choisisse pas le meilleur avis et qu'il ne soit pas capable de discerner la vérité qu'on lui dit. **Si, dans les entreprises risquées ou qui lui semblent profitables, il se trompe, un prince se trompe aussi très souvent dans ses passions, qui sont beaucoup plus nombreuses que celles du peuple.** On voit aussi que dans le choix des magistrats il fait un bien meilleur choix que les princes, et on ne persuadera jamais un peuple qu'il est bon d'élever à de hautes dignités un homme de mauvaise réputation et de mœurs corrompues : chose dont on persuade aisément un prince, et de mille façons. On voit un peuple avoir une chose en horreur et conserver plusieurs siècles cette opinion ; ce que l'on ne voit pas chez un prince. [...]

On voit en outre que **les cités où le peuple gouverne font en très peu de temps des progrès inouïs : beaucoup plus grands que les cités qui ont toujours vécu sous un prince.** C'est ce que fit Rome après l'expulsion des rois et Athènes après qu'elle se fut délivrée de Pisistrate. Ceci ne peut provenir que du fait que le **gouvernement des peuples est meilleur que celui des princes.**

Je ne veux pas que l'on objecte à mon opinion tout ce que notre historien a dit dans le texte cité ci-dessus et dans d'autres. Car **si l'on examine tous les désordres des peuples, tous les désordres des princes, toutes les gloires des peuples et toutes celles des princes, on voit que le peuple est largement**

supérieur en vertu et en gloire. Si les princes sont supérieurs aux peuples dans l'élaboration des lois, dans la création des régimes politiques, dans l'établissement de statuts et de nouvelles institutions, les peuples sont tellement supérieurs dans le maintien des choses établies qu'ils ajoutent assurément à la gloire de ceux qui les établissent.

En somme et pour conclure, je dirai que les régimes princiers et républicains qui ont duré longtemps ont eu besoin les uns et les autres d'être régis par des lois. Car **un prince qui peut faire ce qu'il veut est fou ; un peuple qui peut faire ce qu'il veut n'est pas sage.**

Si l'on parle donc d'un prince contraint par les lois et d'un peuple lié par elles, on trouve plus de vertu dans le peuple que chez le prince. Si l'on parle d'un prince et d'un peuple sans lois, on trouve moins d'erreurs dans le peuple que chez le prince : étant moindres, elles trouveront de plus grands remèdes. En effet, un homme de bien peut parler à un peuple agité et vivant dans la licence et il peut aisément le ramener sur le bon chemin. Il n'est personne qui puisse parler à un mauvais prince et il n'y a pas d'autre remède que l'épée. D'où l'on peut conjecturer la gravité de la maladie dont ils souffrent l'un et l'autre. **Si les paroles suffisent pour guérir la maladie du peuple et s'il faut une épée pour celle du prince,** chacun peut penser que, là où il faut plus de soin, il y a de plus grandes fautes. **Quand un peuple est sans lois, on ne craint pas ses folies et l'on n'a pas peur des maux qu'il peut présentement commettre, mais de ceux qui peuvent apparaître, car un tyran peut naître au milieu d'une telle confusion. Avec les mauvais princes, c'est le contraire qui arrive : on craint les maux présents et on espère dans le futur, car on se persuade que son mauvais comportement peut faire naître la liberté. Vous voyez donc la différence qu'il y a entre l'un et l'autre : elle est entre les choses présentes et celles à venir.** Les cruautés de la foule visent ceux dont elle craint qu'ils ne s'emparent du bien public ; celles d'un prince visent ceux dont il craint qu'ils ne s'emparent de ses biens.

L'opinion défavorable au peuple vient de ce que tout le monde en dit du mal sans crainte et librement, même lorsqu'il gouverne ; on critique toujours les princes avec mille craintes et soupçons.

Source : Machiavel, "Discours sur la Première Décade de Tite-Live" (1531), Livre 1, Chapitre LVIII : *"La foule est plus sage et plus constante qu'un prince"*. Édition Robert Laffont, collection Bouquins, traduction Christian Bec (1996), pages 284 à 288.

Les récits de *The Slave Ship* s'appuient sur trente ans de travail à partir d'archives maritimes et judiciaires, de correspondances, de mémoires, d'articles de journaux, autrement dit à partir de tous les documents qui me permettaient de comprendre ce que les personnes présentes sur les [navires] négriers pensaient, disaient et faisaient. Ces sources ont été pour moi une manière d'écrire *contre les approches qui font disparaître les sujets humains dans un système abstrait, dissimulant par là l'extrême violence sur laquelle était fondé ce système.*

Le fait que l'on retrouve une bonne part des méthodes d'analyse de l'économie contemporaine dans la manière dont les marchands d'esclaves du XVIII^{ème} siècle écrivaient et pensaient leur activité m'a frappé : ce n'est pas une simple coïncidence.

Pour ce livre, j'ai utilisé des données et des analyses quantitatives, puisées notamment dans la Trans-Atlantic Slave Trade Database, qui fournit des renseignements sur presque 35 000 déportations d'esclaves. En mettant l'accent sur les aspects humains de ce commerce, je n'ai fait que réaffirmer la thèse de l'anthropologue marxiste Eric Wolf : « le monde des hommes constitue une multiplicité, une totalité de processus interdépendants, et **les recherches qui décomposent cette totalité et ne parviennent pas ensuite à la reconstituer falsifient la réalité.** »

La chose est bien connue, a dit Charles Wright Mills, l'empirisme abstrait a une regrettable tendance à décomposer la réalité, à se focaliser sur l'une de ses parties et à prétendre de façon erronée que cette partie est la seule qui compte véritablement. C'est exactement ce en quoi consiste la « **violence de l'abstraction** ».

Marcus Rediker, entretien avec Yves Citton dans La Revue Des Livres n°2, décembre 2011, p.25.

**Qui a construit Thèbes aux sept portes ?
Dans les livres, on donne les noms des Rois.
Les Rois ont-ils traînés les blocs de pierre ?**

Bertolt Brecht (1898-1956).

Questions que pose un ouvrier qui lit (1935).

**Ann Lauterbach : « La poésie est l'aversion pour ce qui affirme son pouvoir. La poésie est ce qui résiste à la domination. »
C'est une donnée cruciale de l'histoire vue d'en bas.**

Marcus Rediker, entretien avec Yves Citton dans La Revue Des Livres n°2, décembre 2011, p.27.

**Ma propre conscience est mon église
et ma seule religion est de faire le bien.**

Thomas Paine (1737-1809).

La langue est une prison.

La posséder c'est l'agrandir un peu.

Pierre Baillargeon. Commerces, Variétés (Québec) 1947.

**Peuple, souviens-toi que si dans la République
la justice ne règne pas avec un empire absolu,
la liberté n'est qu'un vain nom.**

Maximilien Robespierre, 26 juillet 1794.

**Tous ces sénateurs [recevant les banquiers en
audience publique] faisaient penser à une
délégation de poulets venant implorer le renard
de leur donner sa recette pour la viande grillée.**

Seuls les freins imposés aux magistrats font les nations libres ; et c'est le défaut de ces freins qui les rend esclaves.

Les nations sont libres lorsque les magistrats qui les gouvernent sont confinés à l'intérieur de certaines **limites qui leur sont assignées par le peuple**, et lorsqu'ils agissent en vertu de **règles qui leur sont prescrites par le peuple**.

Elles sont esclaves en revanche lorsque leurs magistrats choisissent les règles qui leur conviennent et n'agissent qu'en fonction de leurs désirs et de leurs humeurs.

John Trenchard, cité dans Reid, 1988, p. 48, lui-même cité par Philip Pettit, dans Républicanisme. Une théorie de la liberté et du gouvernement (1997), p.282.

L'accumulation de tous les pouvoirs, le législatif, l'exécutif et le judiciaire, entre les mêmes mains, qu'il s'agisse d'un monarque, du petit nombre ou du peuple, que ce soit par droit d'hérédité, par usurpation, ou par le biais d'élections, peut à juste titre passer pour la définition même de la tyrannie.

Madison, dans Le Fédéraliste n° 47, cité par Philip Pettit, dans Républicanisme. Une théorie de la liberté et du gouvernement (1997), p.235.

J'établis la nécessité des contraintes constitutionnelles en montrant que les dispositifs républicains ne doivent pas pouvoir être manipulés par ceux qui exercent le pouvoir.

Philip Pettit, Républicanisme. Une théorie de la liberté et du gouvernement (1997), p.228.

Souvenez-vous que ne pas obtenir ce que vous voulez
est parfois un merveilleux coup de chance.

Il y a un ange enfermé dans cette pierre et je m'efforce de le libérer.
Michel-Ange.

Que tous les grands de la terre et tous les nobles fussent
étranglés et pendus avec les boyaux des prêtres.

Jean Meslier, curé d'Etrépigny (1664-1729).



Bonne année

Tous ces cadeaux, en temps d'étrennes, arrivent à remuer plus de tristesses que de joies. Car personne n'est assez riche pour entrer dans l'année nouvelle sans faire beaucoup d'additions ; et plus d'un gémit en secret sur les nids à poussière qu'il aura reçus des uns et des autres, et qu'il aura donnés aux uns et aux autres, **pour enrichir les marchands**. J'entends encore cette petite fille, dont les parents ont beaucoup d'amis, et qui disait, en considérant le premier buvard qu'elle recevait à une fin d'année : « Bon, voilà les buvards qui arrivent. » Il y a bien de l'indifférence, et aussi des colères rentrées, dans cette fureur de donner. **L'obligation gâte tout**. Et en même temps les bonbons de chocolat chargent l'estomac et nourrissent la misanthropie. Bah ! Donnons vite, et mangeons vite ; ce n'est qu'un moment à passer.

Venons au sérieux. Je vous souhaite la bonne humeur. Voilà ce qu'il faudrait offrir et recevoir. Voilà la vraie politesse qui enrichit tout le monde, et d'abord celui qui donne. Voilà le trésor qui se multiplie par l'échange. On peut le semer le long des rues, dans les tramways, dans les kiosques à journaux ; il ne s'en perdra pas un atome. Elle poussera et fleurira partout où vous l'aurez jetée. Quand il se fait, à quelque carrefour, un entrelacement de voitures, ce ne sont que jurons et invectives, et les chevaux tirent de toutes leurs forces, ce qui fait que le mal s'aggrave de lui-même. Tout embarras est ainsi ; facile à démêler si l'on voulait **sourire**, mesurer ses efforts, détendre un peu toutes les colères qui tirent à hue et à dia, mais bientôt nœud gordien, au contraire, si l'on tire en grinçant des dents sur tous les bouts de corde. Madame grince ; la cuisinière grince ; le gigot sera trop cuit ; de là des discours furibonds. **Pour que tous ces Prométhées fussent déliés et libres, il ne fallait pourtant qu'un sourire au bon moment. Mais personne ne songe à une chose aussi simple. Tous travaillent à bien tirer sur la corde qui les étrangle.**

La vie en commun multiplie les maux. Vous entrez dans un restaurant. Vous jetez un regard ennemi au voisin, un autre au menu, un autre au garçon. C'en est fait. La mauvaise humeur court d'un visage à l'autre ; tout se heurte autour de vous ; il y aura peut-être des verres cassés, et le garçon battra sa femme ce soir. Saisissez bien ce mécanisme et cette **contagion** ; vous voilà magicien et donneur de joie ; dieu bienfaisant partout. Dites une bonne parole, un bon merci ; soyez bon pour le veau froid ; vous pourrez suivre cette vague de bonne humeur jusqu'aux plus petites plages ; le garçon interpellera la cuisine d'un autre ton, et les gens passeront autrement entre les chaises ; ainsi la vague de bonne humeur s'élargira autour de vous, allégera toutes choses et vous-même. **Cela est sans fin. Mais veillez bien au départ. Commencez bien la journée, et commencez bien l'année.** Quel tumulte dans cette rue étroite ! que d'injustices, que de violences ! le sang coule ; il faudra que les juges s'en mêlent. Tout cela pouvait être évité par la prudence d'un seul cocher, par un tout petit mouvement de ses mains. **Sois donc un bon cocher. Donne-toi de l'aise sur ton siège, et tiens ton cheval en main.**

Émile Chartier, dit ALAIN, Propos, 2 janvier 1910.

Une forme quelconque de protection est nécessaire face au risque de mouvements massifs et nerveux des flux de capitaux.

Nurkse, Rapport de la Société des Nations L'expérience monétaire internationale, 1944, p. 188.

Non simplement comme caractéristique de la transition, mais en tant qu'accord permanent, le plan accorde à tous les Gouvernements membres le droit explicite de contrôler tous les mouvements de capitaux. Ce qui avait habituellement été de l'hérésie est maintenant adopté comme orthodoxe.

Keynes, travaux préparatoires à la Conférence de Bretton Woods, 1944.

L'histoire est un perpétuel recommencement.

Thucydide.

Celui qui ne connaît pas l'histoire est condamné à la revivre.

Karl Marx.

La libéralisation financière propage ses effets bien au-delà de l'économie. On sait depuis longtemps que c'est aussi une arme puissante contre la démocratie. La libre circulation des capitaux crée ce que certains ont appelé un « parlement virtuel » des investisseurs et des prêteurs, qui suivent de près les décisions prises par les gouvernements et « votent » contre elles lorsqu'elles sont considérées comme irrationnelles. C'est-à-dire lorsqu'elles bénéficient aux peuples plutôt qu'aux cercles restreints des puissances du secteur privé. Les investisseurs et les prêteurs peuvent « voter » soit par une fuite des capitaux, soit par des attaques contre les monnaies et autres moyens d'action offerts par la libéralisation financière. C'est une des raisons pour lesquelles le système de Bretton Woods mis en place par les États-Unis et la Grande-Bretagne après la deuxième guerre mondiale avait institué le contrôle des capitaux et la réglementation du cours des devises. [...]

John Maynard Keynes, qui négociait au nom des Britanniques, considérait que le plus important succès de Bretton Woods était la mise en place du droit pour les gouvernements de restreindre les mouvements de capitaux.

En un fort contraste avec cette période, dans la phase néo-libérale qui a fait suite à l'effondrement du système de Bretton Woods dans les années 1970, le Trésor américain considère désormais la libre circulation des capitaux comme un "droit

fondamental", à la différence de ces prétendus "droits" qui sont pourtant garantis par la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme : santé, éducation, emploi décent, sécurité et autres droits que les gouvernements Reagan et Bush ont considéré comme autant de « lettres au Père Noël", "absurdes", de simples "mythes".

Noam Chomsky, 2008, www.noam-chomsky.fr

Le capitalisme international, et cependant individualiste, aujourd'hui en décadence, aux mains duquel nous nous sommes trouvés après la guerre, n'est pas une réussite. Il est dénué d'intelligence, de beauté, de justice, de vertu, et il ne tient pas ses promesses. En bref, il nous déplaît et nous commençons à le mépriser. Mais quand nous nous demandons par quoi le remplacer, nous sommes extrêmement perplexes [...]

La question est de savoir si nous sommes prêts à **quitter l'état de laisser-faire** du dix-neuvième siècle pour entrer dans une époque de socialisme libéral, c'est-à-dire un système nous permettant d'agir en tant que communauté organisée avec des buts communs, **et disposés à promouvoir la justice sociale et économique tout en respectant et protégeant l'individu.**

John Maynard Keynes.

Il n'y a rien dans les principes du libéralisme qui permette d'en faire un dogme immuable ; il n'y a pas de règles stables, fixées une fois pour toutes. Il y a un principe fondamental : à savoir que dans la conduite de nos affaires nous devons faire le plus grand usage possible des forces sociales spontanées, et recourir le moins possible à la coercition. Mais ce principe peut comporter une infinie variété d'applications. Il y a, en particulier, une immense différence entre créer librement un système où la concurrence jouera le rôle le plus bienfaisant possible, et accepter passivement les institutions telles qu'elles sont.

Rien n'a sans doute tant nui à la cause libérale que l'insistance butée de certains libéraux sur certains principes massifs, comme avant tout la règle du laissez-faire.

F.A. Hayek, *La route de la servitude*, 1946.

Source de ce petit florilège : [Olivier Brumaire \(reformons-le-capitalisme.fr\)](http://olivierbrumaire.free.fr/reformons-le-capitalisme.fr)



C'est alors qu'apparut le renard:

- Bonjour, dit le renard.
- Bonjour, répondit poliment le petit prince, qui se retourna mais ne vit rien.
- Je suis là, dit la voix, sous le pommier.
- Qui es-tu ? dit le petit prince. Tu es bien joli...
- Je suis un renard, dit le renard.
- Viens jouer avec moi, lui proposa le petit prince. Je suis tellement triste...
- Je ne puis pas jouer avec toi, dit le renard. Je ne suis pas apprivoisé.
- Ah! pardon, fit le petit prince.

Mais, après réflexion, il ajouta:

- Qu'est-ce que signifie "apprivoiser" ?
- Tu n'es pas d'ici, dit le renard, que cherches-tu ?
- Je cherche les hommes, dit le petit prince. Qu'est-ce que signifie "apprivoiser" ?
- Les hommes, dit le renard, ils ont des fusils et ils chassent. C'est bien gênant ! Ils élèvent aussi des poules. C'est leur seul intérêt. Tu cherches des poules ?
- Non, dit le petit prince. Je cherche des amis. Qu'est-ce que signifie "apprivoiser" ?
- C'est une chose trop oubliée, dit le renard. Ça signifie "créer des liens..."
- Créer des liens ?
- Bien sûr, dit le renard. Tu n'es encore pour moi qu'un petit garçon tout semblable à cent mille petits garçons. Et je n'ai pas besoin de toi. Et tu n'as pas besoin de moi non plus. Je ne suis pour toi qu'un renard semblable à cent mille renards. Mais, si tu m'apprivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre. Tu seras pour moi unique au monde. Je serai pour toi unique au monde...
- Je commence à comprendre, dit le petit prince. Il y a une fleur... je crois qu'elle m'a apprivoisé...
- C'est possible, dit le renard. On voit sur la Terre toutes sortes de choses...
- Oh! ce n'est pas sur la Terre, dit le petit prince.

Le renard parut très intrigué :

- Sur une autre planète ?
- Oui.
- Il y a des chasseurs, sur cette planète-là ?
- Non.
- Ça, c'est intéressant ! Et des poules ?
- Non.
- Rien n'est parfait, soupira le renard.

Mais le renard revint à son idée:

- Ma vie est monotone. Je chasse les poules, les hommes me chassent. Toutes les poules se ressemblent, et tous les hommes se ressemblent. Je m'ennuie donc un peu. Mais, si tu m'apprivoises, ma vie sera comme

ensoleillée. Je connaîtrai un bruit de pas qui sera différent de tous les autres. Les autres pas me font rentrer sous terre. Le tien m'appellera hors du terrier, comme une musique. Et puis regarde ! Tu vois, là-bas, les champs de blé ? Je ne mange pas de pain. Le blé pour moi est inutile. Les champs de blé ne me rappellent rien. Et ça, c'est triste ! Mais tu as des cheveux couleur d'or. Alors ce sera merveilleux quand tu m'auras apprivoisé ! Le blé, qui est doré, me fera souvenir de toi. Et j'aimerai le bruit du vent dans le blé...

Le renard se tut et regarda longtemps le petit prince :

- S'il te plaît... apprivoise-moi ! dit-il.

- Je veux bien, répondit le petit prince, mais je n'ai pas beaucoup de temps. J'ai des amis à découvrir et beaucoup de choses à connaître.

- On ne connaît que les choses que l'on apprivoise, dit le renard. Les hommes n'ont plus le temps de rien connaître. Ils achètent des choses toutes faites chez les marchands. Mais comme il n'existe point de marchands d'amis, les hommes n'ont plus d'amis. Si tu veux un ami, apprivoise-moi !

- Que faut-il faire ? dit le petit prince.

- Il faut être très patient, répondit le renard. Tu t'assoiras d'abord un peu loin de moi, comme ça, dans l'herbe. Je te regarderai du coin de l'œil et tu ne diras rien. Le langage est source de malentendus. Mais, chaque jour, tu pourras t'asseoir un peu plus près...

Le lendemain revint le petit prince.

- Il eût mieux valu revenir à la même heure, dit le renard. Si tu viens, par exemple, à quatre heures de l'après-midi, dès trois heures je commencerai d'être heureux. Plus l'heure avancera, plus je me sentirai heureux. A quatre heures, déjà, je m'agiterai et m'inquiéterai ; je découvrirai le prix du bonheur ! Mais si tu viens n'importe quand, je ne saurai jamais à quelle heure m'habiller le cœur... Il faut des rites.

- Qu'est-ce qu'un rite ? dit le petit prince.

- C'est aussi quelque chose de trop oublié, dit le renard. C'est ce qui fait qu'un jour est différent des autres jours, une heure, des autres heures. Il y a un rite, par exemple, chez mes chasseurs. Ils dansent le jeudi avec les filles du village. Alors le jeudi est jour merveilleux ! Je vais me promener jusqu'à la vigne. Si les chasseurs dansaient n'importe quand, les jours se ressembleraient tous, et je n'aurais point de vacances.

Ainsi le petit prince apprivoisa le renard. Et quand l'heure du départ fut proche :

- Ah ! dit le renard... Je pleurerai.

- C'est ta faute, dit le petit prince, je ne te souhaitais point de mal, mais tu as voulu que je t'apprivoise...

- Bien sûr, dit le renard.

- Mais tu vas pleurer ! dit le petit prince.

- Bien sûr, dit le renard.

- Alors tu n'y gagnes rien !

- J'y gagne, dit le renard, à cause de la couleur du blé.

Puis il ajouta :

- Va revoir les roses. Tu comprendras que la tienne est unique au monde. Tu reviendras me dire adieu, et je te ferai cadeau d'un secret.

Le petit prince s'en fut revoir les roses:

- Vous n'êtes pas du tout semblables à ma rose, vous n'êtes rien encore, leur dit-il. Personne ne vous a apprivoisé et vous n'avez apprivoisé personne. Vous êtes comme était mon renard. Ce n'était qu'un renard semblable à cent mille autres. Mais j'en ai fait mon ami, et il est maintenant unique au monde.

Et les roses étaient bien gênées.

- Vous êtes belles, mais vous êtes vides, leur dit-il encore. On ne peut pas mourir pour vous. Bien sûr, ma rose à moi, un passant ordinaire croirait qu'elle vous ressemble. Mais à elle seule elle est plus importante que vous toutes, puisque c'est elle que j'ai arrosée. Puisque c'est elle que j'ai mise sous globe. Puisque c'est elle que j'ai abritée par le paravent. Puisque c'est elle dont j'ai tué les chenilles (sauf les deux ou trois pour les papillons). Puisque c'est elle que j'ai écoutée se plaindre, ou se vanter, ou même quelquefois se taire. Puisque c'est ma rose.

Et il revint vers le renard:

- Adieu, dit-il...

- Adieu, dit le renard. Voici mon secret. Il est très simple: on ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux.

- L'essentiel est invisible pour les yeux, répéta le petit prince, afin de se souvenir.

- C'est le temps que tu as perdu pour ta rose qui fait ta rose si importante.

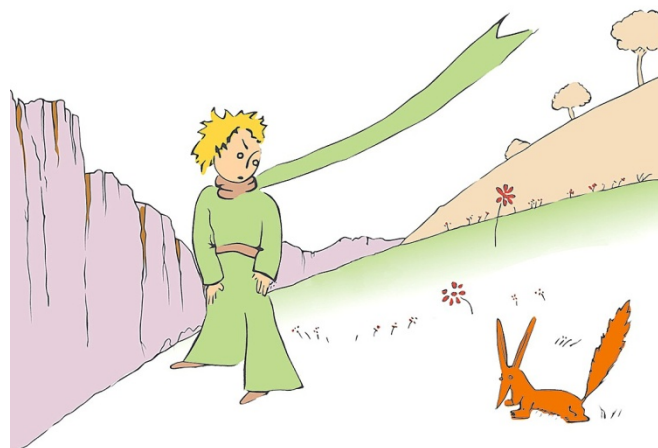
- C'est le temps que j'ai perdu pour ma rose... fit le petit prince, afin de se souvenir.

- Les hommes ont oublié cette vérité, dit le renard. Mais tu ne dois pas l'oublier. Tu deviens responsable pour toujours de ce que tu as apprivoisé. Tu es responsable de ta rose...

- Je suis responsable de ma rose... répéta le petit prince, afin de se souvenir.

Antoine de Saint-Exupéry, Le petit prince, chapitre 21.

(Ne pas rater la version dite par Gérard Philippe.)



Il faut avoir vécu dans cet isolement qu'on appelle Assemblée nationale, pour concevoir comment les hommes qui ignorent le plus complètement l'état d'un pays sont presque toujours ceux qui le représentent.

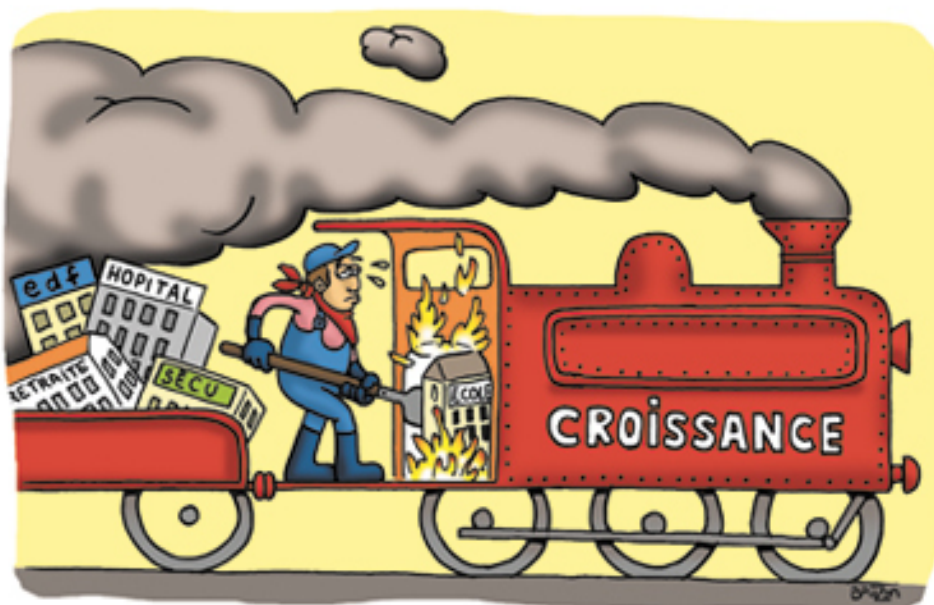
Pierre Joseph Proudhon - 1809-1865 - Confession d'un révolutionnaire

**Avant, des gens
braquaient
des banques.
Aujourd'hui,
c'est le contraire !**

G&W

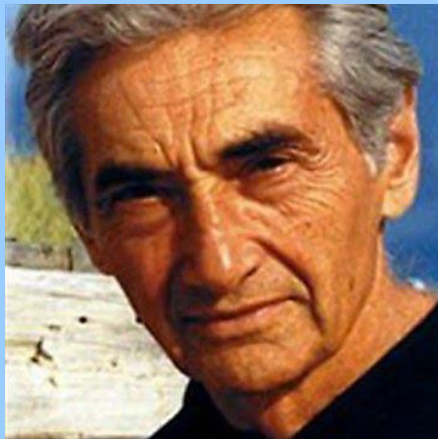
**"C'est de l'enfer des pauvres
qu'est fait le paradis des riches."**

Victor Hugo - 1802-1885



La désobéissance civile [...] n'est pas un problème, quoi qu'en disent ceux qui prétendent qu'elle menace l'ordre social et conduit droit à l'anarchie. Le vrai danger, c'est l'obéissance civile, la soumission de la conscience individuelle à l'autorité gouvernementale.

Howard Zin, L'Impossible Neutralité (1994).



Le jour est arrivé ou les propriétaires de toutes classes doivent sentir enfin qu'ils vont tomber sous la faux de l'anarchie [...] Les indigents préparent un sac universel.

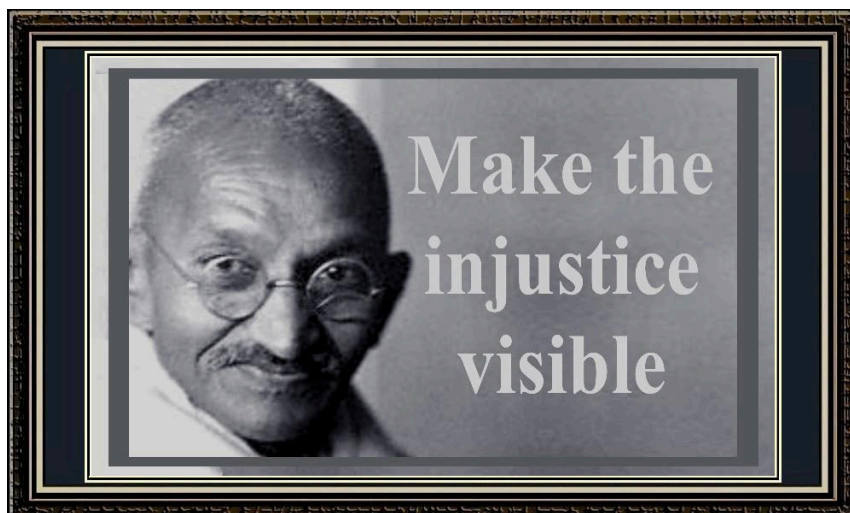
Mallet du Pan (terrorisé par le meurtre du maire Simonneau par le peuple affamé), 15 mars 1792, cité par Henri Guillemin dans "Silence aux pauvres !" (1989), p. 53.

« J'envoie ce livre dans le monde avec l'espoir qu'il déplaira à toutes les sectes politiques »

F. C. Dahlmann, "Die Politik" (1835), cité par Moisei Ostrogorski dans "La démocratie et les partis politiques".

Tant qu'on désire on peut se passer d'être heureux ; on s'attend à le devenir : si le bonheur ne vient point, l'espoir se prolonge, et le charme de l'illusion dure autant que la passion qui le cause. Ainsi cet état se suffit à lui-même, et l'inquiétude qu'il donne est une sorte de jouissance qui supplée à la réalité, qui vaut mieux peut-être. Malheur à qui n'a plus rien à désirer ! il perd pour ainsi dire tout ce qu'il possède. On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on espère et l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux. En effet, l'homme, avide et borné, fait pour tout vouloir et peu obtenir, a reçu du ciel une force consolante qui rapproche de lui tout ce qu'il désire, qui le soumet à son imagination, qui le lui rend présent et sensible, qui le lui livre en quelque sorte, et, pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce, le modifie au gré de sa passion. Mais tout ce prestige disparaît devant l'objet même ; rien n'embellit plus cet objet aux yeux du possesseur ; on ne se figure point ce qu'on voit ; l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on possède, l'illusion cesse où commence la jouissance. Le pays des chimères est en ce monde le seul digne d'être habité, et tel est le néant des choses humaines, qu'hors l'Être existant par lui-même il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas.

Jean-Jacques Rousseau, Julie ou La Nouvelle Héloïse (1761), 6^e partie, lettre VIII.



— Taisez-vous, qui que vous soyez, vous qui parlez ici, taisez-vous ! vous croyez être dans la question, vous n'y êtes pas.

La question, la voici. La justice vient, il y a un an à peine, de déchiquter un homme à Pamiers avec un eustache ; à Dijon, elle vient d'arracher la tête à une femme ; à Paris, elle fait, barrière Saint-Jacques, des exécutions inédites.

Ceci est la question. Occupez-vous de ceci.

Vous vous querellerez après pour savoir si les boutons de la garde nationale doivent être blancs ou jaunes, et si l'assurance est une plus belle chose que la certitude.

Messieurs des centres, messieurs des extrémités, le gros du peuple souffre !

Que vous l'appeliez république ou que vous l'appeliez monarchie, le peuple souffre, ceci est un fait.

Le peuple a faim, le peuple a froid. La misère le pousse au crime ou au vice, selon le sexe. Ayez pitié du peuple, à qui le bain prend ses fils, et le lupanar ses filles. Vous avez trop de forçats, vous avez trop de prostituées. Que prouvent ces deux ulcères ? Que le corps social a un vice dans le sang. Vous voilà réunis en consultation au chevet du malade ; **occupez-vous de la maladie.**

Cette maladie, vous la traitez mal. Étudiez-là mieux. Les lois que vous faites, quand vous en faites, ne sont que des palliatifs et des expédients. Une moitié de vos codes est routine, l'autre moitié empirisme.

La flétrissure était une cautérisation qui gangrenait la plaie ; peine insensée que celle qui pour la vie scellait et rivait le crime sur le criminel ! qui en faisait deux amis, deux compagnons, deux inséparables !

Le bain est un vésicatoire absurde qui laisse résorber, non sans l'avoir rendu pire encore, presque tout le mauvais sang qu'il extrait. La peine de mort est une amputation barbare.

Or, flétrissure, bain, peine de mort, trois choses qui se tiennent. Vous avez supprimé la flétrissure ; si vous êtes logiques, supprimez le reste.

Le fer rouge, le boulet et le couperet, c'étaient les trois parties d'un syllogisme.

Vous avez ôté le fer rouge ; le boulet et le couperet n'ont plus de sens. Farinace était atroce ; mais il n'était pas absurde.

Démontez-moi cette vieille échelle boiteuse des crimes et des peines, et refaites-la. Refaites votre pénalité, refaites vos codes, refaites vos prisons, refaites vos juges. Remettez les lois au pas des mœurs.

Messieurs, il se coupe trop de têtes par an en France. Puisque vous êtes en train de faire des économies, faites-en là-dessus.

Puisque vous êtes en verve de suppressions, supprimez le bourreau. Avec la solde de vos quatre-vingts bourreaux, vous payerez six cents maîtres d'école.

Songez au gros du peuple. Des écoles pour les enfants, des ateliers pour les hommes.

Savez-vous que la France est un des pays de l'Europe où il y a le moins de natifs qui sachent lire ! Quoi ! là Suisse sait lire, la Belgique. sait lire, le Danemark sait lire, la Grèce sait lire, l'Irlande sait lire, et la France ne sait pas lire ? c'est une honte.

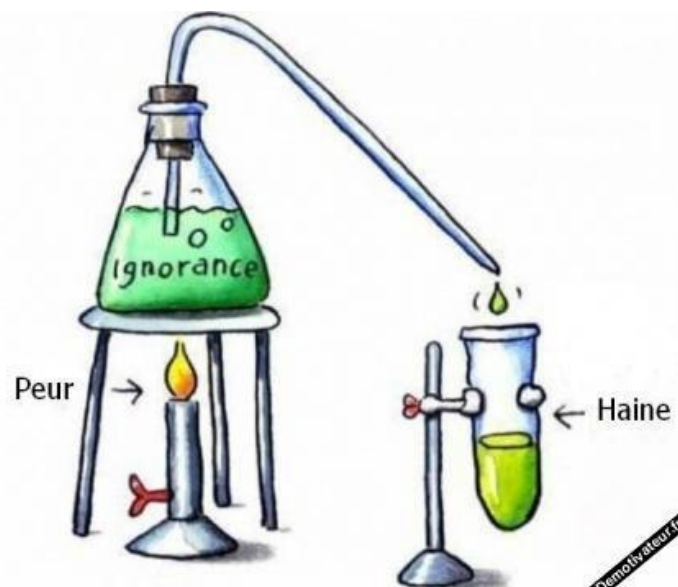
Allez dans les bagnes. Appelez autour de vous toute la chiourme. Examinez un à un tous ces damnés de la loi humaine. Calculez l'inclinaison de tous ces profils, tâtez tous ces crânes. Chacun de ces hommes tombés a au-dessous de lui son type bestial ; il semble que chacun d'eux soit le point d'intersection de telle ou telle espèce animale avec l'humanité. Voici le loup-cervier, voici le chat, voici le singe, voici le vautour, voici la hyène. Or, de ces pauvres têtes mal conformées, le premier tort est à la nature sans doute, le second à l'éducation.

La nature a mal ébauché, l'éducation a mal retouché l'ébauche. Tournez vos soins de ce côté. Une bonne éducation au peuple. Développez de votre mieux ces malheureuses têtes, afin que l'intelligence qui est dedans puisse grandir.

Les nations ont le crâne bien ou mal fait selon leurs institutions.

Rome et la Grèce avaient le front haut. Ouvrez le plus que vous pourrez l'angle facial du peuple.

Victor Hugo, Claude Gueux, plaidoyer contre la peine de mort (1834).



[...]

Loin que le chef ait un intérêt naturel au bonheur des particuliers, il ne lui est pas rare de chercher le sien dans leur misère. La magistrature est-elle héréditaire, c'est souvent un enfant qui commande à des hommes : est-elle élective, mille inconvénients se font sentir dans les élections, et l'on perd dans l'un et l'autre cas tous les avantages de la paternité. Si vous n'avez qu'un seul chef, vous êtes à la discrétion d'un maître qui n'a nulle raison de vous aimer; si vous en avez plusieurs, il faut supporter à la fois leur tyrannie et leurs divisions. En un mot, les abus sont inévitables et leurs suites funestes dans toute société, où l'intérêt public et les lois n'ont aucune force naturelle, et sont sans cesse attaqués par l'intérêt personnel et les passions du chef et des membres.

[...]

Je prie mes lecteurs de bien distinguer entre *l'économie publique* dont j'ai à parler, et que j'appelle *gouvernement*, de l'autorité suprême que j'appelle *souveraineté*; distinction qui consiste en ce que l'une a le droit législatif, et oblige en certains cas le corps même de la nation, tandis que l'autre n'a que la puissance exécutive, et ne peut obliger que les particuliers.

[...]

et en général ce serait une grande folie d'espérer que ceux qui dans le fait sont les maîtres préféreront un autre intérêt au leur.

[...]

Plus vous multipliez les lois, plus vous les rendez méprisables : et tous les surveillants que vous instituez ne sont que de nouveaux infracteurs destinés à partager avec les anciens, ou à faire leur pillage à part.

[...]

Toute l'habileté de ces grands politiques est de fasciner tellement les yeux de ceux dont ils ont besoin, que chacun croie travailler pour son intérêt en travaillant pour *le leur* ; je dis le leur, si tant est qu'en effet le véritable intérêt des chefs soit d'anéantir les peuples pour les soumettre, et de ruiner leur propre bien pour s'en assurer la possession.

[...]

Les mœurs publiques suppléent au génie des chefs; et plus la vertu règne, moins les talents sont nécessaires. L'ambition même est mieux servie par le devoir que par l'usurpation : le peuple convaincu que ses chefs ne travaillent qu'à faire son bonheur, les dispense par sa déférence de travailler à affermir leur pouvoir ; et l'histoire nous montre en mille endroits que l'autorité qu'il accorde à ceux qu'il aime et dont il est aimé, est cent fois plus absolue que toute la tyrannie des usurpateurs.

[...]

Ce n'est pas assez de dire aux citoyens, soyez bons; il faut leur apprendre à l'être ; et l'exemple même, qui est à cet égard la première leçon, n'est pas le seul moyen qu'il faille employer : l'amour de la patrie est le plus efficace ; car comme je l'ai déjà dit, tout homme est vertueux quand sa volonté particulière est conforme en tout à la volonté générale, et nous voulons volontiers ce que veulent les gens que nous aimons.

Jean-Jacques Rousseau, Discours sur l'économie politique (1755)

La crainte de la mort violente, la méfiance envers les proches, le rejet de tous les fanatismes idéologiques et le désir d'une vie enfin tranquille et pacifiée, tel semble donc être, en dernière instance, l'horizon historique réel de cette nouvelle « manière d'être » que les Modernes ne vont plus cesser, dorénavant, de revendiquer. (p. 27)

[...] La seule « guerre » qui demeurera concevable, dans un tel dispositif philosophique, est la *guerre de l'homme contre la nature*, conduite avec les armes de la science et de la technologie ; *guerre de substitution*, dont les Modernes vont précisément attendre qu'elle détourne vers le *travail* et l'*industrie* la plus grande partie des énergies jusque-là consacrées à la guerre de l'homme contre l'homme [A].

[A]

L'idée que le travail et l'industrie constituent, d'une certaine façon, une continuation de la guerre par d'autres moyens est au centre du **positivisme d'Auguste Comte**. « Il n'y a que deux buts d'activité possibles pour une société — écrit-il ainsi — ce sont l'action violente sur le reste de l'espèce humaine, ou la *conquête*, et l'action sur la nature, pour la modifier à l'avantage de l'homme, ou la *production* (...). Le but militaire était celui de l'ancien système, le but industriel est celui du nouveau » (*Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société*, 1822).

Nietzsche avait donc parfaitement saisi le lien moderne entre l'idéal pacifiste et la guerre contre la nature lorsqu'il écrivait (*Aurore*, §173) que **dans une société « qui adore la sécurité comme la divinité suprême », le travail constitue nécessairement « la meilleure des polices »**.

Notons que **Polanyi** propose, à ce sujet, une analyse très intéressante des conditions d'apparition de la politique capitaliste, au début du XIX^e siècle :

« **Nous avançons que le facteur entièrement nouveau fut l'apparition d'un parti de la paix (*peace interest*) très actif.** Traditionnellement, un parti de ce genre était considéré comme étranger au domaine du système étatique. La paix, avec ses conséquences pour les arts et métiers, était à mettre au rang des simples ornements de la vie. L'Église pouvait prier pour la paix comme elle l'eût fait pour une riche moisson, mais, touchant à l'action de l'État, elle n'en soutenait pas moins l'intervention armée. Les gouvernements subordonnaient la paix à la sécurité et à la souveraineté, c'est-à-dire à des objectifs qui ne pouvaient être atteints que par des moyens extrêmes. On tenait peu de choses pour aussi préjudiciables à une communauté que l'existence en son sein d'un intérêt de paix organisé. Encore dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, Jean-Jacques Rousseau s'en prenait aux gens de négoce pour leur manque de patriotisme, car il les suspectait de préférer la paix à la liberté.

Après 1815, le changement est soudain et complet. Les remous de la Révolution française renforcent la marée montante de la révolution industrielle pour faire du commerce pacifique un intérêt universel. Metternich proclame que ce que veulent les peuples de l'Europe, ce n'est pas la liberté, c'est la paix. Gentz traite les patriotes de nouveaux barbares. L'Église et le trône entreprennent la dénationalisation de l'Europe. Ils tirent argument à la fois de la férocité de la guerre sous ses nouvelles formes populaires et de la valeur tellement plus grande de la paix pour les économies naissantes.

[Les porteurs du nouvel « intérêt de la paix » étaient, comme à l'ordinaire, ceux qui en bénéficiaient en premier, à savoir ce cartel de dynastes et de féodaux dont la situation était menacée par la vague révolutionnaire de patriotisme qui balayait le Continent. Pendant un tiers de siècle environ, la Sainte-Alliance fournit ainsi la force coercitive et l'impulsion idéologique que nécessitait une politique de paix active ; ses armées sillonnaient l'Europe en réprimant les minorités et en jugulant les majorités.]¹. »

1. Karl Polanyi, *La Grande Transformation*, Gallimard, 1983, p. 25-26.

Jean-Claude Michéa, *"L'empire du moindre mal. Essai sur la civilisation libérale."* (2011)

En ce jour historique, voici ce que Lindbergh dit devant la Chambre des Députés :

"Cette Loi établit le trust le plus gigantesque de la terre. Lorsque le Président signera ce projet de loi, un gouvernement invisible, celui de la puissance monétaire, sera légalisé.

Le peuple peut ne pas s'en rendre immédiatement compte, mais le jour du jugement n'est distant que de quelques années. Les trusts réaliseront bientôt qu'ils sont allés trop loin, même pour leur propre bien. Pour se délivrer de la puissance monétaire, le peuple devra faire une déclaration d'indépendance. Il pourra le faire en prenant le contrôle du Congrès.

Ceux de Wall Street n'auraient pas pu nous tromper si vous, les Députés et les Sénateurs, n'aviez fait de ce Congrès une fumisterie [...] Si nous avons un Congrès du peuple, il y aurait la stabilité.

Le plus grand crime du Congrès est son système monétaire. Le pire crime législatif de tous les temps est perpétré par ce projet de loi bancaire. Les groupes parlementaires et les chefs de partis ont de nouveau agi pour empêcher le peuple d'obtenir le bénéfice de son propre gouvernement."

Le 23 décembre 1913, le New York Times publia un commentaire en éditorial qui contrastait avec la critique de Lindbergh, "Le Projet de Loi Monétaire et Bancaire s'est amélioré et s'est renforcé à chaque aller-retour d'un bout à l'autre du Capitole. Le Congrès a travaillé sous la supervision du public afin de créer cette loi."

Par « supervision du public », le Times voulait visiblement dire **Paul Warburg, lequel avait conservé pendant plusieurs jours un petit bureau dans les locaux du Capitole, d'où il avait dirigé la campagne victorieuse d'avant Noël** qui permit de faire passer cette loi et où les sénateurs et les députés se rendaient toutes les heures, à sa demande, pour exécuter sa stratégie.

Eustace Mullins, LES SECRETS DE LA RÉSERVE FÉDÉRALE. La « London Connection » (1952).

« Le rôle du public ne consiste pas vraiment à exprimer ses opinions, mais à s'aligner ou non derrière une opinion. Cela posé, il faut cesser de dire qu'un gouvernement démocratique peut être l'expression directe de la volonté du peuple. »

« Le peuple doit être mis à sa place, afin que les hommes responsables puissent vivre sans crainte d'être piétinés ou encornés par le troupeau de bêtes sauvages. »

Walter Lippmann, "L'opinion publique" (1922) et "Le public fantôme" (1925), 2 passages cités par Hervé Kempf, dans "L'oligarchie ça suffit, vive la démocratie" (2011), p 87.

« Plusieurs des problèmes de gouvernance aux États-Unis aujourd'hui découlent d'un excès de démocratie [...]. Ce qui est nécessaire est un degré plus grand de modération dans la démocratie ».

« Le bon fonctionnement d'un système politique démocratique requiert habituellement une certaine mesure d'apathie et de non-engagement d'une partie des individus et des groupes. »

« Nous en sommes venus à reconnaître qu'il y a potentiellement des limites désirables à la croissance économique. Il y a aussi potentiellement des limites désirables à l'extension indéfinie de la démocratie politique. »

Samuel Huntington, Rapport annuel de la Trilatérale, en 1975, intitulé "Crisis of Democracy" et cité par Hervé Kempf, dans "L'oligarchie ça suffit, vive la démocratie" (2011), p. 20.

Les millionnaires eux-mêmes aperçoivent la nécessité d'une action commune.

Il est plus facile de dominer la masse qu'un petit auditoire. L'adhésion de celle-là est en effet tumultueuse, sommaire, inconditionnée. Une fois suggestionnée, elle n'admet pas volontiers les contradictions, surtout de la part d'individus isolés. Une grande multitude réunie dans un petit espace est incontestablement plus accessible à la panique aveugle ou à l'enthousiasme irréfléchi qu'une petite réunion dont les membres peuvent tranquillement discuter entre eux.

[...]

Actes et paroles sont moins pesés par la foule que par les individus ou les petits groupes dont elle se compose. C'est là un fait incontestable. Il est une des manifestations de la pathologie de la foule. **La multitude annihile l'individu, et, avec lui, sa personnalité et son sentiment de responsabilité.**

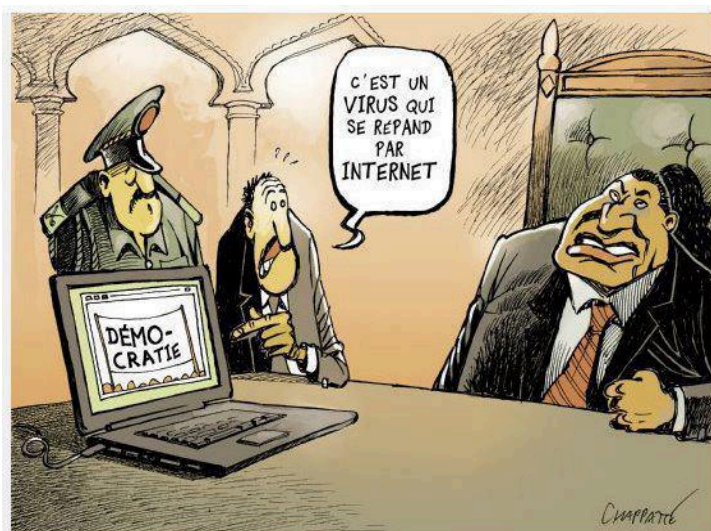
Au milieu des ruines du vieux monde moral des masses, reste seule intacte la colonne triomphale du besoin religieux.

Les masses se comportent souvent à l'égard de leurs chefs comme ce statuaire de la Grèce antique qui, après avoir modelé un Jupiter tonnant, tombe à genoux, plein d'adoration devant sa propre œuvre.

*Robert Michels, "Les partis politiques.
Essai sur les tendances oligarchiques des démocraties." (1911)*

« Au milieu de la guerre civile, les anarchistes ont prouvé qu'ils étaient des organisateurs politiques de premier ordre. Ils ont éveillé en chacun le sens nécessaire des responsabilités et ont su, par l'éloquence de leurs appels, maintenir vivant l'esprit de sacrifice pour le bien-être général du peuple. En tant que social démocrate, je parle ici avec une joie intime et une sincère admiration de mon expérience en Catalogne. La transformation anticapitaliste y a été instaurée sans qu'ils aient eu recours à la dictature. Les membres des syndicats sont leurs propres maîtres et poursuivent la production et la distribution des produits du travail sous leur propre gouverne avec l'avis d'experts techniques en qui ils ont confiance. L'enthousiasme des travailleurs est si grand qu'ils méprisent tout avantage personnel et ne sont concernés que par le seul bien-être de tous. »

André Oltramare, socialiste suisse professeur à l'université de Genève, cité par [Rudolf ROCKER, dans "La tragédie de l'Espagne" \(1937\).](#)



"Nous voulons une Patrie qui procure du travail à tous les citoyens, ou les moyens de vivre à ceux qui sont hors d'état de travailler. Nous voulons une cité où les transactions seront la circulation de la richesse et non pas le moyen pour quelques-uns d'une opulence fondée sur la détresse des autres. Nous voulons une organisation humaine où les mauvaises passions seront enchaînées, l'égoïsme, la cupidité, la méchanceté. Nous voulons substituer la droiture aux bienséances, substituer le mépris du vice au dédain du malheur, substituer les braves gens à la bonne compagnie. Nous voulons une demeure des hommes où toutes les âmes s'agrandiront, nous voulons accomplir les destins de l'humanité."

Robespierre, cité par Henri Guillemin.

"Sous le régime capitaliste, l'individu est enfoncé dans la matière jusqu'au cœur sous l'écrasement économique et sous l'obsession militaire. Je veux essayer de construire une cité d'espérance où l'Homme s'aperçoit que les étoiles existent."

Jean Jaurès, cité par Henri Guillemin.

"Hier, monsieur Robespierre, est encore monté à la tribune. On s'est rapidement aperçu qu'il voulait encore parler en faveur des pauvres, et on lui a coupé la parole !"

Assemblée nationale, séance du 27 octobre, relatée dans "Le journal de Paris" du 28 octobre 1789, citée par Henri Guillemin.

Henri Guillemin, dans une extraordinaire conférence sur la révolution française, rapporte et commente les dernières paroles de Robespierre :

"Mes mains sont liées, mais je n'ai pas encore un bâillon sur la bouche, alors j'ai un certain nombre de choses à vous dire avant de mourir", *dit-il*.

"Quand la République tombe entre certaines mains, ce sont CES MAINS-LÀ qui font la contre-révolution" *dit-il*.

"Que voulez-vous que nous fassions quand le responsable des finances [*cette fois il y va tout droit, hein => CAMBON*], QUAND LE RESPONSABLE DES FINANCES FOMENTE L'AGIOTAGE, FAVORISE LE RICHE ET DÉSESPÈRE LE PAUVRE ?

J'en ai assez de vivre, *dit Robespierre*, dans un monde où l'honnêteté est toujours victime de l'intrigue et où la Justice est un mensonge".

La violence peut-être une forme de l'amour ;
ça peut être un visage indigné de l'amour.
La violence est une imperfection de la charité,
mais l'indifférence est la perfection de l'égoïsme.

Un petit curé de roman, cité avec une grande émotion par Henri Guillemin, à la fin de sa formidable conférence sur Robespierre.

Dans l'histoire, les eaux captives, que ce soit celles de l'habitude ou celles du despotisme, ne tolèrent pas la vie ; la vie dépend de l'agitation que créent quelques individus excentriques.

En hommage à cette vie, à cette vitalité, la communauté doit accepter certains risques, et doit admettre une certaine part d'hérésie.

Elle doit vivre dangereusement si elle veut vraiment vivre.

Herbert Read.

La bourgeoisie a joué dans l'histoire un rôle éminemment révolutionnaire.

Partout où elle a conquis le pouvoir, elle a foulé aux pieds les relations féodales, patriarcales et idylliques. Tous les liens complexes et variés qui unissent l'homme féodal à ses "supérieurs naturels", elle les a brisés sans pitié pour ne laisser subsister d'autre lien, entre l'homme et l'homme, que le froid intérêt, les dures exigences du "paiement au comptant".

Elle a noyé les frissons sacrés de l'extase religieuse, de l'enthousiasme chevaleresque, de la sentimentalité petite-bourgeoise dans les eaux glacées du calcul égoïste.

Elle a fait de la dignité personnelle une simple valeur d'échange ; elle a substitué aux nombreuses libertés, si chèrement conquises, l'unique et impitoyable liberté du commerce.

En un mot, à la place de l'exploitation que masquaient les illusions religieuses et politiques, elle a mis une exploitation ouverte, éhontée, directe, brutale.

Karl Marx, Manifeste du Parti communiste (1847).

« [Jacques Ellul] qui déjà dans la première moitié du siècle dernier enseignait que le fondement de la légitimation juridique du pouvoir politique (la volonté populaire exprimée par le vote) est une chimère objectivement irréalisable, un mythe ridicule mais bien utile pour gouverner, et bien connu comme tel dans les milieux politiques et sociologiques. La réalité des systèmes démocratiques n'est pas dans la volonté d'une base guidant les décisions du sommet, mais dans la volonté du sommet de produire du consensus, c'est-à-dire l'acquiescement de la base à ses décisions, et ceci notamment grâce à la manipulation de l'information (censures, distorsions). »

Jacques ELLUL

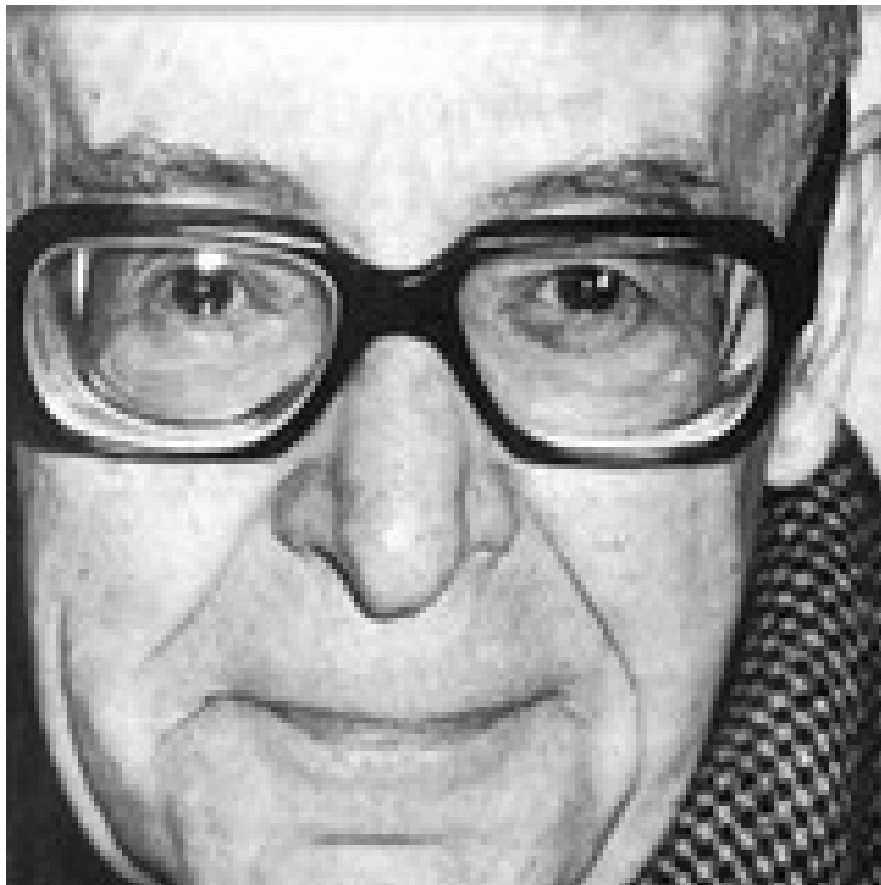
(cité par Marco della Luna et Paolo Cioni dans « Neuro-Esclaves »).

Leurs passions, qui gouvernent leur doctrine, leurs intérêts de faire croire ceci ou cela rendent impossible à pénétrer ce qu'ils croient eux-mêmes.

Peut-on chercher de la bonne foi dans des chefs de parti ?

Leur philosophie est pour les autres ; il m'en faudrait une pour moi.

Jean-Jacques Rousseau, à propos des nouveaux philosophes des prétendues "Lumières", dans ses "Rêveries du promeneur solitaire", troisième promenade (œuvre posthume et inachevée, 1778).



[Henri Guillemin \(1903-1992\).](#)

http://etienne.chouard.free.fr/Europe/forum/index.php?2012/05/04/218-henri-guillemin-explique-robespierre-et-les-revolutions-francaises_la-fausse-et-la-vraie

Je retourne chez moi, et j'entre dans mon cabinet, je me dépouille, sur la porte, de mes habits de travail, couverts de boue et de poussière et revêts des habits de cour. Habillé décemment, je pénètre dans le sanctuaire antique des grands hommes de l'antiquité ; reçu par eux avec bonté et bienveillance, je me repais de cette nourriture qui seule est faite pour moi, et pour laquelle je suis né ; je n'ai eu aucune pudeur à m'entretenir avec eux et à les questionner sur les motivations qui "soutenaient leurs actions, et eux en toute gentillesse, *me répondent* [mis en italiques par l'auteur] ; et pendant quatre heures j'échappe à tout ennui, j'oublie tous mes chagrins (...) je me transporte en eux, tout entier.

Nicolas Machiavel, 10 décembre 1513, cité par Erik Reinert, "Comment les pays riches sont devenus riches et pourquoi les pays pauvres restent pauvres" (2012) p.140

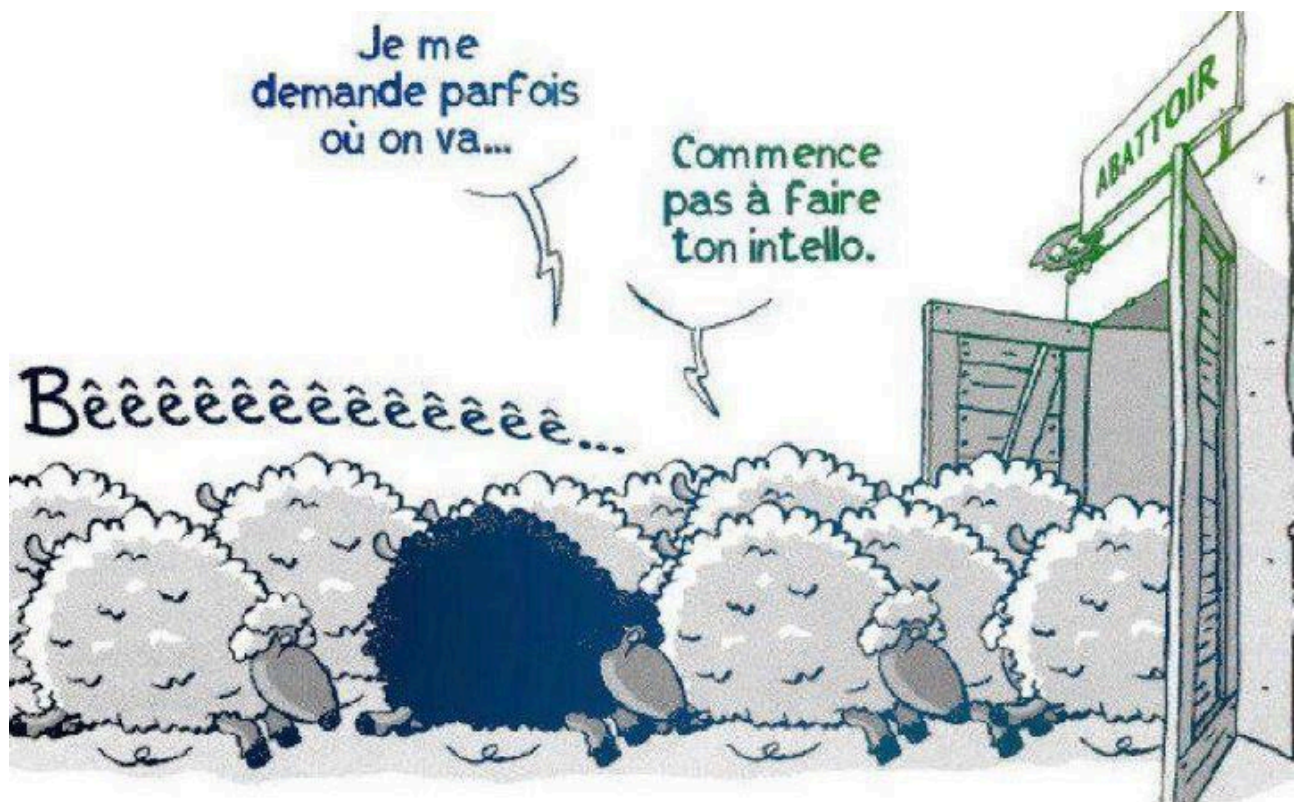
Voici une des grandes et belles questions qui aient jamais été agitées. Il ne s'agit point dans ce Discours de ces subtilités métaphysiques qui ont gagné toutes les parties de la littérature, et dont les programmes d'Académie ne sont pas toujours exempts ; mais il s'agit d'une de ces vérités qui tiennent au bonheur du genre humain.

Je prévois qu'on me pardonnera difficilement le parti que j'ai osé prendre. Heurtant de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration des hommes, je ne puis m'attendre qu'à un blâme universel ; et ce n'est pas pour avoir été honoré de l'approbation de quelques sages que je dois compter sur celle du public : aussi mon parti est-il pris ; je ne me soucie de plaire ni aux beaux esprits, ni aux gens à la mode. Il y aura dans tous les temps des hommes faits pour être subjugués par les opinions de leur siècle, de leur pays, de leur société : tel fait aujourd'hui l'esprit fort et le philosophe, qui par la même raison n'eût été qu'un fanatique du temps de la Ligue. Il ne faut point écrire pour de tels lecteurs, quand on veut vivre au-delà de son siècle.

Jean-Jacques ROUSSEAU, Discours sur les sciences et les arts (1750).

La tyrannie la plus efficace n'est pas celle qui utilise la force pour maintenir l'uniformité mais celle qui supprime la recherche des alternatives.

A. Bloom.



Ce qui étonne les professeurs perd souvent pour eux le droit d'exister.
Gilson, cité par Henri Guillemin.

Si j'avais eu à choisir le lieu de ma naissance, j'aurais choisi une société **d'une grandeur bornée par l'étendue des facultés humaines, c'est-à-dire par la possibilité d'être bien gouvernée**, et où chacun suffisant à son emploi, **nul n'eût été contraint de commettre à d'autres les fonctions dont il était chargé** : un État où tous les particuliers se connaissant entre eux, les manœuvres obscures du vice ni la modestie de la vertu n'eussent pu se dérober aux regards et au jugement du public, **et où cette douce habitude de se voir et de se connaître, fit de l'amour de la patrie l'amour des citoyens plutôt que celui de la terre.**

J'aurais voulu naître dans **un pays où le souverain et le peuple ne pussent avoir qu'un seul et même intérêt**, afin que tous les mouvements de la machine ne tendissent jamais qu'au bonheur commun ; **ce qui ne pouvant se faire à moins que le peuple et le souverain ne soient une même personne**, il s'ensuit que **j'aurais voulu naître sous un gouvernement démocratique, sagement tempéré.**

J'aurais voulu vivre et mourir libre, c'est-à-dire tellement soumis aux lois que ni moi ni personne n'en pût secouer l'honorable joug ; ce joug salubre et doux, que les têtes les plus fières portent d'autant plus docilement qu'elles sont faites pour n'en porter aucun autre.

J'aurais donc voulu que personne dans l'État n'eût pu se dire au-dessus de la loi, et que personne au-dehors n'en pût imposer que l'État fût obligé de reconnaître. **Car quelle que puisse être la constitution d'un gouvernement, s'il s'y trouve un seul homme qui ne soit pas soumis à la loi, tous les autres sont nécessairement à la discrétion de celui-là** ; et s'il y a un chef national, et un autre chef étranger, quelque partage d'autorité qu'ils puissent faire, il est impossible que l'un et l'autre soient bien obéis et que l'État soit bien gouverné.

Jean-Jacques Rousseau, Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes (1754).

Il se figurait alors les hommes tels qu'ils sont en effet, des insectes se dévorant les uns les autres sur un petit atome de boue.

Voltaire, icône des "Lumières", "Zadig" (1748).

On a souvent honoré du titre de sage
ceux qui n'ont eu d'autre mérite que de
contredire leurs contemporains.

D'Alembert.

Partout où l'on est moins soumis aux lois qu'aux hommes,
on doit savoir endurer l'injustice.

Rousseau, "Julie ou La Nouvelle Héloïse" (1761).

Étrange et funeste constitution où les richesses accumulées facilitent toujours les moyens d'en accumuler de plus grandes, et où il est impossible à celui qui n'a rien d'acquérir quelque chose ; où l'homme de bien n'a nul moyen de sortir de la misère ; où les plus fripons sont les plus honorés et qu'il faut nécessairement renoncer à la vertu pour devenir un honnête homme !

Je sais que les déclamateurs ont dit cent fois tout cela ; mais ils le disaient en déclamant, et moi je le dis sur des raisons ; ils ont aperçu le mal, et moi j'en découvre les causes, et je fais voir surtout une chose très consolante et très utile en montrant que **tous ces vices n'appartiennent pas tant à l'homme, qu'à l'homme mal gouverné.**

Jean-Jacques Rousseau,

Préface de NARCISSE ou l'Amant de lui-même (1752).

Les gouvernants au service des riches, déjà en 1430 :

Jeanne était venue vers un roi de chrétienté, et elle avait trouvé un roi homme d'affaires, un roi de courtage ; elle avait cru voir en Charles VII un roi chevalier, elle avait découvert un roi commerçant ; elle avait salué en Charles VII un roi mystique, elle s'apercevait qu'elle était en présence d'un roi politicien, avec, chez lui, la profonde et orgueilleuse ingratitude et le ressentiment inexpiable du riche envers le pauvre à qui il doit quelque chose, et même tout. (...) C'était la plus grande détresse secrète de sa vie, son point de douleur et de catastrophe.

Charles Péguy, "Note conjointe sur la philosophie de Mr Descartes" (début 1914, inachevée), cité par [Henri Guillemin, 8^{ème} conférence sur Jeanne d'Arc, minute 3:06.](#)

Il n'y a plus aujourd'hui de Français, d'Allemands, d'Espagnols, d'Anglais même, quoi qu'on en dise; il n'y a que des Européens. Tous ont les mêmes goûts, les mêmes passions, les mêmes mœurs, parce qu'aucun n'a reçu de forme nationale par une institution particulière. Tous dans les mêmes circonstances feront les mêmes choses; tous se diront désintéressés et seront fripons; tous parieront du bien public et ne penseront qu'à eux-mêmes; tous vanteront la médiocrité et voudront être des Crésus; ils n'ont d'ambition que pour le luxe, ils n'ont de passion que celle de l'or. Sûrs d'avoir avec lui tout ce qui les tente, tous se vendront au premier qui voudra les payer. Que leur importe à quel maître ils obéissent, de quel État ils suivent les lois? pourvu qu'ils trouvent de l'argent à voler et des femmes à corrompre, ils sont partout dans leur pays.

Jean-Jacques ROUSSEAU (1771-1772)

Considérations sur le gouvernement de Pologne et sur sa réformation projetée.

Clarens, Vaud, 26 septembre 1885.

Compagnons,

Vous demandez à un homme de bonne volonté, qui n'est ni votant ni candidat, de vous exposer quelles sont ses idées **sur l'exercice du droit de suffrage**.

Le délai que vous m'accordez est bien court, mais ayant, au sujet du vote électoral, des convictions bien nettes, ce que j'ai à vous dire peut se formuler en quelques mots.

Voter, c'est abdiquer ; nommer un ou plusieurs maîtres pour une période courte ou longue, c'est renoncer à sa propre souveraineté. Qu'il devienne monarque absolu, prince constitutionnel ou simplement mandataire muni d'une petite part de royauté, le candidat que vous portez au trône ou au fauteuil sera votre supérieur. **Vous nommez des hommes qui sont au-dessus des lois, puisqu'ils se chargent de les rédiger et que leur mission est de vous faire obéir.**

Voter, c'est être dupe ; c'est croire que des hommes comme vous acquerront soudain, au tintement d'une sonnette, la vertu de tout savoir et de tout comprendre. Vos mandataires ayant à légiférer sur toutes choses, des allumettes aux vaisseaux de guerre, de l'échenillage des arbres à l'extermination des peuplades rouges ou noires, il vous semble que leur intelligence grandisse en raison même de l'immensité de la tâche. L'histoire vous enseigne que le contraire a lieu. Le pouvoir a toujours affolé, le parlotage a toujours abêti. Dans les assemblées souveraines, la médiocrité prévaut fatalement.

Voter c'est évoquer la trahison. Sans doute, les votants croient à l'honnêteté de ceux auxquels ils accordent leurs suffrages — et peut-être ont-ils raison le premier jour, quand les candidats sont encore dans la ferveur du premier amour. Mais chaque jour a son lendemain. **Dès que le milieu change, l'homme change avec lui. Aujourd'hui, le candidat s'incline devant vous, et peut-être trop bas ; demain, il se redressera et peut-être trop haut. Il mendiait les votes, il vous donnera des ordres.** L'ouvrier, devenu contremaître, peut-il rester ce qu'il était avant d'avoir obtenu la faveur du patron ? Le fougueux démocrate n'apprend-il pas à courber l'échine quand le banquier daigne l'inviter à son bureau, quand les valets des rois lui font l'honneur de l'entretenir dans les antichambres ? **L'atmosphère de ces corps législatifs est malsain à respirer, vous envoyez vos mandataires dans un milieu de corruption ; ne vous étonnez pas s'ils en sortent corrompus.**

N'abdiquez donc pas, ne remettez donc pas vos destinées à des hommes forcément incapables et à des traîtres futurs. **Ne votez pas ! Au lieu de confier vos intérêts à d'autres, défendez-les vous-mêmes ; au lieu de prendre des avocats pour proposer un mode d'action futur, agissez !** Les occasions ne manquent pas aux hommes de bon vouloir. Rejeter sur les autres la responsabilité de sa conduite, c'est manquer de vaillance.

Je vous salue de tout cœur, compagnons.

Élisée Reclus

*Lettre adressée à Jean Grave, insérée dans Le Révolté du 11 octobre 1885
Reclus, Élisée (1830-1905), Correspondance, Paris : Schleicher Frères : A. Costes, 1911-1925*

La paresse, l'indolence et l'oisiveté, vices si naturels aux enfants, disparaissent dans leurs jeux, où ils sont vifs, appliqués, exacts, amoureux des règles et de la symétrie, où ils ne se pardonnent aucune faute les uns aux autres, et recommencent eux-mêmes plusieurs fois une seule chose qu'ils ont manquée : présages certains qu'ils pourront un jour négliger leurs devoirs, mais qu'ils n'oublieront rien pour leurs plaisirs.

La Bruyère, Caractères (De l'Homme, n°55)

**Toute institution
qui ne suppose pas le peuple bon
et le magistrat corruptible
est vicieuse.**

Robespierre.

À force de ne jamais réfléchir, on a un bonheur stupide.
Jean Cocteau.

**J'aime à lire comme une poule boit,
en relevant fréquemment la tête,
pour faire couler.**
Jules Renard

**Dieu se rit des hommes qui déplorent les effets
dont ils chérissent les causes.**
(Ce salaud de) Bossuet.

Vous avez cru jusqu'à ce jour qu'il y avait des tyrans ?

Eh bien ! Vous vous êtes trompés, il n'y a que des esclaves :

là où nul n'obéit, personne ne commande.

Anselme Bellegarrigue.





Excellent DAZIBAO (à afficher partout ?) qui rappelle que, en 1992, cette crapule de Mitterrand nous a vendus aux ultra-riches, en nous mettant à poil, comme on vend une bête à exploiter, avec des scrupules hypocrites de pharisien.

AUCUN débat n'a eu lieu à propos du scandaleux ARTICLE 104 du traité de Maastricht (celui qui impose aux États d'emprunter aux marchés financiers, moyennant un intérêt non nécessaire et ruineux, l'argent dont ils ont besoin pour financer les investissements publics), **AUCUN** !

Ce référendum de 1992 est donc nul de droit, et il ne nous engage pas, car notre consentement a été vicié par des manœuvres dolosives : en droit, on n'est pas engagé quand on a été sciemment trompé.

TRAITÉ DE MAASTRICHT = NUL POUR CAUSE DE DOL

De même qu'un adulte a depuis longtemps oublié les souffrances que cela lui a coûté d'apprendre à parler, les peuples ont, eux aussi, oublié ce qui était requis, au temps de la croissance de leur État, pour les libérer de leur sauvagerie brutale et primitive.
Johann Gottfried Hoffman (1840).

Les économistes travaillent pour les applaudissements de leurs propres pairs.

Paul Samuelson, New York Times, 1974

Les aspects politiques du colonialisme du bien-être sont déprimants. Dans une économie mondiale en expansion, où de nombreuses matières premières sont en train de devenir des produits stratégiques, les pauvres sont un obstacle à l'accès à ces matières premières, un peu comme les Indiens d'Amérique étaient un obstacle pour les colons qui voulaient leurs terres. Certains conservateurs américains envisagent sérieusement l'option des «réserves» pour les pauvres. Il y a tout juste une décennie, deux auteurs américains recommandaient la création d'un État-prison dans un livre très médiatisé : *Par l'État-prison, nous avons à l'esprit une version high-tech et plus somptueuse de la réserve indienne pour certaines minorités importantes de la population nationale, alors que le reste de l'Amérique tentera de vaquer à ses activités.*

Erik s. Reinert, "Comment les pays riches sont devenus riches et pourquoi les pays pauvres restent pauvres" (2012), p.428.

Si le monde explose, la dernière voix audible sera celle d'un expert, disant que la chose est impossible.

Peter Ustinov.

L'histoire est faite la plupart du temps par les mécontents et les furieux, les excédés et les rebelles – par ceux qui aspirent à exercer l'autorité, à exploiter les autres, et par les victimes, intéressées quant à elles à obtenir réparation et à rétablir justice. Dans ces conditions, l'histoire qui s'écrit a pour grand sujet la pathologie du pouvoir.

Est-ce pour cela que nous nous faisons une si sombre idée de la nature humaine ? Peut-être. Notre mémoire collective est structurée par des crises et des catastrophes, d'abominables injustices et d'effroyables violences que nous nous sommes infligés entre nous, ou que nous ayons fait subir aux autres êtres vivants. Mais si les lignes de forces de l'expérience humaine étaient celles là, notre espèce aurait disparu depuis longtemps.

Au quotidien, le monde est tout à fait différent. La vie telle qu'on la vit près de chez soi est certes saupoudrée de souffrances de stress, d'injustices et même de coups bas, mais elle est faite pour l'essentiel de centaines de petits actes de gentillesse et de générosité. La compassion et le réconfort mutuels créent la bienveillance, tissent le lien social et réchauffent le cœur.

Une grande partie de nos interactions quotidiennes avec nos compagnons d'humanité sont emphatiques, parce que c'est notre vraie nature. C'est par l'empathie que nous créons la vie sociale et faisons progresser la civilisation. L'évolution extraordinaire de la conscience emphatique est la quintessence de l'histoire de l'humanité, bien que les historiens ne lui aient pas accordé l'attention sérieuse qu'elle mérite.

Jeremy Rifkin.

Athéniens (Européens), n'attribuez pas aux dieux les maux qui vous accablent ; c'est l'œuvre de votre corruption : vous-mêmes avez mis la puissance dans la main de ceux qui vous oppriment. Vos oppresseurs se sont avancés avec habileté comme des renards, et vous, vous n'êtes que des imprudents et des lâches : vous vous laissez séduire par la vaine éloquence et par les grâces du langage. Jamais la raison ne vous guide dans les choses sérieuses.

Solon d'Athènes

**Bientôt, nous devons choisir
entre la loi et la justice.**

Howard Zinn (1922 – 2010).

Les spécialistes commencent par n'apprendre que ce qu'ils aiment
et finissent par n'aimer que ce qu'ils ont appris.

Gilbert Cesbron (1913-1979)

Je reconnais un honnête homme à ce qu'il se contredit.

Robert Escarpit.

**S'il n'y avait pas quelque point commun
dans lequel tous les intérêts s'accordent,
nulle société ne saurait exister.**

**Or, c'est uniquement sur cet intérêt commun
que la société doit être gouvernée.**

Jean-Jacques Rousseau.

DOGME TROMPEUR DU LIBRE-ÉCHANGE : RETIRER L'ÉCHELLE

C'est une règle de prudence vulgaire, lorsqu'on est parvenu au faite de la grandeur, de rejeter l'échelle avec laquelle on l'a atteint, afin d'ôter aux autres le moyen d'y monter après-nous (...) Une nation qui, par ses droits protecteurs et par des restrictions maritimes, a perfectionné son industrie manufacturière et sa marine marchande au point de ne craindre la concurrence d'aucune autre, n'a pas de plus sage parti à prendre que de repousser loin d'elle ces moyens de son élévation, de prêcher aux autres peuples les avantages de la liberté du commerce.

Friedrich List, Système national d'économie politique(1856), p. 502.

La séparation des pouvoirs exécutif et législatif est un mythe dans la Ve République, dès lors que la majorité de l'Assemblée nationale se dénomme *majorité présidentielle* et que le Président exerce sur elle une autorité directe.

Robert Badinter.

Jusqu'à présent les révolutions ont mal tourné :

Toutes les révolutions ont perfectionné cette machine [le pouvoir gouvernemental] au lieu de la briser.

Karl Marx, Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte, VII.

Jusqu'à présent, il n'est pas une révolution qui, en fin de compte, n'ait abouti à un renforcement de la mécanique administrative.

Lénine, L'État et la révolution, II.

Il n'y a pas de "jusqu'à présent" qui tienne : la petite phrase reste vraie et ce que Lénine écrivait en 1917, il pourrait le récrire encore.

André Gide, Journal, Feuilles II, Été 1937.

[Karl] Marx a reconnu que toutes les révolutions jusqu'à lui avaient échoué. Mais il a prétendu que la révolution qu'il annonçait devait réussir définitivement. Le mouvement ouvrier jusqu'ici a vécu sur cette affirmation que les faits n'ont cessé de démentir et dont il est temps de dénoncer tranquillement le mensonge.

Albert Camus, L'Homme révolté, 1951, III, v, 3.

L'État est le plus froid des monstres froids, il ment et son mensonge est : *moi, l'État, je suis le peuple !*

Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra.

TOUT CE QU'UN INDIVIDU REÇOIT SANS RIEN FAIRE POUR L'OBTENIR,
UN AUTRE INDIVIDU A DÛ "TRAVAILLER"
POUR LE PRODUIRE SANS EN TIRER PROFIT.

Mais un pays peut-il fonctionner sans emprunter l'argent-dette des banquiers ? Oui, et cela est très facile à comprendre : ce n'est pas le banquier qui donne à l'argent sa valeur, mais la production du pays ; sans la production de tous les citoyens du pays, les chiffres prêtés par le banquier ne vaudraient absolument rien.

Donc, en réalité, puisque cet argent nouveau est basé sur la production de la société, **cet argent appartient aussi à la société. La simple justice demande donc que cet argent soit émis par la société, sans intérêt, et non par les banques.**

Au lieu d'avoir un argent émis par les banques, un crédit bancaire, on aurait un argent créé par la société, un crédit social.

Louis Even, justifiant le crédit social.

<http://www.michaeljournal.org/sign33.htm>

Ainsi le censeur crie ce qu'il proscriit.

Camus, La chute.

La meilleure forteresse des tyrans, c'est l'inertie des peuples,
Machiavel.

L'impossible est juste un gros mot prononcé par des petits hommes qui trouvent plus facile de vivre avec le monde qu'ils ont reçu plutôt que d'explorer le pouvoir qu'ils ont de le changer. **L'impossible n'est pas un fait. C'est une opinion.** L'impossible est potentialité. **L'impossible est temporaire.** L'impossible n'est rien du tout.

Cassius Clay, alias Mohamed Ali,

Si l'on s'aperçoit que l'adversaire est supérieur et que l'on ne va pas gagner, il faut tenir des propos désobligeants, blessants et grossiers. Être désobligeant, cela consiste à quitter l'objet de la querelle (puisqu'on a perdu la partie) pour passer à l'adversaire, et à l'attaquer d'une manière ou d'une autre dans ce qu'il est : on pourrait appeler cela *argumentum ad personam* pour faire la différence avec l'*argumentum ad hominem*.

Quand on passe aux attaques personnelles, on délaisse complètement l'objet et on dirige ses attaques sur la personne de l'adversaire. On devient donc vexant, méchant, blessant, grossier. C'est un appel des facultés de l'esprit à celles du corps ou à l'animalité.

*A. Schopenhauer, "L'Art d'avoir toujours raison - La dialectique éristique",
"l'Ultime Stratagème" (le 38^{ème} et dernier).*

C'est le refus d'abandonner que le pouvoir pourri craint par dessus tout,
car il sait que c'est la graine plantée sous la neige.

John Pilger

Paris ! Le Paris qui vote, la cohue, le peuple souverain tous les quatre ans... Le peuple suffisamment nigaud pour croire que la souveraineté consiste à se nommer des maîtres.

Comme parqués devant les mairies, c'était des troupes d'électeurs, des hébétés, des fétichistes qui tenaient le petit bulletin par lequel ils disent : J'abdique.

[...]

Additionnez les bulletins blancs et comptez les bulletins nuls, ajoutez-y les abstentions, voix et silences qui normalement se réunissent pour signifier ou le dégoût ou le mépris. Un peu de statistique s'il vous plaît, et vous constaterez facilement que, dans toutes les circonscriptions, le monsieur proclamé frauduleusement député n'a pas le quart des suffrages. De là, pour les besoins de la cause, cette locution imbécile : Majorité relative — autant vaudrait dire que, la nuit, il fait jour relativement.

Aussi bien l'incohérent, le brutal Suffrage Universel qui ne repose que sur le nombre — et n'a pas même pour lui le nombre — périra dans le ridicule.

Zo d'Axa, [LES FEUILLES, IL EST ÉLU](#) (1900).

La plupart des gens préfèrent vivre avec de vieux problèmes qu'avec de nouvelles solutions.

Proverbe africain.

Mais les constitutions changent même sans sédition, du seul fait d'intrigues, comme à Héraia où on remplaça les élections par le tirage au sort parce que c'étaient des intrigants qui se faisaient élire, ou du fait de la négligence quand on permet aux ennemis de la constitution de parvenir aux magistratures les plus importantes [...]

Aristote, Les politiques V, 3, 1303a (GF Flammarion, p. 351).

Le bonheur individuel se doit de produire des retombées collectives, faute de quoi, la société n'est qu'un rêve de prédateur.

Daniel Pennac

... le problème n'est plus de faire que les gens s'expriment, mais de leur ménager des vacuoles de solitude et de silence à partir desquelles ils auraient enfin quelque chose à dire.

Gilles Deleuze

Il faut toujours mettre autour des actions une confiture de paroles.
Napoléon Bonaparte.

La nation est le seul bien des pauvres.
Jean Jaurès.

**Il faut mentir comme un diable, non pas timidement,
non pas pour un temps, mais hardiment et toujours.
Mentez, mes amis, mentez, je vous le rendrai un jour.**

Voltaire (la référence morale des élus et de leurs donneurs d'ordres), Lettre à Thiriot, 21 octobre 1736.

Croire à l'Histoire officielle, c'est croire des criminels sur parole.
Simone Weil, citée par Henri Guillemin.

Faites attention à l'Histoire que l'imposture se charge d'écrire.
Chateaubriand, Mémoires d'outre-tombe.

Tous ces gens, hommes politiques de gauche, de droite, experts dévoués, chroniqueurs multicaltres, éditorialistes suffisants et insuffisants comme disait non sans cruauté Bourdieu, tous ces répétiteurs, voués à la pédagogie du peuple obtus, se sont trompés sur tout, et les voilà qui contemplent sidérés l'écroulement du monde dont ils ont été si longtemps les oblates. Et l'on se prend à rêver de les voir eux aussi partir par la bonde à l'occasion de la grande lessive.

Frédéric Lordon.

OUVRE L'ŒIL ET REGARDE,
TU VERRAS TON VISAGE DANS TOUS LES VISAGES.

TENDS L'OREILLE ET ÉCOUTE,
TU ENTENDRAS TA PROPRE VOIX DANS TOUTES LES VOIX.

Khalil Gibran

**LA SEULE FAÇON D'APPRENDRE,
C'EST DE CONTESTER.**

Jean-Paul Sartre.

Quand tu auras désappris à espérer, je t'apprendrai à vouloir.
Sénèque.

**Traitez les gens comme s'ils étaient ce qu'ils pourraient être,
et vous les aiderez à devenir ce qu'ils sont capables d'être.**
Goethe.

Chose étrange, cette grande révolution qui, pour la première fois dans l'histoire, avait proclamé la liberté non plus du citoyen seulement, mais de l'homme, se faisant héritière de la monarchie qu'elle tuait, avait ressuscité en même temps cette négation de toute liberté : la centralisation et l'omnipotence de l'État ...

(Il faut) remplacer l'ancienne organisation fondée, de haut en bas, sur la violence et sur le principe d'autorité, par une organisation nouvelle n'ayant d'autre base que les intérêts, les besoins et les attractions naturelles des populations, ni d'autre principe que **la fédération libre des individus dans les communes**, des communes dans les provinces, des provinces dans les nations, enfin de celles-ci dans les États-Unis de l'Europe d'abord et plus tard du monde entier...

(Il faut reconnaître) le droit absolu de chaque nation, grande ou petite, de chaque peuple, faible ou fort, de chaque province, de chaque commune à une complète autonomie, pourvu que sa constitution intérieure ne soit pas une menace et un danger pour l'autonomie et la liberté des pays voisins...

(Nous ne reconnaitrons) qu'une seule unité : celle qui se constituera librement par la fédération des parties autonomes dans le tout, de sorte que celui-ci, cessant d'être la négation des droits et des intérêts particuliers, cessant d'être le cimetière où viennent forcément s'enterrer toutes les prospérités locales, deviendra au contraire la confirmation et la source de toutes ces autonomies et de toutes ces prospérités...

Michel Bakounine, 1867 Fédéralisme, Socialisme et Antithéologisme

Au développement de l'État autoritaire, patriarcal, monarchique ou communiste, s'oppose le développement de l'État libre, contractuel et démocratique...

Nous avons reconnu que le contrat social par excellence était un contrat de fédération, un contrat synallagmatique et commutatif... dont la condition essentielle est que les contractants se réservent toujours une part de souveraineté et d'action plus grande que celle qu'ils abandonnent. Dans les gouvernements centralisés, les attributs du pouvoir suprême se multiplient, s'étendent, immédiatement attirent dans la compétence du " Prince" les affaires des provinces, communes, corporations, particuliers. De là, cet écrasement où disparaît toute liberté, non seulement communale et provinciale, mais même individuelle et nationale [Dans un système fédéraliste le gouvernement, expression de l'autorité, est insensiblement subalternisé par les représentants ou organes de la liberté, savoir : le pouvoir central par les députés des départements ou provinces, l'autorité provinciale par les délégués des communes, et l'autorité municipale par les habitants ; ainsi, la liberté aspire à se rendre prépondérante, l'autorité à devenir servante de la liberté; et le principe contractuel à se substituer partout, dans les affaires publiques, au principe autoritaire...

Ce, n'est pas seulement entre sept ou huit élus, sortis d'une, majorité parlementaire, et critiqués par une minorité opposante, que doit être partagé le gouvernement d'un pays, c'est entre les provinces et les communes; faute de quoi la vie politique abandonne les extrémités pour le centre, et le marasme gagne la nation devenue, hydrocéphale.

La constitution de la société est essentiellement progressive, ce qui signifie de plus en plus libérale : cette destinée ne peut être remplie que dans un système ou la hiérarchie gouvernementale, au lieu d'être posée sur son sommet, soit établie carrément sur sa base...

Mais tandis qu'on organisait le parlementage des chambres contre les ministères... tandis qu'on opposait des mots à des mots, des fictions à des fictions, on adjugeait au gouvernement, sans réserve aucune, sans autre contrepoids qu'une vaine critique, la prérogative d'une administration immense, on mettait entre ses mains toutes les forces du pays, on supprimait.. les libertés locales... On créait enfin une puissance formidable, écrasante, à laquelle on se donnait ensuite le plaisir de faire une guerre d'épigrammes... les ministères tombaient les uns sur les autres...

On mettait empire sur république, et le despotisme centralisateur ne cessait de grandir, la liberté de décroître... Résultat inévitable d'un système où l'on mettait d'un côté la souveraineté métaphysique et le droit critique, de l'autre toutes les réalités du domaine national, toutes les puissances d'action d'un grand peuple.

Dans le système fédératif, de telles appréhensions ne sauraient exister. L'autorité centrale, initiatrice plutôt qu'exécutoire, ne possède qu'une part assez restreinte de l'administration publique...

Sous une autorité fédérale, la politique d'un grand peuple est aussi simple que sa destinée. Faire place à la liberté, procurer à tous travail et bien-être, cultiver les intelligences, fortifier les consciences, voilà pour le dedans ; au-dehors, donner l'exemple. Un peuple confédéré est un peuple organisé pour la paix ; des années, qu'en ferait-il ?... Tout État est de sa nature annexionniste. Rien n'arrête sa marche envahissante, si ce n'est la rencontre d'un autre État, envahisseur comme lui et capable de se défendre...

Il en est autrement dans le système fédératif. Très capable de se défendre si elle est attaquée... une confédération demeure sans force pour la conquête... Supposons que l'un des États confédérés forme des projets de conquête particulière, qu'il désire s'annexer une ville voisine, une province contiguë à son territoire ; qu'il veuille s'immiscer dans les affaires d'un autre État. Non seulement il ne pourra pas compter sur l'appui de la confédération, oui répondra que le pacte a été formé exclusivement dans un but de défense mutuelle, non d'agrandissement particulier; il se verra même empêché dans son entreprise par la solidarité fédérale, Qui ne veut pas que tous s'exposent à la guerre pour l'ambition d'un seul.

En sorte qu'une confédération est tout à la fois une garantie pour ses propres membres et pour ses voisins non confédérés...

Toute la science constitutionnelle est là, je la résume en trois propositions :

- 1- Former des groupes médiocres, respectivement souverains, et les unir par un pacte de fédération ;**
- 2- Organiser en chaque État fédéré le gouvernement d'après la loi de séparation des organes, je veux dire : séparer dans le pouvoir tout ce qui peut être séparé, définir tout ce qui peut être défini. Distribuer entre organes ou fonctionnaires différents tout ce qui aura été séparé et défini ; ne rien laisser à l'indivision ; entourer l'administration publique de toutes les conditions de publicité et de contrôle ;**
- 3- Au lieu d'absorber les États fédérés ou autorités provinciales et municipales dans une autorité centrale, réduire les attributions de celle-ci à un simple rôle d'initiative générale, de garantie mutuelle et de surveillance, dont les décrets ne reçoivent leur exécution que sur le visa des gouvernements confédérés et par des agents à leurs ordres...**

Le système fédératif est applicable à toutes les nations et à toutes les époques, puisque l'humanité est progressive dans toutes ses générations et dans toutes ses races, et que la politique de fédération, qui est par excellence la politique de progrès, consiste à traiter chaque population, à tel moment que l'on indiquera, suivant un régime d'autorité et de centralisation décroissantes, correspondant à l'État des esprits et des mœurs.

P.J. Proudhon 1863 Du principe fédératif (1863).

Nul ne s'élèvera ici au dessus de quiconque.

Article unique de la Constitution des habitants de Tristan da Cunha depuis presque toujours, paraît-il.

Il est juste que ce qui est juste soit suivi, il est nécessaire que ce qui est le plus fort soit suivi. La justice sans la force est impuissante, la force sans la justice est tyrannique [...] Il faut donc mettre ensemble la justice et la force, et pour cela faire que ce qui est juste soit fort, ou que ce qui est fort soit juste.

Pascal, Les Pensées, V, 298.

Point n'est besoin d'élever la voix quand on a raison.

Proverbe chinois

Quand un tissu de mensonges bien emballé a été vendu progressivement aux masses pendant des générations, la vérité paraîtra complètement absurde et son représentant un fou furieux.

Dresde James.

On appelle **esprit libre** celui qui pense autrement qu'on ne s'y attend de sa part en raison de son origine, de son milieu, de son état et de sa fonction, ou en raison des opinions régnantes de son temps. Il est l'exception, les esprits asservis sont la règle. Ce que ceux-ci lui reprochent, c'est que ses libres principes, ou bien ont leur source dans le désir de surprendre ou bien permettent de conclure à des actes libres, c'est-à-dire de ceux qui sont inconciliables avec la morale asservie.

Friedrich NIETZSCHE, Humain, trop humain.

ÉMANCIPATION UNIVERSELLE : le cercle de la puissance

L'expérience lui sembla suffisante pour l'éclairer: **on peut enseigner ce qu'on ignore si l'on émancipe l'élève, c'est-à-dire si on le contraint à user de sa propre intelligence.** Maître est celui qui enferme une intelligence dans le cercle arbitraire d'où elle ne sortira qu'à se rendre à elle-même nécessaire. Pour émanciper un ignorant, il faut et il suffit d'être soi-même émancipé, c'est-à-dire conscient du véritable pouvoir de l'esprit humain. L'ignorant apprendra seul ce que le maître ignore si le maître croit qu'il le peut et l'oblige à actualiser sa capacité : cercle de la *puissance* homologue à ce cercle de l'impuissance qui lie l'élève à l'explicateur de la vieille méthode (nous l'appellerons désormais simplement *la Vieille*).

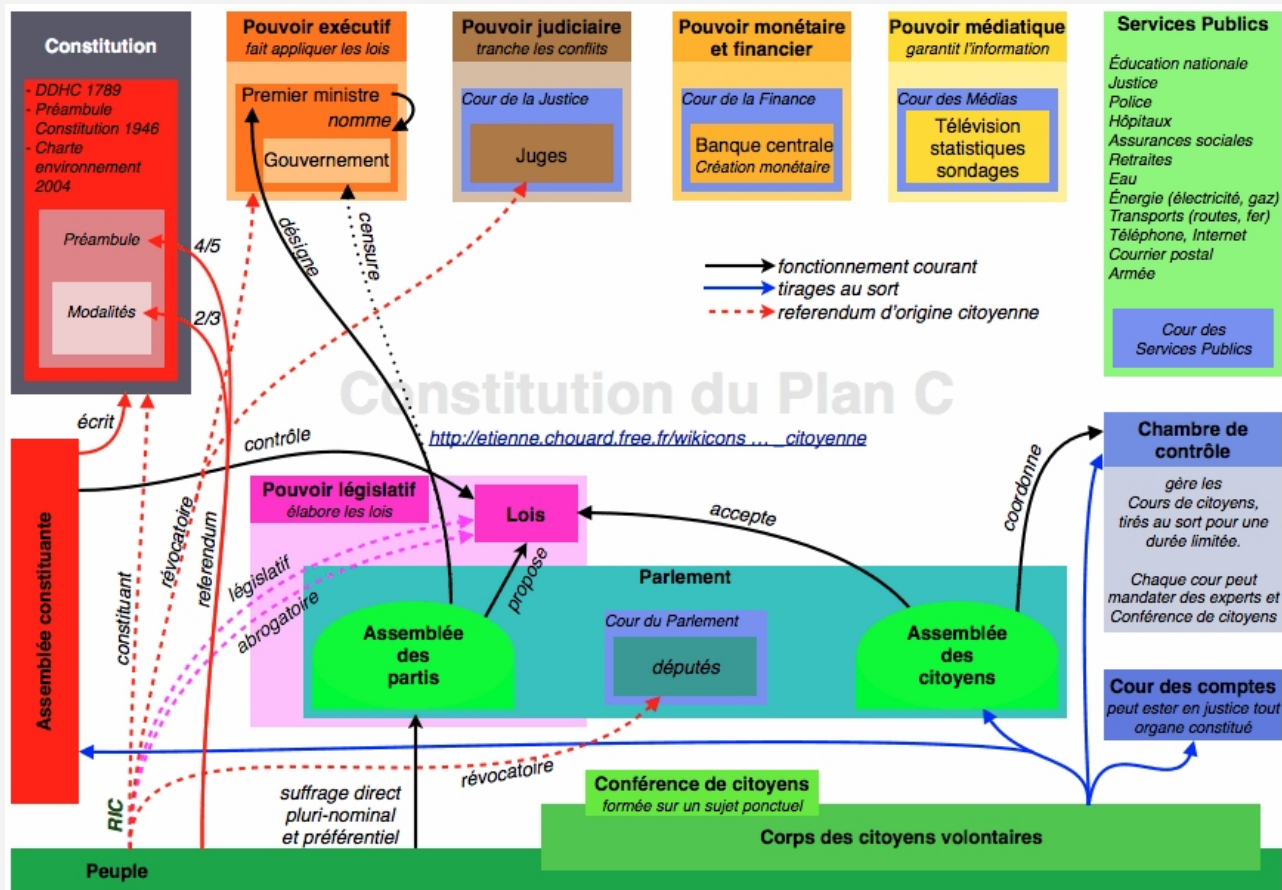
Mais le rapport des forces est bien particulier. Le cercle de l'impuissance est toujours déjà là, il est la marche même du monde social qui se dissimule dans l'évidente différence de l'ignorance et de la science. Le cercle de la puissance, lui, ne peut prendre effet que de sa publicité. Mais il ne peut apparaître que comme une tautologie ou une absurdité. Comment le maître savant entendra-t-il jamais qu'il peut enseigner ce qu'il ignore aussi bien que ce qu'il sait? Il ne recevra cette augmentation de puissance intellectuelle que comme une dévaluation de sa science. Et l'ignorant, de son côté, ne se croit pas capable d'apprendre par lui-même, encore moins d'instruire un autre ignorant. **Les exclus du monde de l'intelligence souscrivent eux-mêmes au verdict de leur exclusion.** Bref, le cercle de l'émancipation doit être **commencé**.

Là est le paradoxe. Car, à y réfléchir un peu, la « méthode » qu'il propose est la plus vieille de toutes et elle ne cesse d'être vérifiée tous les jours, dans toutes les circonstances où un individu a besoin de s'approprier une connaissance qu'il n'a pas le moyen de se faire expliquer. Il n'y a pas d'homme sur la terre qui n'ait appris quelque chose par lui-même et sans maître explicateur. Appelons cette manière d'apprendre « enseignement universel » et nous pourrions l'affirmer : « L'Enseignement universel existe réellement depuis le commencement du monde à côté de toutes les méthodes explicatrices. Cet enseignement, par soi-même, a réellement formé tous les grands hommes. » Mais voilà l'étrange : « Tout homme a fait cette expérience mille fois dans sa vie, et cependant jamais il n'était venu dans l'idée de personne de dire à un autre : J'ai appris beaucoup de choses sans explications, je crois que vous le pouvez comme moi (...) ni moi ni qui que ce soit au monde ne s'était avisé de l'employer pour instruire les autres. » À l'intelligence qui somnole en chacun, il suffirait de dire : *Age quod agis*, continue à faire ce que tu fais, « apprends le fait, imite-le, connais-toi toi-même, c'est la marche de la nature ». Répète méthodiquement la méthode de hasard qui t'a donné la mesure de ton pouvoir. La même intelligence est à l'œuvre dans tous les actes de l'esprit humain.

Mais c'est là le saut le plus difficile. **Tout le monde pratique cette méthode au besoin mais nul ne veut la reconnaître**, nul ne veut se mesurer à la révolution intellectuelle qu'elle signifie. Le cercle social, l'ordre des choses, lui interdit d'être reconnue pour ce qu'elle est : la vraie méthode par laquelle chacun apprend et par laquelle chacun peut prendre la mesure de sa capacité. Il faut oser la reconnaître et poursuivre la vérification ouverte de son pouvoir. Sans quoi **la méthode de l'impuissance, la Vieille, durera autant que l'ordre des choses.**

Jacques Rancière, "Le maître ignorant", [p. 29 et s.](#)

L'âme humaine est capable de s'instruire seule et sans maître. (Jacotot, 1918)



http://etienne.chouard.free.fr/wikiconstitution/index.php?title=Constitution_nationale_d%27origine_citoyenne

La première raison pour laquelle les hommes servent volontairement, c'est qu'ils naissent serfs et qu'ils sont élevés comme tels. De celle-là découle naturellement cette autre : que, sous les tyrans, les hommes deviennent nécessairement lâches et efféminés (...)

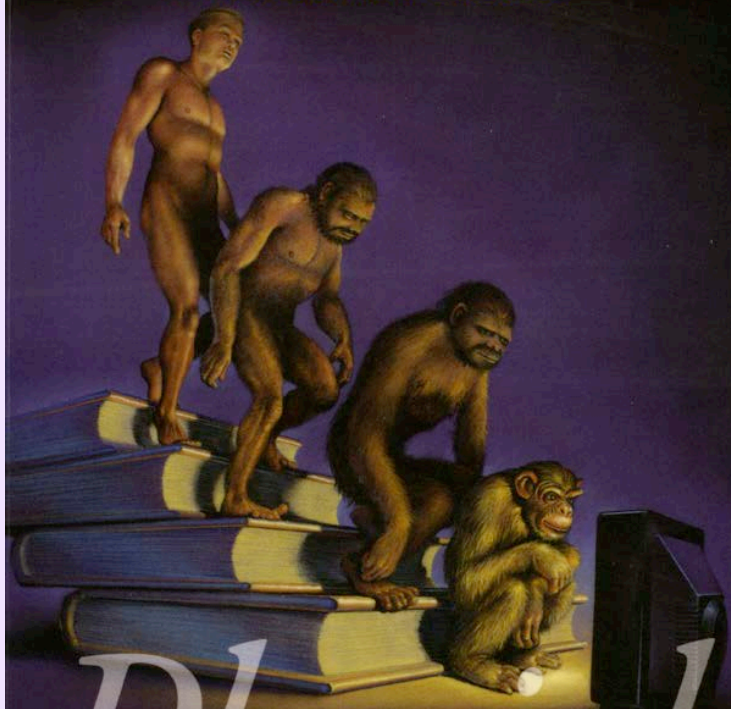
Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*.

La porte que l'on croit fermée,
il suffit souvent d'oser la pousser pour qu'elle s'ouvre.

Neil Postman

Se distraire à en mourir

Préface de Michel Rocard



SE DISTRAIRE À EN MOURIR

Nous attendions la venue de 1984.

Quand cette année arriva sans que la prophétie ne se réalise, l'intelligentsia américaine chanta discrètement victoire : les fondements de la démocratie libérale avaient tenu bon. Le règne de la terreur s'était, peut-être, développé ailleurs mais l'Amérique, du moins, n'avait pas sombré dans les sinistres cauchemars orwelliens.

Obnubilés que nous étions par la sombre vision d'Orwell, nous avons oublié une autre prophétie, un peu moins bien connue mais tout aussi inquiétante : **celle d'Aldous Huxley dans *Le Meilleur des mondes***. Car, contrairement à une opinion répandue même chez les gens cultivés, les prophéties de Huxley et d'Orwell sont très différentes l'une de l'autre.

Orwell nous avertit du risque que nous courons d'être écrasés par une force oppressive externe. Huxley, dans sa vision, n'a **nul besoin de faire intervenir un Big Brother pour expliquer que les gens seront dépossédés de leur autonomie, de leur maturité, de leur histoire**. Il sait que **les gens en viendront à aimer leur oppression, à adorer les technologies qui détruisent leur capacité de penser**.

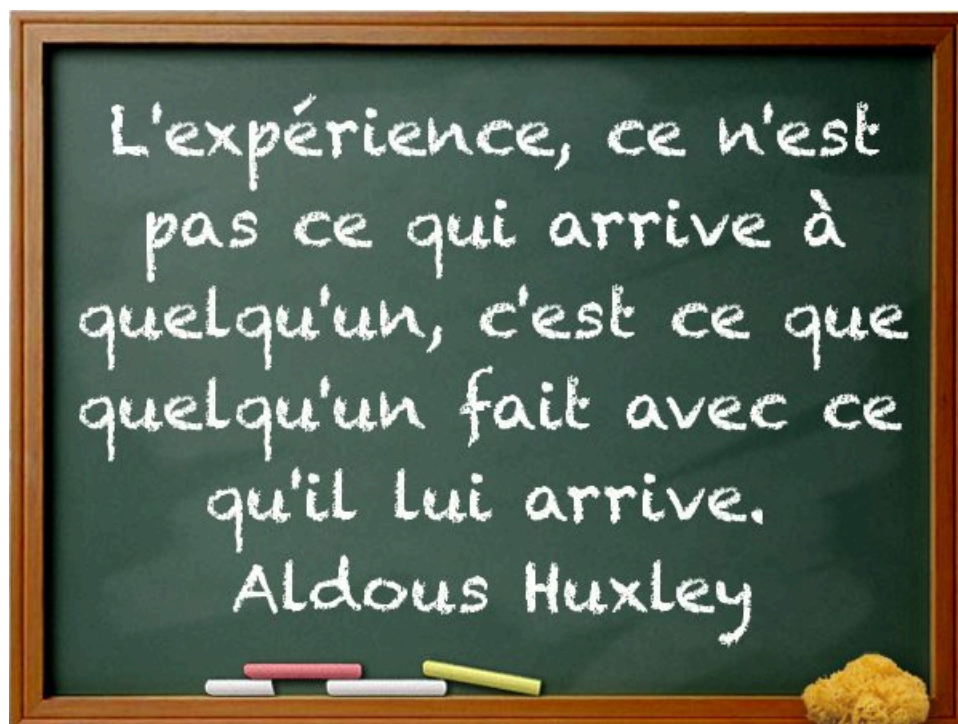
Orwell craignait ceux qui interdiraient les livres. Huxley redoutait **qu'il n'y ait même plus besoin d'interdire les livres car plus personne n'aurait envie d'en lire**. Orwell craignait ceux qui nous priveraient de l'information. Huxley redoutait **qu'on ne nous en abreuve au point que nous en soyons réduits à la passivité et à l'égoïsme**. Orwell craignait qu'on ne nous cache la vérité. Huxley redoutait **que la vérité ne soit noyée dans un océan d'insignifiances**. Orwell craignait que notre culture ne soit prisonnière. Huxley redoutait **que notre culture ne devienne triviale, seulement préoccupée de fadaïses**. Car, comme le faisait remarquer Huxley dans *Brave New World Revisited*, les défenseurs des libertés et de la raison, qui sont toujours en alerte pour s'opposer à la tyrannie, « ne tiennent pas compte de **cet appétit quasi insatiable de l'homme pour les distractions** ». Dans *1984*, ajoutait Huxley, le contrôle sur les gens s'exerce en leur infligeant des punitions ; dans *Le Meilleur des mondes*, il s'exerce en leur infligeant du plaisir. En bref, Orwell craignait que ce que nous haïssons ne nous détruise ; Huxley redoutait que cette destruction ne nous vienne plutôt de ce que nous aimons.

Le thème de cet ouvrage repose sur l'idée que Huxley avait vu plus juste qu'Orwell.

Neil Postman, Se distraire à en mourir (1985).

L'œuvre du législateur n'est point complète quand il a seulement rendu le peuple tranquille. Lors même que ce peuple est content, il reste encore beaucoup à faire. Il faut que les institutions achèvent l'éducation morale des citoyens. En respectant leurs droits individuels, en ménageant leur indépendance, en ne troublant point leurs occupations, elles doivent pourtant **consacrer leur influence sur la chose publique, les appeler à concourir, par leurs déterminations et par leurs suffrages, à l'exercice du pouvoir, leur garantir un droit de contrôle et de surveillance** par la manifestation de leurs opinions, et les formant de la sorte par la pratique à ces fonctions élevées, leur donner à la fois et le désir et la faculté de s'en acquitter.

*Benjamin Constant (1819),
De la liberté des Anciens comparée à celle des Modernes.*



Quelques idées générales et mêmes systématiques, sur la perfection des législations et du gouvernement, sont sûrement nécessaires pour éclairer l'homme d'État. **Mais il y a souvent une présomption extravagante à vouloir établir et établir complètement, en dépit de tous les obstacles, toutes les parties d'un système d'idées.** C'est aussi donner son jugement pour l'arbitre suprême de ce qui est bien et de ce qui est mal : c'est s'imaginer que l'on est le seul sage, le seul éclairé dans la république ; c'est croire que nos concitoyens doivent se plier à notre opinion, et que leur opinion ne doit pas s'accommoder de la leur.

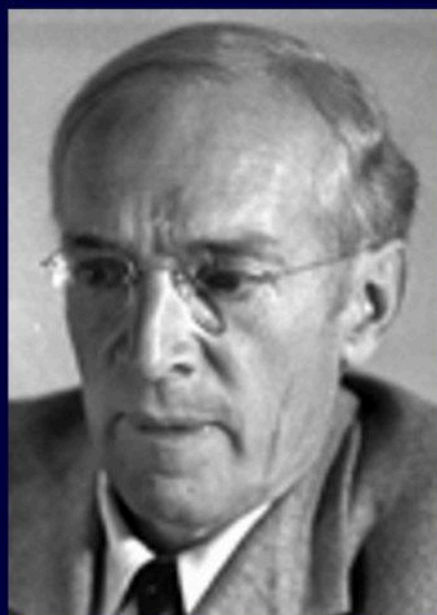
Les princes souverains sont, par cette raison, les plus dangereux de tous les spéculateurs politiques. Cette arrogance dominatrice leur est naturelle et familière : ils ne doutent jamais de l'infailible supériorité de leur jugement; quand ces réformateurs couronnés s'abaissent à réfléchir un moment sur la constitution du pays qu'il gouvernent, ils n'y voient guère d'autres vices que les obstacles qui s'y trouvent à l'exécution de leur volonté ; ils méprisent la divine maxime de Platon, et pensent que l'État est fait pour eux, et non eux pour l'État.

Adam Smith,

Théorie des sentiments moraux (Partie VI, Section 2, Chapitre 2)

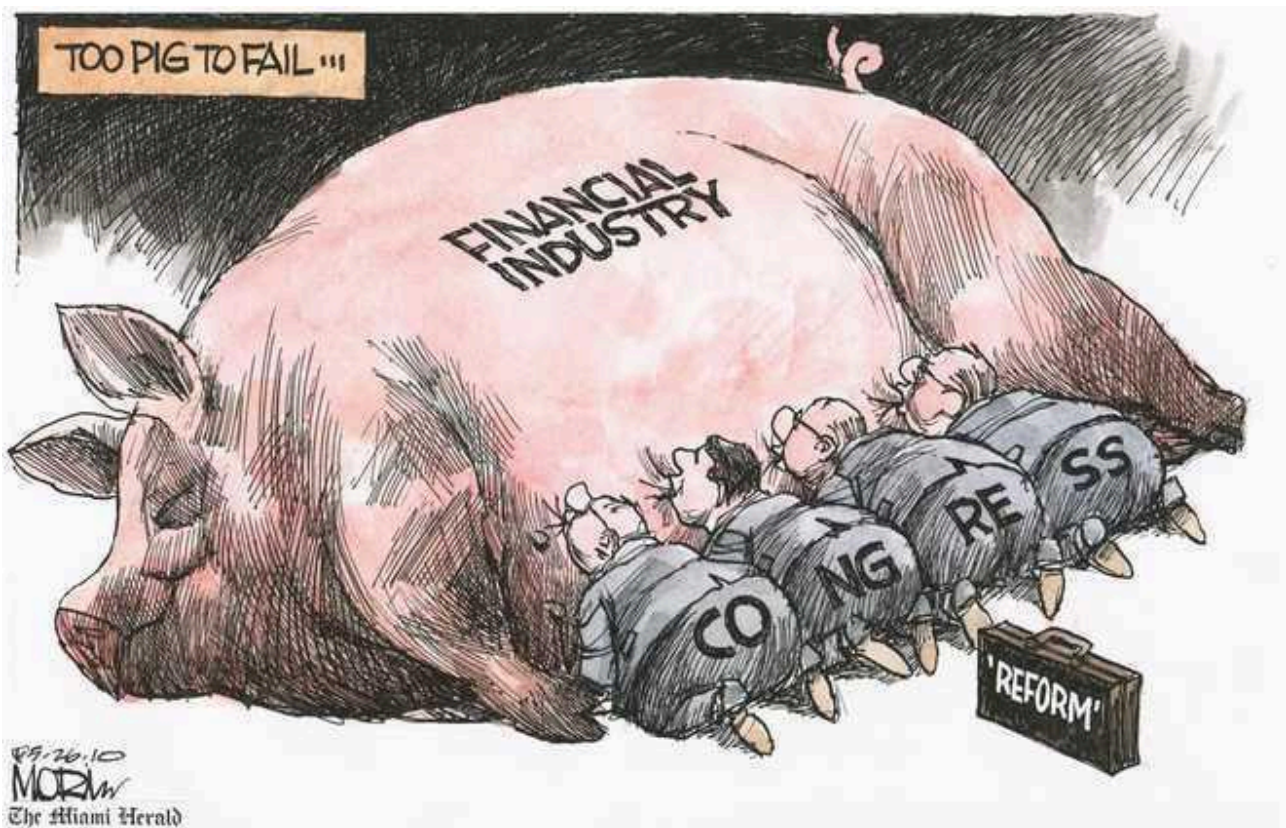
**It is difficult
to get a man
to understand
something
when his salary
depends on
his not
understanding it**

- Upton Sinclair



La violence prolétarienne change l'aspect de tous les conflits au cours desquels on l'observe ; car elle nie la force organisée par la bourgeoisie, et prétend supprimer l'État qui en forme le noyau central. Dans de telles conditions il n'y a plus aucun moyen de raisonner sur les droits primordiaux des hommes ; c'est pourquoi nos socialistes parlementaires, qui sont des enfants de la bourgeoisie et qui ne savent rien en dehors de l'idéologie de l'État, sont tout désorientés quand ils sont en présence de la violence prolétarienne; ils ne peuvent lui appliquer les lieux communs qui leur servent d'ordinaire à parler de la force, et ils voient avec effroi des mouvements qui pourraient aboutir à ruiner les institutions dont ils vivent : avec le syndicalisme révolutionnaire, plus de discours à placer sur la Justice immanente, plus de régime parlementaire à l'usage des Intellectuels ; — c'est l'abomination de la désolation ! Aussi ne faut-il pas s'étonner s'ils parlent de la violence avec tant de colère.

Georges SOREL, Réflexions sur la violence (1908).



Par le moyen de méthodes toujours plus efficaces de manipulation mentale, les démocraties changeront de nature. Les vieilles formes pittoresques — élections, parlements, hautes cours de justice — demeureront, mais la substance sous-jacente sera une nouvelle forme de totalitarisme "non violent". Toutes les appellations traditionnelles, tous les slogans consacrés, resteront exactement ce qu'ils étaient aux bons vieux temps. La démocratie et la liberté seront les thèmes de toutes les émissions (...) et de tous les éditoriaux, mais (...) l'oligarchie au pouvoir et son élite hautement qualifiée de soldats, de policiers, de fabricants de pensée, de manipulateurs mentaux, mènera tout et tout le monde comme bon lui semblera.

Aldous Huxley, « Retour au meilleur des monde » (1958).



QUI VEUT ÊTRE CHEF ?

Administration indienne et démocratie directe.

Texte de B. Traven, dans son livre "INDIOS" :

« À l'occasion de la fête d'investiture, pendant que les cloches sonnent, on fait brûler des feux d'artifice. Il y a de la musique, les gens dansent dans un vacarme joyeux. Le nouveau chef élu est, devant le portail du cabildo, présenté par les délégués de sa tribu au chef sortant et à ses conseillers. Avec cette présentation est terminé l'examen des documents électoraux. Le chef sortant fait un discours, rédigé sous forme de poésie, en langue indienne vraisemblablement très ancienne. Le nouveau chef y répond avec modestie et courtoisie. Son discours est également formulé en langue indienne et utilise des rimes qui ont très probablement été prévues pour ce genre de cérémonie il y a mille ans ou davantage.

Quand après de nombreux cérémonials le bâton lui est enfin remis, on apporte une chaise. Cette chaise est basse. Elle est faite d'un bois aux entrelacs multiples, ressemblant à du raphia. Le siège est percé à la dimension d'un postérieur d'homme. Au milieu des rires, des joyeux quolibets et des plaisanteries grivoises des hommes qui assistent en foule à la cérémonie, le nouveau chef abaisse à demi son pantalon de coton blanc et pose son derrière dénudé sur l'ouverture de la chaise. Il tient dans sa dextre le bâton d'ébène à pommeau d'argent représentatif de sa fonction et siège, plein de dignité, le visage tourné vers les hommes de la nation rassemblés devant lui. Il est assis, sérieux, majestueux, comme s'il allait procéder solennellement à son premier acte officiel. Les plaisanteries et les rires des hommes qui l'entourent se taisent un instant. On a l'impression que tous veulent écouter avec recueillement les premières paroles importantes de leur nouveau chef.

À ce moment arrivent trois hommes envoyés à cette fête par la tribu qui aura à élire le cacique l'année suivante. Ces hommes portent un pot de terre dont les flancs sont percés de nombreux événements. Le pot est rempli de braises qui rougeoient avec vivacité, attisées par le moindre souffle d'air. Dans un discours en langue indienne, dit en vers, l'un des hommes explique le but de l'acte qu'il va accomplir. Dès qu'il a terminé son discours, **il place le pot plein de braises sous le postérieur dénudé du nouveau chef.**

Dans son discours, il a expliqué que ce feu placé sous le derrière du chef dignement assis sur son siège officiel doit lui rappeler qu'il n'y est pas installé pour s'y reposer, mais pour travailler pour le peuple. Il doit demeurer vif et zélé même lorsqu'il est installé officiellement. En outre, il ne doit pas oublier qui a glissé ce feu sous son séant, c'est-à-dire la tribu qui désignera le cacique de l'année à venir, et ceci pour lui mettre en mémoire qu'il ne doit pas se cramponner à sa place, mais la céder dès que son mandat sera écoulé, afin d'éviter un règne à vie ou une dictature qui serait néfaste au bien du peuple. S'il venait jamais à s'accrocher à son poste, on lui mettrait sous les fesses un feu si grand et si long qu'il ne resterait rien de lui ni du siège.

Dès que le pot rempli de braises ardentes a été glissé sous le siège, des maximes rimées sont dites par un homme de la tribu dont l'élu se retire, un homme de la tribu qui élira le jefe l'année suivante et un homme de la tribu dont est issu le cacique nouvellement investi. **Tant que la récitation des sentences n'est pas**

terminée, le nouveau chef ne doit pas se lever de son siège. La durée de l'épreuve dépendra de la popularité ou de l'impopularité de l'élu parmi ses frères de race. Les récitants pourront soit psalmodier les rimes lentement et précautionneusement, ou bien les dire avec toute la hâte permise sans trahir ouvertement leur intention. Lorsque l'homme qui doit parler à son tour a l'impression que ceux qui l'ont précédé ont été trop rapides, il a le droit de réparer le dommage très largement par une lenteur redoublée de son discours.

Le chef, quelles que soient ses sensations, ne doit manifester d'aucune manière, grimace ou geste, les effets de la chaleur sur sa personne. Bien au contraire, lorsque tous les aphorismes ont été récités, il ne se relève pas immédiatement, heureux d'en avoir terminé avec la séance de réchauffage ; il reste au contraire assis un bon moment pour bien montrer qu'il n'a pas l'intention de fuir devant les peines que l'exercice de ses fonctions pourraient lui préparer. Assez souvent il se met même à plaisanter, ce qui augmente la gaieté des hommes qui le regardent et attendent avec impatience qu'il laisse apparaître son inconfort pour pouvoir se moquer de lui. Mais plus les plaisanteries sont alertes, plus longtemps il reste assis et plus le respect et la confiance qu'il inspire grandissent. Il cherche à reporter le ridicule sur les autres. Il dit à l'un : *« Alors, gringalet, tu n'as pas de poumons, comment veux-tu donner à ta femme les moyens de faire une bonne soupe si tu es trop faible pour souffler sur le feu sous mon cul pour que je me réchauffe un peu. Hé ! toi, Eliseo, viens ici gratter la glace qui se dépose sur mon derrière. »*

Les braises sont à peu près éteintes. Le chef se lève lentement. La glace dont il parlait n'est cependant pas tout à fait inoffensive. La peau est couverte de grosses cloques et, en de nombreux endroits, de plaques noirâtres que l'on peut sentir de loin. Un ami s'approche de lui, lui enduit les fesses d'huile et lui applique un pansement de feuilles écrasées tandis qu'un autre lui offre de grands verres de tequila. **Pendant de longues semaines, le nouveau chef n'oubliera pas sur quoi il est assis. Pendant les premiers mois qui suivent son entrée en fonction, cela l'aide considérablement à gouverner selon les désirs exprimés par la nation au cours de son élection.** Dans presque tous les cas, il reste suffisamment de cicatrices sur cette partie cachée de son individu pour qu'il puisse prouver jusqu'à l'âge le plus avancé, grâce à un document inaltérable, qu'il a eu l'honneur d'être élu une fois chef de sa nation, mais aussi pour le soustraire à la tentation de se faire élire à ce poste une seconde fois, ce qui serait contraire aux mœurs de son peuple.

On pourrait très sérieusement conseiller aux prolétaires de mettre en application cette méthode d'élection indienne éprouvée, en particulier à l'égard des fonctionnaires de leurs organisations syndicales et politiques. Pas seulement en Russie, où c'est le plus nécessaire, mais aussi dans tous les pays où Marx et Lénine sont les saints qu'on honore. Les prolétaires en lutte pourraient obtenir des résultats utiles avec bien plus de certitude en mettant chaque année sous les fesses de leurs dirigeants un feu bien attisé. **Aucun chef n'est irremplaçable. Et plus rapidement les nouveaux dirigeants se succèdent sur le siège ardent, plus vivant reste le mouvement. Ne sois pas timoré, prolétaire. Et encore moins sentimental. »**

Source : <http://terre-et-liberte.net/spip.php?article19>

Le principal secret du gouvernement consiste à affaiblir l'esprit public, au point de le désintéresser complètement des idées et des principes avec lesquels on fait aujourd'hui les révolutions. Dans tous les temps, les peuples comme les hommes se sont payés de mots. Les apparences leur suffisent presque toujours ; ils n'en demandent pas plus. On peut donc établir des institutions factices qui répondent à un langage et à des idées également factices ; il faut avoir le talent de ravir aux partis cette phraséologie libérale, dont ils s'arment contre les gouvernements. Il faut en saturer les peuples jusqu'à la lassitude, jusqu'au dégoût.

Maurice Joly, "Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu" (1864)

http://etienne.chouard.free.fr/Europe/messages_recus/Dialogue_aux_enfers_entre_Machiavel_et_Montesquieu.pdf





Purification linguistique

Vous n'appréciez pas réellement le novlangue, Winston, dit-il presque tristement. Au fond, vous auriez préféré rester fidèle à l'ancien langage, à son imprécision et ses nuances inutiles (...).

Ne voyez-vous pas que le but du novlangue est de restreindre les limites de la pensée ? À la fin, nous rendrons littéralement impossible le crime par la pensée, car il n'y aura plus de mots pour l'exprimer. Tous les concepts nécessaires seront exprimés chacun exactement par un seul mot dont le sens sera rigoureusement délimité. La Révolution sera complète quand le langage sera parfait. Vers 2050, plus tôt probablement, toute connaissance de l'ancienne langue aura disparu. Toute littérature du passé aura été détruite. Chaucer, Shakespeare, Milton, Byron n'existeront plus qu'en version novlangue. Même la littérature du Parti changera. Même les slogans changeront. Comment pourrait-il y avoir une devise comme *"La liberté, c'est l'esclavage"*, alors que le concept même de *liberté* aura été aboli ? En fait, il n'y aura pas de pensée telle que nous la comprenons maintenant. **Orthodoxie signifie non pensant, qui n'a pas besoin de pensée. L'orthodoxie, c'est l'inconscience.**

George Orwell (1903-1950), "1984" (1949).

Racontez-moi et j'oublierai,
Démontrez-moi et je me souviendrai,
Impliquez-moi et je comprendrai.

Confucius.

Un esprit sans croyance est comme une boussole
que le plus petit changement extérieur peut dérégler.

Alain, 18 mai 1914.

La nation française actuelle se compose d'au moins vingt nations distinctes, et dont le caractère observé dans le peuple et chez les paysans, est encore fortement tranché... Le Français est un être de convention, il n'existe pas...

Une nation si grande ne tient qu'à l'aide de la force. L'armée permanente sert surtout à cela. Ôtez cet appui à l'administration et à la police centrales, la France tombe dans le fédéralisme. Les attractions locales l'emportent.

Pierre-Joseph Proudhon.

Le jugement politique et l'opinion commune

L'État est aisément neurasthénique. Mais qu'est-ce qu'un neurasthénique ? C'est un homme pensant, je veux dire instruit et fort attentif à ses opinions et à ses affections; attentif en ce sens qu'il en est le spectateur. Et c'est en cela que consiste ce genre de folie, à **constater ses propres opinions au lieu de les choisir et vouloir**. Comme un homme qui, conduisant une automobile à un tournant, se demanderait : « Je suis curieux de savoir si je vais sauter dans le ravin. » Mais c'est justement son affaire de n'y point sauter. De même le neurasthénique se demande : « Est-ce que je serai gai ou triste aujourd'hui ? Est-ce que j'aurai de la volonté ou non ? Que vais-je choisir ? Je suis curieux de le savoir. » Mais il ne vient jamais à cette idée si simple de décréter au lieu d'attendre, pour les choses qui dépendent de lui.

Or ce genre de folie n'est jamais complet dans l'individu. Communément, dans les circonstances qui importent, il cesse d'attendre et se met à vouloir, résistant aux vices et aux crimes mieux qu'à la tristesse, et plutôt malheureux que méchant.

Cette maladie singulière me paraît au contraire propre à tout État ; et par là j'explique que ce grand corps soit toujours malheureux et souvent dangereux. Et voici pourquoi. Chacun a pu remarquer, **au sujet des opinions communes, que chacun les suit et que personne ne les forme.** Un citoyen, même avisé et énergique quand il n'a à conduire que son propre destin, en vient naturellement et par une espèce de sagesse à **rechercher quelle est l'opinion dominante au sujet des affaires publiques.** « Car, se dit-il, comme je n'ai ni la prétention ni le pouvoir de gouverner à moi tout seul, il faut que je m'attende à être conduit ; à faire ce qu'on fera, à penser ce qu'on pensera. » Remarquez, que tous raisonnent de même, et de bonne foi. **Chacun a bien peut-être une opinion; mais c'est à peine s'il se la formule à lui-même ; il rougit à la seule pensée qu'il pourrait être seul de son avis.**

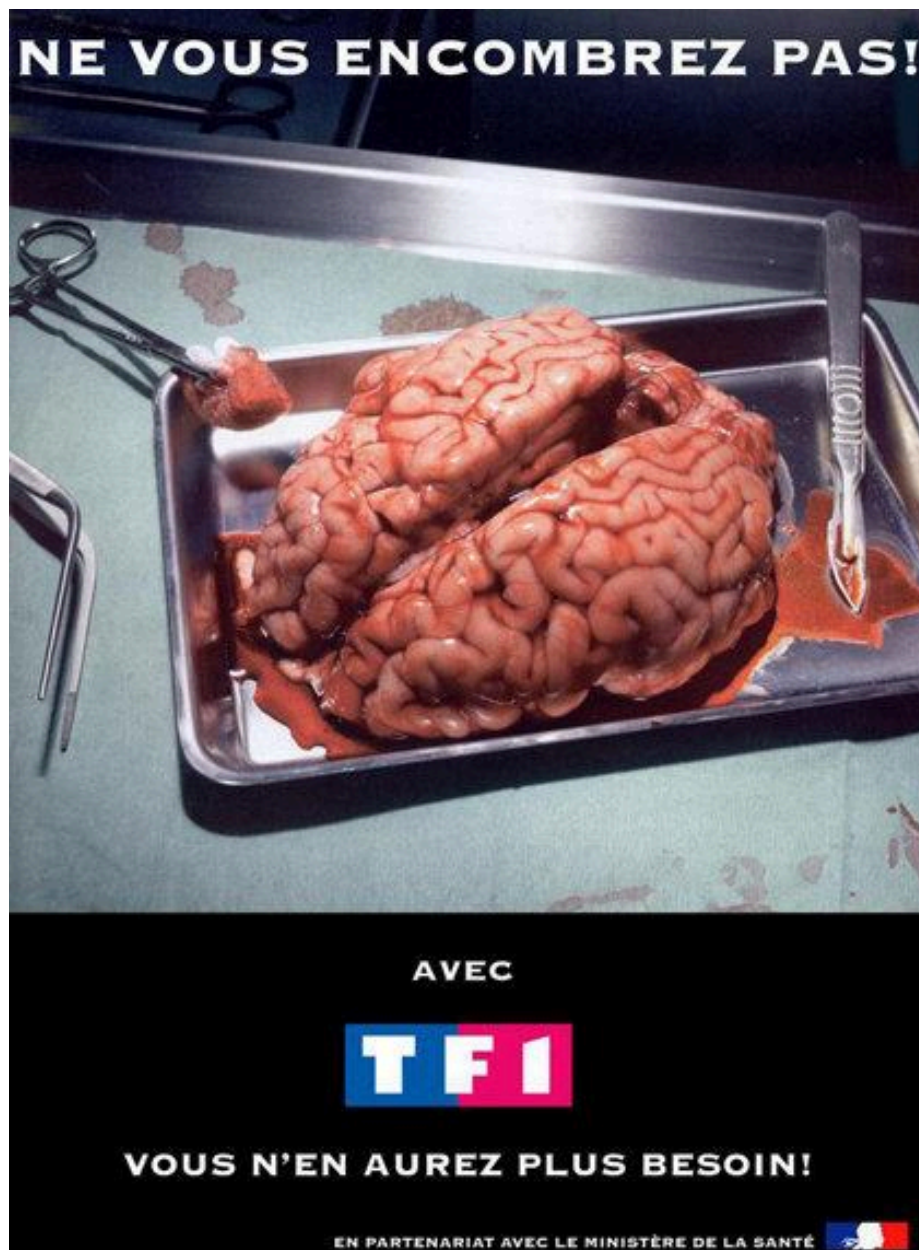
Le voilà donc qui honnêtement écoute les orateurs, lit les journaux, enfin se met à la recherche de cet être fantastique que l'on appelle l'opinion publique. « La question n'est pas de savoir si je veux ou non faire la guerre, mais si le pays veut ou non faire la guerre. » Il interroge donc le pays. **Et tous les citoyens interrogent le pays, au lieu de s'interroger eux-mêmes.**

Les gouvernants font de même, et tout aussi naïvement. Car, sentant qu'ils ne peuvent rien tout seuls, ils veulent savoir où ce grand corps va les mener. Et il est vrai que ce grand corps regarde à son tour vers le gouvernement, afin de savoir ce qu'il faut penser et vouloir. **Par ce jeu, il n'est point de folle conception qui ne puisse quelque jour s'imposer à tous, sans que personne pourtant l'ait jamais formée de lui-même et par libre réflexion.** Bref, les pensées mènent tout, et personne ne pense. D'où il résulte qu'un État formé d'hommes raisonnables peut penser et agir comme un fou. **Et ce mal vient originairement de ce que personne n'ose former son opinion par lui-même ni la maintenir énergiquement, en lui d'abord, et devant les autres aussi.**

Posons que j'ai des devoirs, et qu'il faudra que j'obéisse. Fort bien. Mais je veux obéir à une opinion réelle ; et, **pour que l'opinion publique soit réelle, il faut d'abord que je forme une opinion réelle et que je l'exprime ; car si tous renoncent d'abord, d'où viendra l'opinion ?** Ce raisonnement est bon à suivre, et fait voir que **l'obéissance d'esprit est toujours une faute.**

Alain (Émile Chartier), "Mars ou la guerre jugée", 1921, chapitre L.XIX

L'obéissance d'esprit est toujours une faute.
Alain, Mars ou la guerre jugée (1921).



On ne s'appuie que sur ce qui résiste.

Alain.

Trente rayons convergent au moyeu, mais c'est **le vide** médian qui fait marcher le char. On façonne l'argile pour en faire des vases, mais c'est **du vide** interne que dépend leur usage. Une maison est percée de portes et de fenêtres, c'est **encore le vide** qui permet l'habitat.

Lao-Tseu.

**Je ne puis attendre que les pouvoirs soient sages ;
et quand tous y participeraient, ce n'est pas une
garantie contre les passions.**

Alain, 10 avril 1921.

Dans la vie des sociétés, il est des époques où la Révolution devient une impérieuse nécessité, où elle s'impose d'une manière absolue. Des idées nouvelles germent de partout, elles cherchent à se faire jour, à trouver une application dans la vie, mais elles se heurtent continuellement à la force d'inertie de ceux qui ont intérêt à maintenir l'ancien régime, elles étouffent dans l'atmosphère suffocante des anciens préjugés et des traditions. Les idées reçues sur la constitution des États, sur les lois d'équilibre social, sur les relations politiques et économiques des citoyens entre eux, ne tiennent plus devant la critique sévère qui les sape chaque jour, à chaque occasion, dans le salon comme dans le cabaret, dans les ouvrages du philosophe comme dans la conversation quotidienne. Les institutions politiques, économiques et sociales tombent en ruine ; édifice devenu inhabitable, il gêne, il empêche le développement des germes qui se produisent dans ses murs lézardés et naissent autour de lui.

Pierre Kropotkine, L'Esprit de Révolte, 1914.

Les grands larrons mettent le petit voleur en prison.

Diogène le cynique, cité par Diogène Laërce (6,45)

Cela fait-il **pour Moi** une grande différence de dépendre des sentiments d'un Prince ou de dépendre des sentiments du Peuple, de ce qu'on nomme l'« opinion publique ? [...]

Dans l'État constitutionnel, l'absolutisme est enfin venu en lutte avec lui-même, car il est tiraillé par une alternative: le gouvernement veut être absolu, le peuple aussi. Ces deux absolus en contact constant s'useront l'un l'autre.

Max Stirner 'L' Unique et sa propriété' 1845.

Celui qui ne dispose pas des deux tiers de sa journée pour lui-même est un esclave, qu'il soit d'ailleurs ce qu'il veut : politique, marchand, fonctionnaire, érudit.

Nietzsche

Un lion qui imite un lion
est un singe.

Si les Américains semblent parfois incapables de légiférer, c'est sans doute parce qu'ils ont été trop longtemps des spectateurs passifs de l'action gouvernementale. Le remède ne peut pas être de continuer à les exclure du processus politique, mais de leur donner une éducation active et pratique qui les rende plus compétents. Les procédures de l'initiative et du référendum populaire sont des instruments idéaux pour pratiquer cette instruction civique.

Benjamin Barber.

N'ACCLAMEZ POINT. L'acclamation vous revient et vous prend au cœur. L'acclamation a fait tous les maux de tous les peuples. Le citoyen se trouve porté au delà de son propre jugement, le pouvoir acclamé se croit aimé et infaillible, toute liberté est perdue. Le lourd devoir d'obéir n'est plus limité ni tempéré par rien. Je décris ici des mœurs nouvelles, je vous trace un pénible devoir. Mais mes amis, si l'on veut être libre, il faut le vouloir. Et n'oubliez jamais que les pouvoirs seront modérés, prudents, circonspects, préservés à jamais de l'infatuation, raisonnables enfin, et ménagers de vos biens et de vos vies, si seulement vous vous privez de battre des mains.

Résistance et obéissance, voilà les deux vertus du citoyen. Par l'obéissance, il assure l'ordre ; par la résistance il assure la liberté. Et il est bien clair que l'ordre et la liberté ne sont point séparables, car le jeu des forces, c'est-à-dire la guerre privée à toute minute, n'enferme aucune liberté ; c'est une vie animale livrée à tous les hasards. Donc les deux termes ordre et liberté sont bien loin d'être opposés ; j'aime mieux dire qu'ils sont corrélatifs. La liberté ne va pas sans l'ordre ; l'ordre ne vaut rien sans la liberté.

Obéir en résistant, c'est tout le secret. Ce qui détruit l'obéissance est anarchie, ce qui détruit la résistance est tyrannie.

Alain, Propos sur les pouvoirs.

Le socialisme est devenu l'idéologie des intellectuels désireux d'exercer au nom de leurs compétences et de leur rationalité leur propre dictature sur la classe ouvrière.

Jan Wacław Makhański.

Les courants à la mode s'imaginent combattre le libéralisme alors qu'en réalité ils le prolongent. Les courants qui admettent toute nouveauté comme bonne sont devenus obligatoires et nous contraignent à renier le passé, à vivre sans héritage, ni horizon de sens partagés. C'est la modernité elle-même, avec sa consommation frénétique d'un présent perpétuel, avec son agitation stérile et sans direction, qui est le couronnement du libéralisme.

Jean-Claude Michéa.



Il y a deux manières de conquérir une nation : l'une par l'épée, l'autre par la dette.
John Adam (second Président des USA).

Les capitalistes nous vendront jusqu'à la corde pour les pendre.
Lénine.

Pour atteindre la vérité, il faut une fois dans la vie se défaire de toutes les opinions qu'on a reçues, et reconstruire de nouveau tout le système de ses connaissances.
René Descartes.

La nécessité est inhumaine ; il est fou de la haïr ; il n'est pas moins fou de l'aimer.
Alain, 20 avril 1917.

« L'homme qui se défend de penser n'apprend jamais rien. »
Giacomo Casanova, Histoire de ma vie.

Les livres ne sont pas faits pour être crus, mais pour être soumis à examen.
Umberto Eco, Le nom de la rose.

L'idéologie, c'est ce qui pense à votre place.
Jean-François Revel, La grande parade.



Quand le pillage devient un moyen d'existence pour un groupe d'hommes qui vit au sein de la société, ce groupe finit par créer pour lui-même tout un système juridique qui autorise le pillage et un code moral qui le glorifie.

Frédéric Bastiat 1801-1850

Éduquer ce n'est pas remplir un vase, c'est allumer un feu.
William Butler Yeats.

Il y a plus d'audace à marcher nu.
William Butler Yeats.

Tout le monde sait qu'une bonne pluie empêche une émeute et qu'une bonne récolte fait aimer un régime.

Alain, 19 mai 1907, Propos d'un Normand, tome II, p. 69.

Ce qui nous incite à revenir en arrière est aussi humain et nécessaire que ce qui nous pousse à aller de l'avant.

Pier Paolo Pasolini.

**Le déracinement déracine tout,
sauf le besoin de racines.**

Christopher Lasch.

C'est aujourd'hui un lieu commun de dire que toute nostalgie du passé a quelque chose de morbide. Il conviendrait donc, apparemment, de vivre dans un éternel présent, où les souvenirs s'effacent d'un instant à l'autre, et où le passé n'est évoqué, s'il l'est, que pour remercier Dieu de l'amélioration de notre sort. Je vois là une sorte de lifting intellectuel, auquel on recourt par une terreur du vieillissement qui relève du snobisme.

George Orwell.

Trois citations mises en exergue par Jean-Claude Michéa, dans "Le complexe d'Orphée. La gauche, les gens ordinaires et la religion du progrès" (2011).

Il n'y a point d'entreprise plus difficile à conduire, plus incertaine quant au succès, et plus dangereuse que celle d'introduire de nouvelles institutions.

Le réformateur des institutions a pour ennemis tous ceux qui profitaient des institutions anciennes, et il ne trouve que de tièdes défenseurs dans ceux pour qui les nouvelles seraient utiles.

Cette tiédeur, au reste, leur vient de deux causes : la première est la peur qu'ils ont de leurs adversaires, lesquels ont en leur faveur les lois existantes ; la seconde est l'incrédulité commune à tous les hommes, qui ne veulent croire à la bonté des choses nouvelles que lorsqu'ils en ont été bien convaincus par l'expérience. De là vient aussi que si ceux qui sont ennemis trouvent l'occasion d'attaquer, ils le font avec toute la chaleur de l'esprit de parti, et que les autres se défendent avec froideur, en sorte qu'il y a du danger à combattre avec eux.

Afin de bien raisonner sur ce sujet, il faut considérer si les innovateurs sont puissants par eux-mêmes, ou s'ils dépendent d'autrui, c'est-à-dire si, pour conduire leur entreprise, ils en sont réduits à prier, ou s'ils ont les moyens de contraindre.

Dans le premier cas, il leur arrive toujours malheur, et ils ne viennent à bout de rien ; mais dans le second, au contraire, c'est-à-dire quand ils ne dépendent que d'eux-mêmes, et qu'ils sont en état de forcer, ils courent bien rarement le risque de succomber.

C'est pour cela qu'on a vu réussir tous les prophètes armés, et finir malheureusement ceux qui étaient désarmés.

Machiavel, Le prince (1515), chapitre VI.

L'État n'est rien d'autre qu'une association d'individus qui sont d'accord entre eux pour se faire appeler l'État. Ils se sont fixé pour objectif d'exercer le monopole légal de la violence et de l'extorsion de fonds.

Murray Rothbard (1926-1995).

Il y avait dans l'élection comme une promesse d'obéissance.

Bernard Manin, Principes du gouvernement représentatif (1993).

Par chance je suis dépourvu de toute ambition politique ou sociale, en sorte que je n'ai à craindre aucun danger de ce côté-là, rien qui me retienne, rien qui me force à des transactions et à des ménagements ; bref j'ai le droit de dire tout haut ce que je pense, et je veux une bonne fois tenter l'épreuve qui fera voir jusqu'à quel point nos semblables, si fiers de leur liberté de pensée, supportent de libres pensées.

Nietzsche, 1874.

Ce qui me frappe, c'est que le socialisme perd du terrain là précisément où il devrait en gagner. Avec tous les atouts dont elle dispose – car tout ventre vide est un argument en sa faveur – l'idée du **socialisme** est moins largement acceptée qu'il y a une dizaine d'années. L'individu normalement doué de raison ne se contente plus de ne pas être socialiste, il est aujourd'hui activement opposé à cette doctrine. Et cela tient sans doute, avant tout, à des méthodes de propagande aberrantes. Cela signifie que le socialisme, tel qu'on nous le présente aujourd'hui, comporte en lui quelque chose d'intrinsèquement déplaisant, quelque chose qui détourne de lui ceux qui devraient s'unir pour assurer son avènement.

George Orwell, Le quai de Wigan (1937)

Six mois de révolution feront davantage pour l'éducation de ces masses actuellement inorganisées que dix ans de réunions publiques et de distributions de tracts.

Et lorsque la situation en Allemagne aura atteint le degré de maturité nécessaire à une telle période, les catégories aujourd'hui les plus arriérées et inorganisées constitueront tout naturellement dans la lutte l'élément le plus radical, le plus fougueux, et non le plus passif.

Rosa Luxembourg, Grève de masses, parti et syndicat (1906).



**De bonnes institutions
garantiraient à chaque être humain
un minimum quotidien de monnaie,
inconditionnel et garanti à vie.**

Ce n'est pas aux hommes au pouvoir d'écrire les règles du pouvoir.

**WHEN
THE RICH
ROB THE POOR
IT'S CALLED
BUSINESS**



**WHEN
THE POOR
FIGHT BACK
IT'S CALLED
VIOLENCE**



Les couches et les politiciens
devraient être changés plus souvent,
pour les mêmes raisons.



Celui qui sourit au lieu de s'emporter est toujours le plus fort.
Sagesse Japonaise.

Si tu vaincs un ennemi, il sera toujours ton ennemi.

Si tu convaincs un ennemi, il deviendra ton ami.

Morihei Ueshiba, fondateur de l'aïkido

Si tu crois tout ce que tu lis, tu ferais mieux de ne pas lire.
Proverbe japonais

**Les lois sont d'autant plus nombreuses
que l'État est corrompu.**

Tacite (Annales 3, 27)

Les lois inutiles affaiblissent les lois nécessaires.
Montesquieu, L'esprit des lois (1748).

Amer est le pain fait par des esclaves.

*Nekrasov, cité par Kropotkine,
(Mémoires d'un révolutionnaire, 1898, pp. 303-310).*

La gauche d'extrême droite (antisociale et pro-patronale), celle qui ose se dire "socialiste", a remplacé les ouvriers par les immigrés, la classe par la race et les fascistes par les racistes, préparant ainsi une guerre civile entre les pauvres qui met les riches bien à l'abri des luttes sociales.

Gagnant toujours toutes les élections locales chaque fois qu'il perd les présidentielles (car les électeurs, pas fous, font toujours attention à ne pas donner tous les pouvoirs au même parti), ce parti d'élus qu'est le PS se débrouille pour perdre toutes les présidentielles + législatives et gagner ensuite toutes les élections locales, ce qui représente beaucoup plus de postes, et ce qui renouvelle à la fois leur fromage républicain et leur influence au service des privilégiés à toutes les fripouilles politiciennes qui composent ce parti d'élus, profondément antidémocratique.

Et ceux qui dénoncent l'asservissement avéré au fascisme financier des prétendus "socialistes", ceux-là sont traités pas les chiens de garde du PS de... "fascistes" !

Le "PS", partout dans le monde, est une catastrophe antisociale.

Graffiti provençal.



Cet animal est évidemment sensible ; et il pense.
Pourtant, nous allons le torturer à mort, pour notre confort.
Notre diabolique cruauté à l'égard des animaux
est le premier des crimes contre l'humanité ;
il les annonce tous.

Le despotisme,
cette forme de gouvernement où personne n'est citoyen.
Montesquieu.

**Comme Lucrèce l'a si bien dit,
c'est l'imaginaire qui nourrit toute peur.**

Alain, Histoire de mes pensées.

- **On hait le plus lorsqu'on est empêché d'aimer ou d'être aimé.**
- **Petit homme, tu sais seulement prendre sans donner.**

Wilhelm Reich.

*Qui n'éprouve pas le bonheur d'être vivant cherche à se venger
et préfère détruire la vie plutôt que de sentir qu'il n'a pas réussi à
donner un sens à la sienne.*

Il vit certes physiologiquement ; pour ce qui est de l'âme, il est mort.

Besoin d'idole :

*La plupart des hommes vivent inconsciemment comme des enfants
et désirent s'attacher à une figure puissante à laquelle ils puissent
faire confiance et se vouer corps et âme.*

Erich Fromm.

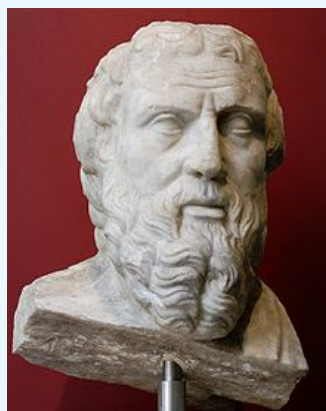
Otanès, d'abord, demanda qu'on remit au peuple **perse** le soin de diriger ses propres affaires (*ès méson katathénai ta pragmata*).

« À mon avis », déclara-t-il, « **le pouvoir ne doit plus appartenir à un seul homme parmi nous : ce régime n'est ni plaisant ni bon. [...]** Comment la monarchie serait-elle un gouvernement équilibré, quand elle permet à un homme d'agir à sa guise, sans avoir de comptes à rendre ? **Donnez ce pouvoir à l'homme le plus vertueux qui soit, vous le verrez bientôt changer d'attitude.** Sa fortune nouvelle engendre en lui un orgueil sans mesure, et l'envie est innée dans l'homme : avec ces deux vices il n'y a plus en lui que perversité ; il commet follement des crimes sans nombre, saoul tantôt d'orgueil, tantôt d'envie. Un tyran, cependant, devrait ignorer l'envie, lui qui a tout, mais il est dans sa nature de prouver le contraire à ses concitoyens. Il éprouve une haine jalouse à voir vivre jour après jour les gens de bien ; seuls les pires coquins lui plaisent, il excelle à accueillir la calomnie. Suprême inconséquence : gardez quelque mesure dans vos louanges, il s'indigne de n'être pas flatté basement ; flattez-le basement, il s'en indigne encore comme d'une flagornerie. Mais le pire, je vais vous le dire : il renverse les coutumes ancestrales, il outrage les femmes, il fait mourir n'importe qui sans jugement.

Au contraire, le régime populaire (*archon plèthos*) porte le plus beau nom qui soit : égalité (*isonomia*) ; en second lieu, il ne commet aucun des excès dont un monarque se rend coupable : **le sort distribue les charges, le magistrat rend compte de ses actes, toute décision y est portée devant le peuple** (*bouleumata panta es to koinon anaphérein*). Donc voici mon opinion : renonçons à la monarchie et mettons le peuple au pouvoir, car seule doit compter la majorité. »

« Compagnons de révolte, il est clair qu'un seul d'entre nous va devoir régner [...]. Pour moi, je ne prendrai point part à cette compétition : **je ne veux ni commander ni obéir ; mais si je renonce au pouvoir, c'est à la condition que je n'aurai pas à obéir à l'un de vous, ni moi, ni aucun de mes descendants à l'avenir.** »

Otanès, sous la plume d'**Hérodote**, *L'Enquête* (≈ -445).



Hérodote (-484 -420)

Comme la plupart des Anglais, j'ai été élevé dans le respect du libre-échange, considéré [...] presque comme une composante de la morale, je considérais les entorses à ce principe comme stupides et scandaleuses. [...] J'ai cependant changé d'orientation, comme beaucoup de mes contemporains. [...] C'est un long processus que celui de s'arracher à des modes de pensée qui étaient ceux d'avant la guerre, ceux du XIXe siècle. Il est surprenant de constater combien un esprit traîne d'oripeaux obsolètes même après avoir changé ses conceptions centrales.

Nous sommes aujourd'hui pacifistes [...] Mais il n'est pas évident que concentrer ses efforts sur la conquête de marchés étrangers, introduire dans les structures économiques d'un pays les ressources et l'influence de capitalistes étrangers et dépendre étroitement des politiques des autres pour sa propre vie économique garantisse la paix entre les nations. L'expérience et la prévoyance nous permettraient même d'affirmer **le contraire**. [...]

Je me sens donc plus proche de ceux qui souhaitent diminuer l'imbrication des économies nationales que de ceux qui voudraient l'accroître. Les idées, le savoir, la science, l'hospitalité, le voyage, doivent par nature être internationaux. Mais produisons chez nous chaque fois que c'est raisonnablement et pratiquement possible, **et surtout faisons en sorte que la finance soit nationale**. Cependant, il faudra que ceux qui souhaitent dégager un pays de ses liens le fassent avec prudence et sans précipitation. [...] En bref, l'autosuffisance nationale, même si elle a un coût, est un luxe que nous aurions les moyens de nous offrir, si nous le souhaitions. [...]

Le capitalisme international et néanmoins individualiste, décadent mais dominant depuis la fin de la guerre, n'est pas une réussite. Il n'est ni intelligent, ni beau, ni juste, ni vertueux, et il ne tient pas ses promesses. **En bref, nous ne l'aimons pas et nous commençons à le mépriser**. Mais quand nous nous demandons par quoi le remplacer, nous sommes extrêmement perplexes. [...]

L'internationalisme économique, avec ce qu'il comporte de libre mouvement, de capitaux et de fonds à investir, aussi bien que de libre-échange de marchandises, peut condamner mon propre pays, pour une génération, à un niveau de prospérité matérielle inférieur à celui qu'il pourrait atteindre dans un système différent. [...]

Cette nouvelle façon de voir les choses a une autre explication. Le XIXe siècle a donné une place extravagante à ce que l'on peut désigner, pour faire court, aux **« résultats financiers »**, promus critère d'appréciation de toute action, qu'elle soit publique ou privée. [...]

La même règle de calcul financier, autodestructrice, régit chaque moment de la vie. Nous détruisons la beauté de la campagne parce que les splendeurs d'une nature qui n'appartient à personne n'ont aucune valeur économique. **Nous sommes capables d'éteindre le soleil et les étoiles parce qu'ils ne rapportent aucun dividende**. [...]

Je ne voudrais pas que l'on croie que j'approuve ce qui est actuellement fait par les politiques au nom du nationalisme économique. Loin de là. Mais mes critiques sont celles d'un homme portant un regard amical et sympathique sur les expérimentations menées avec obstination dans le monde contemporain, qui souhaite qu'elles réussissent, qui a lui-même des projets dans ce sens et qui, en dernier ressort, préfère n'importe quoi plutôt que ce que les rapports financiers appellent « l'opinion de Wall Street ».

Les nouveaux modèles économiques vers lesquels nous avançons à tâtons sont, par nature, au stade de l'expérimentation. Nous n'avons pas en tête, prête à l'emploi, l'idée exacte de ce que nous voulons. Nous la découvrirons chemin faisant, et nous devons lui donner forme en fonction de notre expérience. Ce processus de critiques courageuses, libres et sans merci est la condition sine qua non du succès final. Nous avons besoin du concours de tous les esprits brillants du moment. »

John Maynard **Keynes**, *De l'autosuffisance Nationale*, *The Yale Review*, juin 1933, cité par la revue *L'économie politique*, 2006, elle-même citée par Olivier Berruyer, *Stop ! Tirons les leçons de la crise* (2011).

Le libre-échange intégral et la démocratie sont incompatibles, tout simplement parce que la majorité des gens ne veut pas du libre-échange.

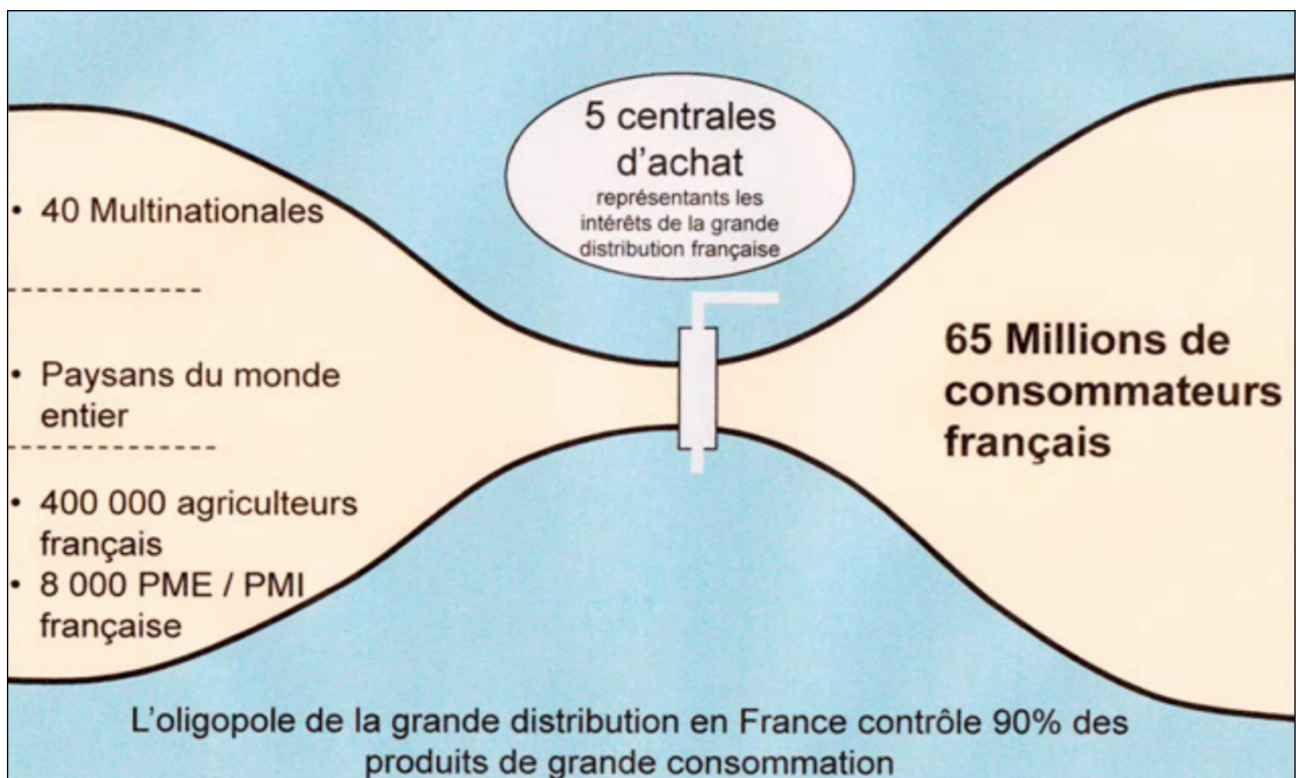
Donc, soit la démocratie gagne et on renonce au libre-échange, soit on supprime le suffrage universel parce qu'il ne donne pas les résultats souhaités par les libéraux.

Le seul pays à avoir jamais inscrit dans sa Constitution le libre-échange a été les États américains sudistes, esclavagistes. Le Nord, industriel et démocratique, derrière Lincoln, était protectionniste.

Normal, puisque **le protectionnisme définit une communauté solidaire et relativement égalitaire, alors que le libre-échange suppose des ploutocrates et une plèbe.**

Emmanuel Todd, 2007.

Piège alimentaire :



Pourquoi sommes-nous rassemblés dans ce temple des lois ? Sans doute, pour rendre à la nation française l'exercice des **droits imprescriptibles** qui appartiennent à tous les hommes. Tel est l'objet de toute **constitution** politique. Elle est juste, elle est libre, si elle le remplit ; elle n'est qu'un attentat contre l'humanité, si elle le contrarie.

Robespierre, Discours contre le Marc d'argent (1791).

Les premiers efforts de la Révolution avaient détruit cette grande institution de la **monarchie** ; elle fut **restaurée** en 1800. Ce ne sont pas, comme on l'a dit tant de fois, les principes de 1789 en matière d'administration qui ont triomphé à cette époque **et depuis**, mais bien au contraire ceux de l'ancien régime qui furent tous remis alors en vigueur et y demeurèrent.

Alexis de Tocqueville, L'Ancien régime et la Révolution (1856).

**Il n'y a pas d'évolution possible
sans liberté d'essayer.**

L'union sacrée : sacrifice aux importants.

Lorsque l'Union sacrée se trouve rétablie pour un temps entre le capitaine et l'homme de troupe, soit par le danger commun, soit par la vertu de la Cérémonie, ils sont l'un et l'autre immédiatement heureux par l'imitation des émotions et par l'échange de signes concordants. L'homme est alors meilleur qu'il ne voudrait, et cela est assez beau ; il faut bien quelque terme à ces mouvements de mépris ou de vengeance qui suivent des rapports hiérarchiques et qui abrégeraient la vie par la tristesse.

Mais ce bonheur étonnant ne nous instruit point du tout sur les opinions qu'ils peuvent former l'un et l'autre concernant leur intérêt ou leur propre importance. Autant qu'ils réfléchissent, il est clair que l'un suit son intérêt et ses passions, tandis que l'autre obéit à la triste nécessité. **Analysez ce contrat, l'un se dit : « Je ferai ce que je voudrai », et l'autre « je ferai ce que vous voudrez. » L'un cède à son penchant, et l'autre y résiste ; l'un étend sa puissance, et l'autre abandonne toute puissance ; l'un est porté au-delà de ses espérances ; l'autre abandonne toutes ses espérances.** Il est trop facile pour le chef d'aimer qu'on obéisse ; il est trop difficile pour l'homme de troupe d'aimer l'obéissance, de l'aimer sans réserve ni précaution. Quand l'un s'emporte avec bonheur et fouette sa propre émotion, il est inévitable que l'autre au contraire se reprenne et se donne un terme, d'où l'on jugera trop vite que l'un est généreux et l'autre sec. Mais **il est dans l'ordre que le maître ne sache rien de l'esclave.**

Je veux bien considérer cette sorte de frise à l'antique, que l'éloquence a déjà plusieurs fois dessinée. Vaillant et de Mun, tous deux vénérables par l'âge et par la fidélité à soi, s'avancent l'un vers l'autre et s'embrassent. **Certes cela est immédiatement beau ; mais par réflexion je ne puis méconnaître que l'un des deux sacrifie plus que l'autre.** Car le noble réalise ici ses espérances, et reçoit le serment du prolétaire ; mais le prolétaire ne reçoit aucun serment. Ce qui est nié, en ce sacrifice, c'est tout ce que le prolétaire affirmait de tout son vouloir depuis qu'il affirmait quelque chose, c'est-à-dire justice, égalité, paix, fraternité entre tous les hommes. Ce qui est affirmé au contraire, c'est ce que l'officier de cuirassiers affirmait de tout son vouloir depuis qu'il affirmait quelque chose, c'est-à-dire pouvoir fort, inégalité, guerre. L'un abandonne tout, et l'autre prend tout. L'un se pose, et l'autre s'immole. L'un arrive au moment espéré, l'autre au moment redouté. L'amour de la patrie est puissant sur tous ; mais il faut reconnaître que les puissants aiment leur puissance en même temps que la patrie. Ce que la patrie leur demande et qu'ils accordent avec une énergie bien naturelle, c'est d'être plus puissants que jamais, plus prompts que jamais à soupçonner et à punir. Au prolétaire, la patrie demande justement de céder le peu de liberté qu'il a, de se démettre du peu de puissance qu'il a, trésor péniblement conquis, toujours disputé. C'est lui-même qui doit le nier, qui doit le rejeter de lui, faisant confiance à ceux qui ne lui ont jamais fait confiance, et remettant enfin la décision aux mains de ceux qu'il a mille raisons de craindre, de ceux qu'il croit aveugles et injustes par état. Bref, il jure d'obéir contre ses idées, tandis que l'autre jure de commander selon ses idées. **Le moins qu'on puisse dire là-dessus, c'est qu'un contrat de ce genre n'est pas pour toujours ; et voilà ce que le maître ne comprendra jamais.** Jupiter fit heureusement les couronnes trop petites.

Alain (Émile Chartier), Le citoyen contre les pouvoirs (1926).

Je fais un parallèle entre le contrat léonin imposé par les capitaines aux hommes de troupe, et le contrat léonin imposé par les élus aux électeurs : essayez de relire ce propos en remplaçant capitaine par élu, et soldat par électeur... ÉC

"L'euro est une autoroute sans sortie"

Yves Thibault de Silguy (ancien commissaire européen 1995-1999 chargé de l'euro), Le Monde 22 janvier 1999.



http://www.dailymotion.com/video/xgtl1w_conference-f-asselineau-8-fevrier-2011-imprevu-75014_news

**Lorsqu'il n'y a plus d'adultes,
commence le règne des experts.**

George Trow (1943-2006).

Existe-t-il aucun autre cas d'une thérapie ou d'une théorie scientifique qui se transforme en un mouvement dirigé par un comité central secret, qui se livre à des purges à l'égard des membres déviants et dispose d'organismes locaux au service d'une organisation internationale ?

Erich Fromm, parlant du « caractère quasi politique du mouvement psychanalytique » dans son livre "La mission de Sigmund Freud" (1959).

LA JUSTICE est sujette à dispute,
LA FORCE est très reconnaissable et sans dispute.
Ainsi on n'a pu donner la force à la justice, parce que la force a contredit la justice et a dit que c'était elle qui était juste.
Et ainsi NE POUVANT FAIRE QUE CE QUI EST JUSTE FÛT FORT,
ON A FAIT QUE CE QUI EST FORT FÛT JUSTE.

Pascal, Pensées (1670).



Je pense, donc je ne suis pas.
(les autres)

FAUT-IL TOUJOURS VULGARISER ?

« Les règles de l'art [ordonner son discours et le rendre digeste] ne se sont imposées d'une manière vraiment impérative qu'assez récemment; **les auteurs contemporains** paraissent les avoir acceptées sans trop de peine parce qu'ils **désirent plaire à un public pressé, souvent fort distrait et parfois désireux avant tout de s'éviter toute recherche personnelle.**

Ces règles ont d'abord été appliquées par les fabricants de livres scolaires. Depuis qu'on a voulu faire absorber aux élèves une somme énorme de connaissances, il a fallu mettre entre leurs mains des manuels appropriés à cette instruction extra-rapide ; tout a dû être exposé sous une forme si claire, si bien enchaînée et si propre à écarter le doute, que le débutant en arrive à croire que la science est chose beaucoup plus simple que ne pensaient nos pères. **L'esprit se trouve meublé très richement en peu de temps, mais il n'est point pourvu d'un outillage propre à faciliter le travail personnel.** Ces procédés ont été imités par les vulgarisateurs et les publicistes politiques [Je rappellerai ici cette sentence de **Renan : « la lecture, pour être salubre, doit être un exercice impliquant quelque travail »**. (Feuilles détachées, p. 231).]. Les voyant si largement appliquées, les gens qui réfléchissent peu ont fini par supposer que ces règles de l'art étaient fondées sur la nature même des choses.

Je ne suis ni professeur, ni vulgarisateur, ni aspirant chef de parti ; je suis un autodidacte qui présente à quelques personnes les cahiers qui ont servi pour sa propre instruction. C'est pourquoi les règles de l'art ne m'ont jamais beaucoup intéressé.

Pendant vingt ans j'ai travaillé à me délivrer de ce que j'avais retenu de mon éducation; j'ai promené ma curiosité à travers les livres, moins pour apprendre que pour nettoyer ma mémoire des idées qu'on lui avait imposées. Depuis une quinzaine d'années je travaille vraiment à apprendre ; mais je n'ai point trouvé de gens pour m'enseigner ce que je voulais savoir; il m'a fallu être mon propre maître et, en quelque sorte, faire la classe pour moi-même. Je me dicte des cahiers dans lesquels je formule mes pensées comme elles surgissent ; je reviens trois ou quatre fois sur la même question, avec des rédactions qui s'allongent et parfois même se transforment de fond en comble ; je m'arrête quand j'ai épuisé la réserve des remarques suscitées par de récentes lectures. Ce travail me donne énormément de peine; c'est pourquoi j'aime assez à prendre pour sujet la discussion d'un livre écrit par un bon auteur; je m'oriente alors plus facilement que dans le cas où je suis abandonné à mes seules forces.

Vous vous rappelez ce que Bergson a écrit sur l'impersonnel, le socialisé, le tout fait, qui contient un enseignement adressé à des élèves ayant besoin d'acquérir des connaissances pour la vie pratique. **L'élève a d'autant plus de confiance dans les formules qu'on lui transmet, et il les retient par suite d'autant plus facilement qu'il les suppose acceptées par la grande majorité ; on écarte ainsi de son esprit toute préoccupation métaphysique et on l'habitue à ne point désirer une conception personnelle des choses** ; souvent il en vient à regarder comme une supériorité l'absence de tout esprit inventif.

Ma manière de travailler est tout opposée à celle-là ; car je soumetts à mes lecteurs l'effort d'une pensée qui cherche à échapper à la contrainte de ce qui a été antérieurement construit pour tout le monde, et qui veut trouver du personnel. Il ne me semble vraiment intéressant de noter sur mes cahiers que ce que je n'ai pas rencontré ailleurs; je saute volontiers pardessus les transitions parce qu'elles rentrent presque toujours dans la catégorie des lieux communs.

La communication de la pensée est toujours fort difficile pour celui qui a de fortes préoccupations métaphysiques : il croit que le discours gâterait les parties les plus profondes de sa pensée, celles qui sont très près du moteur, celles qui lui paraissent d'autant plus naturelles qu'il ne cherche jamais à les exprimer. **Le lecteur a beaucoup de peine à saisir la pensée de l'inventeur, parce qu'il ne peut y parvenir qu'en retrouvant la voie parcourue par celui ci.**

La communication verbale est beaucoup plus facile que la communication écrite, parce que la parole agit sur les sentiments d'une manière mystérieuse et établit facilement une union sympathique entre les personnes ; c'est ainsi qu'un orateur peut convaincre par des arguments qui semblent d'une intelligence difficile à celui qui lit plus tard son discours. **Vous savez combien il est utile d'avoir entendu Bergson pour bien connaître les tendances de sa doctrine et bien comprendre ses livres** ; quand on a l'habitude de suivre ses cours, on se familiarise avec l'ordre de ses pensées et on se retrouve plus facilement au milieu des nouveautés de sa philosophie.

Les défauts de ma manière me condamnent à ne jamais avoir accès auprès du grand public ; mais j'estime qu'il faut savoir nous contenter de la place que la nature et les circonstances ont attribuée à chacun de nous, sans vouloir forcer notre talent. **Il y a une division nécessaire de fonctions dans le monde : il est bon que quelques-uns se plaisent à travailler pour soumettre leurs réflexions à quelques méditatifs, tandis que d'autres aiment à s'adresser à la grosse masse des gens pressés.**

Somme toute, je ne trouve pas que mon lot soit le plus mauvais : car je ne suis pas exposé à devenir mon propre disciple, comme cela est arrivé aux plus grands philosophes lorsqu'ils se sont condamnés à donner une forme parfaitement régulière aux intuitions qu'ils avaient apportées au monde. Vous n'avez pas oublié, certainement, avec quel souriant dédain Bergson a parlé de cette déchéance du génie. Je suis si peu capable de devenir mon propre disciple que je suis hors d'état de reprendre un ancien travail pour lui donner une meilleure exposition, tout en le complétant ; il m'est assez facile d'y apporter des corrections et de l'annoter ; mais j'ai vainement essayé, plusieurs fois, de penser à nouveau le passé.

Je suis, à plus forte raison, condamné à ne jamais être un homme d'école ; mais est-ce vraiment un grand malheur ? **Les disciples ont, presque toujours, exercé une influence néfaste sur la pensée de celui qu'ils appelaient leur maître, et qui se croyait souvent obligé de les suivre. il ne paraît pas douteux que ce fut pour Marx un vrai désastre d'avoir été transformé en chef de secte par de jeunes enthousiastes ; il eût produit beaucoup plus de choses utiles s'il n'eût été l'esclave des marxistes.**

On s'est moqué souvent de la méthode de Hegel s'imaginant que l'humanité, depuis ses origines, avait travaillé à enfanter la philosophie hégélienne et que l'esprit avait enfin achevé son mouvement. Pareilles illusions se retrouvent, plus ou moins, chez tous les hommes d'école : les disciples somment leurs maîtres d'avoir à clore l'ère des doutes, en apportant des solutions définitives. Je n'ai aucune aptitude pour un pareil office de définisseur : chaque fois que j'ai abordé une question, j'ai trouvé que mes recherches aboutissaient à poser de nouveaux problèmes, d'autant plus inquiétants que j'avais poussé plus loin mes investigations. **Mais peut-être, après tout, la philosophie n'est-elle qu'une reconnaissance des abîmes entre lesquels circule le sentier que suit le vulgaire avec la sérénité des somnambules.**

Mon ambition est de pouvoir éveiller parfois des vocations. il y a probablement dans l'âme de tout homme un foyer métaphysique qui demeure caché sous la cendre et qui est d'autant plus menacé de s'éteindre que l'esprit a reçu aveuglément une plus grande mesure de doctrines toutes faites ; l'évocat est celui qui secoue ces cendres et qui fait jaillir la flamme. Je ne crois pas me vanter sans raison en disant que j'ai quelquefois réussi à provoquer l'esprit d'invention chez des lecteurs ; or, c'est l'esprit d'invention qu'il faudrait surtout susciter dans le monde. obtenir ce résultat vaut mieux que recueillir l'approbation banale de gens qui répètent des formules ou qui asservissent leur pensée dans des disputes d'école. »

Georges SOREL, Réflexions sur la violence (1908)

http://classiques.uqac.ca/classiques/sorel_georges/reflexions_violence/reflexions_violence.html



Défiez-vous de ces cosmopolites qui vont chercher loin dans leurs livres des devoirs qu'ils dédaignent de remplir autour d'eux. Tel philosophe aime les Tartares, pour être dispensé d'aimer ses voisins.

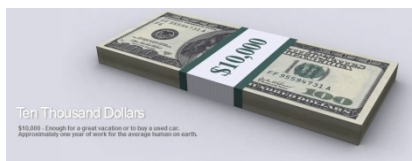
Rousseau, Émile ou de l'éducation (1762), Livre premier



LA DETTE PUBLIQUE US EN IMAGES :



100 \$



10 000 \$

(environ un an de travail pour la moyenne de humains sur terre)



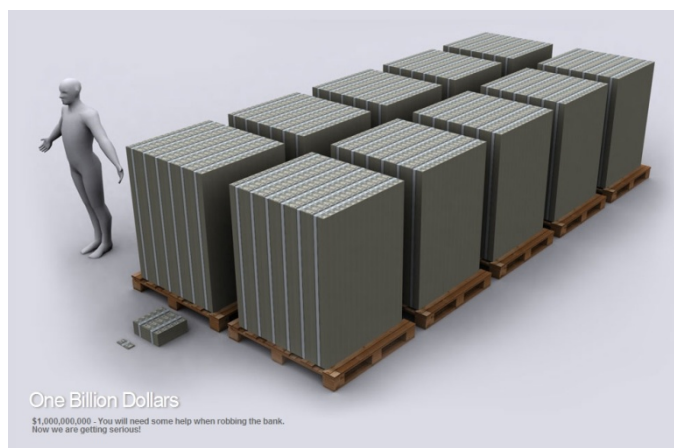
1 000 000 \$ (un million de \$)

(environ 92 ans de travail pour la moyenne de humains sur terre)

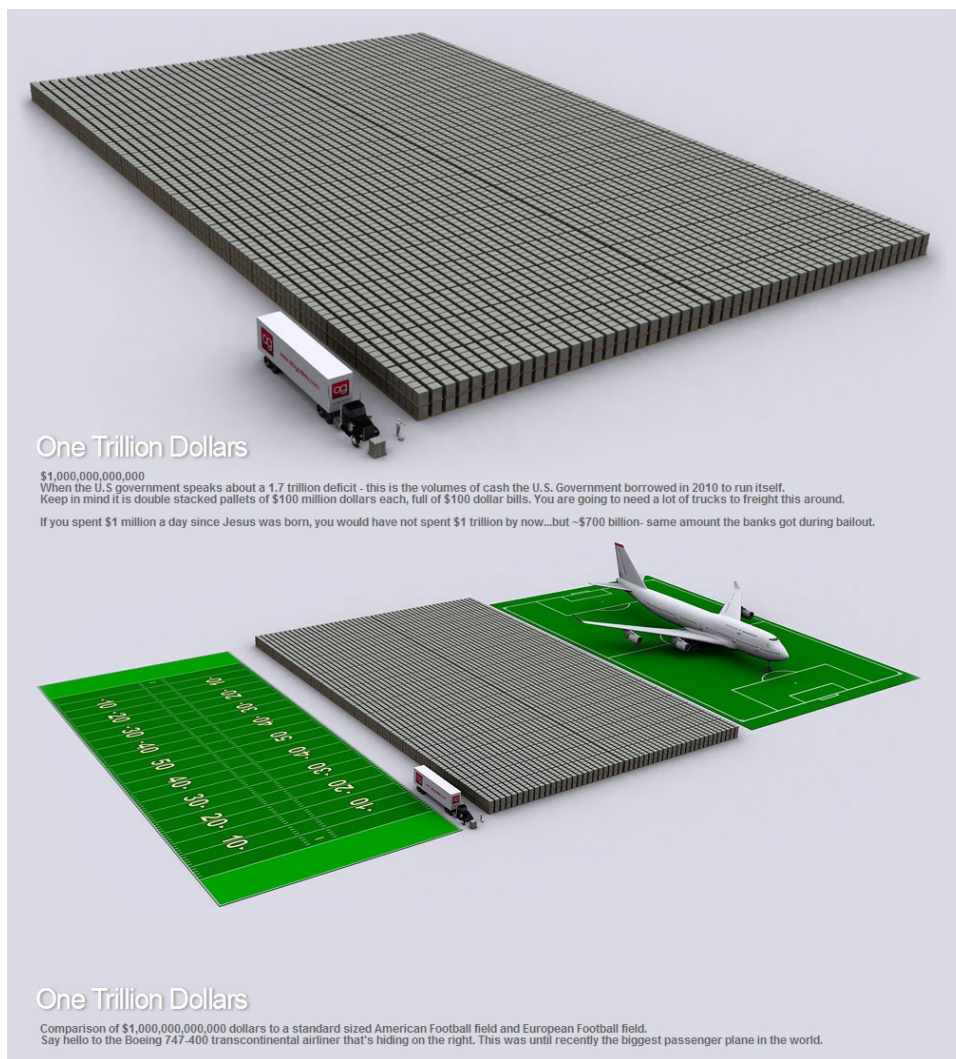


100 000 000 \$ (cent millions de \$)

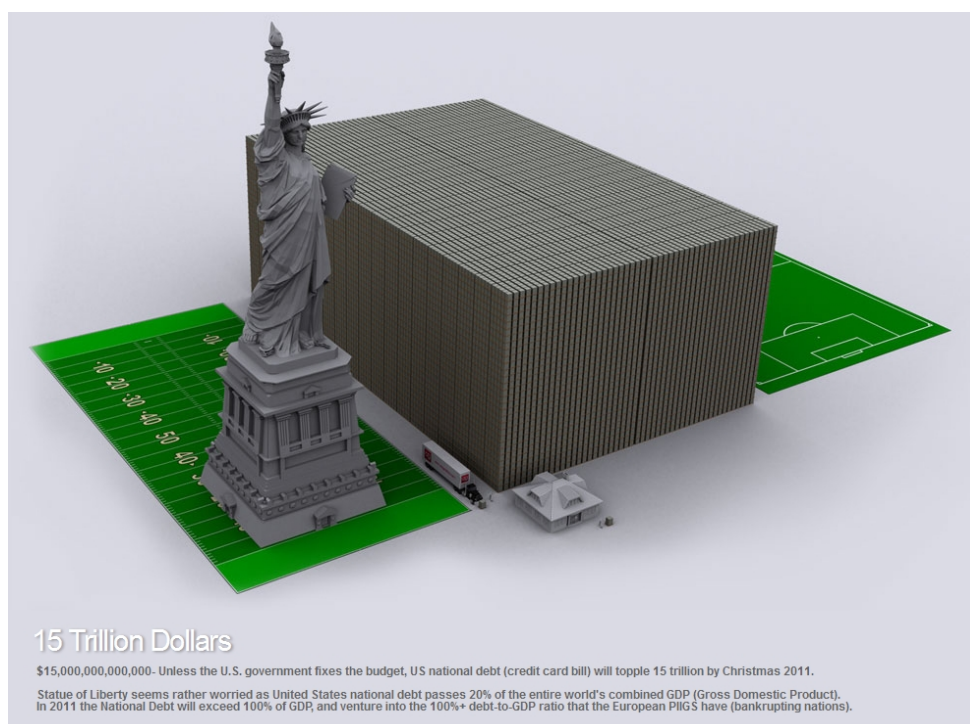
(subventions annuelles de l'État aux partis politiques en France, dont 25 M\$ pour le PS, 35 M\$ pour l'UMP...)



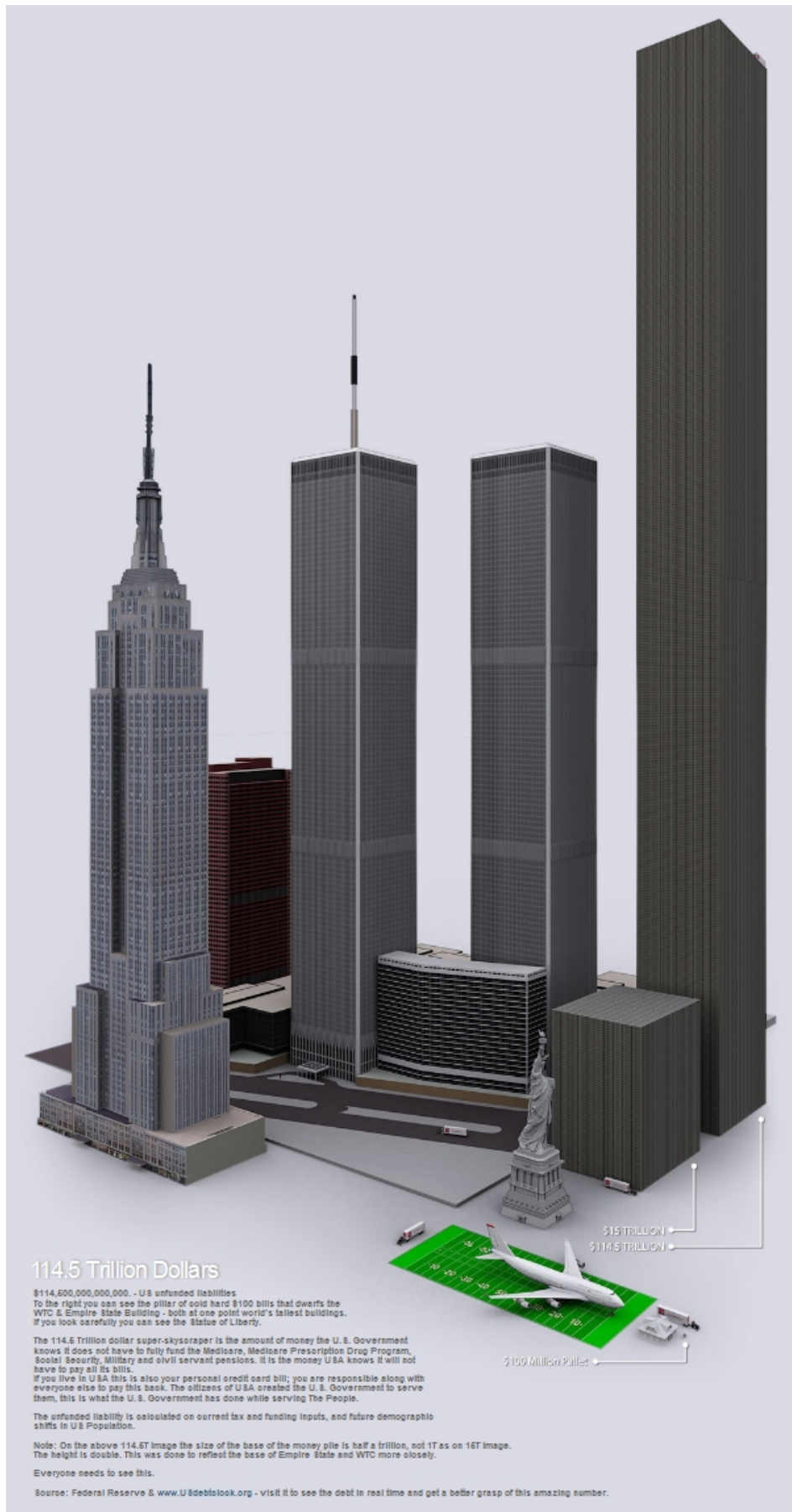
1 000 000 000 \$ (un milliard de \$) :



1 000 000 000 000 \$ (mille milliards de \$)



15 000 000 000 000 \$ (quinze mille milliards de \$) :
 (Dette publique américaine en 2011)



114,5 000 000 000 000 \$ (cent quatorze mille milliards et demi de \$)
(Valeur des titres américains infondés, "pourris" en 2011)

Source : <http://usdebt.kleptocracy.us/>

site conservateur US (anti-impôt et anti-aides sociales)...

Comme quoi, une bonne image, pédagogique, peut conduire à des conclusions radicalement opposées...

Que répondrons-nous à nos petits-enfants, quand ils nous demanderont :

**"DIS PAPY, TU FAISAIS QUOI, TOI,
PENDANT LE GÉNOCIDE DES ANIMAUX ?"**

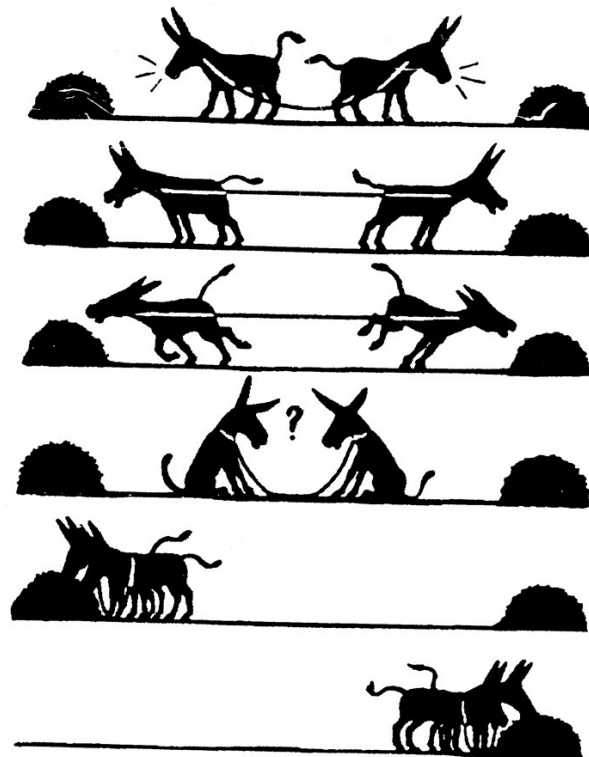


la loi sur les retraites
au sénat



On n'est pas privé de ce dont on n'a pas besoin.
Cicéron (-106 -43).

TO HAVE MORE,
DESIRE LESS.





Qui est le maître ?

Celui qu'on n'a pas le droit de critiquer.



À la racine de tous les abus de pouvoirs, il y a un irrespect généralisé du vivant.



**Le respect des animaux ne peut pas être dissocié
du respect des hommes.**

**La torture des animaux ne peut pas être dissociée
de la torture d'hommes.**



et si c'était VOUS cette année

PERSPECTIVES DE CROISSANCE EN MILIEU FINI

Regardons ce qui arrive quand nous avons ce genre de croissance régulière dans un environnement fini.

Les bactéries croissent en se dédoublant. Une bactérie se divise et devient deux, les deux se divisent et deviennent 4, qui deviennent 8, 16 et ainsi de suite. Supposons que nous avons des bactéries dont le nombre double chaque minute. Supposons que nous placions une de ces bactéries dans une bouteille vide à onze heure du matin, et observions que la bouteille est pleine à midi pile. C'est juste un cas ordinaire de croissance régulière, le temps de doublement est une minute, et il se passe dans un environnement fini qui est une bouteille. Je veux vous poser trois questions.

Question numéro un : à quel moment la bouteille était-elle à moitié pleine ?

Bien, le croiriez-vous, à 11h59, une minute avant midi, parce que les bactéries doublent en nombre chaque minute.

Seconde question : si vous étiez une bactérie quelconque dans cette bouteille, à quel moment réaliseriez-vous que vous allez manquer de place ?

Examinons juste la dernière minute dans la bouteille. À midi pile elle est pleine, une minute avant elle à moitié pleine, deux minutes avant elle est au quart, avant 1/8, avant 1/16. Laissez moi vous demander, à 5 minutes avant midi quand la bouteille est seulement 3% pleine et qu'il y a 97% d'espace libre qui aspirent au développement, combien d'entre vous réaliseriez qu'il y a un problème ?

À propos de la controverse actuelle sur la croissance de Boulder, il y a quelques années quelqu'un écrivit dans un journal qu'il n'y avait pas de problème de croissance de la population à Boulder parce que, disait l'auteur, nous avons quinze fois autant d'espace libre que nous en avons déjà utilisé. Laissez moi vous demander quel heure était-il à Boulder quand la surface d'espace libre était quinze fois celle que nous avons déjà utilisée ? Et la réponse est : il était midi moins 4 dans la vallée de Boulder.

Maintenant, supposons que deux minutes avant midi, certaines des bactéries réalisent qu'elles vont manquer d'espace et lancent une grande recherche de nouvelles bouteilles. Elles cherchèrent au-delà des mers et sur les plateaux continentaux extérieurs et dans l'Arctique, et elles trouvèrent trois nouvelles bouteilles. C'est une découverte incroyable, trois fois le total des ressources connues auparavant, maintenant il y a quatre bouteilles, avant leur découverte il n'y en avait qu'une. Maintenant cela donnera sûrement une société durable, n'est ce pas ?

Connaissez-vous la troisième question ? Pendant combien de temps la croissance peut-elle continuer en résultat de cette magnifique découverte ?

À midi, une bouteille est pleine, il en reste trois. Midi une, deux bouteilles sont pleines il en reste deux. Et à midi deux les quatre sont pleines et c'est fini.

Maintenant vous n'avez pas besoin de plus d'arithmétique que ça pour évaluer l'absolue contradiction des affirmations que nous avons tous entendues et lues originaires d'experts qui nous disent d'abord que nous pouvons continuer d'accroître nos taux de consommation de combustibles fossiles et ensuite de ne pas nous inquiéter, nous serons toujours capables de faire des découvertes des nouvelles ressources dont nous avons besoin pour satisfaire les exigences de cette croissance.

Dr. Albert Bartlett: Arithmétique, Population et Énergie

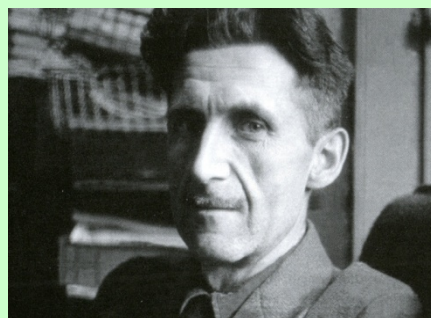
http://www.albartlett.org/presentations/arithmetic_population_energy_transcript_french.html

Une bonne part de ce que nous appelons PLAISIR n'est rien d'autre qu'un effort pour détruire la CONSCIENCE.

Si l'on commençait par demander : Qu'est-ce que l'homme ? Quels sont ses besoins ? Comment peut-il le mieux s'exprimer ? on s'apercevrait que le fait de pouvoir éviter le travail et vivre toute sa vie à la lumière électrique et au son de la musique en boîte n'est pas une raison suffisante pour le faire.

L'homme a besoin de chaleur, de vie sociale, de loisirs, de confort et de sécurité : il a aussi besoin de solitude, de travail créatif et du sens du merveilleux.

S'il en prenait conscience, il pourrait utiliser avec DISCERNEMENT les produits de la science et de l'industrie, en leur appliquant à tous le même critère : cela me rend-il PLUS HUMAIN OU MOINS HUMAIN ?



Il comprendrait alors que le bonheur suprême ne réside pas dans le fait de pouvoir tout à la fois et dans un même lieu se détendre, se reposer, jouer au poker, boire et faire l'amour.

Et l'horreur instinctive que ressent tout individu sensible devant la mécanisation progressive de la vie ne serait pas considérée comme un simple archaïsme sentimental, mais comme une réaction pleinement justifiée.

Car l'homme ne reste humain qu'en ménageant dans sa vie une large place à la SIMPLICITÉ, alors que la plupart des inventions modernes — notamment le cinéma, la radio et l'avion — tendent à affaiblir sa conscience, à émousser sa curiosité et, de manière générale, à le faire régresser vers l'animalité. »

George Orwell, « Les lieux de loisirs ».

Je ne vois pourquoi les hommes qui croient aux élections
se considèrent comme moins **crédules** que les hommes qui
croient aux **anges**.

George Bernard SHAW (1856-1950)



C'est un peu tard... pour réfléchir au risque... des abus de pouvoir.
Il faut penser à la Constitution AVANT qu'un tyran n'arrive au pouvoir.
Après, c'est trop tard...

...

Le temps libéré est une richesse existentielle.

André Gortz.

L'opinion est l'ennemie de la pensée.

Aristote.

La connaissance commence
par l'étonnement.

Aristote.

Les pouvoirs SECRETS de notre gouvernement ont contribué à créer et à entraîner cet ennemi, dont la présence est dorénavant invoquée pour augmenter davantage les pouvoirs SECRETS du gouvernement. Ceux-ci sont eux-mêmes devenus une menace majeure pour la survie de la république OUVRETE.

Peter Dale Scott,

"La Route vers le Nouveau Désordre Mondial. 50 ans d'ambitions secrètes des États-Unis" (2007).

Théoricien de la puissance étatique, **Carré de Malberg** a montré d'une façon définitive comment le phénomène du Pouvoir — qu'aujourd'hui la science politique s'efforce de cerner dans la diversité de ses manifestations brutes — trouve dans l'État son expression parfaite. L'État n'est pas seulement le lieu de la domination; il est aussi l'appareil qui permet de la contrôler car, par la constitution, il impose un statut aux gouvernants. Ce statut définit en même temps la finalité et les modalités de leur action, **d'où la thèse soutenue par Carré de Malberg quant à l'auto-limitation de l'État. Encore faut-il cependant que la constitution soit l'œuvre du peuple et que les gouvernants ne soient pas libres d'en donner une interprétation favorable à leur volonté de puissance. C'est précisément la méconnaissance de ces conditions, volontairement entretenue depuis 1791 par le personnel politique français, qui a conduit au régime de la IIIème République où LE PARLEMENT A SUBSTITUÉ SA PROPRE SOUVERAINETÉ À CELLE DE LA NATION.**

[Le livre] "La loi, expression de la volonté générale" apporte **la démonstration de cette ESCROQUERIE INTELLECTUELLE.** Il en révèle **l'origine** (une définition falsifiée de la volonté générale), il en décrit **l'instrument** (une conception partielle de la représentation) ; il en expose **les conséquences**, (une théorie de la légalité qui a pour effet de subordonner toutes les autorités étatiques à la volonté arbitraire du Parlement). La démonstration met en cause la quasi-totalité de l'ordonnancement constitutionnel de notre pays et, de ce fait, l'œuvre que l'on va lire n'est pas simplement consacrée à un problème spécifique et limité; elle est un véritable Traité de droit public français. Un Traité qui, par la richesse de son information, la rigueur de sa construction et la perfection de son style, constitue une source irremplaçable de connaissance en même temps qu'une joie pour l'esprit.

Georges Burdeau, Préface du grand livre "La loi, expression de la volonté générale", de Bertrand Carré de Malberg (1931).

L'AGCS, instrument d'une restauration conservatrice

Véritable feuille de route mondiale de la dérégulation, l'AGCS est un instrument dangereux pour la démocratie. Conçu hors de tout contrôle public sous l'impulsion de groupes de pression économiques, sa mise en œuvre fait l'objet de négociations qui se déroulent dans la plus grande opacité. Son application extensive remettrait radicalement en cause la souveraineté des États et, plus encore, celle des peuples. Par le biais de cet accord, l'Organisation mondiale du commerce se trouve en mesure de réduire à néant les droits démocratiques à l'échelon tant national, régional que local. En effet, l'AGCS tend à circonscrire la part commune de toute société, c'est-à-dire la capacité d'action des pouvoirs publics, à un minimum de tâches le plus souvent liées aux questions de sécurité interne et externe. Il détraque les mécanismes de régulation et de redistribution qui confortent le lien social et pousse à un système du «chacun pour soi». **Dans la lutte séculaire qui oppose les citoyens à ceux qui les dirigent, l'OMC offre aux seconds l'occasion de reprendre ce qu'ils ont dû concéder. L'AGCS représente ainsi un danger pour la justice sociale.** S'il entrait en vigueur, les conquêtes salariales issues de rapports de forces péniblement instaurés seraient considérées comme «des obstacles non nécessaires à la concurrence commerciale». Ses dispositions subordonnent les humains et leurs droits à un régime de concurrence permanente. Avec le mode 3, les intérêts d'un investisseur priment sur les lois sociales du pays où il investit. Avec le mode 4, l'employeur peut contourner le droit du travail du pays où il s'établit.

Cet accord est dangereux pour les peuples du Nord comme pour ceux du Sud, car il nie l'un des acquis les plus importants de la période contemporaine : la souveraineté des peuples. La disparition des services publics, ces outils destinés à rendre accessible à chacun l'exercice des droits collectifs, pénalise d'abord les populations les plus faibles des pays industrialisés, mais également - et avec un impact plus brutal encore - celles des pays du Sud. La privatisation du rail imposée par la Banque mondiale et le Fonds monétaire international au nom de la libre concurrence s'est d'ores et déjà traduite par l'atrophie du transport ferroviaire dans pratiquement toute l'Amérique du Sud. En Afrique, la libéralisation de la distribution d'eau, présentée comme une condition à l'octroi de prêts par les mêmes institutions, a entraîné hausse des prix, baisse de qualité de cette ressource vitale, ainsi que des coupures fréquentes dans les régions éloignées. Il ne s'agit là que d'une anticipation de l'AGCS.

AU PROFIT DE QUI?

En acceptant de négocier les accords de l'OMC, les gouvernements se font les complices des seules bénéficiaires de la dérégulation globale : les firmes privées transnationales. Par faiblesse ou par intérêt, les États souverains n'ont rien tenté pour réguler les activités de ces entreprises dans un cadre juridique international. Au contraire, ils en sont devenus les instruments. Habiles à convertir leur puissance financière en pouvoir d'influence, ces firmes proposent les thèmes des négociations commerciales et désignent les objectifs à atteindre ; cantonnés au statut de chambres d'enregistrement, les gouvernements se contentent d'inventer les modalités d'application. Ne reste plus aux élites politico-médiatiques qu'à célébrer les vertus de ces accords.

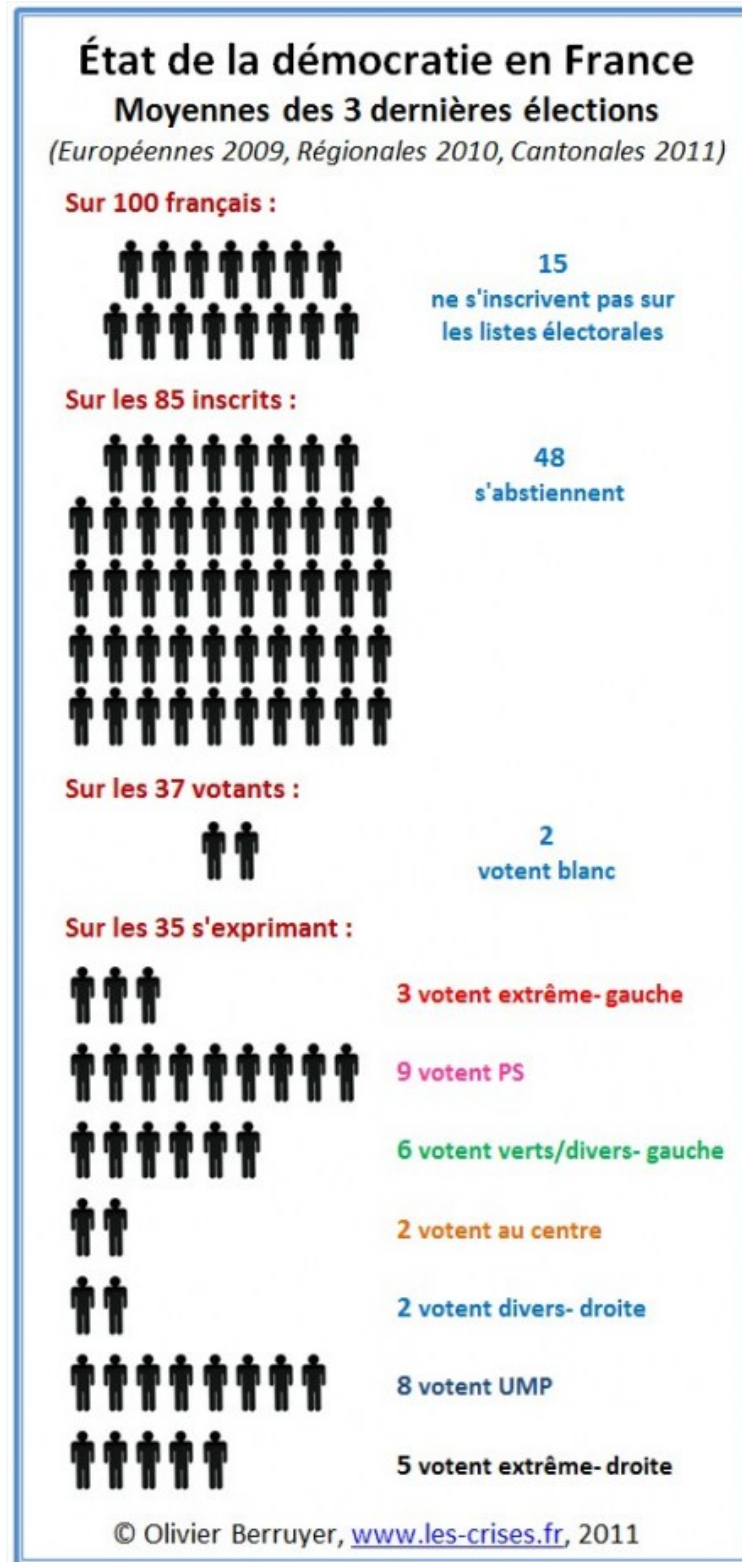
Mais les entreprises transnationales ne se rassasient pas à si bon compte. Désireuses de placer les dérégulations obtenues à l'abri de toute remise en question, elles favorisent **la création de centres de décision qui échappent au contrôle démocratique.** La Commission européenne et l'OMC constituent les deux exemples les plus spectaculaires de leur réussite. Ces institutions insensibles au suffrage universel sont devenues les gardiennes vigilantes et les exécutantes zélées des intérêts des grandes firmes.

Une oligarchie s'est ainsi mise en place. L'ordre mondial qu'elle entend instaurer se fonde sur la hiérarchie, la technocratie et la fortune. **« Quelque chose doit remplacer les gouvernements, expliquait David Rockefeller, fondateur du Groupe Bilderberg et de la Commission trilatérale. Le pouvoir privé me semble l'entité adéquate pour le faire. »** Laissera-t-on s'accomplir son rêve ?

Raoul Marc Jennar & Laurence Kalafatides, L'AGCS, Quand les États abdiquent face aux multinationales (2007), Conclusion.



Le gouvernement représentatif en images :



Un intéressant schéma, mais qui n'a **rien à voir avec la démocratie** (le titre est donc erroné : il faudrait y ajouter **des guillemets**) : notre régime politique (résumé dans ce schéma) s'appelle (depuis le début) **le gouvernement représentatif, et ce régime exclut expressément, depuis l'origine jusqu'à nos jours, toute procédure démocratique**, ne pas oublier ça. Étudier cet important fil de discussion :

<http://etienne.chouard.free.fr/Europe/forum/index.php?2011/05/30/127-le-tirage-au-sort-comme-bombe-politiquement-durable-contre-l-oligarchie-la-video>

**Il convient de dissocier les idées,
avant et afin d'associer les cœurs.**

Jean Grenier, Essai sur l'esprit d'orthodoxie (1938).
[Formidable réflexion **contre l'esprit de parti.**]

"Rejeter le droit naturel revient à dire que tout droit est positif, autrement dit que le droit est déterminé exclusivement par les législateurs et les tribunaux des différents pays. Or, il est évident et parfaitement sensé de parler de lois et de décisions injustes. En passant de tels jugements, nous impliquons qu'il y a un étalon du juste et de l'injuste qui est indépendant du droit positif et qui lui est supérieur: un étalon grâce auquel nous sommes capables de juger du droit positif".

" Si nos principes n'ont d'autres fondements que notre préférence aveugle, rien n'est défendu de ce que l'audace de l'homme le poussera à faire. **L'abandon actuel du droit naturel conduit au nihilisme ; bien plus, il s'identifie au nihilisme.**"

"Le relativisme part d'un principe séduisant : celui de notre impossibilité à parvenir à une vérité absolue, qui signifierait la tyrannie."

"Le relativisme libéral est enraciné dans la tradition de tolérance du droit naturel, ou dans l'idée que n'importe qui a le droit naturel de rechercher le bonheur tel qu'il l'entend ; mais pris en lui-même, il est un séminaire d'intolérance."

"La caverne, c'est le monde de l'opinion opposé à celui de la connaissance. Or, l'opinion est essentiellement variable ; les hommes ne peuvent vivre, c'est-à-dire ne peuvent vivre ensemble, si les opinions ne sont pas stabilisées par le décret social... Philosopher, c'est donc s'élever du dogme collectif à une connaissance essentiellement privée (...)

Tandis que chez les anciens, philosopher signifie sortir de la caverne, chez nos contemporains toute démarche philosophique appartient à un "monde historique", à une "culture", à une "civilisation", à une *weltanschauung*, en somme à ce que Platon appelait précisément la caverne. Nous appellerons cette théorie l'historicisme."

" Il ne peut y avoir de droit naturel si la pensée humaine est incapable d'acquérir dans un domaine limité de sujets spécifiques une connaissance authentique et universellement valable".

" En d'autres termes, l'homme ne peut philosopher que si, incapable de parvenir à la sagesse ou à une pleine compréhension de la totalité, il peut néanmoins savoir ce qu'il ne sait pas, c'est-à-dire saisir les problèmes fondamentaux et, partant, les alternatives fondamentales qui sont en principe inhérentes à la pensée humaine

Mais ce n'est là que la condition nécessaire et non la condition suffisante du droit naturel. Pour pouvoir philosopher il suffit que les problèmes restent toujours les mêmes ; par contre, il ne peut y avoir de droit naturel que si le problème fondamental de la philosophie politique est susceptible de recevoir une solution définitive".

Léo Strauss, "Droit naturel et histoire" (1953).

A man in a dark suit and tie is shown from the chest up. His pockets are overflowing with various banknotes, including 100 Euro and 1000 Euro bills. The background is a solid red color.

Pendant qu'on culpabilise les pauvres...

ULTRA-RICHES
LES VRAIS
ASSISTÉS

Le capitalisme ne triomphe que lorsqu'il s'identifie avec l'État,
lorsqu'il est l'État.

Fernand Braudel.

Il n'est rien de plus invraisemblable, de plus impossible, de plus fantaisiste qu'une révolution une heure avant qu'elle n'éclate ; il n'est rien de plus simple, de plus naturel et de plus évident qu'une révolution lorsqu'elle a livré sa première bataille et remporté sa première victoire.

Rosa Luxemburg/



**L'oubli et le mépris des droits naturels de l'homme
sont les seules causes des malheurs du monde.**

Constitution française du 24 juin 1793, dite "montagnarde".

■ Armand Farrachi ■

Les poules préfèrent les cages

Quand la science et l'industrie nous font croire n'importe quoi



Les représentants du peuple n'ont pas plutôt conquis le pouvoir, qu'ils se mettent à consolider et à renforcer leur puissance. Ils entourent sans cesse leurs positions de nouvelles tranchées défensives, jusqu'à ce qu'ils réussissent à s'affranchir complètement du contrôle populaire. C'est un cycle naturel et que parcourt tout pouvoir : issu du peuple, il finit par s'élever au-dessus du peuple.

Pierre Joseph Proudhon, anarchiste (1809-1865).

Le peuple est-il doué de la faculté de penser ?

Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée : car chacun pense en être si bien pourvu, que ceux même qui sont les plus difficiles à contenter en toute autre chose, n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils n'en ont. En quoi il n'est pas vraisemblable que tous se trompent ; mais plutôt cela témoigne que la puissance de bien juger, de distinguer le vrai d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement égale en tous les hommes : et ainsi que la diversité de nos opinions ne vient pas de ce que les uns sont plus raisonnables que les autres, mais seulement de ce que nous conduisons nos pensées par diverses voies, et ne considérons pas les mêmes choses. Car ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, mais le principal est de l'appliquer bien.

Descartes.

« Travail, famille, patrie ?!

Il n'a jamais travaillé, il n'a pas eu d'enfants et il a trahi sa patrie ! »

De Gaulle, parlant de Pétain et de sa "Révolution nationale".

La publicité : un moyen de vous rendre mécontent de ce que vous avez pour vous faire désirer ce que vous n'avez pas...

Serge Latouche.

Tout est interdit, sauf ce qui est obligatoire.

Graffiti sur un mur suisse.

On n'est jamais trahi que par les siens.

**Le vote provoque l'impuissance
politique et peut entraîner la
mort de votre esprit critique.
Ne commencez pas.**

<http://cnt-ait.info>

La nature ne crée pas de peuples.
Spinoza.

Il a suffi de l'avènement d'une société de consommation qui use de tous les processus d'**infantilisation**, pour faire des hommes des femmes comme les autres, aussi **narcissiques** et éloignés du **politique** (au sens noble) que leurs congénères à double chromosome X.

Natacha Polony (2011).

Depuis que l'Occident ne croit plus que le progrès technique apporte le progrès moral, la course aux avancées technologiques se fait sans le moindre souci de sens à donner à l'existence humaine. Notre projet collectif se résume au droit des peuples à disposer d'un écran plat.

Natacha Polony (2011).

Il n'y a pas de différence de nature entre le régime "normal" d'exploitation de l'homme et celui des camps.

Le camp est simplement l'image nette de l'enfer plus ou moins voilé dans lequel vivent encore tant de peuples...

La morale qui recouvre l'exploitation camoufle le mépris qui est le ressort réel de l'exploitation.

*Robert Antelme, rescapé de Buchenwald,
"Pauvre, prolétaire, déporté" (1948).*

En nous déclarant anarchistes, nous proclamons d'avance que nous renonçons à traiter les autres comme nous ne voudrions pas être traités par eux ; que nous ne tolérons plus l'inégalité qui permettrait à quelques-uns d'entre nous d'exercer leur force, ou leur ruse ou leur habileté, d'une façon qui nous déplairait à nous-mêmes. Mais l'égalité en tout, synonyme d'équité, c'est l'anarchie même.

Piotr Kropotkine (1842-1921) - La morale anarchiste (1889).



**Si l'union fait la force,
les doctrines la divisent.**

Rejeter le socialisme parce que tant de socialistes sont des gens lamentables
équivalait à refuser de prendre le train sous prétexte que le contrôleur a une tête
qui ne vous revient pas.

George Orwell, Le quai de Wigan (1937).

Sans travail, sans maison, sans futur, et sans peur.
Slogan indigné, Barcelone, mai 2011.

Esclave ; car la liberté consiste à obéir aux lois qu'on s'est données, et
la servitude à être contraint de se soumettre à une volonté étrangère.
Maximilien Robespierre.



Le droit de vivre ne se mendie pas : il se vole à l'oppresseur.

Pour mémoire, une baisse de 10 cents du dollar face à l'euro nous coûte un milliard d'euros de résultat opérationnel, je vous laisse faire le calcul inverse. (...)

L'euro à son niveau actuel est en train d'asphyxier une bonne partie de l'industrie européenne en laminant ses marges à l'exportation. Si cela continue, l'industrie exportatrice devra fuir l'Europe. C'est la seule réponse à sa disposition pour survivre.

Louis Gallois, président d'EADS, entretien au Figaro du 27 mars 2008.

**Les marchés gouvernent
et nous n'avons pas voté pour eux.**

Les Indignés (2011).

Membres des forces de police, pourquoi êtes-vous là ?

Avez-vous entendu dire que nous sommes des adeptes du désordre ? C'est faux !

Qui raconte que nous croyons au chaos et au désordre ? Les capitalistes et les faiseurs de guerre, les promoteurs du chaos économique, les architectes du désordre mondial ! Ces mêmes hommes qui tiennent l'industrie, choisissent les présidents, nomment les juges, possèdent les journaux, dotent les universités. Chaque année, des milliers d'ouvriers meurent dans leurs mines et leurs usines. À chaque génération, les fils des ouvriers sont massacrés dans leurs guerres. Et ils nous accusent d'être violents !

Emma Goldman, anarchiste (1889- 1940).



Le 11-Septembre doit être envisagé comme le point culminant d'un mécanisme à l'œuvre depuis un demi-siècle conduisant à des décisions prises en secret par de petites coalitions, à la militarisation du maintien de l'ordre, à des plans prévoyant la séquestration des dissidents, ainsi qu'à des opérations, des transactions et des actifs gouvernementaux échappant au contrôle de nos représentants, et enfin à la gouvernance par ceux qui financent les partis politiques plutôt que par ceux qui s'y impliquent.

Peter Dale Scott, diplomate US, professeur à Berkeley, "La route vers le nouveau désordre mondial, 50 ans d'ambition des USA" (2007).

« J'espère que nous parviendrons à détruire à sa source l'aristocratie de nos entreprises financières qui ose maintenant attaquer notre gouvernement dans une épreuve de force, et tente de défier les lois de notre pays. »

Thomas Jefferson, 1816.

« Nous considérons comme le devoir premier du peuple de libérer le gouvernement du contrôle de l'argent. »

Théodore Roosevelt, 1912.

« La vérité [...], comme vous et moi le savons, est qu'une composante financière s'est emparée du gouvernement depuis l'époque d'Andrew Jackson. »

Lettre de Franklin D. Roosevelt au colonel E.M. House, 1933.

Quand la morale fout le camp, le fric cavale derrière.
Jacques Prévert.

**Avec l'argent, on oublie qu'on a besoin des autres,
avec l'argent, on croit qu'on n'a pas besoin des autres.**
André-Jacques Holbecq (2011).

**Le désir d'être libre ne procède pas de l'insatisfaction ou du ressentiment,
mais d'abord de la capacité d'affirmer et d'aimer, c'est-à-dire de s'attacher
à des êtres, à des lieux, à des objets, à des manières de vivre.**

Jean-Claude Michéa, Orwell, anarchiste tory (1995).

**Quand on entreprend, on a immédiatement contre soi :
Ceux qui font la même chose
Ceux qui font le contraire
Ceux qui ne font rien.**
Jean-Pierre Petit.

« L'intérêt de ceux qui exercent une branche particulière de commerce ou de manufacture est toujours, à quelques égards, différent et même contraire à celui du public. Celui du marchand est toujours d'agrandir le marché et de restreindre la concurrence des vendeurs. [...]

Toute proposition d'une loi nouvelle ou d'un règlement de commerce venant de cette classe de gens doit être reçue avec la plus grande défiance, et [...] la plus soupçonneuse attention. Elle vient d'une classe de gens [...] qui ont en général intérêt à tromper le public et même à l'opprimer ».

Adam Smith - 1723-1790 - Recherche sur la nature et les causes de la richesse des nations (1776).

"Les fortunés et les orgueilleux s'étonnent de l'insolence du malheur humain et du fait qu'il ose se présenter devant eux en ayant, par l'aspect repoussant de sa misère, l'impudence de déranger leur sérénité et leur bonheur."

Adam Smith - Théorie des sentiments moraux.

"Les membres d'une même industrie se rencontrent rarement par plaisir ou pour se divertir, mais leur conversation aboutit invariablement sur une conspiration contre l'intérêt général ou sur un accord pour augmenter leur prix."

Adam Smith - Richesse des nations

En tout genre d'affaires, il est salutaire de savoir remettre en question les choses que l'on a longtemps considérées comme allant de soi.

Bertrand Russel.

Dire la vérité est utile à celui à qui on la dit,
mais désavantageux à ceux qui la disent,
parce qu'ils se font haïr.
Pascal.

**« La démocratie est un état où le peuple souverain,
guidé par des lois qui sont son ouvrage,
fait par lui-même tout ce qu'il peut bien faire,
et par des délégués tout ce qu'il ne peut faire lui-même. »**

ROBESPIERRE, discours du 18 pluviôse an II.

**« Les citoyens qui se nomment des représentants renoncent
et doivent renoncer à faire eux-mêmes la loi ; ils n'ont pas de
volonté particulière à imposer. S'ils dictaient des volontés, la
France ne serait plus cet État représentatif ; ce serait un État
démocratique. Le peuple, je le répète, dans un pays qui n'est
pas une démocratie (et la France ne saurait l'être), le peuple
ne peut parler, ne peut agir que par ses représentants. »**

Abbé SIEYÈS, discours du 7 septembre 1789.

**« Le suffrage par le sort est de la nature de la démocratie ; le suffrage par
choix est de celle de l'aristocratie.**

**Le sort est une façon d'élire qui n'afflige personne ; il laisse à chaque citoyen
une espérance raisonnable de servir sa patrie.**

Mais, comme il est défectueux par lui-même, c'est à le régler et à le corriger
que les grands législateurs se sont surpassés.

Solon établit à Athènes que l'on nommerait par choix à tous les emplois
militaires, et que les sénateurs et les juges seraient élus par le sort.

Il voulut que l'on donnât par choix les magistratures civiles qui exigeaient une
grande dépense, et que les autres fussent données par le sort.

Mais, pour corriger le sort, il régla qu'on ne pourrait élire que dans le nombre
de ceux qui se présenteraient; que celui qui aurait été élu serait examiné par
des juges, et que chacun pourrait l'accuser d'en être indigne : cela tenait en
même temps du sort et du choix. Quand on avait fini le temps de sa
magistrature, il fallait essuyer un autre jugement sur la manière dont on s'était
comporté. Les gens sans capacité devaient avoir bien de la répugnance à
donner leur nom pour être tirés au sort. »

Montesquieu, « L'esprit des lois », Livre II, Chapitre 2.

Les hommes face à la vérité sont comme
les chauves-souris face à la lumière : aveugles.
Aristote.

**Nous ne sommes pas le problème,
nous sommes la solution.**

Les Indignés, graffiti, mai 2011.



Règles du jeu :
Ceux qui gagnent s'appellent des militants, ou des résistants,
ceux qui perdent, des terroristes.



Jeune Israélien lisant la Torah pendant l'opération Plomb Durci

Le Deutéronome fait partie de la Torah, des " textes canoniques hébraïques ". Des extraits :

Deutéronome 6:10-11 : Alors, le Seigneur, ton Dieu, te conduira sur la terre dont il avait promis à tes ancêtres Abraham, Isaac et Jacob qu'il te la donnerait - une terre avec des grandes villes magnifiques que tu n'as pas construites, des maisons emplies de joyaux que tu n'as pas accumulés, des citernes que tu n'as pas creusées, des vignes et des oliveraies que tu n'as pas plantées – et tu mangeras à satiété.

Deutéronome 7:1-2 : Quand le Seigneur, ton Dieu, te conduira sur la terre où tu entreras afin de la posséder en chassant devant toi des peuples innombrables... alors, tu devras les détruire jusqu'au dernier. Ne conclus aucun pacte avec eux, et ne fais preuve d'aucune pitié envers eux.

Je n'invente rien, je cite. Comment voulez-vous que des gens qui tirent leur inspiration de ces " textes fondateurs " puissent tenir compte des résolutions du Conseil de Sécurité. Quand les sionistes parlent de l'État d'Israël ils disent " le pays ", parce que les autres n'existent pas à leurs yeux, *tous les autres*. Y compris, si nécessaire, les USA (voir [l'attaque du navire américain le Liberty, pendant la guerre des six jours](#), en dehors des eaux territoriales, pour neutraliser ce bateau équipé de systèmes d'écoute sophistiqués. A plusieurs reprises les rescapés de cette attaque qui fit 34 morts et 171 blessés dirent qu'ils avaient à plusieurs reprises remonté un pavillon américain de bonne taille, totalement visible par ce temps sans un nuage).

Quand les Israéliens parlent d'eux-mêmes, ils disent " le peuple ", parce que autres peuples sont simplement des " non-Juifs ", des " goy ".

La Bible est un texte quasi illisible, étant donné le fouillis qui l'encombre et les expressions qui restent souvent à décrypter (comme "vous à l'interdit" qui signifie "vouer à un génocide en règle"). J'envie un homme qui me disait un jour "quand j'ai un moment de déprime, j'ouvre la Bible à une page quelconque, je la lis, et cela m'apaise". Je trouve qu'il a bien de la chance. Ou alors, comme le font les protestants lors des lectures dominicales, ils sautent carrément des passages. Je me suis fatigué à extraire ce que je considère comme l'essentiel, en créant une bande dessinée de 540 pages, qui a reçu peu d'échos en dix ans. Je m'étonne que des journalistes, lorsqu'ils sont pris à parti par exemple par Élisabeth Lévy, ne lui en citent pas des passages, ou ne lui rappellent qu'Iztiak Shamir (assassinat du Comte Bernadote, négociateur mandaté par l'ONU), Menahem Begin (attentat contre l'hôtel King David de Jérusalem, qui fit 80 morts) et pas mal d'autres furent des terroristes avérés. Retourner vers mon dossier [Le Pays de la Souffrance et de la Haine](#).

Jean-Pierre Petit, [Le pays de la souffrance et de la haine](#) (2010).



**I'm not anti-system :
the system is anti-me.**

**If you won't let us dream,
we won't let you sleep.**

Graffitis indignés à Barcelone, mai 2011.



<http://webs.unice.fr/site/broch/zetetique.html#definition>

Qu'est-ce que la Zététique ?

Le mot Zététique vient du grec *zêtêin* = chercher. Selon Émile Littré la Zététique est la **"méthode dont on se sert pour pénétrer la raison des choses"** (1872) et selon Pierre Larousse (1876) : **"Zététique : se dit des méthodes de recherches scientifiques: méthode zététique"**. Le terme est également présent (**"qui cherche les raisons des choses"**) dans le Dictionnaire des Arts et des Sciences de T. Corneille datant de 1694.

Enseignée dès l'Antiquité, la Zététique est en fait **le refus de toute affirmation dogmatique** et le flambeau est ici repris en tant qu'approche scientifique rigoureuse des phénomènes dits paranormaux ou hors-normes.

La belle définition de Pierre Larousse dans son Grand Dictionnaire Universel du XIXème siècle me semble devoir être rappelée par quelques extraits : *"Le nom de zététiques, qui signifie chercheurs, indique une nuance assez originale du scepticisme [gras HB] : c'est le scepticisme provisoire, c'est presque l'idée de Descartes considérant le doute comme un moyen, non comme une fin [gras HB], comme un procédé préliminaire, non comme un résultat définitif"*.

Autrement dit, et je résumerai cela sous l'expression **l'Art du Doute**, la zététique considère le doute **comme un procédé, une pratique, un Art** d'après la propre définition du mot art qui est "l'ensemble des moyens, des procédés, des règles intéressant une activité, une profession", acception... presque malheureusement oubliée de nos jours !

"Si tous les sceptiques avaient été réellement zététiques et seulement zététiques, ils auraient dit avec Pyrrhon : "nous arrivons non au doute, mais à la suspension du jugement" (...) sceptiques signifie littéralement examinateurs, gens qui pèsent, réfléchissent, étudient attentivement ; mais il a pris à la longue un sens plus négatif que dubitatif, et a signifié ceux qui sous prétexte d'examiner toujours ne décident jamais. (...) le mot zététiques n'est pas fait pour trancher le débat entre les deux acceptions de tous ces termes (...) Le nom de zététiques est resté, d'ailleurs, dans l'enceinte de l'école qui l'a créé ; et, malgré sa très large extension, qui eût permis d'en faire le terme général désignant tous les chercheurs de la vérité dans tous les domaines, il est exclusivement appliqué aux sceptiques, et on peut même dire aux sceptiques grecs ou pyrrhoniens."

Fasse Prométhée (et les nouvelles générations), qu'à plus d'un siècle d'intervalle, soit réalisé le souhait de Pierre Larousse ; souhait informulé mais si transparent quand il regrettait dans sa dernière phrase ci-dessus que le terme *zététiques* soit restreint, non par le sens mais par l'usage, aux sceptiques seuls alors qu'il pourrait légitimement être le **"terme général désignant tous les chercheurs de la vérité dans tous les domaines"**.

Encore un peu d'efforts et, avec cette acception largement diffusée, nous rendrons ainsi hommage à ce précurseur.

Pr. Henri BROCH, Université de Nice-Sophia Antipolis



C'est au cœur du danger que croît ce qui sauve.

Hölderlin, cité par Heidegger.

**Le fondamentalisme ultralibéral
est une doctrine politique
au service d'intérêts privés,
il ne repose sur
aucune théorie économique.**

*Joseph Stiglitz, "Prix Nobel d'économie", ancien patron de la Banque mondiale,
"La fin du néolibéralisme", Les Échos, 21 juillet 2008.*

Proverbes japonais :

Le clou qui dépasse appelle le marteau.

On apprend peu par la victoire, mais beaucoup par la défaite.

Sept fois à terre, huit fois debout.

Apprends la sagesse dans la sottise des autres.

Les poussières qui s'amassent forment une montagne.

Le retour aux sources éditeur



LES SECRETS DE LA RESERVE FEDERALE



Par Eustace Mullins
Préface de Michel Drac

"Donnez-moi le contrôle de la
monnaie d'une nation, et je me
moque de qui fait ses lois."

Mayer Amschel Rothschild

Édition "Le retour aux sources"

Personne ne croit aux experts, mais tout le monde les écoute.
Auguste Detoeuf.

"Théorie du complot" est devenu l'équivalent intellectuel d'un mot de cinq lettres. C'est quelque chose que les gens disent quand ils ne veulent pas que vous réfléchissiez à ce qui se passe vraiment.

Noam Chomsky.

**Nous promettons selon nos espérances
et nous tenons selon nos craintes.**

Le socialisme consiste à tondre un mouton pour lui tisser un manteau à partir de sa propre laine, lequel s'avère généralement trop petit pour lui...

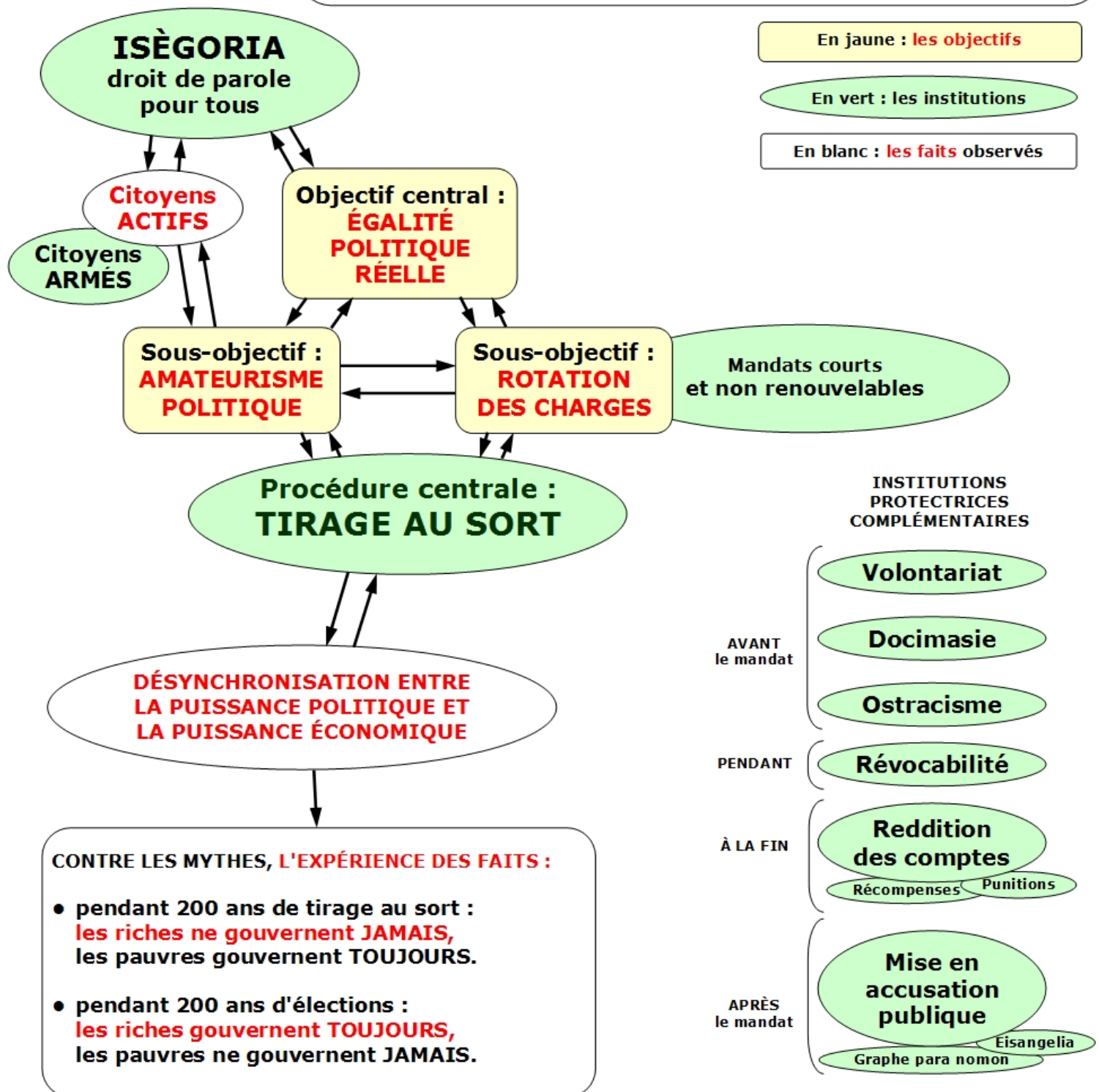
Proverbe néolibéral.

Caressez un cercle... il deviendra vicieux !

Ionesco.

Pas de démocratie sans tirage au sort

Principes fondateurs : la démocratie est défendue par ses propres citoyens qui sont armés ; elle est fondée sur la DÉFIANCE parce qu'elle est RÉALISTE ; elle compte sur les CONTRÔLES à tous les étages pour imposer la vertu ; elle recherche la CONCORDE par une MISE EN SCÈNE DES CONFLITS et des DÉBATS PUBLICS CONTRADICTOIRES OÙ RÈGNE L'ÉGALITÉ POLITIQUE. C'EST L'ASSEMBLÉE DU PEUPLE QUI EXERCE LE POUVOIR, PAS LES REPRÉSENTANTS ! L'idée de FÉDÉRATION (Proudhon) permet de coordonner les assemblées LOCALES.



Ma maîtresse, c'est le pouvoir. J'ai trop fait pour sa conquête, pour me la laisser ravir ou souffrir même qu'on la convoite. Quoique vous disiez que le pouvoir m'est venu comme de lui-même, je sais ce qu'il m'a coûté de peines, de veilles, de combinaisons.

Napoléon Bonaparte

Je suis fermement persuadé que les ânes, quand ils s'insultent entre eux, n'ont pas de plus sanglante injure que de s'appeler hommes.

Heinrich Heine

Le politique s'efforce à dominer l'opinion... Aussi met-il tout son art à la séduire, dissimulant suivant l'heure, n'affirmant qu'opportunément... Enfin, par mille intrigues et serments, voici qu'il l'a conquise : elle lui donne le pouvoir. À présent, va-t-il agir sans feindre ? Mais non ! Il lui faut plaire encore, convaincre le prince ou le parlement, flatter les passions, tenir en haleine les intérêts.

Charles de Gaulle

Panurge, ayant payé le marchand, choisit de tout le troupeau un beau et grand mouton, et l'emporta criant et bêlant... Oh qu'il a bien su choisir le chaland ! Il s'y entend le paillard... dit le marchand.

Soudain, je ne sais comment, le cas fut subit, Panurge sans autre chose dire, jette en pleine mer son mouton criant et bêlant. Tous les autres moutons, criants et bêlants en pareille intonation, commencèrent à se jeter et sauter en mer après, à la file. La foule était à qui premier y sauterait après leur compagnon. Possible n'était les en garder, comme vous savez du mouton le naturel, toujours suivre le premier, quelque part qu'il aille. Aussi le dit Aristote,..., être le plus sot et inepte animal du monde.

Le marchand, tout effrayé de ce que devant ses yeux périr voyait et noyer ses moutons, s'efforçait les empêcher et retenir tout de son pouvoir. Mais c'était en vain. Tous à la file sautaient dedans la mer et périssaient. Finalement, il en prit un grand et fort par la toison sur le tillac de la nef, espérant ainsi le retenir et sauver le reste aussi conséquemment. Le mouton fut si puissant qu'il emporta en mer avec lui le marchand, et fut noyé... Autant en firent les autres bergers et moutonniers, les prenant uns par les cornes, autres par les jambes, autres par la toison. Lesquels tous furent pareillement en mer portés et noyés misérablement.

François Rabelais (Pantagruel, Quart Livre VIII)

La démocratie, d'après l'idée que je m'en fais, devrait assurer au plus faible les mêmes opportunités qu'au plus fort. Seule la non-violence peut aboutir à ce but"

Gandhi

Il n'y a d'universel que ce qui est suffisamment grossier pour l'être.
Paul Valéry

Bien analysée, la liberté politique est une fable convenue,
imaginée par les gouvernants pour endormir les gouvernés.
Napoléon Bonaparte

Il est bon d'être averti que la liberté est un mot au moyen duquel les amis du
peuple font faire au peuple des choses qui n'ont pour résultat possible que de le
conduire en prison.
Alphonse Karr

Tous ces prétendus hommes politiques sont les pions, les cavaliers,
les tours ou les fous d'une partie d'échec qui se jouera tant qu'un
hasard ne renversera pas le damier.
Honoré de Balzac

Il faut faire aux méchants guerre continuelle.
La Fontaine

Quand les peuples cessent d'estimer, ils cessent d'obéir.
Rivarol

Il ne faut pas confondre individualité et personnalité. En cherchant à se séparer
le plus possible des autres, l'élément s'individualise; mais, ce faisant, il retombe
et cherche à entraîner le monde en arrière... Pour être pleinement nous-mêmes,
c'est dans le sens d'une convergence avec tout le reste, c'est vers l'Autre qu'il
nous faut avancer. Le bout de nous mêmes, le comble de notre originalité, ce
n'est pas notre individualité, c'est notre personne ; et celle-ci, de par la structure
évolutive du monde, nous ne pouvons la trouver qu'en nous unissant.
Pierre Teilhard de Chardin

Rien d'important et de durable ne peut être réalisé sans l'appui du populaire."
Sénèque

Toute idée claire que nous formons diminue notre esclavage et augmente notre liberté.
Alain

Les 14 citations ci-dessus ont été mises en exergue par A. T. dans le document suivant :
http://etienne.chouard.free.fr/Europe/messages_recus/Manifeste_pour_la_vraie_democratie.pdf

**Une personne
affirmant la vérité en public
peut libérer les gens de
la pensée du groupe.**

Toute votre vie, vous vous rappellerez votre lâcheté d'avoir été conformistes et d'avoir menti.

En fait, ce qui dominait globalement chez l'homme Orwell, c'était sa simplicité et sa générosité, la clarté de son intelligence et l'innocence de son rire, samedi six, son sens de l'amitié, l'amour des vieilles choses de la vie campagnarde, et une curiosité d'écoliers pour mille bricoles inutiles.

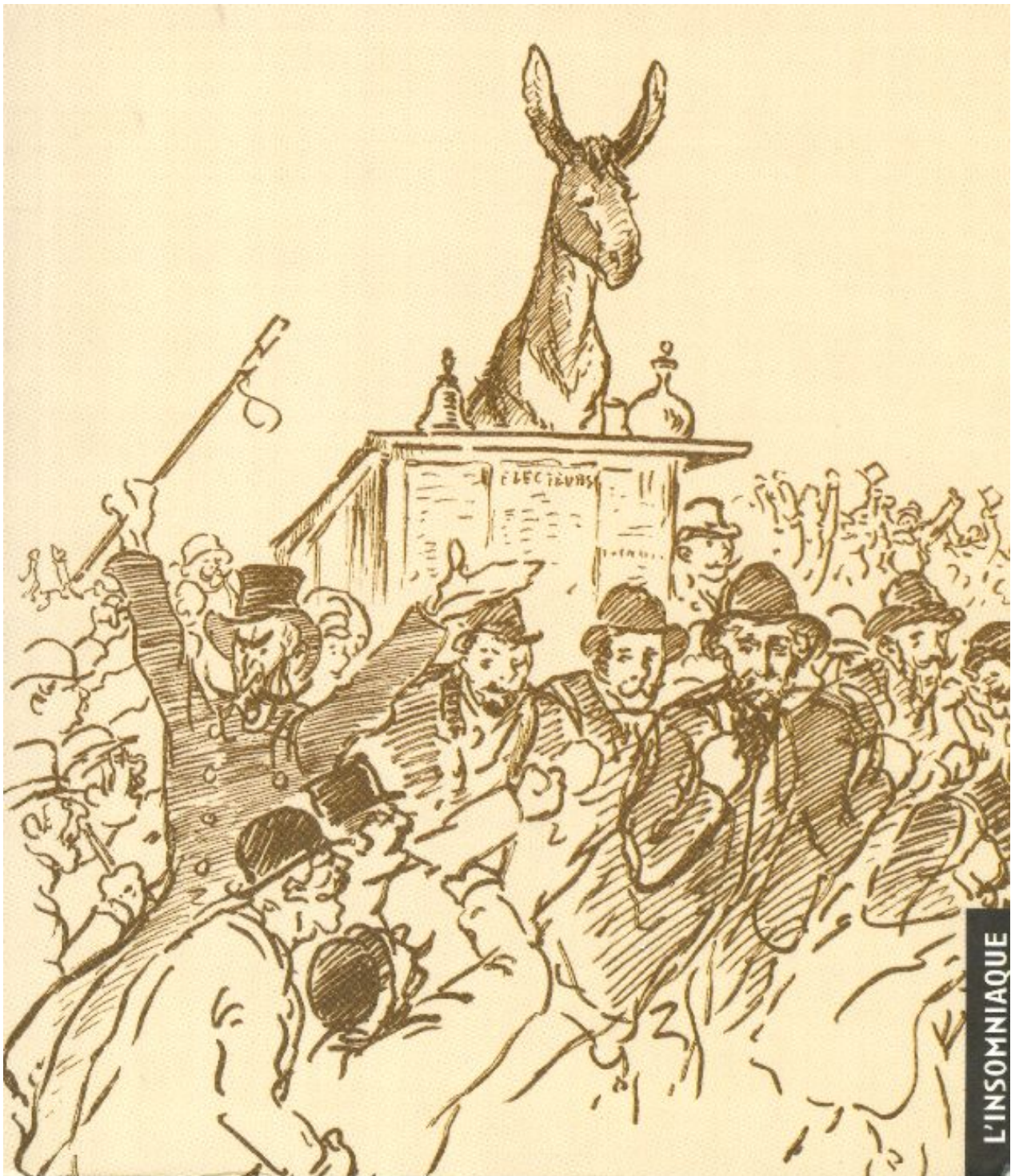
Simon Leys, Orwell ou l'horreur de la politique (1984)

Mais vous avez pas honte ?!
Une petite mémé interpellant un grand CRS immobile.

**We don't just want more cake.
We want the whole bloody bakery.**

**L'électeur : rien ne lui sert de leçon,
ni les comédies les plus burlesques,
ni les plus sinistres tragédies.**

*Octave Mirbeau, La grève des électeurs,
Le Figaro, 28 novembre 1888.*



On appelle **esprit libre** celui qui pense autrement qu'on ne s'y attend de sa part en raison de son origine, de son milieu, de son état et de sa fonction, ou en raison des opinions régnantes de son temps. **Il est l'exception, les esprits asservis sont la règle.** Ce que ceux-ci lui reprochent, c'est que ses libres principes, ou bien ont leur source dans le désir de surprendre ou bien permettent de conclure à des actes libres, c'est-à-dire de ceux qui sont inconciliables avec la morale asservie.

Friedrich NIETZSCHE, Humain, trop humain (1878).

Les prostituées, les seules à être punies pour 'se vendre'

André Benedetto, Insécurité totale.

Bien avant que les électeurs allemands ne portent Hitler au pouvoir, quand Bonaparte (Napoléon III) eut assassiné la république, il proclama le suffrage universel. Quand le comte de Bismarck eut assuré la victoire des hobereaux prussiens, il proclama le suffrage universel. Dans les deux cas, la proclamation, l'octroi du suffrage universel scella le triomphe du despotisme. Cela seul devrait ouvrir les yeux aux amoureux du suffrage universel.

Wilhelm Liebknecht

Souvent obéré [endetté] et toujours besogneux, il vivait d'ordinaire fort chichement dans son château, ne songeant qu'à y amasser l'argent qu'il allait dépenser l'hiver à la ville. Le peuple, qui d'un mot va souvent droit à l'idée, avait donné à ce petit gentilhomme le nom du moins gros des oiseaux de proie : il l'avait nommé le hobereau.

Alexis de Tocqueville, L'ancien régime et la révolution (1856)

**L'école transforme
ceux qui héritent
en ceux qui méritent.**
Pierre Bourdieu.

L'inégalité commence par le droit d'héritage.

Il faut apprendre le langage de l'ennemi.
Daniel Mermet.

La tyrannie la plus redoutable
n'est pas celle qui prend figure d'arbitraire,
c'est celle qui vient couverte du masque de la légalité.
Albert Libertad.

La violence symbolique s'exerce toujours – comme l'a montré Bourdieu – avec le consentement des dominés et [...], pour être efficace, elle doit être méconnue comme violence et reconnue comme légitime.

G. Rist, Le "développement" : la violence symbolique d'une croyance.

Nous vivons sous l'emprise d'une secte, la secte des riches qui adorent le Dieu Dollar.

Le fond de l'affaire, c'est que le spectacle a remplacé le rituel, comme méthode numéro un pour tenir les esprits.

La plupart des gens sont lâches, et c'est pour ça que la tyrannie s'impose.

Paul Dautrans (2011).

Entassés dans des cellules payables en dix, quinze ou vingt ans, avec une amende mensuelle pour délit de pauvreté, les condamnés à la consommation seront autorisés à une promenade quotidienne devant la télévision.

Armand Farrachi, Les ennemis de la terre.

Avec le système de LA COTISATION SOCIALE, toute dépense est forcément prise sur la valeur créée dans l'année, sans aucun recours à une accumulation financière préalable, sans avoir besoin de l'argent des riches, sans exposer personne aux caprices cruels des "marchés financiers".

LA COTISATION NOUS A LIBÉRÉS DES USURIERS.

La cotisation nous protège des "investisseurs".
La cotisation pourrait nous protéger des "employeurs".

Il ne nous reste qu'à constater l'expérience réussie, voir et comprendre que la retraite est une expérience révolutionnaire qui donne toute satisfaction et qui libère... et la généraliser : une caisse de salaires pour les salaires et une caisse d'investissements pour les investissements.

D'après Bernard Friot, "L'enjeu des retraites" (2010).
(Il faut absolument lire ce livre et écouter ce chercheur. ÉC.)

Je reconnais qu'il y a quelque chose d'obscène dans le fait qu'on puisse comme moi, gagner autant d'argent avec de l'argent.
George Soros.

Le langage est en nous et nous sommes dans le langage.
Nous faisons le langage qui nous fait.

Nous sommes, dans et par le langage, ouverts par les mots, enfermés dans les mots, ouverts sur autrui (communication), fermés sur autrui (mensonge, erreur), ouverts sur les idées, enfermés dans les idées, ouverts sur le monde, fermés au monde.

Edgar Morin, "La Méthode", tome 4.

Aujourd'hui, pourtant, une réaction s'est amorcée. La minorité a découvert qu'elle pouvait influencer la majorité dans le sens de ses intérêts. Il est désormais possible de modeler l'opinion des masses pour les convaincre d'engager leur force nouvellement acquise dans la direction voulue. Étant donné la structure actuelle de la société, cette pratique est inévitable. De nos jours la propagande intervient nécessairement dans tout ce qui a un peu d'importance sur le plan social, que ce soit dans le domaine de la politique ou de la finance, de l'industrie, de l'agriculture, de la charité ou de l'enseignement. La propagande est l'organe exécutif du gouvernement invisible.

Edward Bernays, Propaganda (1928).

Chômage et monnaie

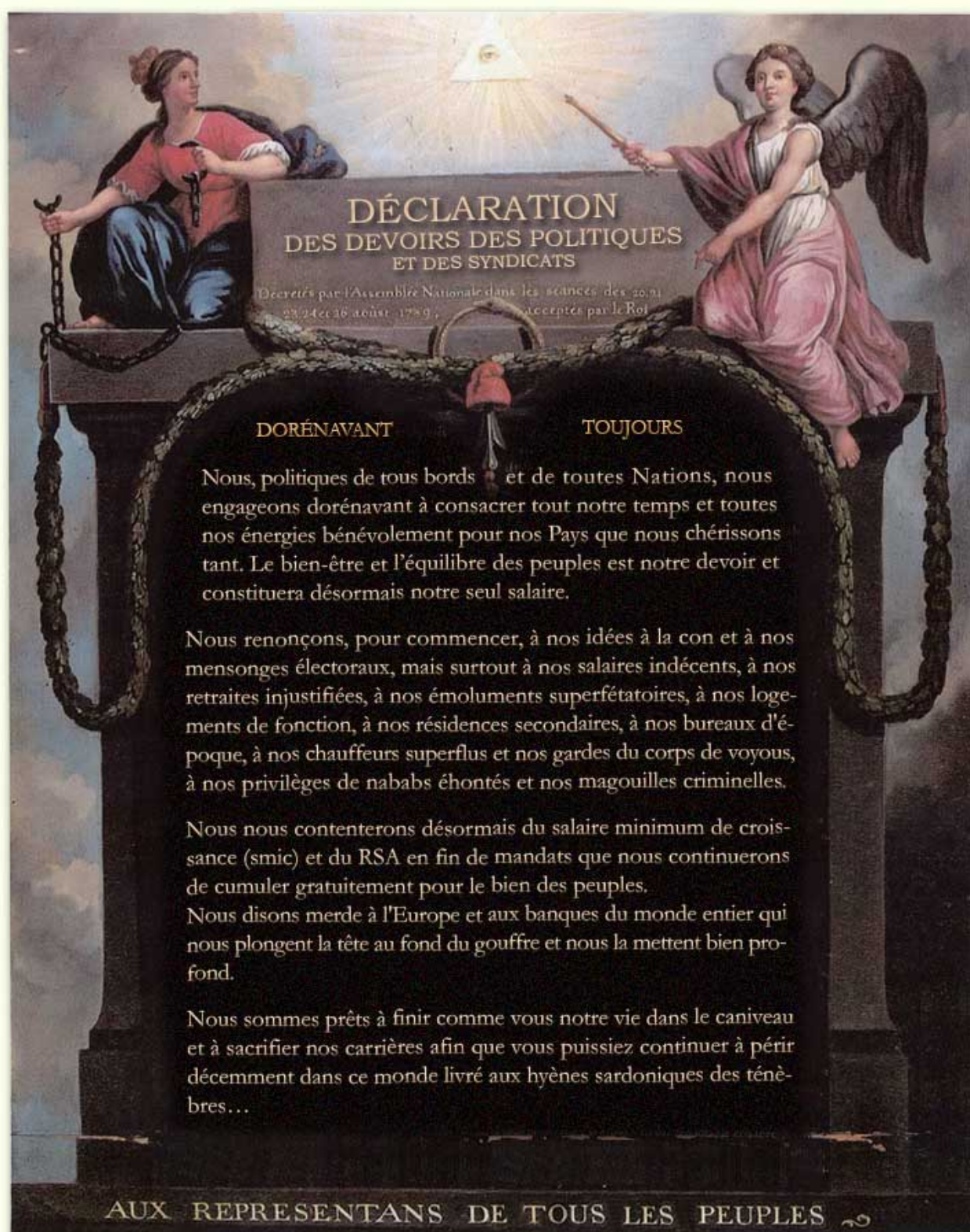
« Le commerce est intérieur ou étranger. [...]

Le commerce intérieur dépend de la monnaie ; une plus grande quantité emploie plus d'individus qu'une moindre quantité. Une somme bornée ne peut faire travailler qu'un nombre d'individus proportionné ; et c'est avec peu de succès qu'on fait des lois pour employer l'oisif et le pauvre dans les pays où le numéraire est rare.

De bonnes lois peuvent porter le numéraire au plus haut degré de **circulation** dont il est susceptible, et le contraindre aux emplois qui sont les plus profitables au pays ; mais aucunes lois ne sauraient aller plus loin, et l'on ne peut pas faire travailler un plus grand nombre d'individus sans une plus grande quantité de numéraire mis en circulation pour payer les salaires de ce plus grand nombre. On peut les amener à travailler à crédit ; mais cela n'est point praticable, à moins que le crédit n'ait assez de circulation pour fournir aux besoins des ouvriers ; dans cette hypothèse, le crédit est une monnaie, et produira les mêmes effets que la monnaie sur le commerce intérieur et étranger. »

John Law, Considérations sur le numéraire et le commerce (1705), in E. Daire, Économistes financiers du XVIII^e siècle, Paris, Guillaumin, 1843.

DÉCLARATION UNIVERSELLE DES DEVOIRS DES POLITIQUES ET DES SYNDICATS



Additiff : En cas d'échecs, de tromperies abusives et de profits personnels, nous nous engageons solennellement à rendre publiquement des comptes devant la Nation toute entière et à renoncer définitivement à tous mandats électoraux, à toutes fonctions gouvernementales ou administratives ainsi qu'à toutes formes de pensions diverses et variées jusqu'à ce que justice s'en suive à petit feu.

<http://fouines.associees.free.fr/diggles/diggles.html>

**C'est quand la mer se retire
qu'on voit qui nageait à poil.**

Warren Buffett.

**Les grandes puissances n'ont pas de principes,
seulement des intérêts.**

Henry Kissinger

(qui a fait assassiner Allende pour mettre Pinochet à la place, qui a bombardé le Vietnam, le Cambodge et le Laos, et qui a installé des dictatures partout dans le monde).

Ne parlez pas d'acquis.

En face, le patronat ne désarme jamais.

Ambroise Croizat, ministre du travail qui, en 1946, installa la médecine du travail. Fils d'ouvrier, à l'usine dès l'âge de 13 ans, il avait été ajusteur.

« Citoyens, ne perdez pas de vue que les hommes qui vous serviront le mieux sont ceux que vous choisirez parmi vous, vivant de votre propre vie, souffrant des mêmes maux.

Défiez-vous autant des ambitieux que des parvenus ; les uns comme les autres ne consultent que leur propre intérêt et finissent toujours par se considérer comme indispensables.

Défiez-vous également des beaux parleurs, incapables de passer à l'action ; ils sacrifient tout à un discours, à un effet oratoire ou à un mot spirituel.

Évitez également ceux que la fortune a trop favorisés, car trop rarement celui qui possède la fortune est disposé à regarder le travailleur comme un frère.

Enfin, cherchez des hommes aux convictions sincères, des hommes du peuple, résolus, actifs, ayant un sens droit et une honnêteté reconnue...

Nous sommes convaincus que, si vous tenez compte de ces observations, vous aurez inauguré la véritable représentation populaire, vous aurez trouvé des mandataires qui ne se considèreront jamais comme vos maîtres. »

Appel aux électeurs parisiens, lancé le 25 mars 1871 par le Comité Central de la Garde Nationale de la Commune de Paris, devant l'Hôtel de Ville.

Chaque mouvement politique qui réussit s'adresse à l'envie, à la rivalité ou à la haine, mais **jamais au besoin de collaboration**.
Bertrand Russell, Essais sceptiques (1928).

La clé du succès consiste, pour le politicien, à défendre des opinions qui semblent justes au citoyen moyen et à fournir à leur appui des arguments de la plus extrême simplicité. Le politicien habile choisira d'attiser les passions les plus faciles à soulever. Nous sommes par nature enclins à attribuer nos malheurs à la méchanceté des autres. Nous n'aimons pas être privés d'un ennemi ; nous avons besoin de haïr quelqu'un quand nous souffrons. Le politicien qui a la noblesse de dire ce qui est considéré comme juste par une analyse éclairée et qui préconisera la coopération pour y parvenir sera balayé pour faire place à d'autres.

Albert Tille (2011).

L'élection n'est pas le meilleur moyen de désignation des magistrats dans les autres cas (qui n'exigent pas des compétences particulières) pour des raisons que S. Khilnani résume excellemment : c'est qu'**elle crée une division du travail politique**.

La politique à affaire avec le pouvoir, et **la division du travail en politique ne signifie et ne peut signifier rien d'autre que la division entre gouvernants et gouvernés, dominants et dominés**.

Une démocratie acceptera évidemment la division des tâches politiques, non pas une division du travail politique, à savoir la division fixe et stable de la société politique entre dirigeants et exécutants, **l'existence d'une catégorie d'individus, dont le rôle, le métier, l'intérêt, est de diriger les autres**.

C. Castoriadis, Fait et à faire, Les carrefours du labyrinthe 5, p 66.

TYRANNIE DE LA MAJORITÉ

Je regarde comme impie et détestable cette maxime, qu'en matière de gouvernement la majorité d'un peuple a le droit de tout faire, et pourtant je place dans les volontés de la majorité l'origine de tous les pouvoirs. Suis-je en contradiction avec moi-même ?

Il existe une loi générale qui a été faite ou du moins adoptée, non pas seulement par la majorité de tel ou tel peuple, mais par la majorité de tous les hommes. Cette loi, c'est la justice.

La justice forme donc la borne du droit de chaque peuple.

Une nation est comme un jury chargé de représenter la société universelle et d'appliquer la justice qui est sa loi. Le jury, qui représente la société, doit-il avoir plus de puissance que la société elle-même dont il applique les lois ?

Quand donc je refuse d'obéir à une loi injuste, je ne dénie point à la majorité le droit de commander ; j'en appelle seulement de la souveraineté du peuple à la souveraineté du genre humain.

Il y a des gens qui n'ont pas craint de dire qu'un peuple, dans les objets qui n'intéressaient que lui-même, ne pouvait sortir entièrement des limites de la justice et de la raison, et qu'ainsi on ne devait pas craindre de donner tout pouvoir à la majorité qui le représente. Mais c'est là un langage d'esclave.

Qu'est-ce donc qu'une majorité prise collectivement, sinon un individu qui a des opinions et le plus souvent des intérêts contraires à un autre individu qu'on nomme la minorité ? Or, si vous admettez qu'un homme revêtu de la toute-puissance peut en abuser contre ses adversaires, pourquoi n'admettez-vous pas la même chose pour une majorité ? Les hommes, en se réunissant, ont-ils changé de caractère ? Sont-ils devenus plus patients dans les obstacles en devenant plus forts (1) ? Pour moi, je ne saurais le croire ; et **le pouvoir de tout faire, que je refuse à un seul de mes semblables, je ne l'accorderai jamais à plusieurs.**

[...]

Je pense qu'il faut toujours placer quelque part un pouvoir social supérieur à tous les autres, mais je crois **la liberté en péril lorsque ce pouvoir ne trouve devant lui aucun obstacle qui puisse retenir sa marche et lui donner le temps de se modérer lui-même.**

La toute-puissance me semble en soi une chose mauvaise et dangereuse. Son exercice me paraît au-dessus des forces de l'homme quel qu'il soit. [...]

Lors donc que je vois accorder le droit et la faculté de tout faire à une puissance quelconque, qu'on l'appelle peuple ou roi, démocratie ou aristocratie, qu'on l'exerce dans une monarchie ou dans une république, je dis : là est le germe de la tyrannie.

Ce que je reproche le plus au gouvernement démocratique, tel qu'on l'a organisé aux États-Unis, ce n'est pas, comme beaucoup de gens le prétendent en Europe, sa faiblesse, mais au contraire sa force irrésistible. Et ce qui me répugne le plus en Amérique, ce n'est pas l'extrême liberté qui y règne, c'est le peu de garantie qu'on y trouve contre la tyrannie.

Lorsqu'un homme ou un parti souffre d'une injustice aux États-Unis, à qui voulez-vous qu'il s'adresse ? À l'opinion publique ? c'est elle qui forme la majorité; au corps législatif ? il représente la majorité et lui obéit aveuglément; au pouvoir exécutif ? il est nommé par la majorité et lui sert d'instrument passif; à la force publique ? la force publique n'est autre chose que la majorité sous les armes ; au jury ? le jury, c'est la majorité revêtue du droit de prononcer des arrêts : les juges eux-mêmes, dans certains États, sont élus par la majorité. Quelque inique ou déraisonnable que soit la mesure qui vous frappe, il faut donc vous y soumettre.

Supposez, au contraire, un corps législatif composé de telle manière qu'il représente la majorité, sans être nécessairement l'esclave de ses passions ; un pouvoir exécutif qui ait une force qui lui soit propre, et une puissance judiciaire indépendante des deux autres pouvoirs ; vous aurez encore un gouvernement démocratique, mais il n'y aura presque plus de chances pour la tyrannie.

Je ne dis pas que dans le temps actuel on fasse en Amérique un fréquent usage de la tyrannie, je dis qu'on n'y découvre point de GARANTIE contre elle, et qu'il faut y chercher les causes de la douceur du gouvernement dans les circonstances et dans les mœurs plutôt que dans les lois.

(1) Personne ne voudrait soutenir qu'un peuple ne peut abuser de la force vis-à-vis d'un autre peuple. Or, les partis forment comme autant de petites nations dans une grande; ils sont entre eux dans des rapports d'étrangers. Si on convient qu'une nation peut être tyrannique envers une autre nation, comment nier qu'un parti puisse l'être envers un autre parti ?

A. de Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique* (1835), t. 1, part. II, chap. VII.

« Les tentations totalitaires auxquelles le monde a donné naissance après la Première Guerre mondiale n'étaient pas viables, parce que prématurées et enfermées dans le cadre nation. »

Dumesnil de Grammont, Grand Maître de la Grande Loge de France, Revue Le Temple, 1946.

« Qu'on le veuille ou non, nous aurons un gouvernement mondial. La seule question est de savoir si l'on y aboutira par la force ou par le consentement. »

J. P. Warburg, devant le Sénat Américain le 17 février 1950.

« Le tout est de n'effrayer personne, d'avancer pas à pas, graduellement »
Jean Monnet.

« La survivance au XXème siècle du fait de l'État-Nation est un anachronisme qui entrave toute action politique et économique. »

George Ball, préface aux mémoires de Jean Monnet, 1970.

Auteurs cités par Pierre et Danièle de Villemarest, Faits et chroniques interdites au public, tome 2 Les secrets de Bilderberg (2004).

Il faut remettre le public à sa place, d'une part pour qu'il exerce les pouvoirs qui lui reviennent, mais aussi et peut-être surtout pour libérer chacun de nous de ses mugissements et de ses piétinements de troupeau affolé.

Walter Lippmann, Le public fantôme (1925), p. 143.

La femme naît libre et demeure égale à l'homme en droits. Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune.

Marie Gouze, dite Marie-Olympe de Gouges (1748-1793)

Je vous déclare que mon caractère de Républicain ne me laisse pas quitte de m'escrimer contre vous de la plume, je vous poursuivrai du glaive. Je vous déclare que le titre seul de principes éternels, et la sanction par le Peuple, des maximes de la Déclaration des Droits, me vaut de forme suffisante pour les reconnaître sacrées et inattaquables. Je vous déclare que, ceci posé, je regarde comme d'obligation à tout républicain le précepte de l'article 27 de cette déclaration : Que tout individu qui usurperait la souveraineté soit à l'instant mis à mort par les hommes libres. Je déclare donc que le premier mandataire du Peuple qui osera proposer le renversement de la Déclaration des Droits et de l'Acte Constitutionnel, JE LE POIGNARDE... au Sénat, chez lui, dans les rues, partout : il ne m'importe.

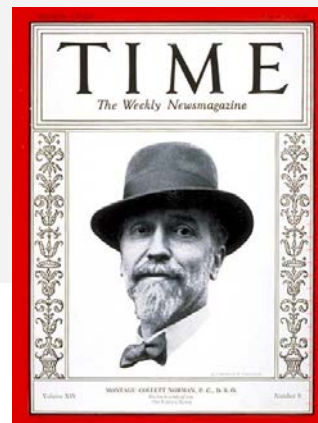
Babeuf, le 18 décembre 1794 dans son journal "Le Tribun du Peuple".

Un philosophe aujourd'hui oublié, Herbert Marcuse, nous mettait en garde : nous ne pourrions bientôt plus critiquer efficacement le capitalisme, parce que nous n'aurions bientôt plus de mots pour le désigner négativement. 30 ans plus tard, le capitalisme s'appelle développement, la domination s'appelle partenariat, l'exploitation s'appelle gestion des ressources humaines et l'aliénation s'appelle projet. Des mots qui ne permettent plus de penser la réalité mais simplement de nous y adapter en l'approuvant à l'infini. Des « concepts opérationnels » qui nous font désirer le nouvel esprit du capitalisme même quand nous pensons naïvement le combattre... Georges Orwell ne s'était pas trompé de date ; nous avons failli avoir en 1984 un « ministère de l'intelligence ». Assignés à la positivité, désormais, comme le prévoyait Guy Debord : « Tout ce qui est bon apparaît, tout ce qui apparaît est bon. »

Franck LEPAGE : Inculture(s) ou le nouvel esprit du capitalisme.

« Le capital doit se protéger par tous les moyens possibles, à la fois par la combinaison et la législation. Les dettes doivent être collectées, les hypothèques saisies le plus rapidement possible. Lorsque, en vertu de la loi, les gens perdront leurs maisons, ils deviendront plus dociles et plus faciles à gouverner grâce au bras fort du gouvernement mis en œuvre par un pouvoir central de la richesse sous le contrôle de grands financiers. Ces vérités sont bien connues parmi nos principaux hommes qui sont maintenant engagés dans la formation d'un impérialisme pour gouverner le monde. En divisant les électeurs par le système des partis politiques, nous pouvons les amener à dépenser leur énergie en se battant pour des questions sans importance. C'est donc par l'action discrète que nous pouvons obtenir pour nous-mêmes ce qui a été si bien planifié et ainsi accompli avec succès. »

Norman Montagu (1871-1950),
ex-gouverneur de la Banque d'Angleterre,
s'adressant à l'association des Banquiers
des États-Unis, New York 1924
(Source: huffingtonpost).



La pensée ne doit jamais se soumettre, ni à un dogme, ni à un parti,
ni à une passion, ni à un intérêt, ni à une idée préconçue,
ni à quoi que ce soit, si ce n'est aux faits eux-mêmes,
parce que, pour elle, se soumettre, ce serait cesser d'être.

Henri Poincaré.

Quand tout le monde pense la même chose,
personne ne pense.

La représentation est, inévitablement, dans le concept comme dans les faits, aliénation (au sens juridique du terme : transfert de propriété.)

Cornélius Castoriadis.

Le secret bancaire est un droit de l'homme riche.

Denis Robert (2009).

Le désir est le grand ressort providentiel de l'activité ;
tout désir est une illusion, mais les choses sont ainsi disposées
qu'on ne voit l'inanité du désir qu'après qu'il est assouvi.

Ernest Renan.

**Les gens exigent la liberté d'expression
en compensation de la liberté de pensée dont ils usent rarement.**

Søren Kierkegaard.

La grève des électeurs

Une chose m'étonne prodigieusement — j'oserai dire qu'elle me stupéfie — c'est qu'à l'heure scientifique où j'écris, après les innombrables expériences, après les scandales journaliers, il puisse exister encore dans notre chère France (comme ils disent à la Commission du budget) un électeur, un seul électeur, cet animal irrationnel, inorganique, hallucinant, qui consente à se déranger de ses affaires, de ses rêves ou de ses plaisirs, pour voter en faveur de quelqu'un ou de quelque chose. Quand on réfléchit un seul instant, ce surprenant phénomène n'est-il pas fait pour dérouter les philosophies les plus subtiles et confondre la raison ? Où est-il le Balzac qui nous donnera la physiologie de l'électeur moderne ? et le Charcot qui nous expliquera l'anatomie et les mentalités de cet incurable dément ? Nous l'attendons.

Je comprends qu'un escroc trouve toujours des actionnaires, la Censure des défenseurs, l'Opéra-Comique des dilettanti, le Constitutionnel des abonnés, M. Carnot des peintres qui célèbrent sa triomphale et rigide entrée dans une cité languedocienne ; je comprends M. Chantavoine s'obstinant à chercher des rimes ; je comprends tout. Mais qu'un député, ou un sénateur, ou un président de République, ou n'importe lequel parmi tous les étranges farceurs qui réclament une fonction élective, quelle qu'elle soit, trouve un électeur, c'est-à-dire l'être irrévê, le martyr improbable, qui vous nourrit de son pain, vous vêt de sa laine, vous engraisse de sa chair, vous enrichit de son argent, avec la seule perspective de recevoir, en échange de ces prodigalités, des coups de trique sur la nuque, des coups de pied au derrière, quand ce n'est pas des coups de fusil dans la poitrine, en vérité, cela dépasse les notions déjà pas mal pessimistes que je m'étais faites jusqu'ici de la sottise humaine, en général, et de la sottise française en particulier, notre chère et immortelle sottise, ô chauvin !

Il est bien entendu que je parle ici de l'électeur averti, convaincu, de l'électeur théoricien, de celui qui s'imagine, le pauvre diable, faire acte de citoyen libre, étaler sa souveraineté, exprimer ses opinions, imposer — ô folie admirable et déconcertante — des programmes politiques et des revendications sociales ; et non point de l'électeur "qui la connaît" et qui s'en moque, de celui qui ne voit dans "les résultats de sa toute-puissance" qu'une rigolade à la charcuterie monarchiste, ou une ribote au vin républicain. Sa souveraineté à celui-là, c'est de se pocharder aux frais du suffrage universel. Il est dans le vrai, car cela seul lui importe, et il n'a cure du reste. Il sait ce qu'il fait. Mais les autres ?

Ah ! oui, les autres ! Les sérieux, les austères, les peuple souverain, ceux-là qui sentent une ivresse les gagner lorsqu'ils se regardent et se disent : "Je suis électeur ! Rien ne se fait que par moi. Je suis la base de la société moderne. Par ma volonté, Floque fait des lois auxquelles sont astreints trente-six millions d'hommes, et Baudry d'Asson aussi, et Pierre Alype également." Comment y en a-t-il encore de cet acabit ? Comment, si entêtés, si orgueilleux, si paradoxaux qu'ils soient, n'ont-ils pas été, depuis longtemps, découragés et honteux de leur œuvre ? Comment peut-il arriver qu'il se rencontre quelque part, même dans le fond des landes perdues de la Bretagne, même dans les inaccessibles cavernes des Cévennes et des Pyrénées, un bonhomme assez stupide, assez déraisonnable, assez aveugle à ce qui se voit, assez sourd à ce qui se dit, pour voter bleu, blanc ou rouge, sans que rien l'y oblige, sans qu'on le paye ou sans qu'on le soûle ?

À quel sentiment baroque, à quelle mystérieuse suggestion peut bien obéir ce bipède pensant, doué d'une volonté, à ce qu'on prétend, et qui s'en va, fier de son droit, assuré qu'il accomplit un devoir, déposer dans une boîte électorale quelconque un quelconque bulletin, peu importe le nom qu'il ait écrit dessus ?... Qu'est-ce qu'il doit bien se dire, en dedans de soi, qui justifie ou seulement qui explique cet acte extravagant ?

Qu'est-ce qu'il espère ? Car enfin, pour consentir à se donner des maîtres avides qui le grugent et qui l'assomment, il faut qu'il se dise et qu'il espère quelque chose d'extraordinaire que nous ne soupçonnons pas. Il faut que, par de puissantes déviations cérébrales, les idées de député correspondent en lui à des idées de science, de justice, de dévouement, de travail et de probité ; il faut que dans les noms seuls de Barbe et de Baihaut, non moins que dans ceux de Rouvier et de Wilson, il découvre une magie spéciale et qu'il voie, au travers d'un mirage, fleurir et s'épanouir dans Vergoin et dans Hubbard, des promesses de bonheur futur

et de soulagement immédiat. Et c'est cela qui est véritablement effrayant. **Rien ne lui sert de leçon**, ni les comédies les plus burlesques, ni les plus sinistres tragédies.

Voilà pourtant de longs siècles que le monde dure, que les sociétés se déroulent et se succèdent, pareilles les unes aux autres, qu'un fait unique domine toutes les histoires : la protection aux grands, l'écrasement aux petits. Il ne peut arriver à comprendre qu'il n'a qu'une raison d'être historique, c'est de payer pour un tas de choses dont il ne jouira jamais, et de mourir pour des combinaisons politiques qui ne le regardent point.

Que lui importe que ce soit Pierre ou Jean qui lui demande son argent et qui lui prenne la vie, puisqu'il est obligé de se dépouiller de l'un, et de donner l'autre ? Eh bien ! non. **Entre ses voleurs et ses bourreaux, il a des préférences, et il vote pour les plus rapaces et les plus féroces. Il a voté hier, il votera demain, il votera toujours. Les moutons vont à l'abattoir. Ils ne se disent rien, eux, et ils n'espèrent rien. Mais du moins ils ne votent pas pour le boucher qui les tuera, et pour le bourgeois qui les mangera. Plus bête que les bêtes, plus moutonnier que les moutons, l'électeur nomme son boucher et choisit son bourgeois. Il a fait des Révolutions pour conquérir ce droit.**

Ô bon électeur, inexprimable imbécile, pauvre hère, si, au lieu de te laisser prendre aux rengaines absurdes que te débitent chaque matin, pour un sou, les journaux grands ou petits, bleus ou noirs, blancs ou rouges, et qui sont payés pour avoir ta peau ; si, au lieu de croire aux chimériques flatteries dont on caresse ta vanité, dont on entoure ta lamentable souveraineté en guenilles, si, au lieu de t'arrêter, éternel badaud, devant les lourdes duperies des programmes ; si tu lisais parfois, au coin du feu, Schopenhauer et Max Nordau, deux philosophes qui en savent long sur tes maîtres et sur toi, peut-être apprendrais-tu des choses étonnantes et utiles. Peut-être aussi, après les avoir lus, serais-tu moins empressé à revêtir ton air grave et ta belle redingote, à courir ensuite vers les urnes homicides où, quelque nom que tu mettes, tu mets d'avance le nom de ton plus mortel ennemi. Ils te diraient, en connaisseurs d'humanité, que la politique est un abominable mensonge, que tout y est à l'envers du bon sens, de la justice et du droit, et que tu n'as rien à y voir, toi dont le compte est réglé au grand livre des destinées humaines.

Rêve après cela, si tu veux, des paradis de lumières et de parfums, des fraternités impossibles, des bonheurs irréels. C'est bon de rêver, et cela calme la souffrance. Mais ne mêle jamais l'homme à ton rêve, car là où est l'homme, là est la douleur, la haine et le meurtre. **Surtout, souviens-toi que l'homme qui sollicite tes suffrages est, de ce fait, un malhonnête homme, parce qu'en échange de la situation et de la fortune où tu le pousse, il te promet un tas de choses merveilleuses qu'il ne te donnera pas et qu'il n'est pas d'ailleurs, en son pouvoir de te donner. L'homme que tu élèves ne représente ni ta misère, ni tes aspirations, ni rien de toi ; il ne représente que ses propres passions et ses propres intérêts, lesquels sont contraires aux tiens.** Pour te reconforter et ranimer des espérances qui seraient vite déçues, ne va pas t'imaginer que le spectacle navrant auquel tu assistes aujourd'hui est particulier à une époque ou à un régime, et que cela passera. Toutes les époques se valent, et aussi tous les régimes, c'est-à-dire qu'ils ne valent rien. **Donc, rentre chez toi, bonhomme, et fais la grève du suffrage universel.** Tu n'as rien à y perdre, je t'en réponds ; et cela pourra t'amuser quelque temps. Sur le seuil de ta porte, fermée aux quémandeurs d'aumônes politiques, tu regarderas défiler la bagarre, en fumant silencieusement ta pipe.

Et s'il existe, en un endroit ignoré, un honnête homme capable de te gouverner et de t'aimer, ne le regrette pas. Il serait trop jaloux de sa dignité pour se mêler à la lutte fangeuse des partis, trop fier pour tenir de toi un mandat que tu n'accordes jamais qu'à l'audace cynique, à l'insulte et au mensonge.

Je te l'ai dit, bonhomme, rentre chez toi et fais la grève.

Octave Mirbeau
Le Figaro, 28 novembre 1888.

Mère compatissante fait les enfants crasseux.

Proverbe déniché par Jean Pruvost,

J'y vois une illustration de plus du principe universel majeur selon lequel toute force va jusqu'à ce qu'elle rencontre une limite.

Les efforts éhontés que la banque actuelle a fait pour contrôler le gouvernement ne sont que les présages du destin qui attend les Américains, qu'ils soient trompés dans une perpétuation de cette institution ou à la mise en place d'une autre comme elle.

Andrew Jackson, Président des États-Unis (1767-1845)

Je voudrais rappeler une thèse qui est bien ancienne, mais qui est toujours oubliée et qu'il faut rénover sans cesse, c'est que l'organisation industrielle, comme la « post-industrielle », comme la société technicienne ou informatisée, ne sont pas des systèmes destinés à produire ni des biens de consommation, ni du bien-être, ni une amélioration de la vie des gens, mais uniquement à produire du profit. Exclusivement.

Le bluff technologique (1988), Jacques Ellul, éd. Hachette, coll. Pluriel, 2004, p. 571

Pourtant, aujourd'hui comme hier, les libéraux victorieux gardaient une secrète méfiance envers le spectre de la souveraineté populaire qui s'agite sous la surface lisse du formalisme démocratique. **« J'ai pour les institutions démocratiques un goût de tête, confiait Tocqueville, mais je suis aristocratique par l'instinct, c'est-à-dire que je méprise et crains la foule. J'aime à fond la liberté, le respect des droits, mais non la démocratie. » (*)** La peur des masses et la passion de l'ordre, tel est bien le fond de l'idéologie libérale, pour qui le terme de démocratie n'est en somme que le faux-nez du despotisme marchand et de sa concurrence non faussée.

(*) New York Daily Tribune, 25 juin 1853

Daniel Bensaid dans "Le scandale permanent" in « Démocratie, dans quel état ? » (ouvrage collectif), La Fabrique, Paris, 2009.

« Devant nous s'étend la terre des pauvres, dont les richesses appartiennent exclusivement aux riches, une planète de terre écorchée, de forêts saignées à cendre, une planète d'ordures, un champs d'ordures, des océans que seuls les riches traversent, des déserts pollués par les jouets et les erreurs des riches, nous avons devant nous les villes dont les multinationales mafieuses possèdent les clés, les cirques dont les riches contrôlent les pitres, les télévisions conçues pour leur distraction et notre assoupissement, nous avons devant nous leurs grands hommes juchés sur leur grandeur qui est toujours un tonneau de sanglante sueur que les pauvres ont versée ou verseront, nous avons devant nous les brillantes vedettes et les célébrités doctorales dont pas une des opinions émises, dont pas une des dissidences spectaculaires n'entre en contradiction avec la stratégie à long terme des riches, nous avons devant nous leurs valeurs démocratiques conçues pour leur propre renouvellement éternel et pour notre éternelle torpeur, nous avons devant nous les machines démocratiques qui leur obéissent au doigt et à l'œil et interdisent aux pauvres toute victoire significative, nous avons devant nous les cibles qu'ils nous désignent pour nos haines, toujours d'une façon subtile, avec une intelligence qui dépasse notre entendement de pauvres et avec un art du double langage qui annihile notre culture de pauvres, nous avons devant nous leur lutte contre la pauvreté, leurs programmes d'assistance aux industries des pauvres, leur programmes d'urgence et de sauvetage, nous avons devant nous leurs distributions gratuites de dollars pour que nous restions pauvres et eux riches, leurs théories économiques méprisantes et leur morale de l'effort et leur promesse pour plus tard d'une richesse universelle, pour dans vingt générations ou dans vingt mille ans, nous avons devant nous leurs organisations omniprésentes et leurs agents d'influence, leurs propagandistes spontanés, leurs innombrables médias, leurs chefs de famille scrupuleusement attachés aux principes les plus lumineux de la justice sociale, pour peu que leurs enfants aient une place garantie du bon côté de la balance, nous avons devant nous un cynisme tellement bien huilé que le seul fait d'y faire allusion, même pas d'en démonter les mécanismes, mais d'y faire simplement allusion, renvoie dans une marginalité indistincte, proche de la folie et loin de tout tambour et de tout soutien, je suis devant cela, en terrain découvert, exposée aux insultes et criminalisée à cause de mon discours, nous sommes en face de cela qui devrait donner naissance à une tempête généralisée, à un mouvement jusqu'au-boutiste et impitoyable et de reconstruction selon nos règles, loin de toutes les logiques religieuses ou financières des riches et en dehors de leurs philosophies politiques et sans prendre garde aux clameurs de leurs ultimes chiens de garde, nous sommes devant cela depuis des centaines d'années et nous n'avons toujours pas compris comment faire pour que l'idée de l'insurrection égalitaire visite en même temps, à la même date, les milliards de pauvres qu'elle n'a pas visités encore, et pour qu'elle s'y enracine et pour qu'enfin elle y fleurisse. Trouvons donc comment le faire, et faisons-le. »

Antoine Volodine, Des anges mineurs

Mon commentaire (ÉC) : **pourquoi toujours ignorer la solution radicale du tirage au sort ?** Impartial et incorruptible, le tirage au sort des représentants politiques (et de leurs contrôleurs) permet de **désynchroniser, forcément, la puissance politique de la puissance politique** : avec le tirage au sort, les riches, peu nombreux, ne peuvent jamais contrôler le pouvoir politique, alors que les pauvres, plus nombreux, peuvent toujours exercer le pouvoir politique et faire ainsi valoir les droits de la multitude. L'élection est un piège aristocratique, qui se prétend fallacieusement démocratique, alors que, **toujours et partout, l'élection permet aux riches du moment d'acheter le pouvoir politique. Pas de démocratie sans tirage au sort !**

On est surpris de la légèreté, de la facilité, avec laquelle l'esprit humain accepte tout ce qu'on lui propose ; tellement il est avide de savoir, de se rendre compte, et, quand il ne trouve rien de mieux, combien facilement il se paye de mots.

Clément Juglar, « Des crises commerciales et de leur retour périodique, en France, en Angleterre et aux États-Unis », 1862.

Certains écologistes doutent de la sagesse du peuple et, plutôt que la démocratie, recommandent un pouvoir autoritaire. Mais ils commettent une erreur fondamentale : ils croient que nous sommes en démocratie. En réalité, le capitalisme finissant glisse vers une forme oubliée de système politique. Ce n'est pas la démocratie – pouvoir du peuple par le peuple et pour le peuple -, ce n'est pas la dictature – pouvoir d'un seul aux fins qui lui sont propres -, c'est l'oligarchie : le pouvoir de quelques-uns, qui délibèrent entre eux des solutions qu'ils vont imposer à tous.

Il est de l'intérêt des puissants de faire croire au peuple qu'il est en démocratie. Mais on ne peut pas comprendre le moment présent si l'on n'explore pas la réalité soigneusement occultée : nous sommes en oligarchie, ou sur la voie de l'oligarchie.

Hervé Kempf, L'oligarchie ça suffit, vive la démocratie (2011).

Un État composé de gens trop nombreux ne sera pas un véritable État, pour la simple raison qu'il peut difficilement avoir une véritable constitution.

Qui peut être général d'une masse si grande ?

Et qui peut être héraut, sinon Stentor ?

Aristote, Politique, 1326b3-7.

Les élections sont aristocratiques et non démocratiques : elles introduisent un élément de choix délibéré, de sélection des meilleurs citoyens, les *aristoi*, au lieu du gouvernement par le peuple tout entier.

Aristote, Politique, IV, 1300b4-5.

On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux.
C'est le temps que tu as perdu pour ta rose qui fait ta rose si importante.
Tu deviens responsable pour toujours de ce que tu as apprivoisé.

Antoine de Saint-Exupéry (1900-1944), Le Petit Prince (1943).

**Il suffit que quelques uns veuillent posséder pour que
tous se voient forcés de gagner pour ne pas mourir.**

Lanza del Vasto, Les Quatre Fléaux (1959).

**Ceux qui ont écrit le programme du CNR
(Conseil National de la Résistance)
n'avaient AUCUN POUVOIR.**

Stéphane Hessel, entretien sur ASI, 4 janvier 2011, minute 18.

Tiens, tiens, c'est vrai, ça. Comme par hasard... ÉC.

**Ce sont des lions et nous sommes une puce. C'est pourquoi
nous sommes plus forts qu'eux : car une puce peut mordre
un lion, mais un lion ne peut mordre une puce.**

Lanza del Vasto, Technique de la non-violence (1971).

**Les chiens mordent
ceux qui ont peur.**

La possibilité de refuser est une condition essentielle pour pouvoir négocier librement et à égalité.

Source : film allemand, passionnant, pour le **revenu de base**, inconditionnel et à vie, revenu suffisamment important pour pouvoir refuser d'exercer une activité salariée : http://www.kultkino.ch/kultkino/besonderes/le_revenu_de_base_film_francaise

Un État où les sujets ne prennent pas les armes par ce seul motif que la crainte les paralyse, tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il n'a pas la guerre, mais non pas qu'il ait la paix. Car la paix, ce n'est pas l'absence de guerre ; c'est la vertu qui naît de la vigueur de l'âme, et la véritable obéissance est une volonté constante d'exécuter tout ce qui doit être fait d'après la loi commune de l'État.

Aussi bien une société où la paix n'a d'autre base que l'inertie des sujets, lesquels se laissent conduire comme un troupeau et ne sont exercés qu'à l'esclavage, ce n'est plus une société, c'est une solitude.

Baruch Spinoza, Traité Politique (1677), Chap. V, §4.



Qui connaît son ennemi comme il se connaît, en cent combats ne sera point défait.
Qui se connaît mais ne connaît pas l'ennemi sera victorieux une fois sur deux.
Que dire de ceux qui ne se connaissent pas plus que leurs ennemis ?

Ne laissez pas vos ennemis s'unir.

La guerre repose sur le mensonge.

Capable, passez pour incapable ; prêt au combat, ne le laissez pas voir ; proche, semblez donc loin ; loin, semblez donc proche. Attirez l'adversaire par la promesse d'un avantage ; prenez-le au piège en feignant le désordre ; s'il se concentre, défendez-vous ; s'il est fort, évitez-le.

Coléreux, provoquez-le ; méprisant, excitez sa morgue. Dispos, fatiguez-le ; uni, semez la discorde. Attaquez là où il ne vous attend pas ; surgissez toujours à l'improviste.

Utilisation des espions :

Un prince avisé et un brillant capitaine sortent toujours victorieux de leurs campagnes et se couvrent d'une gloire qui éclipse leurs rivaux grâce à leur capacité de prévision. Or la prévision ne vient ni des esprits ni des dieux. Elle n'est pas tirée de l'analogie avec le passé, pas plus qu'elle n'est le fruit des conjectures. Elle provient uniquement des renseignements obtenus auprès de ceux qui connaissent la situation de l'adversaire.

En tuer un pour en terrifier un millier.

Sun Tzu, l'Art de la guerre (6^e-5^e s av JC)

Toutes les opinions, y compris les erreurs, sont d'un grand service pour atteindre rapidement la plus haute vérité.

Tuer un bon livre, c'est à peu près comme tuer un homme.

Qu'on me donne la liberté de connaître, de m'exprimer et de disputer librement, selon ma conscience, avant toute autre liberté.

John Milton, Pour la liberté d'imprimer, sans autorisation ni censure (1644).

Les hommes seuls subissent éternellement les mêmes douleurs, n'ayant jamais voulu changer les conditions qui les produisent.

Louise Michel, Prise de possession (1890).



Entre une ineptie qui aère et une vérité qui étiole, il n'y a pas à balancer. Depuis cent mille ans que nous enfouissons nos morts chéris dans l'idée qu'ils pourront se retrouver bientôt au paradis, la preuve est faite qu'un trompe-l'œil encourageant ne se refuse pas. Pour contrer le néant, l'espèce a toujours pris le bon parti, celui de l'illusion.

Régis Debray, Éloge des frontières (2010)

Si les chevaux avaient des dieux, ils seraient chevalins.

Xénophane, cité par Castoriadis.

Nous n'avons accès, par définition, qu'à ce qui apparaît ; et toute apparition nous doit quelque chose.

Cornélius Castoriadis, Ce qui fait la Grèce 1, D'Homère à Héraclite, p. 275.

Tu n'exigeras de ton frère aucun intérêt ni pour argent, ni pour vivres, ni pour rien de ce qui se prête à intérêt.

Deutéronome, chapitre 23.

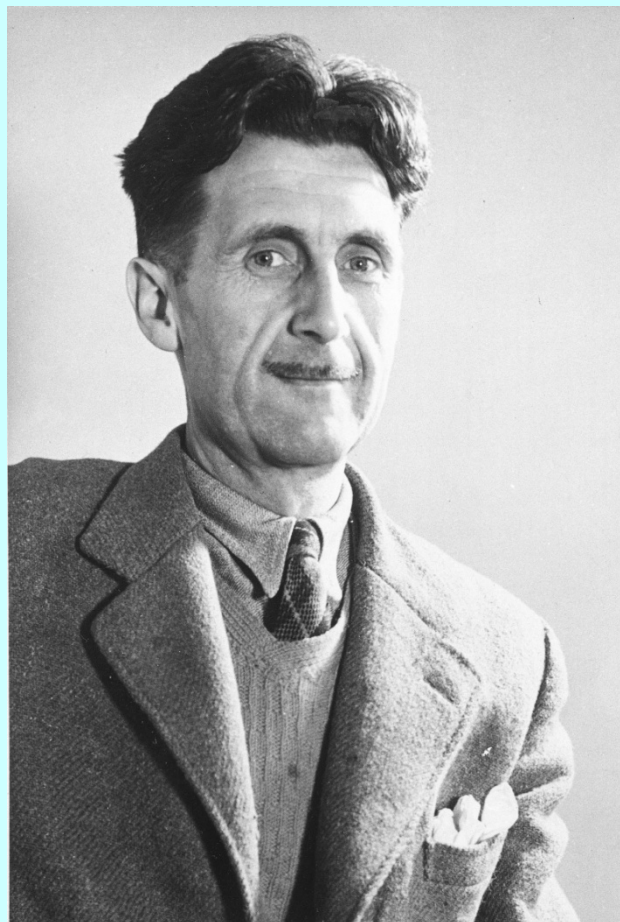
Derrière le discours de propagande des économistes conformistes, il y a une pensée prostituée.

Michel Drac, préface au livre d'Eustace Mullins, Les secrets de la Réserve fédérale (1991).

Lorsque vous rencontrez quelqu'un en chair et en os, vous réalisez aussitôt qu'il est un être humain, et non pas une sorte de caricature incarnant certaines idées.

C'est en partie pour cette raison que je ne fréquente guère les milieux littéraires, car je sais par expérience que, du moment que j'ai fait la connaissance d'un individu quelconque, et que je lui ai parlé, je deviens définitivement incapable de le traiter avec brutalité intellectuelle, alors même que je m'en sentirais le devoir — tout comme ces députés travaillistes qui sont perdus à tout jamais pour la cause du parti une fois qu'ils se sont fait taper sur l'épaule par un duc.

George Orwell, lettre à Stephen Spender, cité par Simon Leys, Orwell ou l'horreur de la politique (1984).



La loi est l'expression de la volonté générale.

Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, 1789, article 6.

Remarque importante (ÉC) : **en droit, l'indicatif vaut impératif.**

- Il faut donc lire l'article 6 de la DDHC comme ceci : la loi **doit être l'expression de la volonté générale** (la DDHC fixe là une obligation au législateur, pas aux citoyens).
- Il ne faut donc PAS lire l'art. 6 ainsi : ~~la loi est par nature (même injuste, même contraire à l'opinion publique) l'expression de la volonté générale.~~

Donc, pour bien respecter la DDHC, les parlementaires, s'ils étaient honnêtes, devraient consulter la volonté générale (autant que les moyens techniques de l'époque le leur permettent) avant de la traduire au mieux en lois.

Autrement dit, **les lois qu'écrivent les parlementaires ne sont pas par nature l'expression de la volonté générale : les lois peuvent être scélérates et trahir au dernier degré la volonté générale** (on a envie de dire que c'est même devenu la règle depuis que les riches ont pris le contrôle des élus en finançant leur (ré)élection, et depuis que les élus corrigent eux-mêmes la Constitution qu'ils sont censés craindre). ÉC.

À propos :

Le premier devoir du législateur est de conformer les lois à la volonté générale.

Jean-Jacques Rousseau, Sur l'économie politique (1755)

Par ailleurs :

En général, ce serait une grande folie d'espérer que ceux qui dans le fait sont les maîtres préfèreront un autre intérêt au leur.

Jean-Jacques Rousseau, Sur l'économie politique (1755)

**Auguste Comte entendait la République comme
une dictature des riches, tempérée par le droit de blâmer.**

Alain, Propos, 2 juin 1913.

**Chaque individu gouverne selon sa force propre. (...)
Et il est bien rare qu'un homme n'exerce pas toute sa puissance, et ne
l'étende pas aussi loin qu'il le peut ; ne comptez pas là-dessus.**

Alain, Propos, 10 juin 1914.

**Instruis-les si tu peux ;
si tu ne peux pas les instruire, supporte-les.**

Marc-Aurèle, cité par Alain, 19 décembre 1930.

**Au fond, comme tous les engagements de la société sont réciproques par leur nature,
il n'est pas possible de se mettre au-dessus de la loi sans renoncer à ses avantages,
et personne ne doit rien à quiconque prétend ne rien devoir à personne.**

Jean-Jacques Rousseau, Sur l'économie politique (1755).

**Les rives sont la chance du fleuve.
En l'enserrant, elles l'empêchent de devenir marécage.**

Jacques Bourbon-Busset, cité par Régis Debray, Éloge des frontières (2010).

**On ne peut pas penser l'hospitalité, donc l'accueil, si on ne pense pas
le seuil.**

**Car l'homme est un être maisonnable. Il naît dans une poche, franchit
une frontière pour en sortir.**

Pour s'ouvrir à l'autre, il faut avoir un lieu à soi.

Le dieu Terminus, ce dieu romain gardien des bornes et des limites.

Régis Debray, Éloge des frontières (2010).

Les idées, la connaissance, l'art, l'hospitalité, les voyages : ce sont là des choses qui, par nature, doivent être internationales. Mais **produisons les marchandises chez nous chaque fois que c'est raisonnablement et pratiquement possible ; et, surtout, faisons en sorte que la finance soit en priorité nationale** [...] je suis enclin à croire qu'une fois accomplie la transition que nous vivons, un degré plus élevé d'**autosuffisance nationale** et un **isolement économique** entre les pays plus grand qu'en 1914 **pourront servir la cause de la paix**, plutôt que l'inverse.

John Maynard Keynes, L'autosuffisance nationale, The New Statesman, juillet 1933 ; in La pauvreté dans l'abondance, recueil de textes de Keynes, Gallimard TEL 2002

J'appelle **servitude** l'impuissance humaine à diriger et à réprimer les affects ; soumis aux affects, en effet, l'homme ne relève pas de lui-même mais de la fortune [du hasard].

Spinoza, Éthique (1677), quatrième partie : De la servitude humaine, ou de la force des affects, cité par Frédéric Lordon dans Capitalisme, désir et servitude (2010).

La psychanalyse est cette maladie dont elle prétend être le remède.

Karl Krauss.

Qu'on mette à mort, comme un fléau de la cité, l'homme qui se montre incapable de prendre part à la vergogne et à la justice.

Zeus, sous la plume de Platon, Protagoras, 323a.

Définition de la **vergogne : prise en compte dans le comportement d'un individu, de l'idée de soi qu'il donne à autrui.**

Quelle appréciation faites-vous de la justice internationale ?

Jacques Vergès : Je préfère parler plutôt d'injustice internationale. Vous savez, les colonialistes ont toujours un masque. Ils ne disent jamais du bien de vous. Ils pillent vos ressources naturelles. Ils ont commis des génocides à l'égard des Indiens d'Amérique, détruit des civilisations comme celle des Aztèques. Au nom de la liberté du commerce, ils ont imposé à la Chine trois guerres d'opium. Au nom de l'esclavage, ils sont venus imposer le travail forcé en Afrique. Aujourd'hui, c'est au nom de la justice qu'ils interviennent. Quelle est cette justice ? J'ai travaillé pour le tribunal de la Yougoslavie et pour celui du Cambodge. Les magistrats appliquent des règles, mais eux n'ont pas de règles. Ils font leurs règles eux-mêmes. Au Burkina ou en France, un juge dit que telle personne est gardée à vue 30 jours. La loi dit que c'est le délai maximum. Mais le juge dit que je veux le garder plus longtemps. La loi est faite par le Parlement et non pas par le juge. Dans le cas de Milosevic (ndlr, il était un de ses clients) au tribunal pour la Yougoslavie, on a changé la loi 22 fois. Ils violent le principe de Montesquieu. C'est la première chose. Au Cambodge, le tribunal vient de décider de faire appel à des donateurs privés. Quand un homme riche vous donne de l'argent, ce n'est pas pour rien. Vous vous vendez. Quand vous acceptez l'argent de n'importe qui, vous faites n'importe quoi. Je prends l'exemple du tribunal pour le Liban. Il y a 4 ans, les commanditaires de ce tribunal ont dit qu'il faut mettre en cause les Syriens. On a arrêté 4 Généraux réputés pro-Syriens. Il n'y avait rien contre eux. Les commanditaires ont dit ensuite que les Syriens ne les intéressaient plus, mais cette fois c'est le Hezbollah. On a libéré les captifs et on a essayé de mettre en cause le Hezbollah. Un tribunal est responsable devant l'opinion. On a fait le procès de Milosevic sans un Serbe dans le tribunal. On fait un procès au Cambodge où le chef du gouvernement dit qu'il ne veut pas qu'on accuse d'autres personnes, autrement il y aura la guerre civile. Le procureur qui est Canadien dit qu'il a le droit d'avoir une opinion. Les magistrats de la Cour internationale sont atteints de ce qu'on appelle un daltonisme au noir. Le dalton ne voit pas certaines couleurs. Ils ne voient que le noir. Si vous allez à la Cour internationale, tous les inculpés sont noirs, pas parce qu'il ne s'est rien passé à Gaza, pas parce qu'il ne s'est rien passé à la prison d'Abugraïb. La question que je me pose maintenant est : Pourquoi l'Afrique accepte-t-elle cela ? Je ne dis pas que tout le monde est innocent, mais si ces gens sont coupables, c'est aux Africains de les juger. Pourquoi l'Afrique accepte-t-elle que ses dirigeants soient jugés par une bande de cosmopolites qui la méprisent. Il y a le cas de Béchir au Soudan. Je pense que les pays africains ont raison de ne pas appliquer le mandat international. L'Afrique n'est plus sous tutelle. Les Américains accepteront-ils qu'un pays africain juge Georges Bush pour sa guerre d'agression contre l'Irak ?

Les gouvernements, par définition, n'ont pas de conscience.
Albert Camus, Témoins n°5, printemps 1954.

**L'européisme est à l'Europe
ce que le nationalisme est à la nation.**
Jacques NIKONOFF



LE DICTATEUR RÈGNE PAR L'OPINION ET CRAINT LE SUFFRAGE.

Comprenons bien ; **ce n'est pas le suffrage universel qu'il craint ; tout au contraire** l'approbation de l'homme le plus simple lui paraît valoir autant que celle d'un académicien ; en ce sens le Dictateur est démocrate. Mais **ce qu'il craint, c'est le suffrage secret.**

Dans la dictature tout doit être public et ordonné ; tout avoué ; de façon que le blâme soit scandale et désordre et aussitôt puni. Mais la punition n'est qu'un effet indirect ; le cortège et la cérémonie agissent directement et par persuasion ; **le cortège enrôle.**

Alain, Propos, 6 mai 1923.

Courage is contagious.
WikiLeaks.

Une communauté s'abrutit infiniment plus
par un usage régulier de la répression
que par une criminalité occasionnelle.
Oscar Wilde

Je participe,
tu participes,
il participe,
nous participons,
vous participez,
ils décident.

Un monde où
« devenir autonome »
est un euphémisme pour
« avoir trouvé un patron ».

L'insurrection qui vient,
La Fabrique 2007.

À la base de toutes les doctrines totalitaires se trouve la croyance que les gouvernants sont plus sages et d'un esprit plus élevé que leurs sujets, qu'ils savent donc mieux qu'eux ce qui leur est profitable.

Ludwig von Mises.

Un homme enchaîné sait qu'il aurait dû agir plus tôt,
car sa capacité à influencer sur l'action de l'État touche à sa fin.

L'injustice ne peut trouver de réponse que lorsqu'elle est révélée, car, pour que l'homme puisse agir intelligemment, il lui faut savoir ce qui se passe réellement.

Chaque fois que nous assistons à un acte que nous estimons être injuste et que nous n'agissons pas, nous nous faisons les partisans de l'injustice. Ceux qui restent de façon répétée passifs face à l'injustice voient bientôt leur caractère se corrompre dans la servilité. La plupart des actes d'injustice dont nous sommes témoins sont liés à la mauvaise gouvernance, car lorsque la gouvernance est bonne, l'injustice sans réponse est rare. Par l'affaiblissement progressif du caractère d'un peuple, l'impact de l'injustice signalée mais restée sans réponse est de très loin supérieur à ce qu'il semble de prime abord. Les États de communication modernes, de par leur échelle, leur homogénéité et leurs excès, fournissent à leur population un déluge sans précédent d'injustices avérées, mais sans réplique apparente.

Julian Assange (fondateur de Wikileaks),

L'art de la fuite. Des effets non-linéaires des fuites sur les systèmes de gouvernance injustes (2006).



Freud vu par Michel Onfray (Apostille au Crépuscule, 2010).

La légende d'un Freud guérisseur est un exemple académique de **la force de persuasion des Églises et des charlatans, inventeurs de superstitions avec leurs dogmes, leurs prêtres, leurs fidèles dociles, leurs rites, leur police de la pensée, leurs excommunications, leurs réseaux, leur goût de l'argent** ; mais exemple aussi de **la crédulité des humains, de leur besoin de « faire secte », de se soumettre à une autorité cruelle, de respecter une orthodoxie** ; exemple aussi de **la difficulté à se rebeller seul contre une idée commune**, de l'inventivité des escrocs pour imaginer de toutes pièces des mythes sans queue ni tête, de la faculté des pouvoirs à tenir longtemps sans la moindre légitimité, de **la force injuste de la calomnie et de l'injure pour salir les dénonciateurs des imposteurs**, etc.

Tout ça est finalement assez lié aux pouvoirs et aux abus de pouvoirs. ÉC.

La révolte naît du spectacle de la déraison, devant une condition injuste et incompréhensible. Mais son élan aveugle revendique l'ordre au milieu du chaos et l'unité au cœur même de ce qui fuit et disparaît. Elle crie, elle exige, elle veut que le scandale cesse et que se fixe enfin ce qui jusqu'ici s'écrivait sans trêve sur la mer. [...]

Qu'est-ce qu'un homme révolté ? Un homme qui dit non. Mais s'il refuse, il ne renonce pas : c'est aussi un homme qui dit oui, dès son premier mouvement. Un esclave, qui a reçu des ordres toute sa vie, juge soudain inacceptable un nouveau commandement. Quel est le contenu de ce « non » ? Il signifie, par exemple, « les choses ont trop duré », « jusque-là oui, au-delà non », « vous allez trop loin », et encore, « il y a une limite que vous ne dépasserez pas ».

En somme, ce non affirme l'existence d'une frontière.

Albert Camus.



Journaputes

À New York, lors d'un banquet, le 25 septembre 1880, le célèbre journaliste **John Swinton** se fâche quand on propose de boire un toast à la liberté de la presse :

« Il n'existe pas, à ce jour, en Amérique, de presse libre et indépendante. Vous le savez aussi bien que moi. Pas un seul parmi vous n'ose écrire ses opinions honnêtes et vous savez très bien que si vous le faites, elles ne seront pas publiées. On me paye un salaire pour que je ne publie pas mes opinions et nous savons tous que si nous nous aventurons à le faire, nous nous retrouverions à la rue illico. Le travail du journaliste est la destruction de la vérité, le mensonge patent, la perversion des faits et la manipulation de l'opinion au service des Puissances de l'Argent. Nous sommes les outils obéissants des Puissants et des Riches qui tirent les ficelles dans les coulisses. Nos talents, nos facultés et nos vies appartiennent à ces hommes. Nous sommes des prostituées de l'intellect. Tout cela, vous le savez aussi bien que moi ! »

(Cité dans : Labor's Untold Story, de Richard O. Boyer and Herbert M. Morais, NY, 1955/1979.)

**C'est quelque chose
quand on est misérable et seul
que d'avoir pour soi l'histoire.**

Simone Weil (1909-1943)

On devient Homme en s'engageant.

Jean-Paul Sartre, cité par Stéphane Hessel en 2010.

Voter, c'est abdiquer.

Élysée Reclus.

La mondialisation, c'est l'effondrement du pouvoir d'achat des bulletins de vote.

Jürgen Habermas, Une époque de transition (2005).

**Le sens des responsabilités
chez les gens de la finance
envers les gens en général
n'est pas mince :
il est presque nul.**

J. K. Galbraith, La crise de 1929.

Le riche est une canaille ou l'héritier d'une canaille.

Proverbe allemand.

Plus il y a de riches,
plus il y a de pauvres.



Nous mourons chaque jour car chaque jour nous est ôtée une part de notre vie : à mesure que notre âge s'accroît, notre vie diminue. Nous perdons l'enfance, puis l'adolescence, puis la jeunesse : jusqu'à la journée d'hier, tout le temps qui s'est écoulé est mort. Même le jour que nous sommes en train de vivre, nous le partageons avec la mort ! Ce n'est pas la dernière goutte qui vide la clepsydre, mais toutes celles qui sont tombées auparavant : ainsi, la dernière heure, celle de notre fin, n'est pas la seule à provoquer notre mort, mais la seule à la mener à terme. C'est à ce moment que nous atteignons le but, mais nous marchons depuis longtemps.

Sénèque, Lettres à Lucilius, 24, § 19-21.

Les avis du FMI sont-ils meilleurs que ceux d'un ivrogne dans la rue ?

Titre d'un article de Dean Baker, codirecteur du Center for Economic and Policy Research à Washington, dans le Guardian du 20 juin 2010.

Le Journal au lieu d'être un sacerdoce est devenu un moyen pour les partis ; de moyen, il s'est fait commerce ; et comme tous les commerces, il est sans foi ni loi. Tout journal est une boutique où l'on vend au public des paroles de la couleur dont il les veut. S'il existait un journal des bossus, il prouverait soir et matin la beauté, la bonté, la nécessité des bossus. Un journal n'est plus fait pour éclairer, mais pour flatter les opinions.

Honoré de Balzac (1799-1850).

Quelle est l'utilité du mythe?

La même ici aujourd'hui qu'hier là-bas : il fixe des bornes à l'opposition, restreint la circulation des idées et réduit la sphère du débat acceptable.

Comme le fidèle qui ne pratique plus s'agenouille tout de même à l'église, l'opposition respectable fait allégeance au système en acceptant son mythe directeur. Attitude qui rétrécit la gamme des idées défendables, puisqu'un vaste ensemble d'argumentations rationnelles se retrouve fort commodément exclues du champ de ce que peuvent dire, du moins en public, les gens de bonne réputation. C'est un processus d'intériorisation, d'autocensure. Une fois qu'on a compris les règles et les frontières prescrites par le mythe, on s'y tient instinctivement, et chacun finit par penser uniquement ce qu'il est permis de penser. Tous savent repérer l'instant où ils risquent « d'aller trop loin ».

James K. Galbraith, « L'État prédateur. Comment la droite a renoncé au marché libre, et pourquoi la gauche devrait en faire autant » (2008).

La fréquentation du grand nombre est notre ennemie :
il y a toujours quelqu'un pour nous faire valoir quelque vice,
ou l'imprimer en nous, ou, à notre insu, nous en imprégner.

Sénèque, Lettres à Lucilius.

De la Vérité ; de son utilité

Des sources de nos préjugés

Si la nature de l'homme l'oblige dans chaque instant de sa durée de tendre vers le bonheur ou de chercher à rendre son existence agréable, il lui est avantageux d'en trouver les moyens et d'écarter les obstacles qui s'opposent à sa pente naturelle. Cela posé, la vérité est nécessaire à l'homme, et l'erreur ne peut jamais lui être que dangereuse. « La vérité, dit Hobbes, n'intéresse les hommes que parce qu'elle leur est utile et nécessaire. Les connaissances humaines, pour être utiles, doivent être évidentes et vraies. Il n'est point d'évidence sans le témoignage de nos sens : toute connaissance qui n'est point évidente n'est qu'une opinion. »

L'opinion est la reine du monde. « Nos volontés, dit le même philosophe, suivent nos opinions, et nos actions suivent nos volontés ; voilà comment le monde est gouverné par l'opinion. »

Mais l'opinion n'est que la vérité ou la fausseté établie sans examen dans l'esprit des mortels. Les opinions universelles sont celles qui sont généralement admises par les hommes de tout pays ; les opinions nationales sont celles qui sont adoptées par des nations particulières. Comment distinguer si ces opinions sont vraies ou fausses ? C'est en recourant à l'expérience et à la raison, qui en est le fruit ; c'est en examinant si ces opinions sont réellement et constamment avantageuses au grand nombre ; c'est en pesant leurs avantages contre leurs désavantages ; c'est en considérant les effets nécessaires qu'elles produisent sur ceux qui les ont embrassées, et sur les êtres avec qui ils vivent en société.

Ainsi, ce n'est qu'à l'aide de l'expérience que nous pouvons découvrir la vérité. Mais qu'est-ce que la vérité ? C'est la connaissance des rapports qui subsistent entre les êtres agissant les uns sur les autres ou, si l'on veut, c'est la conformité qui se trouve entre les jugements que nous portons des êtres, et les qualités que ces êtres renferment éternellement.

Lorsque je dis que le fanatisme est un mal, je dis une vérité confirmée par l'expérience de tous les siècles, et sentie par tous ceux que leurs préjugés n'empêchent point de connaître les rapports subsistant entre des hommes réunis en société, où tout nous prouve que les opinions religieuses ont produit de tout temps les plus affreux ravages.

Lorsque je dis que le despotisme est un abus funeste et destructeur, je dis une vérité, vu que l'expérience de tous les âges nous prouve invinciblement qu'un pouvoir arbitraire est nuisible, et aux peuples sur qui on l'exerce, et à ceux par qui ce pouvoir est exercé.

Lorsque je dis que la vertu est nécessaire aux hommes, je dis une vérité fondée sur les rapports constants qui subsistent entre les hommes, sur leurs devoirs réciproques, sur ce qu'ils se doivent à eux-mêmes en conséquence de leur tendance vers le bonheur.

Socrate disait que la vertu et la vérité étaient la même chose. Il eût parlé plus juste s'il eût dit que la vertu est une suite de la vérité. Celle-ci, nous découvrant nos rapports ou les liens qui nous unissent avec les êtres de notre espèce et le but que nous nous proposons à chaque instant, nous fait connaître la nécessité de nous conduire de la manière la plus propre à mériter l'affection, l'estime et les secours des êtres dont nous avons un besoin continuel, et de nous abstenir également de ce qui pourrait leur déplaire ou se tourner contre nous-mêmes.

Nous voyons donc que, dès le premier pas, la vérité nous montre combien la vertu est nécessaire à un être rempli de besoins, vivant en société, pour se mettre à portée de les satisfaire avec facilité. La vertu n'est autre chose qu'une disposition permanente à faire ce qui est solidement utile aux êtres de l'espèce humaine et à nous-mêmes. « La vérité, dit Wollaston, n'est que la conformité à la Nature ; ainsi, en suivant la vérité l'on ne peut jamais combattre la Nature. » Zenon a dit avant lui que la perfection de l'homme consistait à vivre conformément à la Nature, qui nous conduit à la vertu. Enfin, Juvénal nous dit que jamais la raison ne nous parle un langage différent de celui de la Nature (1).

C'est donc dans la nature même de l'homme qu'il faut puiser la vérité : c'est la vérité qui nous conduit à la vertu. La vertu n'est que l'utilité constante et véritable des êtres de l'espèce humaine ; sans la vertu, ils tendraient inutilement au bonheur. D'où il faut conclure que sans la vérité, les hommes ne peuvent être ni vertueux ni heureux, et par conséquent que la vérité sera toujours le plus pressant des besoins pour des êtres destinés à vivre en société.

Ce que nous appelons la raison n'est que la vérité découverte par l'expérience, méditée par la réflexion, et appliquée à la conduite de la vie. À l'aide de la raison, nous distinguons ce qui nous peut nuire de ce qui peut nous être utile, ce que nous devons chercher ou fuir. L'expérience nous fait connaître ce qui est avantageux réellement et pour toujours, et ce qui n'a pour nous que des avantages frivoles et passagers. En conséquence, la raison nous décide en faveur de ce qui peut nous procurer le bonheur le plus durable et le plus permanent : c'est celui qui convient le mieux à un être forcé par sa nature à désirer constamment une existence heureuse.

Ainsi, sans la vérité l'homme n'a ni expérience ni raison ; il n'a point de règles sûres, il marche au hasard dans le sentier raboteux de la vie, il demeure dans une enfance perpétuelle, il est la victime de ses préjugés, c'est-à-dire des jugements qu'il porte ou des opinions qu'il adopte avant d'avoir examiné. Son imprudence finit toujours par le rendre malheureux. Dupe de ses jugements inconsidérés, il n'a des idées vraies de rien, il marche d'erreurs en erreurs ; il est à chaque pas le jouet infortuné de son inexpérience propre ou du caprice des aveugles qui le guident (2).

En effet, parmi les êtres qui s'appellent raisonnables par excellence, nous en trouvons très peu qui fassent usage de la raison. Le genre humain entier est de race en race la dupe et la victime de ses préjugés en tout genre. Méditer, consulter l'expérience, exercer sa raison, l'appliquer à sa conduite sont des occupations inconnues du plus grand nombre des mortels. Penser par soi-même est pour la plupart d'entre eux un travail aussi pénible qu'inusité. Leurs passions, leurs affaires, leurs plaisirs, leur tempérament, leur paresse, leurs dispositions naturelles les empêchent de chercher la vérité : il est rare qu'ils sentent assez vivement l'intérêt qu'ils ont de la découvrir, pour s'en occuper sérieusement. Ils trouvent bien plus commode et plus court de se laisser entraîner par l'autorité, par l'exemple, par les opinions reçues, par les usages établis, par des habitudes machinales(3).

L'ignorance rend les peuples crédules, leur inexpérience et leur incapacité les obligent d'accorder une confiance aveugle à ceux qui s'arrogent le droit exclusif de penser pour eux, de régler leurs opinions, de fixer leur conduite et leur sort. Ainsi, accoutumés à se laisser guider, ils se trouvent dans l'impossibilité de savoir où on les mène, de démêler si les idées qu'on leur inspire sont vraies ou fausses, utiles ou nuisibles.

Les hommes qui se sont mis en possession de régler les destinées des autres sont toujours tentés

d'abuser de leur crédulité. Ils trouvent pour l'ordinaire des avantages momentanés à les tromper ; ils se croient intéressés à perpétuer leurs erreurs ou leur inexpérience, ils se font un devoir de les éblouir, de les embarrasser, de les effrayer sur le danger de penser par eux-mêmes et de consulter la raison, ils leur montrent les recherches qu'ils pourraient faire comme inutiles, criminelles, pernicieuses. Ils calomnient la Nature et la raison ; ils les font passer pour des guides infidèles. Enfin, à force de terreurs, de mystères, d'obscurités et d'incertitudes, ils parviennent à étouffer dans l'homme le désir même de chercher la vérité, à écraser la Nature sous le poids de leur autorité, à soumettre la raison au joug de leur fantaisie. Les hommes sentent-ils des maux et se plaignent-ils de calamités qu'ils éprouvent, leurs guides leur donnent habilement le change et les empêchent de remonter à la vraie source de leurs peines, qui se trouve toujours dans leurs funestes préjugés.

C'est ainsi que les ministres de la religion, devenus en tout pays les premiers instituteurs des peuples, ont juré une haine immortelle à la raison, à la science, à la vérité. Accoutumée à commander aux mortels de la part des puissances invisibles qu'elle suppose les arbitres de leurs destinées, la superstition les accable de craintes, les étourdit par ses merveilles, les enlace par ses mystères, tour à tour les amuse et les effraie par ses fables. Après avoir ainsi préoccupé et dérouté l'esprit humain, elle lui persuade facilement qu'elle seule est en possession de la vérité, qu'elle fournit seule les moyens de conduire au bonheur, que la raison, l'évidence et la Nature sont des guides qui ne pourront mener qu'à la perte les hommes, qu'elle assure aveuglés par leur essence et incapables de marcher sans sa lumière divine. Par ce lâche artifice on leur montre leurs sens comme infidèles et trompeurs, l'expérience comme suspecte, la vérité comme impossible à démêler, comme environnée de ténèbres épaisses, tandis qu'elle se montre sans peine à tout mortel qui veut écarter les nuages dont l'imposture s'efforce de l'environner.

Le gouvernement, partout honteusement ligué avec la superstition, appuie de tout son pouvoir ses sinistres projets. Séduite par des intérêts passagers dans lesquelles elle fait consister sa grandeur et sa puissance, la politique se croit obligée de tromper les peuples, de les retenir dans leurs tristes préjugés, d'anéantir dans tous les cœurs le désir de s'instruire et l'amour de la vérité. Cette politique, aveugle et déraisonnable elle-même, ne veut que des sujets aveugles et privés de raison ; elle hait ceux qui cherchent à s'éclairer eux-mêmes et punit cruellement quiconque ose déchirer ou lever le voile de l'erreur. Les secousses effrayantes que si souvent les préjugés populaires ont excités dans les empires

ne sont point capables de détromper les chefs des peuples. Ils s'obstinent à regarder l'ignorance et l'abrutissement comme utiles, la raison, la science, la vérité, comme les plus grandes ennemies du repos des nations et du pouvoir des souverains.

L'éducation confiée aux ministres de la superstition ne semble partout se proposer que d'infecter de bonne heure l'esprit humain d'opinions déraisonnables, d'absurdités choquantes, de terreurs affligeantes. Dès le seuil de la vie, l'homme s'abreuve de folies, il s'habitue à prendre pour des vérités démontrées une foule d'erreurs qui ne seront utiles qu'aux imposteurs, dont l'intérêt est de la façonner au joug, de l'abrutir, de l'égarer pour en faire l'instrument de leurs passions et le soutien de leur pouvoir usurpé. Par là les sociétés se remplissent d'ignorants fanatiques et turbulents, qui ne connaissent rien de plus important que d'être aveuglement soumis aux décisions capricieuses de leurs guides spirituels et d'embrasser avec chaleur leurs intérêts, toujours contraires à ceux de la société.

Après s'être ainsi dès l'enfance empoisonné dans la coupe de l'erreur, l'homme tombe dans la société. Là il trouve tous ses semblables imbus des mêmes opinions, qu'aucun d'entre eux ne s'est donné la peine d'examiner. Il s'y conforme donc de plus en plus ; l'exemple fortifie chaque jour ses préjugés en lui. **Il ne lui vient pas même dans l'esprit de s'assurer de la solidité des principes, des institutions, des usages qu'il voit revêtus de l'approbation universelle.**

En conséquence, il ne pense plus, il ne raisonne plus, il s'obstine dans ses idées ; si par hasard il entrevoit la vérité, il referme aussitôt les yeux : il s'accommode à la façon de penser générale. **Entouré d'insensés, il craindrait le ridicule, le blâme ou les châtements s'il ne partageait point le délire épidémique.** Voilà comment tout conspire en ce monde à dépraver la raison humaine, à étouffer la lumière, à mettre l'homme en garde contre la vérité. C'est ainsi que les mortels sont devenus par leur imprudence les complices de ceux qui les aveuglent et les tiennent dans les fers.

C'est en les trompant au nom des dieux que les prêtres sont parvenus à les rendre étrangers à la raison, dupes de l'ignorance, opiniâtrement opposés à l'évidence, ennemis de leur propre repos et de celui des autres. Les oppresseurs de la Terre ont profité de leurs préjugés religieux pour s'arroger le droit cruel de les fouler aux pieds, de les dépouiller, de les sacrifier à leurs fantaisies. **Par une suite de leurs opinions extravagantes, les hommes sont partout plongés dans la servitude ; ils baissent humblement leurs chaînes, ils se croient obligés de souffrir**

sans murmurer, ils perdent l'idée même de jamais voir cesser les misères sous lesquelles ils se persuadent que le ciel les condamne à gémir ici-bas.

Les mortels ainsi égarés par la terreur, avilis et découragés par leurs préjugés religieux et politiques, ne sont partout que des enfants sans raison, des esclaves pusillanimes, inquiets, malfaisants. **Leurs opinions sacrées les rendent arrogants, entêtés, turbulents, séditieux, intolérants, inhumains.** Ou bien ces mêmes opinions, suivant leurs tempéraments, les jettent dans le mépris d'eux-mêmes, dans l'apathie, dans une honteuse léthargie, qui les empêchent de songer à se rendre utiles. **Leurs préjugés politiques les font dépendre le plus souvent d'un pouvoir inique qui les divise d'intérêts, qui les met en guerre les uns avec les autres, qui ne répand ses faveurs que sur ceux qui secondent ses vues pernicieuses.**

D'où l'on voit que les mobiles les plus puissants conspirent à briser les nœuds qui devraient unir le citoyen à la société et aux êtres qui l'entourent. Ce n'est pas encore tout : il est perpétuellement enivré de mille objets futiles desquels l'opinion l'accoutume dès l'âge le plus tendre à faire dépendre son bonheur.

En conséquence, il devient ambitieux, il soupire pour des distinctions frivoles, pour des grandeurs puériles ; il brûle de s'élever au-dessus des autres, il désire ardemment des places qui le mettent à portée de vexer et d'opprimer impunément, il se croit malheureux quand il ne lui est point permis de prendre part aux dépouilles de sa patrie.

Dévoré d'une soif inextinguible pour les richesses, il ne croit jamais pouvoir en acquérir assez pour satisfaire l'inconstance de ses passions, de son luxe, de ses fantaisies.

Il porte envie à tous ceux que l'opinion du vulgaire imbécile lui fait regarder comme plus heureux et plus favorisés que lui ; il cherche à s'égaliser à eux, à les imiter, à les supplanter ; il emploie pour réussir, la ruse, la fourberie, la trahison, le crime ; il se croit tout permis pour devenir heureux ; et les opinions de ses concitoyens, toujours favorables au succès, l'encouragent à la perversité ou étouffent bientôt en lui les remords passagers que pourraient lui causer ses forfaits. D'ailleurs, il voit partout le crime honoré, approuvé, autorisé, récompensé par le pouvoir suprême, applaudi par la voix publique, légitimé pour ainsi dire par le consentement tacite d'une société qui n'ose point réclamer(4).

Corrompu par tant de causes, le citoyen n'est point

tenté de régler sa conduite. **Il voit le vice, le dérèglement, l'indécence, la débauche respectés dans les grands** ; il voit la dissolution, les voluptés honteuses, la corruption des mœurs traitées de bagatelles et incapables de nuire à la réputation, à l'avancement, à la fortune ; il voit l'oppression, l'injustice, la rapine et la fraude regardées comme des moyens naturels de parvenir ; **enfin il voit la religion toujours prête à laver tous les forfaits et à tout pardonner au nom de la divinité**. Dès lors, rassuré pour ce monde et pour l'autre, **l'homme ne connaît plus de frein**. L'usage et les exemples de tant de criminels heureux calment les cris de sa conscience importune ; il est sans mœurs. Et dans la société, depuis les chefs jusqu'aux derniers des sujets, l'on ne trouve qu'une chaîne immense de vices qui forme une barrière impénétrable à la raison.

La science, les talents, les connaissances utiles ne sont pas moins négligés que les mœurs. La naissance, le crédit, l'opulence, la faveur, l'intrigue, la bassesse étant les seuls moyens de parvenir aux places, personne ne se trouve intéressé à se procurer à grande peine les lumières nécessaires pour les remplir. D'ailleurs les dépositaires de l'autorité, très souvent incapables, négligents, corrompus eux-mêmes, ne sont point en état d'apprécier le mérite dans les autres ; ils le dédaignent, ils le haïssent. Le génie leur fait ombrage ou leur semble ridicule, la probité les gêne et les condamne, la vertu leur déplaît. Ainsi les grands talents sont le partage de quelques hommes obscurs qui deviennent des objets de haine et de mépris pour la grandeur hautaine ; elle ne répand les bienfaits que sur des âmes rampantes à qui la fraude, la lâcheté, la souplesse, la complaisance tiennent lieu de mérite et de capacité. **Ainsi le sort des nations est communément livré à des mains incapables et souillées**. La félicité des peuples est immolée aux caprices de quelques enfants remplis de vanité et de folie qui se transmettent les uns aux autres le droit exclusif de se jouer de la patrie, que leur inexpérience conduit aussi sûrement à sa ruine que leur méchanceté.

Il est donc évident que l'ignorance est la source commune des erreurs du genre humain. Ses préjugés sont les vraies causes des malheurs qui l'assiègent de toutes parts. Ses guides spirituels l'alarment, l'inquiètent, le rendent frénétique, ou bien étouffent son énergie jusque dans le fond de son âme. Ses guides temporels l'asservissent, l'oppriment, le corrompent et croient avoir tout gagné quand ils règnent sur des misérables. Ainsi l'état de société, qui semblait destiné à multiplier les biens et les plaisirs de l'homme, n'est qu'un fléau pour lui : il y vit plus malheureux que dans l'état sauvage.

Paul-Henri Thiry D'Holbach

Essai sur les préjugés ou De l'Influence des opinions sur les mœurs & sur le bonheur des hommes (1770)

1 « Jamais la nature n'eut un langage et la philosophie un autre. » Juvénal, Satires, XIV, vers 321.

2 Si, comme on vient de le dire, le préjugé est un jugement porté avant d'examiner, il est clair que toutes les opinions religieuses et politiques des hommes ne sont que des préjugés, vu qu'ils ne peuvent examiner les premières sans crime et les dernières sans danger.

3 « Il y a peu de personnes qui se conduisent par conseil dans leurs mœurs et dans leurs affaires ; tous les autres vont au courant de l'eau, comme les choses qui flottent sur les rivières. » Sénèque Épître XXIII. [in Sénèque, Œuvres complètes, Paris, Dubochet, 1838. p. 566.] Il dit ailleurs : « Il faut avant tout nous bien garder de suivre comme des moutons le troupeau de ceux qui nous précèdent, en nous dirigeant non où il faut aller, mais où Ton va. » Sénèque, La Vie heureuse, I, 3. [in Sénèque, Entretiens & Lettres à Lucilius. Traduction Bourgerie / Veyne, Bouquins, Laffont, Paris, 1993, p. 231.]

4 L'illustre président de Thou dit dans la préface de son Histoire « qu'un État est perdu dès que ceux qui gouvernent ne distinguent plus les gens de bien des méchants. »

Si tu veux dépouiller toute inquiétude, quelque événement que tu redoutes, envisage sa venue de toute façon ; et ce mal, quel qu'il soit, mesure-le toi-même par rapport à toi et évalue ta propre crainte : tu comprendras assurément que ce dont tu as peur est ou bien sans importance ou bien sans durée.

Sénèque, Lettres à Lucilius.

C'est une règle générale de la nature humaine :
les gens méprisent ceux qui les traitent bien
et regardent vers ceux qui ne leur font pas de concessions.

Quand on peut user de violence, il n'est nul besoin de procès.

**Il est dans la nature de l'homme
d'opprimer ceux qui cèdent
et de respecter ceux qui résistent.**

En voulant justifier des actes considérés jusque-là comme blâmables,
on changea le sens ordinaire des mots.

Tout homme tend à aller jusqu'au bout de son pouvoir.

La manifestation du pouvoir qui impressionne le plus les gens
est la retenue.

Thucydide (-460 -395 av JC)

Pourquoi nos philosophes n'évoquent-ils jamais la MÉTAPHYSIQUE de la représentation, et pourquoi en laissent-ils la RÉALITÉ EFFECTIVE aux "sociologues" ? Cela est typique de la "philosophie (ou théorie) politique" contemporaine :

l'idée, centrale, de la **représentation** ne connaît aucune élucidation philosophique et les discours qu'on tient là-dessus n'ont aucun rapport à la réalité.

Quant à moi, en tant qu'homme qui se veut libre, j'accepte volontiers d'obéir aux magistrats que j'ai élus aussi longtemps qu'ils agissent légalement et qu'ils n'ont pas été révoqués dans les formes. Mais l'idée que quelqu'un pourrait me représenter me paraîtrait insupportablement insultante, si elle n'était hautement comique.



Cornélius Castoriadis (1922-1997).



Marseille, fin octobre 2010.

Nicolas Sarkozy a innové en inventant **une cour à son image** : elle a la peur comme moyen, l'argent comme fin, et le spectacle médiatique comme théâtre de sa mise en scène narcissique.

Dominique de Villepin, De l'esprit de cour, 2010.

Les Temps Morts

Quelque part, dans une galaxie peu fréquentée, une planète comme une autre. Sur ce monde vivent des êtres pourvus de quatre membres : deux pour avancer ou reculer, les inférieurs ; deux pour tuer, les supérieurs.

L'homme. Principale ressource : la mort. Il en vit, il en meurt aussi. Dès son plus jeune âge, il s'entraîne. Il est généralement borné, mais doué. Et presque aussitôt il passe à la pratique.

Quand l'homme s'éteint, il allume la flamme puis, hébété, il regarde autour de lui, il médite, il regrette.

Ce n'est pas tout d'accumuler des morts, encore faut il savoir les honorer.

L'homme, en effet, est un être respectueux, respectable même. Il se découvre, il salue, il défile. Il donne aux morts. Il prête aux vivants.

Étrange, il reste toujours des vivants. Il en faut pour pouvoir recommencer. Que faire pour ce cadavre du futur ? Lui donner l'oubli, donc des loisirs. Et que fait l'homme quand il ne tue pas ses semblables ? Il tue ce qui leur ressemble le plus.

L'homme pense, donc il vit bien. Il tue tout ce qui mord, rue, fonce, souffle. Tout ce qui est agressif. Vainqueur on l'acclame, vaincu on le pleure. Entre deux guerres, entre deux chasses, il y a les temps morts. On les remplit comme on peut, à la sauvette, en humble bricoleur.

Ciel, ma femme, mon mari, ma cousine, mon invité ! Tous les prétextes sont bons pour se faire la main. Chacun pour soi et les gros titres pour tous. Le crime ne paie pas, mais il rapporte. Parfois aussi il mène loin. Il faut y soigner les détails, travailler dans le gros, oublier l'artisanat.

Le troisième homme, le quatrième bras du décapité vivant, la septième victime, le treizième crime du sadique, le quarante-deuxième barbu.

Mais tant va l'homme au meurtre que la justice finit par s'en mêler. Les tueurs jugent les tueurs, et les morts se lèvent pour offrir la tête de leurs bourreaux à d'autres bourreaux. Le monde, en effet, est un cercle vicieux.

« Je m'accuse, mon père, d'avoir été un homme. »

« Je vous pardonne, mon fils. »

Jacques Sternberg (1923-2006),

mis en scène dans un court-métrage par René Laloux en 1964 :

http://www.dailymotion.com/video/x126qp_les-temps-morts-rene-laloux-1964_creation

« Arlette Chabot est connue pour ses questions extrêmement acérées, qui doivent avoir à peu près le tranchant d'une asperge... Bon, enfin, c'est une nouvelle démonstration...

Le cas Strauss-Kahn est plus intéressant : on peut interroger DSK sous deux rapports. Le premier, ce serait de l'interroger à propos du présent et de l'avenir, lui dire : **"et qu'est-ce que vous faites pour la crise ? Comment on va s'en sortir ? quelles sont vos propositions ?** Etc.

Et l'autre question qui, à tout prendre (oui, je sais qu'on préfère l'avenir au passé) mais à tout prendre je préférerais la perspective, ou la rétrospective plutôt, parce que la question à lui poser, effectivement, serait : **"mais au fait, n'auriez-vous pas contribué, sur les bords, à nous foutre dans cette merdouille, par hasard ?...** et là, la réponse est extrêmement édifiante : on peut répondre, par exemple sur la question des stocks options : on peut rappeler que **Monsieur Strauss-Kahn a été l'auteur d'un projet de loi qui aménageait un régime fiscal extrêmement douillet pour les stocks options** et que ceci s'inscrit dans une longue série de décisions politiques, qui ont produit ce qu'on appelle la "financiarisation", car c'est bien de cela qu'il est question, en fait : **poser la question en rétrospective, c'est poser la question de la responsabilité**, et là il y a des choses à dire, parce que, lorsque l'on regarde cette crise, évidemment, on est... tout de suite on est furieux, le sang bout, etc. et **on cherche des responsables pour se passer les nerfs** (ce qui n'est pas un mouvement à réprimer nécessairement d'ailleurs : simplement, il faut le diriger convenablement). Or, les premiers responsables qu'on se trouve, et à qui on voudrait faire passer le goût du pain, sont évidemment ceux que désignerait "la causalité immédiate", c'est-à-dire les banquiers et les traders.

Alors évidemment, oui, les banquiers et les financiers, on a envie de les raccompagner à la sortie de la ville sur un rail avec du goudron et des plumes, ça c'est bien clair, et pourtant, **si on s'en tient là, on loupe à peu près tout de la question de la responsabilité**, car à la limite, les banquiers et les traders, ... c'est comme... Je vais te donner une métaphore :

c'est comme si on se plaignait du spectacle dégradant et néfaste à la santé mentale des enfants que donnent deux équipes de rugby où tu vois les gens se frapper dessus et se rentrer dedans avec une violence extrême...

Oui, mais enfin, les joueurs de rugby, ils jouent le jeu qu'on leur a aménagé : il y a un terrain, il y a l'arbitre, et ça fait partie de la règle du jeu de se rentrer dans le lard... donc, une fois qu'on a posé ces règles-là, il ne faut pas s'étonner que des gens y jouent et s'y conforment. **Moyennant quoi, la vraie question de la responsabilité doit être décalée, et il faut poser non pas la question des agents qui jouent dans le terrain de jeu de la finance, mais la question de ceux qui ont constitué le terrain de jeu de la finance, et qui ont aménagé ces règles.**

Et qui sont ces gens ? Alors, c'est là que la question devient intéressante : ces gens, ce sont essentiellement des politiques, car tous les mouvements de déréglementation, qu'ils soient financiers ou d'une autre nature, sont le produit de décisions de politique publique.

Le marché ne surgit pas comme ça, par génération spontanée, ou par l'effet des forces endogènes (du cosmos ou de tout ce qu'on veut) : **ce sont des décisions de politique publique, et il faut en reprendre la chronique : QUI A FAIT QUOI ? QUAND ET COMMENT ?** Et là, c'est absolument accablant, y compris pour Monsieur Strauss

Kahn, hein ? Le paradoxe veut que ce soit le "socialisme de gouvernement" qui ait équipé de pied en cap les mécanismes de dérégulation financière : ça commence avec Bérégovoy en 1986, ça se termine, on pourrait dire, presque avec le projet de Ségolène Royal en 2007 qui voulait passer aux fonds de pension, bon. Mais entre temps, il y a toute une série de décisions dont je pourrais te narrer le menu... ça ne serait pas intéressant mais c'est ça la véritable question :

Donc, il y a deux catégories d'individus, d'agents dont il faut incriminer pour de bon la responsabilité. Ce sont 1) ceux qui ont créé, ceux qui ont été **les ingénieurs** de la déréglementation financière, et 2) ceux qui en ont été les "conservateurs symboliques", c'est-à-dire d'un côté **les politiques** et de l'autre, **la galaxie des faiseurs d'opinion**, des prescripteurs, appelons-les comme on veut : éditorialistes, experts, etc. etc. parmi lesquels Chabot, absolument : que ce soit par omission ou par célébration, tous ces prescripteurs, tous ceux qui étaient en position de poser des questions et qui ne les ont, soit pas posées, soit qui ont substitué leurs propres apologies aux questions qu'ils auraient dû poser, font partie de cette catégorie des responsables, et **des responsables véritables**, qu'il faut savoir débusquer derrière les responsables apparents. »



*Frédéric London, décodant la crise financière
pour Arrêt sur images en juillet 2009.*

« **Il faut suspendre la question de la responsabilité pour regarder non plus des individus, mais regarder des forces, celles qui sont à l'œuvre, c'est-à-dire qui poussent et qui autorisent les agents à faire ce qu'ils font.** Or, les forces, elles sont inscrites dans **des structures** : des structures institutionnelles, des structures réglementaires, des structures légales... et **lorsque des structures sont installées, alors il ne faut pas s'étonner que les agents qui y sont plongés se comportent comme ces structures les autorisent et les déterminent à se comporter.** »

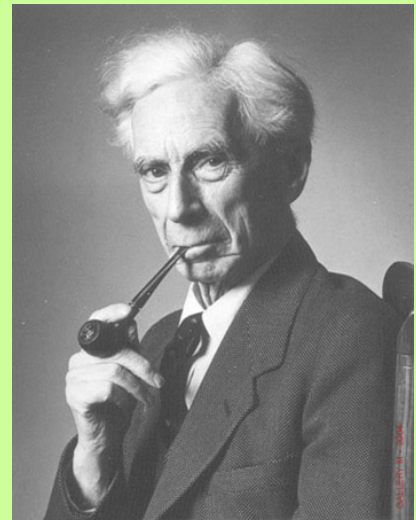
Premier exemple : si vous opérez la **modification de structure** qui consiste à re légaliser les bobinards, il ne faut pas vous étonner que, si vous lâchez trente sous-marinières qui sortent de trois mois d'immersion océanique, vous n'allez pas les retrouver en train de jouer au rami ou à la crapette, ça ne se produira pas. Parce que « **la situation est armée** » et **qu'elle va fonctionner, conformément à son concept**, si je puis dire.

Et ça sera pas la peine d'en appeler à un geste d'éthique, ou à un sursaut de vertu... ccc'est idiot... »

*Frédéric London, décodant la crise financière pour Acrimed en février 2009 (min. 8'30")
et préférant de bonnes institutions à d'illusoires promesses de vertu.*



L'habitude de fonder les opinions sur la raison, quand elle a été acquise dans la sphère scientifique, est apte à être étendue à la sphère de la politique pratique. Pourquoi un homme devrait-il jouir d'un pouvoir ou d'une richesse exceptionnels uniquement parce qu'il est le fils de son père ? Pourquoi les hommes blancs devraient-ils avoir des privilèges refusés à des hommes de complexions différentes ? Pourquoi les femmes devraient-elles être soumises aux hommes ? Dès que ces questions sont autorisées à apparaître à la lumière du jour et à être examinées dans un esprit rationnel, il devient très difficile de résister aux exigences de la justice, qui réclame une distribution égale du pouvoir politique entre tous les adultes.



Bertrand Russell, 1961.

Enjeu décisif du **choix des questions** soumises au débat public (et donc du contrôle public des "instituts de sondage") :



Ni Dieu, ni Maître

Auguste Blanqui, dit "l'Enfermé" (1880)



Toute société qui conserve l'idée de gouvernement, qui comporte une législation et consacre le droit de commander pour les uns, l'obligation de se soumettre pour les autres, suppose nécessairement l'esprit religieux.

La devise de Blanqui *Ni Dieu ni Maître* ne peut être scindée ; elle est à accepter toute entière ou à rejeter en bloc.

Qu'il soit patron, député, conseiller municipal ou autre chose de ce genre, le Maître ne peut tenir son autorité que d'un principe supérieur et celui-ci : gouvernement, patrie, propriété, suffrage universel, délégation, n'est qu'un dogme nouveau, une nouvelle religion...



Sébastien Faure
(1858-1942)

La misère religieuse est, d'une part, l'expression de la misère réelle, et, d'autre part, la protestation contre la misère réelle.

La religion est le soupir de la créature accablée par le malheur, l'âme d'un monde sans cœur, de même qu'elle est l'esprit d'une époque sans esprit. C'est l'opium du peuple.

Le véritable bonheur du peuple exige que la religion soit supprimée en tant que bonheur illusoire du peuple. Exiger qu'il soit renoncé aux illusions concernant notre propre situation, c'est exiger qu'il soit renoncé à une situation qui a besoin d'illusions. La critique de la religion est donc, en germe, la critique de cette vallée de larmes, dont la religion est l'auréole.

Karl Marx (1818-1883)



LA SOUVERAINETÉ NE PEUT ÊTRE REPRÉSENTÉE, par la même raison qu'elle peut être aliénée ; elle consiste essentiellement dans la volonté générale, et la volonté ne se représente point : elle est la même, ou elle est autre ; il n'y a point de milieu. **Les députés du peuple ne sont donc ni ne peuvent être ses représentants, ils ne sont que ses commissaires ; ils ne peuvent rien conclure définitivement. TOUTE LOI QUE LE PEUPLE EN PERSONNE N'A PAS RATIFIÉE EST NULLE ; CE N'EST POINT UNE LOI.**

Le peuple Anglais pense être libre, il se trompe fort ; il ne l'est que durant l'élection des membres du parlement : sitôt qu'ils sont élus, il est esclave, il n'est rien. Dans les courts moments de sa liberté, l'usage qu'il en fait mérite bien qu'il la perde.

Jean-Jacques Rousseau, Le contrat social (1792)



Il ne faut pas [que le peuple] sente la vérité de l'usurpation : elle a été introduite autrefois sans raison, elle est devenue raisonnable ; il faut la faire regarder comme authentique, éternelle, et en cacher le commencement si on ne veut qu'elle ne prenne bientôt fin.

Pascal (1623-1662), Pensées (n° 94).



Un "comité éthique",
c'est du vernis sur des ongles sales.

Le Progrès se réduit finalement à voler à l'homme ce qui l'ennoblit, pour pouvoir lui vendre au rabais ce qui l'avilit.

Nicolàs Gómez Dávila, Les Horreurs de la démocratie (1996), n°1283.

Les Confitures

Le jour que nous reçûmes la **visite de l'économiste**, nous faisions justement nos confitures de cassis, de groseille et de framboise.

L'économiste, aussitôt, commença de m'expliquer avec toutes sortes de mots, de chiffres et de formules, que nous avions le plus grand tort de faire nos confitures nous-mêmes, que c'était une coutume du moyen-âge, que, vu le prix du sucre, du feu, des pots et surtout de notre temps, nous avions tout avantage à manger les bonnes conserves qui nous viennent des usines, que la question semblait tranchée, que, bientôt, personne au monde ne commettrait plus jamais pareille faute économique.

- Attendez, monsieur ! m'écriai-je. Le marchand me vendra-t-il ce que je tiens pour le meilleur et le principal ?
- Quoi donc ? fit l'économiste.
- Mais l'odeur, monsieur, l'odeur ! Respirez : la maison toute entière est embaumée. Comme le monde serait triste sans l'odeur des confitures !

L'économiste, à ces mots, ouvrit des yeux d'herbivore. Je commençais de m'enflammer.

Ici, monsieur, lui dis-je, nous faisons nos confitures uniquement pour le parfum. Le reste n'a pas d'importance. Quand les confitures sont faites, eh bien ! Monsieur, nous les jetons.

J'ai dit cela dans un grand mouvement lyrique et pour éblouir le savant. Ce n'est pas tout à fait vrai. Nous mangeons nos confitures, en souvenir de leur parfum.

Georges Duhamel, Fables de mon Jardin, 1936.

Vingt millions de jeunes femmes se dressèrent en criant :
"On ne nous dictera pas notre conduite"
et entreprirent de devenir sténographes.

G. K. Chesterton (1874-1936).



0

L'État est une cage, mais en dehors de la cage il y a des fauves qui sont les grandes compagnies privées et, d'une certaine façon, la cage nous protège des fauves.

Il faut donc étendre les barreaux de la cage mais ne pas la retirer tout de suite sinon on va se faire manger par les fauves.

Daniel Mermet, expliquant en 2007 une pensée importante de Noam Chomsky.

L'État démantelé (2010)

Le 15 septembre 2008, avec la banqueroute de Lehman Brothers, le système financier s'est écroulé. Seul l'État pouvait le sauver, et il l'a fait. Depuis, selon l'économiste américain Paul Krugman, « les choses s'aggravent plus lentement ». Acquis au prix fort, le ralentissement (relatif) de l'aggravation ne saurait faire oublier la réitération d'une évidence ancrée dans l'histoire moderne : celle que le capitalisme autorégulé ne fonctionne pas. Seul l'accroissement des dépenses publiques a permis à l'économie de ne pas s'affaïsser davantage. Il a contenu les effets d'un krach né d'un excès de dette privée.

L'État est devenu l'investisseur, l'acheteur, l'emprunteur de dernier recours. Massivement et presque partout, il est intervenu, pour éviter la panne générale. Il a sauvé les banques, puis l'immobilier, puis l'automobile. Les déficits publics ont allègrement crevé le plafond de 3 % du produit intérieur brut (PIB), autrefois jugé sacrilège. Aux États-Unis, en Grèce, en Espagne et au Royaume-Uni, le seuil des 10 % fut franchi ; celui de 8 % en France ; de 6,5 % en Allemagne. Et cette dette n'a pas été créée pour ensevelir le capitalisme, pour « euthanasier les rentiers », mais pour les sauver. Or, qui organisa de telles interventions, sur tous les fronts ? Non pas des socialistes, pas même des keynésiens, mais des libéraux, des hommes de droite. « Quand les blés sont sous la grêle, fou qui fait le délicat », dit le poète.

La grêle, c'est ce moment où les entreprises hésitent à investir, même avec des taux d'intérêt proches de zéro, parce qu'elles n'entrevoient aucune perspective de développement ; où les ménages réduisent leur consommation ; où même les Américains se remettent à épargner parce qu'ils ne sauraient s'endetter davantage pour parer aux dépenses d'une maladie, assurer leur retraite, payer toujours plus cher les études de leurs enfants.

Ce genre d'histoire en rappelle une autre : la crise de 1929 avait déjà rendu nécessaires un certain nombre d'interventions publiques, de réglementations économiques et financières, de grands travaux, de planifications, et même de nationalisations. Cela dura une cinquantaine d'années. En 1933, par exemple, la loi Glass Steagall rendit incompatibles les métiers de banque de dépôt et de banque d'investissement, une séparation abolie en 1999 par un président Clinton d'autant plus ivre de déréglementation financière que son parti était soutenu par l'argent des banques. La crise actuelle trouve son origine dans cette décision américaine de 1999. Au lieu de prêter à leurs déposants sur la base d'actifs bien réels, les banques comme les institutions financières ont multiplié les produits dérivés, les investissements risqués, les coups de Bourse. Jusqu'au jour où l'exubérance du marché a remplacé la discipline de la main invisible, où le risque parut s'évanouir derrière l'écran des bulles spéculatives, où les agences de notation furent prises en main par les secteurs industriels qu'elles devaient noter. Jusqu'au jour où les dépôts, mais aussi la retraite, de millions d'épargnants se trouvèrent menacés.

Toutefois, bien avant l'abolition de la loi Glass Steagall, dès 1971 (qui marque la fin de la convertibilité du dollar en or) et pendant une trentaine d'années, le contrôle des prix, l'échelle mobile des salaires, une politique monétaire décidée par les États, nombre de réglementations nées du New Deal avaient été remis en cause par un puissant

mouvement intellectuel, lequel se trouva progressivement relayé par toutes les grandes forces politiques, démocrates, sociaux démocrates et socialistes compris.

On parle souvent de Ronald Reagan et de Margaret Thatcher mais, aux États-Unis, ce fut le démocrate Jimmy Carter qui lança le bal des déréglementations. En France, la grande réforme des marchés financiers eut le socialiste Pierre Bérégovoy et son directeur de cabinet au ministère des Finances Jean-Charles Naouri (plus tard président du groupe Casino) pour parrains. Le discours dominant devint alors presque partout celui de l'autorégulation du marché, de la gestion du risque.

Les résultats, on les connaît. Il ne faut toutefois jamais croire que les faits parlent d'eux-mêmes... Car en matière économique et financière, sujet difficile et qu'on s'emploie à rendre incompréhensible pour tous ceux qu'on veut décourager d'agir, les faits dépendent d'une grille d'analyse, d'un travail politique. Or les libéraux s'emploient en ce moment à convaincre une partie des citoyens que la crise de l'endettement privé provoquée par les banques serait en réalité une crise de la dette publique induite par la gloutonnerie des États, le vieillissement de la population (retraites), la trop grande générosité des programmes sociaux. Quant à la « bulle financière », elle aurait été enfantée par la contrainte imposée aux banques d'accorder des crédits immobiliers à des emprunteurs de moins en moins fiables — autant dire : des pauvres qui voulurent devenir châtelains...

Un tel matraquage idéologique sert de tir d'artillerie pour préparer le terrain des grandes « réformes » à venir. Le plus gros de la crise financière passé — ou plus précisément transféré du privé au public —, le projet libéral va reprendre avec d'autant plus de violence que l'État s'est endetté au-delà des ressources dont il peut disposer ou qu'il accepte de lever. En l'absence d'une gauche digne de ce nom (c'est-à-dire capable de proposer autre chose que la perpétuation adoucie de l'ordre économique existant), les marchés se réinstallent spontanément dans la cabine de pilotage.

En d'autres termes, ce qui s'est produit depuis septembre 2008 marquait peut-être un simple intermède. Déjà, certains libéraux ironisent : nous serions en train de répéter les années 1970, celles de la « crise fiscale de l'État », par crainte de revivre les années 1930 du chômage de masse ; le bouclier social est trop lourd et les caisses trop vides. Ils ironisent et ils se rassurent, car les années 1970 se sont conclues à leur avantage. Endettement, déficits, inflation, mise en cause de programmes de redistribution des revenus jugés trop dispendieux, ils avaient alors fait leur miel de chacun de ces embarras. Entrevue en septembre 2008, leur défaite idéologique est-elle donc aussi acquise qu'on l'a imaginé à l'époque ? L'endettement public, rendu inévitable par la panne économique, ne sert-il pas déjà de prétexte au démantèlement de ce qui subsiste de protection sociale ?

Auquel cas, on pourrait connaître le scénario suivant. Les caisses étaient vides : on ne remplaçait pas un fonctionnaire sur deux. Et puis, la crise financière a sévi. On a alors aidé les banques, on s'est endetté pour les sauver (sans contrepartie) et pour secourir leurs créanciers ; on a lancé de nouveaux emprunts ; on n'a jamais remis en cause les boucliers fiscaux érigés autour des revenus les plus élevés. Depuis, les caisses sont

vraiment vides. Alors on ne remplace pas quatre fonctionnaires sur cinq comme en Grèce, ou neuf sur dix comme en Espagne. On réduit leurs salaires. On cède des actifs publics. On rogne sur le remboursement des dépenses médicales et sur le droit à la retraite, une retraite que les gouvernements envisagent de retarder à soixante-cinq ans en Grèce, à soixante-sept ans en Espagne, à soixante-neuf ans en Allemagne...

En cours d'application, ce scénario peut compter sur un acteur plein d'aplomb : la finance. Depuis que, grâce à des injections plantureuses d'argent public, les banques ont retrouvé leurs couleurs, elles ont en effet émergé de la crise plus concentrées, plus puissantes qu'avant, assez effrontées pour prendre les États (qui les ont sauvées) en otage en prétendant de s'inquiéter de leur solvabilité future. Astucieusement mis entre parenthèses tant qu'il fallait déboursier des montants dépassant l'entendement pour sauver Goldman Sachs, la Deutsche Bank ou BNP Paribas, le spectre de la faillite a resurgi. Le poids croissant de l'endettement sert de justification supplémentaire, presque obsédante, au démantèlement de la protection sociale, des services publics, à la « découpe » des administrations, à l'invasion des logiques de rentabilité commerciale dans des activités qui en étaient jusque-là préservées. Des libéraux donnés pour comateux au moment de la faillite de Lehman Brothers et d'AIG ont trouvé dans l'annonce répétée que « les caisses sont vides » l'instrument de leur résurrection politique. **« Le système public ne reculera que pris en tenaille entre des déficits devenus insupportables et des ressources en voie de rétraction », annonçait Alain Minc en novembre... 1984.** Il y a plus d'un quart de siècle.

Or les caisses demeureront d'autant plus vides qu'on s'emploie à ne rien y laisser ni traîner ni venir. La coalition au pouvoir à Berlin a promis 24 milliards d'euros supplémentaires d'allègements d'impôts, alors que le déficit allemand atteignait déjà près de 6,5 % du PIB en 2010 (plus de deux fois le taux maximum autorisé par le pacte de stabilité et de croissance de l'Union européenne). Les conservateurs britanniques se sont engagés à diminuer l'impôt sur les sociétés. En France, depuis l'élection de M. Nicolas Sarkozy, la droite a successivement supprimé l'imposition des heures supplémentaires, dressé un « bouclier fiscal » autour des revenus du capital, réduit les droits de succession et éliminé la taxe professionnelle acquittée par les entreprises. Rien qu'en divisant par trois le montant de la TVA reversée par les cafetiers et restaurateurs, le gouvernement français a sacrifié 2,4 milliards d'euros de recettes en 2009. C'est cinq fois la somme que rapportera au Trésor le non-remplacement d'un fonctionnaire sur deux partant à la retraite. **Toutefois, sous prétexte d'« équité », MM. Fillon et Sarkozy ont récupéré 150 millions d'euros grâce à la fiscalisation des indemnités journalières versées aux victimes d'un accident du travail.** Bien qu'ils montrent d'excellentes dispositions en la matière, il leur reste un peu de chemin à faire avant d'égaliser le cynisme social de Reagan. L'ancien président américain avait rendu beaucoup plus doux les impôts des plus riches. Et puis, parce qu'il fallait réduire les déficits (qu'il venait de creuser), il demanda aux cantines scolaires de comptabiliser le ketchup comme un légume...

Pour les hauts revenus, l'opération d'ensemble est miraculeuse : on réduit leur contribution, ce qui crée

une impasse fiscale qu'on les presse de combler (qui d'autre en aurait les moyens ?) en achetant la dette publique. Ils y consentent en échange d'un taux d'intérêt d'autant plus lucratif que celle-ci est élevée... La « politique des caisses vides » est d'abord une politique de classe.

Jadis, les conservateurs se montraient soucieux de comptes en équilibre, au point d'admettre parfois de relever les impôts. Depuis près de trente ans, au contraire, les déficits publics sont devenus leur création consciente, destinée à paralyser les velléités d'intervention de la collectivité. Une pratique laxiste, qui ampute les recettes, se double d'un discours catastrophiste permettant de refouler les dépenses de l'État-providence. « Comment pourra-t-on jamais ramener l'État à de justes proportions ? interrogeait l'économiste Milton Friedman au soir de sa vie. Je pense qu'il n'y a qu'une façon : celle dont les parents contrôlent les dépenses excessives de leurs enfants en diminuant leur argent de poche. Pour un gouvernement, cela signifie réduire les impôts. »

Et tout cela, jusqu'à quand ? On doit d'autant plus se poser la question qu'en l'absence d'une remise en cause fondamentale des politiques économiques et sociales des trente années écoulées, **ce sont les mêmes qui demeurent aux commandes de l'État.** Et que, dès lors, ce sont aussi les mêmes lobbies qui contrôlent les instances chargées de réglementer leurs secteurs respectifs, de « moraliser le capitalisme » : on risque le retour à une vérité historique bien connue. Quand l'État est la chasse gardée des classes dominantes, quand le pantouflage entre un ministère économique et une grande société privée devient la règle, la régulation ne constitue pas forcément la panacée. Elle peut tout aussi bien être confiée à des régulateurs qui estiment que les régulations ont pour principale utilité de protéger l'intérêt des entreprises qu'ils régulent.

Il suffit pour cela d'offrir à ces intérêts une couverture publique. L'historien Grant McConnell a rappelé dans le Wall Street Journal que la première agence de réglementation fédérale aux États-Unis, l'Interstate Commerce Commission, fut chargée en 1887 de réglementer les tarifs de fret du chemin de fer. Au même moment, un avocat des compagnies de chemin de fer devenait ministre de la Justice. Un jour, celles-ci lui demandèrent de supprimer la réglementation du fret. Il leur répliqua : **« L'agence vous est ou peut vous devenir très utile. Elle satisfait la demande populaire d'une réglementation des chemins de fer alors que cette réglementation est purement virtuelle. Par ailleurs, plus l'agence prendra de l'âge, plus elle sera encline à adopter le point de vue de l'industrie. La sagesse n'est donc pas de la détruire mais d'y avoir recours. »** Nombre de présidents, de Premiers ministres, de parlements ressemblent un peu à cette agence...

Les libéraux ne cessent de se demander tantôt s'il leur faut avoir recours à l'État pour imposer leurs « réformes » de marché à une société qui les refuse, tantôt si, cet État, ils ne devraient pas plutôt s'en répartir les dépouilles. Il faut espérer que d'autres dilemmes, plus exaltants que celui-ci, surgiront bientôt dans le débat politique.

Serge Halimi, Introduction à "L'État démantelé" (2010).

<http://www.amazon.fr/LEtat-d%C3%A9mantel%C3%A9-Engu%C3%AAte-r%C3%A9volution-silencieuse/dp/2707160190>

Ce sont moins les hommes qui changent d'idées que les idées d'accoutrement.
Siècle après siècle, ce sont les mêmes voix qui dialoguent.
Nicolàs Gómez Dávila, Les Horreurs de la démocratie (1996), n°3.

Dans ce siècle, toute entreprise collective édifie des prisons.
L'égoïsme seul nous préserve de collaborer à des bassesses.
Aujourd'hui les associés deviennent vite des complices.

Nicolàs Gómez Dávila, Les Horreurs de la démocratie (1996), n°11.

Limitier notre auditoire, c'est limiter nos errements.
La solitude est l'unique juge qu'on ne peut suborner.

Nicolàs Gómez Dávila, Les Horreurs de la démocratie (1996), n°5.

« l'État » n'est d'abord qu'une « désignation sténographique » des « relations entre positions de pouvoirs » occupées par des groupes d'agents qui, dans l'État et au nom de l'État, luttent pour imposer une définition de « l'État » propre à les servir.

Pierre Bourdieu, cité par Pelletier et Bonelli, dans L'État démantelé (2010).

REVENIR SUR LES AVANTAGES
DES PARLEMENTAIRES ?



Il est impossible d'établir et de maintenir en pleine paix une machine d'oppression comme l'armée permanente, sans que les partis politiques ne s'en emparent pour la tourner contre leurs adversaires.

Le danger des coups d'État et du despotisme militaire ne cessera d'exister que lorsque l'armée permanente sera abolie et que la nation sera armée.

Paul Lafargue, dans "Le Socialiste", 23 juillet 1887.

« Je veux rendre toute-puissante l'influence du clergé, parce que je compte sur lui pour propager cette bonne philosophie qui apprend à l'homme qu'il est ici-bas pour souffrir et non cette autre philosophie qui dit au contraire à l'homme : " Jouis. " »

Adolphe Thiers, assassin impuni de centaines de milliers de Communalistes parisiens en 1871, s'exprimant à la Commission sur l'Instruction primaire de 1849 (et cité par Paul Lafargue dans l'introduction de son formidable pamphlet "Le droit à la paresse").

« Écrire contre ceux qui approfondissent trop les sciences. Descartes. »

Pascal (1623-1662), Pensées, n°462

(bouts de papiers de notes éparses griffonnées par ce fou de Dieu du 17^{ème} siècle).

**Ne pas se raconter d'histoire,
cette formule reste pour moi la seule définition du matérialisme.**

Louis Althusser.

**Travailler, c'est entreprendre de
penser autre chose que ce qu'on pensait avant.**

Foucault.

**L'aliénation, c'est le nom qu'on donne à la servitude passionnelle de l'autre,
sans qu'on ne voie jamais la sienne propre.**

Frédéric Lordon parlant de Spinoza (2010).

Pour être heureux, penser à sourire.

Titre VIII - **De la Censure du Peuple sur les Actes de la Représentation Nationale,**
et du Droit de Pétition

Article premier

Lorsqu'un Citoyen croira utile ou nécessaire d'exciter la surveillance des Représentants du Peuple sur des actes de Constitution, de Législation ou d'administration générale, de provoquer la réforme d'une loi existante ou la promulgation d'une loi nouvelle, **il aura le droit de requérir le bureau de son Assemblée primaire, de la convoquer** au jour de dimanche le plus prochain, pour délibérer sur sa proposition.

Condorcet, Projet de constitution Girondine, 15 février 1793

http://fr.wikisource.org/wiki/Projet_de_constitution_Girondine

**Il y a du sang de pauvres
dans l'argent des riches.**

Plutôt que le (scandaleux) impôt sur les salaires,
il nous faut d'urgence un impôt sur les fainéants.



**Le secret de l'action,
c'est de commencer.**

Alain.

La meilleure forteresse des tyrans,
c'est l'inertie des peuples.

Machiavel.

La loi est une toile d'araignée :
le bourdon s'y fraie un passage, la mouche s'y empêtre.

TOUT SERAIT PERDU, si le même homme, ou le même corps des principaux, ou des nobles, ou du peuple, exerçaient ces trois pouvoirs : celui de faire des lois, celui d'exécuter les résolutions publiques, et celui de juger les crimes ou les différends des particuliers.

Montesquieu, De l'esprit des lois (1748)

*Livre XI: des lois qui forment la liberté politique dans son rapport avec la constitution,
Chapitre VI De la constitution d'Angleterre.*

À quoi sert une constitution ?

(...) contrairement aux idées reçues, constitution et démocratie ne sont pas des notions consubstantielles. Pour les **juristes positivistes** et les **réalistes**, ces notions sont séparées, autonomes et sans relation ni influence réciproque l'une sur l'autre. Ce qui explique sans doute que, l'école positiviste ayant longtemps dominé le champ juridique – et restant encore très forte – les juristes aient délaissé les études, les recherches et les réflexions sur la démocratie, abandonnant cette notion aux philosophes, aux historiens, aux sociologues, etc.

En d'autres termes, les notions de constitution et de démocratie ne sont mises en relation **que** dans le cadre d'une doctrine, **le constitutionnalisme**, qui pense la constitution comme moyen de la démocratie – « la démocratie par le droit ».

Cette fonction politique attendue de la constitution est présentée comme la conséquence nécessaire des **trois propriétés** de la constitution.

- Une constitution est, d'abord, **un texte écrit** et cette écriture des règles d'exercice du pouvoir permet au peuple de voir si la pratique du pouvoir s'inscrit ou non dans le respect du texte et, le cas échéant, de sanctionner une violation. Ce qui est le projet explicite des hommes de 1789 affirmant rédiger la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen « afin que les actes du pouvoir législatif et du pouvoir exécutif, pouvant être à chaque instant comparés avec le but de toute institution politique, en soient plus respectés ».
- Une constitution est, ensuite, **un texte qui organise la séparation des pouvoirs** dont le mécanisme interne – poids et contrepoids – empêche pratiquement une institution de confisquer tous les pouvoirs, produisant ainsi un équilibre institutionnel favorable à la liberté politique des citoyens.
- Une constitution est, enfin, **un texte qui énonce les droits dont les citoyens peuvent se prévaloir pour réclamer contre les agissements des pouvoirs publics**. Ce que dit aussi la Déclaration de 1789 rédigée « afin que les réclamations des citoyens, fondées désormais sur des principes simples et incontestables, tournent toujours au maintien de la constitution et au bonheur de tous ».

Par ces trois propriétés — écriture, séparation des pouvoirs, droits fondamentaux — **la constitution est, selon la formule célèbre de Benjamin Constant, « la garantie d'un peuple »**.

Telle est l'idée de constitution que porte le constitutionnalisme et qui en fait **une doctrine de la démocratie**.

Dominique ROUSSEAU, Constitutionnalisme et démocratie (2008).
http://www.laviedesidees.fr/IMG/pdf/20080919_drousseau.pdf

La tradition de toutes les générations disparues pèse comme un cauchemar sur le cerveau des vivants.

Karl Marx, Le 18 brumaire de Louis Bonaparte (1852).

Nos vertus ne sont, le plus souvent, que des vices déguisés.

François de la Rochefoucauld, Maximes (1665).

Nous pensons (et ceci semble confirmé par l'analyse économétrique) que **le véritable objectif de la BCE est, non la stabilité des prix, mais en réalité la stabilité des salaires.** Ce comportement correspond bien au **modèle économique allemand : compression des salaires afin d'améliorer la compétitivité** - coût et favoriser les exportations, intervention de la Banque Centrale (Bundesbank) dans les négociations salariales, **avec la menace de hausse des taux d'intérêt si les salaires augmentent trop vite.** On connaît les critiques de ce modèle (déformation du partage des revenus au détriment des salariés, faiblesse de la demande intérieure).

Patrick ARTUS, 4 juin 2010, [Flash économique de Natixis n° 281.](#)

Un temps viendra où l'on ne concevra pas qu'il fût un ordre social dans lequel un homme comptait un million de revenu, tandis qu'un autre homme n'avait pas de quoi payer son dîner.

Chateaubriand, L'invasion prochaine et rapide de la propriété (1831).

On ne peut opposer le droit à la force, car la force et le droit sont des identités. Le droit est la force qui dure.

Gustave Le Bon, Aphorismes pour le temps présent (1913).

Sentences gravées sur les murs de la librairie de **Montaigne**



Quelque 57 sentences ou phrases ont été peintes par Montaigne sur les travées du plafond de cette pièce du château qu'il appelait sa "librairie".

**Le vent gonfle les outres vides,
l'outrecuidance les hommes sans jugement.**
Stobée, Sentences.

Le genre humain est excessivement avide de récits.
Lucrèce, De natura rerum IV, 598.

**Les hommes sont tourmentés par l'opinion qu'ils ont des choses,
non par les choses mêmes.**
Épictète, Enchiridion X

POURQUOI SE CASSER LA
TÊTE À DÉBUSQUER LES FAUX FACTU-
RIERS , LES CORRUPTEURS , LES POLLUEURS ,
LES ABUSEURS DE CONFIANCE , LES PATRONS
VÊREUX ET LES PORTEURS DE VAUSE , LES RES-
PONSABLES MAIS PAS COUPABLES , LES MARCHANDS
D'ESPOIR ET DE SOMMEIL , LES APPRENTIS SORCIERS ,
LES MALVERSATEURS , LES TRAFICQUANTS D'ARMES ,
LES TRAFICQUANTS DE SANG FRELATÉ , LES TRAFICQUANTS
D'INFLUENCE , LES SUBORNEURS , LES COPAINS ET
COQUINS , LES EMPÊCHEURS DE SYNDIQUER EN ROND
ET LES TROP POLIS POUR ÊTRE HONNÊTES ...

QUAND ON A SI FACILEMENT SON ÉTRANGER
EN SITUATION IRRÉGULIÈRE SOUS
LA MAIN ??...

HEIN ... POURQUOI ???



La confiance est une institution invisible.

Arrow.

La confiance permet à chacun de se projeter dans le futur, c'est un réducteur d'incertitude, c'est un instrument de coopération sociale.

Quoi ! Ne faut-il donc aucun **spectacle dans une république** ? Au contraire, il en faut beaucoup. C'est dans les républiques qu'ils sont nés, c'est dans leur sein qu'on les voit briller avec un véritable air de fête. À quels peuples convient-il mieux de s'assembler souvent et de former entre eux les doux liens du plaisir et de la joie, qu'à ceux qui ont tant de raisons de s'aimer et de rester à jamais unis ? Nous avons déjà plusieurs de ces fêtes publiques ; ayons-en davantage encore, je n'en serai que plus charmé.

Mais n'adoptons point ces spectacles exclusifs qui renferment tristement un petit nombre de gens dans un antre obscur ; qui les tiennent craintifs et immobiles dans le silence et l'inaction ; qui n'offrent aux yeux que cloisons, que pointes de fer, que soldats, qu'affligeantes images de la servitude et de l'inégalité. Non, peuples heureux, ce ne sont pas là vos fêtes. C'est en plein air, c'est sous le ciel qu'il faut vous rassembler et vous livrer au doux sentiment de votre bonheur. Que vos plaisirs ne soient efféminés ni mercenaires, que rien de ce qui sent la contrainte et l'intérêt ne les empoisonne, qu'ils soient libres et généreux comme vous, que le soleil éclaire vos innocents spectacles ; vous en formerez un vous-même, le plus digne qu'il puisse éclairer.

Mais quels seront enfin les objets de ces spectacles ? Qu'y montrera-t-on ? Rien, si l'on veut. Avec la liberté, partout où règne l'affluence, le bien-être y règne aussi. **Plantez au milieu d'une place un piquet couronné de fleurs, rassemblez-y le peuple, et vous aurez une fête. Faites mieux encore : donnez les spectateurs en spectacle ; rendez-les acteurs eux-mêmes ; faites que chacun se voie et s'aime dans les autres, afin que tous en soient mieux unis.**

Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), Lettre à d'Alembert.

**Pour chaque dollar versé en aide aux pays pauvres,
8 dollars sont remboursés par ces pays en intérêts.**



**Les forts font comme ils l'entendent
et les faibles souffrent comme il se doit.**
Thucydide (-460 -400).

La philosophie nous apprend à vivre sans certitudes.
Bertrand Russel.

Une fois dans un village, un homme apparut et annonça aux villageois qu'il achèterait des singes pour 10 \$ chacun.

Les villageois, sachant qu'il y avait des singes dans la région, partirent dans la forêt et commencèrent à attraper les singes.

L'homme en acheta des centaines à 10 \$ pièce et comme la population de singes diminuait, les villageois arrêtaient leurs efforts.

Alors, l'homme annonça qu'il achetait désormais les singes à 15 \$.

Les villageois recommencèrent à chasser les singes.

Mais bientôt le stock s'épuisa et les habitants du village retournèrent à leurs occupations.

L'offre monta à 20 \$ et la population de singes devient si petite qu'il devint rare de voir un singe, encore moins en attraper un.

L'homme annonça alors qu'il achèterait les singes 50 \$ chacun.

Cependant, comme il devait aller en ville pour affaires, son assistant s'occuperait des achats.

L'homme étant parti, son assistant rassembla les villageois et leur dit : « Regardez ces cages avec tous ces singes que l'homme vous a achetés. Je vous les vends 35 \$ pièce et lorsqu'il reviendra, vous pourrez lui vendre à 50 \$. »

Les villageois réunirent tout l'argent qu'ils avaient, certains vendirent tout ce qu'ils possédaient, et achetèrent tous les singes.

La nuit venue, l'assistant disparut.

On ne le revit jamais, ni lui ni son patron, il ne resta que des villageois qui couraient dans tous les sens.

*Bienvenue dans le monde de **la bourse** !*

Ressources humaines

Gestion des citrons

Problème central : les gentils ne rassurent pas.

Autant dire que les pires gouverneront.

Le capital est du travail accumulé.
Seulement, comme on ne peut pas tout faire,
ce sont les uns qui travaillent et les autres qui accumulent.
Auguste Detœuf (1883-1947).

FAUT-IL SUPPRIMER LE BOUCLIER FISCAL ?



**Il participe d'une certaine tradition française
que le propriétaire tienne le citoyen au bout de sa laisse.**

Éric Desmons, La citoyenneté contre le marché (2009).



Au supermarché, on vous revend ce qu'on vous a déjà volé au travail.

On ne peut aimer que ce qu'on croit vrai.

Jean Grenier, Essai sur l'esprit d'orthodoxie (1938), p.58.

**Demeurons tels que nous sommes sans chercher aucun alibi.
Il faut continuer à marcher seuls dans la nuit ; dans cette nuit qui
retentit d'un long cri de misère et de souffrance ; et il est bien vrai «
qu'il ne faut pas dormir pendant ce temps-là ».**

Jean Grenier, Essai sur l'esprit d'orthodoxie (1938), p.59.

Chacun sur terre
Se fout, se fout,
Des petites misères
De son voisin du dessous.
Nos petites affaires
À nous, à nous
Nos petites affaires
C'est ce qui passe avant tout...
Malgré tout ce qu'on raconte
Partout, partout,
Qu'est-ce qui compte en fin de compte
Ce qui compte surtout c'est nous.
Chacun sur terre
Se fout, se fout,
Des petites misères
De son voisin du dessous.

QUAND UN VICOMTE (refrain)

Paroles : Jean Nohain, musique : Mireille, 1935.

2° À peine née, **la foi agit** ; à peine agit-elle qu'elle cherche à se nommer. Elle rassemble autour d'elle un nombre d'hommes qu'elle sépare des autres : ce partage forme **les partis**. Déjà l'idéal se trouble et s'obscurcit en passant dans la pratique. Il existait pour unifier ; voici qu'il divise. Le croyant s'étonne qu'on ne participe pas à sa croyance. Mais il ne nie que parce qu'il affirme ; il ne déteste que parce qu'il aime. Un moment vient où il finit par oublier le but pour ne plus voir que le moyen.

(Commentaire) : Nous n'examinons ni le fascisme ni le social-nationalisme. La Nation et la Race peuvent être efficaces mais c'est, nous semble-t-il, plutôt comme mythes que comme idéaux. **Un mythe divise dès le début ; un idéal peut se dégrader en mythe, mais commence toujours par unir.** Nous sommes contre les mythes.

Du parti.

Il peut être intéressant de voir maintenant **comment se fait l'adhésion à un parti** une fois que nous avons circonscrit le champ dans lequel peut se faire cette adhésion. Nous laissons le cas de ceux qui ont souffert et n'ont pas eu à choisir, pour nous tourner du côté de ceux qui n'ont pas souffert et dont le choix doit être déterminé par l'intelligence. Nous ne parlons plus ici des mêmes hommes ; et nous allons signaler quelques difficultés qui se présentent aux intellectuels.

3° Un intellectuel qui s'est montré dilettante et n'a envisagé dans la vie que sa part de rêve et de jeu, dès qu'il est converti à l'action sociale, se précipite vers la conception la plus rigide de l'art populaire : il ne veut plus écrire une ligne qui ne serve à la société ; et surtout il ne verra aucune difficulté à adhérer au Credo le plus catégorique. Plus on a pris de libertés autrefois, plus on doit se montrer sévère envers soi-même — et aussi envers les autres. La psychologie de saint Augustin est celle de tous les convertis.

4° Comme l'intellectuel a d'habitude (et rien n'est plus malheureux) peu de contact avec les autres hommes, en tout cas en a moins que l'ouvrier, le technicien ou l'homme politique, comme par suite il ne peut agir directement autour de lui, il se croit obligé d'adopter des opinions extrêmes afin de compenser le peu d'étendue de son action. Il sera d'autant plus tenté de le faire, s'il a le sentiment de la justice, que sa situation sociale paraîtra aux autres plus avantageuse.

5° Quand on doit traiter une affaire qui vous concerne personnellement on réfléchit avant de s'y engager, car si l'affaire tourne mal vous en supportez les conséquences. Un pilote, un chirurgien, un mécanicien, n'ont pas le droit de se tromper. Si vous adoptez une théorie politique vous n'aurez pas ces scrupules... Et même... Laissons parler Descartes :

« Il me semblait que je pourrais rencontrer plus de vérité dans les raisonnements que chacun fait touchant les affaires qui lui importent, et dont l'événement le doit punir bientôt après s'il a mal jugé, que dans ceux que fait un homme de lettres dans son cabinet touchant des spéculations qui ne produisent aucun effet, et qui ne lui sont d'autre conséquence sinon que peut-être il en tirera d'autant plus de vanité qu'elles seront plus éloignées du sens commun, à cause qu'il aura dû employer d'autant plus d'esprit et d'artifice à tâcher de les rendre vraisemblables. »

6° Il faut tenir compte du **désir de simplification** naturel à tout homme. Autrefois il y avait dans les villages les « blancs » et les « rouges » et il ne fallait pas sortir de là. **Maintenant si l'on n'est pas « marxiste » ou susceptible de le devenir, on vous tient pour « fasciste ».** Ce n'est pas une mauvaise tactique étant donné la peur des mots ; et l'on voit des gens résignés à tout dire et à tout faire « pour ne pas passer pour... ». Mais un pareil procédé n'est preuve ni de bon sens ni de bonne foi.

Jean Grenier, *Essai sur l'esprit d'orthodoxie* (1938), p.42 et s.

**Il y a plus affaire à interpréter les interprétations
qu'à interpréter les choses ; et plus de livres sur les livres
que sur autre sujet : nous ne faisons que nous entregloser.**

Michel de Montaigne (1533-1592), Essais, livre III, chapitre XIII.



Le **blasphème** est l'archétype de **l'infraction politique** en théocratie (si tout pouvoir vient de Dieu, comme l'enseigne saint Paul, blasphémer, critiquer la religion, revient à contester par transitivité la légitimité du prince), voire dans les États qui n'ont pas notre conception de la laïcité.

Éric Desmons, La citoyenneté contre le marché (2009).

Un État bien gouverné n'a besoin ni de littérature ni d'histoire : la connaissance des lois suffit à l'instruction du peuple.

*Doctrine courante autour de Li Si [Li Sseu] (~280-~208), ministre du premier empereur de la dynastie Ts'in, qui avait ordonné l'incendie de tous les livres.
Doctrine signalée par Jean Grenier.*

**Il n'y a pas de troupes sans chefs et il n'y a pas de chefs sans doctrines.
Or ces doctrines que l'on impose aux foules peuvent avoir de graves conséquences, entre autres celles de ruiner la liberté de la pensée.**

Jean Grenier, Essai sur l'esprit d'orthodoxie (1938), p.58.

L'un des caractères distinctifs des siècles démocratiques, c'est **le goût qu'y éprouvent tous les hommes pour les succès faciles et les jouissances présentes**. Ceci se retrouve dans les carrières intellectuelles comme dans toutes les autres. La plupart de ceux qui vivent dans les temps d'égalité sont pleins d'une ambition tout à la fois vive et molle ; ils veulent obtenir sur-le-champ de grands succès, mais ils désireraient se dispenser de grands efforts. Ces instincts contraires les mènent directement à **la recherche des idées générales, à l'aide desquelles ils se flattent de peindre de très vastes objets à peu de frais, et d'attirer les regards du public sans peine**.

Et je ne sais s'ils ont tort de penser ainsi ; car **leurs lecteurs craignent autant d'approfondir qu'ils peuvent le faire eux-mêmes et ne cherchent d'ordinaire dans les travaux de l'esprit que des plaisirs faciles et de l'instruction sans travail**.

Tocqueville, « De la démocratie en Amérique », Livre 2, première partie, chapitre III, "Pourquoi les américains montrent plus d'aptitude et de goût pour les idées générales que leurs pères les anglais". GF Flammarion, tome II, p 25.

7° L'extension de l'instruction ne va pas toujours de pair avec le progrès de la culture. **Les masses sont de plus en plus éclairées, mais les lumières sont de plus en plus basses. Les idées courtes et simplistes ont plus de succès que les autres. Un homme cultivé a de moins en moins de contemporains. Pour peu qu'il mette en doute certaines idées générales et optimistes, un peu trop générales et un peu trop optimistes, il passe pour un buveur de sang.** Mais cette marche inverse de l'instruction et de la culture n'était pas fatale.

Jean Grenier, Essai sur l'esprit d'orthodoxie (1938), p.42 et s.

Ils sont riches parce que nous sommes pauvres.

Il faudra bien que quelqu'un paie pour qu'ils vivent comme des rois.

La révolution est un travail.

La terreur rend l'âme crédule.

Toute révolution passe par l'appropriation du langage.

Simone Weil (1909-1943)



Le vrai maître, c'est le maître du langage.

Lewis Carroll.

**Inutile de rien prendre au sérieux :
personne ne survivra.**

Si ta **réputation est ruinée, ta vie sera plus facile,
tu seras délivré de toutes tes chaînes.**

Les malheureux sont les puissants de la Terre, ils doivent parler en maîtres aux gouvernements qui les négligent.

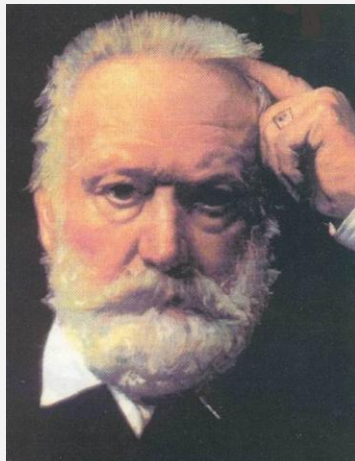
Saint-Just.



La propagande n'empêche pas les gens de réfléchir, elle donne des excuses à ceux qui ne le veulent pas.
Goebbels.

Quand la foule regarde les riches avec ces yeux-là, ce ne sont pas des pensées qu'il y a dans les cerveaux, ce sont des événements.

Victor Hugo, quelques mois avant la révolution de 1848.



En ce qui concerne les pyramides, la seule chose dont il faille s'émerveiller, c'est qu'on ait pu trouver autant d'hommes suffisamment avilis pour passer leur vie à construire le tombeau de quelque nigaud ambitieux, qu'il eût été plus sage et plus humain de noyer dans le Nil avant de livrer son corps aux chiens.

Henry David Thoreau (1817-1862).

La nécessité d'un système
est la preuve
d'un manque de probité.

Nietzsche.

Nous ne demandons rien, nous voulons tout.
Graffiti grec.

On n'a jamais démontré un théorème par un vote.
Alain Connes, mathématicien.

Un progrès scientifique se fait généralement contre l'avis moyen de la communauté.
Sinon, ce n'est pas une découverte.
Claude Allègre.

Dans un volume donné, chacun des gaz
se comporte comme s'il était seul.

En particulier, chacun d'eux tend à
occuper tout le volume disponible.

(d'après la loi de Dalton)

À l'évidence, l'homme se comporte comme les gaz...

Pas de quoi faire le fanfaron.

ÉC.

La joie de vivre doit être notre idéal collectif.

Patrick Viveret.

Les mots nous divisent,

les actes nous unissent.

Tupamaros (Uruguay).

DE **L'ESPRIT LÉGISTE** AUX ÉTATS-UNIS,
ET COMMENT IL SERT DE CONTREPOIDS À LA DÉMOCRATIE

Lorsqu'on visite les Américains et qu'on étudie leurs lois, on voit que l'autorité qu'ils ont donnée aux légistes, et l'influence qu'ils leur ont laissé prendre dans le gouvernement, forment aujourd'hui la plus puissante barrière contre les écarts de la démocratie. Cet effet me semble tenir à une cause générale qu'il est utile de rechercher, car elle peut se reproduire ailleurs.

Les légistes ont été mêlés à tous les mouvements de la société politique, en Europe, depuis cinq cents ans. Tantôt ils ont servi d'instruments aux puissances politiques, tantôt ils ont pris les puissances politiques pour instruments. Au Moyen Âge, les légistes ont merveilleusement coopéré à étendre la domination des rois ; depuis ce temps, ils ont puissamment travaillé à restreindre ce même pouvoir. En Angleterre, on les a vus s'unir intimement à l'aristocratie ; en France, ils se sont montrés ses ennemis les plus dangereux. Les légistes ne cèdent-ils donc qu'à des impulsions soudaines et momentanées, ou obéissent-ils plus ou moins, suivant les circonstances, à des instincts qui leur soient naturels, et qui se reproduisent toujours ? je voudrais éclaircir ce point ; car peut-être les légistes sont-ils appelés à jouer le premier rôle dans la société politique qui cherche à naître.

Les hommes qui ont fait leur étude spéciale des lois ont puisé dans ces travaux des habitudes d'ordre, un certain goût des formes, une sorte d'amour instinctif pour l'enchaînement régulier des idées, qui les rendent naturellement fort opposés à l'esprit révolutionnaire et aux passions irréfléchies de la démocratie.

Les connaissances spéciales que les légistes acquièrent en étudiant la loi leur assurent un rang à part dans la société ; ils forment **une sorte de classe privilégiée parmi les intelligences**. Ils retrouvent chaque jour l'idée de cette supériorité dans l'exercice de leur profession ; **ils sont les maîtres d'une science nécessaire, dont la connaissance n'est point répandue ; ils servent d'arbitres entre les citoyens, et l'habitude de diriger vers le but les passions aveugles des plaideurs leur donne un certain mépris pour le jugement de la foule. Ajoutez à cela qu'ils forment naturellement un corps**. Ce n'est pas qu'ils s'entendent entre eux et se dirigent de concert vers un même point ; mais la communauté des études et l'unité des méthodes lient leurs esprits les uns aux autres, comme l'intérêt pourrait unir leurs volontés.

On retrouve donc cachée au fond de l'âme des légistes une partie des goûts et des habitudes de l'aristocratie. Ils ont comme elle un penchant instinctif pour l'ordre, un amour naturel des formes ; ainsi qu'elle, ils conçoivent un grand dégoût pour les actions de la multitude et méprisent secrètement le gouvernement du peuple.

Je ne veux point dire que ces penchants naturels des légistes soient assez forts pour les enchaîner d'une façon irrésistible. Ce qui domine chez les légistes, comme chez tous les hommes, c'est l'intérêt particulier, et surtout l'intérêt du moment.

Il y a telle société où les hommes de loi ne peuvent prendre dans le monde politique un rang analogue à celui qu'ils occupent dans la vie privée ; on peut être assuré que, dans une société organisée de cette manière, les légistes seront des agents très actifs de révolution. Mais il faut rechercher si la cause qui les porte alors à détruire ou à changer naît, chez eux, d'une disposition permanente ou d'un accident. Il est vrai que les légistes ont singulièrement contribué à renverser la monarchie française en 1789. Reste à savoir s'ils ont agi ainsi parce qu'ils avaient étudié les lois, ou parce qu'ils ne pouvaient concourir à les faire.

Il y a cinq cents ans, l'aristocratie anglaise se mettait à la tête du peuple et parlait en son nom ; aujourd'hui elle soutient le trône et se fait le champion de l'autorité royale. L'aristocratie a pourtant des instincts et des penchants qui lui sont propres.

Il faut bien se garder aussi de prendre des membres isolés du corps pour le corps lui-même.

Dans tous les gouvernements libres, quelle qu'en soit la forme, on trouvera des légistes aux premiers rangs de tous les partis. Cette même remarque est encore applicable à l'aristocratie. Presque tous les mouvements démocratiques qui ont agité le monde ont été dirigés par des nobles.

Un corps d'élite ne peut jamais suffire à toutes les ambitions qu'il renferme ; il s'y trouve toujours plus de talents et de passions que d'emplois, et on ne manque point d'y rencontrer un grand nombre d'hommes qui, ne pouvant grandir assez vite en se servant des privilèges du corps, cherchent à le faire en attaquant ces privilèges.

Je ne prétends donc point qu'il arrive une époque où tous les légistes, ni que dans tous les temps, la plupart d'entre eux doivent se montrer amis de l'ordre et ennemis des changements.

Je dis que dans une société où les légistes occuperont sans contestation la position élevée qui leur appartient naturellement, leur esprit sera éminemment conservateur et se montrera antidémocratique.

Lorsque l'aristocratie ferme ses rangs aux légistes, elle trouve en eux des ennemis d'autant plus dangereux qu'au-dessous d'elle par leur richesse et leur pouvoir, ils sont indépendants d'elle par leurs travaux et se sentent à son niveau par leurs lumières.

Mais toutes les fois que les nobles ont voulu faire partager aux légistes quelques-uns de leurs privilèges, ces deux classes ont rencontré pour s'unir de grandes facilités et se sont pour ainsi dire trouvées de la même famille.

Je suis également porté à croire qu'il sera toujours aisé à un roi de faire des légistes les plus utiles instruments de sa puissance.

Il y a infiniment plus d'affinité naturelle entre les hommes de loi et le pouvoir exécutif, qu'entre eux et le peuple, quoique les légistes aient souvent à renverser le premier ; de même qu'il y a plus d'affinité naturelle entre les nobles et le roi qu'entre les nobles et le peuple, bien que souvent on ait vu les classes supérieures de la société s'unir aux autres pour lutter contre le pouvoir royal.

Ce que les légistes aiment par-dessus toutes choses, c'est la vie de l'ordre, et la plus grande garantie de l'ordre est l'autorité. Il ne faut pas d'ailleurs oublier que, s'ils prisent la liberté, ils placent en général la légalité bien au-dessus d'elle ; ils craignent moins la tyrannie que l'arbitraire, et, pourvu que le législateur se charge lui-même d'enlever aux hommes leur indépendance, ils sont à peu près contents.

Je pense donc que le prince qui, en présence d'une démocratie envahissante, chercherait à abattre le pouvoir judiciaire dans ses États et à y diminuer l'influence politique des légistes, commettrait une grande erreur. Il lâcherait la substance de l'autorité pour en saisir l'ombre.

Je ne doute point qu'il ne lui fût plus profitable d'introduire les légistes dans le gouvernement. Après leur avoir confié le despotisme sous la forme de la violence, peut-être le retrouverait-il en leurs mains sous les traits de la justice et de la loi.

Le gouvernement de la démocratie est favorable à la puissance politique des légistes. Lorsque le riche, le noble et le prince sont exclus du gouvernement, les légistes y arrivent pour ainsi dire de plein droit ; car ils forment alors les seuls hommes éclairés et habiles que le peuple puisse choisir hors de lui.

Si les légistes sont naturellement portés par leurs goûts vers l'aristocratie et le prince, ils le sont donc naturellement vers le peuple par leur intérêt.

Ainsi, les légistes aiment le gouvernement de la démocratie, sans partager ses penchants, et sans imiter ses faiblesses, double cause pour être puissant par elle et sur elle.

Le peuple, dans la démocratie, ne se défie point des légistes, parce qu'il sait que leur intérêt est de servir sa cause ; il les écoute sans colère, parce qu'il ne leur suppose pas d'arrière-pensées. En effet, les légistes ne veulent point renverser le gouvernement que s'est donné la démocratie, mais ils s'efforcent sans cesse de le diriger suivant une tendance qui n'est pas la sienne, et par des moyens qui lui sont étrangers. Le légiste appartient au peuple par son intérêt et par sa naissance, et à l'aristocratie par ses habitudes et par ses goûts ; il est comme la liaison naturelle entre ces deux choses, comme l'anneau qui les unit.

Le corps des légistes forme le seul élément aristocratique qui puisse se mêler sans efforts aux éléments naturels de la démocratie, et se combiner d'une manière heureuse et durable avec eux. Je n'ignore pas quels sont les défauts inhérents à l'esprit légiste ; sans ce mélange de l'esprit légiste avec l'esprit démocratique, je doute cependant que la démocratie put gouverner longtemps la société, et je ne saurais croire que de nos jours une république put espérer de conserver son existence, si l'influence des légistes dans les affaires n'y croissait pas en proportion du pouvoir du peuple.

Ce caractère aristocratique que j'aperçois dans l'esprit légiste est bien plus prononcé encore aux États-Unis et en Angleterre que dans aucun autre pays. Cela ne tient pas seulement à l'étude que les légistes anglais et américains font des lois, mais à la nature même de la législation et à la position que ces interprètes occupent chez ces deux peuples.

Les Anglais et les Américains ont conservé la législation des **précédents**, c'est-à-dire qu'ils continuent à puiser, dans les opinions et les décisions légales de leurs pères, les opinions qu'ils doivent avoir en matière de loi, et les décisions qu'ils doivent prendre.

Chez un légiste anglais ou américain, le goût et le respect de ce qui est ancien se joint donc presque toujours à l'amour de ce qui est régulier et légal.

Ceci a encore une autre influence sur le tour d'esprit des légistes, et par suite sur la marche de la société.

Le légiste anglais ou américain recherche ce qui a été fait, le légiste français ce qu'on a dû vouloir faire ; l'un veut des arrêts, l'autre des raisons.

Lorsque vous écoutez un légiste anglais ou américain, vous êtes surpris de lui voir citer si souvent l'opinion des autres, et de l'entendre si peu parler de la sienne propre, tandis que le contraire arrive parmi nous.

Il n'est pas de si petite affaire que l'avocat français consente à traiter, sans y introduire un système d'idées qui lui appartienne, et il discutera jusqu'aux principes constitutifs des lois, à cette fin qu'il plaise au tribunal reculer d'une toise la borne de l'héritage contesté.

Cette sorte d'abnégation que fait le légiste anglais et américain de son propre sens, pour s'en rapporter au sens de ses pères ; cette espèce de servitude, dans laquelle il est obligé de maintenir sa pensée, doit donner à l'esprit légiste des habitudes plus timides et lui faire contracter des penchants plus stationnaires en Angleterre et en Amérique qu'en France.

Nos lois écrites sont souvent difficiles à comprendre, mais chacun peut y lire ; **il n'y a rien, au contraire, de plus obscur pour le vulgaire, et de moins à sa portée qu'une législation fondée sur des précédents.** Ce besoin qu'on a du légiste en Angleterre et aux États-Unis, cette haute idée qu'on se forme de ses lumières, le séparent de plus en plus du peuple, et achèvent de le mettre dans une classe à part. Le légiste français n'est qu'un savant ; mais **l'homme de loi anglais ou américain ressemble en quelque sorte aux prêtres de l'Égypte ; comme eux, il est l'unique interprète d'une science occulte.**

La position que les hommes de loi occupent en Angleterre et en Amérique, exerce une influence non moins grande sur leurs habitudes et leurs opinions. L'aristocratie d'Angleterre, qui a eu le soin d'attirer dans son sein tout ce qui avait quelque analogie naturelle avec elle, a fait aux légistes une très grande part de considération et de pouvoir. Dans la société anglaise, les légistes ne sont pas au premier rang, mais ils se tiennent pour contents du rang qu'ils occupent. Ils forment comme la branche cadette de l'aristocratie anglaise et ils aiment et respectent leurs aînés, sans partager tous leurs privilèges. Les légistes anglais mêlent donc aux intérêts aristocratiques de leur profession les idées et les goûts aristocratiques de la société au milieu de laquelle ils vivent.

Aussi est-ce surtout en Angleterre qu'on peut voir en relief ce type légiste que je cherche à peindre : **le légiste anglais estime les lois, non pas tant parce qu'elles sont bonnes que parce qu'elles sont vieilles** ; et, s'il se voit réduit à les modifier en quelque point, pour les adapter aux changements que le temps fait subir aux sociétés, il recourt aux plus incroyables subtilités, afin de se persuader qu'en ajoutant quelque chose à l'œuvre de ses pères, il ne fait que développer leur pensée et compléter leurs travaux. N'espérez pas lui faire reconnaître qu'il est novateur ; il consentira à aller jusqu'à l'absurde avant que de s'avouer coupable d'un si grand crime. C'est en Angleterre qu'est né cet esprit légal, qui semble indifférent au fond des choses, pour ne faire attention qu'à la lettre, et qui sortirait plutôt de la raison et de l'humanité que de la loi.

La législation anglaise est comme un arbre antique, sur lequel les légistes ont greffé sans cesse les rejetons les plus étrangers, dans l'espérance que, tout en donnant des fruits différents, ils confondront du moins leur feuillage avec la tige vénérable qui les supporte.

En Amérique, il n'y a point de nobles ni de littérateurs, et le peuple se défie des riches. Les légistes forment donc la classe politique supérieure et la portion la plus intellectuelle de la société. Ainsi, ils ne pourraient que perdre à innover : ceci ajoute un intérêt conservateur au goût naturel qu'ils ont pour l'ordre.

Si l'on me demandait où je place l'aristocratie américaine, je répondrais sans hésiter que ce n'est point parmi les riches, qui n'ont aucun lien commun qui les rassemble. L'aristocratie américaine est au banc des avocats et sur le siège des juges.

Plus on réfléchit à ce qui se passe aux États-Unis, plus l'on se sent convaincu que le corps des légistes forme dans ce pays le plus puissant et, pour ainsi dire, l'unique contrepoids de la démocratie.

C'est aux États-Unis qu'on découvre sans peine combien l'esprit légiste, par ses qualités, et je dirai même par ses défauts, est propre à neutraliser les vices inhérents au gouvernement populaire.

Lorsque le peuple américain se laisse enivrer par ses passions, ou se livre à l'entraînement de ses idées, les légistes lui font sentir un frein presque invisible qui le modère et l'arrête. A ses instincts démocratiques, ils opposent secrètement leurs penchants aristocratiques ; à son amour de la nouveauté, leur respect superstitieux de ce qui est ancien ; à l'immensité de ses desseins, leurs vues étroites ; à son mépris des règles, leur goût des formes ; et à sa fougue, leur habitude de procéder avec lenteur.

Les tribunaux sont les organes les plus visibles dont se sert le corps des légistes pour agir sur la démocratie.

Le juge est un légiste qui, indépendamment du goût de l'ordre et des règles qu'il a contracté dans l'étude des lois, **puise encore l'amour de la stabilité dans l'inamovibilité de ses fonctions**. Ses connaissances légales lui avaient déjà assuré une position élevée parmi ses semblables ; son pouvoir politique achève de le placer dans un rang à part, et de lui donner les instincts des classes privilégiées.

Armé du droit de déclarer les lois inconstitutionnelles, le magistrat américain pénètre sans cesse dans les affaires politiques. Il ne peut pas forcer le peuple à faire des lois, mais du moins il le contraint à ne point être infidèle à ses propres lois et à rester d'accord avec lui-même.

Je n'ignore pas qu'il existe aux États-Unis **une secrète tendance qui porte le peuple à réduire la puissance judiciaire** ; dans la plupart des constitutions particulières d'État, le gouvernement, sur la demande de deux Chambres, peut enlever aux juges leur siège. Certaines constitutions font élire les membres des tribunaux et les soumettent à de fréquentes réélections. J'ose prédire que ces innovations auront tôt ou tard des résultats funestes et qu'on s'apercevra un jour qu'en diminuant ainsi l'indépendance des magistrats, on n'a pas seulement attaqué le pouvoir judiciaire, mais la république démocratique elle-même.

Il ne faut pas croire, du reste, qu'aux États-Unis l'esprit légiste soit uniquement renfermé dans l'enceinte des tribunaux ; il s'étend bien au-delà.

Les légistes, formant la seule classe éclairée dont le peuple ne se défie point, sont naturellement appelés à occuper la plupart des fonctions publiques. Ils remplissent les législatures, et sont à la tête des administrations ; ils exercent donc une grande influence sur la formation de la loi et sur son exécution. Les légistes sont pourtant obligés de céder au courant d'opinion publique qui les entraîne ; mais il est facile de trouver des indices de ce qu'ils feraient s'ils étaient libres. Les Américains, qui ont tant innové dans leurs lois politiques, n'ont introduit que de légers changements, et à grand-peine, dans leurs lois civiles, quoique plusieurs de ces lois répugnent fortement à leur état social. Cela vient de ce qu'en matière de droit civil la majorité est toujours obligée de s'en rapporter aux légistes ; et **les légistes américains, livrés à leur propre arbitre, n'innovent point.**

C'est une chose fort singulière pour un Français que d'entendre les plaintes qui s'élèvent, aux États-Unis, contre l'esprit stationnaire et les préjugés des légistes en faveur de ce qui est établi.

L'influence de l'esprit légiste s'étend plus loin encore que les limites précises que je viens de tracer.

Il n'est presque pas de question politique, aux États-Unis, qui ne se résolve tôt ou tard en question judiciaire. De là, l'obligation où se trouvent les partis, dans leur polémique journalière, d'emprunter à la justice ses idées et son langage. La plupart des hommes publics étant, ou ayant d'ailleurs été des légistes, font passer dans le maniement des affaires les usages et le tour d'idées qui leur sont propres. Le jury achève d'y familiariser toutes les classes. La langue judiciaire devient ainsi, en quelque sorte, la langue vulgaire ; l'esprit légiste, né dans l'intérieur des écoles et des tribunaux, se répand donc peu à peu au-delà de leur enceinte ; il s'infiltré pour ainsi dire dans toute la société, il descend dans les derniers rangs, et le peuple tout entier finit par contracter une partie des habitudes et des goûts du magistrat.

Les légistes forment, aux États-Unis, une puissance qu'on redoute peu, qu'on aperçoit à peine, qui n'a point de bannière à elle, qui se plie avec flexibilité aux exigences du temps et se laisse aller sans résistance à tous les mouvements du corps social ; mais elle enveloppe la société tout entière, pénètre dans chacune des classes qui la composent, la travaille en secret, agit sans cesse sur elle à son insu et finit par la modeler suivant ses désirs.

Tocqueville, « De la démocratie en Amérique », Livre 1, deuxième partie, chapitre VIII, "De l'esprit légiste aux États-Unis, et comment il sert de contrepoids à la démocratie".
GF Flammarion, tome I, p 362 et s.



Nous sommes face à un véritable **conflit entre les multinationales et les États**. Ceux-ci ne sont plus maîtres de leurs décisions fondamentales, politiques, économiques et militaires à cause de multinationales qui ne dépendent d'aucun État. Elles opèrent sans assumer leurs responsabilités et ne sont contrôlées par aucun parlement ni par aucune instance représentative de l'intérêt général. En un mot, c'est la structure politique du monde qui est ébranlée. Les grandes entreprises multinationales nuisent aux intérêts des pays en voie de développement. Leurs activités asservissantes et incontrôlées nuisent aussi aux pays industrialisés où elles s'installent. Notre confiance en nous-mêmes renforce notre foi dans les grandes valeurs de l'humanité et nous assure que ces valeurs doivent prévaloir. Elles ne pourront être détruites !

Extrait du discours d'Allende (« el Chicho ») prononcé à l'ONU le 4 décembre 1972.

L'une des évidences morales les plus élémentaires est
le PRINCIPE D'UNIVERSALITÉ :
nous devons nous appliquer les mêmes critères qu'aux autres,
voire de plus exigeants.

Noam Chomsky, Les États manqués (2006).

Pour que je sache mon injustice
— **pour que j'entrevoie la possibilité de la justice —**
il faut une situation nouvelle :
il faut que quelqu'un me demande des comptes.

Emmanuel Lévinas

Il y a deux sortes de philosophes : les producteurs de mythes et les destructeurs de mythes. Les premiers sont les amis des puissants, des prêtres de toutes les sectes. Les seconds sont les grands amoureux de la liberté. Chacun son côté de barricade...

Michel Onfray.

L'idée que les pauvres puissent avoir des loisirs a toujours choqué les riches.

Bertrand Russel, Éloge de l'oisiveté (1935).

**L'ambition souvent fait accepter les fonctions les plus basses ;
c'est ainsi que l'on grimpe dans la même posture que l'on rampe.**

Jonathan Swift

Les libertés ne sont pas autre chose que des résistances.

Royer-Collard.

**C'est le propre des technologies de sécurité d'introduire
de l'insécurité pour les usagers au profit des tenants du pouvoir.**

Hervé Le Crosnier (2010).

Le pire des maux est que le pouvoir soit occupé par ceux qui l'ont voulu.

Platon, cité par Jacques Rancière.

Sur une planète dont les dimensions et les richesses sont finies, tout processus exponentiel ne peut qu'être éphémère. La croissance de la consommation est en réalité l'équivalent d'une drogue ; la première dose crée l'euphorie mais les suivantes mènent inévitablement à la catastrophe. Prétendre résoudre un problème, par exemple le chômage, par la croissance, s'est s'enfoncer délibérément dans une impasse.

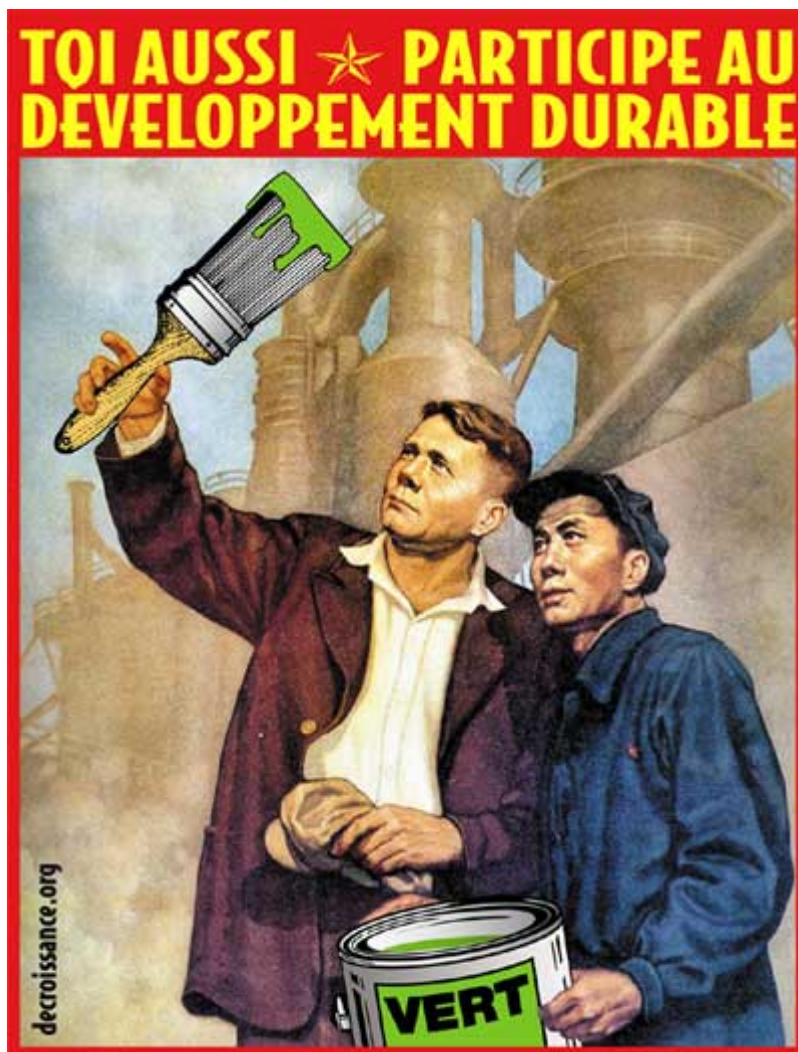
Albert Jacquard, Mon utopie (2006).

NOMMER, C'EST DÉVOILER.

BIEN FORMULER UN PROBLÈME,
C'EST L'AVOIR À MOITIÉ RÉGLÉ.

Oui, les imbéciles seront tôt ou tard séparés de leur argent.

J. K. Galbraith, Brève histoire de l'euphorie financière (1992).



Si les ménages sous-estiment le taux d'inflation effectif, ils seront enclins à offrir plus de travail, puisqu'ils surestiment le salaire réel proposé, ce qui les conduit à accepter des propositions d'emplois qu'ils refuseraient si leurs prévisions étaient correctes.

Milton Friedman.

Méditez donc longuement cet aveu scandaleux de l'idéologue des seigneurs féodaux modernes.

La pitié est souvent un sentiment de nos propres maux dans les maux d'autrui. C'est une habile prévoyance des malheurs où nous pouvons tomber ; nous donnons du secours aux autres pour les engager à nous en donner en de semblables occasions ; et ces services que nous leur rendons sont à proprement parler des biens que nous nous faisons à nous-mêmes par avance.

François de la Rochefoucauld, Maximes (1665).

**N'élaborez pas de stratégie commune
si vos voies divergent.**

Confucius [on y pense, bien sûr, à propos de l'Union européenne].

Cet homme est le plus riche dont les plaisirs sont les moins coûteux.

Henry David Thoreau (1817-1862).

**Les gens du monde ne se sont pas plutôt attroupés
qu'ils se croient en société.**

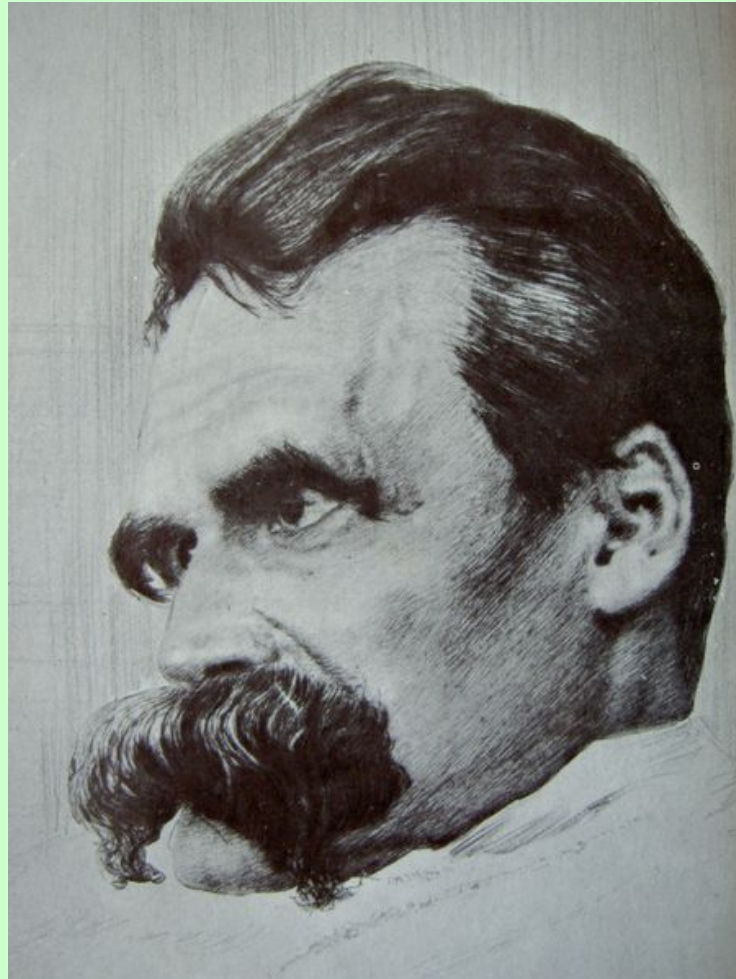
Sébastien-Roch, dit Nicolas de Chamfort (1740 – 1794).

L'économisme déresponsabilise et démobilise en annulant le politique et en imposant toute une série de fins [objectifs] indiscutées, la croissance maximale, l'impératif de compétitivité, l'impératif de productivité et, du même coup, un idéal humain, que l'on pourrait appeler **l'idéal F.M.I.** (Fonds Monétaire International).

Pierre Bourdieu (Le Monde Diplomatique, Manière de voir, n°72, 1997).

**Les hommes ont été considérés comme "libres"
pour pouvoir être jugés et punis,
— pour pouvoir être coupables.**

Friedrich Nietzsche, Le crépuscule des idoles (1888).



**Le fâcheux pouvoir qu'ont les mots de tenir à distance
les vérités les plus éclatantes.**

Marcel Aymé (1902 – 1967).

**Ne disons pas du mal du diable,
c'est peut-être l'homme d'affaires du bon dieu.**

Fontenelle (1657 – 1757).

**Les conquêtes sont aisées à faire,
parce qu'on les fait avec toutes ses forces ;
elles sont difficiles à conserver,
parce qu'on ne les défend qu'avec une partie de ses forces.**

*Charles de Montesquieu, Considérations sur les causes de la grandeur
des Romains et de leur décadence (1721).*

Le monde veut être trompé, alors trompons-le.

Pétrone (12 – 66).

**L'EXCÈS DE LIBERTÉ NE PEUT TOURNER
QU'EN EXCÈS DE SERVITUDE,**

**POUR UN PARTICULIER
AUSSI BIEN QUE POUR UN ÉTAT.**

PLATON, LA RÉPUBLIQUE (-389)

Les financiers soutiennent l'État
comme la corde soutient le pendu.

Voltaire.

Les marchands ont gagné :
ils ont colonisé notre imaginaire.

La pub fait taire.

Est-ce gratuitement que les papillons
ont d'aussi jolies couleurs ?

L'HORREUR EST HUMAINE.

Il vaut mieux subir l'injustice que la commettre.
Socrate.

IL DÉNUDA NOS CHIMÈRES.

Épithaphe sur la tombe de Diogène de Sinope.

Ce qui est simple est toujours faux.
Ce qui ne l'est pas est inutilisable.

Paul Valéry, Mauvaises pensées et autres.

**Les mots sont comme des maillots
pour l'esprit :**

**collants quand ils sont neufs,
ils flottent dès qu'ils ont servi.**

Pierre-Albert Birot.

Extrait (chapitre 1) — essentiel et passionnant — de
"100% Money" d'Irving Fisher (1935)
(traduction Nathanaël Faibis)

**Tous les citoyens devraient avoir lu, compris et mémorisé cette analyse,
cruciale pour le choix de société entre misère et prospérité.**

CHAPITRE I - UNE COURTE PRÉSENTATION

INTRODUCTION

Aux États-Unis, ainsi que dans quelques autres pays, la plupart de nos factures sont payées par chèque et non pas en espèces.

Quand une personne signe un chèque, elle paie avec ce qu'elle appelle « l'argent que j'ai à la banque » comme l'indique son solde bancaire sur le talon de son chéquier. La somme de tous les soldes sur tous les talons de la nation, c'est-à-dire tous les dépôts sur compte chèque, ou ce que nous pensons habituellement être « l'argent » reposant en banque *pouvant servir à payer par chèque*, constitue le principal moyen de paiement aux États-Unis. Je propose d'appeler cela « l'argent sur compte chèque » à distinguer des espèces ou « argent dans les poches ». L'argent dans les poches est le plus classique des deux. Il est visible et tangible tandis que l'argent sur compte chèque ne l'est pas. Sa prétention à être de l'argent et de s'échanger comme si c'était de l'argent réel vient du fait qu'il « représente » de l'argent réel et peut être converti à la demande en de l'argent réel en « encaissant » un chèque.

Cependant, la principale différence entre l'argent sur compte chèque et l'argent dans les poches est que ce dernier est un argent au porteur, accepté par toutes les mains, tandis que l'argent sur compte chèque nécessite la permission spéciale du bénéficiaire pour être transféré.

En 1926, une année représentative avant la grande dépression, l'argent sur compte chèque détenu par les habitants des États-Unis s'élevait à 22 milliards de dollars selon une estimation, alors qu'en dehors des banques et du trésor des États-Unis, l'argent sonnante, l'argent physique et au porteur dans les poches des gens et dans les caisses des commerçants ne représentait que moins de 4 milliards de dollars. Ensemble, les moyens d'échange du pays dans les mains du public s'élevaient à 26 milliards de dollars, 4 milliards circulant de main en main et 22 milliards circulant par chèque.

Beaucoup de gens s'imaginent que l'argent sur compte chèque est vraiment de l'argent et repose réellement en banque. Cela est bien sûr loin d'être vrai.

Que peut bien être alors ce mystérieux argent sur compte chèque que nous appelons de façon trompeuse notre « argent en banque » ? C'est simplement *la promesse des banques de fournir* de l'argent à leur déposant à la demande. Pour couvrir les 22 milliards d'argent sur compte chèque en 1926, les banques détenaient seulement 3 milliards d'argent réel dans leurs coffres. Les 19 milliards restant représentaient d'autres actifs que de l'argent ; des actifs tels des titres de créance et des obligations d'État ou d'entreprise.

En temps ordinaire, comme par exemple en 1926, ces 3 milliards étaient suffisants pour permettre aux banques de satisfaire les demandes en argent sonnante des déposants. Mais si *tous* les déposants avaient demandé de l'argent sonnante au même moment, même si elles auraient pu rassembler un certain montant d'argent sonnante en vendant leurs autres actifs, les banques n'auraient pas pu avoir assez d'argent pour satisfaire ces demandes pour la simple raison qu'il n'y avait pas assez d'argent sonnante dans tout le pays pour rassembler ces 22 milliards. Et si tous les déposants avaient demandé de l'or au même moment, il n'y aurait pas eu assez d'or dans le monde entier.

Entre 1926 et 1929, le montant des moyens de paiement a légèrement augmenté pour passer approximativement de 26 à 27 milliards, 23 d'argent sur compte chèque et 4 d'argent dans les poches.

Par contre, entre 1929 et 1933, le montant d'argent sur compte chèque a décru pour atteindre 15 milliards ce qui, avec les 5 milliards d'argent véritable présents dans les caisses et les poches, représentait en tout 20 milliards de moyen de paiement au lieu de 27 en 1929. La hausse de 26 à 27, c'était de l'inflation. La chute de 27 à 20 était de la déflation.

Les épisodes de boom et de dépression depuis 1926 sont en grande partie mis en lumière par ces trois chiffres, 26, 27 et 20 pour ces trois années 1926, 1929 et 1933.

Ces variations du volume monétaire furent en quelque sorte aggravées par l'évolution similaire de sa vélocité. En 1932 et 1933, par exemple, non seulement le volume d'argent en circulation était peu important mais sa circulation était lente. On peut même parler d'un phénomène répandu de thésaurisation.

Si on suppose que les montants d'argent en circulation pour 1929 et 1933 étaient respectivement 27 et 20 milliards et que chaque dollar ait changé respectivement de main 30 et 20 fois par année, la circulation totale serait pour 1929, $27 \times 30 =$ plus de 800 milliards de dollars et pour 1933, $20 \times 20 =$ 400 milliards de dollars.

Les principales variations de quantité de monnaie concernent les dépôts sur compte chèque. Les trois chiffres pour l'argent sur compte chèque sont comme nous l'avons dit 22,23,15 et pour l'argent dans les poches 4,4, 5. L'effondrement de la quantité d'argent sur compte chèque, notre principal moyen de paiement dont nous avons tous besoin pour faire des affaires, passant de 23 à 15 milliards, soit une disparition de 8 milliards, a été un des faits essentiels de cette dépression.

Cette baisse de 8 milliards du montant total d'argent sur compte chèque de la nation s'oppose à l'augmentation de 1 milliard (i.e. de 4 à 5) d'argent dans les poches. Le public a retiré ce milliard d'argent sonnante des banques et les banques pour fournir ce milliard supplémentaire ont dû détruire 8 milliards de crédit.

Peu de gens ont réalisé cette perte ou destruction de 8 milliards d'argent sur compte chèque et ce fait n'a été que rarement mentionné. Si 8 miles tous les 23 miles de voies ferrées avaient été détruits, cela aurait fait les gros titres des journaux. Cependant, un tel désastre aurait eu peu d'importance comparé à la destruction de 8 milliards des 23 milliards de notre principal moyen de paiement. Cette destruction de 8 milliards de dollars de ce que le public considérait comme leur argent a été la grande catastrophe qui a entraînée les deux principales tragédies de la grande dépression, le chômage et les faillites.

Ainsi, Les gens ont été forcés à subir ce sacrifice alors que cet argent n'aurait pas disparu si le système 100% ou de réserves intégrales avait été en place. Et si cela avait été le cas, comme nous le verrons au chapitre VII, il n'y aurait pas eu de grande dépression.

Cette destruction d'argent sur compte chèque n'était pas quelque chose de naturel et d'inévitable, cela était dû à un système défectueux.

Sous notre système actuel, les banques créent et détruisent de l'argent sur compte chèque en accordant ou en demandant le remboursement des prêts. Quand une banque m'accorde 1000\$ de crédit et rajoute 1000\$ à mon compte chèque, ces 1000\$ « d'argent que j'ai à la banque » sont nouveaux. Ils ont été fraîchement créés de toute pièce lorsque le prêt a été accordé et simplement ajoutés au talon de mon chéquier et aux livres de compte de la banque par un simple coup de stylo.

Comme nous l'avons précédemment indiqué, excepté sur ces écritures, cet « argent » n'a pas d'existence physique réelle. Quand plus tard, je rembourserai à la banque ces 1000\$, je les retirerai de mon compte chèque et un montant équivalent de moyen de paiement sera détruit par un simple coup de stylo du talon de mon chéquier et des livres de compte de la banque. Ainsi, ils disparaissent simultanément.

Par conséquent, nos moyens de paiement nationaux sont à la merci des transactions de prêt de la banque, et nos milliers de banque de dépôts sur compte chèque sont, dans les faits, comparables à d'irresponsables émetteurs de monnaie privés.

Ce qui pose problème, c'est le fait que la banque ne prête pas de l'argent mais simplement une promesse de fournir de l'argent à la demande, de l'argent qu'elle ne possède pas. Les banques peuvent construire à partir de leurs maigres réserves en argent sonnante une pyramide inversée de tels « crédits » c'est-à-dire d'argent sur compte chèque, dont le volume peut être augmenté ou réduit.

Il est évident qu'un tel système, aux bases fragiles et au sommet imposant, est dangereux. Il est dangereux pour les déposants, pour les banques et avant tout pour les millions d'innocents que forme le peuple. En particulier, quand la quantité d'argent décroît, le public est privé d'une partie de ses moyens de paiement essentiels grâce auxquels les biens peuvent être échangés.

Il y a dans la pratique peu de différence entre permettre aux banques d'émettre cet argent sur compte chèque utilisé comme moyen de paiement que de leur permettre d'émettre de la monnaie papier comme elles le firent durant l'épisode des « Wild Cat Bank Notes ». Ces deux pratiques sont fondamentalement aussi mauvaises.

Les dépôts bancaires sont l'équivalent moderne des billets de banque. Cependant, les dépôts peuvent être créés et détruits de façon invisible alors que les billets de banque doivent être imprimés et brûlés. Si 8 milliards de dollars de billet de banque avaient été brûlés entre 1929 et 1933, cet événement n'aurait guère pu passer inaperçu.

Comme le système de compte chèque, ou d'argent sur compte chèque, fondé principalement sur les prêts, confiné originellement à quelques pays s'est désormais étendu au monde entier, tous ses périls ne peuvent qu'avoir cru. En conséquence, les futurs booms et dépressions risquent d'être encore pires que ceux du passé sauf si le système est changé.

Les dangers et défauts du système actuel seront discutés plus en détail dans les prochains chapitres. Seules quelques lignes suffisent à exposer brièvement le remède proposé.

LA PROPOSITION

Donner le pouvoir au gouvernement, à travers une « Commission Monétaire » spécialement créée pour l'occasion, de transformer en argent sonnant suffisamment d'actifs de chaque banque commerciale pour que ses réserves atteignent 100% des dépôts sur compte chèque détenus. En d'autres mots, donner le pouvoir au gouvernement, à travers la Commission Monétaire, d'émettre cet argent et d'acheter avec celui-ci des obligations, titres de créance ou autres actifs détenus par les banques ou de prêter cet argent aux banques avec ces actifs comme garantie¹. Alors, tout argent chèque serait couvert par de l'argent véritable, de l'argent dans les poches.

Cette nouvelle monnaie (Monnaie de la Commission ou United States Notes) permettrait à tous les comptes chèque d'avoir une couverture intégrale en argent sonnant dans les réserves des banques. **Cette émission ni n'augmenterait ni ne ferait décroître le montant total de moyen de paiement dans le pays.** Une banque qui auparavant gardait 100 000 000\$ de dépôt sur compte chèque devait détenir légalement des réserves minimum de 10 000 000\$ d'argent sonnant (complétées par 90 000 000\$ d'actifs non monétaires). Elle enverrait ces 90 000 000\$ d'actifs non monétaires à la commission monétaire en échange de 90 000 000\$ en argent sonnant, portant ainsi à 100 000 000\$ ses réserves en argent sonnant, soit 100% des dépôts sur compte chèque.

Une fois cette substitution d'argent réel contre des actifs non monétaires terminée, les banques devraient maintenir de façon permanente des réserves en argent sonnant représentant 100% de leurs dépôts sur compte chèque. En d'autres mots, les dépôts sur compte chèque seraient réellement des dépôts, consistant en de l'argent sonnant détenu par la banque.

Ainsi, cette nouvelle monnaie serait *ligotée* aux réserves des banques par la nécessité légale de maintenir des réserves de 100%.

Le département gérant les comptes chèque de la banque deviendrait un simple entrepôt de stockage pour l'argent au porteur appartenant aux déposants et aurait une identité commerciale distincte en tant que banque de dépôt. **Il n'y aurait alors plus aucune distinction pratique entre les dépôts sur compte chèque et les réserves.** « L'argent que j'ai à la banque » comme indiqué par le talon de mon chéquier, serait vraiment de l'argent et serait vraiment à la banque (ou presque à portée de main). Les dépôts de la banque ne pourraient augmenter pour atteindre 125 000 000\$ seulement si l'argent sonnant qu'elle détient augmente également pour atteindre 125 000 000\$, c'est-à-dire en voyant ses déposants déposer 25 000 000\$ de plus d'argent sonnant en retirant autant d'argent de leurs poches ou de leurs caisses et en le mettant à la banque. Si le montant des dépôts décroissait, cela signifierait que les déposants auraient retiré une partie de l'argent entreposé, le retirant de la banque pour le mettre dans leurs poches ou dans leurs caisses. En aucun cas, il n'y aurait de changement dans le montant total en circulation.

Comme cette évolution vers un système de réserves intégrales retirerait des actifs rémunérés aux banques et les remplacerait par de l'argent sonnant non rémunéré, les banques compenseraient cette perte en facturant les services fournis aux déposants, ou grâce à d'autres modalités qui seront détaillées au chapitre IX.

AVANTAGES

Les avantages résultant de cette réforme pour le public incluraient ce qui suit :

1 Il n'y aurait pratiquement plus de panique bancaire et de ruée vers les banques commerciales.

Pour la bonne raison que l'intégralité de l'argent des déposants serait en permanence à la banque et disponible à leur guise. En pratique, moins d'argent serait retiré que sous le système actuel. Nous avons tous en mémoire ce déposant apeuré qui cria au guichetier de sa banque « Si vous n'avez pas mon argent, je le veux. Si vous l'avez, je n'en veux pas ».

2 Il y aurait beaucoup moins de faillites bancaires.

Pour la bonne raison que les principaux créateurs d'une banque commerciale et les mieux placés pour l'accuser à la faillite sont ses déposants, et ses déposants seraient contentés intégralement quoiqu'il arrive.

3 La dette du gouvernement serait substantiellement réduite.

Pour la bonne raison que la Commission Monétaire, qui représente le gouvernement, mettrait la main sur une grande partie des obligations d'État en cours.

4 Notre système monétaire serait simplifié.

Pour la bonne raison qu'il n'y aurait plus de distinction essentielle entre l'argent dans les poches et l'argent sur compte chèque. Tous nos moyens de paiement dans leur intégralité seraient de l'argent véritable.

5 L'activité bancaire serait simplifiée.

Aujourd'hui, il existe une confusion en ce qui concerne la propriété de l'argent. Quand l'argent est déposé sur un compte chèque, le déposant pense encore que cet argent est le sien alors que légalement, c'est celui de la banque. Le déposant ne détient pas d'argent à la banque, il est simplement un créancier de la banque en tant qu'entreprise privée. Une grande partie du « mystère » qui entoure l'activité bancaire disparaîtrait dès que les banques ne seraient plus autorisées à prêter l'argent de leurs clients alors que dans le même temps ces déposants utilisent cet argent comme *leur* argent en payant par chèque. « M. Dooley » le Will Rogers de son époque, mit en lumière l'absurdité de ce double usage de l'argent quand il décrivit un banquier comme « un homme qui prend soin de votre argent en le prêtant à ses amis »

Dans le futur, il y aurait une distinction claire entre les dépôts sur *compte chèque* et les dépôts sur *compte épargne*. L'argent placé dans un compte chèque appartiendrait au déposant, comme n'importe quel dépôt en *coffre* et ne serait rémunéré par aucun intérêt. L'argent placé dans un compte épargne aurait un statut identique à celui d'aujourd'hui. Ce dépôt appartiendrait sans équivoque à la banque. En échange de cet argent, la banque donnerait droit à un remboursement avec intérêt, mais n'octroierait *aucune possibilité de paiement par chèque*. Le déposant en épargne aurait simplement acheté un *investissement* à l'instar d'une obligation à intérêt et cet investissement ne nécessiterait pas des réserves intégrales en argent sonnante, pas plus que n'importe quel investissement en obligation ou en action.

Les réserves minimum légales pour les comptes épargnes n'ont pas nécessairement besoin d'être changées avec l'arrivée du nouveau système pour les dépôts sur compte chèque (même si un renforcement de ces réserves est désirable).

6 Les grandes inflations et déflations disparaîtraient.

Pour la bonne raison que les banques seraient privées de leur pouvoir actuel de créer de l'argent sur compte chèque et de le détruire. En effet, l'octroi de prêts n'augmenterait pas le montant total des moyens de paiement et la demande de remboursement des prêts n'en détruirait pas. Le volume d'argent sur compte chèque ne serait plus affecté en fonction de la croissance ou de la décroissance des sommes prêtées. L'argent sur compte chèque ferait partie intégrante de la monnaie véritable de la nation et le fait qu'il soit ou non prêté à quelqu'un n'aurait aucune répercussion sur son volume.

Même si tous les déposants devaient retirer tout leur argent au même moment ou devaient rembourser tous leurs prêts en même temps ou devaient tous faire défaut en même temps, le volume d'argent de la nation n'en serait pas affecté. Cet argent serait juste redistribué. Ce total serait contrôlé par son seul émetteur, la commission monétaire (qui pourrait aussi se voir donner des pouvoirs en ce qui concerne la thésaurisation et la vélocité, si cela est désiré).

7 Les épisodes de boom et de dépressions seraient grandement atténués.

Pour la bonne raison qu'ils sont principalement dus aux inflations et déflations.

8 Le contrôle de l'industrie par les banques cesserait quasiment.

Pour la bonne raison que c'est seulement en temps de dépression que les industries peuvent en général tomber dans entre les mains des banquiers.

De ces 8 avantages, les deux premiers s'appliqueraient principalement aux États-Unis, le pays des ruées vers les banques et des faillites bancaires. Les 6 autres s'appliqueraient à tous les pays ayant un système de dépôt sur compte chèque. **Les avantages 6 et 7 sont de loin les plus importants**, i.e. la fin de l'inflation ou de la déflation de nos moyens de paiement et de ce fait l'atténuation des épisodes de booms et de dépressions en général et la fin des épisodes de grands booms et de grandes dépressions en particulier.

OBJECTIONS

Naturellement, une idée nouvelle ou qui le semble, comme celle d'un système de réserves intégrales, devrait provoquer des huées de critique.

Les questions qui viendront le plus probablement à l'esprit de ceux qui ont des doutes à propos du système de réserve intégrale sont :

1 La transition vers le système 100%, le rachat des actifs par de l'argent nouvellement créé, n'augmenterait-il pas immédiatement et très fortement le montant des moyens de paiement en circulation au sein du pays?

Pas du moindre dollar. Il rendrait simplement l'argent dans les poches et l'argent sur compte chèque entièrement convertibles en changeant les dépôts existant constitués de monnaie imaginaire en dépôts constitués d'argent véritable.

Après la transition (et après que le degré prescrit de reflation ait été atteint²), la Commission Monétaire pourrait augmenter la quantité de monnaie en achetant des obligations et pourrait la faire décroître en vendant des obligations, étant restreinte dans chaque cas par l'obligation de maintenir les prix ou la valeur du dollar au niveau prescrit avec une précision raisonnable.

Il est cependant intéressant de noter que le maintien de réserves de 100% et le maintien d'un niveau des prix sont des problèmes distincts et indépendants.

2 Y aurait-il des actifs de valeur « couvrant » le nouvel argent ?

Le jour suivant l'adoption du système de réserves intégrales, le nouvel argent émis transférable par chèque serait couvert par exactement les mêmes actifs, en grande majorité des obligations d'État, qui couvriraient l'argent sur compte chèque le jour précédent, mais ces obligations seraient désormais en la possession de la Commission Monétaire.

L'idée selon laquelle il faut que toute monnaie ou dépôt soit couvert des titres comme garantie contre une inflation galopante est traditionnelle. Sous le système actuel (que nous allons appeler, par opposition, système 10%), dès que le déposant craint que son dépôt ne puisse lui être fourni en argent dans les poches, la banque peut (théoriquement) vendre des titres contre de l'argent pour rembourser ses clients paniques. Très bien. Sous le système 100%, la monnaie serait couverte précisément par les mêmes titres et il serait aussi aisé de vendre ces titres. Mais en plus, il y aurait le crédit du gouvernement des États-Unis. En conclusion, il n'y aurait plus de déposants paniques, craignant de ne pas pouvoir convertir leur dépôt en argent sonnante.

3 L'étalon or serait-il abandonné ?

Ni plus ni moins qu'il ne l'est aujourd'hui! L'or pourrait avoir exactement le même rôle que le sien aujourd'hui, son prix fixé par le gouvernement et son utilisation confinée principalement aux règlements internationaux.

De plus, un retour au type d'étalon or que nous avons avant 1933 pourrait, si on le désire, être effectué aussi facilement sous un système 100% que ce ne l'est actuellement. En réalité, sous le système 100%, il est probable que notre vieil étalon or, s'il était restauré, fonctionnerait tel que cela était voulu au départ.

4 Comment les banques trouveraient-elles de l'argent à prêter ?

Juste comme elles le font habituellement aujourd'hui, à savoir : (1) en prêtant leur propre argent (leur capital), (2) en prêtant l'argent qu'elles reçoivent de leur client et placé sur des comptes épargne (ne pouvant pas être utilisé pour payer par chèque), (3) en prêtant l'argent remboursé sur les prêts échus.

Sur le long terme, il y aurait probablement beaucoup plus d'argent à prêter, car il y aurait plus d'épargne créée et donc disponible à prêter. Mais ici une telle expansion des prêts, une expansion naturelle provoquée par une expansion de l'épargne, n'impliquerait pas nécessairement une quelconque augmentation de la monnaie en circulation.⁴

La seule nouvelle limitation du crédit bancaire serait une limitation saine. Aucune somme ne pourrait être prêtée s'il n'y a pas d'argent disponible à prêter. Ainsi, Les banques ne pourraient plus *surprêter* en créant de l'argent à partir de rien de manière à créer de l'inflation et un boom.

En plus des trois sources de fonds prêtables citées précédemment (capital de la banque, épargne, et remboursement), il sera possible pour la commission monétaire de créer de l'argent et de le transmettre aux banques en rachetant des obligations. Cependant, l'émission de nouvelle monnaie serait restreinte par l'obligation fondamentale d'empêcher une hausse des prix au dessus d'un certain niveau prescrit, mesuré par un indice des prix convenable.

5 Les banquiers seraient-ils pénalisés ?

Au contraire :

(a) Ils partageraient les bienfaits globaux dont tirerait la nation d'un système monétaire plus solide et d'une prospérité retrouvée. En particulier, ils recevraient plus de dépôts sur les comptes épargnes.

(b) Ils seraient dédommagés (en facturant leurs services ou autrement) de toute perte de profit due à la mise en place de réserves intégrales.

(3) Les banques seraient pratiquement libérées du risque de futures paniques bancaires et de faillites.

Les banquiers n'oublieront pas de sitôt ce qu'ils ont subi lors de la course à la liquidité des années 1931-33, chacun pour soi et les derniers sont démunis. Un tel mouvement de foule serait impossible sous le système 100% car une liquidité de 100% serait assurée à tout moment par chaque banque séparément, indépendamment de ce que font les autres banques.

6 Ce plan consisterait-il en une nationalisation de la monnaie et des banques ?

De la monnaie, oui. De l'activité bancaire, non.

EN CONCLUSION

La proposition d'un système de réserves intégrales est tout sauf radicale. Ce qui est demandé, en principe, est un retour depuis l'extravagant et ruineux système d'aujourd'hui consistant à prêter le même argent 8 à 10 fois au bon vieux système de dépôt en coffre des orfèvres, avant qu'ils ne se mettent de manière inappropriée à prêter l'argent qu'on leur avait remis pour être mis en coffre. C'est cet abus de confiance qui, après avoir été accepté comme une pratique standard, nous a progressivement amené vers le système de dépôt bancaire moderne. Du point de vue politique cela reste un abus. Ce n'est désormais plus un abus de confiance, mais ce sont les fonctions initiales des prêts et des dépôts qui sont abusées.

L'Angleterre a effectué une réforme et un retour partiel au système de réserves intégrales des orfèvres quand, il y a presque un siècle, le Bank Act a été voté requérant des réserves intégrales pour tous les billets de la Banque d'Angleterre émis au-delà d'une certaine limite (et également pour les billets de toutes les autres banques émettrices qui existaient à cette époque).

Le professeur Frank D. Graham de Princeton, dans une déclaration favorable à ce plan de réserves intégrales, a dit du président Adams qu'il « dénonçait l'émission de billets par des banques privées comme une fraude à rencontre du public. Il était soutenu sur ce point par toutes les forces conservatrices de son temps. »

En conclusion, pourquoi continuer à pratiquement déléguer aux banques en l'échange de rien une prérogative du gouvernement ? Cette prérogative est définie comme il suit par la constitution des États-Unis (Article 1, section 8) : « Le congrès aura le pouvoir [...] de frapper la monnaie et de réguler la valeur de celle-ci ». On peut pratiquement dire, voire dire avec certitude, que toutes les banques de dépôt sur compte chèque frappent la monnaie et ces banques, dans leur ensemble, régulent, contrôlent ou influencent la valeur de celle-ci.

Les défenseurs du système monétaire actuel ne peuvent honnêtement prétendre que sous le joug d'une foule de petits centres d'émission monétaire privés, le système a bien fonctionné. Si c'était le cas, nous n'aurions pas vu disparaître 8 milliards de dollars sur 23 de nos comptes chèque.

Si nos banquiers veulent continuer à commercialiser la fonction essentielle de l'industrie bancaire, le prêt, ce qu'ils peuvent effectuer mieux que le gouvernement, ils doivent être prêts à abandonner la fonction d'émission monétaire qu'ils ne peuvent effectuer aussi bien que le gouvernement. S'ils arrivent à concevoir cela et pour une fois disent « oui » au lieu de « non » à ce qui semble peut-être pour eux une proposition nouvelle, il n'y aura probablement plus d'opposition importante à ce projet.

(...)

Notes

1 En pratique, cela pourrait être en grande partie des « crédits » sur les comptes de la Commission tant que la Commission se tient prêt à fournir cet argent à la demande, car très peu d'argent tangible serait demandé aux banques, encore moins qu'aujourd'hui.

2 Voir le chapitre VI.

3 NDT : L'étalon-or avait été abandonné en 1933 aux États-Unis, soit deux ans avant la première publication de cet ouvrage.

4 Voir Chapitre V

(Fin du chapitre 1 de 100% Money de Irving Fisher (1935), traduit par Nathanaël Faibis).

Le conflit social mis à nu

(...) le déficit ne sera réduit que par annulation des défiscalisations ou par une régression inouïe de l'État social – et voilà l'os de la « situation difficile » : les possédants (inclus le capital) vs. le reste du corps social.

Pour arranger le tout, cette gigantomachie prend place sous la pression et le regard des marchés financiers – dont on sait à qui va la préférence.

On connaît donc déjà la fin de l'histoire et le sens de l'arbitrage que rendront les « finances publiques », cette impersonnalisation de gouvernements devenus depuis trois décennies les ingénieurs de la restauration à l'usage des possédants.

Frédéric Lordon,

[La dette publique, ou la reconquista des possédants](#) (2010)

- Pourquoi les requins n'attaquent-ils pas les économistes ?
- Courtoisie professionnelle.

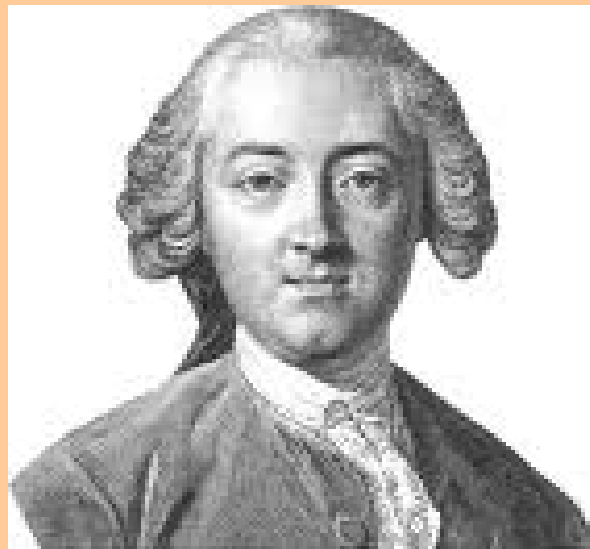
**Quand la loi n'est pas juste,
la justice doit passer avant la loi.**

En résumé, une société hiérarchisée n'était possible que sur la base de la pauvreté et de l'ignorance.

Eric Blair dit George Orwell (1903-1950)

La discipline n'est pour ainsi dire que l'art d'inspirer aux soldats plus de peur de leurs officiers que des ennemis.

Claude-Adrien Helvétius, De l'esprit (1758)



***Pour aimer quoi que ce soit,
il faut prendre conscience qu'on pourrait le perdre.***

G. K. Chesterton (1874 – 1936), Le paradoxe ambulant

Dans les coffres-forts de la bande
Ce qu'il a créé s'est fondu.

En décrétant qu'on le lui rende
Le peuple ne veut que son dû.

Eugène Pottier, L'Internationale (1871)

Les criminels de paix tuent leur prochain : pour la société, ce sont des salauds.
Les criminels de guerre tuent leurs lointains : pour la société, ce sont des héros.
D'après Jacques Prévert.

**Où ils font un désert,
ils l'appellent la paix.**

Tacite, Vie d'Agricola (30).

**Je déplore le sort de l'humanité d'être, pour ainsi dire,
en d'aussi mauvaises mains que les siennes.**

Julien Offray de La Mettrie (1709-1751), Œuvres philosophiques.

**L'homme est un poulet à deux pieds sans plumes, vaniteux et cruel, qui
descend des bactéries et qui y retourne après avoir saccagé le poulailler.**

Yves Paccalet, L'humanité disparaîtra, bon débarras ! (2006)

Lisez d'abord les meilleurs des livres,
de peur de ne les lire jamais.

Chaque génération se gausse des anciennes modes,
mais suit religieusement les nouvelles.

C'est une question intéressante de savoir combien de temps
les hommes conserveraient leurs **rangs** respectifs
si on leur enlevait leurs **vêtements**.

Henry David Thoreau (1817-1862)



La politique est l'ombre que les grandes entreprises projettent sur la société.

John Dewey, cité par Noam Chomsky.

Que de choses il faut ignorer pour agir !

Paul Valéry.

**Sans différences
pas d'harmonie.**

Les désagréments, comme je l'ai dit, ne sont qu'un aspect, le plus dénué d'imagination et le plus accessoire, d'une situation véritablement romantique. Une aventure n'est qu'un désagrément vu sous un bon jour. Un désagrément n'est qu'une aventure vue sous un mauvais jour.

G. K. Chesterton (1874 – 1936), Le paradoxe ambulant

**Un arbre qui tombe
fait plus de bruit que
la forêt qui pousse.**

Proverbe africain.

**Nous devons préserver notre fragilité
parce qu'elle nous rapproche les uns des autres,
alors que la force nous éloigne.**

Jean-Claude Carrière.

Des services qu'on rend on jouit le premier.

Claude Henri de Fuzée, abbé de Voisenon (1708-1776)

**L'éducation ne doit pas être vue comme quelque chose qui remplit un vase
avec de l'eau, mais plutôt comme aider une fleur à pousser selon sa nature.**

Bertrand Russel, paraphrasé par Noam Chomsky.

La fureur n'est en aucune façon une réaction automatique en face de la misère et de la souffrance en tant que telle ; **personne ne se met en fureur devant une maladie incurable ou un tremblement de terre, ou en face de conditions sociales qu'il paraît impossible de modifier.** C'est seulement au cas où l'on a de bonnes raisons de croire que ces conditions pourraient être changées, et qu'elles ne le sont pas, que la fureur éclate. Nous ne manifestons une réaction de fureur que lorsque notre sens de la justice est bafoué ; cette réaction ne se produit nullement parce que nous avons le sentiment d'être personnellement victime de l'injustice, comme peut le prouver toute l'histoire des révolutions, où le mouvement commença à l'initiative de membres des classes supérieures qui conduisit à la révolte des opprimés et des misérables.

Hannah Arendt, Crises of the Republic, 1969

Pour nos combats de demain, pour un monde plus libre, plus juste, plus égalitaire, plus fraternel et solidaire, **nous devons maintenir vivante la mémoire de nos luttes.**

Gunter Holzmann

Pour que les affaires de la société puissent aller, **il faut que l'argent ait un prix... Jamais les usures n'ont été si effroyables que lorsque l'intérêt a été prohibé.**

S'il faut que l'argent ait un prix, il faut aussi que ce prix soit **peu considérable**. L'intérêt modéré de l'argent encourage toutes les entreprises utiles.

Portalès, « Discours préliminaire sur le projet de Code civil »

L'effort d'unir **sagesse et pouvoir** aboutit rarement et seulement très brièvement.

L'homme évite habituellement d'accorder de l'intelligence à autrui, sauf quand par hasard il s'agit d'un ennemi.

Peu d'êtres sont capables d'exprimer posément une opinion différente des préjugés de leur milieu. La plupart des êtres sont même incapables d'arriver à formuler de telles opinions.

La majorité des imbéciles reste invincible et satisfaite en toute circonstance. La terreur provoquée par leur tyrannie se dissipe simplement par leur divertissement et leur inconséquence.

Pour être un membre irréprochable parmi une communauté de moutons, il faut avant toute chose être soi-même un mouton.

Les contrastes et les contradictions peuvent coexister en permanence dans une tête, sans déclencher nul conflit. Cette évidence bouleverse et détruit tout système politique pessimiste ou optimiste.

*Albert Einstein,
Comment je vois le monde, Aphorismes pour Léo Baeck (1934).*

**Nous avons conquis le suffrage universel,
il nous reste à conquérir la souveraineté populaire.**

Jean Jaurès

La faveur est la grande divinité des Français.

Montesquieu, Lettres persanes.

C'est lorsqu'on a frotté les uns contre les autres, noms, définitions, visions, sensations, qu'on a discuté dans les discussions à l'amiable, où l'envie ne dicte ni les questions ni les réponses, qu'éclate et encore à grand'peine, la lumière de la sagesse et de l'intelligence.

Platon.

**Ils ne se servent de la pensée que pour autoriser leurs injustices
et n'emploient les paroles que pour déguiser leurs pensées.**

Voltaire, Dialogue, le Chapon et la Poularde (1763).



La vraie démocratie ne viendra pas de la prise de pouvoir par quelques uns, mais du pouvoir que tous auront de s'opposer aux abus de pouvoir.

Gandhi.

De la **classe de loisir** (c'est-à-dire possédante et non industrielle) aux opérations économiques, la relation est d'ordre pécuniaire ; elle n'est pas de production, mais d'acquisition ; elle n'est pas de service utile, mais d'exploitation. Indirectement, sa fonction économique peut fort bien être de la plus haute importance dans la marche de la vie économique ; et l'on ne cherche pas le moins du monde à rabaisser ici la fonction économique de la classe possédante ou des capitaines d'industrie. On entend seulement attirer l'attention sur la nature du rapport de ces classes avec le processus industriel et les institutions économiques. **Leur fonction est parasitaire ; leur affaire est de détourner à leur usage toute la substance possible, et de retenir par devers elles tout ce qui est entre leurs mains. Ce principe de parasitisme (ou cette habitude de se donner les choses en proie) a veillé sur la croissance des conventions qui régissent le monde des affaires ; il y a opéré sa sélection. Ce sont là des conventions de propriété, des dérivés plus ou moins lointains de l'ancienne culture prédatrice.**

Thorstein Veblen, Théorie de la classe des loisirs (1899), p. 137.

Peut-on borner le domaine d'intervention du peuple ?

Rien ne justifie une réponse positive si ce n'est un doute de mauvais aloi, sur la capacité de celui ci.

Michèle Guillaume-Ofnung,

Professeur de Droit, auteur du livre "Le référendum" chez Que sais-je ?

Sire, taxons les pauvres : ils sont les plus nombreux.
Colbert, argentier de Louis XIV.

**La révolution, c'est comme le vaccin :
de temps en temps, il faut des rappels.**

Docteur Christian SADEK, Médecin généraliste (2010).

Plus il y a d'interdits dans le monde, et plus l'esprit du peuple s'appauvrit.
Plus on publie de lois et de décrets et plus il y a de voleurs et de brigands.

Lao Tseu.

Un homme meurt chaque fois que l'un d'entre nous se tait devant la tyrannie.
Wole Soyinka, prix Nobel de littérature.

L'excentricité et la force de caractère marchent toujours de pair.
Ce qui marque bien le principal danger de notre époque,
c'est de voir si peu d'hommes oser être excentriques.

John Stuart Mill.



Descendre dans la rue, c'est sortir de l'ordinaire.
Daniel Mermet.

**Je ne veux pas que l'autre soit le même,
je veux que l'autre soit autre.**

Charles Péguy.

**C'est pas la rue qui gouverne...
... mais presque.**
Daniel Mermet.

L'éducation de masse fut conçue pour transformer les fermiers indépendants en **instruments de production dociles et passifs**. C'était son premier objectif. Et ne pensez pas que les gens n'étaient pas au courant. Ils le savaient et l'ont combattu. Il y eut beaucoup de résistance à l'éducation de masse pour cette raison. C'était aussi compris par les élites. Emerson a dit une fois quelque chose sur la façon dont on les éduque pour les empêcher de nous sauter à la gorge. Si vous ne les éduquez pas, ce qu'on appelle l'« éducation », ils vont prendre le contrôle — « ils » étant ce qu'Alexander Hamilton appelait la « grande Bête », c'est-à-dire le peuple. La poussée anti-démocratique de l'opinion dans ce qui est appelé les sociétés démocratiques est tout bonnement féroce.

Noam Chomsky.



Le MOUTRUCHE, croisement entre un mouton et une autruche
(sur une idée de Mickaël, réalisé avec Kim et Arlette).



<http://www.fakirpresse.info/articles/336/partage-de-la-valeur-ajoutee-le-hold-up-tranquille.html>

**Le langage politique est conçu pour donner aux mensonges
des airs de vérité, rendre le meurtre respectable,
et faire passer pour solide ce qui n'est que du vent.**

George Orwell.

**Le bons sens est partout,
excepté au sommet.**

Alain, 10 janvier 1931.

Je n'aime pas les veaux gras primés de concours agricoles ;
j'aime les vieux loups intraitables.

Le chaos est l'aliment dont est gourmand l'estomac de la pensée.

De même que l'attrait des ébats sexuels se voit augmenté par les interdits sociaux qui le concernent, **le ressort de la contestation** prend aliment à **la fermeté de l'ordre établi** et sa tension baisse où l'ordre établi perd de sa consistance.

Il faut aux nageurs de l'eau qu'ils doivent brasser.

La production d'art est un champ donné à l'esprit de caprice.
Rien n'est plus dommageable à l'esprit de caprice que son assujettissement à une raison d'État, son administration par la collectivité, qui implique son contrôle et son orientation.

Au contraire de nourrir le grouillement primordial, l'humus fécond dont naissent les mille fleurs, la propagande culturelle le stérilise, elle plante à sa place quatre hortensias de papier teint de sa fabrication, dont elle est très fière, et désherbe bien soigneusement tout autour.

Jean Dubuffet, Asphyxiante culture.



Il faut bien le savoir, on ne peut pas mener contre la presse une guerre médiatique. S'y essaie-t-on, on se trouve à peu près dans la situation d'une armée qui n'aurait d'autres munitions que celles que l'ennemi lui envoie pour donner l'illusion qu'il y a une vraie guerre, à la loyale. Il serait trop peu dire que l'adversaire a le choix des armes : il en dispose seul. Il dispose seul du choix du terrain, il dispose seul du choix du moment. Il dispose entièrement de vous. Vous n'êtes qu'une marionnette entre ses mains, qu'il revêt du costume ou de l'uniforme de son choix, et qu'il agite un peu de temps en temps, pour donner au public l'illusion que son pouvoir n'est pas absolu.

Tout livre doit hurler à son lecteur : ne compte pour me connaître que sur toi. Ne me juge qu'avec tes propres yeux, et ton propre esprit. Cherche-moi par toi-même et cherche par toi-même les livres qui me suivront, comme ceux qui m'ont précédé. Ne m'oublie pas. N'oublie pas que je ne vis que par toi, et que tout est fait pour nous séparer. Ne compte pas sur le journalisme pour te parler de moi. À mon sujet ne fais confiance ni à son silence, ni à sa parole. Souviens-toi que nous sommes en guerre, lui et moi. Souviens-toi que nous sommes en guerre. Souviens-toi qu'il occupe entièrement le pays. Ne m'oublie pas. N'oublie pas mes frères. Souviens-toi que nous serons de plus en plus difficiles à trouver, selon toute vraisemblance - de moins en moins visibles, de plus en plus entourés de silence. Souviens-toi que nous prenons le maquis, eux et moi, et que nous retournons à la nuit, dont nous ne sommes sortis qu'un moment, deux ou trois siècles.

Renaud Camus, Corbeaux (2000).

Si la poésie est inadmissible ou peut paraître telle, après les camps de la mort, c'est que toute parole est passée par la bouche des bourreaux. C'est que toute idée de la beauté classique, ou toute idée classique de la beauté, fut aussi leur idée et aussi leur beauté. C'est qu'ils ont interprété mieux que quiconque non seulement Wagner ou Richard Strauss, mais aussi Mozart et Schubert. C'est qu'ils ont porté aux nues non seulement Nietzsche ou Carl Schmitt mais Rilke, et Goethe lui-même, et jusqu'à Hölderlin. **C'est que notre humanité — voici l'inhabitable, pour la pensée, et ce qui la rend impensable — est la même que la leur. C'est que les gardiens des camps étaient d'excellents pères de famille, de parfaits camarades, des maris comme les autres :** Boltanski nous les montre à la taverne, ou bien en famille, tout souriants près de l'arbre de Noël, le petit dernier dans les bras. C'est que le sens a construit les camps, aligné vers eux les voies ferrées, trouvé la formule meurtrière des gaz, justifié l'injustifiable, et pendant ce temps composé des poèmes, écrit des opéras, organisé des expositions d'art. **C'est que tout sens est compromis, que toute image est souillée, que toute beauté est salie, que tout être a honte de se montrer.**

Renaud Camus, Discours de Flaran, P.O.L, 1997.

Ne compte que le livre qui est planté comme un couteau dans le cœur du lecteur.
Cioran, Cahiers.

Nul ne ment autant qu'un homme indigné.
Nietzsche.

Si quelqu'un peut me convaincre et me prouver que je pense ou que j'agis mal, je serai heureux de me corriger. Car je cherche la vérité, qui n'a jamais porté dommage à personne. Mais il se nuit, celui qui persiste en son erreur et en son ignorance.

Marc-Aurèle (121-180), Pensées pour moi-même.

Tant que les richesses de l'État se trouvent bornées à son territoire, et que les terres sont partagées à peu près également entre ses habitants, chacun a les mêmes besoins et les mêmes moyens de les satisfaire ; or les citoyens, ayant entr'eux les mêmes rapports, sont presque indépendant les uns des autres : position la plus heureuse pour jouir de toute la liberté, dont un gouvernement soit susceptible.

Mais lorsque par une suite de rapines et de brigandages, par l'avarice des uns et la prodigalité des autres, les fonds de terre sont passés en peu de mains, ces rapports changent nécessairement : les richesses, cette voie sourde d'acquérir la puissance, en deviennent une infaillible de servitude ; bientôt la classe des citoyens indépendant s'évanouit, et l'État ne contient plus que des maîtres et des sujets.

Les riches cherchant à jouir, et les pauvres à subsister, les arts s'introduisent pour leurs besoins mutuels, et les indigents ne sont plus que des instruments du luxe des favoris de la fortune.

Amollis par des professions sédentaires et le luxe des villes, les artisans, les artistes et les marchands, avides de gain, deviennent de vils intrigants, dont l'unique étude est de flatter les passions des riches, de mentir, de tromper ; et comme ils peuvent jouir partout des fruits de leur industrie, ils n'ont plus de patrie.

À mesure que la population s'accroît, les moyens de subsistance deviennent moins faciles, et bientôt l'État n'est plus composé que d'une vile populace, que quelques hommes puissants tiennent sous le joug.

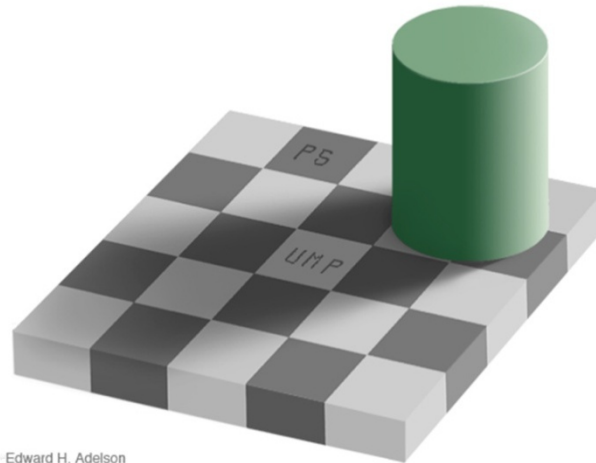
Aussi n'est-ce que chez les nations qui eurent la sagesse de prévenir les funestes effets du luxe, en s'opposant à l'introduction des richesses et en bornant la fortune des citoyens, que l'État conserva si longtemps la vigueur de la jeunesse.

Jean-Paul Marat, Les chaînes de l'esclavage (1774).

Les divagations collectives des marchés, jusqu'à l'hystérie, donnent l'effroyable spectacle d'un groupe de tarés auxquels ont été remises les clés de la vie financière des États.

Frédéric Lordon.

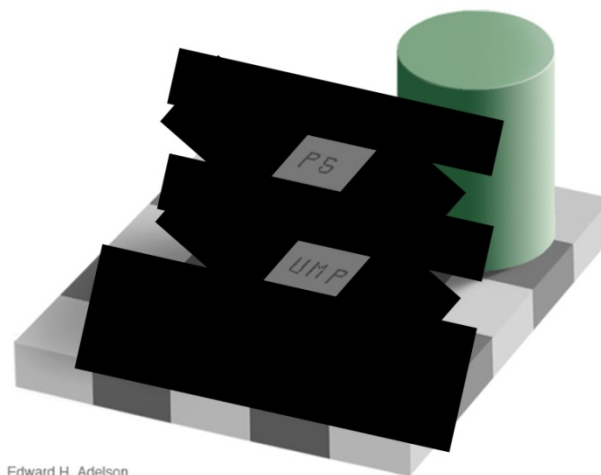
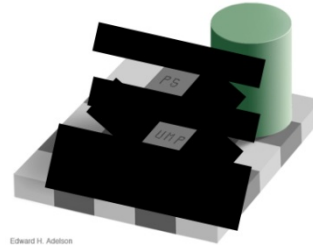
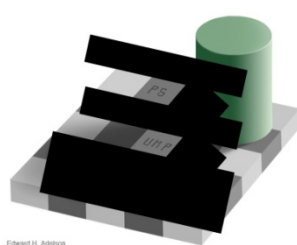
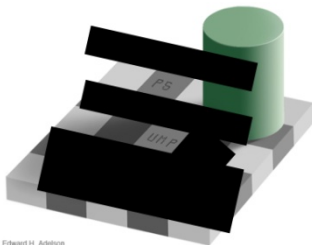
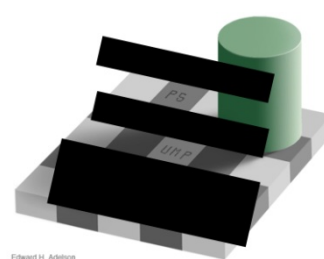
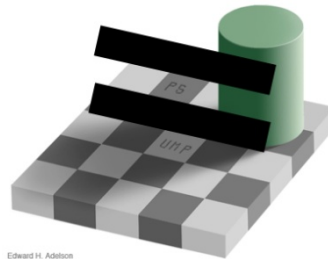
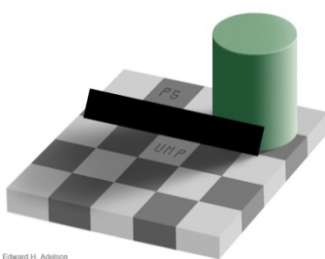
Échiquier politique trompeur, démonstration :



Ressentez-vous une différence de couleur entre l'affichage du PS et celui de l'UMP ?

Vraiment ? Vérifiez encore une fois...

Voyez plutôt ci-après (sans truchage, vous pouvez masquer vous-même l'environnement sur l'original) :



Voyez l'explication, au format *PowerPoint* :

<http://etienne.chouard.free.fr/Europe/EchiquierPolitiqueTrompeur.pps>

« Quand, dans la société primitive, l'économique se laisse repérer comme champ autonome et défini, quand l'activité de production devient travail aliéné, comptabilisé et imposé par ceux qui vont jouir des fruits de ce travail, c'est que la société n'est plus primitive, c'est qu'elle est devenue une société divisée en dominants et dominés, en maîtres et sujets, c'est qu'elle a cessé d'exorciser ce qui est destiné à la tuer : le pouvoir et le respect du pouvoir.

La division majeure de la société, celle qui fonde toutes les autres, y compris sans doute la division du travail, c'est la nouvelle disposition verticale entre la base et le sommet, c'est la grande coupure politique entre détenteurs de la force, qu'elle soit guerrière ou religieuse, et assujettis à cette force.

La relation politique de pouvoir précède et fonde la relation économique d'exploitation. Avant d'être économique, l'aliénation est politique, le pouvoir est avant le travail, l'économique est une dérive du politique, l'émergence de l'État détermine l'apparition des classes. »

Pierre Clastres, La société contre l'État, 1974.



Francis Hallé, La condition tropicale (Actes Sud, 2010)

La société est tenue de rendre la vie commode à tous.

BOSSUET.

Le soulagement des hommes souffrants est le devoir de tous et l'affaire de tous.

TURGOT.

- D'où vient la misère du peuple, dans tous les temps et dans tous les pays, et quelle en est la source ?
- C'est le pouvoir qu'ont les propriétaires de ne donner, en échange d'un travail qui leur est agréable, que le plus petit salaire possible.

NECKER.

Le plus mal ordonné de tous les États serait celui où une classe entière de citoyens saurait consommer la meilleure partie du produit sans avoir concouru en rien à le faire naître.

SIEYÈS.

Dans l'origine, les rois et les princes furent tous de simples chefs de brigands.

Jean-Paul Marat, Les chaînes de l'esclavage (1774).

Chacun commande partout où il en a le pouvoir.

Des Athéniens réalistes, signalés par Simone Weil.

L'action humaine n'a pas d'autre règle ou limite que les obstacles.

Des Athéniens réalistes, signalés par Simone Weil.

C'est une expérience éternelle que **tout homme qui a du pouvoir est porté à en abuser ; il va jusqu'à ce qu'il trouve des limites.**

Qui le dirait ! la vertu même a besoin de limites.

Montesquieu.

La puissance va toujours au bout de ce qu'elle peut.

Frédéric Lordon.

**Les Grecs définissaient admirablement la justice
par le consentement mutuel.**

**Le consentement est essentiel à l'obéissance
comme à l'amour.**

Simone Weill.

LUTTONS-NOUS POUR LA JUSTICE ?

« L'examen de ce qui est juste, on l'accomplit seulement quand il y a nécessité égale de part et d'autre. Là où il y a un fort et un faible, le possible est exécuté par le premier et accepté par le second. »

Ainsi parlent dans Thucydide des Athéniens venus porter un ultimatum à la malheureuse petite cité de Mélos.

Ils ajoutent : « À l'égard des dieux nous avons la croyance, à l'égard des hommes la certitude, que toujours, par une nécessité de la nature, **chacun commande partout où il en a le pouvoir.** »

Ils ont ainsi exprimé en deux phrases la totalité de la politique **réaliste**. Seuls les Grecs de cette époque ont su concevoir **le mal** avec cette lucidité merveilleuse. Ils n'aimaient plus le bien, mais leurs pères, qui l'avaient aimé, leur en avaient transmis la lumière. Ils s'en servaient pour connaître la vérité du mal. Les hommes n'étaient pas encore entrés dans le mensonge. C'est pourquoi ce ne furent pas les Athéniens, mais les Romains, qui fondèrent un Empire.

Ces deux phrases sont de celles qui choquent les bonnes âmes. Mais tant qu'un homme n'en a pas éprouvé la vérité dans la chair, le sang et l'âme tout entière, il ne peut pas encore avoir accès à l'amour réel de la justice.

Les Grecs définissaient admirablement la justice par le consentement mutuel.

« L'Amour, dit Platon, ne fait ni ne souffre d'injustice, ni parmi les dieux ni parmi les hommes. Car il ne souffre pas par force, lorsqu'il souffre quelque chose ; car la force ne s'empare pas de l'Amour. Et il n'agit pas par force, lorsqu'il agit ; car chacun consent à obéir en toute chose à l'Amour. Là où il y a accord par consentement mutuel, il y a justice, disent les lois de la cité royale. »

Par là **l'opposition du juste et du possible** dans les paroles citées par Thucydide est très claire. **Lorsque de deux côtés il y a force égale, on cherche les conditions d'un consentement mutuel. Quand quelqu'un n'a pas la faculté de refuser, on ne va pas chercher une méthode pour obtenir son consentement. Les conditions répondant aux nécessités objectives sont alors seules examinées ; on ne cherche que le consentement de la matière.**

Autrement dit, **l'action humaine n'a pas d'autre règle ou limite que les obstacles.** Elle n'a pas contact avec d'autres réalités qu'eux. La matière impose des obstacles qui sont déterminés par son mécanisme. Un homme est susceptible d'imposer des obstacles par un pouvoir de refus que parfois il possède et parfois non. Quand il ne le possède pas, il ne constitue pas un obstacle, ni par suite une limite. Relativement à l'action et à celui qui l'accomplit, il n'a pas d'existence.

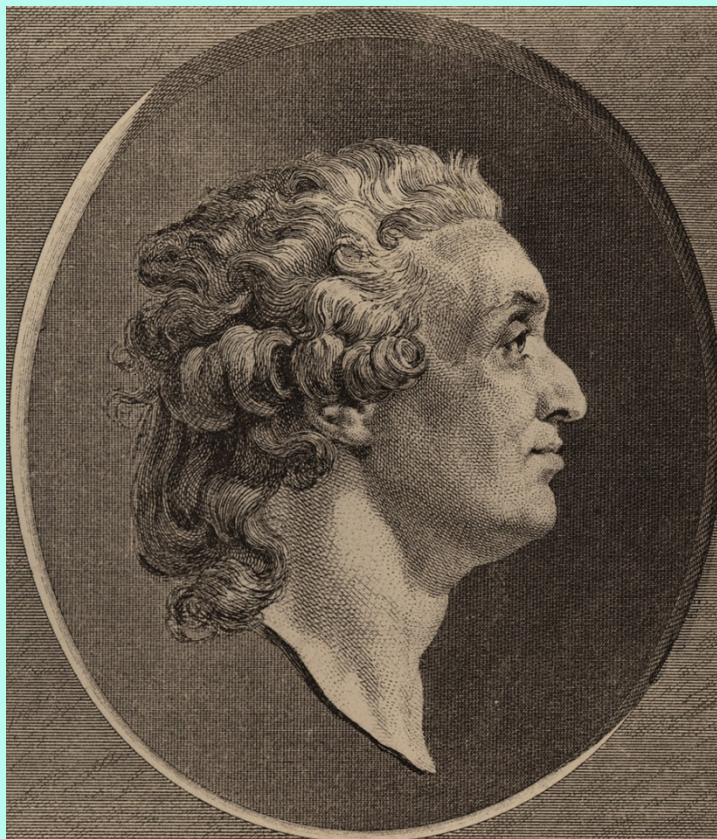
Simone Weil, Écrits de Londres et dernières lettres, NRF, p. 45.

Condorcet pour le référendum d'initiative populaire :

« Pour que la masse entière de la nation émette un vœu, faudra-t-il attendre que l'universalité de ses portions s'assemble spontanément, ou que les représentants du peuple convoquent ses assemblées ? La tranquillité publique serait-elle assurée si, dans le cas où une inquiétude vive agiterait une portion notable de citoyens, il leur fallait, ou déterminer cette convocation, ou produire un mouvement général dans toutes les autres portions ?

Ne serait-il pas plus simple d'établir que telle portion de citoyens, qui aurait déjà un moyen légal d'émettre son vœu, pourrait exiger la convocation nationale ; qu'une portion plus petite pourrait également obtenir, sous une forme régulière, l'émission de ce vœu pour une convocation, **en sorte qu'il ne pût exister une réunion un peu considérable de citoyens, qui n'eût l'espérance et le moyen légal de consulter le peuple entier, si elle le croyait nécessaire ? »**

Condorcet, *De la nature des pouvoirs politiques dans une nation libre*, Œuvres, tome 10, page 610.



Trois doctes aveugles étudient un éléphant. Le premier touche une patte, le second la queue et le troisième la trompe. Puis les trois se retirent dans leurs études respectives, et jamais ne réussissent à se mettre d'accord sur ce qu'ils ont "vu". Le premier soutient qu'il s'agit d'un bâtiment reposant sur des colonnes. Le second qu'il s'agit d'une balayette pour les WC, et le troisième d'une pompe à essence pour poids-lourds (ou tout autre combinaison d'idées loufoques sur ce que peuvent représenter une patte, la queue et la trompe de l'éléphant).

Moralité : les systèmes complexes, dont notre vue n'embrasse pas la totalité, nous amènent à des conclusions parfois totalement à côté, à partir d'observation justes. Le fait que "l'autre" ne voit pas comme nous doit nous amener non pas à dénigrer son observation, mais à nous interroger (ou à l'interroger lui) sur ce qu'il a vu et compris, et à critiquer non pas le résultat du raisonnement, mais, au pire, les erreurs et omissions du raisonnement.

Trop souvent nous oublions que "l'autre" pense et agit dans "son" cadre de pensée, dans "son" paradigme, qui peuvent être différents des nôtres. Ses conclusions, fatalement, finissent par sortir de notre cadre, et donc par sembler loufoques. Dans ce cas, la bonne réaction, ce n'est pas d'incendier "l'autre", ni de le traiter comme un imbécile, mais de lui demander poliment dans quel cadre il réfléchit.

[Celui avec qui vous n'êtes pas du tout d'accord] touche-t-il la patte, la queue ou la trompe de l'éléphant ? Voilà la seule bonne question.

Brieuc Le Fèvre (2010).

Détruisez la classe oisive et vous détruisez la civilisation...

*JP Morgan, banquier d'affaires, cité par JK Galbraith,
dans un livre formidable : "La république des satisfaits".*

Voici les réponses aux questions que nous [Le Monde] avons posées par écrit à **Julien Coupat**. Mis en examen le 15 novembre 2008 pour "terrorisme" avec huit autres personnes interpellées à Tarnac (Corrèze) et Paris, il est soupçonné d'avoir saboté des caténaires SNCF. Il est le dernier à être toujours incarcéré. (Il a demandé que certains mots soient en italique.)

Comment vivez-vous votre détention ?

Très bien merci. Tractions, course à pied, lecture.

Pouvez-vous nous rappeler les circonstances de votre arrestation ?

Une bande de jeunes cagoulés et armés jusqu'aux dents s'est introduite chez nous par effraction. Ils nous ont menacés, menottés, et emmenés non sans avoir préalablement tout fracassé. Ils nous ont enlevés à bord de puissants bolides roulant à plus de 170 km/h en moyenne sur les autoroutes. Dans leurs conversations, revenait souvent un certain M. Marion [ancien patron de la police antiterroriste] dont les exploits virils les amusaient beaucoup comme celui consistant à gifler dans la bonne humeur un de ses collègues au beau milieu d'un pot de départ. Ils nous ont séquestrés pendant quatre jours dans une de leurs "prisons du peuple" en nous assommant de questions où l'absurde le disputait à l'obscène.

Celui qui semblait être le cerveau de l'opération s'excusait vaguement de tout ce cirque expliquant que c'était de la faute des "services", là-haut, où s'agitaient toutes sortes de gens qui nous en voulaient beaucoup. À ce jour, mes ravisseurs courent toujours. Certains faits divers récents attesteraient même qu'ils continuent de sévir en toute impunité. (...)

Vous reconnaissez-vous dans les qualifications de "mouvance anarcho-autonome" et d'"ultragauche" ?

Laissez-moi reprendre d'un peu haut. Nous vivons actuellement, en France, la fin d'une période de gel historique dont l'acte fondateur fut l'accord passé entre gaullistes et stalinien en 1945 pour désarmer le peuple sous prétexte d'"éviter une guerre civile". Les termes de ce pacte pourraient se formuler ainsi pour faire vite : tandis que la droite renonçait à ses accents ouvertement fascistes, la gauche abandonnait entre soi toute perspective sérieuse de révolution. L'avantage dont jouait et jouit, depuis quatre ans, la clique sarkozyste, est d'avoir pris l'initiative, unilatéralement, de rompre ce pacte en renouant "sans complexe" avec les classiques de la réaction pure – sur les fous, la religion, l'Occident, l'Afrique, le travail, l'histoire de France, ou l'identité nationale.

Face à ce pouvoir en guerre qui ose penser stratégiquement et partager le monde en amis, ennemis et quantités négligeables, la gauche reste tétanisée. Elle est trop lâche, trop compromise, et pour tout dire, trop discréditée pour opposer la moindre résistance à un pouvoir qu'elle n'ose pas, elle, traiter en ennemi et qui lui ravit un à un les plus malins d'entre ses éléments. Quant à l'extrême gauche à-la-Besancenot, quels que soient ses scores électoraux, et même sortie de l'état groupusculaire où elle végète depuis toujours, elle n'a pas de perspective plus désirable à offrir que la grisaille soviétique à peine retouchée sur Photoshop. Son destin est de décevoir.

Dans la sphère de la représentation politique, le pouvoir en place n'a donc rien à craindre, de personne. Et ce ne sont certainement pas les bureaucraties syndicales, plus vendues que jamais, qui vont l'importuner, elles qui depuis deux ans dansent avec le gouvernement un ballet si

obscène. Dans ces conditions, la seule force qui soit à même de faire pièce au gang sarkozyste, son seul ennemi réel dans ce pays, c'est la rue, la rue et ses vieux penchants révolutionnaires. Elle seule, en fait, dans les émeutes qui ont suivi le second tour du rituel plébiscitaire de mai 2007, a su se hisser un instant à la hauteur de la situation. Elle seule, aux Antilles ou dans les récentes occupations d'entreprises ou de facs, a su faire entendre une autre parole.

Cette analyse sommaire du théâtre des opérations a dû s'imposer assez tôt puisque les renseignements généraux faisaient paraître dès juin 2007, sous la plume de journalistes aux ordres (et notamment dans Le Monde) les premiers articles dévoilant le terrible péril que feraient peser sur toute vie sociale les "anarcho-autonomes". On leur prêtait, pour commencer, l'organisation des émeutes spontanées, qui ont, dans tant de villes, salué le "triomphe électoral" du nouveau président.

Avec cette fable des "anarcho-autonomes", on a dessiné le profil de la menace auquel la ministre de l'intérieur s'est docilement employée, d'arrestations ciblées en rafles médiatiques, à donner un peu de chair et quelques visages. Quand on ne parvient plus à contenir ce qui déborde, on peut encore lui assigner une case et l'y incarcérer. Or celle de "casseur" où se croisent désormais pêle-mêle les ouvriers de Clairoux, les gamins de cités, les étudiants bloqueurs et les manifestants des contresommets, certes toujours efficace dans la gestion courante de la pacification sociale, permet de criminaliser des actes, non des existences. Et il est bien dans l'intention du nouveau pouvoir de s'attaquer à l'ennemi, en tant que tel, sans attendre qu'il s'exprime. Telle est la vocation des nouvelles catégories de la répression.

Il importe peu, finalement, qu'il ne se trouve personne en France pour se reconnaître "anarcho-autonome" ni que l'ultra-gauche soit un courant politique qui eut son heure de gloire dans les années 1920 et qui n'a, par la suite, jamais produit autre chose que d'inoffensifs volumes de marxologie. Au reste, la récente fortune du terme "ultragauche" qui a permis à certains journalistes pressés de cataloguer sans coup férir les émeutiers grecs de décembre dernier doit beaucoup au fait que nul ne sache ce que fut l'ultragauche, ni même qu'elle ait jamais existé.

À ce point, et en prévision des débordements qui ne peuvent que se systématiser face aux provocations d'une oligarchie mondiale et française aux abois, l'utilité policière de ces catégories ne devrait bientôt plus souffrir de débats. On ne saurait prédire, cependant, lequel d'"anarcho-autonome" ou d'"ultragauche" emportera finalement les faveurs du Spectacle, afin de reléguer dans l' inexplicable une révolte que tout justifie.

Que signifie pour vous le mot terrorisme?

Rien ne permet d'expliquer que le département du renseignement et de la sécurité algérien suspecté d'avoir orchestré, au su de la DST, la vague d'attentats de 1995 ne soit pas classé parmi les organisations terroristes internationales. Rien ne permet d'expliquer non plus la soudaine transmutation du "terroriste" en héros à la Libération, en partenaire fréquentable pour les accords d'Évian, en policier irakien ou en "taliban modéré" de nos jours, au gré des derniers revirements de la doctrine stratégique américaine.

Rien, sinon la souveraineté. **Est souverain, en ce monde, qui désigne le terroriste.** Qui refuse d'avoir part à cette souveraineté se gardera bien de répondre à votre question. Qui en convoitera quelques miettes s'exécutera avec promptitude. Qui n'étouffe pas de mauvaise foi trouvera un peu instructif le cas de ces deux ex – "terroristes" devenus l'un premier ministre d'Israël, l'autre

président de l'Autorité palestinienne, et ayant tous deux reçus, pour comble, le Prix Nobel de la paix.

Le flou qui entoure la qualification de "terrorisme", l'impossibilité manifeste de le définir ne tiennent pas à quelque provisoire lacune de la législation française : ils sont au principe de cette chose que l'on peut, elle, très bien définir : l'antiterrorisme dont ils forment plutôt la *condition de fonctionnement*. L'antiterrorisme est une technique de gouvernement qui plonge ses racines dans le vieil art de la contre-insurrection, de la guerre dite "psychologique", pour rester poli.

L'antiterrorisme, contrairement à ce que voudrait insinuer le terme, n'est pas un moyen de lutter contre le terrorisme, c'est la méthode par quoi l'on produit, positivement, l'ennemi politique en tant que terroriste. Il s'agit, par tout un luxe de provocations, d'infiltrations, de surveillance, d'intimidation et de propagande, par toute une science de la manipulation médiatique, de l'"action psychologique", de la fabrication de preuves et de crimes, par la fusion aussi du policier et du judiciaire, d'anéantir la "menace subversive" en associant, au sein de la population, l'ennemi intérieur, l'ennemi *politique* à l'affect de la terreur.

L'essentiel, dans la *guerre moderne*, est cette "bataille des cœurs et des esprits" où tous les coups sont permis. Le procédé élémentaire, ici, est invariable : *individualiser* l'ennemi afin de le couper du peuple et de la raison commune, l'exposer sous les atours du monstre, le diffamer, l'humilier publiquement, inciter les plus vils à l'accabler de leurs crachats, les encourager à la haine. *"La loi doit être utilisée comme simplement une autre arme dans l'arsenal du gouvernement et dans ce cas ne représente rien de plus qu'une couverture de propagande pour se débarrasser de membres indésirables du public. Pour la meilleure efficacité, il conviendra que les activités des services judiciaires soient liées à l'effort de guerre de la façon la plus discrète possible"*, conseillait déjà, en 1971, le brigadier Frank Kitson [ancien général de l'armée britannique, théoricien de la guerre contre-insurrectionnelle], qui en savait quelque chose.

Une fois n'est pas coutume, dans notre cas, l'antiterrorisme a fait un four. On n'est pas prêt, en France, à se laisser terroriser par nous. La prolongation de ma détention pour une durée "raisonnable" est une petite vengeance bien compréhensible au vu des moyens mobilisés, et de la profondeur de l'échec; comme est compréhensible l'acharnement un peu mesquin des "services", depuis le 11 novembre, à nous prêter par voie de presse les méfaits les plus fantasques, ou à filocher le moindre de nos camarades. Combien cette logique de repréailles a d'emprise sur l'institution policière, et sur le petit cœur des juges, voilà ce qu'auront eu le mérite de révéler, ces derniers temps, les arrestations cadencées des "proches de Julien Coupat".

Il faut dire que certains jouent, dans cette affaire, un pan entier de leur lamentable carrière, comme Alain Bauer [criminologue], d'autres le lancement de leurs nouveaux services, comme le pauvre M. Squarcini [directeur central du renseignement intérieur], d'autres encore la crédibilité qu'ils n'ont jamais eue et qu'ils n'auront jamais, comme Michèle Alliot-Marie.

Vous êtes issu d'un milieu très aisé qui aurait pu vous orienter dans une autre direction...

"Il y a de la plèbe dans toutes les classes" (Hegel).

Pourquoi Tamac ?

Allez-y, vous comprendrez. Si vous ne comprenez pas, nul ne pourra vous l'expliquer, je le crains.

Vous définissez-vous comme un intellectuel ? Un philosophe ?

La philosophie naît comme deuil bavard de la sagesse originaire. Platon entend déjà la parole d'Héraclite comme échappée d'un monde révolu. A l'heure de l'intellectualité diffuse, on ne voit pas ce qui pourrait spécifier "l'intellectuel", sinon l'étendue du fossé qui sépare, chez lui, la faculté de penser de l'aptitude à vivre. Tristes titres, en vérité, que cela. Mais, pour qui, au juste, faudrait-il se définir ?

Êtes-vous l'auteur du livre *L'insurrection qui vient* ?

C'est l'aspect le plus formidable de cette procédure : un livre versé *intégralement* au dossier d'instruction, des interrogatoires où l'on essaie de vous faire dire que vous vivez comme il est écrit dans *L'insurrection qui vient*, que vous manifestez comme le préconise *L'insurrection qui vient*, que vous sabotez des lignes de train pour commémorer le coup d'État bolchevique d'octobre 1917, puisqu'il est mentionné dans *L'insurrection qui vient*, un éditeur convoqué par les services antiterroristes.

De mémoire française, il ne s'était pas vu depuis bien longtemps que le pouvoir prenne peur à cause d'un livre. On avait plutôt coutume de considérer que, tant que les gauchistes étaient occupés à écrire, au moins ils ne faisaient pas la révolution. Les temps changent, assurément. Le sérieux historique revient.

Ce qui fonde l'accusation de terrorisme, nous concernant, c'est le soupçon de la coïncidence d'une pensée et d'une vie; ce qui fait l'association de malfaiteurs, c'est le soupçon que cette coïncidence ne serait pas laissée à l'héroïsme individuel, mais serait l'objet d'une attention commune. Négativement, cela signifie que l'on ne suspecte aucun de ceux qui signent de leur nom tant de farouches critiques du système en place de mettre en pratique la moindre de leurs fermes résolutions; l'injure est de taille. Malheureusement, je ne suis pas l'auteur de *L'insurrection qui vient* – et toute cette affaire devrait plutôt achever de nous convaincre du caractère essentiellement policier de la fonction auteur.

J'en suis, en revanche, un lecteur. Le relisant, pas plus tard que la semaine dernière, j'ai mieux compris la hargne hystérique que l'on met, en haut lieu, à en pourchasser les auteurs présumés. **Le scandale de ce livre, c'est que tout ce qui y figure est rigoureusement, catastrophiquement vrai**, et ne cesse de s'avérer chaque jour un peu plus. Car ce qui s'avère, sous les dehors d'une "crise économique", d'un "effondrement de la confiance", d'un "rejet massif des classes dirigeantes", c'est bien la fin d'une civilisation, l'implosion d'un paradigme : celui du *gouvernement*, qui réglait tout en Occident – le rapport des êtres à eux-mêmes non moins que l'ordre politique, la religion ou **l'organisation des entreprises**. Il y a, à tous les échelons du présent, une gigantesque *perte de maîtrise* à quoi aucun maraboutage policier n'offrira de remède.

Ce n'est pas en nous transperçant de peines de prison, de surveillance tatillonne, de contrôles judiciaires, et d'interdictions de communiquer au motif que nous serions les auteurs de ce constat lucide, que l'on fera s'évanouir ce qui est constaté. Le propre des vérités est d'échapper, à peine énoncées, à ceux qui les formulent. Gouvernants, il ne vous aura servi de rien de nous assigner en justice, tout au contraire.

Vous lisez "Surveiller et punir" de Michel Foucault. Cette analyse vous paraît-elle encore pertinente ?

La prison est bien le sale petit secret de la société française, la clé, et non la marge des rapports sociaux les

plus présentables. Ce qui se concentre ici en un tout compact, ce n'est pas un tas de barbares ensauvagés comme on se plaît à le faire croire, mais bien l'ensemble des disciplines qui trament, au-dehors, l'existence dite "normale". Surveillants, cantine, parties de foot dans la cour, emploi du temps, divisions, camaraderie, baston, laideur des architectures : il faut avoir séjourné en prison pour prendre la pleine mesure de ce que l'école, l'innocente école de la République, contient, par exemple, de carcéral.

Envisagée sous cet angle imprenable, ce n'est pas la prison qui serait un repaire pour les ratés de la société, mais la société présente qui fait l'effet d'une prison ratée. La même organisation de la séparation, la même administration de la misère par le shit, la télé, le sport, et le porno règne partout ailleurs avec certes moins de méthode. Pour finir, ces hauts murs ne dérobent aux regards que cette vérité d'une banalité explosive : ce sont des vies et des âmes en tout point semblables qui se traînent de part et d'autre des barbelés et à cause d'eux.

Si l'on traque avec tant d'avidité les témoignages "de l'intérieur" qui exposeraient enfin les secrets que la prison recèle, c'est pour mieux occulter le secret qu'elle est : celui de votre servitude, à vous qui êtes réputés libres tandis que sa menace pèse invisiblement sur chacun de vos gestes.

Toute l'indignation vertueuse qui entoure la noirceur des geôles françaises et leurs suicides à répétition, toute la grossière contre-propagande de l'administration pénitentiaire qui met en scène pour les caméras des matons dévoués au bien-être du détenu et des directeurs de tôle soucieux du "sens de la peine", bref : tout ce débat sur l'horreur de l'incarcération et la nécessaire humanisation de la détention est vieux comme la prison. Il fait même partie de son efficace, permettant de combiner la terreur qu'elle doit inspirer avec son hypocrite statut de châtiment "civilisé". Le petit système d'espionnage, d'humiliation et de ravage que l'État français dispose plus fanatiquement qu'aucun autre en Europe autour du détenu n'est même pas scandaleux. L'État le paie chaque jour au centuple dans ses banlieues, et ce n'est de toute évidence qu'un début : la vengeance est l'hygiène de la plèbe.

Mais la plus remarquable imposture du système judicio-pénitentiaire consiste certainement à prétendre qu'il serait là pour punir les criminels quand il ne fait que gérer les illégalismes. N'importe quel patron – et pas seulement celui de Total –, n'importe quel président de conseil général – et pas seulement celui des Hauts-de-Seine –, n'importe quel flic sait ce qu'il faut d'illégalismes pour exercer correctement son métier. Le chaos des lois est tel, de nos jours, que l'on fait bien de ne pas trop chercher à les faire respecter et les stupés, eux aussi, font bien de seulement réguler le trafic, et non de le réprimer, ce qui serait socialement et politiquement suicidaire.

Le partage ne passe donc pas, comme le voudrait la fiction judiciaire, entre le légal et l'illégal, entre les innocents et les criminels, mais entre les criminels que l'on juge opportun de poursuivre et ceux qu'on laisse en paix comme le requiert la police générale de la société. La race des innocents est éteinte depuis longtemps, et la peine n'est pas à ce à quoi vous condamne la justice : la peine, c'est la justice elle-même, il n'est donc pas question pour mes camarades et moi de "clamer notre innocence", ainsi que la presse s'est rituellement laissée aller à l'écrire, mais de mettre en déroute l'hasardeuse offensive politique que constitue toute cette infecte procédure. Voilà quelques-unes des conclusions auxquelles l'esprit est porté à relire *Surveiller et punir* depuis la Santé. On ne saurait trop suggérer, au vu de ce que les Foucaultiens font, depuis vingt ans, des travaux de Foucault, de les expédier en pension, quelque temps, par ici.

Comment analysez-vous ce qui vous arrive ?

Détrompez-vous : ce qui nous arrive, à mes camarades et à moi, vous arrive aussi bien. C'est d'ailleurs, ici, la première mystification du pouvoir : neuf personnes seraient poursuivies dans le cadre d'une procédure judiciaire "d'association de malfaiteurs en relation avec une entreprise terroriste", et devraient se sentir particulièrement concernées par cette grave accusation. Mais il n'y a pas d'"affaire de Tarnac" pas plus que d'"affaire Coupat", ou d'"affaire Hazan" [éditeur de *L'insurrection qui vient*]. Ce qu'il y a, c'est une oligarchie vacillante sous tous rapports, et qui devient féroce comme tout pouvoir devient féroce lorsqu'il se sent réellement menacé. Le Prince n'a plus d'autre soutien que la peur qu'il inspire quand sa vue n'excite plus dans le peuple que la haine et le mépris.

Ce qu'il y a, c'est, devant nous, une bifurcation, à la fois historique et métaphysique : soit nous passons d'un paradigme de gouvernement à un paradigme de l'habiter au prix d'une révolte cruelle mais bouleversante, soit nous laissons s'instaurer, à l'échelle planétaire, ce désastre climatisé où coexistent, sous la férule d'une gestion "décomplexée", une élite impériale de citoyens et des masses plébéiennes tenues en marge de tout. Il y a donc, bel et bien, une guerre, une guerre entre les bénéficiaires de la catastrophe et ceux qui se font de la vie une idée moins squelettique. Il ne s'est jamais vu qu'une classe dominante se suicide de bon cœur.

La révolte a des conditions, elle n'a pas de cause. Combien faut-il de ministères de l'Identité nationale, de licenciements à la mode Continental, de rafles de sans-papiers ou d'opposants politiques, de gamins bousillés par la police dans les banlieues, ou de ministres menaçant de priver de diplôme ceux qui osent encore occuper leur fac, pour décider qu'un tel régime, même installé par un plébiscite aux apparences démocratiques, n'a aucun titre à exister et mérite seulement d'être mis à bas ? C'est une affaire de sensibilité.

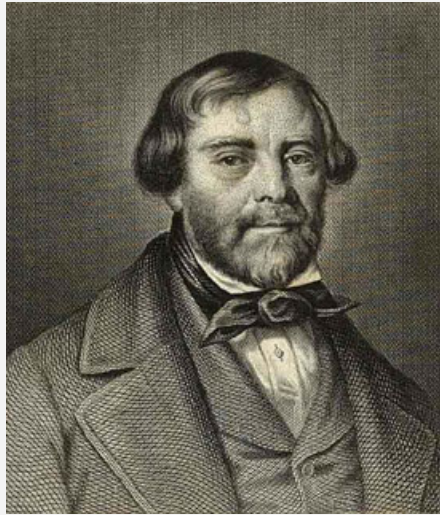
La servitude est l'intolérable qui peut être infiniment tolérée. Parce que c'est une affaire de sensibilité et que cette sensibilité-là est immédiatement politique (non en ce qu'elle se demande "pour qui vais-je voter ?", mais "mon existence est-elle compatible avec cela ?"), c'est pour le pouvoir une question d'anesthésie à quoi il répond par l'administration de doses sans cesse plus massives de divertissement, de peur et de bêtise. Et là où l'anesthésie n'opère plus, cet ordre qui a réuni contre lui toutes les raisons de se révolter tente de nous en dissuader par une petite terreur ajustée.

Nous ne sommes, mes camarades et moi, qu'une variable de cet ajustement-là. On nous suspecte comme tant d'autres, comme tant de "jeunes", comme tant de "bandes", de nous désolidariser d'un monde qui s'effondre. Sur ce seul point, on ne ment pas. Heureusement, le ramassis d'escrocs, d'imposteurs, d'industriels, de financiers et de filles, toute cette cour de Mazarin sous neuroleptiques, de Louis Napoléon en version Disney, de Fouché du dimanche qui pour l'heure tient le pays, manque du plus élémentaire sens dialectique. Chaque pas qu'ils font vers le contrôle de tout les rapproche de leur perte. Chaque nouvelle "victoire" dont ils se flattent répand un peu plus vastement le désir de les voir à leur tour vaincus. Chaque manœuvre par quoi ils se figurent conforter leur pouvoir achève de le rendre haïssable. En d'autres termes : la situation est excellente. Ce n'est pas le moment de perdre courage.

Julien Coupat, [entretien publié par Le Monde le 25 mai 2009](#).
Propos recueillis par Isabelle Mandraud et Caroline Monnot,
article paru dans l'édition du 26.05.09

Il n'est pas une réforme religieuse, politique ou sociale, que nos pères n'aient été forcés de conquérir de siècle en siècle, au prix de leur sang, par l'Insurrection.

Eugène Sue (1804-1857).



La perfection des moyens et la confusion des buts semblent caractériser notre époque.

Albert Einstein



Art. 50 TUE

Karl Marx, *Le Capital*, Livre I, Paris : Garnier-Flammarion, 1969. Première édition : 1867. Chapitre XXXI : « Genèse du capitaliste industriel », pp. 556-564.

Le système du crédit public, c'est-à-dire des dettes publiques, dont Venise et Gênes avaient, au moyen âge, posé les premiers jalons, envahit l'Europe définitivement pendant l'époque manufacturière. Le régime colonial, avec son commerce maritime et ses guerres commerciales, lui servant de serre chaude, il s'installa d'abord en Hollande.

La dette publique, en d'autres termes l'aliénation de l'État, qu'il soit despotique, constitutionnel ou républicain, marque de son empreinte l'ère capitaliste. La seule partie de la soi-disant richesse nationale qui entre réellement dans la possession collective des peuples modernes, c'est leur dette publique. Il n'y a donc pas à s'étonner de la doctrine moderne que *plus un peuple s'endette, plus il s'enrichit*. **Le crédit public, voilà le credo du capital.** Aussi le manque de foi en la dette publique vient-il, dès l'incubation de celle-ci, prendre la place du péché contre le Saint-Esprit, jadis le seul impardonnables.

La dette publique opère comme un des agents les plus énergiques de l'accumulation primitive. Par un coup de baguette, elle doue l'argent improductif de la vertu reproductive et le convertit ainsi en capital, sans qu'il ait pour cela à subir les risques, les troubles inséparables de son emploi industriel et même de l'usure privée. **Les créiteurs publics, à vrai dire, ne donnent rien, car leur principal, métamorphosé en effets publics d'un transfert facile, continue fonctionner entre leurs mains comme autant de numéraire.** Mais, à part la classe de rentiers oisifs ainsi créée, à part la fortune improvisée des financiers intermédiaires entre le gouvernement et la nation – de même que celle des traitants, marchands, manufacturiers particuliers, auxquels une bonne partie de tout emprunt rend le service d'un capital tombé du ciel – **la dette publique a donné le branle aux sociétés par actions, au commerce de toute sorte de papiers négociables, aux opérations aléatoires, à l'agiotage, en somme, aux jeux de bourse et à la bancocratie moderne.**

Dès leur naissance les grandes banques, affublées de titres nationaux, n'étaient que des associations de spéculateurs privés s'établissant à côté des gouvernements et, grâce aux privilèges qu'ils en obtenaient, à même de leur prêter l'argent du public.

Aussi l'accumulation de la dette publique n'a-t-elle pas de gradimètre plus infaillible que la hausse successive des actions de ces banques, dont le développement intégral date de la fondation de la Banque d'Angleterre, en 1694.

Celle-ci commença par prêter tout son capital argent au gouvernement à un intérêt de 8 %, en même temps elle était autorisée par le Parlement à battre monnaie du même capital en le prêtant de nouveau au public sous forme de billets qu'on lui permit de jeter en circulation, en escomptant avec eux des billets d'échange, en les avançant sur des marchandises et en les employant à l'achat de métaux précieux. **Bientôt après, cette monnaie de crédit de sa propre fabrique devint l'argent avec lequel la Banque d'Angleterre effectua ses prêts à l'État et paya pour lui les intérêts de la dette publique.**

Elle donnait d'une main, non seulement pour recevoir davantage, mais, tout en recevant, elle restait créancière de la nation à perpétuité, jusqu'à concurrence du dernier liard donné. Peu à peu elle devint nécessairement le réceptacle des trésors métalliques du pays et le grand centre autour duquel gravita dès lors le crédit commercial. **Dans le même temps qu'on cessait en Angleterre de brûler les sorcières, on commença à y pendre les falsificateurs de billets de banque.**

La monnaie, c'est un peuple qui choisit lui-même.
Mc Luhan.



Troisième idée qui tient à cœur aux gens confortablement pourvus : une vision extrêmement sélective du rôle des pouvoirs publics - de l'État. En gros et superficiellement, l'État est conçu comme un fardeau ; aucun credo politique des temps modernes n'a été si fréquemment répété et chaleureusement applaudi que l'urgent besoin «de libérer les gens du poids écrasant de l'État». L'albatros qu'y avaient pendu ses compagnons ne pesait pas plus lourd au cou du Vieux Marin. Le besoin d'alléger ou de jeter bas ce fardeau - et avec lui, agréable surprise, les impôts qui le financent - est un article de foi essentiel de la majorité à l'aise et satisfaite.

Mais, si l'État en général a été perçu comme un fardeau, on a fait, nous le verrons, quelques exceptions de taille, et fort coûteuses, à cette condamnation globale. Inutile de préciser que ladite critique ne s'applique en rien au service des pensions ; ni aux soins médicaux destinés aux plus hauts revenus ; ni au soutien aux revenus agricoles ; ni aux garanties financières pour les déposants des banques et caisses d'épargne à problèmes. Ces choses-là sont de puissantes contributions au bien-être et à la sécurité de la majorité contente. Personne n'aura jamais l'idée saugrenue de les attaquer, même marginalement, dans une campagne électorale.

Même traitement de faveur pour les dépenses militaires, en dépit de leur énormité et de leur impact fiscal accablant. Pour trois raisons.

(...)

La dernière raison du traitement de faveur dont n'ont cessé de jouir les dépenses d'armement, c'est l'autoperpétuation du pouvoir de l'establishment militaro-industriel - qui décide lui-même des armes qu'il doit produire, des missions auxquelles il doit se préparer et, dans une très large mesure, des fonds qu'il reçoit et qu'il distribue.

Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, les milieux aisés des États-Unis, le Parti républicain en particulier, résistaient au budget militaire comme ils résistaient alors à toutes les dépenses de l'État. Puis, la menace présumée du « communisme mondial », comme on disait souvent, inversa radicalement leur attitude : l'inquiétude à forte dose pour leurs propres privilèges économiques en fit les plus énergiques avocats des plus débridées des dépenses d'armement. L'effondrement du communisme pose une intéressante question : quelle sera désormais la position des satisfaits ? Mais ce qui n'est pas douteux, c'est que l'establishment militaire public et privé va continuer, de son propre chef, à revendiquer une large part de ses moyens financiers antérieurs.

Telles sont les exceptions que fait la majorité contente à sa condamnation globale de l'État en tant que fardeau. Dépenses sociales qui profitent aux riches, sauvetages financiers, dépenses militaires et, bien sûr, remboursements d'intérêts - cumulés, ces postes constituent dans le budget fédéral la part de loin la plus grosse, et celle qui ces dernières années a augmenté au rythme de loin le plus vif. Quant à l'autre part - les dépenses des prestations sociales, des logements sociaux, des soins médicaux pour ceux qui n'ont aucune autre protection, de l'enseignement public et des divers besoins des grandes zones urbaines déshéritées -, voilà ce que l'on perçoit de nos jours comme le «fardeau de l'État». Le fardeau, c'est uniquement ce qui répond aux intérêts des citoyens extérieurs à la majorité satisfaite ; c'est - vérité incontournable - ce qui sert les pauvres.

J. K. Galbraith, *La république des satisfaits* (1992).

La démocratie fait appel
au premier venu.

Jean Paulhan.



Un kleroterion
machine à tirer au sort
à Athènes, il y a 2 500 ans.

Tu peux serrer une abeille dans ta main jusqu'à ce qu'elle étouffe,
elle n'étouffera pas sans t'avoir piqué, c'est peu de chose,
mais si elle ne te piquait pas, il y a longtemps qu'il n'y aurait plus d'abeilles.

Jean Paulhan, Lettre aux directeurs de la Résistance, citée dans le documentaire de Frédéric Rossif De Nuremberg à Nuremberg au sujet du soulèvement du ghetto de Varsovie. .



<http://lesmutins.org/bernardnidieunichaussettes/>

Il existe certaines leçons de portée générale dont la validité ne se dément pas. Celle qui se rapproche le plus d'un invariant est la suivante : **les individus et groupes qui jouissent d'un statut économique, social et politique privilégié sont persuadés que l'ordre dont ils profitent est socialement bon et politiquement durable.** Cette équation est alors prouvée par tous les moyens, même face à l'évidence impérieuse du contraire. **Les convictions des fortunés viennent justifier la perpétuation de leur contentement, et les idées économiques et politiques de l'époque sont accommodées à la même sauce.** Il existe un marché politique avide d'agréable et de rassurant. Et il ne manque jamais, bien sûr, de gens pour le satisfaire, et recevoir en récompense argent et acclamations.

*J. K. Galbraith, **La république des satisfaits** (1992).*

Rien ne devrait être plus stable que
ce qui sert de mesure à toute chose.

Montesquieu.

Lorsque la monnaie cesse d'être un bien réel, elle devient
un bon d'achat peu discernable du crédit.

Raymond Aron.

Ainsi, le dernier coup que les princes portent à la liberté,
c'est de violer les lois au nom des lois mêmes, de toutes
les renverser, en feignant de défendre, et de punir comme
rebelle quiconque ose les défendre en effet : tyrannie la
plus cruelle de toutes, en ce qu'elle s'exerce sous le
manteau même de la justice.

Jean-Paul Marat, Les chaînes de l'esclavage (1792),

passage cité par Michel Onfray (dans « La religion du poignard, éloge de Charlotte
Corday », 2009) comme un bon **autportrait**, écrit par Marat 20 ans avant la Terreur.

Sans revenu, pas de citoyen.
Thomas Paine (1789).

Rousseau :

« Voulez-vous donc donner à l'État de la consistance, **rapprochez les degrés extrêmes** autant qu'il est possible ; **ne souffrez ni des gens opulents ni des gueux**. Ces deux états, naturellement inséparables, sont également funestes au bien commun ; de l'un sortent les fauteurs de la tyrannie, et de l'autre les tyrans : **c'est toujours entre eux que se fait le trafic de la liberté publique : l'un l'achète, et l'autre la vend.** »

Rousseau, Le contrat social (chapitre XI des divers systèmes de législation), 1762.



Bonaparte : « La société ne peut exister sans l'inégalité des fortunes, et **l'inégalité des fortunes ne peut exister sans la religion**. Quand un homme meurt de faim à côté d'un autre qui regorge, il lui est impossible d'accéder à cette différence s'il n'y a pas là une autorité qui lui dise : "*Dieu le veut ainsi ; il faut qu'il y ait des pauvres et des riches dans le monde ; mais ensuite, et pendant l'éternité, le partage se fera autrement*". »

Napoléon : « La religion [...] rattache au ciel une idée d'égalité **qui empêche que le riche ne soit massacré par le pauvre.** »

À bien considérer **l'établissement du despotisme**, il paraît être la suite nécessaire du temps, des penchants, du cœur humain et de la **défectuosité des constitutions** politiques. Faisons voir comment, à leur faveur, le chef d'une nation libre usurpe le titre de maître et met enfin ses volontés à la place des lois. Passons en revue cette multiplicité de machines auxquelles la sacrilège audace des princes a recours, pour saper la constitution ; suivons leurs noirs projets, leur basses intrigues, leurs sourdes menées ; entrons dans les détails de leur funeste politique, dévoilons les principes de cet art trompeur, saisissons-en l'esprit général et rassemblons dans un même tableau les atteintes portées en tous lieux à la liberté. Mais en développant ce vaste sujet, ayons moins égard à l'ordre des temps qu'à la connexion des matières.

Dès qu'une fois un peuple a confié à quelques-uns de ses membres le dangereux dépôt de l'autorité publique et qu'il leur a remis le soin de faire observer les lois, toujours enchaîné par elles, il voit tôt ou tard sa liberté, ses biens, sa vie à la merci des chefs qu'il s'est choisis pour le défendre.

Le prince vient-il à jeter les yeux sur le dépôt qui lui est confié ? Il cherche à oublier de quelles mains il l'a reçu. Plein de lui-même et de ses projets, chaque jour il supporte avec plus d'impatience l'idée de sa dépendance et il ne néglige rien pour s'en affranchir.

Jean-Paul Marat, Les chaînes de l'esclavage (1792).

« Le maître doit toujours avoir raison, et ceux qu'il punit toujours tort. Une habileté considérable est nécessaire à cet effet. **Deux opinions sur la force et le droit, l'une et l'autre erronée, l'une et l'autre fatale à qui s'y fie, abusent les esprits médiocres ; les uns croient que la cause juste continue toujours à apparaître comme juste même après avoir été vaincue, les autres que la force toute seule suffit pour avoir raison.**



Simone Weil

En réalité, la brutalité muette a presque toujours tort si la victime invoque son droit, et la force a besoin de se couvrir de prétextes plausibles ; en revanche des prétextes entachés de contradiction et de mensonge sont néanmoins assez plausibles quand ils sont ceux du plus fort. Quand même ils seraient trop grossiers, trop transparents pour tromper personne, ce serait une erreur de croire qu'ils sont de ce fait inutiles ; **ils suffisent pour fournir une excuse aux adulations des lâches**, au silence et à la soumission des malheureux, à l'inertie des spectateurs, **et permettre au vainqueur d'oublier qu'il commet des crimes** ; mais rien de tout cela ne se produirait en l'absence de tout prétexte, et le vainqueur risquerait d'aller alors à sa perte. Le loup de la fable le savait ; l'Allemagne l'a oublié en 1914 et a payé cher cet oubli, au lieu qu'elle le sait maintenant ; les Romains le savaient fort bien. C'est pour cela que, selon Polybe, ils prenaient presque toujours un très grand soin ou de sembler observer les traités ou de trouver un prétexte pour les rompre, et de paraître mener partout des guerres défensives. Bien entendu, leurs desseins étaient seulement voilés par ces précautions et n'y étaient jamais subordonnés.

Cet art de conserver les apparences supprime ou diminue chez autrui l'élan que l'indignation donnerait, et permet de n'être pas soi-même affaibli par l'hésitation. Mais, pour que cet effet se produise pleinement, il faut être réellement convaincu qu'on a toujours raison, qu'on possède non seulement le droit du plus fort, mais aussi le droit pur et simple, et cela même quand il n'en est rien. Les Grecs n'ont jamais su être ainsi ; on voit dans Thucydide avec quelle netteté les Athéniens, quand ils commettaient de cruels abus de pouvoir, reconnaissaient qu'ils les commettaient. On ne bâtit pas un empire quand on a l'esprit si lucide. Les Romains ont pu parfois reconnaître que des sujets suppliants avaient été soumis à des cruautés trop grandes, mais ils le reconnaissaient alors en gens qui, loin d'éprouver des remords, s'applaudissaient de condescendre à avoir pitié ; quant à admettre que des sujets révoltés ou des ennemis pussent avoir quelque bon droit, ils n'y songeaient même pas. Certains ont pu être autrement ; il ne nous en reste guère de traces. D'une manière générale les Romains jouissaient de cette satisfaction collective de soi-même, opaque, imperméable, impossible à percer, qui permet de garder au milieu des crimes une conscience parfaitement tranquille. Une conscience aussi impénétrable à la vérité implique un avilissement du cœur et de l'esprit qui entrave la pensée ; aussi les Romains n'ont-ils apporté d'autre contribution à l'histoire de la science que le meurtre d'Archimède. En revanche une telle satisfaction de soi, appuyée par la force et la conquête, est contagieuse, et nous en subissons encore la contagion.

Rien n'est plus essentiel à une politique de prestige que la propagande ; rien ne fut l'objet de plus de soin de la part des Romains. Chaque Romain d'abord était un propagandiste naturel au service de Rome (...) **La propagande et la force se soutenaient mutuellement** ; la force rendait la propagande à peu près irrésistible en empêchant dans une large mesure qu'on osât y résister ; la propagande faisait pénétrer partout **la réputation** de la force. »

Simone Weil, Réflexions sur les origines de l'hitlérisme (1939-1940).

Vos citoyens, tout absorbés dans leurs occupations domestiques, et toujours froids sur le reste, ne songent à l'intérêt public que quand le leur propre est attaqué.

Trop peu soigneux d'éclairer la conduite de leurs chefs, ils ne sentent les fers qu'on leur prépare que quand ils en sentent le poids.

Toujours distraits, toujours trompés, toujours fixés sur d'autres objets, ils se laissent donner le change sur le plus important de tous, et vont toujours cherchant le remède, faute d'avoir su prévenir le mal.

Jean-Jacques Rousseau, Lettres écrites de la montagne (1764)

On commence à renoncer à l'impossible
et ensuite on renonce à tout le reste.

Vous devenez sage, autant dire traître ou pire :
social démocrate.

Henri Thomas.

Le parlement sous l'influence de la cour, ne s'occupera jamais du bonheur public. Ne concevez-vous pas que des intrigants qui ne doivent leur nomination qu'à l'or qu'ils ont semé, non contents de négliger vos intérêts, se font un devoir de vous traiter en vils mercenaires ? Cherchant à raccrocher ce qu'ils ont dépensé pour vous corrompre, ils ne feront usage des pouvoirs que vous leur avez remis, que pour s'enrichir à vos dépens, que pour trafiquer impunément de vos droits.

Jean-Paul Marat, Les chaînes de l'esclavage (1792).

L'argent ne fait pas le bonheur des pauvres.

Si l'argent ne fait pas le bonheur, rendez-le.

On ne fait pas la révolution le ventre plein.

On ne compte pas l'argent devant les pauvres.

Proverbe de riche.

...le problème n'est plus de faire que les gens s'expriment,
mais de leur ménager des vacuoles de solitude et de silence
à partir desquelles ils auraient enfin quelque chose à dire.

Gilles Deleuze

Comment s'émanciper sans imiter le maître ?

Le désordre a horreur du vide.

Il y a de la jouissance à retrouver de la symétrie.

Je veux chercher si, dans l'ordre civil, il peut y avoir quelque règle d'administration légitime et sûre, en prenant les hommes tels qu'ils sont, et les lois telles qu'elles peuvent être. Je tâcherai d'allier toujours, dans cette recherche, ce que le droit permet avec ce que l'intérêt prescrit, afin que la justice et l'utilité ne se trouvent point divisées.

J'entre en matière sans prouver l'importance de mon sujet. On me demandera si je suis prince ou législateur pour écrire sur la politique. Je réponds que non, et que c'est pour cela que j'écris sur la politique. Si j'étais prince ou législateur, je ne perdrais pas mon temps à dire ce qu'il faut faire ; je le ferais, ou je me tairais.

Né citoyen d'un État libre, et membre du souverain, quelque faible influence que puisse avoir ma voix dans les affaires publiques, le droit d'y voter suffit pour m'imposer le devoir de m'en instruire : heureux, toutes les fois que je médite sur les gouvernements, de trouver toujours dans mes recherches de nouvelles raisons d'aimer celui de mon pays !

Rousseau, Le contrat social (1762), introduction (superbe !)

Dans son livre, « *Principes du gouvernement représentatif* » (Champs Flammarion, p. 98 s.), **Bernard Manin** cite longuement **Montesquieu** expliquant les mécanismes complémentaires astucieux **pour rendre sûr le tirage au sort :**

« Montesquieu juge, sans doute, que le tirage au sort "est défectueux par lui-même" (Montesquieu, *Esprit des lois*, livre II, chap. 2, vol. 1, p. 17). **Mais on peut, ajoute-t-il, en corriger le défaut le plus évident (la possible désignation d'individus incompetents)**, et c'est à quoi les plus grands législateurs se sont employés. Montesquieu analyse alors brièvement l'usage du tirage au sort à Athènes, et fait mérite à Solon d'avoir entouré le tirage au sort **d'autres dispositions qui prévenaient ou atténuaient son effet indésirable.**

"Mais pour corriger le sort, écrit-il, il [Solon] régla qu'on ne pourrait élire (c'est-à-dire, ici, tirer au sort) que dans le nombre de ceux qui se présenteraient : que celui qui aurait été élu serait examiné par des juges, et que chacun pourrait l'accuser d'en être indigne : cela tenait en même temps du sort et du choix. Quand on avait fini le temps de sa magistrature, il fallait essayer un autre jugement sur la manière dont on s'était comporté. Les gens sans capacité devait avoir bien de la répugnance à donner leur nom pour être tirés au sort."

La perspicacité historique de cette analyse est étonnante. Alors que, par la suite, bien des historiens (en particulier Fustel de Coulanges) devaient se demander si, à Athènes, les noms entre lesquels on tirait au sort étaient préalablement sélectionnés, Montesquieu avait aperçu ce que la recherche historique la plus récente confirme : **on ne tirait au sort que parmi les noms de ceux qui se présentaient. Et surtout, il avait compris que la combinaison du volontariat et des sanctions devait entraîner une sélection spontanée des candidats.**

Deux propriétés rendent le sort nécessaire dans une démocratie. **Il n'humilie ni ne déshonore ceux qui n'ont pas été sélectionnés** ("il n'afflige personne"), car ceux-ci savent que le hasard aurait tout aussi bien pu tomber sur eux. **Il prévient, du coup, l'envie et la jalousie** vis-à-vis de ceux qui ont été désignés comme magistrats. (...) D'un autre côté, **le tirage au sort s'accorde avec le principe que les démocraties chérissent par-dessus tout, l'égalité**, parce qu'il donne à chaque citoyen une chance "raisonnable" d'exercer une fonction publique. »

J'apprends très vite
ce que je veux apprendre.

Voltaire, L'ingénu (1767)



Un kleroterion, machine à tirer au sort, à Athènes, il y a 2 500 ans.

**La mémoire est la racine de la délivrance,
comme l'oubli est celle de l'exil.**

Baal Shem Tov.

« J'entends par **JURY**
un certain nombre de citoyens **PRIS AU HASARD** et
revêtus momentanément du droit de juger.

(...)

L'institution du jury peut être aristocratique ou démocratique, suivant la classe dans laquelle on prend les jurés; mais elle conserve toujours un caractère républicain, en ce qu'elle place la direction réelle de la société dans les mains des gouvernés ou d'une portion d'entre eux, et non dans celle des gouvernants. (...)

le jury est avant tout une institution politique ; on doit le considérer comme un mode de la souveraineté du peuple ; il faut le rejeter entièrement quand on repousse la souveraineté du peuple, ou le mettre en rapport avec les autres lois qui établissent cette souveraineté. Le jury forme la partie de la nation chargée d'assurer l'exécution des lois, comme les Chambres sont la partie de la nation chargée de faire les lois ; et pour que la société soit gouvernée d'une manière fixe et uniforme, il est nécessaire que la liste des jurés s'étende ou se resserre avec celle des électeurs. C'est ce point de vue qui, suivant moi, doit toujours attirer l'attention principale du législateur(*). **Le reste est pour ainsi dire accessoire.**

(...)

De quelque manière qu'on applique le jury, il ne peut manquer d'exercer une grande influence sur le caractère national ; mais cette influence s'accroît infiniment à mesure qu'on l'introduit plus avant dans les matières civiles.

Le jury, et surtout le jury civil, sert à donner à l'esprit de tous les citoyens une partie des habitudes de l'esprit du juge ; et ces habitudes sont précisément celles qui préparent le mieux le peuple à être libre.

Il répand dans toutes les classes le respect pour la chose jugée et l'idée du droit. Ôtez ces deux choses, et l'amour de l'indépendance ne sera plus qu'une passion destructive.

Il enseigne aux hommes la pratique de l'équité. Chacun, en jugeant son voisin, pense qu'il pourra être jugé à son tour. Cela est vrai surtout du jury en matière civile: il n'est presque personne qui craigne d'être un jour l'objet d'une poursuite criminelle; mais tout le monde peut avoir un procès.

Le jury apprend à chaque homme à ne pas reculer devant la responsabilité de ses propres actes ; disposition virile, sans laquelle il n'y a pas de vertu politique.

Il revêt chaque citoyen d'une sorte de magistrature ; il fait sentir à tous qu'ils ont des devoirs à remplir envers la société, et qu'ils entrent dans son gouvernement. En forçant les hommes à s'occuper d'autre chose que de leurs propres affaires, il combat l'égoïsme individuel, qui est comme la rouille des sociétés.

Le jury sert incroyablement à former le jugement et à augmenter les lumières naturelles du peuple. C'est là, à mon avis, son plus grand avantage. On doit le considérer comme une école gratuite et toujours ouverte, où chaque juré vient s'instruire de ses droits, où il entre en communication journalière avec les membres les plus instruits et les plus éclairés des classes élevées, où les lois lui sont enseignées d'une manière pratique, et sont mises à la portée de son intelligence par les efforts des avocats, les avis du juge et les passions mêmes des parties. Je pense qu'il faut principalement attribuer l'intelligence pratique et le bon sens politique des Américains au long usage qu'ils ont fait du jury en matière civile.

Je ne sais si le jury est utile à ceux qui ont des procès, mais je suis sûr qu'il est très utile à ceux qui les jugent. Je le regarde comme l'un des moyens les plus efficaces dont puisse se servir la société **pour l'éducation du peuple. (...)**

Ainsi le jury, qui est le moyen le plus énergique de faire régner le peuple, est aussi le moyen le plus efficace de lui apprendre à régner. »

Tocqueville, « De la démocratie en Amérique », Livre 1, deuxième partie, chapitre VIII. GF Flammarion, tome I, p 371 et s.

(*) Attention : à l'époque de Rousseau et de Tocqueville, "Législateur" signifie "Constituant". ÉC.

Appeler « société » le peuple d'étrangers au milieu duquel nous vivons est une telle usurpation que même les sociologues songent à renoncer à un concept qui fut, pendant un siècle, leur gagne-pain.

Ils préfèrent maintenant la métaphore du réseau pour décrire la façon dont se connectent les solitudes cybernétiques, dont se nouent les interactions faibles connues sous les noms de « collègue », « contact », « pote », « relation » ou d'« aventure ».

Comité invisible, « L'insurrection qui vient » (La Fabrique 2007).

Mon foie et mon cœur ne sont pas en compétition pour le sang.

C'est au contraire leur collaboration qui donne au système sa performance et son confort.

Donner du pouvoir aux résistants pour les désarmer : une vieille recette —infaillible— des tyrans

« Lorsque le commandement découvre, au milieu de la plèbe militaire, un homme instruit, et assez méprisant, qui obéit correctement et qui ne demande rien, la conclusion est celle-ci : *« Voilà un homme qui n'est pas à sa place et qui pense mal. Mettons-le à sa place et il pensera bien. »* Ce qui n'est pas mal raisonné ; car la plupart des hommes subissent le pouvoir avec humeur, mais l'exercent avec sérénité. C'est un thème de comédie ; c'est un lieu commun.

Le plus résistant des gouvernés devient le plus ferme des gouvernants.

Cette sorte de miracle, qui quelquefois fait rire, est l'affaire d'un décret.

C'est ainsi que le pouvoir digère ses ennemis, et fait passer toute leur force en sa propre substance.

Enfin, comme l'a dit plus d'un moraliste depuis Platon : **« L'amour de la justice, en la plupart des hommes, n'est que la crainte de subir l'injustice. »**

Platon ne le croit point ; ce n'est point du tout sa profonde pensée ; mais il le fait dire à son Calliclès, modèle de l'ambitieux, dont c'est la plus chère pensée. Un de nos plus rusés gouvernants, fortement secoué par un jeune moraliste plein de feu, lui disait un quart d'heure après en le prenant amicalement à l'épaule : « Tout n'est pas dit. Nous reviendrons là-dessus quand vous serez ministre. » Le jeune moraliste prit de l'âge, devint ministre, et vous devinez la suite.

Tout métier durcit la peau, justement de la partie qui tient l'outil. On ne sent plus alors le manche de la pelle. Le cuisinier ne se brûle plus aux casseroles. De même le gouvernant s'endurcit et se cuirasse en certaines parties plus secrètes. La richesse, qui certes est un pouvoir, épaissit de même la carapace, et aussi certains replis intérieurs, d'où les connaissances et les jugements sont souvent changés du tout au tout. **Le mieux pris est celui qui compte trop sur lui-même, comme ces ouvriers d'élite que l'on fait entrer au conseil des patrons ;** la perspective alors est changée. Une certaine teinte, due à l'instrument, altère les couleurs naturelles. Et la plus grande erreur de ceux qui portent des lunettes jaunes est de croire qu'ils voient toujours les choses comme ils les voyaient. Effets inévitables, par le jeu desquels **les pouvoirs gagnent toujours.** On s'étonne, et bien vainement, de constater que le changement des constitutions n'a nullement affaibli les maximes et les pratiques du pouvoir.

[Hep hep hep ! :-) On n'a jamais essayé mon idée d'une Assemblée constituante désintéressée, et toutes les constitutions connues ont été écrites de façon intéressée. Ne pas renoncer trop vite à cet outil décisif, donc. ÉC]

On peut prévoir ces effets ; **on peut s'en garder par un refus radical.** Ce mot vient sous ma plume et me fait penser qu'un radical ne devrait pas être ministre, mais au contraire rester, comme dit l'autre, assis par terre, en ce point le plus bas d'où l'on ne peut être déposé. Ce genre d'homme assurerait l'opinion. L'éternel pouvoir en serait modéré et prudent ; il n'en faut pas plus pour que les maux résultant de l'intempérance propre à la force publique soient réduits autant que la raison a le droit de l'espérer, et peut-être même plus.

Les temps nouveaux dépendent de cet homme nouveau, dont j'ai connu quelques beaux modèles, et qui consent tout juste à être caporal. Officier, non. Il ruse, il fait le modeste, il fait l'ignorant. Il échappe, par cette tranquillité du pêcheur de grenouilles, qui se lie à son petit bout de ruban, qui a toujours suffi.

Au vrai, personne n'a encore pensé que le pouvoir puisse être décrété obligatoire pour ceux qui sont reconnus capables de l'exercer. Platon en ses rêveries de politique, a bien vu la difficulté. Justement parce qu'il gardait espoir dans l'homme, et à mesure qu'il formait son sage selon la justice, il reconnaissait mieux que **ce sage ne voudrait jamais être roi. Le même Platon augurait mal de la démocratie, parce qu'il voyait les médiocres en haut. Il n'avait pas pensé assez, au poids merveilleux d'un bon nombre de sages assis par terre et jugeant l'acrobate. »**

Alain, Propos, 26 mai 1928.

- Qu'est-ce qu'un millier d'économistes du FMI gisant au fond de la mer ?
- Un bon début.

Je n'ai jamais vu que l'opinion des gens change plus aisément que la forme de leur nez.
Alain, 1935.

« Si l'on ne croit pas à la liberté d'expression pour les gens qu'on méprise,
on n'y croit pas du tout. »

« L'endoctrinement n'est nullement incompatible avec la démocratie,
il est son essence même. »

« Dans une société bien huilée, on ne dit pas ce que l'on sait,
on dit ce qui est utile au pouvoir. »

Noam Chomsky.

Qui prend son temps n'en manque jamais.
Mikhail Boulgakov.

**Pourquoi les hommes combattent-ils pour leur servitude
comme s'il s'agissait de leur salut ?**

Spinoza.

« L'ordre social n'aura vraiment atteint le degré de perfection auquel on doit tendre sans cesse, qu'à l'époque où aucun article des lois ne sera obligatoire qu'après avoir été soumis immédiatement à l'examen de tout individu (...).

Je propose pour cette fois, de borner ce droit individuel aux seuls articles relatifs à la constitution ; mais c'est dans l'espérance que les progrès de la raison et l'effet que des institutions plus légales et plus justes produiront nécessairement dans les esprits, permettront à une autre époque d'étendre ce même droit à d'autres classes de lois, et successivement de l'étendre à toutes »

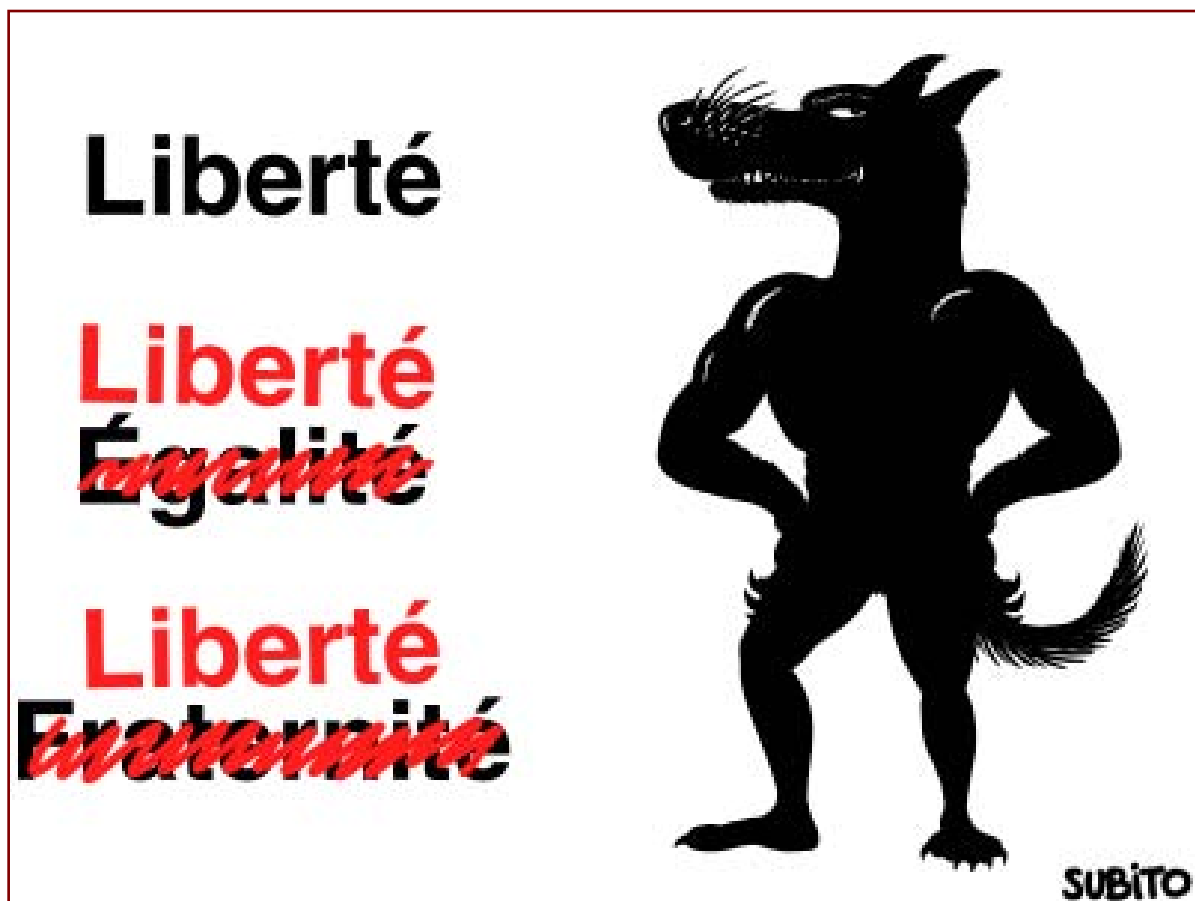
« Les hommes ont tellement pris l'habitude d'obéir à d'autres hommes, que la liberté est, pour la plupart d'entre eux, le droit de n'être soumis qu'à des maîtres choisis par eux-mêmes. Leurs idées ne vont pas plus loin, et c'est là que s'arrête le faible sentiment de leur indépendance.

(...)

Presque partout cette demi-liberté est accompagnée d'orages ; alors on les attribue à l'abus de la liberté, et l'on ne voit pas qu'ils naissent précisément de ce que la liberté n'est pas entière ; on cherche à lui donner de nouvelles chaînes, lorsqu'il faudrait songer, au contraire, à briser celles qui lui restent. »

Condorcet, 1789 :

Sur la nécessité de faire ratifier la constitution par les citoyens.



Le droit de nommer à tous les emplois, et de disposer de toutes les charges de l'état, déferé au prince comme prérogative du trône, était une suite de celui qu'avait tout chef d'expéditions militaires de choisir ses compagnons d'armes - ainsi que le droit de distribuer les terres de la couronne était une suite de celui de distribuer en cadeaux la part du butin qui lui était échue.

Jean-Paul Marat, Les chaînes de l'esclavage (1792).

Les affaires, c'est bien simple, c'est l'argent des autres.

Alexandre Dumas, La question d'argent, 1854.

L'instinct d'imitation et l'absence de courage gouvernent les sociétés comme les foules.
Marcel Proust.



L'ennui dans ce monde, c'est que les idiots sont sûrs d'eux
et les gens sensés pleins de doutes.
Bertrand Russell.

Cherchez la cause des causes.

Hippocrate (480 av. JC).



Où chercher ?

« C'est l'histoire d'un ivrogne qui cherche sous un réverbère ses clefs de maison qu'il a perdues à quelque distance de là. Comme on lui demande pourquoi il ne les cherche pas où il les a perdues, il répond: "C'est mieux éclairé ici !" »

Les hommes n'ont pas besoin de **savoir**, ils ont besoin de **croire**.

« Nous parlons volontiers de la machine que nous créons et qui nous asservit. Il n'est pas de machine que d'acier. La catégorie intellectuelle que nous forgeons dans **nos ateliers cérébraux** s'impose à nous avec la même force, la même tyrannie - et d'ailleurs vit d'une vie autrement tenace que la mécanique fabriquée dans nos usines. »

L. Febvre, "Comment Jules Michelet inventa la Renaissance", Le Genre humain n° 27, 1993, p 76.

« Quand vous ne pouvez pas **mesurer**, votre savoir est maigre et insatisfaisant. »

Lord Kelvin, physicien anglais.

Pour atteindre la vérité, il faut une fois dans la vie **se défaire de toutes les opinions qu'on a reçues, et reconstruire** de nouveau tout le système de ses connaissances.

René Descartes.

« Deux siècles de déprédations et de brigandages ont creusé le gouffre où le royaume est près de s'engloutir. Il faut le combler, ce gouffre effroyable. Eh bien ! voici la liste des propriétaires français.

Choisissez parmi les plus riches, afin de sacrifier moins de citoyens. Mais choisissez ; car ne faut-il pas qu'un petit nombre périsse pour sauver la masse du peuple ?

Allons, ces deux mille notables possèdent de quoi combler le déficit. Ramenez l'ordre dans vos finances, la paix et la prospérité dans le royaume. Frappez, immolez sans pitié ces tristes victimes, précipitez-les dans l'abîme ; il va se refermer....

Vous reculez d'horreur.... Hommes inconséquents ! hommes pusillanimes ! Eh ! ne voyez-vous donc pas qu'en décrétant la banqueroute, ou, ce qui est plus odieux encore, en la rendant inévitable sans la décréter, vous vous souillez d'un acte mille fois plus criminel, et, chose inconcevable ! gratuitement criminel ; car enfin, cet horrible sacrifice ferait du moins disparaître le déficit.

Mais croyez-vous, parce que vous n'aurez pas payé, que vous ne devrez plus rien ? Croyez-vous que les milliers, les millions d'hommes qui perdront en un instant, par l'explosion terrible ou par ses contrecoups, tout ce qui faisait la consolation de leur vie, et peut-être leur unique moyen de la sustenter, vous laisseront paisiblement jouir de votre crime ?

Contemplateurs stoïques des maux incalculables que cette catastrophe vomira sur la France ; impassibles égoïstes, qui pensez que ces convulsions du désespoir et de la misère passeront comme tant d'autres, et d'autant plus rapidement qu'elles seront plus violentes, êtes-vous bien sûrs que tant d'hommes sans pain vous laisseront tranquillement savourer les mets dont vous n'aurez voulu diminuer ni le nombre ni la délicatesse ?... Non, vous périrez ; et dans la conflagration universelle que vous ne frémissez pas d'allumer, la perle de votre honneur ne sauvera pas une seule de vos détestables jouissances. »

Mirabeau exhortant en 1789 l'Assemblée constituante à décider la confiscation d'un quart des plus grandes fortunes.



Quand tu manges un fruit,
n'oublie pas celui qui a planté l'arbre.

Proverbe vietnamien

*Ne me pleurez pas, mes amis,
Ne me pleurez pas, jamais,
Car je ne vais plus rien faire
Pour l'éternité.*

Derniers mots gravés sur sa pierre tombale
par une **vieille femme de ménage**,
mots cités par **Keynes**, qui nourrissait quelques
doutes sur les plaisirs de la corvée et du travail.

L'homme est né pour le bonheur et pour la liberté et partout il est esclave et malheureux ! La société a pour but la conservation de ses droits et la perfection de son être ; et partout la société le dégrade et l'opprime ! Le temps est arrivé de le rappeler à ses véritables destinées.

(...)

Pour remplir votre mission, il faut faire précisément tout le contraire de ce qui a existé avant vous.

Jusqu'ici l'art de gouverner n'a été que l'art de dépouiller et d'asservir le grand nombre au profit du petit nombre, et la législation, le moyen de réduire ces attentats en système. Les rois et les aristocrates ont très bien fait leur métier : c'est à vous maintenant de faire le vôtre, c'est-à-dire de rendre les hommes heureux et libres par les lois.

Robespierre.

(Pour le bonheur et pour la liberté, actualité d'un homme irrécupérable, La Fabrique, 2000)

Au nom de l'intérêt, les princes et les peuples, comme les citoyens, ne commettront que des crimes.

L'intérêt de l'État, dites-vous ! Mais comment reconnaitrai-je s'il lui est réellement profitable de commettre telle ou telle iniquité ? **Ne savons-nous pas que l'intérêt de l'État, c'est le plus souvent l'intérêt du prince en particulier, ou celui des favoris corrompus qui l'entourent ?**

Je ne suis pas exposé à des conséquences pareilles en donnant le droit pour base à l'existence des sociétés, parce que **la notion du droit trace des limites que l'intérêt ne doit pas franchir.**

Montesquieu via Maurice Joly, dans le passionnant "Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu" (1864), deuxième dialogue.

La guerre reste l'échec humain décisif.

Une réalité, je pense, s'est dégagée de ce livre : le rôle dominant que jouent les grandes entreprises privées dans l'économie moderne. Autrefois, aux États-Unis, il y avait des capitalistes. L'acier, c'était Carnegie ; le pétrole, Rockefeller ; le tabac, Duke ; les chemins de fer, divers nantis souvent incompetents. On admirait les magnats de la finance, pas pour leurs résultats financiers mais pour leur puissance économique, et, assez fréquemment, pour leur action philanthropique tant célébrée - les grandes fondations.

Les dirigeants des grandes entreprises modernes, à la différence des capitalistes, ont fait accepter par la population leur position sur le marché et leur influence politique. Leur rôle prépondérant dans les hautes sphères du militaire, les finances publiques et l'environnement est jugé normal. Leur autorité dans d'autres secteurs publics ne pose aucun problème non plus. Et, on l'a vu, le produit intérieur brut, déterminé par les entreprises, est la mesure reconnue de la réussite d'une économie et même d'une civilisation. Néanmoins, certains défauts nuisibles à la société et les effets qui en découlent réclament quelque attention.

L'un d'eux, on vient de le voir, est la façon dont les entreprises ont redéfini l'intérêt public en l'adaptant à leurs capacités et à leurs besoins. Elles décident que le progrès social, ce sera davantage d'automobiles, davantage de téléviseurs, davantage d'appareils de toutes sortes, un accroissement de tous les autres biens de consommation. Et, surtout, de plus en plus d'armes mortelles. Tel est le critère de l'épanouissement humain. Les effets sociaux négatifs - la pollution, la destruction des paysages, le sacrifice de la santé des citoyens, les menaces d'intervention armée et les morts - ne comptent pas. Quand on mesure la réussite, le bon et le désastreux peuvent se combiner.

La mainmise du secteur privé sur l'action et l'autorité publiques est un triste spectacle en matière d'environnement et un grand danger en politique militaire et étrangère. Les guerres sont incontestablement l'un des pires périls modernes que court la vie civilisée, et l'engagement des entreprises dans la vente et l'usage des armes alimente et soutient cette menace. Il donne une légitimité, voire une aura de vertu héroïque, à la dévastation et à la mort. J'y reviendrai.

Il faut admettre - l'évidence sait imposer sa vérité - que, dans la grande société anonyme moderne, le pouvoir appartient à ses dirigeants. Le conseil d'administration est une instance d'aimable compagnie, qui se réunit sous le signe de l'autosatisfaction et du respect fraternel mais qui est totalement soumise au pouvoir réel de la direction générale. La relation ressemble assez à celle que le récipiendaire d'un diplôme honoris causa entretient avec le corps enseignant d'une université. L'une des manifestations courantes de l'autorité dans l'entreprise est la fixation du salaire des directeurs, dans un contexte où l'ampleur de leur rémunération est une mesure du succès. On peut aussi, comme une histoire récente l'a montré, pousser ce mécanisme jusqu'à des excès spectaculaires.

Des retombées négatives pour le monde des affaires lui-même - pour la vision que l'on a de son activité et de sa morale - sont toujours possibles. Une évolution est en cours au sein de l'opinion : après avoir accepté le système de la libre entreprise, elle le perçoit de plus en plus aujourd'hui comme une menace de type militaire contre toute vie humaine. Elle voit aussi en lui une cause du chômage et des difficultés économiques, un facteur contribuant à la récession, ou à un phénomène plus redouté : la dépression.

J'y ai assez insisté : le comportement du système est imprévisible, et notamment la succession et la durée des phases d'expansion et de récession. Impossible de déterminer à l'avance les causes dans toute la diversité de leurs effets. Une des caractéristiques majeures de l'économie actuelle est l'ampleur des revenus que rapporte la « marchandisation » de l'inconnu. La renommée que peuvent s'attirer ce « non-savoir » et les diverses « non-compétences » qui le fondent constitue un aspect rien moins qu'innocent de la vie économique moderne.

J'ai résisté ici à la tentation de décrire l'inconnu. En revanche, on peut savoir si une politique est salutaire ou nocive.

Rien n'indique, notamment, que des réductions d'impôts comme celles qui ont été préconisées et décidées ces derniers temps aient un effet positif sur la récession. On a supposé que l'investissement, la production et l'emploi seraient stimulés par le supplément de revenus après impôt ainsi promis aux entreprises, à leurs directeurs et aux actionnaires financièrement bien lotis, sous la forme d'un allègement de la ponction fiscale sur les dividendes touchés par les riches. Tous les directeurs sont convaincus, comme les économistes, qu'un afflux d'argent chez eux sert l'intérêt général. Mais rien ne prouve que ces sommes offertes aux cadres supérieurs prospères auront un effet positif - qu'elles seront dépensées. Pour cette petite élite, la réduction d'impôts accroît des revenus déjà plus que substantiels. Et trop c'est trop, même pour les riches. Impossible d'être sûr que les revenus supplémentaires dus à la réduction d'impôts seront réellement dépensés. La mesure risque donc de n'avoir aucun effet.

Ce n'est pas tout. La seule parade réside dans le soutien à la DEMANDE de consommation. Que cette demande fléchisse et c'est la récession. Aux États-Unis, en particulier en période de marasme et de récession, le citoyen à faible revenu a grand besoin d'éducation, de soins médicaux, d'un revenu familial de base sous une forme ou sous une autre. Les États fédérés et les municipalités, confrontés à la hausse de ces demandes, réduisent les dépenses sociales. C'est tout à fait évident à l'heure où j'écris ces lignes. L'effet général est une baisse du revenu et du bien-être personnels et familiaux - la récession sans remède efficace.

Dans son histoire aux incontournables leçons, la politique économique a souvent été aux antipodes de l'intérêt économique lui-même. Et elle peut sembler fondée sans pour autant avoir d'impact net. Cela peut se traduire par de l'argent pour ceux qui ne le dépenseront pas et des privations pour ceux qui le dépenseraient. Une récession indifférente à la politique menée pour la combattre. Une amélioration sans action publique clairement efficace.

J'aimerais pouvoir être plus affirmatif sur un point. Dans le monde économique, il y a des idées bien établies, qui peuvent soutenir une politique, soit positive, soit négative. Combattre la récession exige de maintenir le pouvoir d'achat, en particulier des nécessiteux qui dépenseront leur argent. L'effet est assuré, mais on répugne à cette solution, assimilée à de la compassion inefficace. Or, ce qui est inefficace, ce sont les mesures profitant aux cadres supérieurs. Ces catégories socialement influentes bénéficieront le plus souvent d'avantages financiers sous forme d'allègement d'impôts. En l'absence de besoins, ces sommes ne seront pas forcément dépensées. On refuse aux nécessiteux l'argent qu'ils dépenseraient sûrement, on accorde aux riches un revenu qu'ils risquent d'épargner.

Un dernier mot. Nous chérissons le progrès de la civilisation depuis des temps immémoriaux. Mais une réserve est nécessaire, et d'ailleurs admise. A l'heure où j'écris, les États-Unis et la Grande-Bretagne vivent les amers lendemains d'une guerre en Irak. Nous acceptons la mort programmée des jeunes, et le massacre aléatoire d'hommes et de femmes de tous âges. Ce fut vrai, massivement, dans les Première et Seconde Guerres mondiales. Plus sélectivement, depuis. Et à l'heure où j'écris ces lignes, c'est encore vrai en Irak. La vie civilisée, comme on dit, est une grande tour blanche à la gloire des réalisations humaines, mais couronnée en permanence par un gros nuage noir : le progrès humain est dominé par une inimaginable cruauté et par la mort.

Je quitte le lecteur sur ce constat tristement regrettable. La civilisation a fait de grands progrès au fil des siècles dans les sciences, la santé, les arts et l'essentiel, sinon la totalité, du bien-être économique. Mais elle a aussi conféré une place privilégiée au développement des armements, à la menace et à la réalité de la guerre. Les tueries en masse sont devenues l'ultime accomplissement de la civilisation.

Les réalités de la guerre sont incontournables — mort et cruauté, valeurs de la civilisation battues en brèche, lendemains chaotiques. Telle est la situation et telles sont les perspectives de l'humanité, c'est aujourd'hui l'évidence. Les problèmes économiques et sociaux évoqués ici, tout comme la pauvreté de masse et la famine, peuvent être réglés par la réflexion et l'action. Ils l'ont déjà été. La guerre reste l'échec humain décisif.

John Kenneth Galbraith, "Les mensonges de l'économie", conclusion p. 81.

C'est la marge qui tient la page.
Jean-Luc Godard.

L'ordre et la discipline, c'est la paix,
la paix des cimetières.

**Il faut beaucoup d'indisciplinés
pour faire un peuple libre.**

Bernanos.

Les riches auront de la nourriture
et les pauvres auront de l'appétit.
Coluche.

Il vaut mieux avoir l'air bête cinq minutes que de le rester toute sa vie.
Proverbe chinois.

**On parle toujours de la violence du fleuve,
mais jamais de la violence des rives qui l'enserrent.**

Bertolt Brecht.

J'ai toujours été l'ennemi des banques ; non de celles qui acceptent les dépôts de liquidités mais bien de **celles qui nous refilent leurs billets de papier**, écartant ainsi les honnêtes espèces de la circulation.

Mon zèle contre ces institutions était tel qu'à l'ouverture de la banque des É.-U. je m'amusai comme un fou des contorsions de ces bateleurs de banquiers cherchant à arracher au public la matière de leurs jongleries financières et de leurs gains stériles...

Nous faudra-t-il dresser un autel au vieux papier-monnaie de la révolution qui ruina les particuliers mais sauva la république, et y brûler les statuts de toutes les banques présentes et à venir ainsi que tous leurs billets ? Car ces derniers seront la ruine et des particuliers, et de la république.

Hélas ! c'est impossible. La manie est trop forte. Elle a saisi de ses illusions, elle a corrompu, tous les membres de notre gouvernement, tous ceux qui, à tous les échelons, décident de notre sort.

Thomas Jefferson, Lettre à John Adams, *The Adams-Jefferson Letters*, Lester Cappon, New York, 1971, vol. II, p. 424. Cité par **John Kenneth Galbraith**, dans "L'argent", Folio, p. 115.

Nous ne construirons pas un monde différent avec des gens indifférents.
Arundhati Roy.

Qu'est-ce donc qu'une démocratie, je vous prie ? C'est là un mot vague, banal, sans acception précise, un mot en caoutchouc.

Auguste Blanqui.

Si un avion a volé, ne serait-ce que dix secondes, on peut être sûr, on sait qu'on peut espérer, qu'il revolera un jour, et beaucoup plus longtemps !

Howard Zin, à propos de la Commune de Paris en 1871.

D'accord pour la création de banques de dépôt, Thomas Jefferson était fermement opposé à ce qu'elles émettent des billets.

Dans une lettre à John Taylor, en 1816, il lui accorde que les établissements bancaires sont plus redoutables que les armées sur le pied de guerre. John Adams était d'avis que tout billet de banque excédant la quantité d'or et d'argent dans les coffres « ne représente rien et escroque par conséquent quelqu'un¹.

¹ Harry Miller, *Banking Théories in the United States Before 1860*, Cambridge, Mass., 1927, p. 20.

John Kenneth Galbraith, "L'argent" (Folio), p. 52.

La honte qu'il y aurait eu à n'avoir rien fait.

Daniel Bensaïd.

Agir sur la partie non fatale du devenir.

Daniel Bensaïd.

AUCUNE MACHINE
NE VOUS DISPENSERA
D'ÊTRE UN HOMME.

Edgar Quinet.

La guerre, ce sont des gens qui ne se connaissent pas et qui se battent,
pour des gens qui se connaissent et qui ne se battent pas.

**Le plus petit marchand est savant sur ce point,
pour sauver son crédit, il faut cacher sa perte.**

Jean de La Fontaine (La chauve-souris, le buisson et le canard).

Je ne vois donc rien qui nous empêche de revenir un jour à certains des principes les plus sûrs et les plus solides de la religion, à ces vertus traditionnelles qui veulent **que l'avarice soit un vice, la pratique de l'usure un délit, et l'amour de l'argent méprisable** ; et que ce soient ceux qui pensent le moins au lendemain qui se trouvent être sur le sentier de la vertu et de la sagesse. De nouveau, nous estimerons davantage la fin que les moyens et attacherons plus de prix à ce qui est bien qu'à ce qui est utile. Nous honorerons ceux qui seront capables de nous apprendre à cueillir chaque heure et chaque jour dans ce qu'ils ont de meilleur et avec le plus de vertu, les personnes adorables, qui savent jouir de toutes choses, des lys des champs qui ne peinent pas et ne peuvent non plus se filer.

Mais prenez garde ! le temps n'est pas encore venu ; cent ans au moins encore il nous faudra prétendre vis-à-vis de nous-mêmes et vis-à-vis des autres que, comme disent les sorcières de Macbeth, ce qui est laid est beau, car ce qui est laid est utile et ce qui est beau ne l'est point. L'Avarice, et l'Usure, et la Méfiance sont des Dieux qu'il nous faut conserver encore un petit moment. Car eux seuls peuvent nous guider à travers le tunnel des nécessités économiques, vers la lumière.

John Maynard Keynes, Essais de persuasion (1931).



La Justice, c'est comme la Sainte-Vierge :
si on ne la voit pas de temps en temps, le doute s'installe...

Mal nommer les choses, c'est rajouter au malheur du monde.
Albert Camus.



**L'homme est de glace aux vérités,
il est de feu pour les mensonges.**
Jean de La Fontaine.

Toute une vie ne suffit pas pour désapprendre
ce que naïf, soumis, tu t'es laissé mettre dans la tête - innocent ! -
sans songer aux conséquences.

Henri Michaux.

L'histoire est un perpétuel recommencement.

Thucydide (déjà ! en 400 avant JC...)

**Ce qu'on dit être nouveau en ce monde,
c'est l'histoire qu'on ignore.**

Harry Truman.

Le **Fascisme** devrait plutôt être appelé **Corporatisme**,
puisque'il s'agit en fait de **l'intégration des pouvoirs**
de **l'État** et des pouvoirs du **marché**.

Benito Mussolini (1883-1945)

Si vous avez l'impression que vous êtes trop petit
pour pouvoir changer quelque chose,
essayez donc de dormir avec un moustique :
vous verrez lequel des deux empêche l'autre de dormir.
XIV^e Dalai Lama

Tout ce qui est grand aujourd'hui a été petit hier.

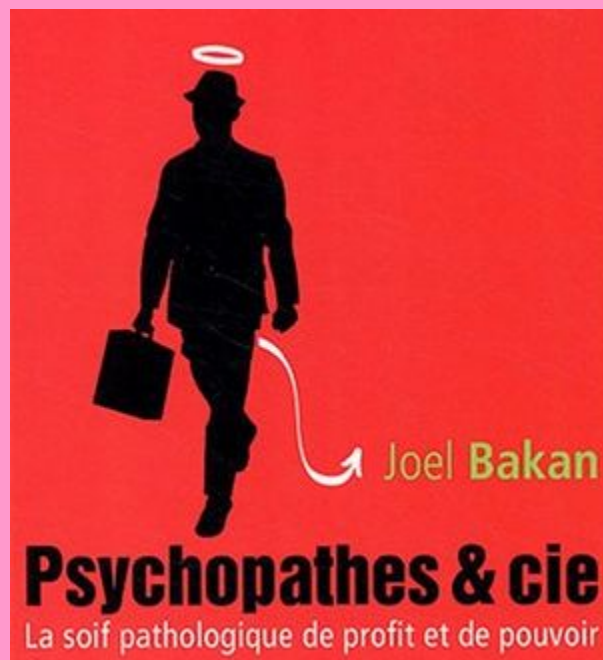
Un voyage de mille lieues commence par
un pas.

Un idiot riche est un riche.
Un idiot pauvre est un idiot.

Paul Laffitte.

Un criminel est une personne
avec des instincts de prédateur
et qui n'a pas assez de capital
pour fonder une société.

Alphonse Allais



On paie la neutralisation de l'angoisse par l'acquisition de l'intolérance.
Boris Cyrulnik (1937-)

La fausse mystique libérale, les déclarations libérales sans sincérité, toute cette démagogie... sont des dangers publics ; car empêchant de voir, elles empêchent aussi de se défendre.

Il ne faut pas s'aveugler, il faut regarder les choses en face. Si ceux qui souffrent le moins dans l'économie d'aujourd'hui pensent avoir individuellement intérêt à la liberté économique totale, ils se trompent. En tant qu'individus, non plus qu'en tant que collectivité dans la collectivité, ils n'y ont intérêt.

Auguste Detœuf (1883-1947).

**Toute révolution est commencée par des idéalistes,
poursuivie par des démolisseurs et achevée par un tyran.**

Louis Latzarus (La politique, 1928, p.14)

**Les vérités qu'on aime le moins à apprendre
sont celles que l'on a le plus d'intérêt à savoir.**

Maxime Chinoise

**Ceux qui ont raison vingt-quatre heures avant les autres
passent pendant vingt-quatre heures pour n'avoir pas le sens commun.**

Sébastien Chamfort

S'il ne faut pas s'attendre à ce que le commun des mortels découvre les extravagances des raisonnements, tout le monde en conviendra dès qu'elles seront marquées.

Une réfutation forte sera donc juste, raisonnable, nécessaire, avantageuse à la vérité...

Le grand avantage de la manière forte est d'obliger les gens à réfléchir.

Henri Bouasse.

**Quand on a un marteau dans la tête,
on a tendance à voir tous les problèmes en forme de clou.**

Ignorance est mère de tous les maux.

François Rabelais

Nous ne pouvons supposer qu'il y aura quelque manque d'âmes généreuses dans les générations qui arrivent. Mais il est arrivé plus d'une fois, au cours de la longue histoire de l'humanité, que les efforts et les sacrifices de tels hommes n'aient pas réussi à sauver une nation ou une civilisation de la ruine.

Ceci est arrivé, je pense, en grande partie parce que les « meilleurs » n'avaient pas **une perception bien claire des besoins** de leur temps, et par conséquent des moyens les meilleurs pour sauver leur société.

Gaetano Mosca

Un bouleversement est en cours qui, à un certain stade, s'il avait été analysé avec honnêteté et affronté avec courage, eût pu être enrayé au prix de sacrifices relativement faibles, intelligemment consentis, mais qui, à un stade ultérieur, peut ne plus l'être même au prix de sacrifices beaucoup plus coûteux.

Gunnar Myrdal

"La théorie prédominante s'appuie sur l'idée que prix et quantité s'établissent par l'interaction de l'offre et de la demande dans des marchés concurrentiels libres. Cette idée, et nulle autre, qui est au cœur de la pensée économique, est la source des errements qui font que les économistes ont presque toujours tort.

La présentation des concepts de l'offre et de la demande comme principes explicatifs universels date de plus d'un siècle (ce n'était pas le cas pour Adam Smith, David Ricardo, Thomas Malthus, Karl Marx ou John Stuart Mill). Les principaux protagonistes en sont Alfred Marshall, pour la tradition anglo-saxonne, et sans aucun doute Léon Walras en Europe continentale.

Au XXe siècle, de grands économistes, tels Keynes, Joseph Schumpeter et John Kenneth Galbraith, ont tenté de briser le pouvoir de ces notions dans l'imaginaire de la profession économique. **En vain.**

Une approche de l'offre et de la demande sur le marché du travail sous-entend que le plein-emploi ne peut être réconcilié avec des prix stables, que l'évolution technologique entraîne l'inégalité des revenus et que l'augmentation du salaire minimum provoque **obligatoirement le chômage**. Dans tous les cas, l'erreur théorique fondamentale est essentiellement la même : la réification d'une courbe d'offre pour laquelle il n'existe aucun fondement empirique."

James Galbraith - Comment les économistes se sont trompés (2000)



L'homme peut certes faire ce qu'il veut
mais il ne peut pas vouloir ce qu'il veut.

Schopenhauer.

Pour être heureux,
il faut penser au bonheur d'un autre.
Gaston Bachelard (1884-1962)

Pourquoi vois-tu la paille qui est dans l'œil de ton frère,
et n'aperçois-tu pas la poutre qui est dans ton œil ?
Évangile de Luc, 6, 41.

Nous n'existons que parce que
nous sommes reliés aux autres par la parole.
Françoise Dolto (1908-1988)

Peu de gens sont assez sages
pour préférer le blâme qui leur est utile
à la louange qui les trahit.

La Rochefoucauld



Les porteurs de mauvaises nouvelles (*Jean Lecomte du Nouÿ 1842-1923*)

Les noms mêmes des quatre ministères qui nous dirigent font ressortir **une sorte d'impudence dans le renversement délibéré des faits**. Le ministère de la Paix s'occupe de la guerre, celui de la Vérité, des mensonges, celui de l'Amour, de la torture, celui de l'Abondance, de la famine. **Ces contradictions ne sont pas accidentelles, elles ne résultent pas non plus d'une hypocrisie ordinaire, elles sont des exercices délibérés de doublepensée.**

Ce n'est en effet qu'en conciliant des contraires que le pouvoir peut être indéfiniment retenu. L'ancien cycle ne pouvait être brisé d'aucune autre façon. **Pour que l'égalité humaine soit à jamais écartée, pour que les grands, comme nous les avons appelés, gardent perpétuellement leurs places, la condition mentale dominante doit être la folie dirigée.**

George Orwell, 1984.

L'idéalisme est la noble toge dont les hommes politiques drapent leur volonté de puissance.

Huxley, Aldous (1894-1963)

Le **cynisme** est l'assurance avec laquelle on fait ou l'on dit des choses honteuses.

Théophraste (v. 372-288 av. J.-C.)

**Je me disais que, tant qu'il y aurait des livres,
le bonheur m'était garanti.**

Simone de Beauvoir (1908-1986)

Le pouvoir est l'aphrodisiaque suprême.
Henry Alfred Kissinger (1923-)

Gémir sur un malheur passé, c'est le plus sûr moyen d'en attirer un autre.
William Shakespeare (1564-1616)

**Ce que je vous demande,
c'est d'ouvrir votre esprit,
non de croire.**

Krishnamurti Jiddu (1895-1986)

**Quand un imbécile fait une action dont il a honte,
il prétend toujours que c'est par devoir.**

George Bernard Shaw (1856-1950)

Si le cheval connaissait sa force,

serait-il assez fou pour accepter le joug, comme il le fait ?

Mais qu'il devienne sensé et s'échappe, alors on dira qu'il est fou.

August Strindberg (1849-1912)

Chaque jour se répéter :

« Je ne serai plus jamais aussi jeune qu'aujourd'hui ».

Topor, Roland (1938-1997)

**On croit quelquefois haïr la flatterie,
mais on ne hait que la manière de flatter.**
La Rochefoucauld, François, duc de (1613-1680)

« Bien sûr, le peuple ne veut pas la guerre. C'est naturel et on le comprend.

Mais après tout, ce sont les dirigeants du pays qui décident des politiques. Qu'il s'agisse d'une démocratie, d'une dictature fasciste, d'un parlement ou d'une dictature communiste, il sera toujours facile d'amener le peuple à suivre.

Qu'il ait ou non droit de parole, le peuple peut toujours être amené à penser comme ses dirigeants. C'est facile. Il suffit de lui dire qu'il est attaqué, de dénoncer le manque de patriotisme des pacifistes et d'assurer qu'ils mettent le pays en danger.

Les techniques restent les mêmes, quel que soit le pays. »

Herman Goering (durant son procès à Nuremberg).

Aristote, avant eux tous, avait dit aussi que **les hommes ne sont point naturellement égaux**, mais que **les uns naissent pour l'esclavage et les autres pour la domination**. Aristote avait raison ; **mais il prenait l'effet pour la cause**.

Tout homme né dans l'esclavage naît pour l'esclavage, rien n'est plus certain. **Les esclaves perdent tout dans leurs fers, jusqu'au désir d'en sortir ; ils aiment leur servitude** comme les compagnons d'Ulysse aimaient leur abrutissement.

S'il y a donc, des esclaves par nature, c'est parce qu'il y a eu des esclaves contre nature. **La force a fait les premiers esclaves, leur lâcheté les a perpétués.**

Rousseau, Le contrat social (1762).



**Le téléspectateur :
un gastronome du malheur des autres.**

Jacques Lanzmann

Les morts gouvernent les vivants.

Auguste Comte.

On ne doit prendre conseil que de celui qui n'en donne aucun.
Kleist

Que serait-ce si, au lieu de l'entendre en public, vous alliez le voir chez lui ? **Le spécialiste a mauvais caractère.** Entamez avec lui une conversation banale, parlez de ce qu'il sait mal ou médiocrement, il vous répondra, et vous pourrez le quitter avec la conviction qu'il est homme du monde. Mais que le hasard, ou le désir de lui plaire, vous mette sur ce qu'il appelle sa "spécialité", il se tait, il sourit, il vous laisse dire. Tranquille et impertinent, il attend que vous ayez fini :

Rusticus exspectat dum defluat amnis...

Il se garderait de vous interrompre, car, de vos erreurs accumulées se dégage pour lui une grande vérité : il sait. Il a en effet assez pratiqué sa science pour avoir pitié de vous ; il n'a pas assez cultivé les autres sciences pour se rendre compte de ce qu'il a encore à apprendre et éviter, en restant modeste, qu'on se moque de lui. Mais voici qui est plus grave. **La spécialité, qui rend le savant maussade, rend la science stérile...**

Henri Bergson, "La spécialité"

"Voilà maintenant trente-cinq ans que le **traité de Rome** a été signé et que d'Acte unique en règlements, de règlement en directives, de directives en jurisprudence, **la construction européenne se fait sans les peuples, qu'elle se fait en catimini**, dans le secret des cabinets, dans la pénombre des commissions, dans le clair-obscur des cours de justice. Voilà trente-cinq ans que toute une oligarchie d'experts, de juges, de fonctionnaires, de gouvernants prend, au nom des peuples, sans en avoir reçu mandat, des décisions dont **une formidable conspiration du silence dissimule les enjeux et minimise les conséquences.**"

Philippe Seguin, ancien ministre des Affaires sociales et de l'Emploi, président de l'Assemblée nationale (1993 à 1997) et président du RPR (1997 à 1999), il est Premier président de la Cour des comptes depuis le 21 juillet 2004 (discours à l'Assemblée nationale, le 5 mai 1992, sur l'exception d'irrecevabilité en application de l'article 91, alinéa 4, du Règlement).

Le philosophe, celui que l'animal ne regarde pas.
Jacques Derrida.

Des journaux américains, anglais et français se répandent en dissertations élégantes sur l'avenir, le passé, les inventeurs, le coût, la vocation pacifique et les effets guerriers, les conséquences politiques et même le caractère indépendant de **la bombe atomique**.

Nous nous résumerons en une phrase : **la civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie**. Il va falloir choisir, dans un avenir plus ou moins proche, entre le suicide collectif ou l'utilisation intelligente des conquêtes scientifiques.

Albert Camus, au lendemain de l'explosion de Nagasaki.

La plupart des hommes aiment confier leur vie au régiment.

Tolstoï.



Subtilités de la machine étatique

TRISTAN

EN QUÊTE DE L'ENNEMI INTÉRIEUR,
AVEC MATHIEU RIGOUSTE

(CLIQUEZ POUR LIRE)

Chaque génération se croit plus intelligente que la précédente
et plus sage que la suivante.
George Orwell.

**Les intellectuels sont portés au totalitarisme
bien plus que les gens ordinaires.**

**Chez ces derniers, il revient aux plus courageux
de les démasquer.**

George Orwell.

Pratiqué avec sérieux, **le sport** n'a rien à voir avec le fair-play.
Il déborde de jalousie haineuse, de bestialité, du mépris de toute
règle, de plaisir sadique et de violence ;
en d'autres mots, **c'est la guerre, les fusils en moins.**

George Orwell.

Il y a assez de causes réelles de conflits pour ne pas les accroître
en encourageant les jeunes gens à se lancer des coups de pied
dans les tibias au milieu de rugissements de spectateurs en furie.

George Orwell.

Qui contrôle le passé contrôle l'avenir.

Aldous Huxley.

Un peuple qui oublie son passé se condamne à le revivre.

Winston Churchill.

« Celui qui a le contrôle du passé, disait le slogan du Parti, a le contrôle du futur.
Celui qui a le contrôle du présent a le contrôle du passé. »

(...) Cela s'appelait « Contrôle de la Réalité ».

On disait en novlangue, *double pensée*.

George Orwell, 1984.

Que le Parti puisse étendre le bras vers le passé
et dire d'un événement : *cela ne fut jamais*,
c'était bien plus terrifiant que la simple torture ou que la mort.

George Orwell, 1984.

« Que se passait-il dans le labyrinthe où conduisaient les pneumatiques ? Winston ne le savait pas en détail, mais il en connaissait les grandes lignes. Lorsque toutes les corrections qu'il était nécessaire d'apporter à un numéro spécial du Times avaient été rassemblées et collationnées, le numéro était réimprimé. La copie originale était détruite et remplacée dans la collection par la copie corrigée.

Ce processus de *continuelles retouches* était appliqué, non seulement aux journaux, mais aux livres, périodiques, pamphlets, affiches, prospectus, films, enregistrements sonores, caricatures, photographies. Il était appliqué à tous les genres imaginables de littérature ou de documentation qui pouvaient comporter quelque signification politique ou idéologique. Jour par jour, et presque minute par minute, le passé était mis à jour. On pouvait ainsi prouver, avec documents à l'appui, que les prédictions faites par le Parti s'étaient trouvées vérifiées. Aucune opinion, aucune information ne restait consignée, qui aurait pu se trouver en conflit avec les besoins du moment.

L'Histoire tout entière était un palimpseste gratté et réécrit aussi souvent que c'était nécessaire. Le changement effectué, il n'aurait été possible en aucun cas de prouver qu'il y avait eu falsification.

La plus grande section du **Commissariat aux Archives**, bien plus grande que celle où travaillait Winston, était simplement composée de gens dont la tâche était de rechercher et rassembler toutes les copies de livres, de journaux et autres documents qui avaient été remplacées et qui devaient être détruites. Un numéro du Times pouvait avoir été réécrit une douzaine de fois, soit par suite de changement dans la ligne politique, soit par suite d'erreurs dans les prophéties de Big Brother. Mais il se trouvait encore dans la collection avec sa date primitive. Aucun autre exemplaire n'existait qui pût le contredire. Les livres aussi étaient retirés de la circulation et plusieurs fois réécrits. On les rééditait ensuite sans aucune mention de modification. Même les instructions écrites que recevait Winston et dont il se débarrassait invariablement dès qu'il n'en avait plus besoin, ne déclaraient ou n'impliquaient jamais qu'il s'agissait de faire un faux. Il était toujours fait mention de fautes, d'omissions, d'erreurs typographiques, d'erreurs de citation, qu'il était nécessaire de corriger dans l'intérêt de l'exactitude.

À proprement parler, il ne s'agit même pas de falsification, pensa Winston tandis qu'il rajustait les chiffres du **ministère de l'Abondance**. Il ne s'agit que de la substitution d'un non-sens à un autre. La plus grande partie du matériel dans lequel on trafiquait n'avait aucun lien avec les données du monde réel, pas même cette sorte de lien que contient le mensonge direct. Les statistiques étaient aussi fantaisistes dans leur version originale que dans leur version rectifiée. On comptait au premier chef sur les statisticiens eux-mêmes pour qu'ils ne s'en souvinssent plus. »

George Orwell, 1984.

Est souverain qui désigne le terroriste.

Julien Coupat, Le monde, 2009.

**Faire de la publicité,
c'est agiter un bâton dans l'auge à cochons.**

George Orwell.

Les **convictions** sont des ennemies de la vérité,
parfois plus encore que le mensonge.

Nietzsche.

Ce qui compte ne peut pas toujours être compté,
et ce qui peut être compté ne compte pas forcément.

Albert Einstein.

S'il n'y avait pas de **courtisans**,
il n'y aurait pas de rois.

Xavier Forneret (1809-1884).

Les hommes d'appareil,
et tout spécialement ceux qui ne sont rien en dehors de l'appareil,
sont prêts à tout donner à un appareil qui leur a tout donné.

Pierre Bourdieu.

On vit comme on lit un paquet de journaux,
à seule fin d'en être débarrassé.

Goethe

(pour qui l'essentiel serait d'accéder à notre présent que dénature l'actuel).

Quelle est **la puissance despotique** d'aujourd'hui qui soumet absolument le corps social et le laisse exsangue d'avoir capté la substance de son effort ? Certainement **pas l'État** – dont on rappellera au passage qu'il restitue en prestations collectives l'ensemble de ses prélèvements... – mais **le système bancaire-actionnaire** qui, lui, conserve unilatéralement le produit intégral de ses captations.

Frédéric Lordon.



Un homme n'est vieux que lorsque
ses regrets prennent la place de ses rêves.

John Barrymore.

S'il n'y avait pas les socialistes,
le socialisme gouvernerait le monde entier.

George Bernard Shaw (1856-1950)

Le paradoxe est là. Le mot **travail** s'applique simultanément à ceux pour lesquels il est épuisant, fastidieux, désagréable, et à ceux qui y prennent manifestement plaisir et n'y voient aucune contrainte. [...] Travail désigne à la fois l'obligation imposé aux uns et la source de prestige et de forte rémunération pour les autres, et dont ils jouissent. User du même mot pour les deux situations est un signe évident d'**escroquerie**.

J. K. Galbraith, Les mensonges de l'économie - vérité pour notre temps, 2004.

L'argent n'est rien d'autre qu'un morceau de paresse. Plus on en a, plus on peut goûter en abondance aux délices de la paresse. [...] Le capitalisme organise le travail de telle sorte que l'accès à la paresse n'est pas le même pour tous. Seul peut y goûter celui qui détient du capital. Ainsi la classe des capitalistes s'est-elle libérée de ce travail dont toute l'humanité doit maintenant se libérer.

Kazimir Malévitch, La paresse, véritable but de l'humanité.

N'allez pas où le chemin vous mène,
allez au contraire là où il n'y a pas de chemin
et laissez une piste.

Ralph Waldo Emerson.

Épuisez toutes les combinaisons possibles pour assurer la liberté ;
si elles n'embrassent pas un moyen d'éclairer la masse des citoyens,
tous vos efforts seront inutiles.

Condorcet, Quatrième mémoire sur l'instruction publique, 1791.

L'anarchisme est cette tendance, présente dans toute l'histoire de la pensée et de l'agir humains, qui nous incite à vouloir identifier les structures coercitives, autoritaires et hiérarchiques de toutes sortes pour les examiner et mettre à l'épreuve leur légitimité ; lorsqu'il arrive que ces structures ne peuvent se justifier — ce qui est le plus souvent le cas — l'anarchisme nous porte à chercher à les éliminer et à ainsi élargir l'espace de la liberté.

Noam Chomsky.

Toute société qui n'est pas éclairée par des philosophes
est trompée par des charlatans.

Condorcet.

Le pessimiste se condamne à être spectateur.

Bonheur = association de malfaiteurs.
Graffiti.

Une parole ouverte ouvre l'autre, comme le vin l'amour.
Montaigne.

C'est pas parce qu'ils ont tous tort qu'ils ont raison.
Coluche.

**L'argent est bon serviteur,
mais mauvais maître.**

**Sous la gauche, l'insécurité profite à la droite,
et sous la droite, l'insécurité profite... à la droite.**

Les choses appartiennent à ceux qui les rendent meilleures.

Celui qui coupe ne choisit pas.

Règle traditionnelle, à table.

La merde tombe toujours du haut vers le bas.

**Politisez vos inquiétudes
et vous inquiéterez les politiciens.**

Les lois sont faites par cent mille électeurs, appliquées par cent mille jurés, exécutées par cent mille gardes nationaux urbains, car on a soigneusement désorganisé les gardes nationales des campagnes qui ressemblent trop au peuple [...].

Le prolétaire est resté en dehors. Les chambres, élues par les accapareurs de pouvoir, poursuivent imperturbablement leur fabrication de lois fiscales, pénales, administratives, dirigées dans le même but de spoliation.

Maintenant que le peuple aille, en criant la faim, demander aux privilégiés d'abdiquer leurs privilèges, aux monopoleurs de renoncer à leur monopole, à tous d'abjurer leur oisiveté, ils lui riront au nez.

Louis-Auguste Blanqui,

« Le procès des Quinze. Défense du citoyen Louis-Auguste Blanqui devant la cour d'assises, 12 janvier 1832 », *Textes choisis*, Paris, éd. Sociales, 1971.

**Les mécontents
sont les pauvres qui réfléchissent.**

Talleyrand.

Il y a un **enseignement monarchique**, j'entends un enseignement qui a pour objet de séparer ceux qui sauront et gouverneront de ceux qui ignoreront et obéiront. Je revois par l'imagination notre professeur de mathématiques, qui, certes, ne manquait pas de connaissances, je le revois écrasant de son ironie un peu lourde un de nos camarades, qui était aussi myope qu'on peut l'être. Cet enfant ne voyait les choses qu'au bout de son nez.

Aussi promenait-il son nez d'un bout de la ligne à l'autre, afin de s'en donner une perception exacte ; quant à voir le triangle tout entier d'un seul regard, il n'y pouvait point songer. Je suppose qu'il aurait fallu l'exercer sur de toutes petites figures, pas plus larges que le bout de son nez ; ainsi, découvrant le triangle tout entier, il aurait pu y saisir des rapports, et raisonner après cela aussi bien qu'un autre.

Mais il s'agissait bien de cela. On le pressait. Il courait d'un sommet du triangle à l'autre, parlait pour remplir le temps, disait A pour B, droite pour angle, ce qui faisait des discours parfaitement ridicules, et nous avions des rires d'esclaves. Cet enfant fut ainsi condamné publiquement à n'être qu'un sot, parce qu'il était myope.

Cet **écrasement des faibles** exprime tout un système politique dans lequel nous sommes encore à moitié empêtrés. **Il semble que le professeur ait pour tâche de choisir, dans la foule, une élite, et de décourager et rabattre les autres.** Et nous nous croyons bons démocrates, parce que nous choisissons sans avoir égard à la naissance, ni à la richesse. Comptez que toute monarchie et toute tyrannie a toujours procédé ainsi, choisissant un Colbert ou un Racine, et écrasant ainsi le peuple par le meilleur de ses propres forces.

Que faisons-nous maintenant ? Nous choisissons quelques génies et un certain nombre de talents supérieurs ; nous les dégrassons, nous les estampillons, nous les marions confortablement, et nous faisons d'eux une aristocratie d'esprit qui s'allie à l'autre, et gouverne tyranniquement au nom de l'égalité, admirable égalité, qui donne tout à ceux qui ont déjà beaucoup.

Selon mon idée, il faudrait agir tout à fait autrement. Instruire le peuple tout entier ; se plier à la myopie, à la lourdeur d'esprit, aiguillonner la paresse, éveiller à tout prix ceux qui dorment, et montrer plus de joie pour un petit paysan un peu débarbouillé que pour un élégant mathématicien qui s'élève d'un vol sûr jusqu'aux sommets de l'École Polytechnique. D'après cela, tout l'effort des Pouvoirs publics devrait s'employer à éclairer les masses par le dessous et par le dedans, au lieu de faire briller quelques pics superbes, quelques rois nés du peuple, et qui donnent un air de justice à l'inégalité. Mais qui pense à ces choses ? Même les socialistes ne s'en font pas une idée nette ; je les vois empoisonnés de tyrannie et réclamant de bons rois. Il n'y a point de bons rois !

Alain, professeur de philosophie, « Propos », 1^{er} juillet 1910.

Toute la question d'une civilisation est là :
qu'est-ce qui est négociable ?
qu'est-ce qui n'est pas négociable ?

Charles Péguy, « Note conjointe sur M. Descartes », 1935.

La lutte de l'homme contre le pouvoir
est la lutte de la mémoire contre l'oubli.

Milan Kundera.

Une vie, c'est un corps
qui se fraie un passage
vers la lumière.

Nietzsche.

Dans le châtiment, le bourreau imite l'assassin.

**La liberté est mère de l'ordre,
non sa fille.**

**Plus d'autorité,
ni dans l'Église, ni dans l'État,
ni dans la terre, ni dans l'argent.**

Pierre-Joseph Proudhon, anarchiste (1809-1865).



Le monde sommeille par manque d'imprudence.
Jacques Brel, Orly.

Étymologiquement, le diable, c'est le diviseur.
La vérité, c'est comme un troupeau de vaches : il y a des vaches de toutes les couleurs.

Les citations, dans mon travail, sont comme des brigands sur la route, qui surgissent tout armés et dépouillent le flâneur de sa conviction.
Walter Benjamin, « Sens unique », 1978.

**Vous ne pouvez pas l'expliquer en 30 secondes,
donc les politiciens l'ignorent.**

L'action toujours dévore la pensée.

(...)

Tout homme est sensible quand il est spectateur. Tout homme est insensible quand il agit. Cela explique assez les tours et retours des choses humaines, pourvu qu'on y pense. Toutefois, on n'y peut presque point penser. Car dès que j'imagine le crime d'un autre, je l'imagine en spectateur; il me semble que le criminel a le cœur déchiré pour toujours. Et il l'aurait s'il était spectateur. On a plus d'une fois remarqué qu'au théâtre ce ne sont pas toujours les plus tendres et les plus scrupuleux qui font voir des sentiments humains et même des larmes. Mais la résolution inflexible, la précaution, la décision, la vitesse de l'homme qui agit sont incompréhensibles pour celui qui le regarde. D'où ces crimes de la guerre, qui passent toute mesure, et qui ne révèlent rien sur la nature de ceux qui les commettent. Cœurs secs, ou irritables, ou sensibles, dans la vie ordinaire, c'est tout un dès que l'action les emporte. Et le remords, chez les meilleurs, est certainement volontaire et tout abstrait ; ce genre de remords ne mord point du tout. Un chasseur, souvent, est un ami des bêtes ; mais, s'il est bon tireur, les perdrix ne doivent pas compter sur cet amour-là.

Alain, Propos, 25 mars 1922.

L'important est de construire chaque jour une petite barricade, ou, si l'on veut, de traduire tous les jours quelque roi devant le tribunal populaire. Disons encore qu'en empêchant chaque jour d'ajouter une pierre à la Bastille, on s'épargne la peine de la démolir.

Alain, Propos, 6 janvier 1910.

La liberté réelle suppose une organisation
constamment dirigée contre le pouvoir.

La liberté meurt si elle n'agit point.

Alain.

**Le mensonge et la crédulité
s'accouplent et engendrent l'Opinion.**
Paul Valéry.

Il croit qu'il sait, il ne sait pas qu'il croit.
Alain Besançon.

S'il n'y a pas de solution,
c'est qu'il n'y a pas de problème.

Un sourire ne coûte rien
et produit beaucoup.

Ce qui n'est pas donné est perdu.
Proverbe manouche.

Le père, c'est celui qui aime.
Michel Onfray.

Aimer, c'est trouver sa richesse hors de soi.
Alain.

La trahison est naturelle dans un député, à quelque parti qu'il appartienne. Et la trahison, comme on l'a cent fois remarqué, consiste à tirer vers la droite après avoir juré de rester plus ou moins à gauche ; chacun sait qu'il y a une droite et une gauche en tous les points de l'hémicycle ; et vous n'entendrez jamais dire qu'un député ait glissé à gauche malgré les promesses faites aux électeurs. Ce phénomène d'attraction, ou de répulsion, ou d'ionisation, comme on voudra dire, mérite d'être considéré avec attention ; le jeu politique revient tout à ces mouvements insensibles qui déplacent lentement et sûrement les représentants du peuple vers les ennemis du peuple.

Ennemis du peuple ? J'appelle ainsi ceux qui pensent que la Révolution fut une folie, que le peuple ne connaît nullement son propre bien, qu'il faut le ramener à l'obéissance, et le conduire à ses destinées d'après les lumières supérieures, qui brillent pour Coty, Kérillis, Bourget et autres génies nationaux, qui éclairent encore un petit peu le boursier Herriot, mais qui sont invisibles à vous et à moi, au commerçant, au paysan, à l'ouvrier, à tous les petits. Là-dessus on peut rire, car le peuple est à ses prétendus chefs comme un terrassier à un enfant ; il est très sain de rire ; mais enfin les récents événements ont prouvé que les esprits enfants, ceux qui se trompent à tout coup et sur tout, ont plus d'un moyen de nous passer la bride. Et tant que nous n'aurons pas compris le jeu, nous perdrons. Je reviens donc à mon député.

Premièrement, il croit savoir, ce qui est la pire ignorance. Il ressemble à ces gens qui reviennent d'Allemagne, et qui disent : « Vous ne connaissez pas l'Allemagne. » L'Allemagne est à peu près aussi facile à connaître que l'Amérique, ou la Chine, ou le problème des changes, ou celui des douanes. Dans ces immenses objets on trouve de quoi prouver n'importe quelle thèse. Ce qu'on en dit n'est jamais vrai ; sans compter que tout change d'un jour à l'autre. Or, le député fait sonner cette fausse monnaie des pédants de politique ; il incline à penser que le peuple est là-dessus tout à fait aveugle, qu'il est difficile de l'éclairer, qu'il demande des choses impossibles, comme la paix, la justice dans l'impôt, une police égale pour tous, et qu'enfin l'art du politique est de refuser en détail ce qu'on a promis en gros. Ce métier, quand on le voit sous cette lumière, donne de l'amertume, de l'impatience, un peu de mépris.

Ces sentiments sont chauffés à blanc dans la cornue, parisienne, qui est méphitique. Il faudrait plus d'espace et de solitude aux amis du peuple. Il faudrait que la populace des parasites, intermédiaires, intrigants, joueurs, marchands de plaisirs, journalistes, vaudevillistes, leur laissât un peu plus d'air. Il faudrait aussi qu'ils ne soient pas tant serrés les uns contre les autres, échangeant leurs idées, qui n'ont pas une journée d'âge, et qui périssent le soir même. Tour à tour flattés et injuriés selon qu'ils risquent un pas à droite ou qu'ils reviennent sur leurs positions. J'y joins les ambitions, qu'on ne peut blâmer, car, sans ce piquant, la vie du politique serait mortellement ennuyeuse. Et voilà pourquoi le député mûrit mal ; voilà pourquoi vous le retrouvez misanthrope et pessimiste par cette opinion trouble qu'il a de lui-même. Là-dessus on me dit souvent que les partis, s'ils étaient forts, vaudraient mieux que les hommes ; mais je n'en crois rien. Les partis ont leurs gouvernants, qui suivent le destin de tous les gouvernants, j'entends qu'ils sont hommes d'État, mais prématurément. Homme d'État, on l'est toujours trop. Dix minutes par jour c'est assez et trop ; le reste du temps qu'il soit homme ; mais c'est beaucoup demander.

Alain, Propos de politique, 1934.

Un homme qui n'est pas informé (instruit) est un sujet.
Un homme qui est informé est un citoyen.



**Une révolution,
c'est une idée qui a trouvé
des baïonnettes.**

Bonaparte.

La presse, comme la femme,
est admirable quand elle avance un mensonge,
elle ne vous lâche pas qu'elle ne vous ait forcé à y croire,
et elle déploie les plus grandes qualités dans cette lutte où le public,
aussi bête que le mari, succombe toujours.

Balzac, Monographie de la presse parisienne.



Face à la roche, le ruisseau l'emporte toujours,
non par la force, mais par la persévérance.

H. Jackson Brown.



vincentperrottet.com

Les peuples une fois accoutumés à des maîtres
ne sont plus en état de s'en passer.

Jean-Jacques ROUSSEAU.

Plus l'organisation de la vie publique est complexe,
plus sa moralité se dégrade.

Edward FORSTER 1879-1970.

Comme ils ont en poche les clefs des prisons
et qu'ils font métier de mentir,
ils s'appellent les **réalistes**.

Marcel Martinet

Il n'y a rien de commun en effet entre un maître et un esclave,
on ne peut parler et communiquer avec un être asservi.

Albert Camus (1913-1960).



vincentperrottet.com

**Nous tenons le présent dans nos mains ;
mais l'avenir est une espèce de charlatan qui,
en nous éblouissant les yeux, nous l'escamote.**

Bernard le Bovier de Fontenelle (1657-1757).

**Oubliant que ce sont des lois qui ont fait le marché,
d'aucuns ont cru que l'avenir du marché était dans
l'abolition des lois !**

**Folie comparable à celle d'un gardien de zoo qui
ouvrirait la cage des lions, au prétexte qu'en trente
ans de carrière il n'a jamais vu un lion agresser qui
que ce soit !**

Jacques Généreux, Les vraies lois de l'économie, 2005.



© Stuart Franklin

<http://www.youtube.com/watch?v=9-nXT8ISnPO>

Quelque chose doit remplacer les gouvernements
et le pouvoir privé me semble l'entité adéquate pour le faire.

David Rockefeller (Newsweek International, 1^{er} février 1999).

Je ne crois pas qu'un Destin impitoyable frappe les gens quoi qu'ils fassent...
Mais je crois que le destin frappe impitoyablement ceux qui ne font rien.

J. Swift.

Le secret d'une autorité, quelle qu'elle soit,
tient à la rigueur inflexible avec laquelle
elle persuade les gens qu'ils sont coupables.

Raoul Vaneigem.

La raison, le jugement, viennent lentement, les préjugés accourent en foule.
Jean-Jacques Rousseau (Émile ou de l'éducation).

La méfiance est toujours pour moi une des formes de l'intelligence.
La confiance une des formes de la bêtise.
Paul Léautaud (Passe-temps).

**Entre juriste et
juriste d'affaires,
il y a la même différence
qu'entre musique
et musique militaire.**
Jacques Roman.



Ce n'est pas être souverain
que d'élire de temps en temps quelques représentants.

Maximilien Robespierre.

Démocratie vendue aux marchands - **L'aveu :**



Plaque d'inauguration du Parlement européen.
Avec remerciements aux lobbies chéris...
Le parlement européen reconnaissant.

La démocratie se meurt.
De profundis.

**Les régimes totalitaires vantent les libertés
pour mieux les anéantir.**
Hannah Arendt.



L'esclave qui aime sa vie d'esclave a-t-il une vie d'esclave ?
Louis Scutenaire (1905-1987)

**On avale à pleine gorgée le mensonge qui nous flatte,
et l'on boit goutte à goutte une vérité qui nous est amère.**
Diderot

La devise d'un autre monde possible, non marchand, celui d'Internet :

**Quand je ne sais pas, je demande,
et quand je sais, je partage.**

Avoir des dettes est le seul moyen de rester dans la mémoire des classes commerçantes.

Jean Carmet.

"Cette disposition à admirer, et presque à vénérer, les riches et les puissants, ainsi qu'à mépriser, ou du moins à négliger, les personnes pauvres et d'humble condition, quoique nécessaire à la fois pour établir et pour maintenir la distinction des rangs et de l'ordre de la société, est en même temps la cause la plus grande et la plus universelle de la corruption de nos sentiments moraux.

Les moralistes de toutes les époques se sont plaints que la richesse et la grandeur soient souvent regardées avec le respect et l'admiration seulement dus à la sagesse et à la vertu ; et que le mépris, dont le vice et la folie sont les seuls objets convenables, soit souvent très injustement attaché à la pauvreté et à la faiblesse."

Adam Smith, Théorie des sentiments moraux, 1759.

La politesse c'est l'indifférence organisée.

Paul Valéry.

**La force de la communauté se mesure
au bien-être du plus faible de ses membres.**

Préambule de la Constitution suisse.



**TOUT POUR MOI.
IDÉE LIBÉRALE.**

FIG. 470. — CARICATURE CONTRE LE PARTI LIBÉRAL (1820).

* Dans la lutte des partis *ultra-royaliste* et *libéral* qui marqua le règne de Louis XVIII, la caricature joua un grand rôle. Le parti libéral est accusé ici de vouloir prendre tout pour lui.

**La richesse amassée est un fumier puant ;
la richesse répandue est un engrais fertile.**
Proverbe anglais.

Le sage change d'avis et le sot s'entête

Je reconnais un honnête homme à ce qu'il se contredit.
Robert Escarpit.

Cet **ostracisme envers les novateurs** n'est point un fait d'exception ; bien peu de novateurs y échappent et l'on peut, sans hésiter, formuler cette règle générale que **tout savant qui découvre un principe s'écartant du conformisme classique, est dans l'impossibilité de faire accepter ses idées**, quelle que soit la rigueur des arguments qui en démontrent formellement l'exactitude ...

Le sort injuste des novateurs, la méconnaissance et l'oubli de leurs œuvres, les jugements iniques qu'on prononce contre eux, les persécutions mêmes qu'on leur inflige, sont la règle ; maints savants et philosophes les ont signalés et déplorés, mais il ne semble pas que l'on ait songé encore à réagir contre cet état de choses ...

Les conformistes occupant les situations sociales les plus élevées continuent, comme par le passé, à combattre ou à étouffer toutes les découvertes qui ne cadrent pas avec leurs préjugés et avec les dogmes en vigueur dans les Traités classiques ...

Nous sommes personnellement bien placé pour le savoir. À quoi sert d'encourager la recherche scientifique si les fruits de ces investigations sont destinés à être enterrés et si leurs auteurs sont, par avance, condamnés à l'oubli ou même à la persécution.

Auguste Lumière, "Les Fossoyeurs du Progrès. Les Mandarins contre les Pionniers de la Science", 1942.

Le monde ne sera sauvé, s'il peut l'être, que par des **insoumis**.

André Gide, Journal, 24 février 1946.

"Si les observations du Dr Miller étaient confirmées, la théorie de la relativité serait en défaut. **L'expérience est le juge suprême.**"

Albert Einstein, Revue Science, 1925.

"L'attrait principal de la théorie de la relativité est qu'elle constitue un tout logique.

Si une seule de ses conséquences se montrait inexacte il faudrait l'abandonner."

Albert Einstein, Comme je vois le monde, 1939.

"Lorsqu'il se produit une révision ou une transformation d'une théorie physique, on trouve qu'il y a presque toujours au point de départ la constatation d'un ou plusieurs faits qui ne pouvaient pas entrer dans le cadre de la théorie, sous sa forme actuelle.

Les faits restent en effet toujours la clef de voûte de laquelle dépend la stabilité de toute théorie, si imposante qu'elle puisse être.

Pour le théoricien vraiment digne de ce nom, **il n'y a d'ailleurs rien de plus intéressant qu'un fait en contradiction avec une théorie jusqu'alors tenue pour vraie**, c'est alors que commence pour lui le vrai travail."

Max Planck, Initiations à la Physique, 1941.

**L'homme peut aimer son semblable jusqu'à mourir ;
il ne l'aime pas jusqu'à travailler pour lui.**

Proudhon, Système des contradictions économiques, 1846.

**L'utopie, c'est proprement ce qui n'est nulle part ; c'est un édifice d'idées
dans une tête ; et cela n'est pas peu de chose. Je respecte l'utopie.**

ALAIN, Propos (21 juin 1906)

Source d'inspiration pour les tâcherons du savoir, exemple de sagesse froide — ni la mesure de Tocqueville ni l'indignation tempétueuse de Marx —, l'œuvre de **Thorstein Veblen** apprend à discerner, au-delà de l'accoutumance à la vie quotidienne, la comédie humaine, la rivalité puérile des adultes en quête d'argent, de gloire et de prestige, jamais capables d'atteindre un but qui fuit à mesure qu'ils en approchent puisque ce but se définit non pas en soi mais par rapport aux conquêtes des autres.

Raymond Aron.

**Un homme libre contre un tyran,
telle est la cellule politique.**

Alain, octobre 1931.

**Obéir de corps et jamais d'esprit.
Une nature servile n'obéit pas assez et respecte trop.
Un mépris obéissant est roi.**

Alain, 2 juin 1913.

Ce n'est pas le doute qui rend fou, c'est la certitude.
Nietzsche

La Société récompense avant tout ceux qui s'adaptent à ses normes.
Ce qu'on résume d'un mot : le **conformisme**.
Albert Jacquard.

« Selon l'adage,
"Le meilleur moment pour acheter,
c'est quand il y a **du sang** dans les
rues".
J'ajouterais : même si c'est le vôtre. »

*Incroyable aveu de **cynisme** par **un vrai gérant d'un vrai fonds d'investissement** de Templeton,
dans Let's Make Money de l'Autrichien Erwin Wagenhofer (celui de We Feed the World).*

He was told that his consulting job
was permanent.



http://www.la-bas.org/article.php3?id_article=1670

Un G20 à Londres, c'est une réunion d'alcooliques anonymes qui se déroule dans un bar à vin.

Bernard Maris.



**Avec le danger,
croît aussi ce qui sauve.**

Il n'y a que quand il fait suffisamment sombre que l'on peut voir les étoiles.

Martin Luther King.

L'enfant n'est que lui, ne voit que lui, n'aime que lui, et ne souffre que de lui :
c'est le plus énorme, le plus innocent et le plus angélique des égoïstes.
Goncourt, Edmond (1822-1896) et Jules (1830-1870)

Une idée nouvelle est toujours minoritaire.
Il lui faut un itinéraire adapté.

On obtient plus en étant poli et armé
qu'en étant juste poli.

Al Capone (décrivant la "philosophie libérale"?)

La liberté commence à l'instant où l'on fait
la différence entre ce qui dépend de nous
et ce qui ne dépend pas de nous.
Un philosophe stoïcien.

Pour réfléchir,
il faut ne pas avoir faim.

"La plupart des législateurs ont été des hommes bornés, que le hasard a mis à la tête des autres, et qui n'ont presque consulté que leurs préjugés et leurs fantaisies.

Il semble qu'ils aient méconnu la grandeur et la dignité même de leur ouvrage: ils se sont amusés à faire des institutions puériles, avec lesquelles ils se sont, à la vérité, conformés aux petits esprits, mais décrédités auprès des gens de bon sens.

Ils se sont jetés dans des détails inutiles; ils ont donné dans les cas particuliers, ce qui marque un génie étroit qui ne voit les choses que par parties, et n'embrasse rien d'une vue générale.

Quelques-uns ont affecté de se servir d'une autre langue que la vulgaire: chose absurde pour un faiseur de lois. Comment peut-on les observer, si elles ne sont pas connues?

Ils ont souvent aboli sans nécessité celles qu'ils ont trouvées établies; c'est-à-dire qu'ils ont jeté les peuples dans les désordres inséparables des changements. Il est vrai que, par une bizarrerie qui vient plutôt de la nature que de l'esprit des hommes, **il est quelquefois nécessaire de changer certaines lois. Mais le cas est rare, et, lorsqu'il arrive, il n'y faut toucher que d'une main tremblante:** on y doit observer tant de solennités et apporter tant de précautions que le peuple en conclue naturellement que les lois sont bien saintes, puisqu'il faut tant de formalités pour les abroger.

Montesquieu, Lettres Persanes, lettre CXXIX.

Note : le "législateur", à l'époque, est l'auteur de la Constitution (pas celui des lois ordinaires).

Mais si l'on veut savoir d'où naît le préjugé défavorable au peuple, généralement répandu, c'est que tout le monde a la liberté d'en dire ouvertement le plus grand mal, même au moment où il domine ; au lieu que ce n'est qu'avec la plus grande circonspection et en tremblant qu'on parle mal des princes.

Machiavel, Discours sur la première décade de Tite-Live, Livre Premier, § LVIII.



Une personne cultivée devait être : quelqu'un qui sait choisir ses compagnons parmi les hommes, les choses, les pensées, dans le présent comme dans passé.
Hannah Arendt.

Nécessité d'autrui :

Il n'est pas de sens pour un seul

si je veux que ma vie ait un sens pour moi, il faut qu'elle en ait un pour autrui.

Georges Bataille, « L'expérience intérieure », 1954, p 55.

Être, c'est être perçu.
George Berkeley.

LE PLAN www.leplanb.org B

Février-mars 2009 - N°17 Bimestriel - Critique des médias et enquêtes sociales 2 euros

« LES BANQUES, ON LES FERME LES BANQUIERS, ON LES ENFERME »

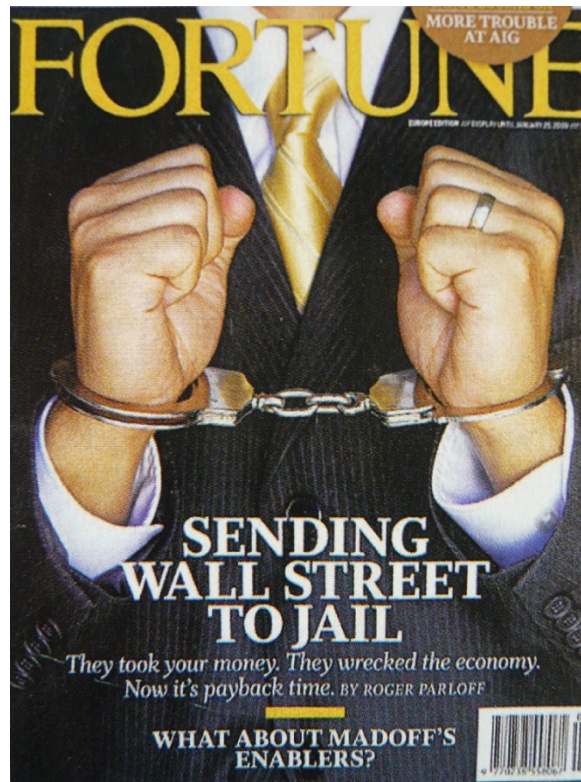
Vincent Auriol, dirigeant socialiste, 1925



**Aujourd'hui les choses
sont plus complexes**

**Dominique Strauss-
Kahn, dirigeant
socialiste et patron
du Fonds monétaire
international
(salaire : 500 000 \$
par an, net d'impôt)**

Plus le diable en a,
plus le diable en veut.



Quand la loi redevient celle de la jungle,
c'est un honneur que d'être déclaré hors la loi.
Hervé Bazin (1911-1996)

Je ne sais ce que c'est que vouloir sans faire.
Alain, Émile-Auguste Chartier, dit (1868-1951)

Le pouvoir ne souhaite pas que les gens comprennent qu'ils
peuvent provoquer des changements.

Noam Chomsky

Les dominants ont toujours utilisé
l'imaginaire des dominés
à leur profit.

Henri Laborit (1914-1995)



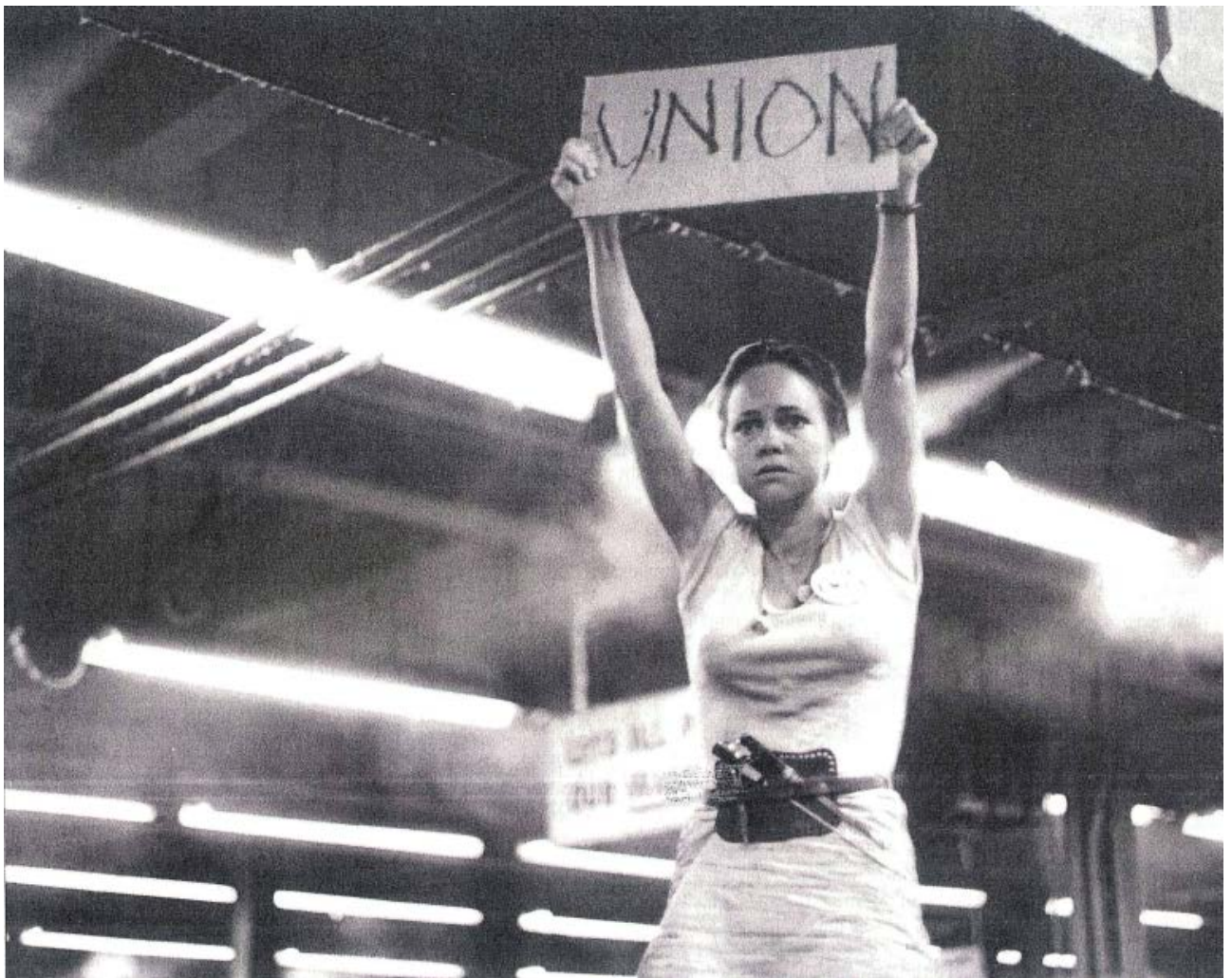
« Structurellement,

l'équivalent politique de l'entreprise

est

l'État totalitaire. »

(Noam Chomsky)



Norma Rae, film de Martin Ritt (USA), 1979 (Source : Cahiers du cinéma)

LE PLAN B www.leplanb.org

Déc. 2008 - Janv. 2009 - N°16 Bimestriel - Critique des médias et enquêtes sociales 2 euros

Les caisses sont vides Les coffres sont pleins Les économistes réfléchissent



Crise des experts :
retourner sa veste ou
baisser son pantalon ?
(p. 10-11)

Reportage :
les « HLM du futur »
garantis sans
pauvres (p. 12-13)

Fatals Flatteurs :
leurs victimes
en redemandant (p. 7)

Démontage :
les mirages de la
diversité (p. 16-17)

Histoire : le plan
Paulson des
sans-culottes (p. 18)

L 13579 - 16 - F. 2,00 € - RD

www.leplanb.org

Tout État moderne
contraint de défendre son existence
contre des populations qui mettent en doute sa légitimité
est amené à utiliser à leur encontre
les méthodes les plus éprouvées de la mafia historique,
et à leur imposer ce choix : terrorisme ou protection de l'État.

Michel Bounan

Donner un os à un chien n'est pas de la charité.
La charité, c'est partager l'os avec le chien,
quand vous êtes aussi affamé que lui.
Jack London.

Il convient de ne pas violer l'un des principes fondamentaux de la méthodologie scientifique,
à savoir de prendre les réfutations au sérieux.

Paul Feyerabend, « Against Method », 1974, p.109.

Si les murs des prisons sont si hauts, c'est pour que les petits voleurs
qui sont dedans ne voient pas les grands qui sont dehors.

Ma liberté est dans la joie et dans la liberté des autres.

Kropotkine, prince russe devenu anarchiste.

Chez les nations commerçantes, les capitalistes et les rentiers faisant presque tous cause commune avec les traitants, les financiers et les agioteurs ; les grandes villes ne renferment que deux classes de citoyens, dont l'une végète dans la misère, et dont l'autre regorge de superfluités : celle-ci possède tous les moyens d'oppression ; celle-là manque de tous les moyens de défense. Ainsi, dans les républiques, l'extrême inégalité des fortunes met le peuple entier sous le joug d'une poignée d'individus.

Jean-Paul Marat, « Les chaînes de l'esclavage », 1792.

**« Tout pour nous-mêmes et rien pour les autres »
semble avoir été à toutes les époques du monde
la vile maxime des maîtres de l'humanité.**

Adam Smith, « La richesse des nations », Livre III, chapitre 4.

**Les gens se divisent en deux catégories : les optimistes qui croient que
demain, nous en seront tous réduits à manger des cailloux,
et les pessimistes qui disent qu'il n'y en aura pas pour tout le monde !**

Dans une société de grande civilisation, il est essentiel **pour la cruauté, pour la
haine et la domination**, si elles veulent se maintenir, de se camoufler, retrouvant
les vertus du mimétisme.

Le camouflage en **leur contraire** sera le plus courant.

C'est en effet par là, prétendant parler seulement au nom des autres, que le
haineux pourra le mieux démoraliser, mater, paralyser.

C'est de ce côté que tu devras t'attendre à le rencontrer.

Henri Michaux

L'ennui de l'huître produit des perles
José Bergamin

**Laissons faire les fous,
voyez où les sages nous ont menés.**

G. Bernard Shaw



À propos des vertus prétendument pacifiantes du « doux commerce » :

**Les échanges commerciaux représentent
des guerres potentielles pacifiquement résolues,
et les guerres sont l'issue de transactions malheureuses.**

Claude Lévi-Strauss

« Guerre et commerce chez les Indiens d'Amérique du sud », 1943, éd. Renaissance, p. 136.

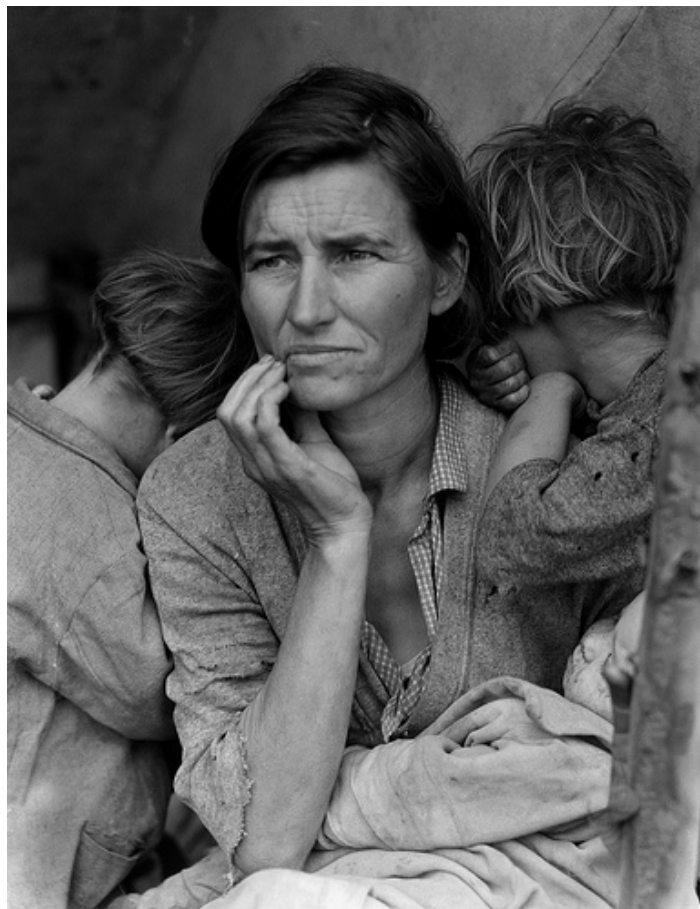
Qu'allons-nous faire de ce qu'on a fait de nous ?

Jean-Paul Sartre.

Sous la blanche soutane de la vertu
on trouve le gourdin du capitalisme
tenu par la main aveugle du marché



Pourtant, l'air du temps en fin de XXème siècle prône, à nouveau, un individualisme forcené...



Alors que des millions de travailleurs perdent leur travail,
des millions d'autres perdent leur logement.
(**Migrant Mother**, photo de *Dorothea Lange*, 1936)



Novembre 2008

Avec cette pleine puissance, en huit mois un homme de génie eût changé la face de la France, de l'Europe peut-être. Seulement voilà, il a pris la France et n'en sait rien faire.

Dieu sait pourtant que le Président se démène : il fait rage, il touche à tout, il court après les projets ; ne pouvant créer, il décrète ; il cherche à donner le change sur sa nullité. C'est le mouvement perpétuel ; mais, hélas ! cette roue tourne à vide.

L'homme qui, après sa prise du pouvoir a épousé une princesse étrangère est un carriériste avantageux. Il aime la gloriole, les paillettes, les grands mots, ce qui sonne, ce qui brille, toutes les verroteries du pouvoir. Il a pour lui l'argent, l'agio, la banque, la Bourse, le coffre-fort. Il a des caprices, il faut qu'il les satisfasse.

Quand on mesure l'homme et qu'on le trouve si petit et qu'ensuite on mesure le succès et qu'on le trouve énorme, il est impossible que l'esprit n'éprouve pas quelque surprise.

On y ajoutera le cynisme car, la France, il la foule aux pieds, lui rit au nez, la brave, la nie, l'insulte et la bafoue ! Triste spectacle que celui du galop, à travers l'absurde, d'un homme médiocre échappé.

Victor HUGO, dans "**Napoléon, le petit**", réédité chez Actes Sud.

Si les élections pouvaient changer quoi que ce soit,
il y a longtemps qu'elles auraient été supprimées.

Coluche.

Si vous assistez à une injustice et que vous ne dites rien,
vous vous rangez du côté de l'opresseur.

Desmund Tutu.

Lorsque nous disposons d'informations et que nous décidons de les ignorer
et de ne pas nous impliquer, notre choix n'a aucune influence car

CE SONT LES INFORMATIONS ELLES-MÊMES QUI NOUS IMPLIQUENT.

Le seul choix que nous pouvons faire est celui de faire plutôt partie du
problème ou de la solution.

IL EST IMPOSSIBLE DE RESTER NEUTRE DANS LA VIE.

Nous ne pouvons pas être conscients de ce qui se passe et ne rien faire.

Celui qui ne sait pas ce qui se déroule peut justifier son ignorance en
prétextant qu'il ne disposait pas des informations qu'il connaît aujourd'hui.

Nous ne pouvons pas désapprendre ce que nous savons. Nous pouvons juste
changer d'avis à propos de quelque chose à la suite de ce que nous avons
appris.

Il n'est pas possible de revenir en arrière.

Bankster.tv

L'acceptation d'une croyance n'est-elle pas un couvercle mis sur cette peur, sur cette
peur de n'être rien du tout, d'être vide ?

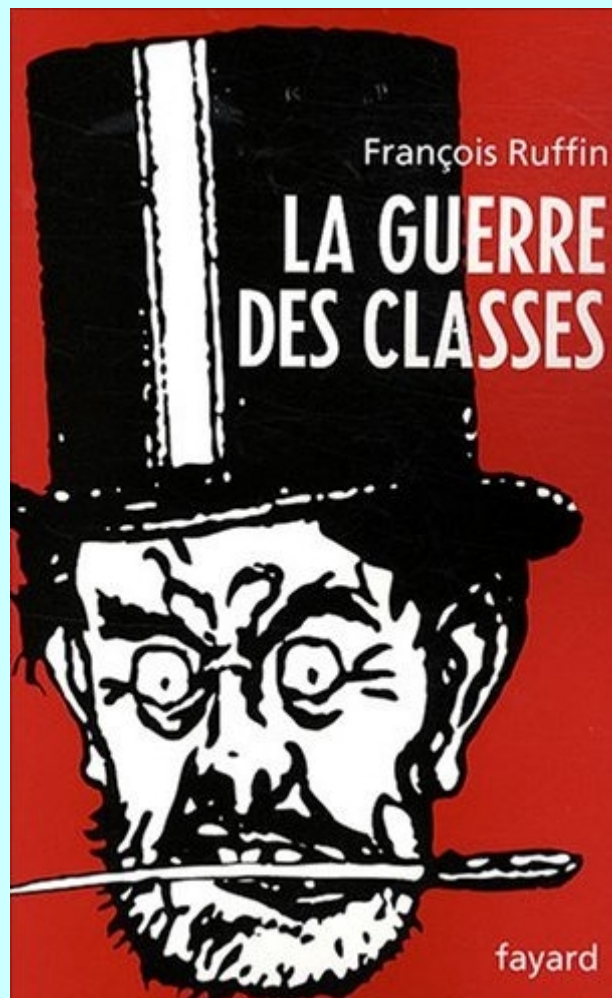
Et pourtant un récipient n'est utilisable que lorsqu'il est vide et un esprit qui est
rempli de croyances, de dogmes, d'affirmations, de citations est en vérité un esprit
stérile, une machine à répétition."

Jiddu Krishnamurti (1895-1986) La première et la dernière liberté, 1964.

La **vérité** est le nom que les plus **forts** donnent à leur **opinion**.
Alphonse Karr (1808-1890)

Quoi que tu rêves d'entreprendre, commence-le.
L'audace a du génie, du pouvoir, de la magie.
Johann Wolfgang von Goethe

Tout grand progrès scientifique est né
d'une nouvelle audace de l'imagination.
John Dewey



http://www.la-bas.org/article.php3?id_article=1519

**"LA GUERRE DES CLASSES EXISTE, C'EST UN FAIT,
MAIS C'EST LA MIENNE, CELLE DES RICHES, QUI MÈNE CETTE GUERRE
et nous sommes en train de la remporter."**

C'est **Warren Buffett**, première fortune mondiale, qui a formulé ce jugement.

Pendant que toute une gauche s'autocensure, s'enlise dans le salmigondis de la "complexité".
Toute une gauche avec des '*ches*' qui déguisent leur lâcheté en "courage", leur renoncement
en "audace", et qui causent gentiment de "rénovation" pour mieux masquer leur trahison.

Je ferai en sorte d'être assez sage pour accepter la personne que je ne puis changer,
assez courageux pour changer celle que je puis changer,
et assez éclairé pour comprendre que cette dernière n'est autre que moi !

Dans les problèmes difficiles que l'histoire offre souvent, il est bon de demander aux termes de la langue tous les enseignements qu'ils peuvent donner.

Une institution est quelquefois expliquée par le mot qui la désigne.

Fustel de Coulanges, Numa Denis (1830-1889)

Cette pensée me suggère un **exemple** frappant : pensez et repensez au mot **GOUVERNEMENT**. Ce mot porte en lui, forcément, la **confusion des pouvoir** : législatif et exécutif dans les mêmes mains.

Or, selon la déclaration des droits de l'homme (art. 16) et selon le bon sens le plus élémentaire, la non séparation des pouvoirs est la définition même de la **tyrannie**, l'absence de (vraie) constitution.

Tyrannie en marche, donc, cachée derrière un mot, un mot rendu banal. ☹
ÉC.

"Je considère que les institutions bancaires sont plus dangereuses qu'une armée ...

Si jamais le peuple américain autorise les institutions financières à contrôler leur masse monétaire... les banques et les corporations qui se développeront autour d'elles vont dépouiller les gens de leurs possessions jusqu'au jour où leurs enfants se réveilleront sans domicile sur le continent que leurs pères avaient conquis."

*Thomas **Jefferson**, 1743-1826.*

L'OPPORTUNISTE (*Jacques Dutronc*)

Je suis pour le communisme
Je suis pour le socialisme
Et pour le capitalisme
Parce que je suis opportuniste

Il y en a qui contestent
Qui revendiquent et qui protestent
Moi je ne fais qu'un seul geste
Je retourne ma veste, je retourne ma veste
Toujours du bon côté

Je n'ai pas peur des profiteurs
Ni même des agitateurs
Je fais confiance aux électeurs
Et j'en profite pour faire mon beurre

Il y en a qui contestent
Qui revendiquent et qui protestent
Moi je ne fais qu'un seul geste
Je retourne ma veste, je retourne ma veste
Toujours du bon côté

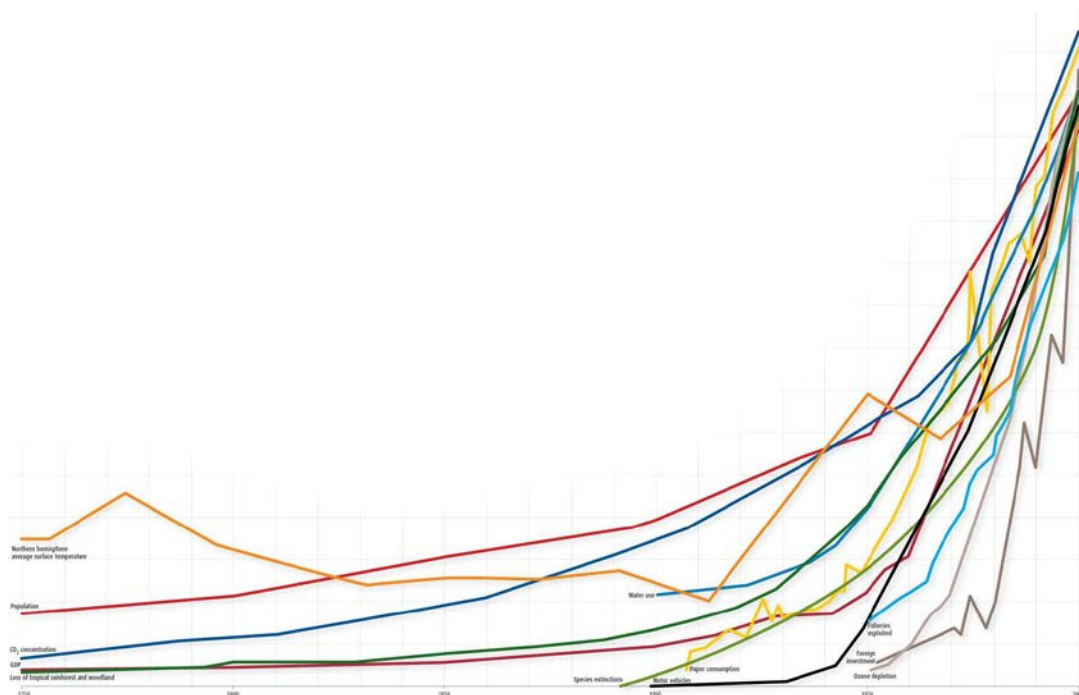
Je suis de tous les partis
Je suis de toutes les patries
Je suis de toutes les coteries
Je suis le roi des convertis

Il y en a qui contestent
Qui revendiquent et qui protestent
Moi je ne fais qu'un seul geste
Je retourne ma veste, je retourne ma veste
Toujours du bon côté

Je crie vive la révolution
Je crie vive les institutions
Je crie vive les manifestations
Je crie vive la collaboration

Non jamais je ne conteste
Ni revendique ni ne proteste
Je ne sais faire qu'un seul geste
Celui de retourner ma veste, de retourner ma veste
Toujours du bon côté

Je l'ai tellement retournée
Qu'elle craque de tous côtés
À la prochaine révolution
Je retourne mon pantalon

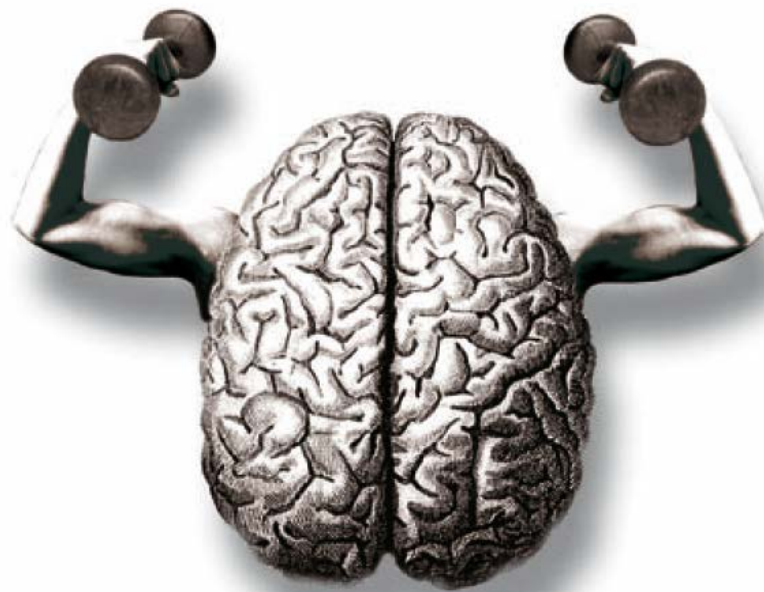


Le graphique de tout ce qui va mal...

Voyez [ce lien](http://etienne.chouard.free.fr/Europe/En_Vrac.pdf) pour zoomer.

Ne jamais attribuer à la malignité ce que la stupidité suffit à expliquer.
[Loi du rasoir d'Hanlon.](#)

On peut être intelligent toute sa vie et stupide un instant.
Proverbe chinois



On vit dans ce monde, pas dans un monde imaginaire. Dans notre monde, il y a des institutions tyranniques très importantes, c'est ce qu'on appelle les multinationales, qui sont les institutions humaines les plus proches des systèmes totalitaires. Ils n'ont pas de compte à rendre au public, c'est comme des prédateurs qui se jettent sur la société. Et pour se défendre de ces prédateurs, les gens n'ont qu'un seul outil de défense, c'est l'État.

Noam Chomsky

La propagande avait mauvaise presse du fait de son utilisation par les Allemands. Alors j'ai essayé de trouver un autre mot. Et on a trouvé un terme : "le conseil en relations publiques".

Edward R. Bernays

Nécessaires SERVICES PUBLICS :

« Il y a pour la classe ouvrière tout entière un intérêt vital à ce que des services publics démocratiquement gérés se substituent aux monopoles capitalistes et à ce qu'ils fonctionnent excellemment.

D'abord, les travailleurs y peuvent conquérir, pour eux-mêmes, plus de garanties. Dans une démocratie, l'État, si bourgeois qu'il soit encore, ne peut pas méconnaître les droits et les intérêts des salariés aussi pleinement et cyniquement que les monopoles privés. (...) Le Parlement a intérêt, pour la transformation de la société capitaliste en société socialiste, à ce que de grands services publics, administrés selon des règles de démocratie et avec une large participation de la classe ouvrière à la direction et au contrôle, fonctionnent puissamment. Les services publics démocratisés peuvent et doivent avoir ce triple effet d'amoinrir la puissance du capitalisme, de donner aux prolétaires plus de garanties et une force plus directe de revendication, et de développer en eux, en retour des garanties conquises, ce zèle du bien public qui est une première forme de la moralité socialiste et la condition même de l'avènement d'un ordre nouveau.

Que les prolétaires défendent donc vigoureusement les services publics contre les campagnes systématiques de la presse bourgeoise, et contre les déceptions que produit dans la classe ouvrière elle-même une première application maladroite et arrogamment bureaucratique du régime de la nationalisation.

Qu'ils ne livrent pas l'État aux oligarchies ; mais qu'ils s'efforcent, en élargissant le domaine de l'État, d'accroître leur action dans l'État et sur l'État par le développement de leur organisation syndicale et de leur puissance politique. »

Jean Jaurès, Directeur de l'Humanité.

Scepticisme, le juste équilibre :

Douter de tout ou tout croire sont deux solutions également commodes qui, l'une comme l'autre, nous dispensent de réfléchir.

Henri Poincaré

Quatre hommes visitent l'Australie pour la première fois. En voyageant par train, ils aperçoivent le profil d'un mouton noir qui broute et le premier homme en conclut que les moutons australiens sont noirs. Le second prétend que tout ce que l'on peut conclure est que certains moutons australiens sont noirs. Le troisième objecte que la seule conclusion possible est qu'en Australie au moins un mouton est noir, et le quatrième homme, un sceptique, conclut qu'il existe en Australie au moins un mouton dont au moins un des côtés est noir.

Anecdote rapportée par Ian Stewart

Seuls les freins imposés aux magistrats font les nations libres ; et c'est le défaut de ces freins qui les rend esclaves. Les nations sont libres lorsque les magistrats du gouvernement sont confinés à l'intérieur de certaines limites qui leur soient assignées par le peuple, et lorsqu'ils agissent en vertu de règles qui leur sont prescrites par le peuple. Elles sont esclaves en revanche lorsque leurs magistrats choisissent les règles qui leur conviennent et n'agissent qu'en fonction de leurs désirs et de leurs humeurs.

John Tranchard, républicain anglais cité par Philip Pettit dans

« *Républicanisme. Une théorie de la liberté et du règlement.* » (NRF Essais Gallimard, 1997)

Ou tu défends la liberté d'expression pour des opinions que tu détestes, ou tu ne la défends pas du tout. Même Hitler et Staline étaient ravis de défendre la liberté d'expression pour des idées qui leur convenaient. Voilà les enjeux essentiels. Pour pouvoir éluder ce débat, il y a toujours le flot de mensonges habituels.

Noam Chomsky

Quand les riches maigrissent, les pauvres meurent.
Mao.

Un crédit à long terme, ça veut dire que moins tu peux payer, plus tu payes.
Coluche.

Les mêmes qui lui ont ôté les yeux
reprochent au peuple d'être aveugle.

John Milton

cité par Noam Chomsky

dans « La fabrication du consentement.

De la propagande médiatique en démocratie. » (Agone, 2008).

Si l'on admet que c'est le démon, le diable, qui gouverne le monde, tout s'explique.
Par contre, si c'est Dieu qui règne, on ne comprend rien.
Cioran

Autrement dit :

Dieu est une invention du diable.

L'opinion gouverne dès qu'elle peut s'exprimer.

Mais dès qu'elle fait désordre, ou seulement apparence de désordre, elle ne peut plus s'exprimer. La méthode de crier est très mauvaise ; elle a toujours fortifié les pouvoirs ; elle donne occasion à cette action prompte et irrésistible qui recouvre le fait et obscurcit à jamais la question.

Alain, Propos, 15 octobre 1927.

Incitations à la vigilance :

**Répétez un mensonge assez fort et assez longtemps
et les gens le croiront.**

Josef GOEBBELS (1897-1945)

**Il en va de la responsabilité de chaque citoyen de questionner
l'Autorité.**

Benjamin FRANKLIN (1706-1790)

**L'homme ne risque pas de s'endormir dans un monde totalitaire
mais de se réveiller dans un univers qui l'est devenu durant son
sommeil.**

Arthur KOESTLER (1905-1983)

**Un financier est une personne
qui remplit ses poches quand tout va bien
et vide celles des autres quand tout va mal.**

**Le monde ne sera pas détruit par ceux qui font le mal,
mais par ceux qui les regardent sans rien faire.**

Albert Einstein.

N'importe quel humain, même si ses facultés naturelles sont presque nulles, pénètre dans ce royaume de la vérité réservé au génie, si seulement il désire la vérité et fait perpétuellement un effort d'attention pour l'atteindre.

Simone Weil, Lettre au père Perrin, 15 mai 1942.

On ne peut pas en finir avec l'anthropophagie en mangeant les anthropophages.
Claude Lévi-Strauss.

**Le barbare, c'est celui qui croit à la barbarie.
Celui-là, en effet, ne voit plus l'autre comme tel, mais comme une anomalie qu'il faudrait éliminer.**

Miguel Benasayag et Angélique del Rey, Éloge du conflit, 2007.

Les peuples une fois accoutumés à des maîtres ne sont plus en état de s'en passer.

S'ils tentent de secouer le joug, ils s'éloignent d'autant plus de la liberté que prenant pour elle une licence effrénée qui lui est opposée, leurs révolutions les livrent presque toujours à des séducteurs qui ne font qu'aggraver leurs chaînes.

Le peuple romain lui-même, ce modèle de tous les peuples libres, ne fut point en état de se gouverner en sortant de l'oppression des Tarquins.

Avili par l'esclavage et les travaux ignominieux qu'ils lui avaient imposés, ce n'était d'abord qu'une stupide populace qu'il fallut ménager et gouverner avec la plus grande sagesse, afin que s'accoutumant peu à peu à respirer l'air salubre de la liberté, ces âmes énervées ou plutôt abruties sous la tyrannie, acquissent par degrés cette sévérité de mœurs et cette fierté de courage qui en firent enfin le plus respectable de tous les peuples.

Jean-Jacques ROUSSEAU, Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes, 1754.

La rivière n'atteindrait jamais la mer si des berges ne la contraignaient.

Rabindranàth Tagore

C'est un extrême malheur d'être sujet d'un maître duquel on ne peut jamais être assuré qu'il soit bon, puisqu'il est toujours en sa puissance d'être mauvais quand il le voudra.

Étienne de la Boétie, La servitude volontaire, 1576.

L'homme libre n'est pas celui qui n'est point actuellement opprimé ; c'est celui qui est garanti de l'oppression par une force constante et suffisante.

Robespierre, discours « [sur l'organisation des gardes nationales](#) » (contre la maréchaussée, police de métier au sein d'un peuple désarmé), 18 décembre 1790, à la Société des Amis de la Constitution.

**Ce dont chacun a besoin,
il devrait aussi participer à sa conception et à sa production.**

Max Stirner.

**Le désir est un tyran
qui ne tient jamais ses promesses.**

Arthur Schopenhauer signalé par Michel Onfray

**Le peuple ne demande que le nécessaire, il ne veut que justice et tranquillité,
les riches prétendent à tout, ils veulent tout envahir et tout dominer.**

**Les abus sont l'ouvrage et le domaine des riches, ils sont le fléau du peuple :
l'intérêt du peuple est l'intérêt général, celui des riches est l'intérêt particulier ;
et vous voulez rendre le peuple nul et les riches tout-puissants !**

Robespierre, Discours contre le marc d'argent (suffrage censitaire), avril 1791.

Lorsque vous prenez l'apparence du pouvoir,
les gens vous le donnent bientôt.

Mayer Amshel Rothschild

Si la soumission cessait,
c'en serait fini de la domination aussi.
Max Stirner.

« Ce ne sont pas les bandes de gens à cheval, les compagnies de fantassins, ce ne sont pas les armes qui défendent un tyran, mais toujours (on aura peine à le croire d'abord, quoique ce soit l'exacte vérité) quatre ou cinq hommes qui le soutiennent et qui lui soumettent tout le pays.

Il en a toujours été ainsi : cinq ou six ont eu l'oreille du tyran et s'en sont approchés d'eux-mêmes, ou bien ils ont été appelés par lui pour être les complices de ses cruautés, les compagnons de ses plaisirs, les maquereaux de ses voluptés et les bénéficiaires de ses rapines.

Ces six dressent si bien leur chef qu'il en devient méchant envers la société, non seulement de sa propre méchanceté

L'ignorance est la condition nécessaire du bonheur des hommes.

Anatole France (1844-1924)

Il est absurde de dire que notre pays peut émettre des millions en obligations, et pas des millions en monnaie.

Les deux sont des promesses de payer,
mais l'un engraisse les usuriers,
et l'autre aiderait le peuple.

Si l'argent émis par le gouvernement n'était pas bon, alors, les obligations ne seraient pas bonnes non plus.

C'est une situation terrible lorsque le gouvernement, pour augmenter la richesse nationale, doit s'endetter et se soumettre à payer des intérêts ruineux.

Thomas Edison

Le premier qui, ayant enclos du terrain, s'avisa de dire : "Ceci est à moi" et trouva des gens assez simples pour le croire fut le vrai fondateur de la société civile.

Gardez-vous d'écouter cet imposteur, vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous et que la terre n'est à personne.

Quand les héritages se furent accrus en nombre et en étendue au point de couvrir le sol entier et de se toucher tous, les uns ne purent plus s'agrandir qu'aux dépens des autres.

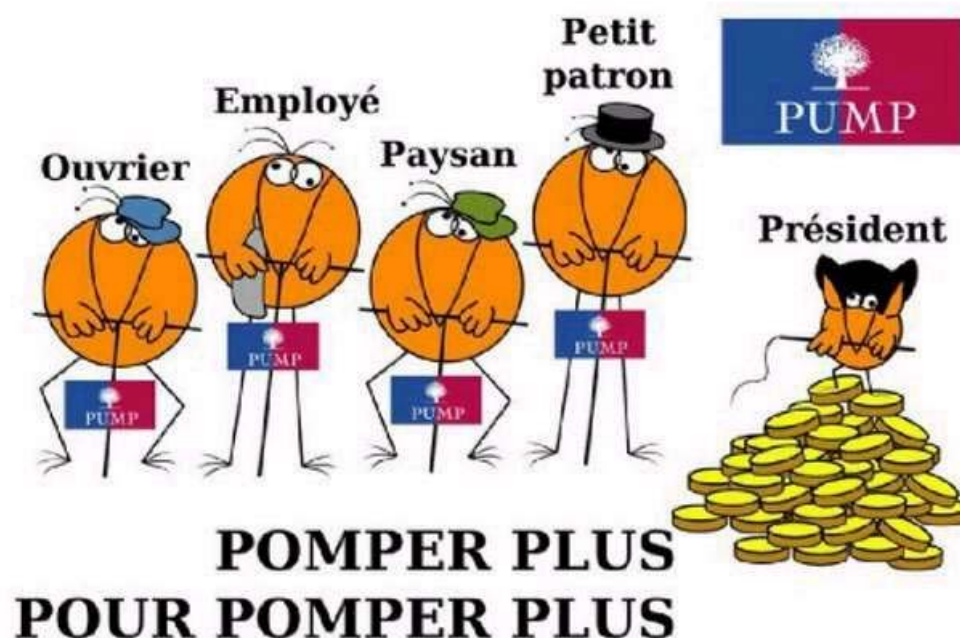
De là commencèrent à naître la domination et la servitude.

Jean-Jacques Rousseau

(Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes)

"Noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela vous rend fier !
Qu'avez-vous fait pour tant de biens ?
Vous vous êtes donné la peine de naître, rien de plus."
Beaumarchais, Figaro.

**Quand tout le monde marche en ligne,
il est plus facile de frapper ceux qui sortent du rang.**





- Comment le monde est-il gouverné et conduit à la guerre ?
- Les diplomates disent des mensonges aux journalistes, puis ils les croient quand ils les voient imprimés.

Karl Kraus.

**En des temps de supercherie,
dire la vérité est un acte
révolutionnaire.**

Orwell.

Je suis le plus malheureux des hommes.

J'ai inconsciemment ruiné mon pays.

Une grande nation industrielle est contrôlée par son système de crédit. Notre système de crédit est concentré dans le privé.

La croissance de notre nation, en conséquence, ainsi que toutes nos activités, sont entre les mains de quelques hommes.

Nous en sommes venus à être un des gouvernements les plus mal dirigés du monde civilisé, un des plus contrôlés et dominés non pas par la conviction et le vote de la majorité mais par l'opinion et la force d'un petit groupe d'hommes dominants.

Woodrow Wilson, président des États-Unis 1913-1921

Le système bancaire moderne fabrique de l'argent à partir de rien.

Ce processus est peut-être le tour de dextérité le plus étonnant qui fut jamais inventé.

La banque fut conçue dans l'iniquité et est née dans le péché.

Les banquiers possèdent la Terre.

Prenez la leur, mais laissez-leur le pouvoir de créer l'argent et, en un tour de mains, ils créeront assez d'argent pour la racheter.

Ôtez-leur ce pouvoir, et toutes les grandes fortunes comme la mienne disparaîtront et ce serait bénéfique car nous aurions alors un monde meilleur et plus heureux.

Mais, si vous voulez continuer à être les esclaves des banques et à payer le prix de votre propre esclavage laissez donc les banquiers continuer à créer l'argent et à contrôler les crédits.

Sir Josiah Stamp, Directeur de la Banque d'Angleterre 1928-1941

(réputé 2e fortune d'Angleterre à cette époque)

La liberté et l'ignorance ne sont jamais allées de pair et ne le seront jamais.
Thomas Jefferson.

Un fanatique est une personne qui redouble d'efforts
quand elle ne sait plus pourquoi elle le fait.
George Santayana.



<http://cequifautdetruire.org/spip.php?article1291>

Le bonheur est la seule chose qui se double si on le partage.

Albert Schweitzer



« Révolutionnaires de tous les pays, qui lave vos chaussettes ? »

« Un homme sur deux est une femme »

« Une femme sans homme, c'est comme un poisson sans bicyclette »

« Le privé est politique »

Graffitis mai 1968

Paradis pour les uns,
pas un radis pour les autres !

Le bougisme repéré depuis longtemps comme stratégie de pouvoir :

« La bourgeoisie ne peut exister sans bouleverser constamment les instruments de production, ce qui veut dire les rapports de production, c'est-à-dire l'ensemble des rapports sociaux. Le maintien sans changement de l'ancien mode de production était, au contraire, pour toutes les classes industrielles antérieures, la condition première de leur existence. Ce bouleversement continu de la production, ce constant ébranlement de tout le système social, **cette agitation et cette insécurité perpétuelles distinguent l'époque bourgeoise de toutes les précédentes.** »

Karl Marx et Friedrich Engels, Manifeste du parti communiste (1848).

Gouverner, c'est faire croire.

Nicolas Machiavel (Le Prince)



Si nous pensons tous la même chose,
c'est que nous ne pensons plus rien.
François Bayrou.

Je ne crois qu'aux statistiques que j'ai bricolées moi-même.

Winston Churchill.

(...) qu'une démocratie neuve, les États-Unis d'Amérique, une association d'hommes d'affaires, une foule d'émigrés de tous les pays, sans communauté de race, de traditions, de souvenirs, jetés éperdument dans la lutte pour le dollar, se sentent tout à coup transportés du désir de lancer des torpilles aux flancs des cuirassés et de faire éclater des mines sous les colonnes ennemies, c'est une preuve que **la lutte désordonnée pour la production et l'exploitation des richesses entretient l'usage et le goût de la force brutale, que la violence industrielle engendre la violence militaire, et que les rivalités marchandes allument entre les peuples des haines qui ne peuvent s'éteindre que dans le sang.** La fureur coloniale, dont vous parliez tout à l'heure, n'est qu'une des mille formes de cette concurrence tant vantée par nos économistes. **Comme l'état féodal, l'état capitaliste est un état guerrier.** L'ère est ouverte des grandes guerres pour la souveraineté industrielle. Sous le régime actuel de production nationaliste, **c'est le canon qui fixera les tarifs, établira les douanes, ouvrira, fermera les marchés. Il n'y a pas d'autre régulateur du commerce et de l'industrie. L'extermination est le résultat fatal des conditions économiques dans lequel se trouve aujourd'hui le monde civilisé....**

Anatole France, [*Sur la pierre blanche*](#), 1903

L'avenir, c'est du passé en préparation.
Pierre Dac.

La liste des réformes ? C'est simple, prenez tout ce qui a été mis en place entre 1944 et 1952, sans exception. Elle est là. Il s'agit aujourd'hui de **défaire méthodiquement le programme du Conseil National de la Résistance !**

Denis Kessler, ancien n°2 du MEDEF.

Vivant dans l'air du temps, il est difficile d'en identifier les odeurs, y compris celles qui seraient douteuses.

Jean Jégu.



<http://www.citizens-initiative.eu/>



www.cecri.info



**Nous sommes sous la férule d'un parti unique...
l'UMPS, pour qui les valeurs qui comptent sont...
les valeurs mobilières.**

Sitôt que le service public cesse d'être la principale affaire des citoyens, et qu'ils aiment mieux servir de leur bourse que de leur personne, l'État est déjà près de sa ruine. Faut-il marcher au combat ? ils payent des troupes et restent chez eux ; faut-il aller au conseil ? ils nomment des députés et restent chez eux. À force de paresse et d'argent, ils ont enfin des soldats pour asservir la patrie, et des représentants pour la vendre.

C'est le tracas du commerce et des arts, c'est l'avidité du gain, c'est la mollesse et l'amour des commodités, qui changent les services personnels en argent. On cède une partie de son profit pour l'augmenter à son aise. **Donnez de l'argent, et bientôt vous aurez des fers.** Ce mot de finance est un mot d'esclave, il est inconnu dans la cité. Dans un pays vraiment libre, les citoyens font tout avec leurs bras, et rien avec de l'argent ; loin de payer pour s'exempter de leurs devoirs, ils payeraient pour les remplir eux-mêmes. Je suis bien loin des idées communes ; je crois les corvées moins contraires à la liberté que les taxes.

Mieux l'État est constitué, plus les affaires publiques l'emportent sur les privées, dans l'esprit des citoyens. Il y a même beaucoup moins d'affaires privées, parce que la somme du bonheur commun fournissant une portion plus considérable à celui de chaque individu, il lui en reste moins à chercher dans les soins particuliers. Dans une cité bien conduite, chacun vole aux assemblées ; sous un mauvais gouvernement, nul n'aime à faire un pas pour s'y rendre, parce que nul ne prend intérêt à ce qui s'y fait, qu'on prévoit que la volonté générale n'y dominera pas, et qu'enfin les soins domestiques absorbent tout. Les bonnes lois en font faire de meilleures, les mauvaises en amènent de pires. Sitôt que quelqu'un dit des affaires de l'État: Que m'importe? on doit compter que l'État est perdu.

L'attédissement de l'amour de la patrie, l'activité de l'intérêt privé, l'immensité des États, les conquêtes, l'abus du gouvernement, ont fait imaginer la voie des députés ou représentants du peuple dans les assemblées de la nation. C'est ce qu'en certain pays on ose appeler le tiers état. Ainsi l'intérêt particulier de deux ordres est mis au premier et second rang ; l'intérêt public n'est qu'au troisième.

La souveraineté ne peut être représentée, par la même raison qu'elle peut être aliénée ; elle consiste essentiellement dans la volonté générale, et la volonté ne se représente point : elle est la même, ou elle est autre ; il n'y a point de milieu. Les députés du peuple ne sont donc ni ne peuvent être ses représentants, ils ne sont que ses commissaires ; ils ne peuvent rien conclure définitivement. Toute loi que le peuple en personne n'a pas ratifiée est nulle ; ce n'est point une loi. Le peuple Anglais pense être libre, il se trompe fort; il ne l'est que durant l'élection des membres du parlement : sitôt qu'ils sont élus, il est esclave, il n'est rien. Dans les courts moments de sa liberté, l'usage qu'il en fait mérite bien qu'il la perde.

Jean-Jacques Rousseau, Du contrat social (1762),
Chapitre 3.15 : Des députés ou représentants (extrait).

Ceux qui professent vouloir la liberté et déplorent l'agitation sont comme le paysan qui voudrait récolter sans avoir labouré.

Frederic Douglass

Entre hommes politiques de **partis** différents l'amitié est possible.
Entre hommes d'un même parti la jalousie est généralement trop intense pour permettre l'amitié.

Le Bon, Gustave (1841-1931)

La liberté ne se donne ni se prend, mais elle s'apprend.

La liberté seulement pour les partisans du gouvernement, pour les membres d'un parti, aussi nombreux soient-ils, ce n'est pas la liberté. **La liberté, c'est toujours la liberté de celui qui pense autrement.** Non pas par fanatisme de la "justice", mais parce que tout ce qu'il y a d'instructif, de salubre et de purifiant dans la liberté politique tient à cela et perd de son efficacité quand la "liberté" devient un privilège.

Rosa Luxembourg (La révolution russe).

La pensée facile consiste à choisir son camp, accumuler les savoirs et ignorer l'autre côté.

Il s'ensuit une boiterie logique qui donne une image hémiplégique du psychisme humain.

Boris Cyrulnik, De chair et d'âme.

" [...] par le moyen de méthodes toujours plus efficaces de manipulation mentale, les démocraties changeront de nature. Les vieilles formes pittoresques - élections, parlements, hautes cours de justice - demeureront mais la substance sous-jacente sera une nouvelle forme de **totalitarisme non violent**. Toutes les appellations traditionnelles, tous les slogans consacrés resteront exactement ce qu'ils étaient au bon vieux temps, la démocratie et la liberté seront les thèmes de toutes les émissions radiodiffusées et de tous les éditoriaux mais [...] l'oligarchie au pouvoir et son élite hautement qualifiée de soldats, de policiers, de fabricants de pensée, de manipulateurs mentaux mènera tout et tout le monde comme bon lui semblera. "

Aldous Huxley - Retour au meilleur des mondes - 1959

**La propagande est à la démocratie
ce que la violence est à un État totalitaire.**
Noam Chomsky.

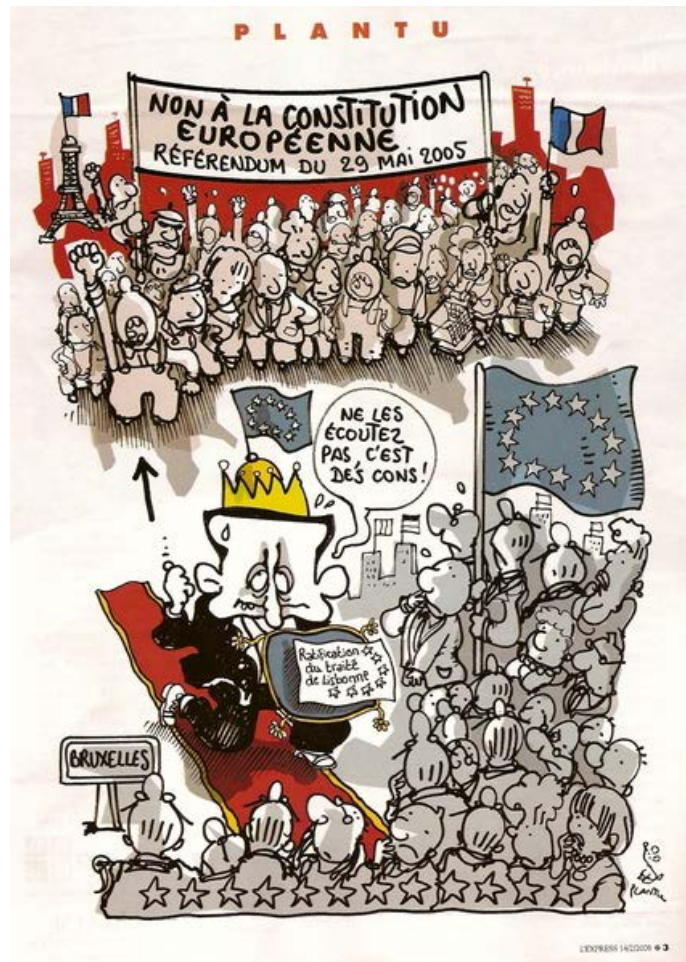
**Quelle différence entre un banquier et un oiseau ?
L'oiseau ne vole pas tout le temps.**

Il faut qu'une constitution soit **courte et obscure.**

Elle doit être faite de manière à ne pas gêner l'action du gouvernement.

Napoléon Bonaparte.

Il plus facile de légaliser certaines choses que de les légitimer.
Chamfort



La douleur ne nous apprend rien.
Chaque mort devrait nous rapprocher les uns des autres,
nous rendre meilleurs entre frères humains.
Daniel Mermet.

La belle pour tous, sinon rien.

Vivement maintenant !

« ... Un de mes professeurs de dessin aux *Arts appliqués* donnait un superbe enseignement qui se ramassait en une seule phrase : **« À chaque instant votre dessin est fini. »** En règle générale, dans un cours de dessin, on vous indique le temps dont vous disposez. Cinq minutes, une heure, quatre heures, ou plusieurs séances. Avec lui, non. Il fallait commencer par l'essentiel et rester sur l'essentiel. Dès que le fusain touchait le papier, et à chaque trait, l'urgent était l'essentiel. Un « essentiel » qu'il appartenait à chacun de découvrir. Puis de s'y maintenir. Sur la brèche, sur la ligne de crête, première ligne, ligne de feu, ligne de partage des eaux. Ainsi, à chaque instant, le dessin peut s'arrêter. L'important est dans chaque instant de la ligne. Pas dans la fin. Ni dans le début. Mais dans le trait, dans le chemin.

Quel sage pourrait ainsi dessiner sa vie ? Qu'à chaque instant la vie puisse être interrompue et qu'à chaque instant elle soit « essentielle » ? Toujours prête à la halte et prête à s'en aller.

Nous croyons poursuivre un but, nous croyons que le trait, comme un chemin, nous conduit vers un but.

Or il n'y a pas de but. Le but c'est le chemin.

Le but n'est rien, le chemin est tout.

Dans le chemin il y a tous les possibles, alors que dans le but, il n'y a que le but.

Être en chemin, voilà le but.

Être n'est pas le but. Il n'y a pas d'Être que d'être en chemin... »

Daniel Mermet

Cours camarade, le vieux monde est derrière toi.
Graffiti, mai 1968

**On commence par renoncer à l'impossible,
et ensuite on renonce à tout le reste.**

Henri Thomas.

Proposition de bulletin blanc

commémoratif de la honte du viol de Versailles,
utilisable lors des prochaines élections
où se présenteront les traîtres de l'UMP et du PS :



Nous avons besoin de nouvelles règles publiques, indépendantes.

Le néolibéralisme apparaît comme un système économiquement malsain.

Il génère de la pauvreté. Il est dogmatique et injuste.

Il menace la démocratie. C'est un mauvais modèle économique.

Joseph E. Stiglitz, « Quand le capitalisme perd la tête », 2003.



Quelle espèce de **despotisme** les nations **démocratiques** ont à craindre

Je veux imaginer sous quels traits nouveaux le despotisme pourrait se produire dans le monde : je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs, dont ils emplissent leur âme. Chacun d'eux, retiré à l'écart, est comme étranger à la destinée de tous les autres : ses enfants et ses amis particuliers forment pour lui toute l'espèce humaine ; quant au demeurant de ses concitoyens, il est à côté d'eux, mais il ne les voit pas ; il les touche et ne les sent point ; il n'existe qu'en lui-même et pour lui seul, et, s'il lui reste encore une famille, on peut dire du moins qu'il n'a plus de patrie.

Au-dessus de ceux-là s'élève un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d'assurer leur jouissance et de veiller sur leur sort. Il est absolu, détaillé, régulier, prévoyant et doux. Il ressemblerait à la puissance paternelle si, comme elle, il avait pour objet de préparer les hommes à l'âge viril ; mais il ne cherche, au contraire, qu'à les fixer irrévocablement dans l'enfance ; **il aime que les citoyens se réjouissent, pourvu qu'ils ne songent qu'à se réjouir.** Il travaille volontiers à leur bonheur ; mais il veut en être l'unique agent et le seul arbitre ; il pourvoit à leur sécurité, prévoit et assure leurs besoins, facilite leurs plaisirs, conduit leurs principales affaires, dirige leur industrie, règle leurs successions, divise leurs héritages, que ne peut-il leur ôter entièrement le trouble de penser et la peine de vivre ?

C'est ainsi que tous les jours il rend moins utile et plus rare l'emploi du libre arbitre ; qu'il renferme l'action de la volonté dans un plus petit espace, et dérobe peu à peu à chaque citoyen jusqu'à l'usage de lui-même. **L'égalité a préparé les hommes à toutes ces choses : elle les a disposés à les souffrir et souvent même à les regarder comme un bienfait.**

Après avoir pris ainsi tour à tour dans ses puissantes mains chaque individu, et l'avoir pétri à sa guise, le souverain étend ses bras sur la société tout entière ; il en couvre la surface d'un réseau de petites règles compliquées, minutieuses et uniformes, à travers lesquelles les esprits les plus originaux et les âmes les plus vigoureuses ne sauraient se faire jour pour dépasser la foule ; il ne brise pas les volontés, mais il les amollit, les plie et les dirige ; il force rarement d'agir, mais il s'oppose sans cesse à ce qu'on agisse ; il ne détruit point, il empêche de naître ; il ne tyrannise point, il gêne, il comprime, il énerve, il éteint, il hébète, et il réduit enfin chaque nation à n'être plus qu'un troupeau d'animaux timides et industriels, dont le gouvernement est le berger.

J'ai toujours cru que cette sorte de servitude, réglée, douce et paisible, dont je viens de faire le tableau, pourrait se combiner mieux qu'on ne l'imagine avec quelques-unes des formes extérieures de la liberté, et qu'il ne lui serait pas impossible de s'établir à l'ombre même de la souveraineté du peuple.

Nos contemporains sont incessamment travaillés par deux passions ennemies : ils sentent le besoin d'être conduits et l'envie de rester libres. Ne pouvant détruire ni l'un ni l'autre de ces instincts contraires, ils s'efforcent de les satisfaire à la fois tous les deux. Ils imaginent un pouvoir unique, tutélaire, tout-puissant, mais élu par les citoyens. Ils combinent la centralisation et la souveraineté du peuple. Cela leur donne quelque relâche. **Ils se consolent d'être en tutelle, en songeant qu'ils ont eux-mêmes choisi leurs tuteurs.** Chaque individu souffre qu'on l'attache, parce qu'il voit que ce n'est pas un homme ni une classe, mais le peuple lui-même, qui tient le bout de la chaîne.

Dans ce système, les citoyens sortent un moment de la dépendance pour indiquer leur maître, et y rentrent.

Alexis de Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique II*, Quatrième partie, chapitre VI.

Un arbre !

Imaginez un
vieux hêtre de 100 ans,
de près de 20 mètres de
haut avec une couronne de
12 mètres de diamètre. Il possède
600 000 feuilles qui développent 1200
mètres carrés de surface. A cause de la
structure physique de ces feuilles, la surface
totale d'échange avec l'air est en fait de 15000
mètres carrés ce qui équivaut à la surface de deux
terrains de football! Par une belle journée d'été, cet
arbre transforme 9400 litres, c'est à dire 18 kilogrammes,
de dioxyde de carbone. Avec une concentration de 0,03% de
dioxyde de carbone dans l'air, près de 36000 mètres cubes
d'air doivent passer à travers les feuilles. Les feuilles filtrent
également de nombreuses particules en suspension
comme des bactéries, des spores de champignons, de la
poussière et d'autres substances nocives. Dans le même temps,
l'arbre évapore presque 400 litres d'eau par jour et ainsi humidifie
l'air. Plus encore, par la photosynthèse, l'arbre produit 13 kilogrammes
d'oxygène, ce qui équivaut aux besoins de 10 personnes. De plus,
cet arbre produit 12 kilogrammes de sucre en une seule journée
à partir desquels, il fabrique toutes ses substances organiques. Certaines
de ces substances sont stockées comme l'amidon et d'autres sont utilisées
pour fabriquer du nouveau bois. Si cet arbre est abattu parce qu'il doit laisser
la place à une nouvelle route ou parce que quelqu'un s'est plaint de son
ombre ou simplement parce que l'on a besoin de l'espace pour
un nouveau bâtiment, il faudra planter quelques 2000
nouveaux arbres d'un volume d'un mètre
cube chacun
pour compenser
entièrement
la disparition
du vieil arbre.
Ceci coûtera à peu près 150 000 €

Il vaut mieux allumer une petite lumière que pester contre les ténèbres.
Proverbe chinois.



(Le Canard Enchaîné n°4552, 23 janvier 2008)



**Sans la sécurité économique,
l'amour de la servitude n'a aucune possibilité de naître.
Proverbe totalitaire (Aldous Huxley, Le meilleur des mondes)**

**Nous n'accepterons pas éternellement que le respect
accordé au masque des philosophes ne soit finalement
profitable qu'au pouvoir des banquiers.**

Paul Nizan (Les chiens de garde).



Vis comme si tu devais mourir demain.
Apprends comme si tu devais vivre toujours.
Gandhi.

La dernière raison des rois, le boulet ;
la dernière raison du peuple, le pavé.
Victor Hugo.

Ce n'est jamais dans l'anarchie que les tyrans naissent ;
vous ne les voyez s'élever qu'à l'ombre des lois ou s'autoriser d'elles.
Marquis de Sade



L'adulte ne croit pas au Père Noël. Il vote.
Pierre Desproges

- "Mr Ghandi, what do you think of Western Civilization ?"
- "Oh, I think it would be a good idea !"

**C'est le devoir de chaque homme
de rendre au monde
au moins autant que ce qu'il a reçu.**
Albert Einstein.

Les grandes vérités n'entrent pas d'un seul coup dans la cervelle des hommes,
il faut les enfoncer, sans relâche, clou après clou, jour après jour !
C'est là une tâche monotone et ingrate, et pourtant ô combien nécessaire !
Jean Jaurès, cité par Stefan Zweig dans Hommes et destins.

**Le pouvoir donnera des vertiges
tant que le pouvoir ne sera pas partagé par tous et par toutes.**
Louise Michel.

N'attendez pas que les évènements arrivent comme vous le souhaitez.

Décidez de vouloir ce qui arrive...

et vous serez heureux.

Épictète

« Nous avons accaparé une part tout à fait disproportionnée de la richesse et des échanges du monde. Territorialement, nous avons tout ce que nous voulons, et notre prétention à jouir sans encombre de nos immenses et splendides possessions, acquises essentiellement par la violence, consenties par la force, paraît souvent moins raisonnable aux autres qu'à nous-mêmes. »

Churchill

L'électeur est celui qui jouit du privilège sacré de voter
pour l'homme choisi par un autre.
Ambrose Bierce.

La démocratie n'est pas dans l'origine populaire du pouvoir,
elle est dans son contrôle.

La démocratie, c'est l'exercice du contrôle des gouvernés
sur les gouvernants.

Non pas une fois tous les cinq ans, ni tous les ans,
mais **tous les jours**.

Alain.

L'esprit de création est la forme la plus haute de l'esprit de contradiction.
Jean Cocteau, 1917.

Chacun de nous est une lune, avec une face cachée que personne ne voit.
Twain, Samuel Langhorne Clemens, dit Mark (1835-1910)

L'État ment dans tous les idiomes du bien et du mal ; et quoi qu'il dise, il ment — et ce qu'il possède, il l'a volé. Tout est faux en lui ; il mord avec des dents volées, lui qui mord si volontiers. Fausses sont même ses entrailles.
Friedrich Nietzsche

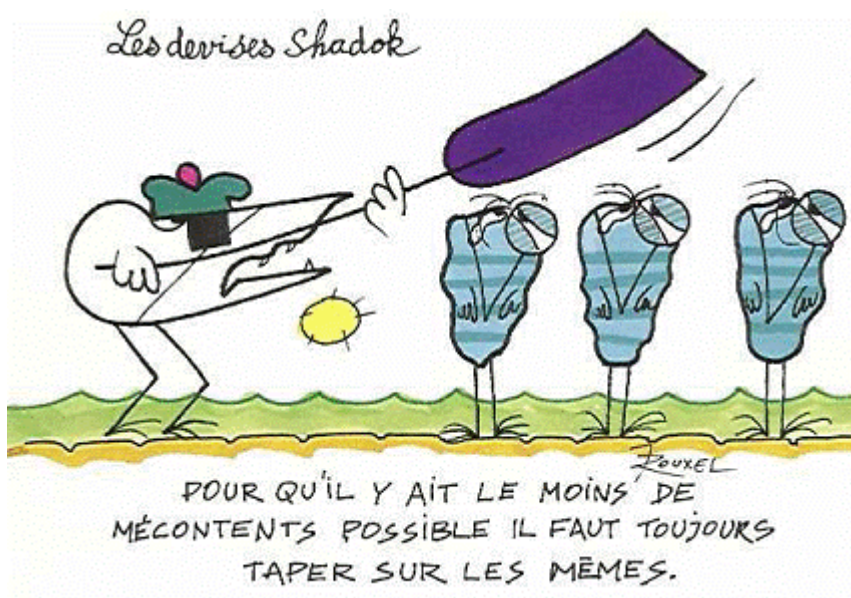
Le peu, le très peu que l'on peut faire, il faut le faire quand même.
Théodore Monod (1902-2000)

Ne travaillez jamais
Guy Debord

Celui qui n'a pas d'argent, a les paroles amères.
Proverbe marocain.

La première condition de la liberté de la presse consiste à ne pas être un métier.

Marx



Les mensonges et la crédulité s'accouplent et engendrent l'opinion.
Paul Valéry

**Le peuple est une masse imbécile faite pour être menée
par ceux qui se donnent la peine de le tromper.**
Frédéric II de Prusse

Machiavel, ce républicain qui pense que la *république*, où le peuple gouverne, est supérieure au gouvernement d'un prince :

« Je dis d'abord, écrit Machiavel, que cette légèreté dont les historiens accusent la multitude est aussi le défaut des hommes pris individuellement, et plus particulièrement celui des princes ; car **quiconque n'est pas retenu par le frein des lois commettra les mêmes fautes qu'une multitude déchaînée** ; il y a des milliers de princes, on compte le nombre des bons et des sages....

Je conclus donc contre l'opinion commune qui veut que le peuple, lorsqu'il domine, soit léger, inconstant, ingrat, et je soutiens que ces défauts ne sont pas plus le fait des peuples que celui des princes...

Ajoutons que les villes où les peuples gouvernent font d'étonnants progrès en peu de temps... cette différence ne peut naître que de la supériorité du gouvernement d'un peuple sur celui d'un prince. »

Source : Discours sur la première décade de Tite-Live,

Chapitre XIX : "sagesse du peuple. La multitude est plus sage et plus constante qu'un prince."

Texte cité par Gérard Mairet, dans une note (p. 202) du « Contrat Social » de Rousseau (Poche).

Pour le texte intégral, j'ai trouvé une autre source de cette thèse de Machiavel, sur Internet :

http://classiques.uqac.ca/classiques/machiavel_nicolas/discours_titlive/discours_titlive.rtf (page 60), où la traduction est sensiblement différente.

Voici un texte ancien, illustre, qui fait souvent penser aux **banques privées** d'aujourd'hui, « traitants » et « fermiers » modernes, **toujours aussi gravement parasites** :

Montesquieu, *L'esprit des lois*,

*Livre XIII : des rapports que la levée des tributs et la grandeur des revenus publics ont avec la liberté,
Chapitre XIX : Qu'est-ce qui est plus convenable au prince et au peuple, de la ferme ou de la régie des tributs ?*

« **La régie** est l'administration d'un bon père de famille, qui lève lui-même, avec économie et avec ordre, ses revenus.

Par la régie, le prince est le maître de presser ou de retarder la levée des tributs, ou suivant ses besoins, ou suivant ceux de ses peuples. Par la régie, il épargne à l'État les profits immenses des fermiers, qui l'appauvrissent d'une infinité de manières. Par la régie, il épargne au peuple le spectacle des fortunes subites qui l'affligent. Par la régie, l'argent levé passe par peu de mains ; il va directement au prince, et par conséquent revient plus promptement au peuple. **Par la régie, le prince épargne au peuple une infinité de mauvaises lois qu'exige toujours de lui l'avarice importune des fermiers, qui montrent un avantage présent dans des règlements funestes pour l'avenir.**

Comme celui qui a l'argent est toujours le maître de l'autre, le traitant se rend despotique sur le prince même : il n'est pas législateur, mais il le force à donner des lois.

Définition du *Petit Robert* : **Régie** : 1♦ Dr. admin. Mode de gestion d'une entreprise publique, par les fonctionnaires d'une collectivité publique. Régie d'État, régie communale. Régie simple ou directe, entièrement dirigée et organisée par les fonctionnaires.

Quand on connaît les gens, le racisme disparaît.
Dieudonné.

Donne autant que tu prends, tout sera très bien
Proverbe maori, cité par Marcel Mauss (1872-1950)

Les lois sont cruelles à l'égard du pauvre
parce qu'elles n'ont été faites que par les riches et pour les riches.
Jacques Roux.

Donnez du pouvoir à un ver de terre,
il deviendra un serpent.
Proverbe péruvien.

L'homme le plus libre est celui qui a le plus de relations avec ses semblables.
Joseph Proudhon.

Le changement de chefs fait le bonheur des sots.
Dicton roumain.

**Les vérités qu'on aime le moins à apprendre
sont celles que l'on a le plus d'intérêt à savoir.**
Maxime chinoise.

**Tout homme qui fera profession de chercher la vérité et de la dire
sera toujours odieux à celui qui exercera l'autorité.**
Condorcet (Mémoire sur l'instruction publique, 1791).

Du Produit intérieur brut

« Le **18 mars 1968**, quelques semaines avant son assassinat, **Bob Kennedy** prononçait, à l'Université du Kansas, le discours suivant :

"Notre PIB prend en compte, dans ses calculs, la pollution de l'air, la publicité pour le tabac et les courses des ambulances qui ramassent les blessés sur nos routes. Il comptabilise les systèmes de sécurité que nous installons pour protéger nos habitations et le coût des prisons où nous enfermons ceux qui réussissent à les forcer. Il intègre la destruction de nos forêts de séquoias ainsi que leur remplacement par un urbanisme tentaculaire et chaotique. Il comprend la production du napalm, des armes nucléaires et des voitures blindées de la police destinées à réprimer des émeutes dans nos villes. Il comptabilise la fabrication du fusil Whitman et du couteau Speck, ainsi que les programmes de télévision qui glorifient la violence dans le but de vendre les jouets correspondants à nos enfants.

En revanche, le PIB ne tient pas compte de la santé de nos enfants, de la qualité de leur instruction, ni de la gaieté de leurs jeux. Il ne mesure pas la beauté de notre poésie ou la solidité de nos mariages. Il ne songe pas à évaluer la qualité de nos débats politiques ou l'intégrité de nos représentants. Il ne prend pas en considération notre courage, notre sagesse ou notre culture. Il ne dit rien de notre sens de la compassion ou du dévouement envers notre pays. En un mot, le PIB mesure tout, sauf ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue".

Quarante ans après, on aurait évidemment le plus grand mal à trouver, en France, un représentant de la Gauche ou de l'Extrême gauche capable de formuler **une critique aussi radicale de l'idéologie de la Croissance**.

"La méthode appropriée pour déterminer quand et si on devrait aider une autre personne s'appuie sur notre propre intérêt personnel rationnel et notre propre hiérarchie de valeurs : le temps, l'argent et l'effort que l'on donne ou le risque que l'on prend devraient être proportionnels à la valeur que cette personne représente pour notre propre bonheur. Illustrons cela au moyen de l'exemple favori des altruistes : le sauvetage de quelqu'un en train de se noyer. S'il s'agit d'un étranger, il est moralement approprié de le sauver seulement lorsque le danger pour sa propre vie est minime ; lorsque le danger est plus grand, il serait immoral de le faire, puisque seul un manque d'estime de soi pourrait donner plus de valeur à la vie d'un étranger qu'à notre propre vie. Et, réciproquement, si l'on est en train de se noyer, on ne peut s'attendre à ce qu'un étranger risque sa vie pour nous, puisque sa vie est plus importante pour lui que la nôtre." (**Ayn Rand**, *op. cit.*, p. 101).

La philosophie d'Ayn Rand ne permet peut-être pas de comprendre les motivations de Jean Moulin ; mais **on connaît, au moins, le livre de chevet de Laurence Parisot.** »

Jean-Claude Michéa, L'Empire du moindre mal (éditions Climats, 2007)

Un mine de pensées acides qui conchient **le travail et l'exploitation** ; trouvée là :
http://fra.anarchopedia.org/Citations_sur_le_travail_et_l'exploitation

Quand le travailleur s'endort il est bercé par l'insomnie et quand son réveil le réveille il trouve chaque jour devant son lit la sale gueule du travail qui ricane qui se fout de lui. *Jacques PRÉVERT : « Le paysage changeur », Paroles.*

"Le travail rend libre" disait-on. Eh bien non ! On reconnaît le niveau de liberté d'un individu non à sa capacité à travailler servilement, afin de consommer servilement, mais à son degré d'épanouissement dans les activités et les loisirs qu'il aura définis librement et en toute conscience. Laissons tomber le partage du travail, et vive le partage des bons moments ! Pour une révolution ludique et choisie !

GIGN (Groupe d'Intervention Gaillardement Nuisible), Bordeaux, février 1998

Que reste-t-il d'étincelle humaine, c'est-à-dire de créativité possible, chez un être tiré du sommeil à six heures chaque matin, cahoté dans les trains de banlieue, assourdi par les fracas des machines, lessivé, bué par les cadences, les gestes privés de sens, le contrôle statique, et rejeté vers la fin du jour dans les halls de gare, cathédrales de départ pour l'enfer des semaines et l'infime paradis des week-ends, où la foule communie dans la fatigue et l'abrutissement ? (...) De la force vive déchiquetée brutalement à la déchirure béante de la vieillesse, la vie craque de partout sous les coups du travail forcé.

Raul VANEIGEM : Traité du savoir-vivre à l'usage des jeunes générations.

Le travail est un meurtre en série, un génocide. Le travail tuera, directement ou indirectement, tous ceux qui lisent ces lignes. Dans ce pays, le travail fait chaque année entre 14 000 et 25 000 morts, plus de deux millions d'handicapés, 20 à 25 millions de blessés. C'est bien ce qui s'appelle un meurtre ! » *Bob BLACK, Travailler, moi ? Jamais !*

L'organisation du travail et l'organisation des loisirs referment **les ciseaux castrateurs chargés d'améliorer la race des chiens soumis.**

Raul VANEIGEM : Traité du savoir-vivre à l'usage des jeunes générations.

Le mot même de travailleur ne suppose-t-il pas qu'il y a ceux qui ne travaillent pas ? *T-Bone Slim.*

Le paradoxe du travail, c'est qu'on ne travaille, en fin de compte, que pour le supprimer. *Boris Vian.*

La guerre est la forme la plus raffinée et la plus dégradante du travail puisque l'on y travaille à rendre nécessaires de nouveaux travaux.

Boris Vian.

Le réveil sonne : première humiliation de la journée.

Anonyme américain.

Les patrons n'en reviennent pas ! Les esclaves sont ENCORE revenus travailler !

Affiche suisse allemande.

Le travail, c'est bon pour ceux qui n'ont rien à faire.

Léo Campion

Nous ne voulons pas d'un monde où la garantie de ne pas mourir de faim se paye par le risque de mourir d'ennui.

Raoul Vaneigem.

Je ne veux pas gagner ma vie, je l'ai.

Boris Vian

Le travail c'est la santé ! Rien faire, c'est la conserver.

Boris Vian

Ne perdez pas votre vie à la gagner.

Graffiti de mai 68, inspiré par Raoul Vaneigem

La forme même des pyramides d'Égypte montre
que les ouvriers avaient tendance à en faire de moins en moins.

MissP

Le travail est l'opium du peuple et je ne veux pas mourir drogué !

Boris Vian

Chacun devra travailler pour manger. Tout homme qui ne voudra pas travailler sera libre de mourir de faim, à moins qu'il trouve une association ou commune quelconque qui consente à le nourrir par pitié. Mais, alors, il sera probablement jugé juste de ne lui reconnaître **aucun droit politique**, puisque étant capable de travailler, il préférera sa situation honteuse et vivra aux dépens du labeur d'autrui. Car il n'y aura pas d'autre base pour les droits sociaux et politiques, que le travail accompli par chacun.

Bakounine

Dans la glorification du "travail", dans les infatigables discours sur la "bénédiction du travail", je vois la même **arrière-pensée** que dans les louanges des actes impersonnels et conformes à l'intérêt général : la crainte de tout ce qui est individuel. On se rend maintenant très bien compte, à l'aspect du travail — c'est-à-dire de ce dur labeur du matin au soir — que c'est là **la meilleure police**, qu'elle tient chacun en bride et qu'elle s'entend vigoureusement à entraver le développement de la raison, des désirs, du goût de l'indépendance. Car le travail use la force nerveuse dans des proportions extraordinaires, et la soustrait à la réflexion, à la méditation, aux rêves, aux soucis, à l'amour et à la haine, il place toujours devant les yeux un but minime et accorde des satisfactions faciles et régulières. Ainsi, une société où l'on travaille sans cesse durement, jouira d'une plus grande sécurité : et c'est la sécurité que l'on adore maintenant comme divinité suprême.

F. Nietzsche, Aurore

J'avais pris l'habitude de regarder autour de moi, d'observer ceux que je côtoyais dans la rue, dans le métro, au petit restaurant où je prenais mes repas de midi. Qu'avais-je vu ? des gueules tristes, des regards fatigués, des individus usés par un travail mal payé, mais bien obligés de le faire pour survivre, ne pouvant s'offrir que le strict minimum. (...) **Des êtres connaissant leur avenir puisque n'en ayant pas. Des robots exploités et fichés, respectueux des lois plus par peur que par honnêteté morale. Des soumis, des vaincus, des esclaves du réveille-matin.** J'en faisais partie par obligation, mais je me sentais étranger à ces gens-là. Je n'acceptais pas que ma vie soit réglée d'avance ou décidée par d'autres.

Jacques MESRINE

Arbeit macht frei (Le travail rend libre)

Inscription à l'entrée des camps nazis

L'esclavage humain a atteint son point culminant à notre époque
sous forme de travail librement salarié.

George BERNARD SHAW

Les pauvres croient [...] que le travail ennoblit, libère. La noblesse d'un mineur au fond de son puits, d'un mitron dans la boulangerie ou d'un terrassier dans une tranchée, les frappe d'admiration, les séduit. On leur a tant répété que l'outil est sacré qu'on a fini par les en convaincre. Le plus beau geste de l'homme est celui qui soulève un fardeau, agite un instrument, pensent-ils. "Moi, je travaille", déclarent-ils, avec une fierté douloureuse et lamentable. La qualité de bête de somme semble, à leurs yeux, rapprocher de l'idéal humain. Il ne faudrait pas aller leur dire que le travail n'ennoblit pas et ne libère point ; que l'être qui s'étiquette *Travailleur* restreint, par ce fait même, ses facultés et ses aspirations d'homme ; que, pour punir les voleurs et autres malfaiteurs et les forcer à rentrer en eux-mêmes, on les condamne au travail, on fait d'eux des ouvriers. Ils refuseraient de vous croire. Il y a, surtout, une conviction qui leur est chère, c'est que le travail, tel qu'il existe, est absolument nécessaire. On n'imagine pas une pareille sottise. La plus grande partie du labeur actuel est complètement inutile. Par suite de l'absence totale de solidarité dans les relations humaines, par suite de l'application générale de la doctrine imbécile qui prétend que la concurrence est féconde, les nouveaux moyens d'action que des découvertes quotidiennes placent au service de l'humanité sont dédaignés, oubliés. La concurrence est stérile, restreint l'esprit d'initiative au lieu de le développer.

Georges DARIEN : La Belle France

Les hommes travaillent généralement trop pour pouvoir encore rester eux-mêmes. Le travail : une malédiction que l'homme a transformée en volupté. Œuvrer de toutes ses forces pour le seul amour du travail, tirer de la joie d'un effort qui ne mène qu'à des accomplissements sans valeur, estimer qu'on ne peut se réaliser autrement que par le labeur incessant — voilà une chose révoltante et incompréhensible. Le travail permanent et soutenu abrutit, banalise et rend impersonnel. Le centre d'intérêt de l'individu se déplace de son milieu subjectif vers une fade objectivité ; l'homme se désintéresse alors de son propre destin, de son évolution intérieure, pour s'attacher à n'importe quoi : l'œuvre véritable, qui devrait être une activité de permanente transfiguration, est devenue un moyen d'extériorisation qui lui fait quitter l'intime de son être. Il est significatif que le travail en soit venu à désigner une activité purement extérieure : aussi l'homme ne s'y réalise-t-il pas — il réalise. »

Emil CIORAN : Sur les cimes du désespoir

Vision patronale du travail :

Nous sommes en 1848, à la suite d'une longue lutte, la journée de travail vient de passer de 16 heures à 14 heures dans certaines entreprises lyonnaises. Pour le patronat c'est la catastrophe, ainsi qu'ils le disent dans une lettre adressée au préfet :

« Nous attirons votre attention sur les graves conséquences qu'auraient à subir nos industries si la loi venait à être appliquée. Vous le savez la main d'œuvre, ici, est exigeante et hors de prix. Avec seize heures nous tenions à peine. Quatorze heures précipiteraient les faillites (déjà le coût du travail insupportable). Nous attirons d'autre part, votre attention sur le fait que libérée plus tôt de son labeur la main d'œuvre n'y gagnerait pas en sommeil et en repos. Elle s'empresserait de rejoindre le café ou le débit de boisson et il y aurait fort à craindre pour les jeunes filles qui libres et désœuvrées trop tôt le soir, risqueraient de se livrer à des actes que la morale réprouve. » (Toujours la même sollicitude patronale pour le sort des travailleurs)

En 1919 même rengaine avec la loi des huit heures définitivement adoptée. Voila ce qu'écrit un patron de l'électrochimie lyonnaise à propos de cette loi :

« On en veut, décidément à ceux qui font la richesse du pays. Les patrons ne cessent d'être pénalisés alors qu'ils sont la principale force de notre essor économique. Il est sûr que notre industrie ne supportera pas ce nouveau coup... (encore l'insupportable coût du travail) Et que feront désormais nos ouvriers de tout ce temps vacant ? Débauche désœuvrement fainéantise fréquentation plus assidue des femmes de mauvaise vie ? (Toujours cette obsession du bien être de la moralité des travailleurs) Décidément la morale n'est plus du côté du gouvernement. Faudra-t-il bientôt que nous transportions nos usines dans les colonies là où la main d'œuvre est plus travailleuse. » (et voila l'histoire des délocalisations qui pointe son nez).

En 1938, quand DALADIER, par décrets-lois, supprime les quarante heures obtenues en 1936 l'argument retenu vaut la citation :

« Cette loi de paresse et de trahison nationale est la cause de tout les maux de notre économie. Elle a précipité la chute de la France. On ne peut avoir à la fois une classe ouvrière avec une semaine de deux dimanches et un patron qui s'étrangle à faire vivre le pays. »

Voici encore ce qu'Henri SCHEINDER déclare **en 1896** au journaliste Jules HURET (dans *Histoire de la France de G. Duby Éd. Larousse Bordas 1997*) :

« QUESTION : - Et la journée de huit heures ?

RÉPONSE : - Je veux bien.... Seulement les salaires baisseront ou le prix des produits augmentera, c'est tout comme. Au fond la journée de huit heures c'est encore un dada du boulangisme. Dans cinq ou six ans on n'y pensera plus on aura inventé autre chose. Pour moi la vérité, c'est qu'un ouvrier bien portant peut très bien faire ses dix heures par jour, et qu'on doit le laisser libre de travailler d'avantage si ça lui fait plaisir. » (« Travailler plus pour gagner plus », déjà cette vieille escroquerie de sophiste qui ne veut pas payer plus.)

Une autre mine sur le même sujet, **le TRAVAIL** :
<http://www.homme-moderne.org/rienfoutre/divers/cita.html>

Le propre du travail, c'est d'être forcé.
Alain.

Rien ne sert d'être vivant, s'il faut que l'on travaille.
André BRETON

La vie n'est pas le travail : travailler sans cesse rend fou.
Charles DE gaulle

L'Homme est un être de désir. Le travail ne peut qu'assouvir des besoins. Rares sont les privilégiés qui réussissent à satisfaire les seconds en répondant au premier. Ceux-là ne travaillent jamais.
Henri LABORIT : Éloge de la fuite.

Se rendre à un travail, c'est se constituer prisonnier.
Anonyme

Si tu as envie de travailler, assieds-toi et attends que ça passe.
Proverbe corse

On dit qu'il y a trois millions de personnes qui veulent du travail. C'est pas vrai, de l'argent leur suffirait.
COLUCHE

L'homme est né pour le travail comme l'oiseau pour voler.
La bible (Le livre de Job)

Travail, famille, patrie
Devise du régime de Vichy

Le travail est, dans notre société, pour nous, au cœur du lien social. Nous ne voulons pas une société d'assistance, mais une société fondée sur le travail et l'activité productrice.
Lionel JOSPIN

La "société du travail" de Jospin a deux slogans ; travailleurs, craignez le chômage et fermez vos gueules ! Chômeurs, humiliez-vous pour mendier un emploi que vous n'aurez pas.
Pas de "plein emploi", une vie bien remplie !
Des chômeurs/meuses actifs/ves de l'Assemblée de Jussieu.

Nous n'avons plus de travail à perdre. Qu'attendons-nous ?

Un chômeur (Bourg-en-Bresse, le 18/01/98)

Le travail est probablement ce qu'il y a sur cette terre de plus bas et de plus ignoble. Il n'est pas possible de regarder un travailleur sans maudire ce qui a fait que cet homme travaille, alors qu'il pourrait nager, dormir dans l'herbe ou simplement lire ou faire l'amour avec sa femme.
Boris VIAN

Si le chômeur est malheureux, ce n'est pas parce qu'il n'a pas de travail, mais parce qu'il n'a pas d'argent. Ne disons donc plus demandeur d'emploi mais "demandeur d'argent" ; plus "recherche active d'emploi", mais : "recherche active d'argent".
Chômeurs heureux de Berlin : Rapport d'inactivité n°1, 1996.

Les économistes s'en vont répéter aux ouvriers : travaillez pour augmenter la richesse nationale ! Et cependant un économiste, Destutt de Tracy, répond : les nations pauvres, c'est là où le peuple est à son aise ; les nations riches, c'est là où il est ordinairement pauvre. Mais assourdis et idiotisés par leur propres hurlements, les économistes de répondre : travaillez, travaillez toujours pour créer votre bien-être ! Travaillez pour que, devenant plus pauvres, vous ayez plus de raisons de travailler et d'être misérables.
Paul LAFARGUE : Le Droit à la paresse

**Dès qu'il n'existe pas de contrainte, physique ou autre,
le travail est fui comme la peste.**

Karl MARX : *Manuscrit de 1844*

Fin de la sélection « spécial travail » ©(7 pages)



NOUS EXIGEONS
QUE TOUT NOUVEAU **TRAITÉ** SOIT SOUMIS À
RÉFÉRENDUM !

Aux yeux des riches, la seule valeur de votre existence,
c'est qu'ils ont besoin de votre bulletin de vote à chaque élection
pour faire élire les politiciens dont ils ont financé la campagne.

Michael Moore.

Les corporations [entreprises géantes] empêcheront toute loi et réglementation
qui chercheraient à contraindre leur profitabilité. Ce n'est qu'en brisant le
pouvoir des grandes firmes et en les soumettant au contrôle social que nous
serons capables de surmonter la crise environnementale.

Robert Newman (auteur de History of Oil).

Quand on voit les choses en courant, elles se ressemblent beaucoup.
La vraie richesse des spectacles est dans le détail.

Émile-Auguste Chartier, dit Alain (Propos sur le bonheur, 1928)

L'universel, c'est le local moins les murs.

Miguel Torga.

Si vous vivez à Washington et que vous cherchez un ami fidèle,
adoptez un chien.

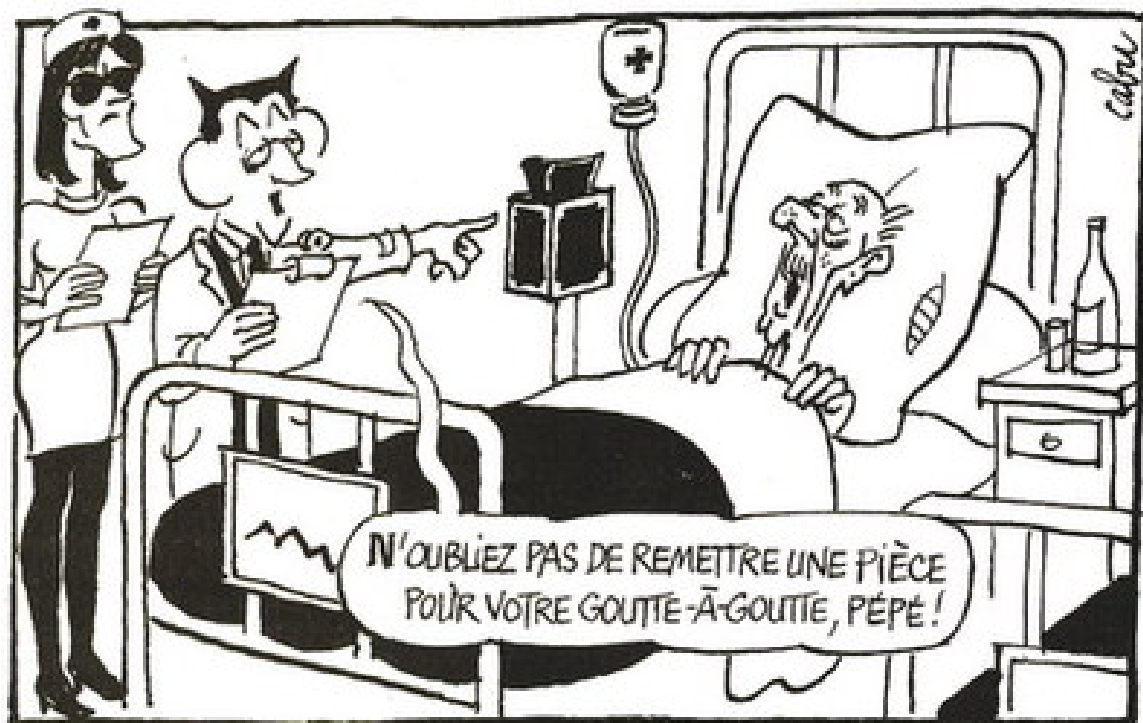
Adage américain.

« Vint enfin un temps où tout ce que les hommes avaient regardé comme inaliénable devint objet d'échange, de trafic et pouvait s'aliéner. C'est le temps où les choses mêmes qui jusqu'alors étaient communiquées mais jamais échangées ; données mais jamais vendues ; acquises mais jamais achetées — vertu, amour, opinion, science, conscience, etc. — où tout enfin passa dans le commerce. C'est le temps de la corruption générale, de la vénalité universelle, ou, pour parler en termes d'économie politique, le temps où toute chose, morale ou physique, étant devenue valeur vénale, est portée au marché. »

Karl Marx (*Misère de la philosophie*, 1847).

L'art d'interroger est bien plus l'art des maîtres que des disciples.
Il faut avoir déjà beaucoup appris de choses pour savoir demander ce qu'on ne sait pas.

Jean-Jacques Rousseau (*Julie, ou la Nouvelle Héloïse*, 1761)



Libéralisation (privatisation) de la sécu par une droite « décomplexée ».

**Terroriser les terroristes,
c'est se comporter en terroriste
et c'est surtout fabriquer des terroristes.**

Le soleil accepte bien de passer par de petites fenêtres.
Frederick Van Eeden.

**Lorsque l'obéissance comporte au moins autant de risque que la rébellion,
comment se maintient-elle ?** *Simone Weil*



**Ce n'est pas parce qu'une chose est bonne que nous la désirons :
c'est parce que nous la désirons que nous la jugeons bonne.**
Spinoza.

Je me révolte, donc nous sommes.
Camus.

Souvent, c'est la superstition qui accouche des crimes.
Lucrèce.

La morale consiste à se savoir esprit et, à ce titre, obligé, absolument ;
car noblesse oblige.
Alain.



Le goût de la vérité n'empêche pas de prendre parti.
Albert Camus

Ceux qui ne bougent pas ne sentent pas leurs chaînes.
Rosa Luxembourg

Qui donne un œuf donne un boeuf.

Il est difficile de corrompre
quelqu'un qui ne vous doit rien.

Jacky Bitoun.

La démocratie, ce n'est pas le droit de voter, c'est le droit de parler.
Amartya Sen.

L'information est nuisible à l'attention
sauf si on apprend à la transformer.

En fermant les yeux, on devient spectateur impartial
— non directement affecté — du visible.

Voir avec les yeux de l'esprit.

Hannah Arendt.

« Viens, allons pêcher »
dit le pêcheur au ver de terre.
(Bertold Brecht, 1939).

L'expérience démontre que l'avis des hommes "compétents" est souvent tout à fait en désaccord avec la réalité, et l'histoire de la science est l'histoire des erreurs des hommes "compétents".

Vilfredo Pareto (Traité de sociologie générale, 1917)

Puisque le grand nombre obéit, et obéit jusqu'à se laisser imposer la souffrance et la mort, alors que le petit nombre commande, c'est qu'**il n'est pas vrai que le nombre est une force. Le nombre, quoique l'imagination nous porte à croire, est une faiblesse.** (...)

Sans doute, en toute occasion, ceux qui ordonnent sont moins nombreux que ceux qui obéissent. Mais, **précisément parce qu'ils sont peu nombreux, ils forment un ensemble. Les autres, précisément parce qu'ils sont trop nombreux, sont un plus un plus un, et ainsi de suite.** Ainsi, la puissance d'une infime minorité repose malgré tout sur la force du nombre. Cette minorité l'emporte de beaucoup en nombre sur *chacun* de ceux qui composent le troupeau de la majorité. Il ne faut pas en conclure que l'organisation des masses renverserait le rapport, car elle est impossible. **On ne peut établir de cohésion qu'entre une petite quantité d'hommes.** Au-delà, il n'y a plus que juxtaposition d'individus, c'est-à-dire faiblesse.

Il y a cependant des moments où il n'en est pas ainsi. À certains moments de l'histoire, un grand souffle passe sur les masses ; leur respiration, leurs paroles, leurs mouvements se confondent. Alors, rien ne leur résiste. Les puissants connaissent à leur tour, enfin, ce qui est de se sentir seul et désarmé ; et ils tremblent. (...)

De pareils moments ne durent pas, bien que les malheureux souhaitent ardemment les voir durer toujours. Ils ne peuvent pas durer parce que cette unanimité, qui se produit dans le feu d'une émotion vive et générale, n'est compatible avec aucune action méthodique. Elle a toujours pour effet de suspendre toute action, et d'arrêter le cours quotidien de la vie. Ce temps d'arrêt ne peut se prolonger ; le cours de la vie quotidienne doit reprendre, les besognes de chaque jour s'accomplir. La masse se dissout à nouveau en individus, le souvenir de sa victoire s'estompe ; la situation primitive, ou une situation équivalente, se rétablit peu à peu ; et bien que dans l'intervalle les maîtres aient pu changer, ce sont toujours les mêmes qui obéissent.

Les puissants n'ont pas d'intérêt plus vital que d'empêcher cette cristallisation des foules soumises, ou du moins, car ils ne peuvent pas toujours l'empêcher, de la rendre le plus rare possible. Qu'une même émotion agite en même temps un grand nombre de malheureux, ce qui arrive très souvent par le cours naturel des choses ; mais d'ordinaire cette émotion, à peine éveillée, est réprimée par le sentiment d'une impuissance irrémédiable. **Entretenir ce sentiment d'impuissance, c'est le premier article d'une politique habile de la part des maîtres.**

Simone Weil (Méditation sur l'obéissance et la liberté, hiver 1937-1938)

BCE : BASTILLE DU CAPITALISME EUROPÉEN

L'argent ne fait pas le bonheur
de ceux qui n'en ont pas.

Changer le monde commence par se changer soi-même.
Keny Arkana.

L'étonnement est le père de la sagesse
Platon.

Un discours politique est comme une minijupe :
il doit être assez long pour couvrir l'essentiel
et assez court pour retenir l'attention.

La "morale" qui recouvre l'exploitation
camoufle le mépris qui est le ressort réel
de cette exploitation.
Antelme, 1948.

Clausewitz : la guerre, c'est la continuation de la politique
par d'autres moyens.

Foucault : la politique, c'est la continuation de la guerre
par d'autres moyens.

Cités par Michel Onfray (*Politique du rebelle*, 1997)

**Le suffrage universel ne me fait pas peur,
les gens voteront comme on leur dira.**

Alexis de Tocqueville.

Quand le peuple est à jeun personne ne doit manger.
Auguste Blanqui.

Les politiciens ne trouvent pas intéressante une opinion qui ne se prête pas à des déclamations de parti, et le commun des mortels préfère des opinions qui attribuent son malheur aux machinations de ses ennemis. Par conséquent, les hommes luttent pour ou contre des mesures tout à fait inapplicables, tout en se gardant bien d'écouter les quelques hommes dont l'opinion est rationnelle mais qui ne flattent les passions de personne.

Bertrand Russel (Essais sceptiques, 1933).

Le rôle d'accusateur est le seul qui convienne aux opprimés.
Auguste Blanqui

Fais à autrui ce que tu voudrais qu'il te fasse.

Robert Owen

Je n'ai point tiré mes principes de mes préjugés, mais de la nature des choses. Ici, bien des vérités ne se feront sentir qu'après qu'on aura vu la chaîne qui les lie à d'autres. Plus on réfléchira sur les détails, plus on sentira la certitude des principes... Il n'est pas indifférent que le peuple soit éclairé...

Montesquieu (De l'esprit des lois, 1748)

Un jour nos petits-enfants nous demanderont :

où étiez-vous pendant l'Holocauste des animaux ?

Qu'avez-vous fait contre ces horribles crimes ?
Nous ne serons pas capables de donner la même excuse
une seconde fois, que nous ne savions pas.

Dr. Helmut Kaplan

**Il n'est pas contraire à la raison de préférer la destruction
du monde entier à une égratignure à mon doigt.**

David Hume (Traité de la nature humaine).

Selon Jean-Claude Michéa (*L'enseignement de l'ignorance*, 2006),
ce pourrait être **la devise des marchés financiers.**

Si seulement les hommes pensaient, tout changerait.
Noam Chomsky.

La superstition est la nourrice de l'État.
Frazer

Ayant perdu de vue nos objectifs, nous redoublâmes nos efforts.

La liberté sans le socialisme conduit à des privilèges et à l'injustice ;
le socialisme sans la liberté conduit à l'esclavage et à la brutalité.
Bakounine.

Donnez moi le contrôle sur la monnaie d'une nation,
et je n'aurai pas à me soucier de ceux qui font ses lois.
Mayer Amshel Rothschild (1743-1812)

L'homme n'est superstitieux que parce qu'il est craintif ;
il ne craint que parce qu'il est ignorant.
*D'Holbach (La religion sacrée - Histoire naturelle de la superstition,
la première source du malheur)*

Celui qui contrôle l'argent de la nation contrôle la nation.

Thomas Jefferson

Je crois que les institutions bancaires sont plus dangereuses pour nos libertés qu'une armée debout.

Thomas Jefferson

Le despotisme du Sénat [du parlement] est aussi terrible que le sceptre des rois : il enchaîne les gens à leur insu, les brutalise et les subjuge par des lois qu'ils sont censés avoir conçues.

Jacques Roux (un des « enragés » de la Révolution française)

L'admiration nous dispense de la pensée.

Bernard Charbonneau (Je fus)

Mais admirer seul n'est rien : il faut admirer ensemble.

Le même

Un gramme d'or prêté à la naissance de Jésus-Christ à 3,25 % par an

représenterait actuellement (en 2007) $7,3 \times 10^{21}$ tonnes d'or,
soit plus que la masse de la terre :

7 302 322 661 677 310 000 000 tonnes d'or en 2007.

Ceci illustre fortement **la tyrannie de la dette**
et **l'escroquerie** monumentale que constituent **les intérêts composés**.

La vérité, comme la lumière, aveugle. Le mensonge au contraire est un beau crépuscule qui met chaque objet en valeur.

Albert Camus

La plupart de nos erreurs consiste en cela que nous ne donnons pas correctement leur nom aux choses.
Spinoza.

[Par exemple, nommer parti « de gauche » un parti qui applique depuis longtemps une politique de droite :o)]

Selon *Erving Goffman*, quand deux personnes sont en présence l'une de l'autre, elles échangent deux types d'informations : celles qu'elles donnent et celles qui leur échappent.

D'après lui, dans une rencontre réelle, ce sont les informations qui échappent aux gens qui sont essentielles, et non celles qu'ils donnent volontairement.

Eva Illouz (Les sentiments du capitalisme).

Les hommes se croient libres parce qu'ils ignorent les causes qui les déterminent.
Spinoza.

Celui qui arrête de tricher dans un jeu où tous trichent est à la fois sûr de perdre et de ne rien changer.

Même si tous auraient intérêt à un jeu sans triche, personne ne joue honnêtement sans être assuré que les autres feront de même.

Jacques Généreux (La Dissociété, 2006),
pour reformuler le passionnant **dilemme du prisonnier**.

La figure de l'ennemi donne souvent sa figure au politique.

Mais c'est elle aussi qui inhibe l'autocritique.

Carl Schmitt (La notion de politique, théorie du partisan),
cité par *Jacques Généreux* dans *La Dissociété* (2006).

Le capitalisme n'a pu fonctionner que parce qu'il a hérité d'une série de types anthropologiques qu'il n'a pas créés et n'aurait pas pu créer lui-même : des juges incorruptibles, des fonctionnaires intègres et weberiens, des éducateurs qui se consacrent à leur vocation, des ouvriers qui ont un minimum de conscience professionnelle, etc. Ces types ne surgissent pas et ne peuvent pas surgir d'eux-mêmes, ils ont été créés dans des périodes historiques antérieures.

Cornélius Castoriadis.

La noblesse qui n'a que le mot de liberté à la bouche voit avec indifférence le servage du peuple.
Barbara de Negrone.

La politique, c'est l'instrument de débat et d'action collective que se donne une communauté pour régler les conflits d'intérêts et vivre ensemble selon ses idéaux.

Fonction primitive du politique : procurer à chacun l'assurance minimale de vivre dans une société et non dans une jungle livrée sans défense à tous les aléas et à la loi du plus fort.

La première défaite du politique, c'est la victoire de la peur.

Jacques Généreux (La Dissociété, 2006)

Lorsque deux êtres humains croient se comprendre,
c'est généralement le résultat heureux d'une erreur.
Paul Valéry.

La volonté de renoncer à son indépendance, de troquer le témoignage de ses sens contre le sentiment confortable mais déformant la réalité, d'être en harmonie avec la réalité, est (...) l'aliment dont se nourrissent les démagogues.

Paul Watzlawick (La réalité de la réalité).

L'ignorance est mère de tous les maux.
Rabelais.

Tout peuple qui devient une nation en se soumettant à un État centralisé, bureaucratique et militaire devient aussitôt et reste longtemps un fléau pour ses voisins et pour le monde.

Il y a là un phénomène inhérent, non pas au sang germanique, mais à la structure de l'État moderne, semblable à tant d'égards à la structure politique élaborée par Rome.

Simone Weil (Quelques réflexions sur les origines de l'hitlérisme, 1939-1940)

L'expérience est la source unique de la vérité : elle seule peut nous apprendre quelque chose de nouveau ; elle seule peut nous donner la certitude.

Henri Poincaré (La science et l'hypothèse, 1902), cité par Maurice Allais.

Il n'y a pas de grande intelligence sans générosité.

Auguste Comte.

Les foules ne veulent plus aujourd'hui des dieux que leurs anciens maîtres ont reniés hier et contribué à briser. Les fleuves ne remontent pas vers leur source.

Gustave Le Bon, Psychologie des foules.

Il est moins grave de perdre que de se perdre.

Romain Gary.

Gens affamés n'entendent pas raison.

Évariste de Parry.

**La prospérité rend les hommes insolents,
l'adversité les ramène toujours aux pieds du sacerdoce.**

Baron Paul-Henri d'Holbach.

Pessimisme de la raison, optimisme de la volonté.

Gramsci.

La technologie est le trou du cul de la science.
Romain Gary.

La fameuse "main invisible" et régulatrice du marché ? Elle est invisible, oui, parce qu'elle n'existe pas. Le marché ne se régule pas de lui-même. La "théorie du ruissellement" chère à Reagan, pour qui l'enrichissement des riches "ruisselle" toujours sur les plus pauvres ? C'est tout simplement faux. La condamnation systématique de l'État. Elle est dangereuse. (...)

Nous avons besoin de nouvelles règles publiques, indépendantes. Le néolibéralisme apparaît comme un système économiquement malsain. Il génère de la pauvreté. Il est dogmatique et injuste. Il menace la démocratie. C'est un mauvais modèle économique".

Joseph E. Stiglitz, « Quand le capitalisme perd la tête », 2003.

Le critère du bien ne peut être que la vérité, la justice et, en second lieu, l'utilité publique.

La démocratie, le pouvoir du plus grand nombre, ne sont pas des biens. Ce sont des moyens en vue du bien, estimés efficaces à tort ou à raison. Seul ce qui est juste est légitime.

Simone Weil, Note sur la suppression générale des partis politiques.

Tout ventre vide est un argument en faveur du socialisme.
Orwell.

La loi
a toujours été écrite par les plus forts
parce que ce sont eux qui ont quelque chose à protéger.

Le secret de la liberté est le courage. *Périclès.*

**Si la justice vient à manquer,
que sont les royaumes sinon de vastes brigandages ?**
Saint-Augustin.

Nous estimons trop peu ce que nous obtenons trop aisément.
Thomas Paine.

Ce sont les Grecs qui ont inventé les élections. C'est un fait historiquement attesté. Ils ont peut-être eu tort, mais ils ont inventé les élections ! Qui élisait-on à Athènes ? On n'élisait pas les magistrats. Les magistrats étaient désignés par tirage au sort ou par rotation. Pour Aristote, souvenez-vous, un citoyen est celui qui est capable de gouverner et d'être gouverné. Tout le monde est capable de gouverner, donc on tire au sort. Pourquoi ? Parce que **la politique n'est pas une affaire de spécialistes. Il n'y a pas de science de la politique. Il y a une opinion, la *doxa* des Grecs, il n'y a pas d'épistémè** [Ensemble des connaissances réglées propres à un groupe social, à une époque].

Je vous fais remarquer d'ailleurs que **l'idée qu'il n'y a pas de spécialistes de la politique et que les opinions se valent est la seule justification raisonnable du principe majoritaire.**

Cornélius Castoriadis, Post scriptum sur l'insignifiance.

Celui qui veut conserver sa liberté doit protéger même ses ennemis de l'oppression ; car s'il ne s'y astreint pas il créera ainsi un précédent qui l'atteindra un jour.
Thomas Paine.

Le jury, qui est le moyen le plus énergique de faire régner le peuple, est aussi le moyen le plus efficace de lui apprendre à régner.

Tocqueville, De la Démocratie en Amérique, I, 2, chap. VIII (GF, p. 378).



Par la division des spécialistes, qui est une règle de l'élite, le gouvernement des meilleurs est proprement aveugle.

Alain, avril 1939.

**L'injustice est fardée comme une vieille gueuse.
Il faut la voir avant sa toilette.**
Alain, 15 mars 1906.

Assez d'actes, des mots !
(Graffiti anonyme, mai 1968)

Pour frayer un sentier nouveau, il faut être capable de s'égarer. *Jean Rostand*

L'acclamation a fait tous les maux de tous les peuples. Le citoyen se trouve porté au-delà de son propre jugement, le pouvoir acclamé se croit aimé et infaillible ; toute liberté est perdue.
Alain, 8 décembre 1923.

Une erreur ne devient pas une vérité parce qu'elle est partagée par beaucoup.
Gandhi.

Ce que nous faisons quotidiennement aux animaux est digne des nazis.

**Aussi longtemps qu'il y aura des abattoirs,
il y aura des champs de bataille.**
Léon Tolstoï.

**Dans la vie il y a deux catégories d'individus:
ceux qui regardent le monde tel qu'il est et se demandent pourquoi,
et ceux qui imaginent le monde tel qu'il devrait être et se disent: pourquoi pas ?**
George-Bernard Shaw

« **L'anarchisme** est cette tendance, présente dans toute l'histoire de la pensée et de l'action humains, qui nous incite à vouloir identifier les structures coercitives, autoritaires et hiérarchiques de toutes sortes pour les examiner et mettre à l'épreuve leur légitimité. Lorsqu'il arrive que ces structures ne peuvent se justifier — ce qui est le plus souvent le cas —, l'anarchisme nous porte à chercher à les éliminer et à ainsi **élargir l'espace de la liberté.** »

Noam Chomsky.

« **Être gouverné**, c'est être gardé à vue, inspecté, espionné, dirigé, légiféré, réglementé, parqué, endoctriné, prêché, contrôlé, estimé, apprécié, censuré, commandé, par des êtres qui n'ont ni titre, ni la science, ni la vertu... Être gouverné, c'est être à chaque transaction, à chaque mouvement, noté, enregistré, recensé, tarifé, timbré, toisé, coté, cotisé, patenté, licencié, autorisé, admonesté, empêché, réformé, redressé, corrigé. C'est sous prétexte d'utilité publique et au nom de l'intérêt général être mis à contribution, exercé, rançonné, exploité, monopolisé, concussionné, pressuré, mystifié, volé ; puis, à la moindre réclamation, au premier mot de plainte, réprimé, amendé, vilipendé, vexé, traqué, houspillé, assommé, désarmé, garrotté, emprisonné, fusillé, mitraillé, jugé, condamné, déporté, sacrifié, vendu, trahi, et pour comble, joué, berné, outragé, déshonoré. Voilà le gouvernement, voilà sa justice, voilà sa morale ! »

*Pierre Joseph **Proudhon** (« Idée générale de la révolution au XIXe siècle », 1848)*

Passions et intérêt

Il est heureux pour les hommes d'être dans une situation où, pendant que leurs passions leur inspirent la pensée d'être méchants, ils ont pourtant intérêt de ne pas l'être.

Montesquieu.

L'esclave dit toujours oui.

Tout chef sera un détestable tyran si on le laisse faire.

Alain.

Quand la populace se mêle de raisonner, tout est perdu.

Voltaire (icône des « **Lumières pâles** » démasquées par *Michel Onfray*)

Vive qui m'abandonne ! Il me rend à moi-même.

Montherlant

Dans les temps de tromperie universelle, dire la vérité devient un acte révolutionnaire.

George Orwell

Il m'est odieux de suivre autant que de guider.

Nietzsche

**Ils ne sont grands
que parce que nous sommes à genoux**

Étienne de La Boétie

La vigilance ne se délègue pas.

Alain

Pour justifier le tirage au sort plutôt que l'élection :
ne pas donner le pouvoir à ceux qui le veulent à tout prix.

« Car enfin le trait le plus visible dans l'homme juste est de ne point vouloir du tout gouverner les autres et de gouverner seulement lui-même. Cela décide tout. **Autant dire que les pires gouverneront.** »

Alain, 10 décembre 1935

Le suffrage périt par l'acclamation.

Alain, février 1932

La nation s'enivre de gloire ; adieu la liberté. *Stendhal*

– "J'ai fait cela", dit ma mémoire.
– "Impossible !" dit mon orgueil, et il s'obstine.
En fin de compte, c'est la mémoire qui cède.
Friedrich Nietzsche

Dès qu'on se laisse gouverner, on est mal gouverné.

Alain, 23 mai 1913

La situation actuelle a permis à l'ignorance et à la légèreté des hommes d'État de produire des conséquences ruineuses dans le domaine économique.
John Maynard Keynes, « La réforme monétaire », 1924.

Celui qui craint est esclave.
Sénèque

Le pouvoir nous veut tristes.

Gilles Deleuze

" Aujourd'hui, le candidat s'incline devant vous, et peut-être trop bas ; demain, il se redressera et peut-être trop haut.

Il mendiait les votes, il vous donnera des ordres. (...) Le fougueux démocrate n'apprend-il pas à courber l'échine quand le banquier daigne l'inviter à son bureau, quand les valets des rois lui font l'honneur de l'entretenir dans les antichambres ? L'atmosphère de ces corps législatifs est malsaine à respirer ; vous envoyez vos mandataires dans un milieu de corruption ; ne vous étonnez pas s'ils en sortent corrompus...

Au lieu de confier vos intérêts à d'autres, défendez-les vous-mêmes ; agissez ! "

Élisée Reclus, 26 septembre 1885

- **Je n'ai pas d'autre but que la libération totale de tout ce qui vit.**
- N'oublions pas que nos maîtres ont des âmes d'esclave.
- Ce sont des hommes publics : ils sont sortis de l'ombre pour entrer dans la boue.
- **L'avenir n'existe qu'au présent.**
- Chaque fois qu'il y a un type qui meurt, ce n'est jamais le même.
- **La vie sera bonne quand le travail sera pour tout le monde un luxe.**
- Vous dormez pour un patron.
- Crier Vive la vie c'est, enchaîné dans une maison qui brûle, crier Vive la crème glacée ! Crie tout de même : on ne sait jamais ce qui peut arriver.
- **Il est malaisé de rester fidèle à des amis qui ne demeurent pas fidèles à eux-mêmes.**
- Le jugement implique aussi la condamnation du juge.
- **J'admets tout hors ce qui tend à me tenir dans une condition servile.**
- **Il est regrettable pour l'éducation de la jeunesse que les souvenirs sur la guerre soient toujours écrits par des gens que la guerre n'a pas tués.**
- **Les chefs sont des salauds puissants ; les sujets, des salauds en puissance.**
- Prolétaires de tous les pays, je n'ai pas de conseil à vous donner.
- Donnez votre surplus au pauvre pour que le riche puisse le lui prendre et guérissez les lépreux pour qu'ils retournent à l'usine.
- **Il ne faut pas désirer les biens du riche, il faut l'en dégoûter.**
- J'ai trop d'ambition pour en avoir.
- **Agrandir et améliorer les cages est le contraire de les abolir.**
- Se suicider ! Mais on passe la vie à le faire !
- On obtient beaucoup plus d'un nanti en lui donnant des coups de poing qu'en lui tendant la paume.
- **Le chômage est déplaisant parce qu'il n'est pas tout à fait généralisé.**
- Il fut un temps où les esclaves ne pleuraient la mort de leur maître que par crainte d'un autre.
- Je hais le travail au point de ne pouvoir l'exiger d'autres.
- Organiser une expédition pour explorer le banal.
- Tout est hypothèse. Même cette idée.
- **Chapardage et héritage sont les deux mamelles de la richesse.**

[Louis Scutenaire](#)

Morceaux choisis extraits de **Mes Inscriptions (1943-1944)**, Allia, 1982, 276p. - **Mes Inscriptions (1945-1963)**, Allia, 1984, 298p. - **Louis Scutenaire** par *Raoul Vaneigem*, Seghers, 1991, 186p.

« Dans le cas de la création monétaire l'avantage serait toujours pour ceux qui émettraient la monnaie de crédit ; et comme le gouvernement représente la nation, la nation aurait épargné l'impôt, si elle, et non la banque, avait fait elle-même l'émission de cette monnaie... Le public aurait un intérêt direct à ce que ce fût l'État, et non une compagnie de marchands ou de banquiers, qui fit cette émission ». *David Ricardo, Principes d'économie politique (1817).*

Ce qui abrutit le peuple, ce n'est pas le défaut d'instruction, mais la croyance en l'infériorité de son intelligence.

**L'âme humaine est capable de
s'instruire seule et sans maître**

Joseph Jacotot, militant pour l'émancipation intellectuelle, 1818

C'est quand l'antilope oublie d'avoir peur qu'elle se fait dévorer par le lion.
(Nos libertés sont fragiles et peuvent nous être retirées à tout moment, faute de vigilance)

**Si les locomotives étaient conduites comme l'État,
le machiniste aurait une femme sur les genoux.**

Alain, 1914, après avoir décrit le goût du luxe et des femmes de nos élus :o)

En un mot, j'ai de la haine pour tous les dieux.

Profession de foi de Prométhée qui pourrait servir de devise à la philosophie

Le capitaliste vendra la corde avec laquelle on le pendra. *Lénine*

Le maître dans l'art de vivre ne fait pas de distinction fondamentale entre le travail et le jeu, l'effort et le plaisir, le corps et l'âme, l'éducation et la récréation. Il poursuit sa quête d'excellence quel que soit ce qu'il fait, laissant aux autres le soin de décider s'il travaille ou s'il joue.

Un criminel est une personne avec des instincts prédateurs qui n'a pas suffisamment de capital pour former une corporation. *Howard Scott*

Le capital est du travail volé.

Auguste Blanqui



Celui qui veut atteindre la Lune et dont les efforts le font se retrouver au sommet d'un arbre doit se résoudre à remettre pied à terre avant de recourir à une technique plus efficace.

Savoir imaginer de reculer pour progresser, aptitude humaine au **détour**, analysée par Leibniz.

Tout gouvernement a besoin d'effrayer sa population et une façon de faire est d'envelopper son fonctionnement de mystère. C'est la manière traditionnelle de couvrir et de protéger le pouvoir : on le rend mystérieux et secret, au-dessus de la personne ordinaire. Sinon pourquoi les gens l'accepteraient-ils ? *Noam Chomsky (Comprendre le pouvoir)*

Le désir ne tient jamais ses promesses

La plupart de gens préfèrent croire que leurs dirigeants sont justes et équitables même en face de preuves du contraire, puisque lorsqu'un citoyen reconnaît que le gouvernement sous lequel il vit ment et est corrompu, il doit décider de ce qu'il compte faire.

Poser des actions face à un gouvernement corrompu représente des risques d'atteintes à sa vie ou à celle d'êtres chers. D'un autre côté, choisir de ne rien faire implique de trahir toute idéologie personnelle de "défense de ses principes".

La majorité des gens n'ont pas le courage de faire face à ce dilemme.

Par conséquent, la plupart de la propagande n'est pas conçue pour tromper l'esprit critique, mais simplement pour donner aux lâches d'esprit une excuse pour ne pas penser du tout.

Michael Rivero, webmestre du site www.whatreallyhappened.com

Retrouver les scientifiques russes pourrait poser un problème, dans la mesure où la Russie ne possède pas de système de **sécurité sociale** comme celui dont nous disposons ici en Amérique, et qui nous permet de surveiller, de suivre ou de capturer tout citoyen américain. *Colin Powell, Fox News, le 17 juin 2001*

"Le terrorisme est la meilleure arme politique, puisque rien ne fait réagir davantage les gens que la peur d'une mort soudaine."

Adolf Hitler (1889-1945)

Pour pouvoir devenir le maître, le politicien se fait passer pour le servent.

Charles de Gaulle (1890-1970), Général et Président Français.

Jusqu'à ce que le contrôle de l'émission des devises et du crédit soit restauré au gouvernement comme sa responsabilité la plus évidente et sacrée, toute référence à la souveraineté du parlement ou à la démocratie est inutile et futile. [...] Une fois qu'une nation s'est séparée du contrôle de son crédit, les gens qui font les lois importent peu. [...] Les usuriers une fois au pouvoir détruiront la nation.

William Lyon Mackenzie King (1874-1950), Premier Ministre du Canada de 1921 à 1930 et de 1935 à 1948

Dans les temps de tromperie universelle, dire la vérité devient un acte révolutionnaire.

George Orwell, nom de plume de Éric Blair (1903-1950), auteur de 1984

Il est déjà bien suffisant que les gens sachent qu'il y a eu une élection. Les gens qui votent ne décident rien. Ce sont ceux qui comptent les votes qui décident de tout. *Joseph Staline (1879-1953)*

La politique est un mécanisme qui sert à empêcher les gens de prendre part à ce qui les concerne directement.

Paul Valéry (1871-1945), poète et auteur français

Seuls les plus petits secrets ont besoin d'être protégés. Les plus gros sont gardés par l'incrédulité publique.

Marshall McLuhan (1911-1980), auteur et chercheur canadien

Il est une chance que les gens de la Nation ne comprennent pas notre système bancaire et monétaire parce que, si tel était le cas, je crois qu'il y aurait une révolution avant demain matin. *Henri Ford (1863-1947)*

Lorsqu'un gouvernement est dépendant des banquiers pour l'argent, ce sont ces derniers, et non les dirigeants du gouvernement qui contrôlent la situation, puisque la main qui donne est au dessus de la main qui reçoit. [...] L'argent n'a pas de patrie ; les financiers n'ont pas de patriotisme et n'ont pas de décence ; leur unique objectif est le gain.

Napoléon Bonaparte (1769-1821)

Deux sentiments inhérents au pouvoir ne manquent jamais de se produire : le mépris des masses populaires et l'exagération de son propre mérite. *Proudhon*



Vous voulez les pauvres secourus, moi je veux la misère supprimée.
Victor Hugo

**Une grande pensée traverse intacte la foule de ses partisans
comme de ses adversaires.**

**Vous admirez les grands hommes ;
je n'admire que les grandes institutions.
Je crois que pour être heureux, les peuples ont moins besoin
d'hommes de génie que d'hommes intègres.**
Montesquieu à Machiavel dans le [deuxième dialogue aux enfers](#) (Maurice Joly)

**Le remplacement d'une orthodoxie par une autre
n'est pas nécessairement un progrès.
Le véritable ennemi, c'est l'esprit réduit à l'état de gramophone,
et cela reste vrai que l'on soit d'accord ou non avec le disque qui passe
à un certain moment. *Orwell***

**Ce qui me pousse au travail, c'est toujours le sentiment d'une injustice
et l'idée qu'il faut prendre parti. *George Orwell, 1946***

**Un homme ne se mêlant pas de politique mérite de passer,
non pour un citoyen paisible, mais pour un citoyen inutile.**
Périclès, cité par Thucydide (Finley, p.78)

**Ce qui distingue l'esprit de Saint-Just est l'audace.
C'est lui qui a dit le premier que le secret de la Révolution était dans le mot OSEZ et il a osé.**
Barère

Oser rire est le premier degré de la liberté.

L'effort qu'on fait pour être heureux n'est jamais perdu.
(...)
Il y a plus de volonté qu'on ne croit dans le bonheur.
Alain, 18 août 1913

La pensée d'un homme en place, c'est son traitement.
Proudhon, cité par Alain en 1914

Ton patron a besoin de toi. Tu n'as pas besoin de lui.
Devise des ouvriers de Lip

Législateurs patriotes, ne calomniez point la défiance.
La défiance, quoi que vous puissiez dire, est la gardienne des droits du peuple ;
elle est au sentiment profond de la liberté ce que la jalousie est à l'amour.

Robespierre

C'est une expérience éternelle que tout homme qui a du pouvoir est porté à en abuser ; **il va jusqu'à ce qu'il trouve des limites**. Qui le dirait ! la vertu même a besoin de limites.

Pour qu'on ne puisse abuser du pouvoir, il faut que, par la disposition des choses, le pouvoir arrête le pouvoir.

Montesquieu, L'esprit des lois, livre XI, chap. IV

Contrairement aux guerres militaires,
la recherche de la paix n'est **jamais** évoquée par les stratèges de la
guerre économique. *Vincent de Gaulejac*

« La liberté n'est qu'un vain fantôme quand une classe d'hommes peut affamer l'autre impunément. L'égalité n'est qu'un vain fantôme quand le riche, par son monopole, exerce le droit de vie et de mort sur son semblable. La république n'est qu'un vain fantôme quand la contre-révolution s'opère, de jour en jour, par le prix des denrées, auquel les trois quarts des citoyens ne peuvent atteindre sans verser des larmes. » *Jacques Roux, Manifeste des Enragés*

Égalité des jouissances. *Devise des sans-culottes*

Être radical, c'est prendre les choses par la racine. *Marx*
Il faut chercher les racines...

**Il faudrait reconnaître que le chaos politique contemporain est lié
à la décadence du langage.** *George Orwell*

**Construire des prisons pour enrayer la délinquance,
c'est comme construire des cimetières pour enrayer l'épidémie.**
Rolland Hénault

Le Mal apparaîtra sous le masque du Bien. *Dostoïevski*



(Source : www.acrimed.org)

**Ce qui rend l'égalité difficile,
c'est que nous la désirons seulement avec nos supérieurs.**
Henry Becque

Rien ne se fait sans un peu d'enthousiasme. *Voltaire*

**Un dictateur n'a pas de concurrent à sa taille
tant que le peuple ne relève pas le défi.**
François Mitterrand

Le monde appartient à ceux dont les ouvriers se lèvent tôt. *Coluche*

**Il y a assez de tout dans le monde pour satisfaire aux besoins de l'homme,
mais pas assez pour assouvir son avidité.** *Gandhi*

Tous les coups portèrent sur les tyrans, aucun sur la tyrannie.
Montesquieu (L'esprit des lois, Liv. III, Chap. III)

**Les économistes sont présentement au volant de notre société,
alors qu'ils devraient être sur la banquette arrière.**
John Maynard Keynes

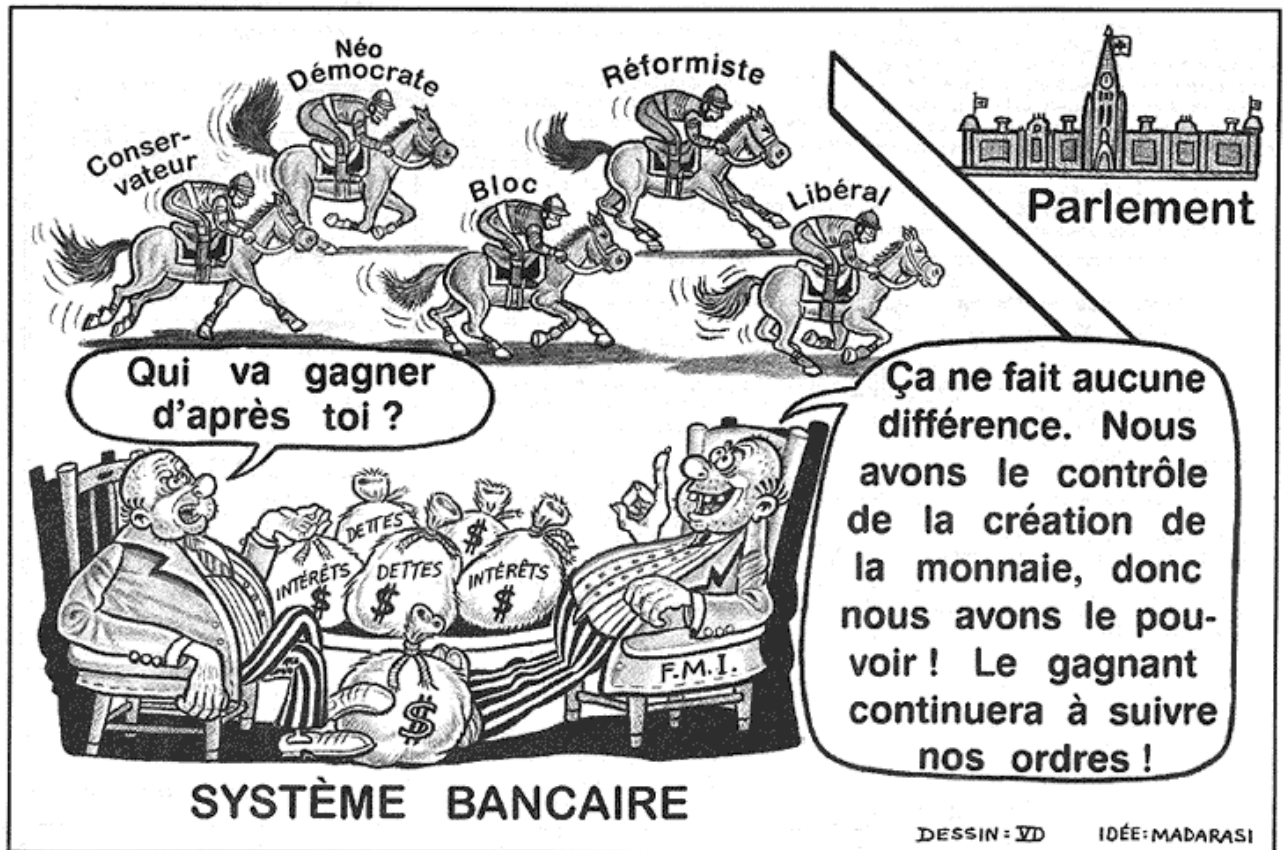
À bas le travail *(banderole de manif)*

On arrête tout, on réfléchit. Et c'est pas triste.

Dieu est une hypothèse de travail.

Aux journalistes : si vous voulez qu'on vous écoute, écoutez-nous.

**Les hommes naissent libres et égaux en droit.
Après, ils se démerdent.** *Jean Yanne*



Source : <http://www.michaeljournal.org/galerie.htm>

Être citoyen, ce n'est pas vivre en société, c'est changer la société.
(Augusto Boal)

**Éteignez la télé
et faites de la politique...**

La charité, ce n'est pas la justice.

**Il faut apprendre à nous aimer comme des frères,
ou nous préparer à mourir comme des imbéciles.**
Martin Luther King

Notre Constitution est appelée démocratie parce que le pouvoir est entre les mains non d'une minorité, mais du peuple tout entier.

Citation attribuée par Thucydide à Périclès

Ni rire, ni pleurer, mais comprendre. *Spinoza*

« Nous sommes reconnaissants envers le *Washington Post*, le *New York Times*, *Time Magazine* et d'autres grands journaux, leurs directeurs ayant participé à nos rencontres et ayant respecté la promesse de discrétion pendant près de 40 ans. Il nous aurait été impossible de développer notre Plan pour le Monde toutes ces années durant si les projecteurs avaient été braqués sur nos activités. Le Monde est maintenant plus sophistiqué et plus préparé à accepter un Gouvernement Mondial. **La Souveraineté supranationale d'une élite intellectuelle et de banquiers est sûrement préférable au principe d'autodétermination nationale des peuples**, pratiquée tout au long de ces derniers siècles ».

David Rockefeller (discours à la Commission **Trilatérale** en 1991).

La seule critique définitive, c'est la création. *Maurice Lemaître*

Aristote : l'homme est un animal qui désire le savoir.

Castoriadis : pas du tout, l'homme est un animal qui désire la croyance.

Il faut choisir : se reposer ou être libre.

Périclès aux Athéniens, selon Thucydide.

Plus on est vieux, plus on est libre, plus on est libre, plus on est radical.

José Saramago

Nous disons beaucoup moins de choses originales que ce que nous croyons.

Bourdieu

Ne regarde pas la télévision, fais-la !

N'attends pas la démocratie, construis-la.

La force de l'image est de faire croire qu'il n'existe rien en dehors d'elle.

On comprend beaucoup plus vite quand on souffre.

Les individus ne sont obligés que par ce à quoi ils ont consenti.

(Principe de base de l'École du droit naturel (Locke, Grotius, Hobbes, Rousseau...) : seuls le consentement et la volonté constituent la source de l'autorité légitime et fondent l'obligation des membres de la société à l'égard du pouvoir.)

Je désire qu'autrui soit libre, car ma liberté commence où commence la liberté de l'autre.
Cornélius Castoriadis



Dessin d'**élu sponsorisé**, symbole du **gouvernement représentatif**,
trouvé sur le site des [renseignements généreux](http://etienne.chouard.free.fr/Europe/En_Vrac.pdf).

Il ne suffit pas de comprendre le monde : seul l'effort, individuel et collectif, ingrat, désintéressé et obstinément poursuivi, est capable de le changer. *Noam Chomsky*

Tous les traités d'embryologie ont été écrits par d'anciens embryons. *JYC*

Comment l'État sait-il ce qu'il doit faire ?

Quel est le meilleur moteur pour l'activité des hommes : l'intérêt ou la justice ?

Tout a déjà été pensé, l'important c'est d'y penser à nouveau. *Goethe*.

La liberté est fille de la vigilance. *Alain*.

Plus nous sommes surveillés, mieux nous nous comportons.
Jeremy Bentham.

La pauvreté n'est pas une fatalité,
c'est le résultat d'une politique.

Les militaires sont en costard, je répète : les militaires sont en costard...

([anonyme contestataire](#) s'exprimant au forum sur la « Nouvelle critique sociale » à Grenoble)

Avec le temps bien des gens lâchent. Ils disparaissent de leur vivant
et ne désirent plus que des choses raisonnables. *Christian Bobin*

Il est plus facile de désintégrer un atome qu'un préjugé. *Einstein*

**Qu'elle soit cérébrale ou matérielle,
la misère est le fondement de la société de l'argent.**

**La politique est le moyen pour des hommes sans principes
de diriger des hommes sans mémoire. *Paul Valéry***

À mesure que diminue la liberté économique et politique, la liberté sexuelle a tendance à s'accroître en compensation (...) conjointement avec la liberté de se livrer aux songes en plein jour sous l'influence des drogues, du cinéma et de la radio. Cette licence contribuera à réconcilier ses sujets avec la servitude qui sera leur sort.

Aldous Huxley



Dépendances politiciennes

On ne règle pas un problème en utilisant le système de pensée qui l'a engendré. *A. Einstein*

Avec suffisamment de paires d'yeux, toutes les erreurs sont révélées

On n'a que le bon temps qu'on se donne.

Les promesses du ver n'engagent pas le papillon.

Sans vous, tout est bloqué...
Avec vous, rien n'est impossible.

La monotonie de la nouveauté éteint en nous jusqu'au besoin de sens. *Paul Valéry.*



Photo prise par Violette à la fête d'ATTAC à Gardanne, le 10 juin 2006
(<http://v.mc.free.fr/DIAPORAMA/main1.html>)

Rien n'est plus fort qu'une idée dont l'heure est venue. *Victor Hugo*

Les hommes sont comme les lapins : ils s'attrapent par les oreilles... *Mirabeau ?*

Si dieu existe, c'est un salaud... ou un bon à rien. *ÉC :o)*

Il est déshonorant de mourir riche. *Bill Gates*

YTMND : une petite animation hypnotique qui permettra d'illustrer toutes sortes d'univers complexes, au-delà de l'obstacle des langues... <http://blueballfixed.ytmd.com/>

"Le capitalisme, c'est la croyance stupéfiante selon laquelle les pires des hommes vont faire les pires choses pour le plus grand bien de tout le monde."
John Maynard Keynes

Nous avons pris l'habitude d'invoquer les lois naturelles pour fonder nos actes.
C'est, je crois, une belle erreur: l'imitation de la nature ne mène qu'à la servitude.
(Bertrand Russell)

L'argent qu'on possède est celui de la liberté; celui qu'on pourchasse est celui de la servitude. *(Jean-Jacques Rousseau)*

L'amour des Anglais pour la liberté se complique d'une certaine acceptation de la servitude d'autrui. *(Victor Hugo)*

La trop grande sécurité des peuples est toujours l'avant-coureur de leur servitude.
(Jean-Paul Marat, Les Chaînes de l'esclavage)

Ils ne savaient pas que c'était impossible, alors ils l'ont fait.

On ne défie que ce qu'on ne comprend pas.

Titres des **journaux** à l'époque de la Révolution française

(Le journal devient alors une véritable institution politique, chargée d'observer, de surveiller, de dénoncer) :

La sentinelle du peuple

Le dénonciateur

Le censeur patriote

Le furet parisien

Le rôdeur français

:o)

Le journaliste change de rôle : *avertisseur public*, il acquiert une part de souveraineté.

Entre le fort et le faible, c'est la loi qui protège et la liberté qui asservit. (Lacordaire)

Ceux qui vivent sont ceux qui luttent. (Victor Hugo)

"Le droit de dire et d'imprimer ce que nous pensons est le droit de tout homme libre, dont on ne saurait le priver sans exercer la tyrannie la plus odieuse."
Voltaire, Questions sur les miracles

Actionnaire = ver solitaire

Un message vient de me parvenir de **Jean-Claude Cohen** : une maladie contagieuse a été observée à différents endroits de la planète. Vous trouverez ci-dessous les détails de cette **épidémie** dont les effets pourraient bien être irréversibles.

Voici les symptômes de cette terrible maladie :

- 1 - *Tendance à se laisser guider par son intuition personnelle plutôt que d'agir sous la pression des peurs, idées reçues et conditionnements du passé.*
- 2 - *Manque total d'intérêt pour juger les autres, se juger soi-même et s'intéresser à tout ce qui engendre des conflits.*
- 3 - *Perte complète de la capacité à se faire du souci (ceci représente l'un des symptômes les plus graves).*
- 4 - *Plaisir constant à apprécier les choses et les êtres tels qu'ils sont, ce qui entraîne une disparition de l'habitude de vouloir changer les autres.*
- 5 - *Désir intense de se transformer soi-même pour développer ses potentiels de santé, de créativité et d'amour.*
- 6 - *Attaques répétées de sourire, ce sourire qui dit "Merci" et donne un sentiment d'unité, d'harmonie avec tout ce qui vit.*
- 7 - *Ouverture sans cesse croissante à l'esprit d'enfance, à la simplicité, au rire et à la gaieté.*

Si vous voulez continuer à vivre dans la peur, les conflits, la maladie et le conformisme, évitez tout contact avec des personnes présentant ces symptômes.

Cette maladie est extrêmement contagieuse.

Si vous présentez déjà des symptômes, sachez que votre état est probablement irréversible.

Les traitements médicaux chimiques peuvent faire disparaître momentanément quelques symptômes, mais ne peuvent s'opposer à la progression inéluctable du mal.

Aucun vaccin anti-bonheur n'existe.

Comme cette maladie du bonheur provoque une perte totale de la peur de mourir qui est le pilier central des croyances de la société matérialiste moderne, des troubles sociaux graves risquent de se produire tels que des grèves de l'esprit belliqueux, rassemblement de gens heureux pour chanter, danser et célébrer la Vie, cercles de partages et de guérison, crises collectives de fou rire.

Et le pire, c'est que ceux qui en sont atteints en sont heureux.

Jean-Claude Cohen.

La politique, c'est l'art d'agiter le peuple avant de s'en servir. *(Talleyrand)*

On croit mourir pour sa Patrie, et on meurt pour les industriels.
Anatole France.

La plus belle ruse du diable est de nous persuader qu'il n'existe pas. *(Baudelaire)*

La publicité est une taxe, tellement visible qu'on ne la voit pas comme taxe.

La pub visant les enfants, c'est de la pédophilie mentale :
Elle entre de manière douce dans le cœur des enfants pour leur faire faire ce qu'elle veut...
Et en plus, c'est pour de l'argent.

Soyez résolu de ne plus servir, et vous voilà libre.
Étienne de la Boétie,
La servitude volontaire (1552 ? publié en 1576)

On ne graisse que l'essieu qui grince.

Les Utopies d'aujourd'hui sont les Vérités de demain. *Victor Hugo*

**Je ne suis vraiment libre que lorsque tous les êtres humains
qui m'entourent, hommes ou femmes, sont également libres.**
Michel Bakounine

Le commencement est la moitié du tout. *Aristote*

Définitivement, la révolution est individuelle.



**Nous devons tous prendre parti :
la neutralité aide l'opresseur, jamais la victime.**

Elie Wiesel, prix Nobel de la Paix.

Je crains l'homme d'un seul livre.
Saint-Thomas d'Aquin

Le pouvoir jaillit parmi les hommes quand ils agissent ensemble.

Hannah Arendt

"Le journalisme, c'est rendre intéressantes des choses importantes, pas l'inverse".
Serge Halimi

"Écrire, c'est une façon de parler sans être interrompu." :o) *Jules Renard*

Le courage, c'est de chercher la vérité et de la dire :
ce n'est pas subir la loi du mensonge triomphant qui passe.
Jaurès.

La fraternité n'existe qu'entre ceux qui luttent

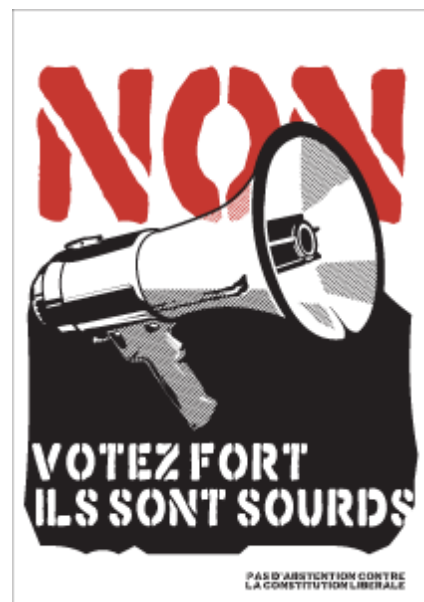
"Nous n'héritons pas de la Terre de nos ancêtres,
nous l'empruntons à nos enfants."
Antoine de Saint-Exupéry

La crédulité des dupes est un fond inépuisable pour l'ingéniosité des coquins.
William Burke



"Ce n'est pas parce que les choses sont difficiles
que nous n'osons pas,
c'est parce que nous n'osons pas
qu'elles sont difficiles."

Sénèque



Benjamin Franklin :
« Qui préfère la sécurité à la liberté
aura tôt fait de perdre les deux. »

*La pensée vole
et les mots vont à pied*

*"le capitalisme porte la guerre comme la nuée
porte l'orage" Jaurès*

PDG
G comme **Goinfres**

Actionnaire :
celui qui profite des actions
des autres.

Revenu **maximum**
d'existence

Il est impossible de bouger
une armoire de l'intérieur

C'est la finance qui est la vraie racaille,
spécialiste du racket partout dans le monde.

Il faut que je casse ma télé
et que j'aille voir les autres

La merde a touché
le ventilateur

On n'a pas le cul sorti des ronces...

Tous les systèmes hégémoniques tentent de **coloniser le quotidien** par la ritualisation de leur présence

**La seule chose qui permet au mal de triompher,
c'est l'inaction des hommes de bien.**

Edmond Burke (1929 - 1997)

Il y a une tristesse ouvrière
dont on ne guérit que par
l'action politique

L'important, ce n'est pas de prévoir l'avenir,
c'est de le rendre possible.

Antoine de Saint-Exupéry

Celui qui voit un problème et qui ne fait rien, fait partie du problème.

Gandhi

D'abord ils vinrent chercher les Communistes
Et je n'ai pas protesté
Car je n'étais pas un Communiste.
Puis ils vinrent chercher les Socialistes
Et je n'ai pas protesté
Car je n'étais pas un Socialiste.
Puis ils vinrent chercher les syndicalistes
Et je n'ai pas protesté
Car je n'étais pas un syndicaliste.
Puis ils vinrent chercher les Juifs
Et je n'ai pas protesté
Car je n'étais pas un Juif.
Puis ils vinrent me chercher -
Et il ne restait plus personne pour protester.

[Pasteur Niemöller](#)

6335701